3 1761 04043 6735

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chaucerdevantlac00spuruoft

I

692

CHAUCER DEVANT LA CRITIQUE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

DEPUIS SON TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

I

692

CHAUCER DEVANT LA CRITIQUE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

DEPUIS SON TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

CHAUCER

DEVANT LA CRITIQUE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

DEPUIS SON TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

CAROLINE F. E. SPURGEON

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

FINAL ENGLISH HONOURS OXON

FELLOW OF KING'S COLLEGE FOR WOMEN, LONDON

LECTURER IN ENGLISH LITERATURE, BEDFORD COLLEGE

UNIVERSITY OF LONDON

PARIS

HACHETTE ET CIE

ÉDITEURS

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

1911

P

PR
1924
S68

577638
15.2.54

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
DATE 99

TO

PROFESSOR ÉMILE LEGOUIS

A LOVER OF CHAUCER

THIS STUDY

OF

THE POET'S FAME

IN ENGLAND AND IN FRANCE

IS

GRATEFULLY INSCRIBED

AVANT-PROPOS

L'ÉTUDE qui fait suite est fondée sur les matériaux rassemblés au cours des dix dernières années. On trouvera ces matériaux dans un travail qui est sous presse, et que j'espère publier prochainement pour la 'Chaucer Society,' sous le titre de *Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion.*

Je n'ai pu citer ou rappeler ici que quelques-unes des critiques en question, chaque fois qu'elles marquaient ou illustraient plus spécialement une tendance ou une particularité quelconque. Ceux qui feront usage du présent sommaire des résultats acquis, devront donc avoir sous la main, pour s'y reporter, la collection de documents sur laquelle il s'appuie, contenue dans le livre anglais. On rencontrera dans les pages suivantes maints renvois à cet ouvrage, sous le titre abrégé de 'Chaucer Allusions.' Lorsqu'une assertion se fondera sur un nombre de citations quelque peu considérable, celles-ci, afin d'éviter des répétitions fastidieuses, ne seront pas données tout au long. Le lecteur sera simplement renvoyé aux 'Chaucer Allusions,' où les documents, classés par ordre chronologique, seront facilement retrouvés à leurs dates respectives. Au chapitre ii, par exemple, ceci se renouvelle plus fréquemment qu'ailleurs, voyez pp. 103, 108 plus bas.

Je me bornerai ici à adresser l'expression de ma reconnaissance d'une façon générale à tous ceux qui ont bien voulu me donner leur aide au cours de mes recherches, me réservant de les en remercier individuellement dans la préface de mon volume anglais. Il est cependant un nom que je ne puis ne pas

prononcer, celui du Docteur Furnivall. Ce travail n'aurait jamais été entrepris sans lui, et c'est grâce à son intérêt inlassable, et à ses conseils, qu'il a été mené à bonne fin. Je lui dois, comme tous ceux qui étudient notre vieille littérature, une inappréciable dette de reconnaissance. A l'heure où j'écris ces mots, sa mort vient de nous causer une perte irréparable, mais sa mémoire demeurera vivante dans les cœurs de tous ceux qui l'ont connu, ses élèves et ses amis.

Je tiens aussi à assurer de ma vive gratitude M. J. J. Jusserand, qui m'a fourni de précieux renseignements, et à qui je dois d'avoir eu connaissance de maints documents relatifs à la critique chaucérienne en France.

J'adresserai enfin mes sincères remercîments à Miss L. E. Farrer, qui m'a si généreusement prêté le secours de son expérience et de son savoir pour la révision de cette thèse.

Caroline F. E. Spurgeon.

Londres, *décembre* 1910.

TABLE DES MATIERES

PAGE

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I. APERÇU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DE LA CRITIQUE CHAUCÉRIENNE EN ANGLETERRE 3

CHAPITRE II. EXAMEN ET CLASSIFICATION DES DIFFÉRENTS TYPES D'ALLUSION A CHAUCER . . . 102

CHAPITRE III. CARACTÉRISTIQUES ATTRIBUÉES A CHAUCER . 139

CHAPITRE IV. ÉVOLUTION DE LA BIOGRAPHIE DE CHAUCER . 154

CHAPITRE V. LES 'CHAUCÉRIENS' 169

CHAPITRE VI. ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE . 186

CHAPITRE VII. CHAUCER EN FRANCE 208

APPENDICE I. BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE CHAUCER . 269

APPENDICE II. CITATIONS ILLUSTRANT LE DÉVELOPPEMENT DE LA CRITIQUE ANGLAISE . . . 290

APPENDICE III. TEXTES FRANÇAIS OÙ IL EST PARLÉ DE CHAUCER 301

INTRODUCTION

A LA mort de Geoffrey Chaucer, en 1400, il y a plus de cinq cents ans, ses œuvres mises à part, la littérature anglaise, n'existait pour ainsi dire pas. C'est de ce moment qu'elle entre en voie d'existence, grandit, se développe et fleurit, s'alimentant à de nombreuses sources. Deux nouveaux genres littéraires, ayant quelque parenté avec l'œuvre de Chaucer, apparaissent successivement : l'un, le drame anglais, évolue rapidement, touche bientôt les hautes cimes, puis décline : l'autre, le roman anglais, qui le supplante peu à peu, a pris aujourd'hui tout son essor. Puis, la critique naît à son tour, et semble maintenant près d'atteindre son plein développement.

Pendant toute cette période, les Anglais ont sans cesse les yeux tournés vers Chaucer, comme vers le premier grand poète de la race, d'où quantité d'allusions, de critiques, de louanges, qui viennent pour la première fois d'être mises au jour et rassemblées.

Nul doute que le tableau des revirements successifs de l'opinion nationale pendant cinq siècles, au sujet d'un des plus grands poètes anglais, n'offre un vaste et fertile champ de recherches aux travailleurs dans le domaine de la pensée, tant pour la philosophie, que pour la critique artistique et littéraire.

Ces documents, nous allons les étudier surtout en tant qu'ils se rattachent à l'histoire de la critique littéraire, dont ils constituent une partie intégrante. Cette question sera traitée en sept chapitres, comme il suit :

1. Esquisse des principales fluctuations qu'a subies la gloire de Chaucer au cours de ces cinq siècles, telles qu'elles se réflètent dans les témoignages que nous rapporterons plus loin.

2. Examen détaillé de ces témoignages, dont il sera ensuite fait un classement sommaire.

3. Principaux genres de qualités, bonnes ou mauvaises, attribuées à Chaucer.

4. Évolution de la biographie de Chaucer.

5. Courtes notices sur quelques-uns de ces ' Chaucéristes ' fervents, travailleurs laborieux autant que désintéressés, dont la lignée s'étend presque ininterrompue au travers de cette période cinq fois séculaire.

6. Quelques brèves observations, portant sur des questions plus abstraites ou plus philosophiques, dans lesquelles nous nous attacherons plus particulièrement à faire ressortir les quatre points suivants :

(α) Modifications du goût et de la mode en littérature.

(β) Naissance et développement en Angleterre de la critique considérée comme un art.

(γ) Développement progressif au sein de la nation d'aptitudes et de qualités nouvelles.

(δ) Développement d'une érudition exacte chez les lettrés.

7. En dernier lieu, résumé de l'histoire de la critique chaucérienne en France depuis Eustache Deschamps jusqu'à nos jours.

CHAPITRE I

APERÇU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DE LA CRITIQUE CHAUCÉRIENNE EN ANGLETERRE

D'UNE manière générale on peut dire que la réputation de Chaucer, depuis 1400 jusqu'à nos jours, a passé par six phases successives assez nettement définies.

1. D'abord viennent les éloges enthousiastes et respectueux de ses contemporains et de ses successeurs immédiats, enthousiasme qui se prolonge jusqu'à la fin du quinzième siècle.

2. Au quinzième siècle et au commencement du seizième, les poètes écossais, tous tant qu'ils sont, célèbrent à l'envi la gloire de Chaucer. Leur admiration revêt la forme d'imitations non dissimulées. Tandis que vers la même époque leurs voisins d'Angleterre exaltent Chaucer moins comme artiste littéraire que comme réformateur de la société, impitoyable pour les vices et les ridicules de son temps.

3. Sous le règne d'Élisabeth, vers la fin du seizième siècle, les disciples font place aux premiers critiques. Chaucer est toujours le prince des poètes. Sidney le loue, Spenser le salue du nom de maître. A ce moment, pourtant, un courant d'opinion se dessine en sens contraire, et l'on voit naître la croyance qui finira par régner en maîtresse au dix-septième et au dix-huitième siècles, que Chaucer est un poète vieilli, sa langue très difficile à comprendre, son style grossier et barbare, sa versification défectueuse.

4. Au dix-septième siècle cette croyance est tellement ancrée dans les esprits, que la langue de Chaucer passe à l'état de langue morte pour ainsi dire. Toute connaissance de sa poétique disparaît ; pendant quatre-vingt-cinq ans (1602-87)

on ne publie pas une seule de ses œuvres, sa réputation est au plus bas.

5. Les fables de Dryden, en 1700, inaugurent ce qui peut s'appeler la période des adaptations modernes ou ' modernisations.' C'est l'époque où la vogue et la popularité de Chaucer renaissent et vont toujours croissant, mais où domine l'idée fixe que pour avoir quelque succès auprès des lecteurs du jour, ses écrits doivent être *raffinés* (' refined '), autrement dit, délayés et traduits en anglais courant.

L'on peut dire que cette phase dure jusqu'en 1841, date de la dernière ' modernisation ' quelque peu ambitieuse. Mais, par le fait, elle coexiste et coïncide en grande partie avec la sixième et dernière période.

6. Période d'étude et d'appréciation savante, qui date de la publication de l'édition Tyrwhitt des *Contes de Canterbury*, en 1775.

Par sa consciencieuse et savante édition des ' Contes,' Tyrwhitt a rendu matériellement possible l'étude intelligente de Chaucer par le grand public ; de plus, il est le premier à avoir avancé et soutenu avec preuves à l'appui, une théorie qui explique d'une façon satisfaisante la versification du poète. Il a ainsi écarté l'un des obstacles les plus sérieux contre lesquels devait échouer toute réhabilitation de Chaucer artiste. Sa tâche a été reprise après lui et menée à bonne fin par la ' Chaucer Society,' fondée en 1868. Celle-ci a ouvert la voie au professeur Skeat qui, en 1894, a fait paraître son érudite et complète édition des Œuvres du poète.

Période I.

Les premiers éloges et les plus anciens témoignages d'estime qui aient été décernés à Chaucer sont en général mieux connus que ceux d'une époque postérieure, phénomène dû tout simplement à ce que les éloges de vieux auteurs comme Gower, Lydgate, Hoccleve et Caxton ont été plusieurs fois réimprimés

dans les diverses biographies qu'on a faites du poète, et dans les différentes éditions de ses œuvres.

La plus ancienne allusion à Chaucer que l'on connaisse se rencontrerait dans un des poèmes français de Gower, le *Mirour de l'omme* (1376-79), s'il n'était très douteux que le Troïlus dont il parle soit en effet celui de Chaucer.[1] Voici le passage en question : Somnolent, l'un des fils de la Paresse se refuse à aller à l'église parce que cela l'ennuie. Il ne songe nullement à faire sa prière,

> . . . ainz bass la teste
> Mettra tout seuf sur l'eschamelle,
> Et dort, et songe en sa cervelle
> Qu'il est au bout de la tonelle,
> U qu'il oit chanter la geste
> De Troylus et de la belle
> Creseide, et ainsi se concelle
> A dieu d'y faire sa requeste.[2]

La deuxième mention qui soit faite de Chaucer, et c'est assez curieux, se rapporte aussi à Troïlus. (Nous reviendrons plus tard sur la vogue première de ce poème.) Mais cette fois-ci on ne peut s'y tromper, c'est bien du poème de Chaucer qu'il s'agit. Nous trouvons cette allusion dans le *Testament de l'Amour*

---

1 Le passage a-t-il bien trait au Troïlus de Chaucer ? Oui, nous dit le professeur J. S. P. Tatlock. *Modern Philology*, 1903, vol. i, pp. 317-24. Voir aussi *Development and Chronology of Chaucer's Works*, du même auteur, Chaucer Society, 1907, particulièrement de la page 15 à la page 34, et de 220 à 225. D'autre part, le docteur Macaulay, éditeur de Gower, et, avec lui nombre de critiques compétents, nient que la ' geste ' de Gower et le poème de Chaucer ne fassent qu'un, comme le voudrait M. Tatlock. Si le fait était démontré, il jetterait le désordre dans le tableau que l'on a dressé de la chronologie des œuvres de Chaucer ; il ne peut d'ailleurs se concilier avec l'ingénieuse hypothèse par laquelle le professeur J. L. Lowes explique l' 'A' du Troïlus (vers i, strophe 25) ;

> ' Right as our firste letter is now an A,'

comme voulant dire Anne de Bohème, couronnée reine d'Angleterre le 14 janvier 1382, et dont Chaucer nous parle dans le *Parliament of Foules*. Voir *Publications of the Modern Language Association of America*, xx, pp. 823-33.

2 *Mirour de l'omme*, Cambridge University Library, Add. ms. 3035, vers 5249-60. *Works of John Gower*, éd. G. C. Macaulay, 1899-1902, vol. i, p. 64.

(*Testament of Love*), par Thomas Usk (*c.*1387), où il renvoie le lecteur à un certain passage du *Troïlus* (iv. 953-1085). L'entretien de l'auteur avec l'Amour (imité du dialogue de Boèce et de la Philosophie) roule sur la prescience divine et le libre arbitre. L'Amour y parle de Chaucer dans les termes les plus chaleureux comme de son 'féal serviteur, l'illustre poète et philosophe anglais,' dont les nobles dits ne sauraient être surpassés, et qui, par sa langue délectable, mâle et douce, son esprit, et la clarté de son style, s'élève bien au-dessus de tous les autres poètes.[1]

Nous arrivons ensuite au message bien connu qu'envoie Vénus à Chaucer dans le *Confessio Amantis* de Gower (date inscrite en marge du manuscrit 1390). La déesse, prenant congé de Gower, le charge de saluer de sa part Chaucer ; c'est, dit-elle, son 'disciple' et son 'poète,' auquel elle doit plus qu'à tout autre ; elle lui ordonne de mettre la dernière main à son œuvre en composant son 'testament d'amour.' [2]

---

[1] Quod Loue, I shall tel the this lesson to lerne. Myne owne trewe seruaunt, the noble philosophical poete in Englissh, whiche evermore him besyeth and trauayleth right sore my name to encrease (. . . . trewly his better ne his pere in schole of my rules coude I neuer fynde)—He (quod she), in a treatise *that* he made of my seruant Troylus, hath this mater touched, and at the ful this questyon assoyled. Certaynly, his noble sayinges can I not amende ; in goodnes of gentyl manlyche speche, without any maner of nycite of storieres ymagynacion, in wytte and in good reason of sentence he passeth al other makers. In the boke of Troylus, the answere to thy questyon mayst thou lerne. *The Testament of Love*, bk. iii, ch. iv. Chaucer's works, ed. W. Thynne, 1532, bk. iii, fol. cclix *verso*. Aucun manuscrit de connu. Imprimé pour la premiére fois dans *Chaucerian and other pieces*, ed. W. W. Skeat, 1897, p. 123, ll. 248 *et seq.* ; aussi *The Development and Chronology of Chaucer's Works*, by John S. P. Tatlock, Chaucer Soc., 1907, pp. 21-3.

[2] And gret wel Chaucer whan ye mete,
As mi disciple and mi poete :
For in the floures of his youthe
In sondri wise, as he wel couthe,
Of Ditees and of Songes glade,
The whiche he for mi sake made,
The lond fulfild is overal :
Whereof to him in special
Above alle othre I am most holde.
For thi now in hise daies olde
Thow schalt him telle this message,
That he vpon his latere age,

La troisième allusion dont nous puissions dire avec certitude qu'elle se rapporte à Chaucer, est celle de Lydgate. C'est de ses deux contemporains, Hoccleve et Lydgate, qui tous deux lui ont survécu, que Chaucer a reçu, au cours de cette première période, le plus de témoignages d'ardente et inébranlable admiration. Et la haute estime, professée pour lui par ces deux écrivains relativement obscurs, a pour nous une valeur que nulle autre appréciation ne saurait avoir, car, de tous les critiques de Chaucer, Gower excepté, eux seuls l'ont connu personnellement. Grâce à eux, nous pouvons nous rendre compte non seulement de l'admiration qu'excitait le poète, mais encore de la vive et profonde sympathie qu'inspirait l'homme.

Pendant quarante ans environ, nous trouvons sans cesse dans les poèmes de Lydgate des allusions réitérées et des éloges sans bornes adressés à son maître Chaucer,[1] et les mêmes formu-

---

To sette an ende of alle his werk,
As he which is myn owne clerk,
Do make his testament of love,
As thou hast do thi schrifte above,
So that mi Court it mai recorde.

Confessio Amantis (première version). Leave-taking of Venus, lib. octavus, ii, 2941-57. *Works of John Gower*, ed. G. C. Macaulay, 1899-1902, vol. iii, 1901, p. 466. Ce passage ne se trouve dans aucune des dernières versions du *Confessio*. Pour ce qui a été écrit sur le sujet de la querelle supposée entre Gower et Chaucer, voir *Chaucer, a bibliographical manual*, par E. P. Hammond, New York, 1908, pp. 278-9.

1 Voici où se trouvent les allusions à Chaucer dans les œuvres de Lydgate.

(1400) *The Serpent of Deuision*. . . . At London. Printed by Edward Alde for John Perrin, 1590, sign. ciij*v*, civ.

(*c.* 1400) *The Chorle and the bird*, dernière strophe. Lydgate's minor poems, ed. J. O. Halliwell, 1840, Percy Society, vol. ii, p. 193.

(*c.* 1401) *The floure of curtesye*, strophes 34-35. Chaucerian and other pieces, ed. W. W. Skeat, 1897, p. 193.

(1402-3) *The complaint of the Black Knight*, ed. Emil Krausser, 1896, pp. 54-5.

(*c.* 1403 ?) *De Curia Sapientiae*, imprimé par Wynkyn de Worde, 1510, sous le titre *The courte of sapyence*. Proheme, strophes 7, 8, 9. (Dr. H. N. MacCracken n'admet pas que ce poème ait été écrit par Lydgate ; voir son Lydgate Canon, Philological Society's Transactions, 1908, p. xxxi.)

(1403 ?) *The Temple of Glas*, ed. J. Schick, E. E. T. Society, extra series, lx, 1891, pp. 3-7, 17.

(1409-11) *The Life of our Lady*. Harleian ms. 629, fol. 43*v*-44. Imprimé par Caxton, 1484. (British Museum et Bodleian) sous le titre *A comendacion of Chauceres*.

les ont beau revenir souvent, on sent que chacune de ces redites jaillit spontanément du cœur de l'écrivain. A ces hommages se mêlent, çà et là, de petites descriptions de nature intime et personnelle, qui, aux yeux de beaucoup, représentent ce qu'il y a de plus précieux dans l'œuvre volumineuse de Lydgate. Dans le *Troy Book*, par exemple, Lydgate rapporte quelle était la bonté, l'indulgence encourageante que le maître montrait aux jeunes auteurs. Bienveillance attirante sans nul doute, mais que le malheureux lecteur de Lydgate est souvent tenté de déplorer comme excessive.

Car lui qui était le fondement du beau langage, jamais de sa vie ne s'opposa à aucun effort poétique—mon maître Chaucer, quoiqu'il trouvât maintes taches, il n'était point porté à relever et à blâmer chaque faute ni à s'en émouvoir, au détriment de son repos, mais à ce que j'ai ouï dire, il en disait tout le bien possible,

---

(1412-20) *The hystorye, sege and dystruccyon of Troye.* Imprimé par Richard Pynson, 1513 ; 2me livre, c. xv, fol. I 4 *v* ; 3me livre, c. xxii, N 5 ; cxxv, Q 5 *v*-Q 6 ; 5me livre, c. xxxvii, Dd3 *v*.

(1420-22) *Siege of Thebes*, ed. A. Erdmann, Chaucer Society, sous presse, Prologue pp. 1-7, pp. 128-9.

(*c.* 1421-5) *Horse, Goose, Sheep*, Political, religious and love poems, ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., 2nde édition, 1903, p. 18.

(1426) *The Pilgrimage of the Life of Man* (traduit du français de G. De Guileville), ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., 1901, part ii, pp. 527, 528, vers 19751-89.

(*c.* 1430 ?) *Nowe folowe þe here þe maner of a bille . . . putte to þe kyng holding his noble feast of Christmasse in þe Castel of Hertford . . .* ms. Trinity College, Cambridge, R.3.20, ff. 45-6. Imprimé par E. P. Hammond dans Anglia, vol. xxii, Halle, 1899, pp. 371-2.

(1430) *The Prohemy of a marriage betwix an olde man and a yonge wife. . . .* Lydgate's minor poems, ed. J. O. Halliwell, 1840, Percy Society, vol. ii, p. 28.

(1430) *This world is a thurghefare ful of woo.* Lydgate's minor poems, ed. J. O. Halliwell, 1840, vol. ii, p. 128.

1430 *Fall of Princes.* mss. Harleian 1766, ff. 8, 8*v*, 9, 9*v*, 26, 26*v*, 101, 190, 262 ; et Harl. 4203, ff. 78*v*, col. 2, 140*v*, col. 1.

1439 *The glorious lyfe and passion of seint Albon . . . and . . . saint Amaphabel*, ed. C. Horstmann, 1882, p. 11.

(*c.* 1444) *Poem on the truce of* 1444. Political poems and songs, ed. Thomas Wright, 1861, vol. ii, p. 216.

(Toutes ces allusions se trouvent dans *Chaucer Allusions*, pp. 14-46.)

souffrant paisiblement par sa gentillesse maintes choses rudes et fâcheuses.[1]

C'est dans la traduction de la *Chute des Princes* (*Falls of Princes*), faite trente ans probablement après la mort de Chaucer, que se trouvent le plus d'allusions à lui, y compris le passage bien connu qui donne la liste de ses ouvrages, et commence ainsi :—

Il fit le livre des Contes de Canterbury, comme les pèlerins s'en allèrent en pèlerinage, chevauchant par monts et par vaux, à travers tout le pays de Kent. Et toutes les histoires ainsi contées chemin faisant, il les recueillit bellement par écrit en notre langue, desquelles histoires les unes traitent de chevalerie, et les autres de gentillesse, d'autres d'amour, et d'autres de perfection, d'autres de haute morale et d'autres de divertissements, mêlés de grande sagesse. Il écrivit en prose l'histoire de Mélibée et de sa femme, appelée Prudence, et il écrivit l'historie de la parfaite patience de Griselde, et il rapporte comment le moine, sur la route, narra maintes piteuses tragédies, d'histoires antiques et nouvelles.

Ce même poète, mon maître, en ces jours-là, fit et compila maints nouveaux dits, complaintes, balades, rondeaux, virelois, très délectables à ouïr et à voir, ce pourquoi les hommes devraient en bonne justice, puisqu'il fut le premier de nos trouvères anglais, prier Dieu qu'il donne le repos à son âme.[2]

---

1 For he þat was gronde of wel seying
In al hys lyf hyndred no makyng
My maister Chaucer þat founde ful many spot
Hym liste not pinche nor gruche at euery blot
Nor meue hym silf to perturbe his reste
I haue herde telle but seide alweie þe best
Suffring goodly of his gentilnes
Ful many þing enbracid with rudnes
And ȝif I shal shortly hym discryve
Was neuer noon to þis day alyue
To reckne allë boþë ȝonge & olde
þat worþi was his ynkhorn for to holde

The hystorye, sege and dystruccyon of Troye. ms. Cott. Aug. 4, fol. 153, col. i, par John Lydgate, *c.* 1412-20.

2 He made the book of Cauntirbury talys
Whan the pylgrymës Rood on pylgrymage
Thorugh-out kent by hillës and by Valys,
And al the storyes toold in ther passage,
Endyted hem ful wel in our language,
Somme of knyghthood and somme of gentillesse,
And somme of love and somme of parfightnesse,

Toutefois, dans le cas de Lydgate, auteur prolixe s'il en fut, la preuve suprême de son admiration pour Chaucer, preuve au-dessus de la louange et de l'imitation même, c'est qu'il renonce à conter plusieurs histoires, ou les conte aussi brièvement que possible, parce que son prédécesseur les a déjà traitées. C'est ainsi qu'en traduisant le *Pèlerinage de la Vie Humaine* de Deguileville, Lydgate y intercale comme version de l'A.B.C. celle de Chaucer ; et ailleurs dans la *Chute des Princes* il dit :

Mon auteur ne se soucie point de s'arrêter plus longtemps, pour rapporter la chute de cet empereur, mais il en détourne aussitôt son style pour écrire l'histoire de Zénobie, mais, pour ce que Chaucer a si bien su dépeindre sa pitoyable chute, je n'en redirai que le gros.[1]

Si Lydgate se distingue par la fréquence de ses allusions à Chaucer, Hoccleve le surpasse peut-être en ferveur pour son

---

And somme also of greet moralyte,
Somme of dispoort includyng greet sentence.
In prose he wrot the tale of mellybe
And of his wyff that callyd was prudence,
And of Grysyldes parfight pacience,
And how the monk of storyes newe and Olde,
Pitous tragedyes by the weyë tolde.

This seide Poete my mayster, in his Dayes,
Made and compyled ful many a fressh Dyte,
Compleyntës, ballades Roundelles, Virrelayes
Ful delytable to heryn and to se,
For which, men shulde of ryght and equite,
Sith he of ynglyssh in makyng was the beste
Prey vn-to god to yeve his soule good Reste.

Fall of Princes, par John Lydgate, 1430. ms. Harleian 1766, fol. 9. *Here begynneth the boke of Johan Bochas discryuing the fall of princes. . . . Translated in to Englysshe by John Lydgate.* [souscr. typ.] Imprinted at London in flete strete by Richard Pynson. . . . 1527, sign A ii.-iii.

1 Myn auctour here no lengere lyst soiourne,
Off this Emperours the Fallys for to wryte,
But in haste he doth his stylë tourne
To Zenobia hire story for tendyte ;
But, for Chaunceer so wel did hym quyte
In this tragédyes hir pitous fal tentrete,
I wyl passe ovir Rehersyng but the grete.

Fall of Princes, par John Lydgate, 1430, ms. Harleian 1776, fol. 190.

maître. Dans son *Regement of Princes* il va jusqu'à dire que jamais plus l'Angleterre ne pourrait produire un Chaucer. ' La mort aurait pu différer ses coups,' s'écrie-t-il,

Elle aurait pu suspendre sa vengeance jusqu'à ce que quelqu'un t'eût égalé. Eh non, que dis-je ? elle savoit bien que jamais cette île ne produirait ton pareil.[1]

Il l'appelle,

Le premier trouvère de notre belle langue,

et plus loin,

O maître chéri ! père révéré !
Mon maître Chaucer, fleur d'éloquence,
Miroir de fructueux entendement.

Et il va jusqu'à le comparer à Aristote comme philosophe, comme poète, à Virgile.

Tels ont été le respect et l'admiration professés pour Chaucer par ces deux hommes, ses amis et ses disciples, que nous sommes portés à croire que, le cas échéant, ils eussent été les premiers à souscrire à l'opinion aujourd'hui courante, selon laquelle le plus clair de la valeur de leurs œuvres est dans leurs allusions à leur ' maître Chaucer.' [2]

---

1 She [Death] myghte han taried hir vengeance awhile,
Til that sum man had egal to thè be.
Nay, lat be þat ! sche knew wel þat þis yle
May neuer man forth bryngë lyk to the,
. . . . .
The firstë fyndere of our faire langáge,
. . . . .
O, maister deere, and fadir reuerent !
Mi maister Chaucer, flour of eloquence,
Mirour of fructuous entendëment.
The Regement of Princes, by Thomas Hoccleve, 1412, ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., extra series, lxxii, 1897, pp. 71, 75-76.

2 On trouve aussi chez Lydgate cette imitation qui est la forme la plus sincère de la flatterie. Il emploie constamment des expressions et des tournures chaucériennes ; par exemple : *Legend of St. George* (Minor Poems, E. E. T. Soc. sous presse), strophe 2, v. 13 :

Of worþy knightes ay frome yeere to yeere
ffoure and twenty cladde in oo lyueree.

Cf. Prologue to *Cant. Tales*, v. 363. Cf. aussi *Reason and Sensuallyte*, v. 6915-16 :

For pyte, who that can aduerte
Renneth sone in gentyl herte. (*voy. p. suivante*)

Tout bien considéré, de tous les contemporains et successeurs de Chaucer au quinzième siècle, Caxton, et l'auteur anonyme du *Livre de Courtoisie* (*Book of Curtesye*), sont ceux dont les appréciations dénotent le plus de discernement. Chose qui ne laisse pas de surprendre, ils sont tout à fait ' modernes ' dans le choix des qualités dont ils font plus spécialement l'éloge. Le merveilleux don de description qu'a Chaucer, ses expressions d'un rare bonheur, l'absence chez lui de tournures longues et embarrassées comme elles le sont chez la plupart de ses contemporains—tout cela Caxton le note.

Il renfermait sa matière en phrases courtes, vives et hautes, évitant la prolixité, rejetant la paille du superflu, et ne laissant voir que le grain choisi de la sagesse ; exprimé avec une éloquence habile et sucrée. . . . Il n'écrit point de mots vides, mais tout ce qu'il dit est plein de haute et vive sagesse.[1]

C'est encore Caxton, qui, après avoir introduit l'imprimerie en Angleterre, donna les premières éditions des œuvres de Chaucer. Il publia deux éditions des *Contes de Canterbury* (1477-78 ; et vers 1483), et celles-ci, avant la fin du siècle furent suivies de deux autres, imprimées par Wynkyn de Worde et Pynson (voir Bibliographie, pp. 266-68 plus bas).

Dans le *Livre de Courtoisie*, l'œuvre de Chaucer est prônée comme supérieure à toute autre :—

Lisez ses écrits, pleins d'agrément, resplendissants de sagesse et d'une langue très excellente. Pour écrire brièvement tel était son talent, quoi qu'il eût dessein de dire, son langage tant beau

---

avec Chaucer, c'est le vers favori de ce dernier ; voir *Knightes Tale*, v. 903 :

For pitee renneth sone in gentil herte,

et aussi, *Man of Law's Tale*, v. 562, *Marchantes Tale*, v. 742, *Squieres Tale*, v. 470, et *Legend*, v. 503. Cf. aussi le *Pilgrimage* de Lydgate, v. 1136, avec *Troïlus*, livre i, v. 268 *et seq.*

[1] He comprehended hys maters in short, quyck and hye sentences, eschewyng prolyxyte, castyng away the chaf of superfluyte, and shewyng the pyked grayn of sentence uttered by crafty and sugred eloquence. Prohemye to *Cant. Tales*, 2nd edn. 1483.

He wrytteth no voyde words, but alle hys mater is ful of hye and quycke sentence. Epilogue to the *Book of Fame*, écrit vers 1483.

et pertinent que celui qui l'ouït croit trouver en lui non-seulement le nom mais véritablement la chose.[1]

Nous relevons là une observation portant sur l'imagination créatrice, faculté maîtresse chez notre poète, comme nous n'en retrouverons plus jusqu'à ce que Sir Brian Tuke écrive son introduction à l'édition de Thynne en 1532.

Un autre genre d'éloge fort ancient, éloge indirect, qu'on ne peut passer sous silence, c'est le poème de *La Feuille et la Fleur* (*The Flower and the Leaf*), longtemps attribué à Chaucer, et, comme l'on sait aujourd'hui, écrit par une femme, vers 1475, probablement. L'auteur doit assurément avoir connu et admiré les œuvres de Chaucer, spécialement le Prologue et la *Légende des Femmes exemplaires* (*Legend of Good Women*) (voir Chaucer, édition Skeat, vol. vii, pp. lxii-lxviii).

En résumant cette première période, si l'on se souvient que les gens capables de lire Chaucer et de nous transmettre leurs appréciations, formaient une élite très restreinte, la somme de louange qu'il a reçue de ses contemporains et qui est descendue jusqu'à nous, ne laissera pas de surprendre. Si, de plus, on se reporte au temps de Shakespeare, alors qu'aux avantages nouveaux de l'imprimerie et de l'accroissement du nombre des lecteurs, venait s'ajouter cet autre, que le gros public, le public

---

1 Redith his werkis ful of plesaunce
Clere in sentence in langage excellent
Briefly to wryte suche was his suffysance
Whateuer to saye he toke in his entente
His langage was so fayr and pertynente
It semeth vnto mannys heerynge
Not only the worde but verely the thynge.

Redeth my chylde redeth his bookes alle
Refuseth none they ben expedyente
Sentence or langage or bothe fynde ye shalle
Ful delectable for that good fader mente
Of al his purpose and his hole entente
How to plese in euery audyence
And in our tunge was welle of eloquence.

The Book of Curtesye (auteur inconnu), imprimé par William Caxton, 1477-8, fol. 163 *verso*; ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., 1868, pp. 34-5.

illettré, se trouvait à même de voir les travaux du dramaturge et de les juger, il devient clair qu'en ce qui regarde l'appréciation des contemporains, il n'y a pas de comparaison possible entre les deux poètes. Envisagée à ce point de vue, la renommée de Chaucer fut de beaucoup la plus grande. Son incontestable supériorité comme poète fut acceptée universellement et sans arrière-pensée.

Période II.

Nous arrivons à la vénération profonde, illimitée, manifestée à l'égard de Chaucer par les poètes écossais de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième. Henryson, Gavin Douglas, Dunbar, et Lyndsay parlent tous de lui en termes enthousiastes. Henryson écrit, en 1475, une Suite de *Troïlus et Criseyde* (longtemps comprise parmi les œuvres de Chaucer), dont le début nous raconte qu'il a ranimé le feu, bu quelque chose pour se réconforter et couper la triste nuit d'hiver, et qu'ensuite, écartant toute autre distraction, il a pris un livre écrit par 'le très-noble Chaucer de glorieuse mémoire, sur la belle Creseide et le preux Troïlus.'[1] Gavin Douglas parle de Chaucer dans son *Palais de l'Honneur* (*Palace of Honour*), comme '*a per se*, sans pair dans son vulgaire,' et plus tard comme

Céleste trompette, horloge et règle de l'éloquence embaumée, canal et cadran, fontaine lactueuse, limpide ruisseau, et rose royale de fraîche poésie, par toute l'île vaste d'Albion.[2]

---

1 Il y a, aussi, bien entendu, quelque imitation de Chaucer dans le *Orpheus and Eurydice* et *Schir Chantecleir and the Foxe*, de Henryson.

2 Hevinlie trumpat, horleige and reguleir,
In eloquence balmy, condit, and diall,
Mylky fountane, cleir strand, and rose riall,
Of fresch endite, throw Albion iland braid.
The xiii. Bukes of Eneados of the Famose Poete Virgill Translated . . bi . . Mayster Gawin Douglas, 1513. Proloug of the First Buik. *Poetical Works of G. Douglas*, ed. J. Small, 1874, vol. ii, p. 14.

Dans le Prologue de son *Eneados* (1er livre 1513), Douglas blâme Chaucer de n'avoir pas suivi fidèlement Virgile dans son histoire de Didon, mais il le fait timidement, et avec hésitation, intimement convaincu qu'il est de sa propre infériorité :

Mon maître Chaucer offensa grièvement Virgile, quoique je sois trop hardi de le reprendre.[1]

Dunbar, dans sa *Lamentation sur ceux qui composent* (les poètes) (*Lament for the Makaris*), pleure le 'noble Chaucer, fleur de tous les trouvères' ; et dans la *Targe d'or* (*Golden Targe*) son enthousiasme dépasse celui de tous les autres disciples écossais de Chaucer :—

O révéré Chaucer, rose des rhétoriciens ! comme la fleur impériale de notre langue et qui sera toujours exaltée en Bretagne par qui sait lire comme il faut, tu emportes la palme royale sur tous les trouvères. Le frais émail de tes mots divins eût pu illuminer brillamment cette matière, toi qui étais toute la lumière de notre anglais, surpassant toute langue terrestre autant qu'un matin de mai surpasse la minuit.[2]

Lyndsay, dans son *Testament du Papegeai* (*Testament of the Papyngo*), s'exprime à peu près sur le même ton.[3]

---

1 My master Chaucer greitlie Virgile offendit.
All thocht I be to bald hyme to repreif,
Poetical Works of G. Douglas, ed. J. Small, 1874, vol. ii, p. 16.

2 O reverend Chaucere, rose of rethoris all,
As in oure tong ane flour imperiall
That raise in Britane ewir, quho redis rycht,
Thou beris of makaris the tryumph riall ;
Thy fresch anamalit termes celicall
This mater coud illumynit haue full brycht :
Was thou noucht of oure Inglisch all the lycht,
Surmounting ewiry tong terrestriall
Alls fer as Mayes morow dois mydnycht ?
The Goldyn Targe [1503], v. 253-61. Poems of William Dunbar, ed. J. Small, 1893, Scottish Text Society, vol. ii, p. 10.

3 *The complaynte and testament of a Popiniay Which lyeth sore wounded and maye not dye* (par Sir David Lyndsay, écrit 1530). [souscr. typ.] Imprynted at London, by John Byddell, 1538. Prologus, sign a i. *verso*. Lyndsay's Works, ed. D. Laing, 1879, vol. i, pp. 61-2.

Mais une preuve plus manifeste de l'admiration générale est l'imitation servile de Chaucer par ces poètes écossais qui se calquent littéralement sur lui : conception des poèmes, formes qu'ils revêtent, plagiats de passages entiers, de lignes isolées, tours de phrases et vocables empruntés à Chaucer, rien n'y manque. Le premier en date de ces imitateurs écossais est Jacques I ; dont le *Cahier du Roi* (*Kingis Quair*) (1423), est peut-être le poème le plus saturé de l'esprit du maître.

Donc, l'attitude de l'Écosse était l'admiration sans réserve, qui, jointe à une intelligence presque parfaite des œuvres de Chaucer, reconnaissait sa supériorité comme artiste sur tous les autres poètes d'Angleterre ou d'Écosse.

On a déjà vu que l'imprimerie avait fait quelque progrès en Angleterre, et que sans perte de temps, on en avait profité pour faire connaître les poèmes de Chaucer.

En 1532, William Thynne, premier éditeur de Chaucer qui mérite ce nom, fait paraître son édition du poète, œuvre de prédilection, à laquelle il s'est consacré avec amour. Francis Thynne nous apprend que son père avait reçu de Henry VIII la mission de ' rechercher les ouvrages de Chaucer par toutes les bibliothèques d'Angleterre, en sorte que dans toutes les abbayes du royaume il recueillit une quantité de livres.'[1] Cette ' quantité ' de livres—probablement vingt-cinq environ—furent collationnés par Thynne du mieux qu'il put.

L'épître dédicatoire à Henri VIII, quoique signée par Thynne, est de Sir Brian Tuke ; elle exprime donc assez vraisemblablement une manière de voir identique chez les deux écrivains.

' J'ai,' dit Thynne, ' . . . pris grand plaisir . . . à lire et à ouïr les écrits de ce noble et illustre clerc, Geoffroy Chaucer, dans les ouvrages duquel se manifeste . . . une telle fécondité en mots convenables aux sujets et au but qu'il se propose, une doctrine si plaisante et si exquise, une telle perfection dans l'art de faire les vers, et un art si adapté au sujet, tant de fraîcheur d'invention, de

---

1 Francis Thynne's *Animadversions*, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society, 1876, p. 6.

concision dans le récit, un style si raisonnable et si clair . . . que l'on doit grandement s'émerveiller qu'en cet âge . . . notre langue ait vu un si excellent poète . . . apparaître et se lever.' [1]

Malgré cela, la critique chaucérienne anglaise du seizième siècle, prise dans son ensemble, ne vaut pas celle d'Écosse. Deux choses surtout tendent à restreindre la valeur littéraire des observations faites par les Anglais.

1. Dans un grand nombre de cas, l'éloge ne s'adresse pas, comme chez Lydgate ou Caxton, au seul Chaucer, il lui associe encore Gower ou Lydgate, et quelquefois sans marquer en sa faveur aucune distinction bien tranchée. Il y a une différence des plus frappantes entre la méthode des écrivains écossais et celle-ci. Eux aussi mentionnent ensemble les trois poètes, mais leur critique sait discerner et apprécier. Tandis que chez les Anglais, il s'est trouvé au moins un écrivain, Stephen Hawes, pour placer Lydgate au-dessus de Chaucer. Dans son *Passe-temps de Plaisir* (*Pastime of Pleasure*), celui-ci commence par les compliments d'usage à Gower et à Chaucer ; il dit que la sagesse du vertueux Gower nous illumine de ses éblouissants rayons d'or, tandis que la lumière de Chaucer s'épand au loin ' pour purifier nos vices et embraser nos cœurs de la flamme brûlante de la vertu, dans tous ses livres si délectables et utiles.'[2]

---

[1] I haue taken great delectacyon as the tymes and laysers might suffre to rede and here the bokes of that noble & famous clerke Geffray Chaucer in whose workes is so manyfest comprobacion of his excellent lernyng *in* all kyndes of doctrynes and sciences suche frutefulnesse in wordes wel accordynge to the mater and purpose so swete and plesaunt sentences suche perfectyon in metre the composycion so adapted suche fresshnesse of inuencion compendyousnesse in narration suche sensyble and open style lackyng neither maieste ne mediocrite couenable *in* disposycion and suche sharpnesse or quycknesse in *con*clusyon that it is moche to be marueyled howe in his tyme whan doutlesse all good letters were layde a slepe through out *the* worlde . . . suche an excellent poete in our tonge shulde, as it were (nature repugnyng) spryng and aryse. Dedication to Henry VIII, prefixed to Chaucer's works, ed. William Thynne, 1532, sign. A ii-A iij. Imprimé dans Francis Thynne's *Animadversions*, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society, 1876, pp. xxiv-vi.

[2] As morall Gower, whose sentencious dewe
Adowne reflareth with fayre golden bemes,
And after Chaucers all abroade doth shewe,
Our vyces to clense, his depared streames (*voy. p. suivante*)

Viennent ensuite de chaleureux éloges décernés au *Livre de la Renommée* (*Book of Fame*), à la *Légende des Femmes exemplaires* (*Legend of Good Women*), aux *Contes de Canterbury* et à *Troïlus* ; et le bon lecteur se sent tout ravi et tout aise de tant de discernement jusqu'au moment où il découvre que tout cela mène à une péroraison très en faveur de Lydgate, dont la part de louanges, beaucoup plus grande, se termine par l'apostrophe suivante :

O mon maître Lydgate, source la plus suave de rhétorique illustre, comme de ballade royale, d'où principalement j'ai tiré mon savoir.[1]

Enthousiasme qui n'est pas sans ôter quelque chose à la valeur des remarques faites auparavant sur Chaucer. Il est vrai que Hawes, en plaçant Lydgate au-dessus de Chaucer, se trouve seul de son opinion, mais le genre d'allusion qui réunit sur un pied d'égalité les trois écrivains, Chaucer, Gower et Lydgate, est extrêmement répandu.[2] Un certain formalisme d'étiquette se révèle dans l'expression des hommages rendus au génie des ' three primier poetes of this nacion,' comme les appelle Ashby.

Kindlynge our hartes wyth the fiery leames
Of morall vertue, as is probable
In all his bokes so swete and profitable.

The Historie of graunde Amoure and la bell Pucel, called the Pastime of plesure, par Stephen Hawes, 1506, ed. Thomas Wright, Percy Soc., vol. xviii, 1846, p. 53. Pour le passage tout entier, voir *Chaucer Allusions*, pp. 67-8.

1 O mayster Lydgate, the most dulcet sprynge
Of famous rethoryke, wyth balade ryall,
The chefe original of my lernyng.

2 Cette habitude commence de bonne heure, et Chaucer est d'abord nommé avec Gower ; Lydgate ne venant que plus tard compléter la liste. Vers la fin du quinzième siècle c'est devenu la formule consacrée. Voir, par exemple, John Walton d'Osney, dans sa Traduction de Boèce (1410) ; Jacques I dans la dernière strophe du *Kingis Quair* (1423) ; Osbern Bokenham dans sa *Levys of Seyntys* (1443-7 ?) ; George Ashby, Prologue du *Active policy of a Prince* (*c.*1470) ; Thomas Feylde, Prologue du *Treatise . . betwene a lover and a Jaye* (1509) ; John Rastell (?), Préface versifiée à son *Terens in english* (1520) ; Skelton dans sa *Garlande . . of Laurell* (1523). Toutes ces références se trouvent imprimées dans *Chaucer Allusions*, pp. 20, 34, 45, 51, 66, 69.

Le sens vraiment critique fait donc défaut en Angleterre, et c'est là une chose qu'il ne faut point perdre de vue quand on examine l'attitude de la critique anglaise envers Chaucer dans les premiers temps du seizième siècle.

Comparons, par exemple, la différence de pénétration critique montrée, vers la même époque, par les Écossais, Douglas et Dunbar d'une part, et par l'Anglais Stephen Hawes de l'autre, dans leurs allusions respectives à cette trinité poétique. En la circonstance Hawes représente bien réellement l'opinion anglaise (ce qu'il ne fera plus, un peu plus tard, dans son *Passe-temps de Plaisir*). Gavin Douglas, dans le *Palais d'Honneur* (1501) nous raconte avoir vu en songe,

> Geoffroy Chaucer comme *a per se* sans pair dans son vulgaire, et le vertueux John Gower. Le moine Lydgate s'en allait chevauchant et rêvant à part.[1]

Comme nous l'avons vu, Dunbar, dans la *Targe d'Or*, commence le tribut d'éloge qu'il apporte à ces trois poètes en termes d'une chaleur extraordinaire, et baisse ensuite sensiblement le ton pour parler de Gower et de Lydgate. Ces deux poètes écossais donnent à Chaucer une place à part, bien au-dessus des autres ; tandis que Hawes, dans son *Prologue to the Booke called the Ensample of Vertu* réunit les trois poètes, et les place par ordre chronologique comme il suit :—

> O prudent Gower ! à la langue pure et sans corruption et féconde entre toutes. O noble Chaucer, à la doctrine sûre, fructueuse et exquise, O vertueux Lydgate, plein de sagesse ! Je vous demande pardon à tous, de ce que je me sers ici de votre art.[2]

---

1 Geffray Chaucier, as *a per se* sans peir
In his vulgare, and morall Johne Goweir.
Lydgait the monk raid musing him allone.
Chauser & other Englyshe and Scottishe poetis.
The Palis of Honoure, compyled by Gawyne dowglas. Imprinted at London, by Willyam Copland [1553 ?] (écrit 1501). Poetical works of Gavin Douglas, Bishop of Dunkeld, ed. J. Small, 1874, vol. i, p. 36.

2 O, prudent Gower ! in language pure
Without corruption, most facundious !
O, noble Chaucer ! ever most sure
Of fruitful sentence right delicious (*voy. p. suivante*)

2. Quant à l'autre cause de faiblesse des critiques chaucériens de cette époque, faiblesse qu'on ne trouve pas du tout chez les Écossais, la strophe du *Passe-temps de Plaisir*, citée plus haut (pp. 17-18), l'explique assez. Ils prisent Chaucer surtout comme réformateur, comme moraliste, comme satirique qui dévoile et flagelle les vices et les travers ; point de vue généralement adopté et constamment mis en vedette pendant tout le seizième siècle ; et grâce auquel Chaucer est dûment applaudi par tout un corps de critiques passablement hétérogène.

Les partisans de la Réforme se l'adjoignent promptement et l'enrôlent comme auxiliaire, le regardant, non sans raison, comme une sorte de précurseur, un des leurs par sa froideur envers Rome ; froideur prouvée par la satire cinglante qu'il dirige contre la vie soi-disant ' religieuse ' de son temps. Et, en effet, les *Contes de Canterbury*, et plus particulièrement le Prologue, suffiraient à justifier cette façon de voir. Si on lui attribue de plus (comme on n'hésitait pas à le faire alors) *Jack Upland*, le *Conte du Pèlerin* et le *Conte du Laboureur* violentes diatribes anti-romaines, faut il s'étonner qu'il ait passé pour un grand réformateur de la morale ?

Foxe, dans sa seconde édition revue et augmentée du *Livre des Martyrs* (1570), se fait l'organe de toute une école de penseurs du seizième siècle.[1] Il s'étonne de ce que les évêques, tout en condamnant en bloc les livres en langue vulgaire capables de donner au peuple quelques lumières, lui aient

---

O, virtuous LYDGATE ! much sententious
Unto you all, I do me excuse
Though I your cunning do now use.
Here begynneth the booke called the example of vertu made by Stephyn Hawys . . . the xix yere [du règne de Henry VII] fol. 3 *v.* Dunbar Anthology, 1401-1508, ed. E. Arber, 1901, pp. 218, 295.

1 Le passage tout entier vaut la peine d'être lu ; il se trouve dans l'*Ecclesiastical History containing the Actes and Monumentes of thynges passed in eury kynges tyme in this Realme.* . . . Newly recognised and inlarged by the author, John Foxe (2nd edition). At London, printed by John Daye, . . .

laissé Chaucer,[1] considérant ses récits comme 'des bagatelles puériles' ('but for jests or toys'), sans comprendre que, l'auteur visait, bien que ce fût . . . par le rire et d'une façon déguisée, à soutenir la vraie religion, et se montrait par le fait pur Wicklifitte. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu, pour l'amour de son peuple, d'en aveugler l'adversaire, afin que la lecture des livres de ce poète pût tourner à l'avantage de l'église, ce qui a certainement été le cas. Car, nous dit Foxe, 'Je le tiens en partie de quelques-uns qui ont reçu les confidences de ceux que la lecture des livres de Chaucer a conduits à la véritable connaissance de la religion.'

Quand on se rappelle la popularité dont a joui le livre de Foxe, et le nombre d'éditions qui en furent imprimées, on conçoit aisément qu'il ait fait beaucoup pour disséminer et établir cette étrange conception d'un Chaucer théologien, réformateur et moraliste. De toutes les bizarreries énumérées ici, voilà sans doute celle qui eût le plus surpris et amusé le poète lui-même. Cependant il s'est toujours trouvé quelques écrivains pour se former cette conception et s'y arrêter ; du jour où Leland a affirmé qu'il quitta l'université 'pieux théologien,' jusqu'à 1687 environ, date de l'esquisse que nous a conservée de lui le manuscrit de Henry Wharton, appendice aux *Écrivains Ecclésiastiques* de Cave. Nous y lisons qu'aucun

1570, vol. ii, pp. 965-6. Aucun passage ayant trait à Chaucer ne se trouve dans la première édition de 1563, mais il s'en trouve de fort détaillés dans l'édition de 1570 ; et il n'y en a pas plus long sur ce sujet dans la dernière édition publiée du vivant de Foxe, en 1583. On sait que ce livre obtint un grand succès, et en 1684 avait déjà eu neuf éditions (celles de 1563, 1570, 1576, 1583, 1596, 1610, 1632, 1641, et 1684).

[1] Les statuts dont Foxe parle sont de l'an 1542-3. Ils abolissent absolument tous les livres défendus ; et continuent : Provided allso that all bokes in Englishe, printed before the yere of our Lorde a thousande fyve hundred and fourtie intytled the Kings Hieghnes proclamacions injunctions, translacions of the Pater noster, the Ave Maria and the Crede, the psalters, prymers, prayer statutes, and lawes of the Realme, Cronycles, Canterbury tales, Chaucers bokes, Gowers bokes and stories of mennes lieves shall not be comprehended in the prohibicion of this acte. *An Acte for thadvauncement of true Religion and for thabbolisshment of the contrarie.* Statute 34 and 35 Henry VIII, chap. i, section v. (Statutes of the Realm, vol. iii, 1817, p. 895.)

théologien de son temps ne dépassa guère le poète en zèle pour le relèvement de la religion.[1]

On admire encore en Chaucer, à côté du réformateur religieux, le flagellateur impitoyable du vice sous toutes ses formes, et on le cite sans cesse comme faisant autorité en matière de mœurs et de morale. Ascham, par exemple, nous parle du jeu :

Dont l'horreur est si grande qu'elle dépasse l'éloquence, même de notre Homère anglais : toutefois, ayant toujours estimé que ses dits portaient bien en eux autant d'autorité que ceux de Sophocle et d'Euripide (parmi les Grecs) je me plais à me remémorer ces vers de lui :—

'La Chance est véritablement mère de tous mensonges, fourberies, imprécations maudites, blasphèmes contre le Christ, homicides, pertes de biens et de temps, et de bien d'autres choses encore.'[2]

---

1 Voici un passage de l'esquisse de Henry Wharton : 'Neque solum principem apud conterraneos Poetas loci gloriam tulit, verum etiam totum scientiarum, quà late patet, circulum haud infæliciter confecerat. Dialecticæ et Philosophiæ haud vulgariter peritus, Historiæ callentissimus, Rhetor satis venustus, Matheseos non ignarus, in rebus denique Theologicis apprime versatus, de quibus acutè atque eruditè disputat. Subtiliorem etenim scholarum disciplinam probè noverat ; castioris autem Theologiæ studio nullos ferè non sui temporis Theologos antecelluit, Wiclefi dogmata ut plurimum secutus, et infucatam et genuinam pietatem sectatus. Hinc graviores Ecclesiæ Romanæ superstitiones et errores acerbè saepiùs vellicat ; corruptam ineptissimis commentis Disciplinam Ecclesiasticam luget ; Cleri luxuriam et ignaviam castigat, in Ordines autem Mendicantes projectissimo ubique odio invehitur, quorum hypocrisin, ambitionem, aliaque vitia turpissima aliquoties totâ operâ, nullibi vero non oblatâ quâvis occasione, accerrime insectatur.' *Historiola de Chaucero nostro, scripta etiam à Reverendiss. Tho. Tenison, archiepiscopo Cant. ad. calcem. Historiæ Cl. Cavei Literariæ.* (imprimé dans) Scriptorum Ecclesiasticorum. Historia Literaria par William Cave, 1740-3, vol. ii, Appendix, pp. 13-14 de Notæ MSS. & Accesiones Anonymi, etc.

2 Whose horriblenes [speaking of Gaming] is so large that it passed the eloquence of our *Englishe Homer* [Chaucer] to compasse it : yet because I euer thought hys sayinges to have as much authoritye as eyther *Sophocles* or *Euripedes* in Greke, therefore gladly do I remembre these verses of hys :—

> Hasardry is very mother of lesinges
> And of deceyte and cursed sweringes
> Blasphemie of Christ, manslaughter, and waste also,
> Of catel of tyme, of other thynges mo.
>
> [*Pardoner's Tale*, v. 590-4.]

Toxophilus par Roger Ascham, 1544, Londoni. In sedibus Edouardi Whytchurch, Book i, sign. Eii *v*-Eiii. English Reprints, ed. E. Arber, 1868, p. 54.

De même, Thomas Lodge, dans son *Defence of Plays*, dit :

Chaucer, sous le couvert de sa verve plaisante, peut sans opposition gourmander les pécheurs, et quoique la lettre paraisse plaisante l'esprit est sérieux.[1]

Webbe note que Chaucer,

avec sa verve plaisante, dupa si bien les oreilles des hommes par ses devis, que . . . sans nulle opposition il put s'attaquer aux vices et aux abus de tous les états de toutes gens de toutes conditions, ce qu'il fit avec tant de savoir et d'agrément, qu'il n'y eut personne qui y trouvât à redire. Car telle était la hardiesse de son courage, que, quelles que fussent les énormités qu'il voyait en aucuns, il ne se faisait point faute de leur dire leur fait, soit en termes exprès, soit sous le voile de quelque riante et agréable fiction telle que les plus simples pussent l'entendre.[2]

Des épisodes ou des citations tirées de ses poèmes se retrouvent constamment dans la bouche des prédicateurs, des moralistes, ou même des Puritains de la fin du dix-septième siècle, pour appuyer leurs dires et donner plus de force à leurs flétrissures de certains péchés.[3] On voit facilement que cette croyance dut se répandre vite, tant parmi ceux qui ne cherchaient en lui que l'enseignement moral, que parmi ceux qui l'admiraient comme

---

1 *Chaucer* in pleasant vain can rebuke sin vncontrold ; & though he be lauish in the letter his sence is serious. *A Reply to Stephen Gosson's Schole of abuse. In Defence of Poetry, Musick, and Stage Plays*, by Thomas Lodge, 1579. Bodl. Malone, Adds. 896, sign. a 6, pp. 1-48. Works of Lodge ed. E. W. Gosse, Hunt. club, 1883, vol. i, p. 15.

2 He [Chaucer] by his delightsome vayne, so gulled the eares of men with his deuises, that, although corruption bare such sway in most matters, that learning and truth might skant bee admitted to shewe it selfe, yet without controllment, myght hee gyrde at the vices and abuses of all states, and gawle with very sharpe and eger inuentions, which he did so learnedly and pleasantly, that none therefore would call him into question. For such was his bolde spyrit, that what enormities he saw in any, he would not spare to pay them home, eyther in playne words, or els in some prety and pleasant couert, that the simplest might espy him. *A Discourse of English Poetrie*, by William Webbe, 1586, sign. C iii. Elizabethan Critical Essays, ed. G. Gregory Smith, 1904, vol. i, p. 241.

3 Voir, par exemple, James Calfhill dans son *Answere to the Treatise of the Crosse*, 1565, fol. 134*v*. ' Ye remember what the hoste in Chawcer said to Sir Thopas for hys leude ryme ; the same do I say to you.' Meredith Hanmer dans la Préface de son traduction des *Auncient ecclesiastical Histories*, 1576, dit que dans les Contes de Chaucer ' there is excellent wit, good reading and good decorum observed ' ; John Northbrooke, qui dénonce dans son livre le

poète, mais tenaient à rendre légitime leur admiration en la basant sur la morale. Ainsi Francis Beaumont nous dit de Chaucer que ' son but était de toucher les hommes de tous états, et de dévoiler tous les vices de l'époque.' [1]

Il demeura toutefois un certain nombre d'écrivains qui gardèrent une opinion contraire, et persistèrent à ne voir dans les œuvres du poète rien moins que de la littérature édifiante. L'expression ' Canterbury Tale ' semble avoir été employée de bonne heure comme terme de mépris, voulant dire soit une histoire dépourvue de vérité, soit un conte frivole et licencieux. Chose étrange, nous trouvons trois allusions de ce genre, la même année (1549), dans Becke (Préface de son édition de la Bible), dans un sermon de Cranmer et dans un sermon de Latimer. Wharton, en 1575, parle des ' vieilleries, fariboles ' (' stale tales ') de Chaucer. Thomas Proctor (1578), parle de ' rêves et d'imaginations . . . fables pour femmes, fables de Canterbury, ou plus grossières encore, avec diverses plaisanteries et des propos frivoles.' Thomas Drant (1567) et Sir John Harington (1591) condamnent catégoriquement Chaucer, à cause, dit le premier, de sa ' polissonnerie plate ' (' flat scurrilitie ').[2]

---

jeu et la dance (*Spiritus est vicarius Christi in terra*, 1579, pp. 49 et 49*v*), cite comme Ascham l'opinion de Chaucer contre le jeu dans le *Pardoner's Tale*. Reginald Scot le cite contre les péchés des prêtres (*Discouerie of Witchcraft*, 1584, livre iv, ch. 12, p. 88) et, dans une lettre envoyée au poète royaliste, John Cleveland, en 1645-6 par un officier du parlement (nom inconnu) un des dits satiriques de Chaucer contre l'église est cité incorrectement, voir *Chaucer Allusions*, p. 212.

1 His ' drift was to touch all sorts of men, and to discover all vices of that Age.' Voir la lettre de Francis Beaumont à Thomas Speght, dans les *Workes of Chaucer*, ed. T. Speght, 1598, sign. a iii *verso*-a v.

2 Voir Préface à l'édition Becke de la Bible ; fol. 1549, sign. AAvi. ' If all magistrates and the nobilitie, wolde wel wey with them selfs the inestimable dignitie . . . of Gods boke . . . and wolde as willingly vouchsafe to . . . spare an houre or ii in a day . . . emploing it about the reading of this boke, as they have been used to do in Cronicles and Canterbury tales . . . Oh what a flourishing communewealth should your grace . . . have.' Cranmer, dans son sermon sur l'époque de la Rébellion (Cranmer's Works, ed. J. E. Cox, Parker Soc., 1844-6, vol. ii, p. 198) classe les *Canterbury Tales* avec les fables et les balivernes (' fables and trifles ') ; tandis que Latimer déclare que si la lecture de bons livres ne doit pas mener à une vie chrétienne ' we might as well spende the tyme in reading of prophane hystories, of cantorburye tales, or a

Cette opinion, comme nous verrons plus tard, gagne rapidement du terrain, et ce fut elle qui finit par prévaloir.

Et, si l'on embrasse d'un coup d'œil rétrospectif cette phase de la critique anglaise (de 1500 environ à 1580), période dont le caractère propre est l'incertitude, les contradictions multiples de l'opinion à l'égard de Chaucer, on se rend aisément compte qu'il ne faut voir là que le reflet des secousses et des changements survenus dans le monde de la pensée. Changements de l'idéal en matière d'art, changements de l'idéal en matière de morale, eux-mêmes provoqués et déterminés par la Réforme et par le mouvement connexe de la Renaissance.

Période III.

A la fin du seizième siècle, les allusions à Chaucer deviennent très nombreuses, et, en somme, fort sympathiques. Parmi les plus intéressantes, relevons celle de Sir Philip Sidney dans son *Apologie for Poetrie* (publiée en 1595, écrite en 1581 ?) ; les notes manuscrites de Gabriel Harvey, dont nous parlerons plus tard (p. 143 plus bas) ; de Webbe et de Puttenham dans leurs traités sur la Poésie ; des auteurs inconnus de *Greene's Vision* (1592), et du *Returne from Parnassus* (Part I.), 1597 (?) ; enfin de Francis Beaumont et de Francis Thynne dans leurs lettres

---

fit of Roben Hode.' *The Seconde Sermon* . . . preached before the Kynges maiestie . . . ye xv day of March 1549. Latimer's Works, ed. G. E. Corrie, Parker Society, 1844-5, vol. i, pp. 106-7.)

Pour d'autres références de ce genre, voir Avant Propos au Lecteur de John Wharton a '*A misticall deuise of the* . . . *loue betwene Christ* . . . *and the Church* . . . par Jno. Smith, 1575, sign. A. 2 ; Préface à *Of the Knowledge and conducte of warres*, par Thomas Proctor, 1578, sign. v ; *Address to the Reader*, avant-propos à *Horace his Arte of Poetrie* . . . *Englished* . . . *by Tho. Drant*, 1567, sign. *v *v* et *vi ; *An Apologie of Poetrie*, Prefixed to *Orlando Furioso in English heroical verses*, par Sir John Harington, 1591, sign. ¶vii ; voici ce dernier passage :

. . . me thinkes I can smile at the finesse of some that will condemne him (*i.e.* Ariosto), & yet not onely allow, but admire our *Chawcer*, who both in words & sence, incurreth far more the reprehension of flat scurrilitie, as I could recite many places, not onely in his millers tale, but in the good wife of Bathes tale, & many more, in which onely the decorum he keepes, is that that excuseth it, and maketh it more tolerable. *Ancient Critical Essays upon English Poets and Poësy*, ed. Joseph Haslewood, 1811-15, vol. ii, pp. 139-40.

respectives provoquées par l'édition des œuvres de Chaucer publiée par Speght en 1598.

Francis Beaumont, le magistrat mort en 1598, père du dramaturge, avait été le camarade de Speght à Peterhouse (collège de Cambridge), entre 1560 et 1570. Il se vante d'avoir été l'un des premiers à engager Speght à éditer Chaucer. Sa lettre apposée à l'édition Speght offre un intérêt tout particulier, car en plus du plaidoyer dans lequel il réfute ce qu'il dit être les principales accusations communément portées contre Chaucer (celles d'archaïsme et de gauloiserie), il rappelle à Speght qu'au temps où tous deux étaient ensemble à Cambridge, il y avait à l'université un groupe de professeurs et d'étudiants parmi les plus âgés, tous fervents Chaucériens, qui révélèrent ce poète aux jeunes étudiants. C'est par leur entremise, dit-il, que Speght et Beaumont en vinrent à s'éprendre de lui.[1]

---

1 As for the obiections, that in our priuate talke you are wont to say are commonly alledged against him, as first that many of his wordes (as it were with ouerlong lying) are growne too hard and vnpleasant, and next that hee is somewhat too broad in some of his speeches, and that the worke therefore should be the lesse gratious : these are no causes, or no sufficient causes to withhold from *Chaucer* such desert of glorie, as at your pleasure you may bestow vpon him. . . .

Chaucer [may] bee rightly called, The pith and sinewes of eloquence, and the verie life it selfe of all mirth and pleasant writing : besides one gifte hee hath aboue other Authours, and that is, by the excellencie of his descriptions to possesse his Readers with a stronger imagination of seeing that done before their eyes, which they reade, than any other that euer writ in any tongue. And here I cannot forget to remember vnto you those auncient learned men of our time in Cambridge, whose diligence in reading of his workes them selues, and commending them to others of the younger sorte, did first bring you and mee in loue with him : and one of them at that time was and now is (as you knowe) one of the rarest Schollers of the worlde. The same may bee saide of that worthy man for learning, your good friend in Oxford, who with many other of like excellent iudgement haue euer had *Chaucer* in most high reputation.

. . . . . .

From Leicester the last of Iune, Anno 1597.
Your assured and euer louing friend
FRANCIS BEAUMONT.

[Le susdit ' rarest Scholler ' pourrait bien être l'archevêque John Whitgift, qui, au cours de ces dix années fut ' fellow of Peterhouse, Master of Trinity College et regius professor of divinity.' Quant à ' your good friend in Oxford,' j'ai dû renoncer à établir son identité.] *F. B. to his very louing friend T. S.* [lettre dans] The Workes of . . . Chaucer, ed. T. Speght, 1598, sign. [aiii *verso*-a v].

Francis Thynne, fils de William Thynne (premier éditeur de Chaucer ; voir p. 173 plus bas) fut aussi un Chaucériste fanatique. Il connut toutes sortes de vicissitudes [1] mais finit par obtenir une position au ' Herald's Office.' Il était antiquaire de race. Après lecture de ses *Animadversions* on se le représente comme un vieillard, plutôt susceptible, mais bienveillant, pédant, tatillon, s'attachant aux petits détails, très-fier de sa famille, du nom et de la réputation littéraire de son père, et aussi de sa propre position comme ' Lancaster Herald.' Il tenait évidemment du côté paternel l'amour des manuscrits de Chaucer, dont vingt-cinq environ lui revinrent par héritage ; plusieurs d'entre eux, à ce qu'il nous dit, lui furent volés dans sa maison de Poplar, et il en donna d'autres au prêtre de sa paroisse. Quoiqu'il en soit, il préparait une édition de Chaucer, lorsqu'en 1598 il fut prévenu par Speght, qui, pour comble, insinua dans sa préface qu'avant lui aucun éditeur n'avait jugé à propos de collationner plusieurs manuscrits, préalablement à la publication d'un texte.

Cette remarque, jointe à ce fait qu'on avait négligé de le consulter, lui, l'éditeur héréditaire de Chaucer, au sujet de l'édition nouvelle, jeta Thynne hors de lui, et il publia sans perdre de temps ses ' Animadversions ' sous la forme d'une lettre adressée à Speght, lettre où il lui dit son fait pour avoir manqué de justice, envers William Thynne d'abord ; ensuite d'égards, envers lui-même, Francis Thynne ; enfin, pour avoir étalé une ignorance dont suivent plusieurs exemples, cités avec complaisance tout au long.

La portion la plus intéressante du mémoire de Thynne est sans contredit celle où, rappelant ses souvenirs personnels, il nous fait l'historique de la première édition publiée par son père (édition supprimée. Voir p. 174 plus bas). Mais ses commentaires critiques ont aussi une valeur considérable.

---

1 Voir *Animadversions uppon . . . some imperfections of impressiones of Chaucer's Workes . . .* by Francis Thynne, 1598, ed. by F. J. Furnivall. Chaucer Soc., 1875, Hindwords, pp. xlvii-cxvi.

Le Docteur Furnivall compte qu'il ne s'y trompe que quatre fois sur cinquante—quelquefois ses notes sont admirables (comme celle sur la date du *Conte du Chapelain*, pp. 59-62) et elles montrent toujours un grand souci d'exactitude et un soin méticuleux apporté à consulter ses auteurs, qualités fort rares à cette époque, et même plus tard. En somme, de tous les Chaucériens jusqu'à Tyrwhitt, Francis Thynne semble avoir été le mieux renseigné, et le plus compétent pour faire œuvre d'éditeur et de critique. L'on ne peut donc que regretter qu'il n'ait pas donné suite à ses intentions,[1] d'autant plus qu'il eût pu, mieux que personne, arriver à faire la part du vrai et du faux dans les œuvres attribuées au poète, avec le secours de ses vingt-cinq manuscrits, et surtout de celui marqué, ' examinatur Chaucer.' La postérité y a peut-être perdu un témoignage d'une valeur inestimable.

Parmi les critiques et les appréciations plus exclusivement littéraires qui portent sur Chaucer vers la fin du seizième siècle, se rencontre une louange plus significative que les autres, émanant d'un lecteur imbu de sa langue et de ses procédés de composition plus profondément que personne au cours de ces cinq siècles, auteur lui-même au demeurant, et dont l'influence à son tour a été telle qu'il a reçu le nom de ' poète des poètes.' Commencée de bonne heure, l'admiration de Spenser pour Chaucer ne fit que croître jusqu'au jour où il demanda sur son lit de mort qu'on l'ensevelît près du maître qu'il avait tant aimé et honoré.

Dans le *Shepheard's Calendar*, 1579, le premier grand poème de l'époque d'Élizabeth, Chaucer est mentionné plusieurs fois, dans l'Avertissement, dans les notes par E. K. et dans le corps du poème, où il est désigné par le nom de ' Tityrus.'

Le Dieu des bergers, Tityre, est mort, lui qui m'apprit à rimer,

---

1 Voir la conclusion de *Animadversions*, p. 75, ' to the ende Chawcers Workes by muche conference & manye judgementes ' may ' obteyne their true perfectione & glorye, as I truste they shall, yf yt please godde to lende me tyme & leysure to reprinte, correcte & comente the same, after the manner of the Italians, who have largely comented Petrarche.'

selon mon faible pouvoir, qui lui-même, de son vivant, fut chef suprême de tous les bergers atteints du mal d'amour :

. . . . . .

(O pourquoi faut-il que la Mort ait commis un tel outrage ?) et morte avec lui est toute sa science sans égale, cependant que sa gloire croît et embellit tous les jours.[1]

Témoignage intéressant et probablement très vrai. Chaucer n'avait pas encore de rival en Angleterre. Nous avons vu par la lettre de Beaumont, qu'à une au moins des deux antiques universités, vingt ou vingt-cinq ans plus tôt, on le discutait assidûment ; et à cette époque d'activité intellectuelle intense on se passionnait comme de juste pour le premier et le plus grand des poètes anglais.

Tout le monde sait à quel point l'influence de Chaucer est manifeste dans le *Shepherd's Calendar* et dans *Mother Hubberd's Tale* ; ce dont on ne s'est avisé que récemment, c'est de l'étroite ressemblance qui existe entre le *Daphnaïda* de Spenser et le *Book of the Duchesse*. L'examen comparé de ces deux ouvrages montre que Spenser, non seulement dans sa jeunesse, mais encore jusqu'à une époque relativement tardive, dut beaucoup à Chaucer pour le fond, la forme, les épisodes, les locutions et le vocabulaire.[2]

Il doit à son enthousiasme pour Chaucer quelques inspirations exquises comme :

> Dan Chaucer source d'anglais pur
> Digne d'être enfilé sur le rosaire éternel de la Gloire.[3]

---

1 The God of shepheards *Tityrus* is dead,
Who taught me homely, as I can, to make.
He, whilst he lived, was the soueraigne head
Of shepheards all, that bene with loue ytake :
. . . . . .
(O why should death on hym such outrage showe)
And all hys passing skil with him is fledde,
The fame whereof doth dayly greater growe.
The Shepheardes Calender, June, fol. 24, Works of Spenser, ed. A. B. Grosart, 1882-4, vol. ii, 1882, p. 156.

2 Voir un article intéressant par T. W. Nadal sur *Daphnaïda*, et le *Book of the Duchesse*, dans les publications de la Modern Lang. Association of America, Dec. 1908, vol. xxiii, No. 4, pp. 646-61.

3 Dan *Chaucer*, well of Englishe vndefyled,
On Fames eternall beadroll worthie to be fyled.
The Faerie Queene, book iv (1596), canto 2, stanza xxxii.

mais c'est surtout le célèbre passage où il s'excuse près de son maître d'avoir entrepris de donner une fin au *Conte de l'Ecuyer* qui est peut-être le plus magnifique tribut d'éloges qu'un grand poète ait jamais offert à un de ses pairs.

Pardon ! très saint et bienheureux esprit, si je m'efforce ainsi de ressusciter tes travaux perdus, et de te dérober la juste récompense de ton mérite, ce que nul n'osa jamais faire de ton vivant, et que beaucoup tentent vainement depuis ta mort ; et moi, je craindrais de le tenter, si je n'étais pénétré de ton esprit qui revit en moi, marchant sur tes traces, afin qu'ainsi je rencontre plus vite ta pensée.[1]

C'est ainsi qu'avec Spenser pour éloquent avocat et chaud partisan, Chaucer nous apparaît sur le seuil d'une période fâcheuse et difficile, période d'incompréhension, d'interprétations erronées, de mauvais traitements de toutes sortes, et enfin d'indifférence et d'injurieux oubli.

Nous voyons tous les critiques et autres écrivains du temps, admettre, sans plus, que le style de Chaucer était négligé et barbare, sa langue archaïque, et sa prosodie défectueuse ; il semble que le secret de sa versification se soit perdu, personne ne paraît avoir rien su de la prononciation de l'*e* final, de sorte que tout le monde tombait d'accord que ses vers étaient ' durs ' et ' irréguliers ' (' harsh ' and ' irregular ').

Spenser, par exemple, son admirateur et disciple, poète mélodieux entre tous, lorsqu'il s'essaie à reproduire des rhythmes chaucériens, comme dans *Mother Hubberd's Tale* et *Colin Clouts come home again*, croit atteindre son but en faisant des vers, comme les suivants, estropiés à plaisir, inharmonieux et imparfaits comme il ne s'en trouve nulle part ailleurs chez lui :

---

1 Then pardon, O most sacred happie spirit,
That I thy labours lost may thus reuiue,
And steale from thee the meede of thy due merit,
That none durst euer whilest thou wast aliue,
And being dead in vaine yet many striue :
Ne dare I like, but through infusion sweete
Of thine owne spirit, which doth in me surviue,
I follow here the footing of thy feete,
That with thy meaning so I may the rather meete.
The Faerie Queene, book iv, canto 2, stanza xxxiv.

But this I wot withall, that we shall ronne
Into great daunger, like to bee undone,
Thus wildly to wander in the world's eye
Withouten pasport or good warrantye.

ou

His breeches were made after the new cut,
Al Portugese, loose like an emptie gut ;
And his hose broken high above the heeling,
And his shoes beaten out with travelling.

Cette attitude vis-à-vis de la langue et de la métrique de Chaucer doit être assez ancienne, car un peu plus de cent ans après sa mort, nous voyons Skelton, dans *Philip Sparrow*, nier qu'il soit d'une lecture difficile. Sa langue, dit-il, était

en ces jours grandement louée. Et maintenant les hommes d'aujourd'hui voudraient améliorer son anglais, contre lequel ils s'élèvent, abîmant tout ce qu'ils touchent. Quant à Chaucer, cet illustre clerc, ses expressions n'étaient point obscures, mais plaisantes, faciles et simples ; il n'écrit pas un seul mot en vain.[1]

Mais cette attitude, alors exceptionelle, se généralise pendant la période dont nous nous occupons.

Les diverses manières de voir des différents critiques, qui

---

1 In Chauser I am sped,
His tales I haue red :
His mater is delectable
Solacious and commendable ;
His englishe wel alowed,
So as it enprowed,
For as it is enployed
There is no englyshe voyd—
At those days moch commended,
And now men wold haue amended
his englishe, where at they barke,
And marre all they warke :
Chaucer, that famous Clarke,
His tearmes were not darcke,
But pleasaunt, easy, and playne ;
No worde he wrote in vayne.

Here after foloweth a litle book of Phillip sparow, Compyled by mayster Skelton, Poete Laureate [1507 ?], sign. Ciii et Ciii *verso*. Poetical works of John Skelton, ed. A. Dyce, 1843, vol. i, p. 75.

discutent ces lacunes et limites de l'œuvre de Chaucer, sont curieuses et des plus intéressantes. D'abord vient Spenser, et avec lui tous ceux qui, à écouter le vieux poète, sentent malgré tout quelque chose vibrer en eux, et savent qu'ils ont affaire à un vrai, à un grand poète ; ils regardent, en conséquence, son style vieilli et sa métrique parfois défectueuse—choses impossibles à nier—comme dignes d'imitation en elles-mêmes, du moment qu'elles figurent parmi les attributs du maître.

Et même, non content de cette métrique fausse, Spenser pille la langue de Chaucer (ou ce qu'il prend pour telle), à tel point que Ben Jonson n'a pas tort de dire qu'à force d'imiter les Anciens, Spenser en vint à ne plus écrire aucune langue.

C'est là l'imitation servile énergiquement blâmée par Ascham dans son *Scholemaster*, quant il dit :

> Il est des gens qui, en matière de vers, ne jurent que par Chaucer pour l'Anglais et Pétrarque pour l'Italien, et toutefois ils ne savent discerner justement ce qui est faute, et ce qui est digne de louange, chez ces deux nobles auteurs, et à telles gens ce que j'écris ici ne saurait plaire. Car s'ils se règlent sur Chaucer et Pétrarque, c'est ainsi que faisait autrefois cet Anglais qui se prétendait régler sur Sir Thomas More, et lui étant fort inférieur, par l'esprit et le savoir, ne laissait pas d'attacher sa robe de travers sur son épaule comme faisait Sir Thomas More, s'imaginant par là lui ressembler.[1]

Venaient ensuite ceux qui lui cherchaient des excuses, et ceux-ci formaient la majorité ; tout en le tenant en grand honneur et révérence, ils le reconnaissaient coupable de graves défauts, invoquant comme circonstances atténuantes son ancienneté et le siècle barbare où il était né. Tels étaient Sidney et Webbe.

---

1 Some that make *Chaucer* in English and *Petrach* in *Italian*, their Gods in verses, and yet be not able to make trew difference, what is a fault, and what is a just prayse, in those two worthie wittes, will moch mislike this my writyng. But such men be even like followers of *Chaucer* and *Petrarke* as one here in England did follow Syr *Tho. More* : who, being most vnlike vnto him, in wit and learnyng, neuertheles in wearing his gowne awrye vpon the one shoulder, as Syr *Tho. More* was wont to do, would nedes be counted lyke vnto hym. *The Scholemaster*, par Roger Ascham, 1563-8. Printed by Iohn Daye, 1570, sign. R iiij *verso*, S i. English Reprints, ed. E. Arber, 1870, pp. 145-6.

Sidney, dans son *Apologie for Poetrie* dit :

Chaucer atteignit assurément un haut degré d'excellence dans son *Troylus et Cresseid*, si bien que je ne sais véritablement de quoi m'émerveiller davantage, de ce qu'il y ait vu si clair en cet âge ténébreux, ou de ce que nous-mêmes en cet âge éclairé, ne le suivions qu'en bronchant et en choppant à chaque pas.

Et il ajoute l'excuse habituelle :

Cependant il eut de grandes imperfections qu'on doit excuser en un auteur d'une si vénérable ancienneté.[1]

Et Webbe :

Quoique ce genre de style puisse paraître fruste et rustique aux oreilles de beaucoup de nos raffinés d'aujourd'hui, néanmoins il est très-véritable que tout bien pesé et examiné, d'un jugement mûr et rassis, si l'on tient compte du temps auquel il écrivit, on verra en ce style la fidèle image et parfaite figure d'un vrai Poète.[2]

Il y avait encore ceux de la nouvelle école classique, qui, acharnés contre la rime 'barbare et misérable,' faisaient à Chaucer un mérite de l'irrégularité supposée de ses nombres, comme se rapprochant par là du vers quantitatif latin.

Ainsi Gascoigne en 1575 :

Notre père Chaucer, à l'égard des pieds et des nombres, en a usé avec la même liberté que font les Latinistes, et quiconque voudra lire et curieusement examiner ses écrits, verra que quoique ses vers n'aient pas toujours tous un même nombre de syllabes, néanmoins s'ils sont lus par un homme d'entendement le vers le plus long et le plus chargé de syllabes fera le même effet à l'oreille que celui qui en a le moins ; et pareillement, celui qui a le moins de syllabes se

---

1 *Chaucer*, vndoubtedly did excellently in hys *Troylus* and *Cresseid* ; of whom, truly I know not, whether to meruaile more, either that he in that mistie time, could see so clearely, or that wee in this cleare age, walke so stumblingly after him. Yet had he great wants, fitte to be forgiuen, in so reuerent antiquity. *An Apologie for Poetrie*, written by the right noble, vertuous, and learned Sir Phillip Sidney Knight, 1595 [écrit 1581 ?], sign. I iv. English Reprints, ed. E. Arber, 1869, p. 62.

2 Though the manner of hys stile may seeme blunte and course to many fine English eares at these dayes, yet in trueth, if it be equally pondered, and with good judgment aduised, and confirmed with the time wherein he wrote, a man shall perceiue thereby euen a true picture or perfect shape of a right Poet. *A Discourse of English Poetrie*, by William Webbe, 1586, sign. C ii *verso*, C iii. Elizabethan Critical Essays, ed. G. Gregory Smith, 1904, vol. i, p. 241.

trouvera composé de mots de nature telle que leur son égale en longueur un vers formé de beaucoup plus de syllabes, plus faiblement accentuées.[1]

Enfin, il y a le petit, le très-petit nombre, qui se refuse à admettre l'existence de ces défauts chez Chaucer, et préfère en expliquer l'apparence, soit par le manque d'instruction des lecteurs, soit par la négligence des copistes.

En tête de ceux-ci se trouve Thomas Speght, qui écrit dans l'Avant-Propos de sa seconde édition de Chaucer :

Et quant à ses vers, quoique en divers endroits ils nous paraissent bien d'une allure boîteuse et inégale, un lecteur avisé et capable de les scander selon leur nature, jugera bien qu'il en va autrement. Et si, çà et là, il se trouve un vers plus long ou plus court qu'un autre d'une syllabe, je le mets au compte de la négligence et précipitation du *scribe Adam*, pour parler comme Chaucer, plutôt que d'aucun défaut de science ou d'attention de la part de l'auteur.[2]

L'édition de Chaucer où se trouve la préface en question remonte à 1602, et l'édition suivante paraîtra en 1687, c'est-à-dire quatre-vingt-cinq ans plus tard. Ces chiffres en disent assez. L'évolution continue, et l'opinion change.

---

1 Also our father *Chaucer* hath vsed the same libertie in feete and measures that the Latinists do vse : and who so euer do peruse and well consider his workes, he shall finde that although his lines are not alwayes of one selfe same number of Syllables, yet beyng redde by one that hath vnderstanding, the longest verse and that which hath most Syllables in it, will fall (to the eare) correspondent vnto that whiche hath fewest sillables in it : and like wise that whiche hath in it fewest syllables shalbe founde yet to consist of woordes that haue suche naturall sounde, as may seeme equall in length to a verse which hath many moe sillables of lighter accentes. *Certayne Notes of Instruction concerning the making of verse or ryme in English.* Appended to the Posies of George Gascoigne, Esq. . . . 1575, sign. T ij, T iij *v*, Uij *v*. Réimprimé, 1587, Gascoigne's Poems, ed. W. C. Hazlitt, Roxb. library, 1869-70, vol. i, p. 502.

2 And for his verses, although in diuers places they may seeme to vs to stand of vnequall measures : yet a skilfull Reader, that can scan them in their nature, shall find it otherwise. And if a verse here and there fal out a sillable shorter or longer than another, I rather aret it to the negligence and rape of *Adam Scriuener*, that I may speake as *Chaucer* doth, than to any vnconning or ouersight in the Author. *The Workes of* . . . *Chaucer* [2me édition Speght], 1602. Avant-Propos, ' To the Readers,' sign. [a iii *verso*–a iv].

Période IV.

Les admirateurs du poète sont ensuite témoins d'une période d'oubli, dont ils prennent d'ailleurs leur parti. Ils se disent, et ils sont sincères, qu'il a eu son heure de grandeur et de gloire, et qu'il est désormais trop suranné pour pouvoir continuer à plaire.

En 1599 déjà, Daniel, dans son *Musophilus* exprime cette pensée, et s'en console en se disant qu'il est déjà bien beau que cette gloire ait duré si longtemps :

Car, depuis Chaucer, on a vu tomber maintes races hautaines atteintes des plus extrêmes disgrâces, à jamais évanouies et mortes ; cependant que lui vit et vivra encore, quoique (je le dis à regret) il soit près d'expirer.

Toutefois, c'est un grand temps qu'il a arraché au temps, et gagné sur le vaste désert des jours, pour l'honneur éternel de notre terre . . . et aux reliques sacrées de ses rimes il convient encore à notre zèle d'offrir maintes louanges.[1]

A cette époque, les plus ardents admirateurs de Chaucer eux-mêmes, sont forcés de convenir de l'archaïsme de sa langue ;

---

1 For what hy races hath there come to fall,
With low disgrace, quite vanished and past,
Since *Chaucer* liu'd who yet liues and yet shall,
Though (which I grieue to say) but in his last.

Yet what a time hath he wrested from time,
And won vpon the mighty waste of daies,
Vnto th' immortall honor of our clime,
. . . . . .
Vnto the sacred Relicks of whose rime
We yet are bound in zeale to offer praise ?

Mvsophilvs : Containing a generall defence of learning [dans] *Poeticall Essayes* of Sam. Danyel. Newly corrected and augmented, 1599, sign. B 3. Daniel's Complete Works, ed. A. B. Grosart, 1885-96, vol. i, p. 230.

Cf., pour un autre exemple de la même attitude, l'auteur de la *Vision de Greene* 1592 or 1590 ?, sign. C 4 : 'for men honor his [*i.e.* Chaucer's Workes] more for the antiquity of the verse, the english & prose, than for any deepe loue to the matter : for proofe marke how they weare out of vse.' (Robert Greene en est probablement l'auteur, voir J. Churton Collins dans son édition de Greene, Oxford, 1903, vol. i, p. 26, note.)

ils soutiennent seulement que, cette difficulté une fois vaincue, le lecteur est amplement dédommagé de ses peines.

Henry Peacham, maître d'école à Wymondham, dit à son *Parfait Gentilhomme* (*Compleat Gentleman*) en 1622 :—

> Parmi les poètes anglais de notre nation, il faut estimer notre père, Sir Geoffrey Chaucer; quoique son style nous puisse d'abord rebuter par son antiquité, il s'y cache comme sous une écorce rude et amère l'amande savoureuse d'inventions subtiles et exquises. . . . En un mot, tenez-le pour le meilleur parmi les livres anglais de votre bibliothèque.[1]

Malgré les excellents conseils donnés par ce dernier écrivain, Chaucer continue manifestement à être peu lu et encore moins compris. Pourtant un prestige considérable s'attache toujours à son nom, comme en témoigne une curieuse remarque de John Earle dans sa *Microcosmographie* (1628), collection de 'Caractères' de l'espèce chère aux écrivains du dix-septième siècle. Il définit un homme commun d'esprit (vulgar-spirited man) : 'celui qui crie plus fort que tout le monde, que Chaucer est le premier de tous les Poètes Anglais ; il le fait parce que la voix publique l'a dit avant lui, au demeurant il n'en a rien lu.'[2] Ceci montre que Chaucer gardait toujours son titre de 'premier des poètes anglais,' près de ceux qui aimaient mieux s'en rapporter à la convention et à la tradition qu'à leur propre jugement.

C'est donc un fait acquis. A force de vieillir, la langue de Chaucer est devenue incompréhensible. Sa renommée n'a rien perdu—mais on ne le lit plus. Comment porter remède à

---

[1] Of English Poets of our owne Nation, esteeme Sir *Geoffrey Chaucer* the father ; although the stile for the antiquitie, may distast you, yet as vnder a bitter and rough rinde, there lyeth a delicate kernell of conceit and sweete inuention . . . In briefe, account him among the best of your English bookes in your librarie. *The Compleat Gentleman Fashioning him absolute in the most necessary and Commendable Qualities Concerning Minde or Bodie that may be required in a Noble Gentleman.* By Henry Peacham . . . 1662, *Of Poetry*, ch. 10, pp. 94, 95.

[2] A vulgar-spirited Man [is one] . . . That cries *Chaucer* for his Money aboue all our English Poets, because the voice ha's gone so, and hee ha's read none. *Micro-cosmographie* or *A Peece of the World Discovered In Essayes and Characters*, by John Earle, London, Printed by William Stansby for Edward Blount, 1628, sign. I 7. English Reprints, ed. E. Arber, 1869, p. 70.

cet état de choses, restituer à l'œuvre la vie, au vieux poète la gloire vraie, qui lui revient de droit, d'être lu, compris, aimé ? Sir Francis Kynaston, un de ses plus fervents admirateurs, trouve à ce problème une étrange solution. Il publie, en 1635, les deux premiers chants de *Troïlus et Criseyde* traduits en vers latins rimés. C'est un curieux petit volume, avec la traduction en regard de l'anglais. Dans la préface, qui est également en latin, Kynaston donne les motifs qui l'ont déterminé à cette entreprise : voyant Chaucer devenir de jour en jour moins connu et plus dédaigné, il a résolu de le tirer de l'oubli, et d'assurer à jamais sa renommée au moyen d'une traduction latine. Cette préface s'allonge de quinze poèmes, dont dix latins, par différents auteurs, et presque tous sont d'accord pour dire que la gloire de Chaucer était à peu près morte, personne ne comprenant plus sa langue, mais que les choses vont changer de face : désormais son nom subsistera, et ses œuvres seront lues de par tout l'univers dans la traduction de Kynaston.[1]

---

[1] Voici des extraits qui indiquent la teneur de ces poèmes préliminaires :

. . . Our Natiue was become an vnknowne tongue,
And homebred *Chaucer* vnto vs was such,
As if he had bin written in High Dutch :
Till thou the Height didst Leuell, and didst Pierce
The depth of his vnimitable verse.
Let others praise thy how ; I admire thy what.
Twas Noble, the adventure ; to Translate
A booke, not tractable to every hand,
And such as few presum'd to vnderstand :

GVIL BARKER.

. . . Thus time can silence *Chaucer's* tongue,
But not his witte, which now among
The Latines hath a lowder sound ;
And what we lost, the World hath found.
Thus the Translation will become
Th' Originall, while that growes dumbe :
And this will crowne these labours : None
Sees *Chaucer* but in *Kinaston*.

ED. FOULIS.

Amorum Troili et Cressidae libri duo priores Anglico-Latini Oxoniae . . . 1635, by Sir Francis Kynaston sign. *3 *verso* *4 ; *4 *verso*. Voir aussi, *Chaucer Allusions*, pp. 207-215. (*voy. p. suivante*)

Cette étrange idée de traduire Chaucer en latin s'explique par la croyance générale au dix-septième siècle, et encore très répandue au dix-huitième, que la langue anglaise, soumise à des changements perpétuels, manquait de stabilité, et que les ouvrages d'une époque devaient être incompréhensibles pour la génération suivante. (Voir Pope, *Essai sur la Critique*, p. 61 plus bas.) C'est parce qu'il est convaincu qu'il doit en être ainsi, que Bacon fait traduire ses œuvres en latin, afin qu'elles demeurent ; ' car,' nous dit-il en 1623, ' ces langues vivantes auxquelles nous confions nos écrits feront assurément banqueroute un jour ou l'autre.'

Sic sic decebat Vatis Angli manibus
Cumulare vitam post humam. Britannia
Arctum sepulchrum est. Fama tanti nominis
Iacere mundo debuit, non Insulâ.
Dudum sepultus cur at hoc vnum cinis
Spirare laxiùs : vmbra iam felix satis
Tumulo soluta iactat hoc solatium ;
Orbisque lucis conscius novæ stupet.
Generose Vates feceris Nostrum magis,
Quòd eruditum iuris exteri facis.
Neglecta penè Musa *Chauceri* iacet,
Tineæ triumphus, blattulis spolium frequens :
Dediscit Anglus nuper indigenos sales,
Suique prorsus exul haud intelligit
Dulces lepores Musa quos vetustior
Effudit : aliâ debuit linguâ loqui
Chaucerus, aliter lateat ignotus domi.
Freuntur Angli vate clariùs suo,
Quòd orbis vnà gloriæ, iubar colet.
. . . . . .

Dudleius Digges, Equit. Aur. filius,
Col. Omn. An. Socius.
In pulcherimos conatus Domini, Fran. Kinaston, Equit. Aur. Amores *Troili & Creseidæ* CHAVCERO Anglicè decantatos latino idiomate donare parantis, *Amorum Troili et Creseidæ*, sign. *1-*1 *v*.

Voici la première stance de la traduction de Kynaston :—

Dolorem Troili duplicem narrare,
Qui Priami Regis Trojæ fuit gnatus,
Vt primum illi contigit amare,
Vt miser, felix, & infortunatus
Erat, decessum ante sum conatus.
Tisiphone fer opem recensere
Hos versus, qui, dum scribo, visi flere.

Et, à la fin du siècle, le Dr. William King (1663-1712), connu surtout comme l'auteur d'un *Voyage à Londres en l'année* 1698 (*A Voyage to London in the year* 1698), va jusqu'à souhaiter que tous les poètes anglais, y compris Shakespeare, eussent écrit en latin au lieu de se servir de leur langue maternelle. Il observe dans l'*Adversaria* :

C'est grand dommage que nos meilleurs poètes anglais, et plus particulièrement le divin Shakespeare, n'aient point donné leurs beautés au monde dans un latin qui eût toujours été intelligible ; perte extrême pour les étrangers d'alors et d'aujourd'hui ; ces poètes étant d'ailleurs tous sans excuse, à l'exception du très inimitable Shakespeare. Je suis tellement éloigné d'être jaloux ou désireux de garder ces trésors pour nous seuls, que je souhaiterais que l'on traduisît en latin tous ceux de nos Poètes les plus excellents qui ne le sont pas déjà.[1]

'Cette parole du Docteur,' rapporte son éditeur, John Nichols (écrivant en 1776), 'ne fut pas perdue. Entre autres choses, nous avons non-seulement une traduction latine du *Solomon* de Prior, mais une autre excellente traduction du *Paradis Perdu* de Milton, en vers latins, par M. Dobson, Fellow de New College, Oxford.' Il s'étend ensuite longuement sur d'autre essais de même nature.

Ce point de vue n'étonne pas trop chez un Kynaston ou un King, mais nous allons voir que Waller lui-même, poète original et vénéré par ses contemporains, ose affirmer dans ses stances sur la poésie anglaise (*On English Verse*, 1668) :

Si les poètes veulent un marbre qui dure, il leur faut sculpter du Latin ou du Grec. Pour nous, nous écrivons sur le sable,

---

1 It is pity, that the finest of our English poets, especially the divine Shakespeare, had not communicated their beauties to the world so as to be understood in Latin, whereby Foreigners have sustained so great a loss to this day ; when [*sic*] all of them were inexcusable but the most inimitable Shakespeare. I am so far from being envious, and desirous to keep those treasures to ourselves, that I could wish all our most excellent Poets translated into Latin that are not so already. *Adversaria*, [dans] Original Works of . . . Dr. William King, 1776, vol. i, p. 241 ; voir aussi *ibid.*, p. xxix.

notre langue croît, et comme le flot qui monte, submerge nos ouvrages. La gloire de Chaucer ne repose plus que sur ses pensées, de ses harmonies il n'est plus question. Le Temps n'a pas épargné son inimitable génie, et cependant il n'a pas chanté en vain.[1]

Ce mépris, que Waller témoigne pour la forme de Chaucer, devient presque de la flatterie quand on le compare au jugement prononcé par Addison vingt-six ans plus tard, et auquel d'ailleurs, il ne faut pas attacher trop d'importance, puisque son auteur l'a formulé à l'âge de vingt-et-un ans ; et manifestement, (comme Pope l'a fait remarquer plus tard, 1728-30), sans avoir lu Chaucer.[2]

Voici les vers qu'il écrit dans son *Account of the Greatest English Poets* (1694) :

Longtemps plongés dans un profond sommeil, nos lourds aïeux ne connurent point les transports où nous jettent les neuf mélodieuses sœurs ; mais enfin Chaucer vint, barde joyeux, qui conta mainte histoire en vers et en prose. Mais le temps a rouillé ce que le poète

---

1 Poets that lasting Marble seek
Must carve in *Latine* or in *Greek*,
We write in Sand, our Language grows,
And like the Tide our work o're flows.

Chaucer his Sense can only boast
The glory of his numbers lost,
Years have defac'd his matchless strain,
And yet he did not sing in vain.

Of English Verse, par Edmund Waller, 1668. *Poems . . . upon several Occasions.* The third Edition with several Additions, 1668 ; pp. 234-5. *Poems of Edmund Waller*, ed. G. Thorn Drury, Muses Library, 1904, vol. ii, p. 70.

2 En parlant de ces remarques d'Addison dans la lettre à Sacheverel, intitulée *An Account of the Greatest English Poets*, Pope dit, ' That was not published till after his [Addison's] death, and I dare say he would not have suffered it to have been printed had he been living ; for he himself used to speak of it as a very poor thing. He wrote it when he was very young ; and as such, gave the characters of some of our best poets in it, only by hearsay. Thus his character of Chaucer is diametrically opposite to the truth ; he blames him for want of humour.' *Anecdotes . . . collected from the conversation of Mr. Pope by the Rev. Joseph Spence.* Publié pour la première fois, 1820, section 1, p. 50.

a produit, usé sa langue, obscurci son esprit, c'est en vain qu'aujourd'hui il plaisante en son style rugueux, vainement qu'il s'efforce de faire rire ses lecteurs.[1]

Nous sommes ici à cheval sur deux époques de critique chaucérienne. D'après notre schéma, la publication des fables de Dryden (1700) inaugure la cinquième période ; mais il faut bien remarquer, que Dryden n'emporte pas la position du premier coup, et qu'il subsiste des critiques de l'ancienne école qui paraissent avoir ignoré cette publication, ou du moins en avoir été peu touchés. C'est pour cela, que nous parlerons d'eux ici, bien que selon l'ordre chronologique ces écrivains doivent venir plus tard. Tels sont Waller et Howard (1689) d'une part, Wesley (1700), Bysshe (1702), Hughes (1707) et Cobb (1710) de l'autre, leurs opinions que nous citons en note, étayent celle d'Addison ; celle-ci s'en distingue seulement par son énergie inusitée.[2]

---

1 Long had our dull Fore-Fathers slept supine,
Nor felt the Raptures of the Tuneful Nine :
Till *Chaucer* first, a merry *Bard*, arose ;
And many a Story told in Rhime and Prose,
But Age has rusted what the *Poet* writ,
Worn out his Language and obscur'd his Wit :
In vain he jests in his unpolish'd Strain,
And tries to make his Readers laugh in vain.

An Account of the Greatest English Poets. To Mr. H[enry] S[*acheverell*]. Ap. 3rd, 1694, The Annual Miscellany for the year 1694, Being The Fourth Part of Miscellany Poems . . . published by Mr. Dryden. Printed by R. E. for Jacob Tonson . . . pp. 317-18. Addison's Works, ed. Richard Hurd, Bohn Series, 1854-6, vol. i, p. 23.

Ce jugement ne peut être comparé qu'à celui de Byron, formulé à l'âge de dix-neuf ans, dans les termes suivants :—' Chaucer, notwithstanding the praises bestowed upon him, I think obscene and contemptible ; he owes his celebrity merely to his antiquity which he does not deserve so well as Pierce Plowman or Thomas of Ercildoune.' (Nov. 30, 1807), Life of Byron par Moore, 1875, p. 80.

2 Nous venons de voir l'opinion de Waller en 1668 ; voici ce que dit Edward Howard, en 1689, dans sa description du cabinet de travail d'un homme lettré près d'Oxford. La chambre est ornée de bustes de poètes :

around their brows were Lawrells plac'd,
Large next to those *Apollo's* Temples Grac'd :

Pourtant, malgré tout ce qu'on a dit sur le ' style barbare ' de Chaucer, il s'est trouvé au dix-septième siècle une voix au moins, pour soutenir qu'il est d'une lecture facile, et que s'il fait un effet contraire à certains lecteurs, la faute en incombe certainement à ceux-ci. Cette protestation émane de Sir Aston Cockayne, qui écrit en 1658 :

Quelques uns méprisent notre bon vieux Chaucer, et pourquoi ? Parce que, disent-ils, il écrit en barbare. Ignorants, ne vous en

---

Of which, he *Chaucer*, *Spencer*, much beheld,
And where their Learned Poems most excell'd,
Tho' words now obsolete express their Flame,
Like Gemmes that out of Fashion value Claim.

Caroloiades, or the Rebellion of Forty One. . . . A Heroic Poem. London . . . 1689, p. 137.

Samuel Wesley (le père de John Wesley) écrit en 1700 :

Of Chaucer's Verse we scarce the *Measures* know,
So rough the *Lines*, and so *unequal* flow ;
Whether by Injury of *Time* defac'd,
Or *careless* at the *first*, and writ in haste ;
Or *coursly*, like old Ennius he design'd
What After-days have polish'd and refin'd.

An Epistle to a Friend Concerning Poetry. London. Printed for Charles Harper at the Flower de Luce in Fleet Street, MDCC., p. 12, l. 446.

Edward Bysshe dit dans son *Art de la poésie anglaise*, qu'il y a fait entrer des citations de tous les poètes modernes : ' I say of our Modern : For though the Ancients as *Chaucer*, *Spencer*, and others, have not been excell'd, perhaps not equall'd by any that have succeeded them, either in Justness of Description, or in Propriety and Greatness of Thought, yet the Garb in which they are Cloath'd, tho' then Alamode, is now become so out of Fashion, that the Readers of our Age have no Ear for them.' *The Art of English Poetry* . . . by Edward Bysshe, 1702, Preface, sign. *2 *v*, *3.

Jabez Hughes (1707) est cité plus loin p. 68.

Samuel Cobb, dans sa description de l'évolution de la poésie en Angleterre, résume ainsi brièvement l'homme et l'œuvre :

Sunk in a Sea of Ignorance we lay,
Till *Chaucer* rose, and pointed out the Day,
A joking Bard, whose antiquated Muse
In mouldy words could solid sense produce.
Our *English Ennius* He, who claim'd his part
In wealthy Nature, tho' unskill'd in Art.
The sparkling Diamond on his Dunghill shines,
And golden fragments glitter in his Lines.

Poems on several Occasions, 3me édition, 1710, p. 188. (La première édition parut en 1707.)

prenez pas à lui, mais à vous-mêmes, qui en ces jours ne connaissez pas votre propre langue.[1]

Il y a encore une autre école d'écrivains. Ceux-ci, bien qu'ils reconnaissent la position élevée que Chaucer avait occupée autrefois, ne la lui octroient plus.

Edward Phillips, neveu de Milton, dit en 1675 :—

Il est vrai que le style de la Poésie jusqu'à Henri VIII, et pendant une partie de son règne, peut paraître bizarre, étrange et déplaisant à ceux qui n'aiment que ce que l'habitude leur a rendu familier, mais il s'est trouvé, même avant ce temps-là, des Poètes qui n'étaient nullement dénués de mérite, comme on le voit en y regardant de plus près, plus particulièrement parmi les autres, Chaucer, dont le nom subsiste au milieu de l'oubli où sont tombés les poètes des temps anciens. Admiré par quelques-uns pour sa réelle valeur, il trouve grâce devant beaucoup d'autres à cause de son esprit facétieux, qui, joint à son anglais vieilli, les divertit comme une sorte de burlesque.[2]

Et plus loin dans le même ouvrage, il en parle comme du Prince et Coryphée de nos Poètes Anglais—généralement tenu pour tel jusqu'à ce siècle-ci . . . et quoiqu'en disent ceux de nous qui dédaignent ses expressions démodées et ses mots désuets, un des premiers raffineurs de la langue.

Voici donc une nouvelle nuance de la critique. Waller et Addison mis à part, on s'accorde généralement à reconnaître qu'avec tous ses défauts, Chaucer ' raffina ' l'anglais, et mérite

---

1 Our good old *Chaucer* some despise : and why ?
Because say they he writeth barbarously.
Blame him not (Ignorants) but your selves, that do
Not at these years your native language know.
Small Poems of Divers Sorts, by Sir Aston Cockayne, London. Printed by Wil. Godbid, 1658, p. 155.

2 True it is that the style of Poetry till Henry the 8th's time, and partly also within his Reign, may very well appear uncouth, strange and unpleasant to those that are affected only with what is familiar and accustom'd to them, not but there were even before those times some that had their Poetical excellencies if well examin'd, and chiefly among the rest, *Chaucer*, who through all the neglect of former ag'd Poets, still keeps a name, being by some few admired for his real worth, to others not unpleasing for his facetious way, which joyn'd with his old *English* intertains them with a kind of Drollery. *Theatrum Poetarum, or a Compleat Collection of the Poets, especially the most Eminent, of all Ages.* By Edward Phillips, sign. **2 et v.

par son ancienneté un respect qui lui vaille d'être nommé quelquefois. Des allusions de ce genre abondent. Sir Thomas Pope Blount, dans ses *Characters and Censures* (1694) nous dit :

C'est un fait, sur lequel tout le monde est d'accord, qu'il (Chaucer) fut estimé le premier des poètes anglais, non-seulement de son vivant, mais après sa mort jusqu'à l'époque actuelle ; et bien que son style suranné et ces mots désuets nous inspirent un profound dégoût, il fut pourtant un des premiers à raffiner et à polir la langue anglaise.[1]

Et Rymer dans le *Short View of Tragedy* :

Ceux qui se sont essayés à la poésie en Angleterre jusqu'à Chaucer, n'ont fait que du gâchis, et ont toujours eu toutes les peines du monde à trouver un mot qui assonnât : . . . Chaucer se trouva avoir un travail d'Hercule sur les bras, et il s'en acquitta à merveille. Il se saisit de tous les mots provençaux, français ou latins qu'il rencontre, il renouvelle leur appareil et leur livrée et les mêle aux nôtres, remplaçant les serviteurs goutteux et désormais inutiles par des étrangers propres au service, habitués et dressés à la discipline poétique.[2]

Et voici en quels termes singuliers ce passage d'histoire littéraire est résumé par Rymer dans sa Table des Matières : ' Chaucer refin'd our English, Which in perfection by Waller ' (*sic*).

Chaucer n'est plus que ' l'affineur ' de la langue ;[3] il a cessé

---

1 This is agreed upon by all hands, that he was counted the chief of the *English Poets*, not only of his time, but continued to be so esteem'd till this Age ; and as much as we despise his old fashion'd Phrase, and Obsolete Words, *He* was one of the first Refiners of the *English* Language. *De Re Poetica* : *or Remarks upon Poetry with Characters and Censures of the most considerable Poets*. [Part 2] *Characters and Censures*, pp. 41-44, par Sir Thomas Pope Blount, 1694.

2 They who attempted verse in English, down till Chaucers time, made an heavy pudder, and are always miserably put to't for a word to clink : . . . *Chaucer* found an Herculean labour on his Hands ; And did perform to Admiration. He seizes all Provencal, French or Latin that came in his way, gives them a new garb and livery and mingles them amongst our English ; turns out English, gowty or superannuated, to place in their room the foreigners fit for service, train'd and accustomed to Poetical Discipline. *A Short View of Tragedy*, par Thomas Rymer, 1693 [publié la fin de 1692], p. 78.

3 Pour une description plus détaillée de cette attitude envers Chaucer, comme ' affineur ' de la langue, voir plus bas, pp. 119-121.

d'être considéré comme le plus grand des poètes Anglais, mais il en demeure le plus ancien, et c'est là aux yeux d'un grand nombre, son plus beau titre de gloire. Drayton en parle ainsi dans son *Épitre à Henry Reynolds* (1627) :

Ce noble Chaucer, en ces temps anciens, le premier enrichit notre anglais de ses rimes, et le premier parmi nous, pénétra dans le trésor des Muses, et s'exprima en nombres sonores.[1]

Et Sir John Denham commence ainsi son poème sur la Mort de Cowley :

Le vieux Chaucer, comme l'étoile du matin, nous fait voir de loin le jour, sa lumière dissipa les brouillards et les nuages qui avaient si longtemps enveloppé notre nation, mais voici qu'il descend au séjour des ombres, et le siècle retombe dans les ténèbres.[2]

Toutefois l'horizon n'est pas partout aussi sombre. Çà et là on perçoit quelques éclaircies.

On ne peut douter que Milton n'ait bien connu Chaucer, quoiqu'il ne nous ait légué aucun témoignage formel de son admiration, hormis sa fameuse invocation à la Mélancolie dans *Il Penseroso* :

> [to] call up him that left half told
> The story of Cambuscan bold.

Chaucer y est nommé avec Musée et Orphée. Milton le cite à plusieurs reprises dans son *Livre de Morceaux Choisis* (*Common-*

---

1 That noble *Chaucer*, in those former times,
The first inrich'd our *English* with his rimes,
And was the first of ours, that euer brake,
Into the *Muses* treasure, and first spake
In weighty numbers,
To my most dearely-loued friend Henery Reynolds Esquire, of Poets and Poesie [dans] Battaile of Agincovrt. . . . Printed for William Lee, 1627, sign. Dd 1. The Barons Wars, etc. by M. Drayton, ed. Henry Morley, 1887, p. 260.

2 Old *Chaucer*, like the Morning Star,
To us discovers day from far,
His light those Mists and Clouds dissolv'd,
Which our dark Nation long involv'd ;
But he, descending to the shades,
Darkness again the Age invades.
Poems and Translations, with the Sophy, by Sir John Denham, 1668, p. 89.

place Book), et le cite une fois avec éloges, à propos de l'éducation des enfants.[1]

Dans cette dernière allusion, ce n'est pas seulement le poète et l'érudit qui parle, mais encore le citoyen, le fonctionnaire et zélé serviteur de la chose publique que fut Milton. D'autres fonctionnaires du temps de la Restauration montrent par leur appréciation de Chaucer que l'homme du monde, et même le mondain, est subjugué par son charme.

Pepys en cite un exemple dans son Journal du 14 juin 1663, au sujet d'une réunion chez Sir William Penn. ' Entre autres choses,' dit-il, ' Sir John Minnes arriva nanti de mille jolies expressions tirées de Chaucer, dont il est entêté, et assurément ce fut un grand poète.'

Sir John Minnes était un vice-amiral en retraite, contrôleur de la marine, et en matière d'affaires regardé comme un parfait fléau par son subordonné, Pepys, le ' Clerk of the Acts,' qui parle de lui à plusieurs reprises comme d'un être ' gâteux et imbécile,' capable de ' faire plus de tort au roi par son gâtisme et son imbécillité que tous les autres par leur friponnerie.' (Journal de Pepys, 2 mars 1667-8.) Toutefois, quoique d'un manque de tact et d'une incapacité notoire dans l'exercice de ses fonctions, Minnes devait jouir d'une certaine réputation comme amateur des lettres et des arts, et comme bel-esprit, car nous savons qu'un jour dans un accès d'emportement, Sir William Coventry déclara à Pepys que Minnes s'acquittait si mal de ses fonctions que lui, Coventry, s'opposerait désormais à ce qu'un bel-esprit fût jamais employé dans les bureaux.

Minnes publia plusieurs livres (par exemple *Wit and Drollery*,

---

1 *De liberis educandis. Vide de scientia literarum.* Not to labour, as most men doe, to make them bold and pert while they are young, which ripens them too soon ; and true boldnes and spirit is not bred but of vertuous causes, which are wrought in them by sober discipline : to this purpose *Chaucer* speaking of feasts, revells and daunces, ' such things maken children for to be too soon ripe and bold, as men may see, which is full perillous,' &c., Doctor of Phis. tale, fol. 58. [*Physiciens Tale*, v. 67-9.] *Commonplace Book* of John Milton, manuscrit appartenant à Sir F. V. Graham. *De liberis educandis. Vide de scientia literarum*, fol. 111, ed. A. J. Horwood, Camden Society, revised edn., 1877, p. 16.

1656). Pepys cite plusieurs de ses histoires qu'il a évidemment trouvées piquantes, par exemple 30 octobre 1662, ailleurs il parle de son goût en matière de tableaux, et enfin il nous fait le récit d'une soirée agréable qu'il a passée avec lui lorsqu'arriva la nouvelle de la défaite des Hollandais. On célébra cet heureux événement par un festin, où Minnes et John Evelyn firent assaut d'esprit, Evelyn ' battant Minnes avec ses propres armes.'

On peut donc penser que Minnes avait qualité jusqu'à un certain point pour juger Chaucer ; c'est même un intéressant exemple de la sincère et enthousiaste admiration qu'on peut rencontrer pour un poète là où l'on s'y attendrait le moins, alors même que sa gloire est au plus bas.

Pepys lui aussi avait une certaine tendresse pour Chaucer. Dans une note du 10 décembre 1663, il nous dit être allé chez un libraire, et y avoir parcouru un certain nombre de livres, qu'il énumère, avant de s'arrêter à un choix définitif. Chaucer figure sur la liste, et la tentation évidemment a été forte, mais il ne l'a pas acheté ce jour-là. En revanche, il a dû se dédommager plus tard, car, au mois de juillet de l'année suivante (1664), nous le voyons qui va chez le relieur au sujet de la reliure de son Chaucer. ' Ce n'est pas fait assez bien à mon gré, mais ce n'est pas mal. De là, allé chez le fabricant pour y faire mettre un fermoir et des bossettes.' Le lendemain, il rapporte triomphalement son livre chez lui, et un mois plus tard, cite Chaucer, ce qui prouve qu'il ne s'est pas borné a faire relier les œuvres du poète, ni même à les embellir d'un fermoir et de bossettes, et qu'il a dû encore les lire.[1] Trente-quatre ans plus tard,

[1] Voici toutes les allusions faites à Chaucer par Pepys dans son Journal.

June 14th 1663. . . . So to Sir W. Pen's to visit him. . . . By and by in comes Sir J. Minnes, and Sir W. Batten, and so we sat talking. Among other things Sir J. Minnes brought many fine expressions of Chaucer, which he doats on mightily, and without doubt he is a very fine poet. [vol. iii, p. 168]

. . . . . .

Dec. 10, 1663. To St. Paul's Church Yard to my booksellers. . . . I could not tell whether to lay out my money for books of pleasure, as plays, which my nature was most earnest in ; but at last, after seeing Chaucer, Dugdale's History of St. Paul's, Stow's London, Gesner, History of Trent, besides [p. 370]

Pepys, recevant Dryden à dîner chez lui, lui recommandera le portrait du ' Bon Prêtre,' ce qui sera cause que Dryden le traduira en ' son anglais.' [1]

Richard Brathwait, gentilhomme et propriétaire terrien du nord de l'Angleterre, qui goûtait fort la littérature, et publia en 1665 un commentaire sur deux des Contes de Chaucer, se

---

Shakespeare, Jonson, and Beaumont's plays, I at last chose Dr. Fuller's Worthys, the Cabbala or Collections of Letters of State, and a little book, Delices de Hollande, with another little book or two, all of good use or serious
[p. 871] pleasure ; and Hudibras both parts, the book now in greatest fashion for drollery, though I cannot, I confess, see enough where the wit lies.

. . . . . .

[vol. iv, p. 178] 1664. July 8th. . . . So to Paul's Churchyarde about my books, and to the binder's and directed the doing of my Chaucer, though they were not full neate enough for me, but pretty well it is ; and thence to the clasp-maker's to have it clasped and bossed. [L'exemplaire en question est de l'édition Speght de 1602, relié en veau, avec fermoirs et bossettes de cuivre, tel qu'on peut le contempler aujourd'hui dans la bibliothèque de Pepys [Pepysian library] à Cambridge.]

July 9th. . . . So home, by the way calling for my Chaucer and other books, and that is well done to my mind, which pleased me well.

. . . . . .

[p. 212] Aug. 10th. Up, and . . . abroad to do several small businesses, among others to find out one to engrave my tables upon my new sliding rule with silver plates. . . . So I find out Cocker, the famous writing master, and get
[p. 213] him to do it . . . he says that the best light for his life to do a very small thing by (contrary to Chaucer's words to the Sun, ' that he should lend his light to them that small seals grave '), it should be by an artificial light to a candle, set to advantage, as he could do it. *The Diary of Samuel Pepys*, ed. H. B. Wheatley, 1893-99, vol. iii, pp. 168, 370-1 ; vol. iv, pp. 178, 213.

July the 14th, 1699.

[1] PADRON MIO,

I REMEMBER last year, when I had the honour of dineing with you, you were pleased to recommend to me the character of Chaucer's ' Good Parson.' Any desire of yours is a command to me ; and accordingly, I have put it into my English, with such additions and alterations as I thought fit. Having translated as many Fables from Ovid, and as may Novills from Boccace and Tales from Chaucer, as will make an indifferent large volume in folio, I intend them for the Press in Michaelmas term next. In the mean time my Parson desires the favour of being known to you, and promises, if you find any fault in his character, he will reform it. Whenever you please, he shall wait on you, and for the safer conveyance, I will carry him in my pocket ; who am

My *Padrons* most obedient servant,

JOHN DRYDEN.

For Samuel Pepys, Esq.
Att his house in York-street.

Dryden's Works, ed. Sir W. Scott, revised G. Saintsbury, 1882-93, vol. xviii, p. 154. Pour la réponse de Pepys, voir *Chaucer Allusions*, p. 271.

voit contraint d'avoir recours à un argument très curieux pour défendre son auteur favori. Il soutient que le fond dans Chaucer est si excellent que la forme après tout importe peu. Dans un curieux petit Appendice à la fin du volume, il fait parler un critique chicaneur qui dit :

qu'il pourrait reconnaître un certain mérite à Chaucer, si sa langue était meilleure. A quoi, l'auteur de ces Commentaires fit cette réponse : A ce que je vois, Monsieur, vous prisez la parole plus que la pensée, le langage plus que l'invention, tandis que selon le jugement des hommes graves l'invention a toujours eu le pas sur le langage. Et, pour ne point vous quitter sans vous satisfaire, je vous dirai que de même que le temps où ces histoires furent écrites le rendit inférieur pour la forme, la fertilité de son imagination fit qu'il est manifestement incomparable pour le fond. Répartie qui ferma la bouche au censeur et justifia l'écrivain.[1]

Brathwait en devient une physionomie intéressante : cette attitude envers Chaucer lui donne l'air d'un homme du temps d'Élisabeth fourvoyé dans le dix-septième siècle. Par le fait, c'est en 1617 que ses Commentaires avaient été écrits. Pour quelque raison à lui connue, il attendit quarante-huit ans avant de les publier, à l'âge vénérable de quatre-vingts ans. Quoiqu'il en soit, dans l'Appendice écrit à l'époque où le livre parut, Brathwait montre qu'en dépit du changement de la mode lui du moins est resté fidèle à ses anciennes amours. Il connaît bien les œuvres du poète et les aime véritablement, il nous dit que

si sa vie pouvait être renouvelée . . . son génie adolescent ne pourrait faire porter son effort sur aucun auteur qui lui donnât plus

[1] A Critik . . . said ' that he could allow well of Chaucer, if his Language were Better.'—Whereto the Author of these Commentaries return'd him this Answer : ' Sir, it appears, you prefer Speech before the Head piece ; Language before Invention ; whereas Weight of Judgment has ever given Invention Priority before Language. And not to leave you dissatisfied, As the Time wherein these Tales were writ, rendered him incapable of the one ; so his Pregnancy of Fancy approv'd him incomparable for the other.' Which Answer still'd this Censor, and justified the Author. *A Comment upon the Two Tales of our Ancient . . . Poet . . . Sr Jeffray Chaucer.* . . . The Miller's Tale and the Wife of Bath, par Richard Brathwait, 1665, Appendix, p. 98, ed. C. Spurgeon, Chaucer Society, 1901 ; voir l'introduction pour des renseignements plus détaillés sur Brathwait.

de plaisir et de jouissances imaginatives que les peintures de Chaucer.

Chaucer est toujours pour lui le poète entre tous, ' Ancien, Fameux et toujours Vivant,' dont l'enseignement est sûr, foncièrement moral, l'imagination et l'esprit incomparables, quoique son style soit souvent négligé et barbare, ce qui s'explique par les ténèbres d'ignorance dans lesquelles son siècle était plongé. Manière de voir passablement répandue encore au commencement du dix-septième siècle. Mais, en 1665, quand Brathwait publie son petit livre avec quelques paroles de louanges, parties du fond du cœur, pour celui qu'il estime le plus grand des Poètes anglais, on voit qu'il appartient à une autre génération que celle d'alors ; il retarde sur elle, ses goûts littéraires sont antiques, démodés, d'un autre âge. Ils diffèrent essentiellement de ceux de Waller et Cowley (voir Dryden, Préface des Fables, p. 56 plus bas) ; ils remontent aux jours où Edmund Spenser comptait comme honneur suprême de se dire disciple de ' Dan Chaucer,' et n'aspirait à rien de plus glorieux qu'à marcher sur ses traces (to follow in the ' footing ' of his ' feet ').

Le livre de Brathwait est donc la dernière de ces exceptions, rares points lumineux, que l'on voit çà et là parmi les ténèbres de l'oubli où semble sombrer Chaucer au dix-septième siècle. Brathwait lui-même semble faire la transition entre les deux pendant cet intervalle stérile, donnant la main à Spenser d'une part, à Dryden de l'autre ; c'est un des anneaux de la chaîne qui relie l'un des plus grands poètes de l'Angleterre à son plus grand critique—deux écrivains qui, dans leur façon de penser à l'égard de Geoffrey Chaucer, se trouvent absolument d'accord.

Période V.

En 1700 Dryden publie ses Fables, dont plusieurs sont des adaptations modernes de poèmes de Chaucer. Il les fait

précéder de sa fameuse notice critique sur Chaucer, l'une des plus détaillées et des mieux pensées qui soient, comme l'une des dissertations les plus intéressantes qui aient jamais été écrites.

Il compare Chaucer à Ovide, et c'est pour donner carrément la préférence au poète anglais : chose qui, dit-il, va le faire passer pour fou ou à peu près aux yeux du commun. Et tout d'abord, il souligne son singulier pouvoir descriptif. 'Je me représente tous les Pèlerins des Contes de Canterbury, leurs humeurs, leurs visages, et jusqu'à leurs costumes, aussi nettement que si j'eusse soupé avec eux au "Tabard" de Southwark.' Vient ensuite son grand bon sens : c'en est 'une source inépuisable' : puis son sentiment exquis de la proportion : 'Il s'exprime avec une égale convenance sur tous les sujets. Et de même qu'il sait ce qu'il faut dire, il sait quand il faut s'arrêter : qualité rare chez un auteur, et pour ainsi dire inconnue des Anciens, si l'on en excepte Virgile et Horace.' En quatrième lieu vient son observation fidèle de la nature : 'Chaucer suit partout la nature, mais n'est jamais si hardi que de la dépasser' ; et enfin l'art dont il fait preuve dans la peinture des caractères :

> Ce fut sans aucun doute un homme doué d'un esprit extraordinairement ouvert et intuitif, car, ainsi qu'on l'a justement remarqué, il a fait entrer dans les Contes de Canterbury tout ce que la nation anglaise possédait alors en fait de mœurs et de tempéraments divers. Aucun type ne lui a échappé. Tous ses pèlerins se distinguent nettement les uns des autres, tant par leurs penchants que par leur physionomie et leur personne même.
>
> Baptista Porta n'eût pu mieux décrire leur nature que par les traits caractéristiques que leur donne le Poète. Le fond et la forme de leurs Contes, et pareillement l'allure du récit, conviennent si parfaitement à leurs différents genres d'éducation, de tempérament et d'état, que chacun d'eux paraîtrait choquant dans la bouche d'un autre. Leurs propos répondent à leur âge, à leur profession et à l'éducation qu'ils ont reçue, et sont tels qu'on attend d'eux, et d'eux seulement. Parmi ces personnages, les uns sont vicieux, les autres vertueux, les uns ignorants, ou, comme dit Chaucer, 'lewd,' les autres

instruits. La bassesse même des personnages inférieurs revêt différentes formes : le Bailli, le Meunier et le Cuisinier sont tous autant de personnages vivants, et se ressemblent aussi peu entre eux que la raffinée Prieure et la Commère de Bath, avec son parler cru et sa dent absente. Mais tenons nous en là : tant de gibier s'offre à ma vue que je ne sais de quel côté me tourner ni quelle proie poursuivre : qu'il nous suffise de dire que c'est ici, pour citer le proverbe ' l'abondance du Seigneur ' (' here is God's plenty ').[1]

---

1 Voici plusieurs extraits de la Préface de Dryden :—Having done with *Ovid* for this time, it came into my mind, that our old *English* poet, *Chaucer*,
[sign. *A 1 *v.*] in many Things resembled him, and that with no disadvantage on the Side of the Modern Author, as I shall endeavour to prove when I compare them :

. . . . . .

With *Ovid* ended the Golden Age of the *Roman* Tongue : From *Chaucer* the
[sign. *B 1.] Purity of the *English* Tongue began. The Manners of the Poets were not unlike : Both of them were well-bred, well-natur'd, amorous, and Libertine, at least in their Writings, it may be, also in their Lives. Their Studies were the same, Philosophy, and Philology. Both of them were knowing in Astronomy ; of which *Ovid's* Books of the *Roman* Feasts, and *Chaucer's* Treatise of the *Astrolabe*, are sufficient Witnesses. But *Chaucer* was likewise an Astrologer, as were *Virgil*, *Horace*, *Persius*, and *Manilius*. Both writ with wonderful Facility and Clearness ; neither were great Inventors :

. . . . . .

[sign. B 1 *verso*] Both of them built on the Inventions of other Men ; yet since *Chaucer* had something of his own, as *The Wife of Baths Tale*, *The Cock and the Fox*, which I have translated, and some others, I may justly give our Countryman the Precedence in that Part ; since I can remember nothing of *Ovid* which was wholly his. Both of them understood the Manners ; under which Name I comprehend the Passions, and, in a larger Sense, the Descriptions of Persons, and their very Habits : For an Example, I see *Baucis* and *Philemon* as perfectly before me, as if some ancient Painter had drawn them ; and all the Pilgrims in the *Canterbury* Tales, their Humours, their Features, and the very Dress, as distinctly as if I had supp'd with them at the *Tabard* in *Southwark* : Yet even there, too, the Figures of *Chaucer* are much more lively, and set in a better Light : Which though I have not time to prove ; yet I appeal to the Reader, and am sure he will clear me from Partiality.

. . . . . .

[sign.* C i.] He must have been a Man of a most wonderful comprehensive Nature, because, as it has been truly observ'd of him, he has taken into the Compass of his *Canterbury Tales* the various Manners and Humours (as we now call them) of the whole *English* Nation, in his Age. Not a single Character has escap'd him. All his Pilgrims are severally distinguish'd from each other ; and not only in their Inclinations, but in their very Phisiognomies and Persons.
[sign. *C i. *v.*] *Baptista Porta* could not have describ'd their Natures better, than by the Marks which the Poet gives them. The Matter and Manner of their Tales, and of their Telling, are so suited to their different Educations, Humours, and Callings, that each of them would be improper in any other Mouth. Even the grave and serious Characters are distinguish'd by their several sorts of Gravity :

Une critique aussi audacieuse, émanant d'un écrivain comme Dryden, devait forcément être d'un grand poids, et l'on en peut suivre l'influence à la trace à travers tout le dix-huitième siècle. Ceux qui connaissent un peu Chaucer, et apprécient ce qu'ils en connaissent, peuvent désormais invoquer l'opinion de Dryden pour appuyer la leur, qu'autrement ils hésiteraient peut-être à formuler. On se rend très bien compte que les choses se passent ainsi dans le cas d'Élisabeth Elstob (1715),[1] et que Dart,[2] et plus tard Cibber[3] ont l'impression qu'ils renforcent d'un argument puissant leur plaidoyer en faveur de la langue de Chaucer, quand ils disent que Dryden lui-même a parfois jugé inutile d'y rien changer. De même, George

---

Their discourses are such as belong to their Age, their Calling and their Breeding ; such as are becoming of them, and of them only. Some of his Persons are Vicious, and some Virtuous ; some are unlearn'd, or (as *Chaucer* calls them) Lewd, and some are Learn'd. Even the Ribaldry of the Low Characters is different : the *Reeve*, the *Miller*, and the *Cook*, are several Men, and are distinguish'd from each other as much as the mincing Lady-Prioress, and the broad-speaking, gap-toothed Wife of *Bathe*. But enough of this : There is such a Variety of Game springing up before me, that I am distracted in my choice, and know not which to follow. 'Tis sufficient to say, according to the Proverb, that here is God's Plenty. *Fables Ancient and Modern, Translated into Verse from Homer, Ovid, Boccace & Chaucer, with Original Poems.* By John Dryden, 1700. Preface, sign. *A1-D2 *verso*. Dryden's Works, ed. Sir W. Scott, revised G. Saintsbury, 1882-93, vol. xi, 1885, pp. 208-44.

1 ' Ceux,' dit-elle, en s'excusant, ' qui ont quelque respect pour le jugement de Sir Philip Sidney et de Mr. Dryden, ne s'offenseront pas si je commence par le vieux Chaucer.' Voir p. 77 plus bas.

2 There is a wild Beauty in his [Chaucer's] Works, which comes nearer the Descriptions of *Homer*, than any other that followed him : And though his Pieces have not that regular disposition as those of the *Grecians*, yet the several Parts separately compared, bear an equal value with theirs ; and Mr. *Dryden*, than whom there was no better Judge of the Beauties of *Homer* and *Virgil*, positively asserts that ne exceeded the latter, and stands in competition with the former. . . .

His Language, how unintelligible soever it may seem, is more modern than that of any of his Cotemporaries, or of those that followed him at the distance of Fifty or Sixty years, as *Harding*, *Skelton*, and others ; and in some places it is to this day so smooth, concise, beautiful, that even Mr. Dryden would not attempt to alter it, but has copied some of his Verses almost *literatim*. Life of Chaucer [par John Dart] dans l'édition de Chaucer's Works par John Urry, 1721, sign. e 2 *verso*, e 3.

3 Cibber [ou Shiels, voir plus bas p. 156] suit Dart dans ses remarques. Voir *The Lives of the Poets of Great Britain and Ireland* . . . in 5 vols., 1753, vol. i, p. 13.

Sewell (1720), à qui l'on doit l'étude sur Chaucer la plus intelligente et la plus éclairée qui ait paru entre Dryden et Warton (1700-54), se complaît manifestement dans la pensée que le plus grand des poètes et des critiques contemporains est de son avis.[1] Enfin ceux qui seraient naturellement enclins à dénigrer Chaucer sont fréquemment retenus sur cette pente, et assez vivement intrigués par l'attitude de Dryden en cette affaire. Dans un curieux Dialogue des morts prêté par Thomas Brown (av. 1704), à Chaucer et à Dryden, qui se rencontrent dans un café aux enfers, Chaucer remercie son successeur de l'honneur qu'il lui a fait en rajeunissant quelques-uns de 'ses vieux Contes moisis,' mais lui reproche d'être allé trop loin en le comparant à Ovide. A quoi Dryden réplique, sur le ton qui sera plus tard celui de Johnson : 'Eh quoi ! monsieur, si moi j'affirme qu'il en est ainsi, se trouvera-t-il quelqu'un d'assez présomptueux pour me contredire ?'[2]

Et, en effet l'on sent, à ne pouvoir s'y méprendre, que l'hostilité souvent dédaigneuse du dix-huitième siècle à l'égard de Chaucer est plus d'une fois déconcertée ou intimidée par le ton ferme de Dryden.

Celui-ci est moins heureux lorsqu'il aborde la question du vers de Chaucer ; dont il nous dit :

J'avoue qu'il nous semble manquer d'harmonie . . . ceux qui vécurent de son temps, et dans des temps encore rapprochés du sien,

---

1 Voir l'extrait de la critique de Sewell qui se trouve plus bas pp. 192-93.

2 [A dialogue in one of the coffee-houses of hell, between Dryden and Chaucer.] Sir, cries he [Chaucer], you have done me a wonderful Honour to Furbish up some of my old musty Tales, and bestow modern Garniture upon them, and I look upon myself much oblig'd to you for so undeserv'd a favour ; however, Sir, I must take the Freedom to tell you that you overstrain'd Matters a little, when you liken'd me to *Ovid*, as to our Wit and manner of Versification. Why, Sir, says Mr. *Dryden*, I maintain it, and who then dares be so sawcy as to oppose me ?. *Letters from the Dead to the Living. The third and last letter of News from* Signior Giusippe Hanesio, *high* German *Doctor in* Brandipolis, *to his Friends at* Will's *Coffee-house* . . . [in] The Works of Mr. Thomas Brown [of Shifnal], ed. James Drake, 1707, vol. ii, the third part, pp. 206-7. [Brown est mort en 1704.] Pour l'extrait tout entier, voir *Chaucer Allusions*, à la date 1704.

le trouvaient mélodieux. Il a le charme sauvage d'un air populaire écossais, naturel et agréable, bien qu'imparfait.[1]

Vient ensuite le fameux passage où Dryden accable le pauvre Speght de son mépris, pour s'être hasardé à dire que l'oreille ou le savoir des lecteurs et non l'art du poète étaient peut-être bien en faute :

A la vérité, je ne saurais aller aussi loin que celui qui a publié la plus récente édition de ses œuvres, car il nous voudrait faire croire qu'il se trouve en fait dix syllabes en un vers où nous n'en pouvons compter que neuf : mais cette opinion ne vaut pas la peine d'être réfutée : l'erreur est si grossière et si palpable que le seul bon sens . . . doit suffire à convaincre le lecteur qu'à cette époque l'égalité des nombres dans chaque vers ' héroïque ' n'était point la règle, ou que cette règle n'était pas toujours pratiquée.[2]

En plus de son propre avis, Dryden nous donne dans sa Préface l'attitude ordinaire de son siècle envers Chaucer. Contre son travail d'adaptation, on formule, nous dit-il, deux sortes d'objections, et celles-ci émanent de deux partis diamétralement opposés dans leur manière de voir. Les uns disent que c'est prendre beaucoup de peine pour atteindre un mince résultat, car ' ils le regardent (Chaucer) comme un bel-esprit antique et suranné, indigne qu'on le rajeunisse.' Waller, s'il eût encore été en vie, eût certainement approuvé le langage de ces derniers ; et Addison l'approuve formellement (voir p. 41 plus haut). Quant à Cowley, voici son avis, rapporté par Dryden :

---

1 The Verse of *Chaucer*, I confess, is not Harmonious to us ; They who liv'd with him, and some time after him, thought it Musical ; and it continues so even in our Judgment, if compar'd with the Numbers of *Lidgate* and *Gower*, his Contemporaries : There is the rude Sweetness of a *Scotch* Tune in it, which is natural and pleasing, though not perfect. *Fables*. . . . By John Dryden, 1700. Preface, sign. *B 2 *verso*.

2 'Tis true, I cannot go so far as he who publish'd the last Edition of him ; for he would make us believe the Fault is in our Ears, and that there were really Ten Syllables in a Verse where we find but Nine : But this Opinion is not worth confuting ; 'tis so gross and obvious an Errour, that common Sense (which is a Rule in everything but Matters of Faith and Revelation) must convince the Reader, that Equality of Numbers, in every Verse which we call *Heroick*, was either not known, or not always practis'd, in *Chaucer's* Age. *Ibid.*, sign. B 2 *verso*.

J'ai souvent ouï dire au feu comte de Leicester que M. Cowley lui-même partageait cette opinion, et que l'ayant relu à la requête de milord, il lui dit qu'il ne le goûtait point. Je n'aurais point l'audace de contredire un auteur aussi fameux, mais je crois bon de nous en remettre à la décision du public. M. Cowley avait trop de modestie pour vouloir se poser en dictateur, et peut-être, s'étant laissé d'abord rebuter par le côté vieilli de son style ne s'est-il point arrêté à considérer la profondeur de son bon sens.[1]

D'autres s'opposent à la ' modernisation ' de Chaucer pour une raison toute différente, nous dit Dryden. ' Ils tiennent qu'une certaine vénération est due à cette vieille langue, et que rien y changer approche de la profanation et du sacrilège.' En tête de ces derniers, il nomme le comte de Leicester, qui avait obtenu que Cowley relût Chaucer, et qui estimait cet auteur ' autant que M. Cowley le méprisait.' Il avait même détourné Dryden de le traduire en langue courante, et Dryden avait abandonné ce dessein, qu'il reprit seulement après la mort de Lord Leicester.

Nous voyons donc que l'opinion de Dryden occupe le milieu entre ces deux extrêmes. Plein d'admiration et de vénération pour Chaucer, il est néanmoins convaincu qu'il faut le traduire pour que sa mémoire demeure.[2] ' Chaucer

---

1 I have often heard the late Earl of *Leicester* say, that Mr. *Cowley* himself was of that opinion ; who, having read him over at my Lord's Request, declared he had no Taste of him. I dare not advance my Opinion against the Judgment of so great an Author : But I think it fair, however, to leave the Decision to the Publick : Mr. *Cowley*, was too modest to set up for a Dictatour ; and, being shock'd perhaps with his old Style, never examin'd into the depth of his good Sense. *Ibid.*, sign. *C 2.

2 If the first end of a Writer is to be understood, then, as his Language grows obsolete, his Thoughts must grow obscure. . . .

I grant that something must be lost in all Transfusion, that is, in all Translations ; but the Sense will remain, which would otherwise be lost, or at least be maim'd, where it is scarce intelligible ; and that but to a few. How few are they who can read *Chaucer*, so as to understand him perfectly ? And if imperfectly, then with less Profit, and no Pleasure. 'Tis not for the Use of some old *Saxon* Friends, that I have taken these Pains with him : Let them neglect my Version, because they have no need of it. I made it for their sakes, who understand Sense and Poetry, as well as they ; when that Poetry and Sense is put into Words which they understand. I will go farther, and dare to add, that what Beauties I lose in some Places, I give to others which had them not

est, je l'avoue, un diamant brut qu'il faut polir pour qu'il brille.' [1]

Ce travail de ' polissage ' dura environ cent-cinquante ans, pendant lesquels des écrivains de toutes sortes et d'envergures diverses, depuis les plus grands poètes jusqu'aux plus obscurs rimeurs,—Dryden, Pope et Wordsworth comme Ogle, Betterton et Lipscomb,—s'y essayèrent tour à tour. Et quand nous voyons que pour tout le monde en Angleterre, à commencer par Dryden, cette langue de Chaucer était une langue périmée, on n'est pas surpris de la fréquence de ces tentatives.

Evidemment les hommes du dix-huitième siècle étaient aussi fermement persuadés que leurs pères que, vu les transformations continuelles de l'anglais, tout écrivain qui le choisissait comme instrument d'expression se condamnait par là même à l'archaïsme à brève échéance.[2] Toutefois, le seul remède qu'on vît au mal, c'était non pas d'écrire en latin, comme l'avaient conseillé Bacon et Waller, mais un procédé mystérieux, qui évoque pour nous l'idée d'une chambre noire photographique, et qu'on appelait ' fixer ' la langue. La lettre bien connue de Swift à Lord Oxford, en 1712, nous montre comme on pensait alors sur cette question : il y est dit qu'un écrivain ne peut espérer être lu avec plaisir que pendant quelques années, au bout desquelles il lui faut un interprète,

---

originally : But in this I may be partial to my self ; let the Reader judge, and I submit to his Decision. Yet I think I have just Occasion to complain of them, who because they understand *Chaucer*, would deprive the greater part of their Countrymen of the same Advantage, and hoord him up, as Misers do their Grandam Gold, only to look on it themselves, and hinder others from making use of it. In sum, I seriously protest, that no Man ever had, or can have, a greater Veneration for *Chaucer* than my self. I have translated some part of his Works, only that I might perpetuate his Memory, or at least refresh it, amongst my Countrymen. If I have alter'd him anywhere for the better, I must at the same time acknowledge, that I could have done nothing without him : *Facile est inventis addere*, is no great Commendation ; but I am not so vain to think I have deserv'd a greater. *Ibid.*, sign. *C 2 *verso*, *D 1.

1 *Chaucer*, I confess, is a rough Diamond, and must first be polish'd, e'er he shines. *Ibid.*, sign. *C 2.

2 Voir, par exemple, le dernier paragraphe dans l'extrait des *Vies des Poètes* (*Lives of the Poets*) de Theophilus Cibber, *Chaucer Allusions*, à la date 1753.

et le comte est vivement pressé, en sa qualité de Premier Ministre d'Angleterre, de fonder sans délai une Académie capable de donner à la ' langue des honnêtes gens,' comme on eût dit en France, la politesse et la stabilité qui lui faisaient défaut.[1]

Le principe fondamental de tous ces raisonnements, c'est que plus on s'éloigne d'une période quelconque, plus son vocabulaire et sa syntaxe deviennent difficiles à comprendre, ce qui est vrai, jusqu'à un certain point, du parler populaire surtout. Mais la formation d'une grande littérature, et les progrès rapides de l'instruction, ont vite fait d'enrayer cette tendance. A force de lire les auteurs classiques, leurs expressions et leurs tournures de phrases pénètrent dans le domaine public. De sorte qu'au lieu d'aller toujours en ligne droite, s'éloignant de ses sources, la langue, surtout la langue écrite et littéraire, semblerait plutôt évoluer autour de sa littérature.

Par exemple, on serait naturellement porté à croire que Shakespeare, Spenser et Chaucer ont dû être plus facilement compris des sujets de la reine Anne qu'ils ne le sont des Anglais d'aujourd'hui, venus deux cents ans plus tard. Ce serait une erreur. De nos jours, à quel compilateur de quelle anthologie viendrait-il la pensée d'en exclure Shakespeare sous prétexte qu'il est vieilli ? Tandis qu'en 1702, Bysshe, dans sa Préface à *l'Art de la Poésie Anglaise* (*The Art of English Poetry*), nous explique que ' le bon Shakespeare ' n'occupe pas dans son recueil la place à laquelle autrement il aurait droit, parce que l'appareil dans lequel il se présente est si démodé que les lecteurs modernes n'ont plus d'oreilles pour lui.

C'est là probablement un des ouvrages dont Charles Gildon parle avec tant d'indignation en 1718, dans son Avant-Propos aux ' Shakesperiana ' dans *The Complete Art of Poetry* (p. 303).

' Voyant,' nous dit-il, ' que l'inimitable Shakespeare est rejeté

---

[1] *A Proposal for correcting, improving and ascertaining the English Tongue* . . . London, 1712, pp. 38, 40-3.

par quelques compilateurs modernes, en raison de sa langue vieillie, et ayant récemment parcouru les œuvres de ce Poète, je ne puis m'empêcher de donner au lecteur quelque échantillon de ses Descriptions et de ses Réflexions morales, afin de montrer l'injustice qu'il y a à le mépriser de la sorte.'[1]

Quel poète, de nos jours, ferait suivre ses vers d'un glossaire pour expliquer les 'archaïsmes' suivants : *to appal*, *to carol*, *certes*, *deftly*, *fays*, *glee*, *lea*, *lithe*, *loathly*, *smooth*, et *thrall* ? C'est cependant ce que fait Thomson, qui a soin de les insérer dans un glossaire à la fin de son *Château de l'Indolence* (*Castle of Indolence*), publié en 1748 ; d'autre part Gay, dans ses notes à *La Semaine du Berger* (*The Shepherd's Week*), en 1714, explique *doff*, *don*, *token*, *scant*, *deft*, *glen*, *dumps*.

Les glossaires faisant suite à un poème pullulent à cette époque où les imitations de Spenser sont si fort à la mode, et ils contiennent des termes que tout lecteur d'aujourd'hui connaît parfaitement. Par exemple, nous trouvons dans la ballade de Salisbury[2] publiée en 1714, les mots *lore*, *bouncing*, *twang*, *bard* et *lyre*, tous soigneusement annotés et interprétés ; et dans un exemplaire de ce livre qui se trouve au Musée Britannique, une main inconnue, mais qui date de la même époque, a ajouté des notes supplémentaires sur d'autres termes que l'éditeur avait laissé passer inaperçus ; dont '*blithe*, old word for cheerful.' Nous citons ces détails, parce qu'ils établissent ce que nous voulons démontrer, à savoir, que la vieille littérature anglaise était si complètement ignorée, que des mots et des formes grammaticales d'usage courant aujourd'hui, étaient alors virtuellement inconnus.

---

[1] Le fait que la langue de Shakespeare était considérée comme périmée, ou tout au moins difficile à comprendre, l'empêchait naturellement d'avoir un grand nombre de lecteurs ; et aucune époque probablement ne l'a plus mal connu que n'a fait le premier quart du dix-huitième siècle. Ainsi le Duc de Buckingham, ayant fait allusion à Falstaff dans son poème *An Essay on Poetry* (1721), ajoute au bas de la page l'explication nécessaire sans doute : 'Admirable création de Shakespeare, dans l'une de ses tragédies.'

[2] *The Salisbury Ballad*, with curious, learned and critical notes, by Dr. Walter Pope. London. Printed . . . 1713 [dans] Poems and Translations by Several Hands, printed for J. Pemberton, 1714.

Il n'est donc nullement surprenant que l'anglais de Chaucer ait été considéré, par le fait, comme une langue morte, dont l'intelligence réclamait une préparation très ardue et très spéciale. Dans une dissertation sur les vieux poètes anglais, écrite en 1707, il est dit que pour arriver à comprendre Chaucer, il faut au préalable savoir le français et le hollandais ' à cause du grand nombre d'éléments saxons et allemands qui entrent dans sa langue.' [1] Ce qui assurément devait suffire à refroidir l'ardeur des plus aventureux.

Chaque fois pour ainsi dire qu'il est question de la poésie anglaise à cette époque, il faut s'attendre au même genre de remarques. Voici quelques vers adressés par Elijah Fenton à Mr. Southerne :

Chaucer eut tout ce que la Beauté peut donner, et les vers nombreux de Surrey exhale le Désir tout brûlant : tous deux sont maintenant estimés de bien peu, ignorés du plus grand nombre, car leurs Pensées se perdent par leur Langue. Jusqu'aux perles de Spenser qui gisent au fond d'Eaux fangeuses, rarement aperçues de l'œil du Plongeur. Leurs Images furent grandioses, jusqu'à ce que le Temps fît sentir son outrage à l'Art de leurs productions, mais enfin Waller vint. . . .[2]

Et là-dessus arrive l'enthousiaste panégyrique inévitablement provoqué par le nom de Waller. Il est curieux de constater que non seulement Chaucer, et, comme nous l'avons vu,

---

1 Chaucer with whom his readers will now and then be puzzl'd, if they do not know a little *French* and a little *Dutch* too, there is so much of the *Saxon* or *German* Trojan in his Language. *Of the Old English Poets and Poetry* ; article critique dans *The Muses Mercury*, or *Monthly Miscellany* ; June, 1707, vol. i, No. 6, p. 128.

2 *Chaucer* had all that Beauty cou'd inspire,
And *Surry's* Numbers glow'd with warm Desire :
Both now are priz'd by few, unknown to most,
Because the Thoughts are in the Language lost,
Ev'n Spencer's *Pearls* in muddy Waters lye,
Rarely discover'd by the Diver's Eye :
Rich was their Imag'ry, till Time defac'd
The curious Works, but *Waller* came at last. . . .

An Epistle to Mr. Southerne from Mr. El. Fenton, From Kent, Jan. 28, 17$\frac{1}{11}$, p. 14. Works of the English Poets, ed. S. Johnson, additional lives by A. Chalmers, vol. x, 1810, p. 401.

Shakespeare, mais encore Surrey et Spenser, paraissent surannés aux hommes de 1711.

C'est ainsi que la langue de Chaucer, et peu à peu son nom même, deviennent synonymes de décadence. Dans des vers inspirés par le spectacle, à l'abbaye de Westminster, de la tombe de la célèbre actrice Mrs. Oldfield (morte en 1730), l'auteur fait diverses réflexions morales sur la fragilité de la gloire humaine, et s'écrie :

C'est en vain que vient ici (à Westminster) la cendre des poètes assurés d'une louange immortelle, du moment que le style de Chaucer a vieilli, et comme son tombeau, s'effrite et tombe en ruine.[1]

Enfin Pope, dans son *Essai sur la Critique*, ne fait que pousser cette doctrine découragée jusqu'à sa conclusion logique quoique morne, quand il déclare que les auteurs contemporains à leur tour seront aussi obscurs pour les générations à venir, que Chaucer l'est pour la sienne :

Brève, hélas ! est la durée de nos vers d'aujourd'hui, il n'est que juste de les laisser vivre de bonne heure. Cet âge d'or n'est plus où de beaux esprits patriarches vivaient plus de mille ans. Maintenant la gloire durable, notre seconde existence, nous est ravie. Soixante ans sont tout ce dont nous pouvons nous vanter. Nos fils verront défaillir la langue de leurs pères, ce que Chaucer est, Dryden le sera un jour.[2]

---

1 In vain, secure of deathless praise,
There [Westminster] poets ashes come,
Since obsolete grows Chaucer's phrase,
And moulders with his tomb.
Verses, occasioned by the death of Mrs. Oldfield, [auteur inconnu], *Poetical Calendar. . . .* Written and selected by Francis Fawkes, and William Woty, 1763, vol. ii, p. 117.

2 Short is the date, alas ! of modern rhymes,
And 'tis but just to let them live betimes.
No longer now that golden age appears,
When patriarch wits survived a thousand years :
Now length of fame (our second life) is lost,
And bare threescore is all ev'n that can boast ;
Our sons their fathers' failing language see,
And such as Chaucer is shall Dryden be.
An Essay on Criticism [by Alexander Pope, 1709]. Printed for W. Lewis, 1711, p. 28. Works, vol. ii, p. 63.

Dans ces conditions, il est tout naturel que tous ceux qui aiment Chaucer s'évertuent à le traduire en anglais intelligible avant qu'il ne soit plus temps et pendant qu'ils arrivent encore à comprendre à peu près ce qu'il a voulu dire.

Dryden et Pope, qui donnent le ton,[1] et qui eurent maint imitateur, se mettent à rhabiller de neuf le vieux poète, chacun à son tour, et c'est sous cet accoutrement dû à leurs soins que Chaucer est le mieux connu des lecteurs du dix-huitième siècle.

Dryden ' modernisa ' les Contes du Chevalier, du Prêtre de Nonnains, et de la Commère de Bath, et le portrait du Bon Prêtre qui se trouve dans le Prologue. Son *Conte du Chevalier* est un beau poème, apprêté, travaillé, et qui au demeurant suit d'assez près le texte original, sans nullement se piquer d'une exactitude scrupuleuse, tant s'en faut. Il modifie fort bien des passages entiers, et l'on rencontre parfois les opinions de Dryden en lieu et place des réflexions de Chaucer. Le commentaire du poète sur la mort d'Arcite nous fournit un exemple typique de ce genre de changements : on y reconnaît à ne pouvoir s'y méprendre l'auteur du *Religio Laici*, point subtil, sensé, d'esprit large : comme façon de penser et de sentir, à cent lieues de Chaucer, dont l'émotion perce à peine, et, tout de suite, fait place à un sourire aussitôt réprimé :

> His spirit chaunged hous, and wente ther,
> As I cam never, I can nat tellen wher.

---

1 Il y eut avant eux une adaptation qui ne fut jamais publiée : une traduction des trois premiers chants de *Troïlus and Criseyde*, par Jonathan Sidnam, vers 1630, en strophes de sept lignes. Addit. ms. Mus. Brit. 29,494, Fol. 70 pages. L'en-tête est assez significatif :—*A Paraphrase vpon the three first Bookes of Chaucers Troïlus and Cressida Translated into our Moderne English For the satisfaction of those Who either cannot, or will not take y^e^ paines to vnderstand The Excellent Authors Farr more Exquisite, and significant Expressions Though now growen obsolete, and out of vse.*

Voici la première strophe :

> The double cares of Troïlus to tell
> Who was y^e^ Sonne of Priam King of Troy,
> In his first love, how his adventures fell,
> From Woe to blisse, and after to annoy.
> Is now the task that must my Muse employ
> Teach me Tysiphone how to endite
> This mournefull verse, which weepes as I doe write.

Ailleurs, Dryden ajoutera un passage de son cru, comme sa description, fort belle du reste, de la bataille ; ou bien il amplifiera et enjolivera à souhait, comme lorsqu'il énumérera les différentes espèces d'arbres—amplification qui à la vérité peut lui avoir été inspirée par Chaucer lui-même—(*Parlement des Oiseaux*, v. 176 *et seq.*).

Mais, ce qui nous concerne principalement ici, c'est la manière dont la pensée et le style de Chaucer ont été interprétés et rendus par son adaptateur ; et une chose nous frappe tout d'abord, c'est que constamment cet adaptateur, le défenseur attitré du vieux poète, et, par le fait, son admirateur le plus judicieux, ne rend point, ou rend mal, ou gâte, certains vers ou certains passages qui avaient un charme tout particulier dans l'original. Citons un exemple : l'adieu d'Arcite mourant à Emelye. Chaucer le donne en quelques mots entrecoupés, simples, profondément touchants dans leur répétition défaillante. Dryden en fait un discours pompeux et froid, d'une longueur à peu près double de la longueur première ; poli, guindé et faux. La comparaison de quelques lignes suffit à donner la mesure de l'inégalité de la faculté poétique chez les deux écrivains. Chaucer fait dire au chevalier agonisant :

> Allas, the deeth ! allas myn Emelye !
> Allas, departing of our companye !
> Allas, myn hertes quene ! allas my wyf !
> Myn hertes lady, endere of my lyf !
> What is this world ? what asketh men to have ?
> Now with his love, now in his colde grave
> Allone, with-outen any companye.
> Far-wel, my swete fo ! myn Emelye !
> And softe tak me in your armes tweye,
> For love of God, and herkneth what I seye.

Comment s'exprimera l'Arcite de Dryden ?

> No language can express the smallest part
> Of what I feel, and suffer in my heart,
> . . . . . .
> How I have loved, excuse my faltering tongue.
> My spirits feeble, and my pains are strong :

> This I may say, I only grieve to die,
> Because I lose my charming Emily.
> . . . . . .
> Farewell ! but take me, dying, in your arms,
> 'Tis all I can enjoy of all your charms.

Autre exemple bien connu, le portrait d'Emelye. Chaucer y consacre vingt-deux vers, son imitateur trente-deux : le parallèle qu'on peut établir entre les deux descriptions résume toutes les différences foncières entre la beauté simple et déliée de l'art chaucérien, et le goût équivoque, la grossièreté propres à la Restauration. Ici, une aquarelle exquise ; là, une peinture à l'huile épaisse et lourde.

Ou encore qu'on lise la fin de la première partie dans Chaucer, alors qu'avec un discret sourire il pose aux amoureux ce problème à résoudre : lequel est en pire posture d'Arcite ou de Palamon ?

> That oon may seen his lady day by day,
> But in prison he moot dwelle alway.
> That other wher him list may ryde or go,
> But seen his lady shal he never mo.

Il y a loin de cette simplicité de description aux concetti et à la préciosité pénible de Dryden ;

> One free, and all his motions uncontrolled,
> Beholds whate'er he would, but what he would behold.

On a d'autant plus de peine à s'expliquer chez celui-ci la présence des nombreux jeux de mots complètement déplacés qui déparent son poème, qu'une des principales raisons pour lesquelles il préférait Chaucer à Ovide, c'était son naturel et son absence de ' pointes.' Ainsi, lorsqu'il parle de la souffrance d'Arcite loin de la dame de ses pensées, Dryden ajoute de son chef, deux vers surérogatoires où il avance une assertion physiologique passablement risquée : à savoir, que de la privation de sommeil devait résulter, pour son héros, l'impossibilité de verser une larme :

> Dry sorrow in his stupid eyes appears,
> For, wanting nourishment, he wanted tears.

Le mauvais goût, que l'on peut souvent reprocher à sa version, reparaît encore dans sa traduction du délicieux passage :

> The bisy larke, messager of day,
> Saluēth in hir song the morwe gray,
> And fyry Phebus ryseth up so brighte,
> That al the orient laugheth of the lighte,
> And with his stremes dryeth in the greves
> The silver dropes, hanging on the leves.

Vers qu'il rend ainsi :

> The morning lark, the messenger of day,
> Saluted, in her song, the morning gray ;
> And soon the sun arose with beams so bright,
> That all the horizon laughed to see the joyous sight.
> He, with his tepid rays, the rose renews,
> And licks the dropping leaves, and dries the dews.

Il faut remarquer cette dernière métaphore. Rien de semblable dans le texte original. Probablement, sa raison d'être est en partie du moins un désir d'allitération, qui paraît plus d'une fois avoir poussé Dryden à substituer un mot à un autre. C'est ainsi qu'il applique à l'alouette l'épithète banale de ' morning ' au lieu de ' bisy,' l'épithète primitive, neuve et originale. C'est ainsi que

> The gentil duk down from his courser sterte,

est devenu chez lui,

> Then lightly from his lofty steed he flew,

vers dont les trois liquides ne suffisent point, nous semble-t-il, à compenser l'extrême bizarrerie de la position de Thésée, dans le tableau ainsi évoqué devant nos yeux.

Il n'est pas moins pénible de voir un vers d'un relief surprenant :

> The smyler with the knyf under the cloke,

ainsi allongée et affadie :

> Next stood Hypocrisy, with holy leer ;
> Soft smiling, and demurely looking down,
> But hid the dagger underneath the gown.

Mais c'est une tâche ingrate que de rechercher ainsi les défauts d'un poème qui renferme de grandes beautés, et doit être considéré comme la meilleure de toutes les modernisations de Chaucer existantes. Nos observations ne se proposent pour but que de faire ressortir avec plus d'évidence le fait suivant : les plus chauds partisans de Chaucer eux-mêmes à cette époque, n'arrivaient guère à comprendre ni à apprécier chez lui les qualités de simplicité et de grâce fine, qui nous séduisent tant aujourd'hui. Somme toute, cependant, nous penchons à croire que le *Conte de la Commère de Bath* et le *Coq et le Renard* perdent davantage sous la plume de Dryden que le *Conte du Chevalier*. Les deux premiers auraient dû, il est vrai, mettre en valeur la verve ironique de Dryden, et son rare talent de narrateur ; mais il n'y reste rien de la finesse enjouée ni de la grâce légère de Chaucer, autant dire de ce qui fait le charme essentiel de ces deux contes.

Quant au ' Bon Prêtre,' ce portrait ne vise aucunement à reproduire avec fidélité la description du ' povre Persoun ' du Prologue. Cette dernière esquisse a seulement fourni à Dryden l'idée et les grands traits de l'image qu'il a ensuite tracée du type idéal, à ses yeux, du prêtre de son temps.

Pope choisit, pour les moderniser, le *Conte du Marchand* et le *Prologue de la Commère de Bath*. S'il faut l'en croire il écrivit le *Conte du Marchand* vers seize ou dix-sept ans, il le publia certainement avant d'avoir atteint sa vingt-et-unième année. Il y aurait donc quelque injustice à comparer cette adaptation à celles de Dryden, œuvres de sa maturité, alors qu'à la possession de son génie dans toute sa plénitude, s'alliait une longue expérience. Rien ne serait plus facile que de montrer par le menu comment la version de Pope laisse partout échapper le charme, l'humour et la justesse de l'original, mais nous nous bornerons à un ou deux exemples. Ainsi dès le commencement, Chaucer souligne d'un mot ironique la crédulité niaise du vieux chevalier,

Thus seyde this olde knight, that was so wys.

Chez Pope cette phrase disparaît : le chevalier nous apparaît donc comme un vieillard véritablement sage et sensé, et l'histoire perd du coup une grande partie de sa saveur et de son sens.

Pareillement, Pope abrège et supprime presque le passage éminemment humoristique, où Janvier se promet dans l'état de mariage une félicité telle qu'il ne craint plus qu'une seule chose, qui est d'avoir son Paradis en ce monde.

La description de Mai, telle que Pope la donne en les termes les plus généraux, ne supporte point la comparaison, à nos yeux, avec le portrait primitif, d'une si délicate et si précise minutie. Enfin, outre que le ton du récit est partout plus libre que chez Chaucer, Pope y ajoute encore des vers (par exemple 171-5 ou 310), dont l'original ne présente aucune trace, aussi licencieux et plus bas que n'importe quels vers qu'ait écrits le vieux poète.

Reste la version du *Prologue de la Commère de Bath*. Ici les termes manquent, et le critique doit faire appel à tout son sang-froid. Rien ne saurait établir de façon plus irréfutable, prouver de manière plus concluante que Pope n'a jamais rien compris à l'art subtil, à la psychologie créatrice de Chaucer, dont l'humour lui a toujours échappé, dont la connaissance exacte et sûre du cœur humain lui a totalement fait défaut. Sans cesse il trahit et défigure son modèle, avec un inconscient vandalisme il empâte ou oblitère les traits les plus délicats du pinceau de Chaucer ; les passages les plus révélateurs, il les omet ou les mutile. Comme résultat, nous avons l'ébauche grossière d'une femme du peuple, commune d'esprit et de langage, retorse, la langue bien pendue, une commère quelconque. C'est tout ce qu'il nous reste du merveilleux portrait tracé par Chaucer avec un réalisme si fouillé et si vivant, d'une femme commune à la vérité, et ne cherchant son plaisir que dans les jouissances les plus matérielles, mais dont le caractère contient une veine de tristesse intime, que n'arrive pas à dissimuler la loquacité la plus audacieuse et la plus bruyante. C'en est fait, la vieillesse vient, sa beauté s'en est allée, et avec elle tout ce qui lui tenait

le plus à cœur. Elle a eu sa part de bonheur, maintenant il ne lui reste plus qu'à affecter une gaieté qu'elle ne sent point.

But yet to be right mery wol I fonde.

Ce dernier vers disparaît dans la version de Pope. Le côté touchant et tragique du morceau, ce qui en fait la valeur poétique, comme celle du caractère dépeint, tout cela lui a radicalement échappé.

Nous ne pouvons nous arrêter davantage à ces modernisations. Leur principal intérêt ici est de prouver de façon plus convaincante que ne le pourrait aucun commentaire, de quelle manière incomplète les plus grands poètes de l'époque comprenaient et appréciaient Chaucer. Elles eurent un succès énorme. Accueillies avec transport, partout prônées, elles passèrent longtemps pour être incontestablement très supérieures aux poèmes mêmes de Chaucer ; car la plupart de leurs admirateurs semblent avoir pensé qu'en dépréciant les originaux, ils rehaussaient de beaucoup la gloire des adaptateurs. Voici un échantillon du genre de vers qu'on rencontre constamment sur ce sujet :

Le Temps qui fuit avait porté atteinte au nom de Chaucer, et terni l'éclat de sa gloire, abîmé sa langue et avili son esprit, avec sa haute raison souvent rabaissée au niveau de la drôlerie ; devenu presque étranger même à des yeux anglais, nous le reconnaissions mal sous son déguisement rustique, mais sous le vêtement que tu lui as donné, le barde jadis exilé réapparaît dans toute sa gloire et chargé de nouveaux honneurs : ainsi se transforma autrefois Ennius entre les mains de Virgile, qui trouva du fumier et laissa de l'or.[1]

---

1 Revolving Time had injur'd *Chaucer's* Name,
And dimm'd the brilliant Lustre of his Fame ;
Deform'd his Language, and his Wit depress'd,
His serious Sense oft sinking to a Jest ;
Almost a Stranger ev'n to *British* Eyes,
We scarcely knew him in the rude Disguise :
But cloath'd by Thee, the burnish'd Bard appears
In all his Glory, and new Honours wears.
Thus *Ennius* was by *Virgil* chang'd of old ;
He found him Rubbish, and he left him Gold.
Upon Reading Mr. Dryden's Fables [écrit 1707 ? dans] Miscellanies in Verse and Prose, by Mr. Jabez Hughes, 1737, pp. 95-97.

Ces sentiments sont exprimés maintes fois au cours du dix-huitième siècle. Dans le *Gentleman's Magazine* au mois de janvier 1740, il y a un petit poème par 'Astrophel,' *In praise of Chaucer* (en l'honneur de Chaucer) qui commence par lui reconnaître toutes sortes de mérites, mais se termine de la façon accoutumée :

Ses caractères sont si vivants, que nous croyons presque voir tout ce que nous lisons. Tel fut Chaucer, brillant miroir de son siècle ! Quoique de longues années aient obscurci ses pages, quoique son style soit vieilli, son vers barbare, qu'on le lise peu, et ne le comprenne qu'avec peine, malgré tout, doré à nouveau par d'illustres bardes contemporains, son esprit a souvent enrichi leur fonds ; lui dont les Contes de Canterbury ont été pris pour objet de l'art élégant et raffiné de Pope et de Dryden. Dans leur beauté désormais polie, voyons se réfléchir la riche fertilité de l'esprit qui le premier leur donna naissance.[1]

Plus tard encore, en 1781, nous voyons Walpole dans une lettre à Mason, refuser l'offre qu'on lui fait de lui procurer une première édition de Chaucer pour une guinée.

J'ai beau être Goth, je suis un Goth tellement moderne que je déteste les caractères gothiques, et j'aime mieux Chaucer dans Dryden ou dans Baskerville que dans son langage à lui et dans son costume original.

Forcément, les 'modernisations' tendirent à détourner le public de lire les originaux. Le nom de Chaucer devint plus connu, mais ses œuvres le furent de moins en moins—il finit par n'en rester qu'une sorte de tradition.

1 So just a picture his descriptions make ;
So true with life his characters agree,
What e'er is read we almost think we see.
Such *Chaucer* was, bright mirror of his age !
Tho' length of years has quite obscur'd his page ;
His stile grown obsolete, his numbers rude,
Scarce read, and but with labour understood.
Yet by fam'd modern bards, new minted o'er,
His standard wit has oft enrich'd their store ;
Whose *Canterbury Tales* could task impart
For *Pope's* and *Dryden's* choice refining art ;
And in their graceful polish let us view
What wealth enrich'd the mind where first they grew.
Poem in Praise of Chaucer, *Father of English Poetry.*
The Gentleman's Magazine, Jan. 1740, vol. x, p. 31.

Au moins les auteurs d'adaptations modernes furent-ils bien forcés de lire les originaux, et de ceux-là il nous arrive de temps en temps une appréciation sensée. Nous avons vu celle de Dryden, et Pope aurait dit à Spence :

Je lis toujours Chaucer avec autant ou presque autant, de plaisir qu'aucun de nos poètes. C'est un maître en ce qui regarde les mœurs et les descriptions, et c'est le premier conteur qui ait eu toute la naïveté et toute la vivacité qu'il faut ;

et encore ailleurs :

La raison éclate dans chaque vers du '*Prologue des Contes de Canterbury* . . . Le portrait de Chaucer [par Addison] est diamétralement opposé à la vérité, il lui reproche de manquer d'humour.[1]

En 1737, dans la *Lettre à un Ami*, dont il fait précéder son adaptation du *Conte du Clerc d'Oxford*, (rebaptisé *Gualtherus et Griselda*), George Ogle montre que lui aussi, ayant lu Chaucer, peut rendre justice à son mérite. Il cite, en l'approuvant, le jugement de Dryden, et poursuit :

Quant à l'art de dépeindre les hommes au naturel, en quoi il excella par-dessus tout, l'on ne peut nommer aucun auteur, même parmi les anciens, soit dans la comédie, soit dans la satire, qui lui soit égal ou tout au moins supérieur.

Il rassemble alors pêle-mêle quelques traits tirés des descriptions des pèlerins : ' Le Chevalier, vieux Soldat qui, quoique ' worthy (ce qui veut dire un homme d'une extrême bravoure) était néanmoins sage : . . . et le Sergent de Loi qui semblait plus occupé qu'il n'était.' Il en énumère ainsi une vingtaine ; témoignant d'une sympathie intelligente, et d'un réel discernement. Et pourtant c'est ce même M. Ogle, ce sincère admirateur de Chaucer, qui, publiant les *Contes de Canterbury*

[p. 19]

1 I read Chaucer still with as much pleasure as almost any of our poets. He is a master of manners, of description, and the first tale-teller in the true and enlivened natural way. . . . Good sense shows itself in every line of the Prologue to the Canterbury Tales. His [Addison's] character of Chaucer is diametrically opposite to the truth ; he blames him for want of humour. *Anecdotes . . . . of Books and men, collected from the Conversation of Mr. Pope* . . . by the Rev. Joseph Spence. First published, with notes, by S. W. Singer, 1820, Section 1, pp. 19, 50.

'adaptés par divers auteurs,' accommodera ainsi le Prologue au goût des lecteurs contemporains :

> When April, soft'ning sheds refreshing Show'rs
> And frees, from droughty March the springing Flow'rs,
> *April*, That bathes the teeming womb of Earth
> And gives to Vegetation, kindly Birth !
> When Zephyr breathes the Gale that favors Love,
> And Cherishes the Growth of ev'ry Grove ;
> Zephyr ! That ministers with genial Breeze,
> Bloom to the Shrubs and Verdure to the Trees.
> When youthful Phœbus half his course compleats
> Divides the Ram, and glows with temp'rate Heats ;
> Phœbus ! Our equal Good, the live-long year
> Or should he take or should he quit the Sphere ;
> When Philomel injoys the Coming Spring,
> And feeling her approach, delights to sing
> Sweet Philomel ! Of all the Birds that fly,
> The Sole, to pass the Night with Sleepless Eye.[1]

On est tenté de s'arrêter sur ces 'modernisations par divers auteurs.' Elles ont quelque chose d'attrayant pour nous ; quoique ce genre d'attrait ne soit pas absolument celui que leurs auteurs avaient rêvé de leur donner, elles nous semblent, à nous, plus curieuses que les 'barbares' restes de Chaucer eux-mêmes, et leur langue nous paraît infiniment plus étrange que la sienne.

Laissant maintenant Chaucer à la merci de ses impitoyables rajeunisseurs, dont il y a encore un grand nombre (signalons plus particulièrement Lipscomb, 1792-95—voir p. 205 plus bas, et le dernier grand essai de modernisation, tenté en 1841, et dont il sera reparlé plus tard), nous allons examiner très sommairement une autre forme que revêt l'admiration du dix-huitième siècle pour Chaucer, et qui n'est autre que l'imitation à outrance, le pastiche à proprement parler, la composition de poèmes ou de poésies en ce qu'on croyait devoir être son style.

Dans cette fureur de pastichage, dont sont victimes les grands

1 *The Canterbury Tales of Chaucer, modernis'd by several hands* [à savoir Betterton, Ogle, Dryden, Cobb, Pope, Markland, Grosvenor, Boyse, Brooke]. Published by Mr. Ogle, 1741.

poètes de jadis—Chaucer, Spenser, Milton—il ne faut voir qu'une des nombreuses façons dont se manifeste l'intérêt croissant, que portent les écrivains du dix-huitième siècle à la vieille littérature nationale. Le chiffre fabuleux atteint par les imitations spensériennes, bonnes, mauvaises, ou pis que médiocres, depuis le *Château de l'Indolence* jusqu'au *Sir Martyn* de Mickle, est incroyable pour qui n'en a pas dressé la liste.[1] Les imitations chaucériennes, en moins grand nombre, se rattrapent sur la qualité, car elles ont véritablement quelque chose d'ineffable et d'inénarrable.

Le pastiche n'appartient pas en propre au dix-huitième siècle. On en trouve déjà des exemples au seizième et au dix-septième siècles. Le premier en date est le *Dialogue against the fever Pestilence* (1564) par William Bullein. Chaucer y figure, et félicite son 'deare Brigham'[2] du monument qu'il lui a érigé; en même temps, il se lamente de la fréquence des sacrilèges qui violent les tombes pour en râfler le contenu, n'épargnant pas même les épitaphes. Le morceau se termine par ces vers soi-disant chaucériens :

> Couetos men do catch al that thei may haue,
> The feeld & the flock, the tombe & the graue,
> And as they abuse riches, and their graues that are gone,
> The same measure they shall haue euery one,
> Yet no burial hurteth holy men though beastes them deuour,
> Nor rich graue preuaileth the wicked for all yearthly power.[3]

Au dix-septième siècle aussi, l'on rencontre de semblables imitations. Quelques vers 'chaucériens' par Francis James sont au nombre des épîtres versifiées qui précèdent le *Troïlus* de Kynaston, en 1634. Il existe aussi un poème analogue du

---

1 Voir la liste de ces pastiches spensériens de 1700 jusqu'à 1775, au commencement de *The Beginnings of the English Romantic Movement*, by William Lyon Phelps, 1893, Appendix 1.

2 Pour tout ce qui concerne Nicholas Brigham, et son inscription tumulaire à Chaucer, voir *Chaucer Allusions* sous Caxton 1479, et Brigham 1556, pp. 59 et 94.

3 *A Dialogve bothe pleasaunte and pietifull, wherein is a goodly regimente against the feuer Pestilence. . . . Newly corrected by William Bullein the autour thereof.* Imprinted at London by Ihon Kingston, Marcii MDL xiiii, ed. M. W. Bullen and A. H. Bullen, E. E. T. Soc., extra series lii, 1888, pp. 16-17.

même auteur, paru en 1638,[1] dont on peut rapprocher le jargon mis par Cartwright dans la bouche de Moth, l'antiquaire de sa pièce *The Ordinary* (vers 1634).[2] Les deux pièces sont intéressantes parce qu'elles montrent l'étrange idée que se faisaient les savants du dix-septième siècle de la langue de Chaucer.

Mais le pastiche ne devient à la mode qu'au dix-huitième siècle. Il y avait alors une recette fort simple pour faire un poème de cette espèce ; il fallait trois principales sortes d'ingrédients : une histoire obscène, des fautes de grammaire, et une certaine rudesse de versification. Le premier de ces éléments n'était pas toujours indispensable, quoique sa présence rendît la chose plus complète, mais les deux autres étaient absolument de rigueur.

Les adaptations de Dryden, et son estime pour Chaucer, contribuèrent certainement à donner un surcroît de vogue à ce genre d'exercices poétiques. Les deux ' imitations ' de Prior, publiées en 1712, en sont des spécimens typiques.[3] Il semble y avoir à ce moment une curieuse recrudescence d'admiration pour le vieux poète. En 1711, Pope publie son *Temple de la Gloire* (*Temple of Fame*), tiré en grande partie de *The Hous of Fame* ; en 1712, en plus des ' imitations ' de Prior, paraissent les ' modernisations ' respectives de Betterton et de Cobb,[3] plus, une brochure intitulée *The Parliament of Birds* ; en 1713, Gay fait jouer sa comédie *The Wife of Bath*, où

---

1 *To his Friend, A. H. on his translation of . . . the loves of Leucippe and Clitophon* [dans] the loves of Clitophon and Leucippe . . . written by Achilles Tatius : and now Englished, 1638, sign. A 6 *verso*-A 7, voir *Chaucer Allusions*, pp. 218-19.

2 *The Ordinary, A Comedy* . . . [dans] *Comedies Tragi-Comedies with other Poems*, by Mr. William Cartwright . . . 1651, act iii, sc. i, pp. 36, 38 ; act v, sc. iv, p. 82. [Réimprimé dans] R. Dodsley's collection of Old English plays, ed. W. C. Hazlitt, vol. xii, 1875, pp. 253, 255, 308. Voir aussi dans cette édition, p. 240, la note dans laquelle Hazlitt fait remarquer que les mots de Moth sont en général empruntés à Chaucer. On trouvera un résumé de ce que la pièce doit à Chaucer dans *Chaucers Einfluss auf das englische Drama*, par O. Ballman, Anglia, xxv, pp. 63-6.

3 *Two Imitations of Chaucer : viz. I. Susannah and the Two Elders ; II. Earl Roberts' Mice*, by Matthew Prior, Esq. London. Imprimé 1712 [avec] *The Carpenter of Oxford, or the Miller's Tale from Chaucer*, par Samuel Cobb, sign. H 1-H 2 *verso*. Prior's poetical Works, ed. R. Brimley Johnson (Aldine edn.), 1892, vol. ii, pp. 1-4.

Chaucer a le principal rôle ; et pendant ces mêmes années c'est encore Chaucer qui constitue le sujet du jour à Oxford, comme l'atteste le journal de Hearne, car c'est alors qu'Urry travaille avec ardeur à son édition, et fait main basse sur tout ce qu'il peut trouver en fait de manuscrits et d'exemplaires imprimés.

La plupart de ces pastiches se placent dans la première moitié du dix-huitième siècle.[1] Signalons la *Réponse* de Gay au *Prologue du Semoneur*, *l'Histoire contée dans le style plaisant du gentil Maître Geoffrey Chaucer* (*Tale devised in the pleasant manere of gentil Maïster Jeoffrey Chaucer*), par Fenton (publiées toutes deux par Lintot dans son *Choix de Poésies*, en 1717), et *Dans la Retraite de Chaucer* (*In Chaucer's Boure*), par William Thompson (vers 1745).

En 1747, le Rev. Thomas Warton, professeur de poésie à Oxford pendant quelque temps, mais connu surtout comme père de deux fils éminents, publia une caricature du style de Chaucer moins grotesque que les précédentes : paraphrase de quelques versets du Lévitique, dans le style du *Parliament of Foules*.[2] La même année, Mason, l'ami de Grey, fournit l'exemple le plus complet peut-être que nous ayons de l'ensemble de solécismes, de barbarismes et de métrique défectueuse qui constituaient, aux yeux des gens d'alors, le ' vers familier ' (homely rhyme) de Chaucer. Voici quelques-unes des vers qu'il met dans la bouche de Chaucer, déplorant la mort de Pope :

> For syn the daies whereas my lyre ben strongen,
> And deftly many a mery laie I songen,
> Old Time, which alle things don maliciously,
> Gnawen with rusty tooth continually,

---

1 Les imitations engendrées par la polémique Rowley-Chatterton vers la fin du XVIII[e] siècle passaient-elles pour être écrites dans la langue de Chaucer ou dans celle de Rowley ? On ne sait pas au juste. Voy., par exemple, les extraits de John Baynes et E. B. Greene, cités dans les *Chaucer Allusions* à la date 1782.

2 *Hereafter in English Metre ensueth a Paraphrase on the Holie Book entituled Leviticus Chap. xi, vers.* 13 *&c. Fashioned after the Maniere of Maister Geoffery Chaucer in his Assemblie of Foules* [un poème dans] *Poems on Several Occasions*, by the Reverend Mr. Thomas Warton . . . sometime Professor of Poetry in the University of Oxford . . . London . . . 1747.

Gnattied my lines, that they all cancrid ben,
Till at the last thou smoothen 'hem hast again ;
Sithence full semely gliden my rymes rude.[1]

Tout commentaire serait ici superflu ; on se dit seulement que si les vers chaucériens ressemblaient à ceux-là, un peu de ' polissage ' n'était assurément pas de trop.

On a vu les deux manières dont le dix-huitième siècle exprimait son admiration pour Chaucer : la modernisation et le pastiche. En ce qui concerne la modernisation, il reste encore à citer l'opinion remarquable du Dr. Johnson. La position qu'il occupe de dictateur de la république des lettres dans la dernière moitié du siècle, prête à sa critique un intérêt tout spécial.

Sur la question de savoir s'il y a lieu de moderniser les œuvres de Chaucer, son opinion, très caractéristique, est des plus simples : elles n'en valent pas la peine. Les œuvres de Chaucer, auxquelles Dryden a fait l'honneur de ce rajeunissement, nous dit-il,

ne méritent pas, que nous nous y arrêtions. L'histoire du coq ne valait guère la peine d'être rajeunie ; quant à celle de Palamon et d'Arcite, dont l'action ne convient aucunement à l'époque où se passe le récit, nous ne pouvons la laisser passer sans quelques censures à l'adresse des louanges hyperboliques que lui a données Dryden, dans sa Préface Générale.[2]

Bien qu'à un moment donné, Johnson ait songé à publier une nouvelle édition des ouvrages du poète, il adopte envers lui une attitude qu'on ne peut qualifier de favorable. Il en parle rarement, et quand il le fait, c'est sans bienveillance aucune, si bien que nous ne pouvons nous défendre de le soupçonner lui-même de la négligence qu'il impute à Dryden,

---

1 *Musæus, a monody to the memory of Mr Pope* . . . by William Mason, 1747, pp. 8-10.

2 The works of Chaucer, upon which this kind of rejuvenescence has been bestowed by Dryden, require little criticism. The tale of *The Cock* seems hardly worth revival ; and the story of *Palamon and Arcite*, containing an action unsuitable to the times in which it is placed, can hardly be suffered to pass without censure of the hyperbolical commendation which Dryden has given it in the general Preface. *Lives of the English Poets*, by Samuel Johnson, 1779-81, [Life of Dryden], ed. G. Birkbeck Hill, 1905, vol. i, pp. 454-5.

lequel, dit-il, se fiant à ses propres talents, se serait ' risqué à écrire sur un sujet qu'il n'avait pas préparé, faisant de Chaucer le père de notre prosodie.' Et Johnson de démontrer que Gower a une versification tout aussi coulante, et des rimes tout aussi riches.

Bref, pour Johnson—et cette attitude est bien celle du dix-huitième siècle prise en bloc—la poésie anglaise a commencé avec Waller, et les auteurs d'une date plus ancienne ne comptent pour ainsi dire pas, exception faite, non sans de nombreuses réserves, pour Shakespeare. Chaucer fut 'un Goth'; s'il mérite quelque éloge c'est pour s'être acquis, à juste titre, le nom de ' premier de nos rimeurs qui écrivit en style poétique.'

Nous pouvons maintenant entreprendre la tâche moins ingrate d'étudier le renouveau, au dix-huitième siècle, de la popularité de Chaucer, basée cette fois sur une véritable connaissance de son œuvre : ce changement qui fut amené, non pas par les poètes ou gens de lettres, mais par les érudits. Ces termes n'étaient point toujours synonymes, alors encore beaucoup moins qu'aujourd'hui, car l'étude et l'intelligence des auteurs du Moyen Age dans les textes originaux, appartenaient exclusivement au domaine de l'érudition, où elles occupaient d'ailleurs une place fort restreinte.

Parmi les savants, nommons d'abord Thomas Hearne, qui visiblement s'enthousiasma pour Chaucer (on ne peut que regretter que le doyen Atterbury ne se soit pas adressé à lui, plutôt qu'à Urry, pour faire œuvre d'éditeur) ; puis Thomas Morell, qui, ayant lu et sérieusement étudié son auteur, arriva en 1737 à la conclusion ' qu'il avait été indignement maltraité, mal imprimé et mal scandé par tous ses éditeurs.' Il entrevit aussi que la prononciation de l' ' e ' final pourrait bien rendre sa versification beaucoup plus coulante à l'oreille (lueur de compréhension due en partie à Urry). Entre temps, Morell nous révèle pourquoi il s'est écoulé tant d'années avant que personne s'adonnât à l'étude intelligente de Chaucer ; le sujet n'était pas considéré comme assez important, ni assez relevé

pour mériter toute l'attention des savants. Comme passe-temps ou comme innocente manie c'était parfait, mais non pas comme occupation sérieuse. La préface de l'édition Morell des *Contes de Canterbury* (inachevée), se termine par ces mots :

J'en ai fait quelque temps mon divertissement favori sans que cela ait fait aucun tort, j'espère, aux études d'un caractère plus austère et plus grave que demandaient ma charge [1] et mon humeur ; et je crois qu'on peut employer plus mal ses loisirs.[2]

Le dix-huitième siècle compte encore deux auteurs, l'un et l'autre érudits, et chose bizarre, deux femmes, qui ont témoigné d'une connaissance réelle de Chaucer, et en conséquence d'un véritable goût pour lui.

Élisabeth Elstob, la première en date, érudite et philologue dans l'âme, parvint, grâce à son amour de la science, à surmonter les obstacles invraisemblables que lui opposaient les préjugés du temps, temps où l'on trouvait extrêmement déplacé, quasi inconvenant, qu'une femme se consacrât à des sujets comme l'anglo-saxon. En 1715 elle publia ce que nous croyons avoir été la première Grammaire du vieil anglais écrite en anglais,[3] avec ce titre significatif :

The Rudiments of Grammar for the English-Saxon Tongue, first given in English : with an Apology for the study of the Northern Antiquities. Being very useful toward the understanding our ancient English Poets and other Writers.[4]

---

1 Morell (1703-84) humaniste bien connu, élevé à Eton, fut plus tard 'rector' de la paroisse de Buckland dans le comté de Hertford.

2 This then has been my amusement for some time, and I hope with no great detriment to the more severe and decent studies required by my place and character. I believe many a leisure hour might have been spent worse. *The Canterbury Tales of Chaucer, in the Original, from the Most Authentic Manuscripts ; And as they are Turn'd into Modern Language by Mr. Dryden, Mr. Pope, and other Eminent Hands.* London, 1737, by Thomas Morell. Préface. Sur Morell, voir aussi plus bas, pp. 182-83.

3 Ce fut George Hickes qui composa la première grammaire du vieil anglais, en Latin, Oxford 1689 ; republiée plus tard, augmentée, sous le titre *Thesaurus Grammatico-criticus*, 1705. Elizabeth Elstob était la nièce de Hickes.

4 Voir Préface, pp. xvi-xix, xxiv, xxviii-ix. Aussi *Chaucer Allusions*, à la date 1715.

La Préface fait observer qu'une certaine connaissance de la langue saxonne (c'est-à-dire du vieil et du moyen anglais) est nécessaire, ou tout au moins utile, pour arriver à comprendre les vieux poètes anglais comme Chaucer.

Élisabeth Cooper fut aussi parmi les premiers écrivains qui s'efforcèrent de tirer de l'oubli ces vieux poètes anglais. En 1737 elle en publia un recueil d'extraits, allant, dit le titre, 'depuis les Saxons jusqu'au règne de Charles II.' Par le fait, ce projet de 'Bibliothèque des Muses,' faute d'appui, ne reçut pas sa complète exécution, mais le premier volume (le seul qui ait paru) contient une sélection assez heureuse de morceaux choisis, allant de *Piers Plowman* jusqu'à Daniel. La Préface en est très intéressante, et témoigne d'une indépendance critique et d'une justesse de vues, qui, jointes à une connaissance intime et exacte de la vieille littérature anglaise, forment une combinaison alors à peu près unique.[1] 'Très peu,' dit-elle, 'd'entre ces grands hommes, sont généralement connus de notre époque, et quoiqu'on ne nomme Chaucer et Spenser qu'avec respect, il se rencontre peu de gens qui possèdent intimement leurs beautés.' Après avoir loué Chaucer en termes qui montrent qu'elle, au moins, l'avait lu, elle donne comme spécimen de son œuvre le *Prologue du Conte du Pardonneur*, très représentatif, et assez peu connu.

Toutefois le premier critique qui ait réellement traité la question avec compétence, clairvoyance, et ampleur, c'est Thomas Warton. En 1754 il se constitue l'avocat de Chaucer, dont il donne une étude pleine de finesse et de discernement dans ses *Observations on the Faerie Queene*. Ce sont, dit-il, les 'modernisations' qui font, qu'on ne le lit plus, et qui ont amené l'ignorance générale de l'original. Maintenant, on le vénère

1 Il y a plaisir à voir ses observations sur Lydgate, et le récit de la déception qu'elle éprouva après avoir vaillamment lu toute l'œuvre de celui-ci. On se rend compte de la distance qui la sépare des premiers critiques, ceux qui plaçaient Lydgate seulement un peu au-dessous de Chaucer.

plus comme vieux poète que comme bon poète, et le fait qu'il écrivait il y a quatre cents ans, semble être plus souvent allégué en sa faveur que le fait qu'il écrivit il y a quatre cents ans avec esprit et avec goût. . . .[1] Après avoir entamé la lecture de Chaucer, mû par la curiosité de savoir de quelle façon le plus ancien des poètes anglais avait pu écrire, je le quittai tout ravi d'y avoir trouvé une vérité d'humour, une tendresse et une élévation, que des âges plus récents et plus délicats parviendraient à peine à égaler.[2]

Ce jugement éclairé se retrouve longuement exposé et fortement motivé dans *l'Histoire de la Poésie Anglaise*, publiée par Warton vingt ans plus tard. Mais déjà un revirement partiel s'est produit dans l'opinion. Vers 1760, Gray, dans ses notes sur la prosodie, a nié que le poète manquât d'oreille, et repris à son compte l'assertion jadis avancée par Speght, Urry, et Morell, d'après laquelle, si le vers de Chaucer semblait peu régulier, la faute n'en était pas à lui, mais à ses lecteurs. Il cite comme exemples à l'appui, la prononciation aujourd'hui perdue des syllabes initiales et finales, spécialement

---

1 Cf. l'observation de Sewell (1720) : 'Ceux qui en parlent rendent plutôt un culte aveugle à son antiquité qu'à sa valeur intrinsèque ; voir plus bas, p. 192, note.

2 [Of Spenser's Imitations from Chaucer.] [p. 141.]
I cannot dismiss this section without a wish, that this neglected author whom Spenser proposed in some measure, as the pattern of his language, and to whom he is not a little indebted for many noble strokes of poetry, should be more universally and attentively studied. Chaucer seems to be regarded rather as an old poet, than as a good one, and that he wrote English verses four hundred years ago seems more frequently to be urged in his commendation, than that he wrote four hundred years ago with taste and judgment. We look upon his poems rather as venerable relics, than as finish'd patterns ; as pieces calculated rather to gratify the antiquarian than the critic. When I sate down to read Chaucer with the curiosity of knowing how the first English poet wrote, I left him with the satisfaction of having found what later and more refin'd ages could hardly equal in true humour, pathos, or sublimity. It must be confest that his uncouth or rather unfamiliar language has deterr'd many from perusing him ; but at the same time it must be allowed, that nothing has more contributed to his being little looked into, than the convenient opportunity of reading him with facility in modern imitations. Thus when translation (for such may imitations from Chaucer be call'd) becomes substituted as the means of attaining the knowledge of any difficult and antient author, the original not only begins to be neglected and excluded as less easy, but also to be despised as less ornamental and elegant. *Observations on the Faerie Queene of Spenser*, by Thomas Warton, 1754, p. 141.

dans le génitif singulier et le nominatif pluriel des noms propres ; et, le premier de tous (si nous ne faisons erreur), il montre les conséquences, déroutantes et déconcertantes pour un lecteur moderne d'anciens poèmes, du déplacement de l'accent tonique survenu dans un grand nombre de mots. 'Très certainement,' dit-il, 'à placer l'accent tonique là où personne ne le plaçait, nous rendons leur versification beaucoup moins mélodieuse.' [1]

Les notes de Gray n'ont paru qu'en 1814, autrement on pourrait croire que Tyrwhitt leur dut quelque chose.

En 1762 l'évêque Hurd, dans ses *Lettres sur la Chevalerie*

[p. 325] [p. 326] [p. 327] [p. 328] [p. 329]

[1] Though I would not with Mr. Urry, the Editor of Chaucer, insert words and syllables, unauthorized by the oldest manuscripts, to help out what seems lame and defective in the measure of our ancient writers, yet as I see those manuscripts, and the first printed editions, so extremely inconstant in their manner of spelling one and the same word as to vary continually, and often in the compass of two lines, and seem to have no fixed orthography, I cannot help thinking it probable, that many great inequalities in the metre are owing to the neglect of transcribers, or that the manner of reading made up for the defects which appear in the writing. Thus the *y* which we often see prefixed to participles passive, *y*cleped, *y*hewe, &c. is not a mere arbitrary insertion to fill up the verse, but is the old Anglo-Saxon augment, always prefixed formerly to such participles as *ge*lufod . . . &c. which augment, as early as Edward the Confessor's time, began to be written with a *y*, or an *i*. . . . This syllable, though (I suppose) then out of use in common speech, our poets inserted, when it suited them, in verse. [The same was the case with the final syllable of verbs -in, -on, -en, -an.] . . . As then our writers inserted these initial and final letters, or omitted them ; and, where we see them written, we do not doubt that they were meant to fill up the measure ; it follows, that these Poets had an ear not insensible to defects in metre ; and where the verse seems to halt, it is very probably occasioned by the transcriber's neglect, who, seeing a word spelt differently from the manner then customary, changed or omitted a few letters without reflecting on the injury done to the measure. The case is the same with the genitive case singular and the nominative plural of many nouns, . . . but we have now reduced them, by our pronunciation, to an equal number of syllables with their nominatives singular. This was commonly done too, I imagine, in Chaucer's and Lydgate's time ; but, in verse, they took the liberty either to follow the old language in pronouncing the final syllable, or to sink the vowel and abridge it, as was usual, according to the necessity of their versification. *Metrum. Observations on English Metre*, by Thomas Gray, [1760-2 ?]. Notes éparses sur la métrique et l'ancienne poésie anglaise, faisant partie des matériaux rassemblés en vue de l'Histoire Poétique qu'il projetait. Pembroke mss., Cambridge, imprimé pour la 1ère fois par Mathias en 1814. Gray's Works, ed. E. Gosse, 1884, les allusions à Chaucer se trouvent, au vol. i, pp. 325-6, 328-9, 335-6, 339, 343-4, 345 *n.*, 346-8, 353-5, 357 *n.*, 358-9.

et l'esprit héroïque médiéval (*Letters on Chivalry and Romance*), montre également qu'il connaissait Chaucer de première main ; car il signale ce fait, surprenant à ses yeux, qu'à cette époque reculée où la chevalerie fleurissait encore, l'auteur de *Sir Thopas* avait évidemment aperçu le côté risible des antiques romans chevaleresques, et s'en était moqué.

La même année Warton publia une seconde édition de ses *Observations*, où il apporta quelques changements à ses réflexions sur Chaucer. En 1754 il avait surtout souligné ce fait, que Chaucer avait le premier ' donné à la nation anglaise, dans son propre idiome, quelque notion de ce que c'était que l'humour '—cette fois il montra que le poète n'abondait pas seulement ' en saillies humoristiques, qui passent communément pour être le propre de son génie, mais aussi en traits pathétiques et sublimes.' Cette remarque plus peut-être qu'aucune autre, indique qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour Chaucer.

Mais, qu'on n'oublie pas, avant de parler de cette nouvelle ère, qu'au dix-huitième siècle, autant qu'au siècle précédent, l'opinion générale sur Chaucer était tout autre ; et c'est cette dernière attitude qui demeurera celle du plus grand nombre, et qui subsistera à côté de l'intérêt nouveau et tout intellectuel qui s'éveille chez les érudits.

C'est tout un état d'esprit que résument ces vers de l'élégie *Woodstock Park*, publiée en 1761 sous le voile de l'anonyme :

> . . . Le vieux Chaucer, qui chanta, en vers grossiers et inégaux, mainte allusion drôle et maint conte piquant, tandis qu'à chacun de ses bons mots, de longs éclats de rire faisaient retentir le vallon.
>
> . . . . . .
>
> Que lui sert que des poètes venus plus tard révèrent sa mémoire comme celle de leur père, et louent son esprit ? Qu'importe que l'élégance de Spenser et le beau feu de Dryden transmettent son nom à des siècles lointains ?
>
> Ses nombres sans harmonie survivent à peine aujourd'hui, ruines d'un siècle ténébreux et gothique, et toutes ses joyeuses histoires

doivent leur célébrité à l'art immortel de Pope, et à la plume de Prior.[1]

Ce poème, publié l'année d'avant la seconde édition des *Observations* de Warton, montre mieux peut-être que rien d'autre ne saurait le faire, quelle révolution allait être inaugurée dans la critique chaucérienne par les travaux d'érudits comme Warton et Tyrwhitt.

Période VI.

C'est avec la publication de l'édition Tyrwhitt des *Contes de Canterbury*, en 1775, que s'ouvre cette sixième et dernière période—la période actuelle. Si la critique anglaise a pu se remettre enfin à l'étude de notre poète en suivant des méthodes normales et rationnelles, chose qui ne s'était pas vue depuis le commencement du seizième siècle, elle en est redevable uniquement aux travaux de ce grand savant, trop peu connu. Non-seulement Tyrwhitt édita le premier texte satisfaisant des Contes qui ait paru, mais encore, dans sa Dissertation préliminaire, il établit de façon irréfutable, une fois pour toutes, le caractère radicalement faux et erroné de l'idée qu'on avait jusqu'alors persisté à se faire de la versification de Chaucer.

Il écrit :

On a porté sur la langue de Chaucer deux sortes de jugements très différents. Suivant les uns, c'est " la source du plus pur anglais " ; suivant les autres, en y introduisant une foule de mots français, il a corrompu et déformé l'idiome national. On n'arrive pas davantage à s'entendre sur sa versification ; ses contemporains et les hommes qui ont vécu en des temps rapprochés du sien, lui

---

1 Old Chaucer, who in rough unequal verse,
Sung quaint allusion and facetious tale ;
And ever as his jests he would rehearse,
Loud peals of laughter echoed through the vale.
. . . . . .
What though succeeding poets, as they [their ?] sire,
Revere his memory and approve his wit,
Though Spenser's elegance and Dryden's fire
His name to ages far remote transmit ;
His tuneless numbers hardly now survive,
As ruins of a dark and Gothic age ;
And all his blithesome tales their praise derive
From Pope's immortal song and Prior's page.
Woodstock Park. An Elegy, 1761 [par Hugh Dalrymple ?].

prodiguent les noms de " premier poète de la Grande Bretagne," " fleur des poètes," etc.—épithètes flatteuses qui nous semblent devoir impliquer une haute idée de son art de versificateur, aussi bien que de ses autres talents poétiques. Mais le reste des critiques, tout en lui laissant ces titres sonores, est à peu près unanime à soutenir qu'il ne sut absolument rien ou ne tint aucun compte des règles prosodiques, et que ses vers (si on peut leur donner ce nom) ont fréquemment une ou deux syllabes de moins qu'il ne faudrait.

Elucider, autant que faire se peut, ces deux questions, tel est le but que cette dissertation se propose. J'admets que l'anglais de Chaucer est fort mélangé de français, mais j'espère prouver que la responsabilité de ce mélange (si c'est un crime) ne saurait lui être imputée sans injustice. Je passerai ensuite à l'énonciation de quelques-uns des plus importants parmi les principaux traits de la langue normande-saxonne ou anglaise, telle qu'elle paraît avoir été en usage auprès du plus grand nombre au siècle de Chaucer. En dernier lieu, je ferai l'application de ces remarques aux parties poétiques des *Contes de Canterbury*, telles qu'elles se trouvent imprimées fidèlement dans cette édition du meilleur manuscrit que j'aie pu me procurer. Je laisserai alors au lecteur intelligent le souci de décider si réellement Chaucer a ignoré les lois et même les grâces de notre versification, et s'il a été plus négligent des unes et des autres que ne l'ont été les poètes primitifs de presque toutes les langues.[1]

---

1 The Language of Chaucer has undergone two very different judgements. [vol. iv, p. 1]
According to one, he is the ' well of English undefiled ' ; according to the other, he has corrupted and deformed the English idiom by an immoderate mixture of French words. Nor do the opinions with respect to his Versification seem to have been less discordant. His contemporaries, and they who lived nearest [p. 2]
to his time, universally extoll him as the ' chief Poete of Britaine,' ' the flour of Poetes,' etc., titles, which must be supposed to implie their admiration of his metrical skill, as well as of his other poetical talents ; but the later critics, [p. 3]
though they leave him in possession of the same sounding titles, yet are almost unanimously agreed, that he was either totally ignorant or negligent of metrical rules, and that his verses (if they may so be called) are frequently deficient, by a syllable or two, of their just measure.

It is the purpose of the following Essay to throw some light upon both these questions. Admitting the fact, that the English of Chaucer has a great mixture of French in it, I hope to shew, that this mixture (if a crime) cannot fairly be laid to his charge. I shall then proceed to state some observations upon the most material peculiarities of the Norman-Saxon, or English language, as it appears to have been in general use in the age of Chaucer ; and lastly, applying these observations to the poetical parts of the Canterbury Tales, as they are faithfully printed in this edition from the best MSS. which I cou[l]d procure, I shall leave it to the intelligent Reader to determine, whether Chaucer [p. 4]
was really ignorant of the laws, or even of the graces, of Versification, and whether he was more negligent of either than the very early Poets in almost all languages are found to have been.

Tyrwhitt explique ensuite assez longuement comment le français s'était à tel point infiltré dans l'anglais aux douzième, treizième et quatorzième siècles ; montrant que

la langue anglaise devait avoir été déjà fort francisée longtemps avant Chaucer, et que par conséquent, il ne fallait point accuser celui-ci d'avoir importé des mots et des locutions qu'il employa à l'exemple de ses prédécesseurs, et ni plus ni moins que ses contemporains.[1]

Puis il aborde la question de la versification du poète, et poursuit :

Avant de porter aucune espèce de jugement sur la versification de Chaucer, il est nécessaire de connaître la valeur syllabique . . . de ses mots, et la valeur accentuelle de ses syllabes, de la façon dont on les prononçait alors. Car, sans ces données, nous n'arriverons vraisemblablement pas à une appréciation juste de la régularité de sa métrique, pas plus que nous n'arriverions à établir un compte en monnaies anciennes dont nous ignorerions du tout au tout le taux et la nomenclature usuels.[2]

Etant donné le grand nombre de vers parfaits, entièrement satisfaisants même pour nos oreilles, qu'on trouve dans les copies de ses œuvres, les plus dépourvues de corrections, nous avons lieu de croire qu'il n'ignorait point les règles de la poésie. Cela étant, on ne peut que partir de là pour conclure que dans un grand nombre d'autres vers qui nous semblent défectueux, il a voulu

---

[p. 26] [1] The English language must have imbibed a strong tincture of French long before the age of Chaucer, and consequently . . . he ought not to be charged as the importer of words and phrases which he only used after the example of his predecessors, and in common with his contemporaries.

[p. 88] [2] In order . . . to form any judgement of the Versification of Chaucer, it is necessary that we should know the syllabical value . . . of his words, and the accentual value of his syllables, as they were commonly pronounced in his time,
[p. 89] for without that knowledge, it is not more probable that we should determine justly upon the exactness of his metres, than that we should be able to cast up rightly an account stated in coins of a former age, of whose current rates and denominations we are totally ignorant. . . .

[p. 91] The great number of verses sounding complete even to our ears, which is to be found in all the least corrected copies of his works, authorizes us to conclude, that he was not ignorant of the laws of metre. Upon this conclusion it is impossible not to ground a strong presumption, that he intended to observe the same laws in the many other verses, which seem to us irregular ; and if this was really his intention, what reason can be assigned sufficient to account for his having failed so grossly and repeatedly, as is generally supposed, in an operation, which every Ballad-monger in our days, man, woman, or child, is known to perform with the most unerring exactness, and without any extraordinary fatigue ? . . .

observer ces mêmes lois ; et si telle a réellement été son intention, par quelle raison suffisante peut on expliquer des échecs aussi répétés et aussi signalés de sa part qu'on nous le voudrait faire croire, dans une opération que tout faiseur de ballades de nos jours, homme, femme, enfant, peut accomplir avec l'exactitude la plus rigoureuse et sans aucune fatigue extraordinaire ? . . .

. . . . . .

Mais un grand nombre des vers de Chaucer semblent avoir une ou deux syllabes en moins. Dans quelques-uns de ces cas, certains manuscrits fournissent bien les rectifications voulues, mais la plupart du temps, je suis convaincu qu'il ne faut compter sur aucune ressource de ce genre : par conséquent, si le texte est correct, on peut se demander si le vers ne pourrait pas être également rendu correct, en adoptant pour certains mots une prononciation, qui à la vérité diffère de l'usage actuel, mais qui a probablement été celle de l'auteur.

Par exemple, au génitif singulier et au pluriel des substantifs . . . il est hors de doute que certains mots comme *shoures* (v. 1), *croppes*

But a great number of Chaucer's verses labour under an apparent Deficiency [p. 93] of a syllable, or two. In some of these perhaps the defect may still be supplied from MSS. ; but for the greatest part I am persuaded no such assistance is to be expected ; and therefore, supposing the text in these cases to be correct, it is worth considering whether the verse also may not be made correct, by adopt- [p. 94] ing in certain words a pronunciation, different indeed from modern practice, but which, we have reason to believe, was used by the author himself.

For instance, in the Genitive case Singular and the Plural Number of Nouns . . . there can be no doubt that such words as, *shoures*, ver. 1, *croppes*, ver. 7, *shires*, ver. 15, *lordes*, ver. 47, &c. were regularly pronounced as consisting of two syllables. . . . In like manner, we may be sure that *ed*, . . . made . . . a second syllable in the words, *perced*, ver. 2, *bathed*, ver. 3 . . . &c. . . .

. . . . . .

But nothing will be found of such extensive use for supplying the deficiencies [p. 96] of Chaucer's metre as the pronunciation of the *e* feminine. . . .

The third kind of irregularity, to which an English verse is liable, is from [p. 102] the Accents being misplaced. The restoring of Chaucer's words to their just number of syllables, by the methods which have been pointed out above, will [p. 103] often be of signal service in restoring his accents also to their proper places. . . . [In addition] I am persuaded that in his French words he most commonly laid his accent according to the French custom . . . which, as is well known, is the very reverse of our practice. Thus in ver. 3, he uses *licoûr* for *liquour* . . . &c. &c.

In the same manner he accents the last syllable of the Participle Present, as, ver. 885, 6, *wedding—coming* . . . if he followed this practice at the end of his [p. 104] verses, it is more than probable that he did the same in the middle, whenever it gave a more harmonious flow to his metre ; and therefore in ver. 4 instead of *vértue*, I suppose he pronounced *vertûe* ; . . . &c. . . .

It may be proper, however, to observe, that we are not to expect from

(v. 7), *shires* (v. 15), *lordes* (v. 47), aient reçu dans la prononciation courante une valeur dissyllabique. . . . De même, nous pouvons être certains que '*ed*' . . . formait . . . une seconde syllabe dans les mots *perced* (v.2), *bathed* (v. 3) . . . etc. . . .

. . . . . .

Mais, pour combler les vides que l'on rencontre dans le vers de Chaucer, il n'est rien de si utile que la prononciation de l'*e* féminin [suivent, pp. 96-102, divers arguments tendant à prouver que cette lettre dans le vieil anglais et dans l'anglais du moyen âge représente un son distinct].

La troisième sorte d'irrégularité à laquelle les vers anglais sont sujets, c'est le déplacement de l'accent. Si les mots de Chaucer recouvrent leur nombre légitime de syllabes, les accents seront de ce seul fait très souvent renvoyés à leur véritable place. . . . De plus je suis convaincu que le plus souvent il accentue ses mots français à la manière française, qui est, comme chacun sait, tout l'opposé de la nôtre. Ainsi, il dit licóur au lieu de líquor (v. 3), etc., . . .

Il rejette de même l'accent sur la dernière syllabe du participe présent, comme *wedding*, *coming* (v. 885, 6) . . . s'il suit cette coutume à la fin de ses vers, il est plus que probable qu'il fait de même au milieu, toutes les fois que le rythme y gagne quelque chose en fluidité et en harmonie ; de là, il n'y a qu'un pas à conclure qu'au vers 4, au lieu de *vértue*, il doit prononcer *virtúe* . . . etc. . . .

Peut-être convient-il toutefois de faire remarquer, avant d'aller plus loin, que nous ne devons pas nous attendre à trouver chez Chaucer cette régularité dans la position de l'accent que les plus grands poètes du siècle dernier nous ont appris à regarder comme indispensable. A cet égard, aucun de ses maîtres, français ou italiens, ne lui présentait un modèle de régularité parfaite : il est plutôt surprenant que sans règle et sans guide, il lui soit si rarement arrivé de placer ses accents autrement que de façon à obtenir le genre de cadence le plus convenable à la nature du sujet.

Nous avons cité des extraits assez longs de l'essai de Tyrwhitt parce que c'est, non seulement un des plus beaux

---

Chaucer that regularity in the disposition of his accents, which the practice of
p. 105] our greatest Poets in the last and the present century has taught us to consider as essential to harmonious versification. None of his masters, either French
[p. 106] or Italian, had set him a pattern of exactness in this respect ; and it is rather surprizing, that, without rule or example to guide him, he has so seldom failed to place his accents in such a manner, as to produce the cadence best suited to the nature of his verse. *The Canterbury Tales of Chaucer. To which are added An Essay upon his Language and Versification ; an Introductory Discourse and Notes* [by Thomas Tyrwhitt]. In four volumes 1775, vol. iv, pp. 1-111.

morceaux de critique synthétique que possède la langue anglaise, mais surtout parce que par la manière dont il explique et révèle Chaucer, il fait époque.

Son texte des ' Contes ' fut presque aussitôt subrepticement imprimé par Bell dans son édition des ' English Poets ' (1782) ; Anderson s'en servit également dans ses ' English Poets ' (1795), et il fut plusieurs fois réimprimé au cours du dix-neuvième siècle, ce qui le mit à la portée de tous les lecteurs.

Avec l'œuvre monumentale de Tyrwhitt comme base et point de départ, l'on démêle très nettement au cours de cette période l'extinction graduelle de certaines opinions relatives à Chaucer et longtemps vivaces, opinions nées de l'ignorance soit de sa langue, soit de ses œuvres, soit de l'une et de l'autre, et qui furent remplacées par une juste appréciation de son génie, partant d'une étude approfondie et rationnelle de ses écrits, et portant non seulement sur son imagination et sur son humour, mais aussi sur la perfection de sa technique.[1]

Ces opinions, propres surtout au dix-huitième siècle, et qui

---

[1] Pour un ancien exemple de l'effet produit par l'édition Tyrwhitt sur la moyenne de ces critiques qui vivaient de leur plume, consultez Philip Neve, *Cursory Remarks on some of the Ancient English Poets*, 1789, pp. 1-9 :—

' The *general Prologue* is justly the most celebrated part of *Chaucer's* works. [p. 2] The acuteness of his observation, his judgment, and discrimination of character are there alike conspicuous. Nor is it wonderful that a mind possessing much native humour, and enriched by long experience and extensive information, [p. 3] should exhibit characters such as are there to be found, with striking resemblance to nature and living manners. *Chaucer*, for the time when he wrote, was a very learned and a very powerful master in his art. . . .

Against his diction, his uncouth and obsolete terms (as they are called), the [p. 5] general prejudice is unreasonably strong. *Chaucer* is not now what he was, before the year 1775. In that year, Mr. *Tyrwhitt*, a gentleman who can never be named, without respect and gratitude, by any scholar, or reader of *Chaucer*, published the *Canterbury Tales* with a Glossary, Notes, and Illustrations, [p. 6] executed with method, acumen and perspicuity, nowhere exceeded, among all the commentators on books. In this edition, the text is published in its original purity ; and a reader, to go through with it, has only to consult his faithful guide, the editor ; who will equally amuse and instruct him, on the pilgrimage. Of corruptions in the text of *Chaucer*, every page, sentence, almost every line would afford example before the publication of this edition.'

Et là-dessus il cite plusieurs exemples à l'appui de son dire. Neve fait ensuite un parallèle entre Chaucer et Dryden, et cite la description du matin dans le *Conte du Chevalier*, comparant les deux versions entre elles.

fondirent peu à peu comme neige au soleil, peuvent être utilement classées et résumées comme il suit.

En ce qui concerne la *forme* :

(1) La langue de Chaucer n est qu'un jargon barbare et inintelligible.

(2) Le poète n'a pas d'oreille, il lui arrive de faire des vers boîteux, heurtés, défectueux au double point de vue du rythme et de l'harmonie.

(3) Il serait toutefois injuste de le rendre entièrement responsable de ces défauts, inévitables à une époque où la poésie était encore dans l'enfance.

(4) Conclusion, il est indispensable pour lire Chaucer, d'avoir recours à un texte modernisé.

Pour ce qui est du *fond* :

Chaucer est surtout considéré comme un poète ' facétieux,' adonné à la farce et à la grosse plaisanterie, se délectant dans les grivoiseries, dans les récits polissons et scabreux, manquant de ' sérieux ' et de tenue.

Ces opinions ne changèrent pas du jour au lendemain, il s'en faut, quoique l'édition et la préface de Tyrwhitt, lues avec quelque attention, eussent dû suffire à leur donner le coup de grâce. On ne déracine pas en un jour des opinions aussi universelles, aussi solidement implantées dans les esprits. Une surtout persista : la conviction que le vers de Chaucer était dur, raboteux, malaisé à lire et à comprendre. En 1807 ' Peter Pindar ' écrit exactement comme Hughes et Cobb cent ans plus tôt :

Quoique ton vers, hélas ! soit d'un autre âge, et voué à ne briller que dans un froid oubli.[1]

Jusqu'en 1841, nous trouvons encore Isaac d'Israëli qui

---

1 Tho' obsolete alas ! thy line
And doomed in cold neglect to shine.
Lines addressed to Chaucer (dans] the Monthly Magazine, Feb. 1, 1807. Pour le poème tout entier, voir *Chaucer Allusions*, à la date 1807.

réfute les théories de Tyrwhitt sur la versification de Chaucer, et nous affirme que ce dernier fait à plaisir les mots longs ou courts, dissyllabiques ou trissyllabiques. Il lui paraît plus que douteux que l'œuvre de Chaucer soit jamais lue par le grand public ; à l'exception des *Contes de Canterbury*, que Tyrwhitt a mis à sa portée. L'entreprise est trop hérissée de difficultés, le lecteur reculera toujours devant

ce tome épais, noir de caractères gothiques, dont les mots vieillis, les locutions obscures, le rythme heurté, ou qui nous paraît tel, ne peuvent être expliqués que par un glossaire aussi vieilli que le texte, et auquel il faut se reporter à chaque instant, de façon à nous faire perdre tout plaisir poétique, et aussi toute patience.[1]

Ce fut cette même année de 1841, qui, juste cent ans après la tentative d'Ogle, vit la dernière des ' modernisations ' chaucériennes qui ait fait quelque bruit. Il parut un petit volume intitulé *Poems of Geoffrey Chaucer Modernised*, besogne ingrate et médiocre faite par des gens de haute valeur, et de la part de quelques-uns desquels on eût certainement pu s'attendre à mieux.

Si nous devons en croire l'éditeur, Richard Hengist Horne, ce fut Wordsworth qui eut l'idée première de l'ouvrage, auquel il promit de collaborer avec l'aide de Leigh Hunt, Miss Barrett, Robert Bell, Monckton Milnes, Leonhard Schmitz et Horne lui-même. Pour le second volume (qui par bonheur ne vit jamais le jour) on devait solliciter le concours de Tennyson, Talfourd, Browning, Bulwer, Mr. et Mrs. Cowden Clarke, et

---

1 *Tyrwhit* has ingeniously constructed a metrical system to arrange the versification to the ear of a modern reader. . . . He maintained that the lines were regular decasyllables. But who can read this poet for any length, even the Canterbury Tales in the elaborated text of Tyrwhit, without being reminded of its fallacy ? . . . Dan Chaucer makes at his pleasure words long or short, and dissyllabic or trissyllabic. . . .

Are the works of our great poet to be consigned to the literary dungeon of the antiquary's closet ? I fear that there is more than one obstruction which intervenes between the poet's name, which will never die, and the poet's works, which will never be read. A massive tome, dark with the Gothic type, whose obsolete words and difficult phrases, and, for us, uncadenced metre, are to be conned by a glossary as obsolete as the text, to be perpetually referred to, to the interruption of all poetry and all patience. . . . *Amenities of Literature*, par Isaac D'Israeli, 1841, vol. i, pp. 269, 272.

Mary Howitt. Il paraît que tous ceux auxquels on s'adressa promirent volontiers leur coopération, sauf Landor, qui vit tout de suite le côté impossible de l'entreprise, et ne dissimula point sa manière de penser. Il commença par répondre à Mr. Horne qu'à son avis ' il y avait autant de gens capables de lire Chaucer qu'il y en avait qui en fussent dignes.' (Il voulait dire ' capables de lire Chaucer dans l'original '). Horne ayant mal compris cette réflexion, Landor lui écrivit une seconde lettre pour s'expliquer plus nettement ; il s'y exprime en ces termes auxquels on le reconnaît bien :

Certes je l'admire, ou plutôt je l'aime. . . . Pardonnez-moi si je vous dis que j'aimerais mieux voir Chaucer tout seul, dans la rosée d'une aube ensoleillée, qu'avec une vingtaine de gens d'esprits autour de lui pour lui arranger les cordons de ses souliers et lui boutonner son pourpoint. J'aime jusqu'à sa langue ; et ce n'est pas moi qui aiderai à en briser les vitraux sombres et splendides pour les remplacer par des vitres plus claires, mais aussi beaucoup plus minces.[1]

Horne, publiant cette correspondance en 1877, ajoute en guise de commentaire :

C'est ainsi, que grâce à l'enthousiasme sincère mais étroit des plus distingués parmi les partisans du caractère gothique, grâce à la résistance qu'ils ont opposée à tous les efforts tentés pour fondre une langue vieillie et la couler dans de nouveaux moules. . . . l'Homère anglais continue à n'avoir qu'un très petit nombre de lecteurs.

La préface des *Modernisations* est intéressante. Elle nous révèle entre autres choses, qu'en 1841 la langue de Chaucer était aussi parfaitement inintelligible qu'aux jours de Pope, et que parmi les connaissances indispensables à ses lecteurs, figurait celle de l'énigmatique ' caractère gothique ' (' black

[1] ' Indeed I *do* admire him [Chaucer], or rather, love him. . . . Pardon me if I say I would rather see Chaucer quite alone, in the dew of his sunny morning, than with twenty clever gentlefolks about him, arranging his shoestrings and buttoning his doublet. I like even his *language*. I will have no hand in breaking his dun but rich painted glass to put in (if clearer) much thinner panes.' Lettre de Walter Savage Landor à Richard Hengist Horne, 1841, imprimée dans *Letters of Elizabeth Barrett Browning addressed to Richard Hengist Horne*, ed. by S. R. Townshend Mayer, 1877, vol. i, p. 99.

letter '). Nous apprenons aussi, qu'en 1841, on avait fait tout ce qu'il était possible et désirable de faire comme étude comparée des textes chaucériens, et comme publication de notes et de glossaires. Il y a là assurément de quoi se féliciter : on se demande seulement ce que la ' Chaucer Society ' a bien pu trouver à faire depuis.

Les critiques portées par Horne sur les traductions les plus anciennes, et quelques-unes de ses propres traductions, valent la peine d'être lues ; le livre tout entier d'ailleurs est digne d'attention en tant que curiosité littéraire.[1] Il nous intéresse surtout par les documents qu'il nous fournit sur tout un chapitre de l'histoire littéraire : nous renseignant non seulement sur la popularité toujours croissante de Chaucer, depuis soixante ans, et les progrès correspondants faits par la connaissance de sa langue, mais aussi sur l'évolution de la critique anglaise comme science littéraire et philologique. Si l'on veut se faire une idée du changement qui s'est produit, qu'on essaye de s'imaginer un groupe d'hommes de lettres contemporains égaux comme prestige, comme intelligence, comme autorité, au groupe de collaborateurs dont les noms viennent d'être cités, assurément on n'arrive point à se les représenter se contentant d'un résultat aussi médiocre.

Autre constatation : l'attitude de Cowley, pour qui Chaucer manquait d'attrait, dure jusque bien avant dans le dix-neuvième siècle. On connaît l'opinion formulée par Byron : ' Malgré toutes les louanges dont on a accablé Chaucer, moi je le trouve obscène et méprisable ' (voir p. 41 plus haut). Plus tard, dans les *Hints from Horace*, il porte sur lui un jugement tout à fait

1 Voir Lounsbury, *Studies in Chaucer*, vol. iii, pp. 213-29, où se trouve une amusante revue de ce livre, et où sont signalées quelques-unes des erreurs et des méprises les plus évidentes. Ainsi une citation tirée de Drayton, et qui figure sur la première page, est attribuée à Wordsworth. Les contresens fourmillent, et l'on rencontre des traductions grotesques comme celle de la description du pauvre Clerc d'Oxford :

' Son vêtement de dessus était un simple fil,' c'est-à-dire :

' Son vêtement supérieur montrait la corde.'

(' Full thredbar was his overest courtepy ' est rendu par : ' His uppermost short coat was a bare thread.')

analogue à celui de la majorité des écrivains du dix-huitième siècle.[1] En 1812, John Galt, le romancier, nous dit : ' Je n'ai jamais pu m'amener à éprouver aucun sentiment qui approchait du respect pour Chaucer, Gower, Lydgate, et les innombrables rimeurs d'avant Henri VIII.'[2] Parole qui lui valut, nous sommes heureux de le constater, une verte semonce de la *Quarterly Review*, au mois de septembre de la même année. ' Tommy ' Moore trouve Chaucer illisible (1819).[3] Kenelm Digby, en 1844, lui décoche les épithètes d'impie et d'obscène.[4]

Et jusqu'en 1880, dans Matthew Arnold, nous retrouvons un dernier vestige de la tradition chère au dix-huitième siècle, qui veut que Chaucer, comme poète ' comique ' soit incapable de ' sérieux ' et de dignité. Matthew Arnold—et il a parfaitement raison—met Chaucer au dessous d'Homère, de Dante et de Shakespeare ; mais ce n'est pas parce que son génie est inférieur au leur, c'est parce qu'il manque de ' sérieux ' (seriousness).[5]

Longtemps après que de nombreuses et savantes publications ont rendu impossibles, pourrait-on croire, au moins les erreurs

---

1 Ye, who seek finish'd models, never cease,
By day and night, to read the works of Greece.
But our good fathers never bent their brains
To heathen Greek, content with native strains.
The few who read a page, or used a pen
Were satisfied with Chaucer and old Ben ;
The jokes and numbers suited to their taste
Were quaint and careless, anything but chaste.
Hints from Horace, par Lord Byron, 1811.

2 I have never been able to bring myself to entertain any feeling approximating to respect for the works of Chaucer, Gower, and Lydgate, and the other tribe of rhymers that preceded the reign of Henry VIII. *The Life . . . of Cardinal Wolsey*, par John Galt, 1812, p. 191, note.

3 Chaucer, for instance, in what terms some speak of him ! while I confess I find him unreadable. Lord L—— said he was glad to hear me say so, as he had always in silence felt the same. Journal de Thomas Moore, le 4 avril, 1819 [dans] *Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore*, ed. Lord John Russell, 1860, p. 198.

4 Men who are impious and obscene, like our " reverend " Chaucer, have the most bitter sarcasm for expressing the impiety and vice of others. *The Broad Stone of Honour*, par Kenelm Digby, 1844, p. 163.

5 Introduction, par Matthew Arnold, aux *English Poets*, 1880, éd. par T. H. Ward.

de fait, on continue à se heurter à la même tranquille incompétence, au même manque de science et de pondération, chez certains critiques de Chaucer, quelquefois à une ignorance déconcertante de sa vie et de son œuvre, là où l'on s'y attendrait le moins. Dans l'article *Chaucer* de l'Encyclopédie Britannique (neuvième et dernière édition), le professeur Minto nous dit que le père de Chaucer prit part à l'expédition de 1359 (au lieu de celle de 1338) ; il accepte l'authenticité de la *Cour d'Amour* et en place tacitement la date environ cent ans trop tôt ; enfin, il nous affirme que Jacques I attribue ce poème à Chaucer dans *The Kingis Quhair* ; affirmation absolument dénuée de fondement.[1]

Jusqu'à un critique de la valeur de Leslie Stephen, qui dans le *Cornhill* du mois de mars, 1877, attribue à Chaucer un nombre considérable de poésies apocryphes, et ajoute dans une note sur la *Cour d'Amour* : 'Les érudits rejettent l'authenticité de ce morceau, mais nous, qui n'avons pas la prétention d'écrire une étude critique érudite, nous ne pouvons nous décider à nous priver d'un élément de cette importance.'

Toutefois, ce ne sont là en réalité que des cas isolés, qui se rattachent à l'époque précédente, et la grande majorité de la critique, au dix-neuvième siècle, a pensé d'une façon tout autre. Byron excepté, tous les plus grands écrivains de la première partie du siècle ont été fervents lecteurs et admirateurs de Chaucer.

Scott l'apprécie infiniment ; il fait remarquer que Chaucer est souvent très supérieur à son traducteur Dryden ; il lui consacre quelques lignes charmantes dans *Woodstock* ;[2] il le cite dans plusieurs de ses romans, et en 1817 il exhorte ceux qui voudraient le lire, à ne pas se laisser rebuter par des difficultés plus ap-

---

1 The Court of Love was imitated by James I. of Scotland in the *Kingis Quhair*, and . . . in paying the customary compliment to his poetical masters he mentions no names but those of Lydgate and Gower, who were clearly incapable of writing the poem, and Chaucer . . . *it is inconceivable that he* (James) *could have attributed the Court of Love to Chaucer in ignorance*, and without having heard a whisper of its real authorship.

2 Voir *Woodstock* (1826), ch. xvi :—

Then you think there are no such things as apparitions, Master Bletson ? said Everard. . . . 'Dreams, dreams, dreams, my simple Colonel,' said

parentes que réelles, comme celle de l'orthographe archaïque. (Dedicatory Epistle to *Ivanhoe*.)

Blake nous a laissé un merveilleux morceau de critique sur les *Contes de Canterbury*, chef d'œuvre de pénétration, qui à certains points de vue ressemble étrangement à du Carlyle ; il y démontre que l'auteur, en décrivant ses pèlerins, a aussi voulu dépeindre les éternelles différences entre les castes et les types de la race humaine ; principes éternels dont la manifestation extérieure varie dans les détails, mais dont l'essence reste la même : le Héros, le Coquin, l'Apôtre, et ainsi de suite. Car ' tous les âges sont des pèlerinages vers Canterbury, nous passons tous, empreints de l'un ou de l'autre de ces caractères, il ne naît pas au monde un enfant qui ne soit un des pèlerins de Chaucer.' [1]

Bletson. . . . ' Old Chaucer, sir, hath told us the real moral on't—He was an old frequenter of the forest of Woodstock here——'

' Chaser ? ' said Desborough ; ' some huntsman belike, by his name—Does he walk, like Hearne at Windsor ? '

' Chaucer,' said Bletson, ' my dear Desborough, is one of those wonderful fellows, . . . who live many a hundred years after they are buried, and whose words haunt our ears after their bones are long mouldered in the dust.'

' Ay, ay ! . . . But what says he to the matter ? '

' Only a slight spell, which I will take the freedom to repeat to Colonel Everard,' said Bletson ; ' but which would be as bad as Greek to thee, Desborough. Old Geoffrey lays the whole blame of our nocturnal disturbance on superfluity of humours :

> Which causen folke to dred in their dreams
> Of arrowes, and of fire with red gleams,
> Right as the humour of the Melancholy
> Causeth many a man in sleep to cry,
> For fear of great bulls and bears black,
> And others that black devils will them " take."

Voici les autres allusions faites à Chaucer par Scott : Review of Godwin's Life of Chaucer dans *Edinburgh Review*, Jan. 1804 ; Scott's edition of Dryden, London, 1808, Life of Dryden, vol. i, pp. 494-503 et Notes (voir Chaucer Allusions, à la date 1808) ; *Ivanhoe* (1817) Dedicatory Epistle, et ch. ii et xii, avec des extraits de Chaucer en tête ; *An Essay on Chivalry* (1818), Scott's Misc. Prose Works, Edinburgh, 1834-71, vol. vi, p. 42 ; *The Monastery* (1820), ch. xiii ; *Letters on Demonology and Witchcraft* (1830), allusion à Wife of Bath's Tale ; *History of Scotland* (1830), vol. i, pp. 333, 351 ; *Castle Dangerous* (1835), ch. ii.

[1] Pour le passage tout entier, voir Appendice II, p. 293 plus bas. L'admirable tableau des Pèlerins, que nous devons au pinceau de Blake, est loin d'avoir, même en Angleterre, toute la célébrité qu'il mérite, tandis que celui de Stothard, d'un mérite bien inférieur, est bien connu en France, et cela depuis assez longtemps ; voir plus loin pp. 255, 344.

Quant à Wordsworth, Chaucer est un de ses rares auteurs de chevet, un des très rares auteurs auxquels il se soit senti et reconnu inférieur. Southey l'a loué à plusieurs reprises, et a parlé avec enthousiasme de la souplesse de son talent, déclarant que ' sous ce rapport, l'Arioste seul peut lui être comparé, avec Shakespeare qui l'a égalé.' [1] Coleridge écrit en 1834 : ' Je fais de plus en plus mes délices de la lecture de Chaucer. Sa gaieté virile en particulier séduit ma vieillesse. Quelle tendresse exquise, et en même temps quelle absence totale de rien qui ressemble à une mélancolie malsaine ou à une tristesse morbide.'[2]

Landor, ainsi que nous l'avons vu, l'a admiré profondément. Shelley a parlé de lui avec une sympathie faite d'intelligence et de vénération,[3] Keats voudrait ' balbutier là où le vieux Chaucer eût chanté.' [4] Hazlitt, qui lui a consacré les premiers efforts de la critique renaissante, muette depuis Dryden, lui assigne une place auprès de Spenser, parmi les quatre premiers poètes de l'Angleterre.[5] Dès 1815 Miss Mitford écrit : ' Deux

---

1 Chaucer displays a versatility of talents which neither of the others [*i.e.* Petrarch and Dante] seem to have possessed : in which only Ariosto has approached and only Shakespeare equalled him. Few, indeed, have been so eminently gifted, with all the qualifications of a poet, essential or accidental. *Specimens of the Later English Poets*, par Robert Southey, 1807, vol. i, p. xvi.

2 I take increasing delight in Chaucer. His manly cheerfulness is especially delicious to me in my old age. How exquisitely tender he is, and yet how perfectly free from the least touch of sickly melancholy or morbid drooping. *Table Talk*, le 15 mars, 1834.

3 Voir *Defence of Poetry*, 1821, Shelley's Works, ed. H. Buxton Forman, 1880, vol. ii, pp. 130, 134 :—

The age immediately succeeding to that of Dante, Petrarch and Boccaccio, was characterised by a revival of painting, sculpture and architecture. Chaucer caught the sacred inspiration. . . . . It exceeds all imagination to conceive what would have been the moral condition of the world if neither Dante, Petrarch, Boccaccio, Chaucer, Shakespeare, Calderon, Bacon, nor Milton, had ever existed.

4 Voir *Endymion* (1818), livre i, vers 131-4 :

But let a portion of ethereal dew
Fall on my head, and presently unmew
My soul ; that I may dare, in wayfaring,
To stammer where old Chaucer us'd to sing.

5 Voir *Lectures on the English Poets*, London, 1818, Lect. II, p. 39 :—

I shall take as the subject of the present lecture, Chaucer and Spenser, two out of four of the greatest names in poetry of which this country has to boast.

ou trois des Contes de Canterbury, et quelques passages choisis des autres ouvrages de Chaucer, valent à eux seuls tout ce qui a été fait sous le règne de la reine Anne.' [1] De Mrs. Browning, malgré les ' adaptations,' lui est venue la louange la plus charmante, la plus fine et la plus judicieuse qu'aucune plume ait jamais produite ; [2] enfin William Morris, qui en 1855, avec Burne-Jones, ne se lassait point de lire et de relire Chaucer, l'a finalement choisi pour maître, et depuis l'époque d'Elisabeth, aucun grand poète anglais ne semble avoir reçu l'inspiration chaucérienne aussi directement que l'auteur de l'invocation passionnée :

——Would that I
Had but some portion of that mastery
That from the rose-hung lanes of woody Kent
Through these five hundred years such songs have sent
To us, who, meshed within this smoky net
Of unrejoicing labour, love them yet.

---

1 Two or three of Chaucer's Canterbury Tales, and some select passages from his other productions, are worth all the age of Queen Anne . . . ever produced. Lettre à Sir William Elford, July 7, 1815 ; Life of Mary Russell Mitford, ed. Rev. A. G. L'Estrange, 1870, vol. i, p. 311.

2 In Chaucer we touch the true height, and look abroad into the kingdoms and glories of our poetical literature, it is with Chaucer that we begin our ' Books of the Poets ' . . . the genius of the poet shares the character of his position : he was made for an early poet, and the metaphors of dawn and spring doubly become him. A morning star, a lark's exaltation, cannot usher in a glory better . . . Uprose the sunne, and uprose Emilie, and uprose her poet, the first of a line of kings, conscious of futurity in his smile . . .

His senses are open and delicate, like a young child's—his sensibilities capacious of supersensual relations, like an experienced thinker's. Child-like, too, his tears and smiles lie at the edge of his eyes, and he is one proof more among the many, that the deepest pathos and the quickest gaieties hide together in the same nature . . . We cannot help observing, because certain critics observe otherwise, that Chaucer utters as true music as ever came from poet or musician ; that some of the sweetest cadences in all our English are extant in his—' swete upon his tongue, in completest modulation. *Books of the Poets*, par Elizabeth Barrett Browning, dans cinq articles imprimés d'abord dans le *Athenæum*, 1842, republiés en 1863, sous le titre : *The Greek Christian Poets and the English Poets*, pp. 110, 111.

Voir aussi, *A Vision of Poets*, 1844, par Mrs. Browning :

And Chaucer, with his infantine
Familiar clasp of things divine
That mark upon his lip is wine.

And thou, O Master !—Yea, my Master still,
Whatever feet have scaled Parnassus' hill,
Since like thy measures, clear and sweet and strong,
Thames' stream scarce fettered drave the dace along
Unto the bastioned bridge, his only chain.
O Master, pardon me, if yet in vain
Thou art my Master, and I fail to bring
Before men's eyes the image of the thing
My heart is filled with : thou whose dreamy eyes
Beheld the flush to Cressid's cheek arise,
When Troilus rode up the praising street,
As clearly as they saw thy townsmen meet
Those whom in vineyards of Poictou withstood
The glittering horror of the steel-topped wood.[1]

Les Revues aussi changent sensiblement de ton dans les premières années du dix-neuvième siècle ; on y compare sans cesse Chaucer à Shakespeare, quelquefois à Goethe. La ' Quarterly ' lui est généralement favorable, et va parfois jusqu'à l'enthousiasme. Ainsi dans le numéro de mai 1809, Chaucer est placé immédiatement au-dessous de Shakespeare et de Milton ; en juillet, 1814, il devient ' un astre de première grandeur ' et l'on ajoute qu'il est honteux que de toutes ses œuvres, les *Contes de Canterbury* seuls aient paru dans une édition critique digne de ce nom ; en octobre 1832, c'est ' le plus Homérique de nos poètes.'

Mais ces tributs d'éloges, il faut bien le dire, tout mérités qu'ils sont, sont rarement l'expression d'une critique éclairée, et s'étayent d'une connaissance insuffisante de l'œuvre de Chaucer. C'est seulement en 1862, aux États-Unis, que la dissertation du Professeur Child, sur l'emploi de l' ' *e* ' final dans le manuscrit Harleian 7334, dissertation magistrale et à tous égards complète, avec la fondation de la Chaucer Society en 1868, a inauguré l'œuvre de critique érudite qu'a enfin parachevée le dix-neuvième siècle.

Fondée par le Docteur Furnivall en l'honneur de Chaucer, se proposant de ' montrer à ses disciples et à ses admirateurs dans

[1] *The Life and Death of Jason*, livre xvii.

quelle mesure les meilleurs manuscrits inédits de ses œuvres diffèrent des éditions imprimées,' la Chaucer Society a poursuivi et atteint quatre sortes de résultats :

(1) Impression de tous les meilleurs manuscrits chaucériens.
(2) Connaissance exacte de la chronologie des œuvres de Chaucer, y compris l'ordre et le groupement des *Contes de Canterbury*.
(3) Formation définitive du canon de Chaucer.
(4) Découverte de nombreux faits jusqu'alors ignorés, relatifs à Chaucer, et à sa famille.

(1) Le premier manuscrit isolé, qui ait été imprimé, est le manuscrit Harleian 7334, des *Contes de Canterbury*, édité en 1848-51 par Thomas Wright pour la Percy Society, avec des variantes de leçons et des additions empruntées au manuscrit Lansdowne. Depuis lors, l'entreprise de l'impression des manuscrits a été continuée et menée à bonne fin, grâce à l'infatigable énergie du Docteur Furnivall, dont l'édition des *Contes* ('Six-Text édition')[1] fut le premier ouvrage entrepris par la Society (1868-1877). La publication de tous les meilleurs manuscrits dans une édition imprimée rendit possible l'édition Gilman, publiée à Boston en 1880, et enfin, et surtout, l'édition critique et fidèle des œuvres complètes de Chaucer, par le professeur Skeat, en 1894-97.

Il est intéressant de faire le compte des éditions de Chaucer, (œuvres complètes ou sélections), publiées au cours des soixante dernières années. Cette statistique témoigne assez de l'accroissement continu du nombre de ses lecteurs, ainsi que de l'accélération imprimée à ce mouvement par les travaux de la Chaucer Society. Le tableau ci-dessous permet d'en juger d'un coup d'œil. De 1800 à 1850 il paraît quatre éditions des œuvres poétiques complètes de Chaucer, reproduisant le texte original, et une édition 'modernisée.' De 1850 à 1900, ce sont

[1] Les six manuscrits des *Contes de Canterbury*, les plus anciens et les meilleurs, imprimés en synopse ; ce qui montre tout de suite toutes les différences des textes.

sept éditions nouvelles et deux réimpressions. Tandis qu'on ne relève qu'une seule édition des *Contes de Canterbury* publiée dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la seconde moitié en compte dix-huit. Quant aux poèmes choisis ou

TABLEAU DES ÉDITIONS DES ŒUVRES DE CHAUCER DE 1800 A 1910.

Nombre d'Éditions publiées

	1800-1850	1850-1900	1900-1910
Œuvres Complètes reproduisant le texte original	4	7 (plus 2 réimpressions)	2
Œuvres Complètes modernisées	1	—	—
Contes de Canterbury (texte original).	1	18	2
Contes de Canterbury modernisés	—	3	5
Contes de Canterbury paraphrasés ou 'retold'	—	—	4
Poèmes choisis ou publiés séparément (texte original)	5	59	20
Poèmes choisis ou publiés séparément (modernisés)	6	1	4
Poèmes choisis ou paraphrasés, ou 'retold'	2	5	2
TOTAL	19	95	39

poèmes isolés (texte original) il y en a cinq éditions de 1800 à 1850, et cinquante-neuf de 1850 à 1900. Et cette hausse des chiffres ne semble pas près d'avoir atteint son terme. Depuis 1900, il a paru deux éditions nouvelles des œuvres complètes de Chaucer, deux éditions des *Contes de Canterbury*, et jusqu'à vingt éditions de Poèmes choisis.[1]

(2) Les premières recherches faites pour établir l'ordre chronologique des œuvres de Chaucer, sont dues à un homme qui n'avait jamais jeté les yeux sur un manuscrit chaucérien, ni entendu parler de la Chaucer Society : le professeur Ten Brink, dont les *Chaucer Studien* en 1870, furent une révélation pour

[1] De la Clarendon Press d'Oxford, on me dit que les œuvres poétiques de Chaucer se vendent plus que celles de Pope ou de Dryden ; à ce point de vue, c'est lui qui est l'auteur le plus 'populaire' des trois.

la critique anglaise. Pour la première fois, on commençait à y voir clair dans la question de l'authenticité des textes chaucériens, et à entrevoir l'ordre dans lequel ils avaient dû se succéder. Plusieurs questions secondaires demeurent encore pendantes, mais pour ce qui est de la chronologie relative des œuvres, celle de Ten Brink est généralement admise.

Mr. Bradshaw, à Cambridge, avait travaillé de son côté, pendant plusieurs années, à la solution du même problème, mais n'avait publié aucun de ses résultats. Pour la structure et le groupement des contes, c'est à lui cependant qu'on doit d'avoir trouvé la clef de l'énigme.

(3) De nombreux érudits ont travaillé à séparer définitivement les poèmes authentiques des autres, notamment Ten Brink, Bradshaw, Furnivall, Koch, et Skeat, et les résultats auxquels ils sont arrivés se trouvent résumés dans les livres comme la *Chronology of Chaucer Writings*, par Koch, Chaucer Society, 1890 ; *Chaucer* (dans) *Literature Primers*, par Pollard seconde édition 1903 ; *Complete Works of Chaucer*, ed. Skeat, 1894, avec introductions aux vols. i et vi ; *Chaucer Canon*, par Skeat, 1900 ; *Development and Chronology of Chaucer's Works*, par Tatlock, Chaucer Society, 1907.

(4) Parmi les documents relatifs à la vie de Chaucer, quelques-uns ont été publiés par Godwin en 1803, et plusieurs par Sir Harris Nicolas en 1843, mais c'est surtout au Docteur Furnivall que revient l'honneur des principales découvertes faites dans cet ordre d'idées, tant à cause de l'étendue et de l'activité de ses propres recherches, que parce qu'il a su communiquer son ardeur à d'autres ; et notamment à MM. Selby, Bond et Kirk ; de sorte qu'en 1900 on a pu faire paraître le recueil complet des *Documents officiels relatifs à la Vie de Chaucer* (*Life Records of Chaucer*), en l'honneur de son cinquième centenaire.

C'est ainsi que nous avons vu l'œuvre avancer, et le poète recevoir son dû ; et Francis Thynne sentirait son cœur bondir d'allégresse, s'il pouvait voir comme les ' Woorkes of Chaucer, by much conference and many judgments,' ont enfin atteint

'their true perfectione and glory.' Après de longues années d'indifférence et d'interprétations erronées, nous, les privilégiés d'aujourd'hui, possédons enfin les vers du vieux poète tels qu'il les a écrits. Nous pouvons les lire nous-mêmes, sans avoir pénétré le secret du 'caractère gothique,' et il semble que Chaucer nous sourie avec bienveillance, et nous dise :

> Be glad, thou reder, and thy sorwe of-caste,
> Al open am I ; passe in and hy the faste !

CHAPITRE II

EXAMEN ET CLASSIFICATION DES DIFFÉRENTS TYPES D'ALLUSION A CHAUCER

Les allusions à Chaucer, depuis sa mort jusqu'en 1800, peuvent assez facilement se ramener à dix-sept types définis, dont nous croyons utile de donner un rapide aperçu.

1. Passages de dédicaces, revêtant l'une des formes suivantes.
   (*a*) *Témoignage de reconnaissance envers Chaucer, comme envers le premier et le plus grand des poètes anglais.*
   (*b*) *Mentions faites de Chaucer, en compagnie de Gower et de Lydgate.*
   (*c*) *Mentions faites de Chaucer, en compagnie d'autres poètes.*
   (*d*) *Apostrophe d'un poète ou d'un écrivain, dans laquelle il exprime le désir de posséder le génie ou la muse de Chaucer, ou d'évoquer son esprit ; ou encore, assertion faite par un écrivain, que l'âme de Chaucer revit en lui, ou dans un autre poète.*

(*a*) *Témoignage de reconnaissance envers Chaucer, comme envers le premier et le plus grand des poètes anglais.*

C'est là le type le plus commun au début, et pendant les cent cinquante années qui ont suivi la mort de Chaucer. On en trouve des exemples parmi les contemporains du poète, parmi ses successeurs immédiats, et parmi les poètes de ' l'école de Chaucer,' aussi bien en Angleterre qu'en Ecosse. Lydgate est le spécimen type de ce genre. Il écrit longuement sur ce sujet, il se lamente sur sa propre infériorité, et sur la perte irréparable qu'il a subie à la mort de son maître.[1] Nous devons classer avec Lydgate

[1] Voir en particulier pour des mentions de cette nature dans Lydgate, *Chaucer Allusions* : *c.* 1401, *The floure of curtesye*, stances 34-5 ; *c.* 1403, *De Curia Sapientiae*, Proheme ; 1409-11, *The Life of our Lady* ; 1412-20, *The hystorye, sege and destruccyon of Troye* ; 1430, *This world is a thrughfare ful of woo* ; et *Fall of Princes*.

Hoccleve (*Regement of Princes*, 1412), Scogan (*c.* 1407), Walton (1410), Jacques I (1423), Bokenam (1443-7), Shirley (*c.* 1450), Ashby (*c.* 1470), Dunbar (1503), et Hawes (1503-4).[1] Ce type d'allusion survit encore dans George Gascoigne (*The Grief of Joye*, 1576), Spenser (*Shepheardes Calender*, 1579, et *Faerie Queene*, 1590-6), et Michael Drayton (*Épitre à Henry Reynolds*, 1627, voir p. 45 plus haut). Drayton reconnaît à Chaucer parmi les poètes anglais, la priorité, mais non la prééminence.

(*b*) *Mentions faites de Chaucer, en compagnie de Gower et de Lydgate.*

Dès le début, à part deux ou trois exceptions, ces mentions sont faites sur un ton quasi officiel, et viennent bientôt se résumer en une sorte de formule consacrée. De ce genre sont Bokenam (1443-7), un Anonyme (vers 1450), Ashby (vers 1470), Douglas (1501), Hawes (1503-4), Feylde (1509), Rastell (1520), Skelton (1523), Lindsay (1530), Forrest (vers 1545), Harvey (1577), Lawson (1581), Meres (1598), Bodenham (1600), et Freeman (1614), le dernier écrivain qui mentionne ces trois poètes et ne mentionne qu'eux.[2] (Voir plus bas, p. 145 note.)

(*c*) *Mentions de Chaucer, en compagnie d'autres poètes.*

Celles-ci sont si communes, qu'il est inutile de les énumérer. La plus ancienne émane de Henry Bradshaw, qui, dans sa *Holy Lyfe and History of Saynt Werburge*, 1513, classe Chaucer avec Lydgate, Barkley et Skelton.[3] Dans certaines strophes de

1 Voir *Chaucer Allusions*, à ces différentes dates.

2 Voir *Chaucer Allusions*.

3 To all auncient poetes, litell boke, submytte the
Whilom flowyng in eloquence facundious,
And to all other whiche present nowe be :
Fyrst to maister Chaucer and Ludgate sentencious.
Also to preignaunt Barkley nowe beyng religious
To inuentiue Skelton and poet laureate
Prayo them all of pardon both erly and late.

The Holy Lyfe and History of Saynt Werburge, par Henry Bradshaw, 1513. Imprimé par R. Pynson, 1521, sign, S ii ; ed. par Carl Horstmann, E. E. T. Soc., 1887, p. 199.

1561,[1] Chaucer est classé avec Homère, Virgile et Ovide. Churchyard (1568) le place à côté de ' Peers Plowman, Surrey et Lord Vaus.' [2] On réunit souvent son nom à ceux de Sir Thomas More, Surrey, Sidney, et plus tard à ceux de Spenser, Drayton, Shakespeare et Jonson. Enfin, au dix-huitième siècle, on ajoute ceux de Milton, Cowley et Dryden.

(*d*) *Apostrophe d'un poète ou d'un écrivain, dans laquelle il exprime le désir de posséder le génie ou la muse de Chaucer, ou d'évoquer son esprit ; ou encore, assertion faite par un écrivain, que l'âme de Chaucer revit en lui, ou dans un autre poète.*

On ne trouve guère d'exemple de ce genre dans les premiers temps, car tels étaient le respect et la vénération des premiers admirateurs du poète, que nul d'entre eux n'eût osé émettre l'idée ni l'espoir que son génie, ou même une partie de son génie, pût passer à aucun de ses successeurs. Lydgate se compare défavorablement à son maître, et ne songe jamais à rivaliser avec lui, tant est grande la distance qui les sépare. Nous pouvons également remarquer combien est humble la dernière stance du prologue de la *Politique active d'un Prince* (*Active Policy of a Prince*), par George Ashby (vers 1470).[3] A l'époque

---

[1] Auteur inconnu. Ces strophes se trouvent dans la préface des *Firste syxe bokes of the mooste Christian poet Marcelius Palingenius, called the zodiake of life* . . . Newly translated by Barnaby Googe, 1561. Elles ne figurent pas dans l'édition de 1560, ' the first thre books,' ni dans l'édition de 1565 ; voir *Chaucer Allusions*, p. 96.

[2] . . . Peers plowman was full plaine,
And Chauser's spreet was great
Earle Surry had a goodly vayne :
Lord Vaus the marke did beat.
Stances, par Thomas Churchyard, apposées à *Pithy pleasant and profitable Workes of maister Skelton, Poete Laureate.* Nowe collected and newly published, anno 1568, sign.*A iij. Poetical works of J. Skelton, ed. A. Dyce, 1843, vol. i, p. lxxviii.

[3] So, I, George Asshby, not comparisoñ
Making to youre excellent enditing,
With right humble prayer & orisoñ,

d'Élisabeth, Chaucer était encore très admiré, mais moins vénéré. C'est alors que nous trouvons pour la première fois le genre d'allusions qui nous occupe en ce moment. On n'en retrouve guère d'exemple après 1650, jusqu'à ce que William Morris, deux cents ans plus tard, le choisisse définitivement comme maître. Citons Stanihurst (1582), Churchyard (1587), Spenser (1590-6, voir p. 30 plus haut), Harvey (1592), Davies (1594), Haxby (1636), E. G. (1646).[1] Enfin l'allusion bien connue de Milton dans *Il Penseroso* (1623) se range dans cette catégorie (voir p. 45 plus haut).

Pray god that by you I may haue lernyng,
And, as a blynde man in the wey blondryng,
As I can, I shall now lerne and practise
Not as a master but as a p[r]entise.

Active policy of a Prince (prologue), par George Ashby, c. 1479. Camb. Univ. lib. ms. Mm. iv, 42, ff.2*v*-3. George Ashby's poems, ed, M. Bateson, E. E. T. Soc., extra series lxxvi, 1899, pp. 13-14.

1 O that I thy prayses could well decipher in order,
Like *Homer* or *Virgil*, or *Geffray Chauncer* in English :

Thee First Fo[v]re Bookes of Virgil his Æneis ; translated intoo English heroical verse, by Richard Stanyhurst : wyth oother Poetical diuises theretoo annexed. Imprinted at Leiden in Holland by John Pateo, 1582. *Epitaph vpon . . Lord Girald fitz Girald*, p. 106. Ed. E. Arber, English scholars library, 1880, pp. 4, 152.

If *Ouids* skill I had, or could like *Homer* write,
Or *Dant* would make thy muses glad, to please y worlds delite,
Or *Chawser* lent me in these daies, some of his learned tales,
As *Petrarke* did his *Lawra* praise, so would I speake of *Wales*.

The Worthiness of Wales, by Thomas Churchyard, 1589. An Introduction for Breaknok Shiere, sign. H l*v*. Reprint of edn. of 1587, Spenser soc., 1876, p. 62.

Some Tales to tell, would I a Chaucer were :
Yet would I not euen-now an Homer be :
Though Spencer me hath often Homer term'd ;

Fovre Letters, and certaine Sonnets, especially touching Robert Greene . . . [by Gabriel Harvey, 1592] . . . The Second Letter. *To my louing friend, Maister Christopher Bird of Walden*, p. 73. Works of G. Harvey, ed. A. B. Grosart, Huth Library, 1884, vol. i, p. 252. (*voy. p. suivante*)

2. Citations tirées des œuvres de Chaucer (ou attribuées à Chaucer), ou allusions à l'un de ses personnages.

(*a*) *A titre purement littéraire.*

(*b*) *Pour appuyer une question de morale, dont Chaucer est représenté comme le champion ou comme l'adversaire.*

(*c*) *Comme faisant autorité dans diverses questions, ou à titre de précédent.*

Dans la première subdivision (*a*), Lydgate marche en tête, car il cite Chaucer continuellement, et fait des allusions

---

O that I could old Gefferie's Muse awake,
Or borrow Colin's fayre heroike stile,
Or smooth my rimes with Delia's servants' file.

Orchestra, or *A Poeme on Dauncing*, by Sir John Davies (écrit en 1594), stanza 128. Davies' Works, ed. A. B. Grosart, Fuller's Worthies' Library, 1869, 76, vol. i, p. 229.

Who wisely reades thy lines may well be bolde,
Pythagoras his Paradoxe to holde
That dead mens soules (for which men fondly mourne)
Are not extinct, but after death returne
To other bodies, and may plainely see
Old *Geffry Chaucers* soule reviu'd in thee.
Such heavenly Raptures, sentences divine
No soule could vtter, but or his or thine ;

Clarissimo viro Domino Carolo Fitz-geofrido, Steph. Haxby Cantabrigiensis. S. P. D. [dans] The Blessed Birthday, by Charles Fitz-Geffry, 1636, 2nd edn. [ne se trouve pas dans la première édn.], sign. *4. The Poems of the Rev. Charles Fitz-geoffrey, ed. A. B. Grosart, 1881, p. 117.

To the Author

If ever I believ'd *Pythagoras*,
(My dearest friend) even now it was,
While the grosse Bodies of the *Poets* die
Their Souls doe onely shift. And *Poesie*
Transmigrates, not by chance or lucke
So *Chaucers* learned soule in *Spencer* sung,
(*Edmund* the quaintest of the Fairy throng),
And when that doubled Spirit quitted place
It fill'd up *Ben* . . .

Commendatory Verses to the author [par 'E. G.', dans] *Men Miracles with other Poems*, by M[artin] Ll[uelyn], St[udent] of Ch[rist] Ch[urch] in Oxon, Printed in the yeare 1646, sign. A 5. Ces strophes sont réimprimées dans T. Corser's Collectanea, Chetham soc., part 8, 1878, p. 366.

répétées à ses récits.[1] On en trouve un certain nombre au quinzième et au seizième siècles, mais surtout de 1600 à 1650. Rien que dans la première moitié du dix-septième siècle, on en compte presque deux fois autant que dans le dix-huitième siècle tout entier. Des écrivains comme Camden, Selden, Burton, Ben Jonson, Milton et Joseph Hall citent Chaucer (et certains d'entre eux à plusieurs reprises) d'une façon qui montre qu'ils le connaissent à fond. Au dix-huitième siècle, au contraire, il n'est pas un seul écrivain qui le cite avec la même sûreté et le même à-propos, en homme qui se trouve en pays de connaissance ; à l'exception des philologues et des spécialistes, comme Morrell ou Tyrwhitt, ou des auteurs d'histoires de la littérature comme Thomas Warton et Robert Henry. Les autres citent Chaucer mal à propos, et dévoilent une ignorance impardonnable. Addison, par exemple, cite élogieusement comme étant de Chaucer, un poème du seizième siècle *Le Remède d'Amour* (*The Remedy of Love*), imprimé par Thynne,[2] et Swift attribue la Commère de Bath à Shakespeare.[3] Horace Walpole non plus ne semble pas en avoir su très long sur le compte de la Commère, et dans une lettre datée de 1789, il va jusqu'à nommer Spenser comme auteur de deux vers bien connus du Prologue.[4]

---

[1] Il se peut que la plus ancienne allusion de ce genre soit celle qui se rapporte à *Troïlus* dans la *gest hystoriale* (1400), mais il est douteux qu'il s'agisse du *Troïlus* de Chaucer. Voir *The Gest hystoriale*, ed. G. A. Panton et David Donaldson, Early English Text Society, 1869 et 1874, pp. 261-2.

[2] *The Spectator*, No. 73, mai 24, 1711.

[3] Voir une lettre de Swift à Gay, où, en réponse à une réflexion de Gay sur sa comédie, *The Wife of Bath*, Swift écrit : 'I have heard of the Wife of Bath, I think, in Shakespeare.' Pope's Works, ed. Elwin, 1871, vol. vii, p. 167.

[4] Lettre à Sir Horace Mann, Chelsea, 29 juillet, 1742 :—

'They have given Mrs. Pulteney an admirable name, and one that is likely to stick to her—instead of Lady Bath, they call her the wife of Bath.' [Note de Walpole] 'In allusion to the old ballad.' Ten Brink, se fondant sans doute sur cette allusion, et peut-être sur la *New Wife of Beath* (un poème) 1700, émet l'hypothèse que le nom de 'Wife of Bath' a pu être une sorte de locution passée en proverbe, avant même que Chaucer l'eût immortalisé.

Lettre à Mesdemoiselles Berry, 4 septembre, 1789 :—

'As Spenser says,

A semely man our hoste is withal,
To ben a marshall in a lordis hall.'

Voici, jusqu'en 1800, la liste des passages où Chaucer est cité à titre purement littéraire. On les trouvera facilement dans les *Chaucer Allusions*, sous leurs dates respectives.

Gest hystoriale (*avant* 1400) ?, Lydgate (1400-30), Edward, 2nd Duke of York (1406-13), Scogan (*c.* 1407), Hoccleve (1421), Anonyme (1440?), Norton (*c.* 1477), John de Irlandia (1490), Hawes (1506), Skelton (1507), Feylde (1509), Margaret Roper (1535), Layton (1535), Anonyme (1536), Wyatt (*a.* 1542), Lyndsay (1548), Anonyme (1549), Baldwin (1561), Calfhill (1565), Drant (1567), B. G. (1569), Gascoigne (1575), Kirke (1579), Howell (1581), Ferne (1586), Spenser (1590-6), Greene, Nash (1592, 1599), Peele (*a.* 1596), Breton (1597), Hall (1598), Spenser (1599), Stowe, Thynne (1600), Anonyme (*c.* 1600), Rowlands (1602), Scoloker (1604), Camden (1605, 1616), Walkington (1607), Thynne (*a.* 1608), Wybarne (1609), Beaumont (1610), Ἀποδημουντόφιλος (1611), Selden, William F—— (1612), Peacham (1615), Fletcher (*c.* 1615), Burton (1621-52), B. Jonson (1625, 1629, 1632, *a.* 1637, 1641), Drayton (1627), Nash (1633), Cartwright (*c.* 1634), Fletcher (1634), Marmion (1641), Milton (1641, *a.* 1674), Hall, Kynaston (1642), Cavendish (1645), A Parliament Officer (1645-6), Selden (1646), Plume (1649), Cleveland (*a.* 1658), Jones (1659), à Wood (1661-6), Gayton (1663), Whitelock (*a.* 1675), Coles (1676), Aubrey (1683-4), Anonyme (1696), Wanley (1701), Addison (1711), Pope (1711, 1712, 1725), Johnson (1712), Gay (1715), Oldys (1725), Anonyme (1732), Walpole (1742, 1789), Carter (1753), Chatterton (*a.* 1770), Strutt (1775-6), Rogers (1782), Anonyme (1785), Ritson (1796).

Considérons maintenant les poèmes et les personnages les plus connus et les plus fréquemment cités.

L'examen de cette question montre que, jusqu'en 1700, *Troïlus et Criseyde* est de beaucoup le plus populaire, le plus généralement connu et le plus fréquemment cité de tous les poèmes de Chaucer. Si, à une époque quelconque du seizième ou du dix-septième siècle, on avait songé à traduire en

français (comme on l'a fait récemment) le chef d'œuvre de Chaucer, on aurait sans aucun doute choisi *Troïlus* de préférence aux *Contes de Canterbury*.[1] C'est le *Troïlus* que nomme en

[1] Cf. par exemple, les reférénces suivantes. Thomas Feylde dit :—

Amator

I have serched of late
Many poete laureate—
That dyuers bookes dyde make
And storyes regystred
Yet in comparyson
Of my trewe affeccyon
Scarcely can I fynde one
Syth Troylus reygned
That was trewe and faythfull
In loue that is paynfull
Without fraude dysceytefull
Or preuy stryfe—
. . . . .

Graculus

Recorde of Cresyde
Whome Troylus loued
And was sore payned
Canser doth tell
Her loue was fayned
And wortely chaunged.
And gyuen to Dyomede
With grekes to dwelle.

Here begynneth a lytel treatyse called the contrauerse bytwene a louer and a Jaye, by Thomas Feylde, 1509, sign. B iv *verso*, C i, C ii. (Imprimée dans) The Dunbar Anthology, 1401-1508, ed E. Arber, 1901, pp. 208-9, 211.

Stephen Hawes, en faisant le compte rendu des œuvres de Chaucer, consacre au *Troïlus* 4 vers, pour n'en donner que 2 aux *Contes de Canterbury* :—

The boke of fame, whiche is sentencious
He drewe him selfe, on his owne inuention
And then the tragidies, so piteous
Of the nintene ladyes, was his translation
And upon his ymagination
He made also, the tales of Caunterbury
Some vertuous, and some glad and merye.

And of Troylus, the piteous doloure
For his ladye Cresyde, full of doublenes
He did bewayle, full well the langoure
Of all his loue, and great vnhappines

premier lieu un écrivain contemporain,[1] et, si les passages de Gower [2] (1376-9) et de la *Gest Hystoriale* (*avant* 1400) font

---

> And many other bokes doubtles
> He did compyle, whose goodly name
> In prynted bookes, dothe remayne in fame.
>
> *The Historie of graunde Amoure and la bell Pucell, called the Pastime of plesure . . .* by Stephen Hawes [écrit 1506] . . . ed. Thomas Wright, Percy Society, vol. xviii, 1846, p. 53.

Sir David Lindsay [*c.* 1548], dans les vers suivants choisit sans ambages le Troïlus comme œuvre type de Chaucer :—

> Poetis thair honour to auance
> Hes put thame in rememberance
> Sum wryt of preclair Conquerouris,
> And sum of vail3eand Empriouris ;
> . . . . . .
> Sum wryt of deidis amorous ;
> As Chauceir wrait of Troilus
> How that he luiffit Cressida :
> Of Jason and of Medea.
>
> *The Historie of Ane Nobil and Wail3eand Squyer, William Meldrum*, by Sir David Lindsay. Poetical works, ed. D. Laing, 1879, vol. i, pp. 159-60.

Et George Gascoigne, lui aussi, à en juger d'après ses allusions répétées, prenait le *Troïlus* pour l'œuvre principale de Chaucer :—

> Thy brother *Troylus* eke, that gemme of gentle deedes
> To thinks howe he abused was, alas, my heart it bleedes !
> He bet about the bushe, while other caught the birds.
> Whome crafty *Cresside* mockt to muche, yet fede him still with words.
> And god he knoweth, not I, who pluckt hir first-sprong rose,
> Since *Lollius* and *Chaucer* both make doubt vpon that glose.
>
> *The delectable history of sundry aduentures passed by Dan Bartholmew of Bath . . . his first Triumphe.* Gascoigne's Poems, ed. W. C. Hazlitt, Roxb. Library, 1869-70, vol. i, p. 105.

> If *Cressydes* name were not so knowen
> And written wide on euery wall : . . .
> Thou are as true as is the best
> That euer came of Cressedes lyne.
>
> *The doale of disdaine*, etc., 1575, stanzas 5 and 8. Gascoigne's Poems, ed. W. C. Hazlitt, Roxb. Library, 1869-70, vol. i, pp. 492-3.

[1] Thomas Usk dans son *Testament of Love*, book iii, ch. iv, voir p. 6 plus haut.

[2] Dans le *Mirour de l'omme*, voir p. 5 plus haut.

vraiment allusion au poème de Chaucer, voilà trois indications explicites très anciennes.[1]

Il est hors de doute que jusqu'à 1700, *Troïlus* est considéré comme l'œuvre maîtresse du poète. Henryson (1475) écrit une suite à ce poème [2] ; Berthelette (1532) l'appelle le ' moste speciall warke ' de Chaucer.[3] C'est incontestablement le poème que Sidney connaissait le mieux ; il le distingue comme le chef-d'œuvre de Chaucer (voir p. 33 plus haut). Le poème a donné son nom au genre de strophe dans lequel il est écrit. De même que nous parlons de la stance spensérienne (Spenserian stanza) les critiques du temps d'Élisabeth parlaient de ' la strophe de Troïlus ' (Troïlus verse). Dans le *Retour du Parnasse* (*Returne from Parnassus*, 1597), où Chaucer et Shakespeare sont parodiés et imités, c'est d'une part *Troïlus*, d'autre part *Venus and Adonis* qui sont choisis dans ce but, probablement comme étant chacune l'œuvre la plus célèbre de son auteur.[4] Dans le *Sir Gyles Goosecappe* (1606) de George Chapman (?), nous trouvons

---

1 Il est à remarquer que Chaucer lui-même a attaché une valeur spéciale à *Troïlus*, voir *Troïlus*, stances 256, 257, 266.

2 *The Testament of Cresseid.* Compylit be M. Robert Herysone, Sculemaister in Dunfermeling. Imprentit at Edinburgh be Henry Charteris, MDXCIII.

3 And this . . . I maye be bolde to saye, that if we shulde neuer haue sene his [Gower's] counnynge warkes, the whiche . . . wytnesse, what a clerke he was, the wordes of the mooste famous and excellente Geffraye Chauser, that he wrote in the end of his moste speciall warke, that is intitled Troylus and Creseyde, do sufficiently testifye the same, where he sayth : ' O morall Gower ' [etc. 4 vers suivent. Tr. and Cress. livre v, vers 1856-9].

The whiche noble warke, and many other of the sayde Chausers, that neuer were before imprinted, and those that very fewe men knewe, and fewer hadde them, be nowe of late put forthe together in a fayre volume. [C'est-à-dire, l'édition Thynne, 1532.] Préface, par l'éditeur, Thomas Berthelette, *To the Reder* [dans son édition de] Jo. Gower de confessione Amantis. Imprinted at London in Fletestrete, by Thomas Berthelette, 1532, sign. aa iij *v*, aa iiij.

4 (p. 58). [Gullio prie Ingenioso de lui faire des vers, qu'il compte lui-même corriger et repolir] . . . ' Make mee them in two or three divers vayns, in Chaucer's, Gower's, and Spencer's, and Mr. Shakespeare's . . .

(pp. 62-3.) [Ingenioso apporte ses vers] *Gullio* : ' Let mee heare Chaucer's vaine firste. I love antiquitie if it be not harshe.'

[Ingenioso récite trois strophes qui imitent très fidèlement la manière de

une imitation directe des trois premiers livres du poème.[1] Un peu plus tard (*c.* 1630), *Troïlus* est modernisé par un admirateur, et c'est la première œuvre de Chaucer qui soit l'objet d'un travail de ce genre.[2] En 1635, un autre enthousiaste en donne une traduction en vers latins, estimant sans doute que c'est l'œuvre de Chaucer la plus digne d'être conservée.[3]

Jusqu'en 1700, *Troïlus* continue à être mentionné, presque deux fois plus souvent que les *Contes de Canterbury* (le livre tout entier), et exactement quatre fois plus souvent que le

---

Troïlus et Criseyde, livre ii, vers 967-73, 1026-27, 1091-2, 1037-43, et se terminent comme il suit :]

> With asse's feet and headed like an ape
> It cordeth not ; soe were it but a jape.
>
> . . . . . .

Gullio : ' Stay man ! . . . Let me heare Mr. Shakespeare's veyne.'
(suivent sept vers imités du *Venus and Adonis*)

Gullio : ' . . . Ey marry, Sir, these have some life in them !

The Returne from Parnassus [1597, auteur inconnu] [Part I]. Rawlinson ms. D 398, act iii, sc. 1 ; act iv, sc. 1. The pilgrimage to Parnassus with . . . the return from Parnassus, ed. W. D. Macray, Oxford, 1886, pp. 58, 62-3. Pour question de date, voir *ibid.*, p. viii.

1 On ne peut douter que l'intrigue de *Sir Gyles Goosecappe* soit tirée des trois premiers livres de *Troïlus et Criseyde* ; voir Prof. Kittredge dans le *Journal of Germanic Philology*, vol. ii, 1898, pp. 10-13. Il y dit : ' Pandarus y devient le Comte de Monford, gentilhomme humoriste. Au lieu de Troïlus nous avons Clarence, pauvre gentilhomme que les liens de l'amitié la plus étroite unissent à Monford. Criseyde est Eugénie, jeune veuve, nièce de Monford. Clarence aspire à la main d'Eugénie, et Monford le seconde de tout son pouvoir. Outre les points de ressemblance qui abondent entre les deux pièces, le dialogue contient de nombreux emprunts faits à Chaucer.' Plusieurs passages analogues sont ensuite cités.

Pour la question de l'auteur, et que George Chapman a écrit la pièce, voir ' The Authorship of Sir Gyles Goosecappe,' par T. M. Parrott, dans *Modern Philology*, vol. iv, no. i, July 1906, pp. 25-37 ; A. H. Bullen, *Old English Plays*, vol. iii, introduction et pp. 93-4 ; F. G. Fleay dans *Athenæum*, June 9, 1883, p. 731, et dans *Biographical Chronicles of the English Drama*, vol. i, p. 58, vol. ii, p. 323.

2 Nous parlons du manuscrit de Jonathan Sidnam (*c.* 1630), *A Paraphrase upon the three first Bookes of Chaucer's Troïlus and Cressida*, voir p. 62 plus haut, aussi *Chaucer Allusions*, p. 203.

3 Sir Francis Kynaston, *Amorum Troili et Creseidæ*, 1635 ; voir p. 37 plus haut, aussi pour une description de l'œuvre, *Chaucer Allusions*, p. 207.

Prologue Général (voir classement i, p. 115 plus loin). Cette préférence marquée pour une histoire d'amour, peut être comparée à la popularité dont a joui jusqu'en 1650 le *Venus and Adonis* de Shakespeare. Si l'on se souvient que les pièces de Shakespeare avaient en outre l'avantage d'être accessibles au public illettré, il est significatif de constater ce fait, qu'à l'exception de *Hamlet* et de *Henri* IV, *Venus and Adonis* est plus fréquemment mentionné avant 1650 que n'importe quelle autre œuvre de Shakespeare.[1]

Il ne faut pas s'étonner de la popularité de *Troïlus* à ses débuts. Nous nous expliquons moins pourquoi cette œuvre est depuis cent cinquante ans ignorée du grand public. C'est en effet le premier grand roman tragique ; il est plein de variété dans l'étude des caractères, vibrant de passion, palpitant d'humanité ; il se distingue nettement par sa dignité et sa beauté des autres œuvres de l'auteur, et même l'imagination de Chaucer est mise bien plus en valeur dans ce cadre, que dans les monologues dramatiques de la Commère de Bath ou du Pardonneur.

Troïlus continue à jouir de la faveur du monde littéraire jusqu'en 1750 (voir classement ii, p. 115 plus loin). Cependant, quand on passe en revue les allusions qui y sont faites pendant le dernier demi-siècle (1700-1750), on s'aperçoit qu'elles sont faites surtout par manière d'acquit. Elles montrent une moindre connaissance directe de l'œuvre de Chaucer. Mais en même temps, on constate une augmentation dans le nombre des allusions au *Prologue Général* et aux *Contes* détachés. Cette augmentation est due principalement à Dryden, qui tripla la vogue des *Contes*, en faisant porter sur eux tout l'effort de sa critique, et en les louant avec chaleur, tandis qu'il mentionne seulement *Troïlus* comme traduction amplifiée. Toutefois, après 1750, un changement sensible se produit, et,

1 D'après Mr. Munro, l'éditeur du *Shakespere Allusion-Book* (1909), jusqu'en 1650, *Hamlet* est mentionné 58 fois, *Falstaff* 32 fois, *Henry IV* 38 fois, tandis que *Venus and Adonis* est mentionné 44 fois. Dans le même laps de temps nous trouvons deux allusions à *As You Like It*, 6 à *Henry V*, 5 au *King Lear*, 4 à *Antony and Cleopatra*, et 4 à *Twelfth Night*. Voir *ibid.*, vol. ii, pp. 540-1.

à partir de cette date, les *Contes de Canterbury* prennent la première place, tandis que *Troïlus* tombe au cinquième rang (voir classement iii, p. 116 plus loin). La cause en est sans doute qu'il n'avait pas été modernisé, et qu'on ne lisait pas Chaucer dans l'original. Il est en tout cas indiscutable que depuis 1750, grâce en grande partie à l'édition de Tyrwhitt, les *Contes de Canterbury* deviennent le chef-d'œuvre reconnu et le poème le plus populaire de Chaucer, celui qui laisse tous les autres bien loin derrière lui.

Quant aux contes détachés, il n'y en a qu'un seul dont la faveur ait subi des vicissitudes de quelque importance, c'est celui du *Prêtre de Nonnains* (*Nonne Preestes*). Jusqu'en 1700, et plus particulièrement au dix-septième siècle, il était très connu. On le citait presque aussi souvent que le *Prologue Général*, et plus souvent que le *Conte du Chevalier* ou le *Prologue de la Commère de Bath*. Entre 1700 et 1800 au contraire, il n'est mentionné que trois fois en tout, et deux fois en termes défavorables (voir classement iv, p. 116 plus loin). Le Dr. Johnson (1779) déclare que ce poème ne méritait pas d'être réédité par Dryden ; et un commentaire des fables de Dryden (vers 1785) le supprime purement et simplement sous prétexte qu'une œuvre aussi inepte, pour ne pas dire plus, ne saurait ajouter grand' chose à la réputation de Chaucer.[1]

Dans le tableau qui suit, et qui établit en chiffres la popularité relative des divers poèmes à différentes époques, nous ne comptons que les allusions ou les citations d'un caractère purement littéraire, ou celles qui ont pour but de mettre en lumière un point donné, ou enfin celles qui ont pour objet de louer ou de critiquer tel ou tel poème plus particulièrement. Nous laissons donc de côté les prologues, les épilogues, les

1 Il s'agit ici de notes manuscrites, faites par un auteur resté inconnu, dans un exemplaire des fables de Dryden, 1700, (Mus. Brit. cote, 11631, i, 12), corrections abondantes du texte, pour la plupart, l'écrivain ayant apparemment eu l'intention d'en publier une nouvelle édition. Il biffe tout le *Conte du Prêtre de Nonnains* avec le commentaire cité plus haut. Voir *Chaucer Allusions*, à la date c. 1785.

introductions à des éditions de Chaucer, commes celles de Shirley et de Caxton, les énumérations des œuvres de Chaucer, comme celles qui ont été faites par Leland, Bale ou Hearne, et enfin les comptes rendus détaillés des œuvres complètes de Chaucer, comme on en trouve dans les *Animadversions* de Francis Thynne (1598) ou dans la préface de Dryden. Nous ne donnons pas non plus les ouvrages de critique littéraire, ni les histoires de la littérature publiées au dix-huitième siècle, comme celles de Hearne, des deux Warton, de Tyrwhitt, etc. Les ouvrages de ce genre signalent plusieurs fois chacun de ces poèmes. Nous omettons aussi les annotations des pièces de Shakespeare, qui donneraient à *Troïlus et Criseyde* une prépondérance exagérée. Enfin, nous ne parlons pas des nombreuses citations de poèmes apocryphes, ni des citations trop incorrectes pour qu'on puisse établir avec certitude de quel poème elles proviennent.

TABLEAU DE LA POPULARITÉ RELATIVE DES DIVERS POÈMES DE CHAUCER A DIFFÉRENTES ÉPOQUES

(i)

CLASSEMENT JUSQU'EN 1700.

	Nombre approximatif des allusions.
Troilus	72
Cant. Tales	52
General Prol. C.T.	28
Nonne Preestes T.	24
Knight's T.	20
H. of Fame W. of Bath's Prol.	18
Clerke's T.	16
Marchantes T. Squieres T. Rom. of Rose	13
Legend Pardoneres T.	12
Sir Thopas W. of Bath's T.	10
Astrolabe	8

(ii)

CLASSEMENT JUSQU'EN 1750.

	Nombre approximatif des allusions.
Troilus	81
Cant. Tales	58
Genl. Prol. C.T.	35
Nonne Preestes T. Knight's Tale	24
H. of Fame W. of Bath's Prol.	23
Rom. of Rose Clerkes T.	17
Marchantes T.	14
Squieres T.	13
Pardoneres T.	12
Sir Thopas	11
Astrolabe	8

TABLEAU DE LA POPULARITÉ RELATIVE DES DIVERS POÈMES DE CHAUCER A DIFFÉRENTES ÉPOQUES—*continué*

(iii)

CLASSEMENT DE 1750 JUSQU'EN 1800.

	Nombre approximatif des allusions
Cant. Tales	17
General Prol. C.T.	9
Knight's T. / Squieres T.	8
W. of Bath's Prol. / Troilus	5
House of Fame	4
Sir Thopas / Nonne Preestes T.	3
Pardoneres T. / Rom. of Rose	2

(iv)

CLASSEMENT DE 1700 JUSQU'EN 1800.

	Nombre approximatif des allusions
Cant. Tales	22
General Prol. C.T. / Troilus	13
Knight's T.	12
W. of Bath's Prol.	10
H. of Fame	9
Squieres T.	8
Rom. of Rose	6
Sir Thopas / Nonne Preestes T.	3
Pardoneres T.	2

(v)

CLASSEMENT DEPUIS LE COMMENCEMENT JUSQU'EN 1800.

Troilus	86	Squieres T.	24
Cant. Tales	75	Rom. of Rose	19
General Prol. C.T.	41	Clerkes T.	18
Knight's T.	32	Sir Thopas	17
W. of Bath's Prol.	28	Marchantes T.	15
Nonne Preestes T. / H. of Fame	27	Pardoneres T.	14
		Astrolabe	9

(*b*) *Chaucer cité pour appuyer un point de morale, dont il est soit le champion, soit l'adversaire.*

Comme nous l'avons vu (voir pp. 20-24), ce genre de citation devient très commun du milieu à la fin du seizième siècle. C'est ainsi que d'une part Sir John Elyot (1533) fait ressortir le désaccord qui existe entre *Troïlus et Criseyde* et le Nouveau Testament, tandis que Roger Ascham (1544), John Northbrooke et l'évêque Babington citent Chaucer pour sa réprobation de l'amour du jeu et des cartes. Becke, Cranmer, et Latimer

(1549) qualifient les *Contes de Canterbury* de lecture légère et futile qui fait perdre beaucoup de temps. Par contre, Foxe affirme que les œuvres de Chaucer ont amené bien des gens à la vraie connaissance de la religion. Quelques écrivains, comme Sir John Harrington, condamnent Chaucer pour sa grossièreté plate ('flat scurrilitie'). D'autres au contraire apprécient hautement la valeur de sa satire contre Rome (voir Foxe 1570, Scot 1584, et Harsnet 1603), et vont même, comme Prynne (1633), jusqu'à déclarer que tous ses sujets sont 'graves, sacrés, et théologiques' (serious, sacred and divine).[1] Nous sommes bien tentés de croire que celui-là au moins n'avait pas lu toutes les œuvres de Chaucer. Et, plus tard encore, Milton (voir p. 46 plus haut) et Aubrey [2] le citent tous deux, en faisant l'éloge de ses méthodes d'éducation.

(c) *Chaucer cité comme faisant autorité, ou à titre de précédent dans diverses questions.*

Par exemple, John Bossewell, dans ses *Workes of Armorie* (1572), s'appuie sur Chaucer pour définir le mot 'générosité'; il cite de lui un passage sur la noblesse de race, il donne d'après lui le nom de l'inventeur du jeu d'échecs, et rappelle les louanges qu'il a données à la pâquerette. Hakluyt (1598) le cite comme confirmant son dire au sujet des expéditions lointaines des nobles et des chevaliers anglais au quatorzième siècle. Milton (1641) se prévaut de son exemple pour faire des fautes d'orthographe dans les noms étrangers; Hawkins (1776) et Burney (1782) invoquent son témoignage, en parlant des instruments de

[1] Wherefore I shall here approve & not condemn, the ancient Tragedy stiled *Christus passus* . . . wherein Christs passion is elegantly decyphered together with *Bernadinus Ochin* his *Tragedy of Freewil* . . . &c., which like *Geffry Chaucers & Pierce* the *Plowmans tales* and Dialogues, were penned only to be read, not acted, their subjects being al serious, sacred, divine, not scurrilous, wanton or prophan, as al modern Play poëms are. *Histrio-Mastix*; *The Players Scovrge or Actors Tragadie*, by William Prynne, 1633, part ii, pp. 833-4.

[2] Dans son article, *An Idea of Education of young Gentlemen*, 1683-4; voir *Chaucer Allusions*, pp. 256-7.

musique et du goût pour la musique, à son époque. Enfin beaucoup d'écrivains plus récents, par exemple Robert Henry (1781) et Strutt (1799), lui empruntent des renseignements sur les mœurs, les usages et le costume de son temps.[1]

---

1 *Workes of Armorie*, par John Bossewell, 1572. sign. C iv, Bv *v*-Bviii, G iv *v*-G v, R ii *v*, U i-X. Voir, pour les citations, *Chaucer Allusions*, pp. 108-9.

And lastly, our old English father *Ennius*, I meane, the learned, wittie, and profound *Geofrey Chaucer*, under the person of his Knight, doeth full iudicially and like a cunning Cosmographer, make report of the long voiages and woorthy exploits of our English Nobles, Knights, & Gentlemen, to the Northern, and to other partes of the world in his dayes. . . .

[A la fin du voyage de Thomas of Woodstocke, Duke of Gloucester en Prusse, l'an 1391.]

The verses of Geofrey Chaucer in the Knights Prologues who *liuing in the yeere* 1402 (*as hee writeth himselfe in his Epistle of Cupide*) shewed that the English Knights after the losse of Acon, were wont in his time to trauaile into Prussia and Lettowe, and other heathen lands, to advance the Christian faith against Infidels and miscreants, and to seeke honoure by feats of armes. *The Principal Navigations Voiages Traffiqve[s] and Discoueries of the English Nation*, by Richard Hakluyt [second edn.], 1598, vol. i, Preface to the Reader, sign. **b, A Catalogue of the Ambassages, sign. **4 b, p. 124 (published, MacLehose, Glasgow, 1903, vol. i, pp. liv, 307-8). Ces allusions ne se trouvent pas dans la première édition de 1589.

Remember how they mangle our British names abroad; what trespasse were it, if wee in requitall should as much neglect theirs ? and our learned *Chaucer* did not stick to doe so, writing *Semyramus* for *Semiramis*, *Amphiorax* for *Amphioraus*, K. *Sejes* for K. *Ceyx* the husband of *Alcyone*, with many other names strangely metamorphis'd from true *Orthography*, if he had made any account of that in these kind of words. *Animadversions upon the Remonstrants Defence, against Smectymnvvs*, by John Milton, 1641, p. 6. (Milton's Prose Works, ed. Bohn, 1848, vol. iii, p. 46.)

A General History of the science and practice of Music, by Sir John Hawkins, 1776, vol. ii, pp. 79-82 et *n*, 84-88, 91, 101, 103-112, 118. Voir *Chaucer Allusions*, à la date 1776.

A General History of Music, by Charles Burney, 1782, vol. ii, pp. 368-69, 371-82 et note. Voir *Chaucer Allusions*, à la date 1782.

The History of Great Britain . . . by Robert Henry, D.D., vol. iv, pp. 467, 469, 471, 510-11, 522, 524, 584, 589-90, 595, 597-8, 605-6. Voir *Chaucer Allusions*, à la date 1781.

A Complete view of the Dress and Habits of the People of England, by Joseph Strutt, 1796 [vol. ii, 1799]. Vol. ii, pp. 128, 129, 132-4, 140, 155, 157, 167, 170-2, 173, 176-7, 191, 251-2, 274, 277-285, 287, 292, 304, 318, 320-1, 326, 332-3, 336-73, 348-50, 354-5, 357, 361, 363, 365-6, 367, 370-4, 376-8. Voir *Chaucer Allusions*, à la date 1799.

3. Biographies ou courtes notices sur la Vie du Poète. Celles-ci sont, bien entendu, d'une importance considérable. Elles seront donc examinées au chapitre iv.
4. Remarques sur Chaucer au sujet de la langue et du style.

Ces remarques méritent d'être classées à part, bien qu'en général, elles ne se rencontrent pas isolément. A l'exception du type (*e*) on les trouve le plus souvent intercalées dans une vie du poète ou dans un compte rendu de son œuvre.

Elles revêtent les formes principales suivantes :

(*a*) *Elles affirment qu'il a raffiné et amélioré la langue.*

(*b*) *Elles affirment qu'il l'a corrompue.*

(*c*) *Elles déclarent qu'il est difficile à comprendre, qu'il est archaïque, que sa versification est grossière et irrégulière.*

(*d*) *Elles réfutent ces accusations, ou essaient d'en atténuer la portée.*

(*e*) *Elles proviennent de préfaces, ou de pièces de vers mises en tête de traductions ou d'adaptations modernes de Chaucer.*

Comme Tyrwhitt le montre dans sa dissertation préliminaire, la langue de Chaucer a été l'objet d'appréciations contraires : (*a*) et (*b*).

(*a*) Ses premiers admirateurs, Lydgate (qui l'appelle 'the ffyrste in any age that amended our langage'), Hoccleve (qui en fait 'the firste fyndere of our faire langage'), Caxton, Skelton, les poètes écossais, Sir Brian Tuke et d'autres jusqu'à Spenser (1590-6), qui l'a immortalisé en l'appelant 'source d'anglais pur,' tous sont d'accord pour déclarer qu'il a été le premier à montrer les ressources de la langue anglaise, et qu'il a laissé à ses successeurs et à ses imitateurs un haut modèle de style.[1]

Un peu plus tard, cependant, à cette opinion s'ajoute l'asser-

[1] Un extrait intéressant, et qui démontre combien au quinzième siècle Chaucer était reconnu comme modèle de style, c'est le passage suivant d'un ancien poème [c. 1470], par un auteur inconnu, dans le manuscrit Bodléien Rawl. poet. 36, fol. 4 (supplementary vol. to Minor Poems of Lydgate, ed. H. N. MacCracken, E. E. T. Soc., sous presse). Ce poème est la réponse d'un

tion ou l'insinuation que Chaucer s'était fixé la tâche bien définie de raffiner et de polir la langue. Certains écrivains voudraient même prouver que ce fut son plus cher désir, qu'il s'exprima en vers uniquement pour mieux atteindre ce but, et qu'il se dévoua à cette cause avec un zèle infatigable.

Leland, dans son étude mythique du poète,[1] reproduite par Bale (publiée en 1619), est le premier à faire ressortir cette manière de voir.

Il s'exprime en ces termes : ' Marchant sur les traces de son maître Gower, qui se donna une peine extrême pour polir la langue anglaise, Chaucer n'eut d'autre but que de polir la langue autant que faire se pouvait et de toutes les façons possibles ' ; il pensait ' qu'on ne devait épargner aucun effort pour atteindre le plus haut point d'excellence.' Ce fut dans ce but qu'il choisit de s'exprimer en vers, la poésie donnant plus de champ aux ornements du langage et à la grâce du style, et qu'il traduisit le latin et le français en anglais. ' Et il ne s'arrêta pas dans son travail avant d'avoir amené notre langue à ce degré de pureté, d'éloquence, de concision et de beauté qui en fait une des langues les plus raffinées du monde.' Tel est le point du vue, plus ou moins exagéré, qui se retrouve constamment chez les écrivains ultérieurs. A les entendre, on pourrait croire que la seule préoccupation de Chaucer au cours de sa vie, l'unique but de son labeur littéraire, furent le ' raffinement ' de la langue. Speght (1598) dit par exemple que ' Chaucer eut toujours le grand désir d'enrichir et d'embellir notre langue

---

amoureux dédaigné, à la ' fierté ' et aux railleries de la dame de ses pensées ; et il lui dit :—

To me ye haue sent a letter of derision
Werfore I thanke you as I fynde cause,
The ynglysch of Chaucere was nat in youre mynd,
Ne tullyus termys wyth so gret elloquence
But ye as vucurtes and Crabbed of leynde
Rolled hem on a hepe it semyth by the sentens.

[1] *Commentarii de Scriptoribus Britannicis*, par John Leland [c. 1545] manuscrit à la bibliothèque Bodléienne [imprimé pour la première fois par] Antonius Hall, Oxonii, 1709. Cap. DV. De Gallofrido Chaucero.

Pour la citation tout entière de cette première ' vie ' de Chaucer, voir *Chaucer Allusions*, Appendice A, à la date *c.* 1545.

anglaise, qui en ces jours était fort pauvre et stérile.'[1] Rymer (1692) déclare que Chaucer se trouva en face de la tâche herculéenne de réformer la langue, et qu'il se mit à l'œuvre immédiatement et avec la plus grande énergie, adoptant pour cela un procédé qui, dans ses détails, rappelle à s'y méprendre la confection d'un pouding.[2]

(*b*) Prenons maintenant l'opinion adverse, à savoir que Chaucer a corrompu la langue.

On la voit poindre pour la première fois dans Chapman (1598)[3], mais l'écrivain qui semble le premier avoir formellement exprimé cette opinion, est l'antiquaire et expert en vieil anglais Richard Verstegan (ou Rowlands).

Dans sa *Restitution of Decayed Intelligence* (1605), Verstegan déclare ne point être d'accord avec ceux qui appellent Chaucer le ' premier illuminateur de la langue anglaise ' parce qu' ' il emploie pêle-mêle des mots anglais et des mots de langue

---

1 The Workes of . . . Chaucer, ed. Thomas Speght, 1598, sign. b vi, *verso*.

2 Chaucer threw in Latin, French, Provencial, and other Languages, like new Stum to raise a Fermentation : In Queen Elizabeth's time it grew fine, but came not to an Head and Spirit, did not shine and sparkle till Mr. Waller set it a running. *A Short View of Tragedy* . . . by Thomas Rymer, 1692, pp. 78-9.

Même en 1879, dans le livre, *Origin, progress and destiny of the English Language and Literature* (New York, 1879), par le Dr. Weisse, nous lisons que Chaucer ' après avoir démêlé l'écheveau confus de l'Anglo-Saxon, du Français et du Latin, résolut de rétablir l'ordre, autant que faire se pourrait, dans ce chaos,' et que de suite, comme par un tour de main, ' il abandonna les trente-quatre inflexions superflues de l'article défini en Anglo-Saxon,' les remplaçant par ' the,' et introduisant ' a ' comme article indéfini, il supprima toutes les inflexions des adjectifs, réduisit grandement les variations des pronoms personnels et possessifs, réduisit à deux les vingt-trois inflexions des pronoms démonstratifs, supprima toutes celles des substantifs, en utilisant les particules ' of,' ' from,' etc., pour indiquer les différents cas, enfin il adopta la règle française de la formation du pluriel par l'addition d'une ' s' au singulier.' Pour un seul homme, il faut avouer, que ce n'était point trop mal.

3 All tongues haue inricht themselues from their originall . . . with good neighbourly borrowing . . . & why may not ours ? *Chaucer* (by whom we will needes authorise our true english), had more newe wordes for his time then any man needes to deuise now, *To the vnderstander*, an address prefixed to *Achilles Shield, translated as the other seuen Bookes of Homer out of his eighteenth booke of Iliades by George Chapman Gent*, 1598, sign. B 2. Elizabethan critical essays, ed. G. Gregory Smith, 1904, vol. ii, p. 305.

française, langue qu'il aimait beaucoup, peut-être à cause de son origine française ou plus exactement Wallonne.'[1]

Verstegan était regardé comme faisant autorité en matière d'archéologie, et pendant tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, on cite son jugement avec respect, et l'on ne met pas en doute la justesse de son opinion. On se divise pourtant sur la question de savoir si l'introduction de vocables français a tendu, oui ou non, à corrompre la langue anglaise. Par exemple Tooke (1647),[2] Fuller (1662)[3] et Rymer (1692) (voir p. 121 plus haut) défendent Chaucer contre cette accusation, tandis que le Dr. Johnson (1755) fait remarquer que Gower emploie les mots, dont l'importation est reprochée à Chaucer. Toutefois, on estime plus fréquemment que l'introduction de mots français a bien réellement corrompu la langue. Phillips (1658), Lewis (1737), Oldys (1738), et Percy

---

1 Of the Antiqvitie and proprietie of the Ancient English Tovng.

Some few ages after [the Conquest] came the poet *Geffrey Chaucer*, who, writing his poesies in English, is of some called the first illuminator of the English toung: of their opinion I am not (though I reuerence *Chaucer* as an excellent poet for his tyme). He was indeed a great mingler of English with French, vnto which language by lyke, for that hee was descended of French or rather wallon race, he caryed a great affection.

Chaucer mingled our English toung with French.

Since the tyme of *Chaucer* more Latin & French hath bin mingled with our toung then left out of it. *A Restitvtion of Decayed Intelligence In antiquities Concerning the English nation, By the Studie and trauaile of R. V.* [Richard Verstegan, *alias* RichardRowlands]. Printed at Antwerp by Robert Bruney, 1605, chap. 7, pp. 203-4.

2 A Poet also has the prerogative freely to follow the propensitude of his *Genius*; and our language as supplyed from abroad, is of richer variety for the cadence of either Prose or Verse. *Verstegan* will indeed upbraid *Chauc*[er] with it as prejudicial; and another Netherlander has objected our English to me, for made up of severall shreds like a Beggars Cloake. *The Belides, or Evlogie of that Noble Martialist Major William Fairefax*, by G[eorge T[ooke], 1647, *To the Reader, Epistle Dedicatorie*, p. 22 (l'exemplaire du Musée Britannique passe pour unique.)

3 Edmond Spencer . . . especially most happy in English Poetry, as his works do declare. In which the many *Chaucerisms* used (for I will not say affected by him) are thought by the ignorant to be *blemishes*, known by the learned to be *beauties* to his book; which, notwithstanding had been more salable, if more conformed to our modern language. . . .

He was a terse and elegant Poet (the *Homer* of his Age), and so refined our *English* Tongue, *Ut inter expolitas gentium linguas potuit recte quidem connumerari. The History of the Worthies of England*, Endeavoured by Thomas Fuller, 1662, pp. 219, 338.

(1765)[1] expriment cette opinion, ou la citent en déclarant la partager. Quant à Skinner, il développe avec insistance cette manière de voir. Dans la préface latine de son dictionnaire étymologique, (1671) il écrit : ' Chaucer, ayant, par le plus déplorable des exemples, apporté dans notre langue des charretées de mots de . . . France, l'a dépouillée presque entièrement de sa grâce et de son élégance naturelles, et a complété ainsi l'œuvre néfaste de falsification, commencée par la victoire des Normands.'[2] Une assertion de ce genre dans un ouvrage de cette valeur, n'a pas manqué de confirmer l'opinion généralement répandue que Chaucer avait eu, à cet égard, une influence des plus pernicieuses.

Non seulement il passa pour avoir importé de nombreux mots français dans la langue anglaise, mais encore pendant près d'un siècle on crut assez généralement qu'il avait aussi fait de larges emprunts au Provençal ; toutefois on l'en a plus fréquemment loué que blâmé.[3] C'est Rymer qui semble avoir introduit cette idée en 1692. Dryden la cita en l'appuyant, ce qui fit qu'elle se répandit rapidement, et devint pour ainsi dire, article de foi.[4] Dans les esquisses de l'Histoire de la

---

1 *The New World of Words, or a generall dictionary*, by E[dward] P[hillips], 1658, preface, sign. B 4 *verso*. *Life of Mayster Wyllyam Caxton*, by John Lewis, 1737. *The British Librarian* [by William Oldys], 1738, p. 309. *Reliques of Ancient English Poetry*, by Thomas Percy, 1765, vol. ii, pp. 7, 8.

2 Ex hoc malesano novitatis pruritu, *Belgæ* Gallicas voces passim civitate sua donando, patrii sermonis puritatem nuper non leviter inquinarunt, & *Chaucerus* poeta, pessimo exemplo, integris vocum plaustris ex eadem Gallia in nostram Linguam invectis, eam, nimis antea à Normannorum victoria adulteratam, omni fere nativa gratia & nitore spoliavit, pro genuinis coloribus fucum illinens, pro vera facie larvam induens. *Etymologicon Linguæ Anglicanæ*, 1671, par Stephen Skinner [Skinner est mort 1667], *Præfatio*, sign. B 3.

3 Voir, par exemple, l'article sur Chaucer dans la *Biographia Britannica* (auteur inconnu) de 1747-63, pp. 1307-8, article tout à fait typique de l'opinion d'alors. 'The point to which those who have attacked Chaucer object is, his changing, debasing, or corrupting our language, by introducing foreign words, as if the worth of all languages did not arise from their being thus enlarged and compounded, or as if Chaucer could have hurt the jargon of his time, which was not either Saxon, Norman, or French, but a mixture of all, by introducing words derived from the sweetest and smoothest language then used throughout Europe, I mean the Provençal.'

4 *Chaucer* (as you have formerly been told by our learn'd Mr. *Rhymer*) first adorn'd and amplified our barren Tongue from the *Provencall*, which was then

Poésie anglaise, écrites par Pope [1] et par Gray,[2] il est affirmé que Chaucer a imité les écrivains provençaux. Warburton et Warton partagent tous deux cette opinion. Ce dernier déclare que ' Chaucer s'est formé un style en naturalisant des mots venus de Provence.' [3] Tyrwhitt, en 1775, fait définitivement justice de cette théorie en déclarant qu'il ne peut trouver dans Chaucer aucune expression, qui semble provenir du sud de la Loire, et il exprime le doute que Chaucer ait connu même imparfaitement les poètes provençaux.

Quant aux types des classes (*c*) et (*d*), nous les avons déjà étudiés dans le chapitre précédent (voir pp. 30-34). Pour (*c*) (l'archaïsme de Chaucer et l'irrégularité de sa versification), les anciens documents les plus dignes d'attention sont à chercher chez Ashton (1546), Wilson (1553), Puttenham (1584), Covell (1595), Marston (1598), Daniel (1599 et 1646), Jonson (avant 1637), Waller (1668), Phillips (1675), Dryden (1679 et 1700), Howard (1689), Addison (1694), et Blount (1694).[4] Plus tard, et jusqu'au troisième quart du dix-huitième siècle, ce genre d'affirmations devient extrêmement commun.

Pour la réfutation ou pour la palliation du défaut que nous venons de signaler ci-dessus, nous devons renvoyer à Skelton (avant 1508), Webbe (1586), Sidney (1595), Gascoigne (1575), Beaumont (1597), Speght (1602), Peacham (1622), Cockayne (1658), et Brathwait (1665).[5]

Passons à la dernière subdivision (*e*). Les écrits en vers ou en prose, joints à une traduction ou à une modernisation, sont

---

the most polish'd of all the Modern Languages : But this Subject has been copiously treated by that great Critick, who deserves no little Commendation from us his Countrymen. *Fables Ancient and Modern* . . . by John Dryden, 1700, Preface, sign. A I *verso*.

1 Ruffhead, *Life of Pope*, 1769, pp. 424-5.

2 Lettre à Thomas Warton, Pembroke Hall, Cambridge, avril 15, 1770, Gray's Works, ed. E. Gosse, 1884, vol. iii, p. 366. [Gray y donne une esquisse de son projet d'une Histoire de la Poésie anglaise]. Part II. On Chaucer, who first introduced the manner of the Provençaux, improved by the Italians into our Country.

3 *History of English Poetry*, by Thomas Warton, 1774, vol. i, p. 344.

4 Voir *Chaucer Allusions*, sous ces différentes dates.

5 Voir *Chaucer Allusions*.

suffisamment clairs, et sont faciles à trouver. Ils commencent avec la préface et les vers qui précèdent la traduction latine de Kynaston (1635), et leur nombre augmente après la publication des fables de Dryden (voir dans les *Chaucer Allusions* les années 1700, 1706, 1707). Ils réapparaissent également en grand nombre après les ' modernisations ' de Pope et les nombreuses adaptations semblables, que l'on fait au cours du dix-huitième siècle.

5. Allusions à un *Conte de Canterbury*, désignant par là un conte apocryphe ou très suspect, ou encore une histoire licencieuse.

Les premières allusions de ce genre que nous ayons trouvées datent de 1547, année où Latimer, Cranmer et Becke parlent des *Contes de Canterbury*, en les traitant soit d'histoires irrévérencieuses et profanes, soit de ' fables et de futilités ' (voir p. 24 plus haut).

Il est hors de doute que cette manière de voir ait été assez courante et assez fréquemment exprimée. Nous n'en trouvons pourtant pas d'autre exemple, quoique, indubitablement, l'expression ' Canterbury Tales,' avec un sens péjoratif, ait eu cours et ait été même assez répandue avant 1575, date où elle reparaît sous la plume de Turberville, qui l'explique, en même temps qu'il l'emploie, par le commentaire ' vrai conte de bonne femme ' (a verie olde woman's fable).[1] La même année Wharton parle des ' propos oiseux et fariboles ' (olde bables or stale tales) de Chaucer.[2]

1 Yet for remedie of this disease (pin in the Hawkes foote) some do aduise to open the vain of the leg, a thing not only friuolous to talke of and a verie olde womans fable or Cantorburie tale, but also verie perillous to be put in practise. *The Booke of Faulconrie or Hawking*, by George Turberville. Imprinted at London, for Christopher Barker, 1575, p. 260, sign. R ii *v*.

2 For surely (gentle Reader) if thou couit to heare any olde bables [*sic*], as I may terme them, or stale tales of Chauser, or to learne howe Acteon came by his horned head : If thy mynde be fixed to any such metamorphocall toyes, this booke is not apt nor fit for thy purpose. *To the Christian Reader Iohn Wharton wisheth all good giftes of vertue* [Prefatory address to] *A misticall deuise of the spirituall and godly loue betwene Christ . . . and the Church, newly set forthe in verse*, by Jud Smith . . . sign. A 2.

Ce terme de mépris ' Canterbury Tale ' devient alors assez commun et nous le retrouvons sous la plume de Proctor (1578), Fulke (1579), Lyly (1580) qui le fait alterner avec ' fable d'Ésope, (an Æsop's Fable), Stanihurst (1582), Dekker (1605), qui en 1625 emploie dans le même sens l'expression ' conte kentois ' (a Kentish Tale), Chapman (?) (1606), Wither (1621), un inconnu (1630).[1] Enfin dans *A Fraction in the Assembly* (1648), la même idée est exprimée en termes légèrement différents.[2] Mais l'expression consacrée était encore en usage au dix-huitième siècle, dans le sens de conte ' n'en finissant pas.' Steele (1709) s'en sert deux fois en lui donnant cette signification ; [3] et des écrivains inconnus la répètent en 1737, 1753 et 1795, dans le sens de ' conte de ma mère l'oie ' (voir *Chaucer Allusions*).

6. Allusions à Westminster et au tombeau de Chaucer.[4]

Celles-ci se trouvent sous trois formes différentes (*a*) (*b*) et (*c*), dont (*a*) et (*b*) sont très communes.

Elles se font à propos :

(*a*) *De poètes ou d'autres personnages enterrés près de Chaucer*, tels que, par exemple, Spenser, Drayton, Cowley, Dryden, Robert Hall, etc.[5]

(*b*) *D'une énumération générale des tombeaux de Westminster ;*

(*c*) *Du curieux usage d'alors, qui faisait du tombeau de Chaucer un lieu de rendezvous pour exécuter un paiement d'argent.* Ainsi, dans les années 1566, 1585 et 1596, nous trouvons des Ordres de la Cour des Requêtes

---

1 Pour toutes ces citations voir *Chaucer Allusions*, sous ces différentes dates.

2 . . . till her Tongue travel'd tantivie, and more then a *Canterbury* pace. . . . is not this in the Devills name, a trick of the beast, to tell the people of a *Cock* and a *Bull*, and bind them to beleeve all the stories in *Chawcer* for Articles of Faith. *A Fraction in the Assembly* [of the Divines at Westminster] *or the Synod in Armes* (auteur inconnu), 1648, pp. 7, 10.

3 *The Tatler*, No. 110, Dec. 22, 1709, et No. 132, Feb. 11, 1709.

4 Pour tout ce qui regarde le tombeau de Chaucer, voir *Chaucer Allusions*, p. 59, note après *Caxton*.

5 Voir, par exemple, *Chaucer Allusions*, pp. 190-1, à la date 1615, *The Honourable Prentice*, by William Vallans, p. 33.

prescrivant que les paiements doivent avoir lieu près du tombeau de Chaucer.[1]

7. Titres de brochures, livres et pièces de théâtre, tirés de Chaucer, ou ayant quelque rapport avec ses œuvres, tels que :

1566. Palamon and Arcite (pièce de théâtre aujourd'hui perdue) par Richard Edwards.

1590. The Cobler of Canterburie.

1597. The Northern Mothers Blessing. The way of Thrift, written nine years before the death of G. Chaucer. By S. J.

1603. The Pleasant Comodie of Patient Grissil, by Thomas Dekker.

1617. Chaucer's incensed Ghost (poème), by Richard Brathwait.

1623. Chaucer new painted, by William Painter.

1630. The Tincker of Turvey (titre général ' Canterburie Tales ').

1641. A Canterbury Tale, translated out of Chaucer's old English Into our now vsvall Langvage . . . by Alexander Brome.

1672. Chaucer's Ghoast, Or a Piece of Antiquity.

1700 et 1778. The New Wife of Beath (poème).

1701. Chaucer's Whims.

1709. The Court of Love. A Tale from Chaucer (poème) by Arthur Maynwaring.

1711. The Temple of Fame : A Vision, by Alexander Pope.

1712. Parliament of Birds.

1713. The Wife of Bath, a comedy, by John Gay.

---

1 Ordre de la Cour des Requêtes au sujet de £45 remises, conformément à la loi, par Thomas Colbie, Esquire, à John Bowyer, Esquire, l'un des officiers de la couronne, le 31 octobre passé ' at the tombe of Jeffrey Chawcer, within the Church of St. Peter in West*minster*, between the howers of two & fower of the clocke in the after noone of the same,' en conformité avec un décret rendu le 7 fév. 1566. Voir aussi *Chaucer Allusions*, aux dates 1566 et 1596. *Books of Decrees and Orders*, Court of Requests, vol. xiv, fol. 29. Life Records of Chaucer, ed. R. E. G. Kirk, Chaucer Soc., 1900, pp. 334-5.

1716. Brown Bread and Honour. A Tale moderniz'd from an Ancient Manuscript of Chaucer.

1717. The Court of Love. A Vision from Chaucer (poème) by Alexander S. Catcott.

1717. A Tale Devised in the plesaunt manere of gentil Maister Jeoffrey Chaucer, by Elijah Fenton.

1727. A Tale of Chaucer. Lately found in an old Manuscript, by Alexander Pope.

1747. Hereafter in English Metre ensueth a Paraphrase on the Holie Book entitled Leviticus, Chap. xi, vers. 13, etc. Fashioned after the Maniere of Maister Geoffrey Chaucer in his Assemblie of Foules (poème), by Thomas Warton.

1750. Canterbury Tales, composed for the Entertainment of all Ingenious Young Men and Maids, by J. Chaucer (junior).

av. 1758. A Fragment of Chaucer, by J. H., Esq.

8. Annotations recueillies dans différents livres.

Comme, par exemple, les œuvres de Spenser, de Shakespeare, de Dryden, ou des poètes écossais ; ou exemples cités dans les dictionnaires, dans les grammaires, etc.

9. Apparition de plusieurs poètes dans une 'Vision' ; Chaucer étant du nombre.

Celles-ci sont assez nombreuses aussi, tant en prose qu'en vers ; on en trouve chez Douglas (1501), Skelton (1523), Bullein (1564), la 'Vision' de Greene (1592), Foulface (1593), Dekker (1607), Webster (1624), Holland (1656), un inconnu (1656), un inconnu (*c.* 1669), Phillips (1673), un inconnu (1700), Brown (*avant* 1704), Croxall (1715), un inconnu (1730 et 1738), Clarke (*c.* 1740), Mason (1747), Warton (1749), Lloyd (1751), Craven (1778), Hayley (1782)[1].

[1] Voir *Chaucer Allusions*, sous ces différentes dates.

10. Préfaces en vers ou en prose, prologues d'œuvres dramatiques, épigrammes et épitaphes.

11. Mentions des ouvrages de Chaucer faites dans des testaments, dans des catalogues de bibliothèques, ou dans des catalogues de ventes.

Celles-ci sont intéressantes, et incidemment font voir qu'on lisait Chaucer à certaines époques, et que les exemplaires de ses œuvres avaient une valeur intrinsèque. Le plus ancien legs fut fait par John Brinchele (1420), qui, par son testament, laisse à John Broune son livre en anglais appelé *Boecius de Consolacione Philosophie*, et à William Holgrave, l'un de ses exécuteurs testamentaires, la somme de six shillings huit deniers, son meilleur arc et son livre appelé les *Tales of Canterbury*.[1]

En 1471, la dame Elizabeth Brune laisse à un heureux légataire son exemplaire des *Canterbury Tales*, avec une coupe dorée, un baldaquin de soie, un ' cadran ' d'or, deux chevaux de son écurie et une double harpe.[2] En 1479, John Parmenter, ' Commissary General of the Diocese ' de Canterbury, fait un don spécial de ' unum librum vocatum Canterbury Tales.'[3]

---

[1] Ego, Johannes Brynchele, Ciuis & Cissor Londonie . . . Item relaxo et condono Johanni Broune totum illud debitum, in quo michi tenetur de meio bonis pro prijs. Et volo quod habeat illyum librum vocatum Boecius de Consolatione Philosophie in latinis, quem habui pro vadio Alterius libri Angliam, vocati Boecius de Consolacione Philosophie. Item lego David Fyvyan, Rectori ecclesie Sancti Benedicti Fynke Supradicti, vt sit Superuisor presentis testamenti mei, vj s' viij d, et vnum librum in Anglicis vocatum Boecium de Consolacione Philosophie. Item lego Willelmo Holgrave, vt sit vnus executorum meorum, vjs' viijd, et optimum Arcum meum, et librum meum vocatum Talys of Caunterbury . . . [Will proved] xiij kalendarum Septembris, Anno domini MCCCC^{mo}xx^{mo}. *Fifty earliest English Wills in the Courts of Probate, London*, ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., 1882, p. 136, note.

[2] I will that Robert Walsall have the boke called Canterbury tales, and one gilt cup w^{t} ye coueryng, and one sparver of silke, and a diall of gold, and ij hors in my stable, and j double harpe. *Will* of Dame Elizabeth Brune in South Ockendon church, Essex. *Excerpts from ancient wills*, by H. W. King ; transactions Essex archæol. soc., 1884, new series, vol. ii, pp. 56-7.

[3] Prerogative Court of Canterbury, Logge, f. 142, *Chaucer Allusions*, p. 60.

En 1509 la comtesse de Richmond décrit parmi ses legs, un livre sur vélin, intitulé *Contes de Canterbury*, en anglais,[1] et en 1568, Henry Payne laisse, par testament, son Chaucer copié sur vélin et enluminé d'or (' written in vellum and illumyned in gold '), avec son meilleur cheval hongre.[2]

Le premier catalogue de bibliothèque, où une œuvre de Chaucer soit inscrite est celui de John Paston (*vers* 1482), dans lequel un ' Boke of Troylus ' est porté comme ayant été prêté à un ami, qui apparemment ne l'a pas rendu.[3]

Parmi les autres anciens catalogues de bibliothèques privées, où les œuvres de Chaucer se trouvent mentionnées, citons ceux de William Cavendish, 1540, de Sir William More, 1556, de Henry Fairfax, avant 1665, du Prince Robert, 1677.[4]

12. Commentaires sur le texte de Chaucer.

Ils se présentent souvent sous la forme de copies annotées de certaines parties de ses œuvres. Parmi les plus intéressantes, nous pouvons citer les ' Corrections ' de l'*Astrolabe* de Chaucer

---

1 These ben the legacies of vs Margarette Countesse of Richmonde and Derbye moder to our souerain lord King Henry the vijth made at Hatefelde Episcopi the xv day of Februarye the xxiijth yere of hys reign . . .

To John Saynt John . . . Item a booke of velom of Canterbury tales in Englische. Memoir of Margaret, Countess of Richmond and Derby, by C. H. Cooper, 1874, App. pp. 129, 134.

2 *The Will of Henry Payne*, of Bury St. Edmunds, co. Suffolk, Esq., June 14, 1568. The Visitation of Suffolke, made by William Hervey . . . ed. J. J. Howard, 1866, vol. ii, p. 70.

3 *The Inventory off Englysshe Boke off John . . . made the v daye of Novembre, anno regni Regis E. iiij . . .*

Item, a Boke of Troylus whyche William Bra . . . hathe hadde neer x yer and lent it to Dame . . . Wyngfelde and *ibi ego vidi* ; valet. Catalogue de la bibliothèque de John Paston c. 1482 (?), imprimé dans *The Paston letters*, ed. Sir John Fenn, 1787, vol. ii, p. 300 ; ed. James Gairdner, 1872-5, vol. iii, 1875, p. 300. [Ce catalogue est en mauvais état. Il est écrit sur une bande de papier d'à peu près 22 centimètres de longueur, qui a été roulée, de sorte que quelques-uns des noms sont presque effacés. La date exacte est inconnue, mais ne peut être avant 1474, année où *The Game and Play of Chess*, qui est mentionné dans le catalogue, fut imprimé par Caxton à Westminster.]

4 Voir *Chaucer Allusions*, à ces différentes dates.

par Walter Stevins (*c.* 1555).[1] Les notes de Gabriel Harvey sur l'astronomie de Chaucer, sur ses descriptions de la nature,[2] les remarques de Samuel Butler sur les personnages de Chaucer,[3] les annotations marginales d'Elias Ashmole dans le manuscrit d'Ashmole sont aussi très originales.[4] Enfin les commentaires (*Comments*) de Richard Brathwait en 1665, nous offrent un échantillon du même genre de travail imprimé (voir plus haut pp. 48-50).

13. Additions manuscrites surajoutées au texte de Chaucer dans les copies manuscrites.

Ce sont généralement de simples titres, ou des lignes à la fin de poèmes. Ces additions sont presque toutes anciennes, très nombreuses entre 1420 et 1500 (voir *Chaucer Allusions*), et elles sont généralement dues à des scribes inconnus, exception faite pour John Shirley, qui est l'auteur de beaucoup d'entre elles datant surtout de 1445 à 1450 environ. La plus importante de ces dernières est son prologue de Boèce en vers, et son introduction en prose au *Conte du Chevalier* (*a.* 1456). Voir plus bas, pp. 169-71 pour ce qui concerne Shirley.

14. Allusions à Chaucer se rapportant à certains endroits ou à certaines personnes.

Celles-ci se trouvent dans les ouvrages d'histoire, dans les guides, etc., au sujet de localités comme Woodstock dans

---

1 *The conclusions off the astrolabye compylyd by Geffray Chaucer newlye amendyd*, par Walter Stevins, *c.* 1555, manuscrit Sloane, 261, ff. 3-4, 30 *verso*. Son Introduction au Lecteur est intéressante et pleine d'originalité. Il dit qu'il a trouvé les conclusions tirées par Chaucer de *l'Astrolabe* ' si corrompues et si fausses en maints endroits qu'il se demande,' si cet ouvrage grossier et informe n'est pas pire comme outrage à la mémoire de l'auteur que comme ennui et gêne pour ses lecteurs. Il s'étonne qu'un livre si imparfait soit sorti des mains de Chaucer, et croit que le livre ne fut jamais fini, ou ne nous a pas été transmis dans son intégrité. Il se met donc à l'œuvre, transporté d'un beau zèle pour le corriger en l'améliorant. Voir *Chaucer Allusions*, pp. 92, 93.

2 Voir p. 143 plus bas.

3 Samuel Butler's Remains [c. 1667], manuscrits Addit. [Mus. Brit.], 32625, fol. 186 *verso* ; Transcript Addit, 32626, ff. 83, 92. Voir *Chaucer Allusions*, p. 243.

4 Voir *Chaucer Allusions*, p. 264.

l'Oxfordshire, ou au sujet de personnages comme Wickliff ou Jean de Gand.

15. Notices bibliographiques.

Elles sont relativement rares avant le dix-neuvième siècle. Mais parmi les plus anciennes, nous pouvons nommer une partie des *Animadversions* de Thynne, 1598, quelques-unes des notes de Stow, 1600, les lettres de Hearne et de Bagford, 1708-9, les éphémérides de Thomas Hearne 1709-15, et les *Antiquités Typographiques* de Ames et de Herbert (1749 et 1785).[1]

16. Allusions qui se distinguent par quelque intérêt spécial.

Plusieurs de celles-ci se trouvent déjà comprises sous l'une quelconque des rubriques précédentes, mais elles méritent d'être signalées à cause des indications spéciales qu'elles fournissent au sujet de la réputation de Chaucer. Tels sont, par exemple, le statut de 1542-3, pour la destruction des livres prohibés, les œuvres de Chaucer se trouvant parmi celles auxquelles il est fait grâce.[2] Ou encore, la remarque de Wilson (*Arte of Rhetorique*, 1553) un 'courtisan ne vous parlera qu'à la mode de Chaucer[3]'. De la remarque de John Earle en 1628, comme de la lettre de l'officier du Parlement en 1645-6, des *Commentaires* de Brathwait (1665), de la critique d'Addison (1694), des allusions de Pepys (1663-4), de la comédie de Gay (1713), et d'autres encore, il a déjà été parlé dans la première partie de ce travail. Les allusions de Miss Carter (1774), de Miss Seward (1792), de Miss Mitford (1815) et de Lord Byron (1807) méritent aussi une mention à part.

17. Mentions qui constituent de la véritable critique littéraire.

Nous voulons parler ici des mentions, qui sont autre chose que de simples annotations de textes, ou l'écho d'opinions reçues

1 Voir *Chaucer Allusions*, à ces différentes dates.
2 Voir plus haut chap. i, p. 21, note.
3 Voir *Chaucer Allusions*, pp. 91, 92.

(comme le sont les notes de Sir T. Pope Blount 1694, de Giles Jacob 1720, John Dart 1721, John Entick 1736, William Thompson 1745, *Biographica Britannica* 1748, ou Theophilus Cibber 1753). Nous nous occupons exclusivement ici de critiques originales, témoignant d'une connaissance de première main de Chaucer et fournissant quelque élément nouveau à l'ensemble des commentaires littéraires qui lui ont été consacrés. Nous nous bornerons à donner une simple liste de ces ouvrages jusqu'en 1800, cette question ayant été complètement traitée déjà dans notre premier chapitre.

Appréciations anciennes émanant d'écrivains anglais et écossais.

1400-30	John Lydgate
1412	Thomas Hoccleve
1475	Robert Henryson
a. 1477	*Book of Curtesye*
vers 1483	William Caxton
1501 et 1513	Gavin Douglas
1503	William Dunbar
1507	John Skelton
1532	Sir Brian Tuke

Critique de l'âge d'Élisabeth, consistant surtout en recherches sur la prosodie et sur la langue. (Ceci ne s'applique pas à Spenser, Beaumont ni Speght.)

1544, 1552 1563-8	Roger Ascham
1553	Thomas Wilson
1555	Robert Braham
1575	George Gascoigne
1579	Edmund Spenser
1581	Sir Philip Sidney
1584-8	George Puttenham
1586	William Webbe
1597	Francis Beaumont
1590-6	Edmund Spenser
1602	Thomas Speght

Critique du XVII^e siècle. A part l'éminente exception de Dryden, qui écrit la première 'critique littéraire' au sens moderne du mot, il n'y a presque rien à signaler à cette époque. Brathwait en effet est un survivant de l'époque précédente. Ses commentaires furent écrits en 1617 (voir plus haut p. 49). Et les remarques de Phillips et de Rymer ne méritent guère le nom de critique.	1622	Henry Peacham
	1665	Richard Brathwait
	1675	Edward Phillips
	1692	Thomas Rymer
	1700	John Dryden
Critique du XVIII^e siècle.	1720	George Sewell
	1728-30	Alexander Pope
	1737	Thomas Morell
	1737	Elizabeth Cooper
	1739	George Ogle
	1751	John Upton
	1754	Thomas Warton
	1755	Samuel Johnson
	1760-1	Thomas Gray
	1762	Richard Hurd
	1762 et 1774	Thomas Warton
	1775	Thomas Tyrwhitt

Ces appréciations et critiques se trouveront toutes sous leurs dates respectives dans le volume des *Chaucer Allusions*.

Les dix-sept types, que nous venons d'examiner, nous permettront de classer toutes les allusions ou mentions de Chaucer jusqu'à 1800. Nous ne faisons pas une catégorie séparée pour les allusions contenues dans des lettres. Elles sont en effet de nature trop variée : tantôt notes bibliographiques, comme dans

le cas de Hearne et de Bagford,[1] tantôt citations données pour leur intérêt littéraire (Margaret Roper, 1535,[2] ou Horace Walpole, 1789),[3] tantôt enfin remarques critiques. Nous ne faisons pas non plus une classe spéciale des mentions de Chaucer faites de son vivant. Elles sont toutes comprises entre 1357 et 1399, et sont par suite faciles à trouver.[4]

Il est une classe de références que l'on croirait assez commune. C'est l'insertion de passages de Chaucer dans des recueils de morceaux choisis ou d'extraits poétiques. Il n'en est pourtant rien, à part une seule exception, et, après examen de ces pièces jusqu'en 1800, on est frappé de la timidité avec laquelle on s'est risqué à faire entrer Chaucer dans ces ouvrages. L'unique exception à la règle ne manque pas d'intérêt. Les *Songes and Sonnettes* publiés par Tottell en 1557, forment la première anthologie poétique connue,[5] et dans le nombre il se trouve un poème de Chaucer, la ballade 'Vérité,' commençant 'Flee fro the prees.' L'éditeur de 'Tottell' l'intitule 'To leade a vertuous and honest life,' l'imprime avec des variations assez curieuses, et le range dans la catégorie 'Auteurs douteux' ('Uncertain Authours').[6]

1 A Letter from Thomas Hearne to Mr. Bagford [1709], containing some Remarks upon Geffry Chaucer and his Writings [dans] *Robert of Gloucester's Chronicle*, ed. Thomas Hearne, 1724, vol. ii, Appendix iv, pp. 596-606.

Letters from John Bagford to Thomas Hearne, April 14 et May 3, 1709; manuscrit Rawl. Lett. 21, ff. 8 et 9.

2 In good faith, father (quoth I), I can no further go, but am (as I trow *Cressida* saith in *Chaucer*) come to *Dulcarnon*, even at my wits' end. Lettre à Lady Alington de Margaret Roper, 1535. Imprimée dans The Mirrour of vertue . . . or the Life of Sir Thomas More . . . by William Roper, ed. I. Gollancz, the King's Classics, 1903, p. 143. On ne sait pas si cette lettre (qui fut envoyée à Lady Alington au nom de Margaret Roper) est réellement d'elle ou de son père, Sir Thomas More. Voir note par William Roper, *ibid.*, p. 117.

3 Voir p. 107 plus haut.

4 Voir *Chaucer Allusions*, pp. 1-13.

5 Peut-être, à proprement parler, cette appellation devrait-elle être réservée au Chaucer de Thynne (édition 1532), qui contient, non seulement des poèmes de Chaucer, mais aussi divers poèmes par Lydgate, Hoccleve, Gower, Scogan, Thomas Usk, Clanvowe et autres. Néanmoins, on la donne généralement au livre de Tottell.

6 *Tottell's Miscellany*, ed. Arber, 1895, pp. 194-5.

Dans les recueils ultérieurs, tels que le *Paradis d'Inventions Recherchées* (*Paradise of Dainty Devices*, 1578), la *Galerie Magnifique d'Inventions Plaisantes* (*Gorgeous Gallery of Gallant Inventions*, 1578), ou *l'Hélicon Anglais* (*England's Helicon*, 1600), on ne songeait à faire entrer que des poètes contemporains à peu près exclusivement. John Bodenham, l'éditeur du *Belvédère* (1600), semble néanmoins avoir eu le désir de donner des extraits de Chaucer et des poètes anciens, mais ce projet ne fut jamais réalisé. Le *Belvédère* est un recueil de vers décasyllabiques cités isolément ou deux à deux, empruntés à un grand nombre de poètes, et rangés sous des titres différents, tels que la Vie, la Mort, l'Espérance, la Science, etc., d'après une méthode qui fut très populaire depuis, spécialement au dix-huitième siècle. Il y eut, à ce qu'il paraît, deux raisons pour en exclure Chaucer, Gower et Lydgate : d'abord leurs vers n'étaient pas réguliers, on ne savait pas trop comment leur forme s'accommoderait du voisinage des vers exclusivement décasyllabiques, et ensuite le ' gentleman à qui était due cette collection ' refusa absolument de les y admettre. Néanmoins Bodenham exprima l'espoir qu'on pourrait les ajouter dans une seconde édition (qui cependant ne parut jamais).[1]

Au dix-septième siècle naturellement, il ne pouvait être question de faire entrer Chaucer—auteur presque inconnu—dans un recueil poétique, et par suite, personne ne s'excuse de cette omission ; mais en 1702, nous voyons Edward Bysshe regretter de n'avoir pas compris Chaucer et Spenser dans son *Art of*

---

1 In this first Impression, are omitted the Sentences of *Chaucer*, *Gower*, *Lidgate*, and other auncient Poets, because it was not knowne how their forme would agree with these of ten syllables onely, and that sometime they exceed the compasse herein obserued, hauing none but lineall and couplet sentences, aboue and beyond which course, the Gentleman who was the cause of this collection (taking therin no meane paines him-selfe, besides his friends labour) could not be perswaded, but determinately aimed at this obseruation. Neuerthelesse, if this may enjoy but the fauour hee hopes it will, and the good intent thereof be no way misconstrued : at the next impression it shall be largely supplyed, with things that at this present could not be obtained . . . *Belvédère or The Garden of the Muses* [by John Bodenham], 1600. The Conclusion, p. 235. Bodenham's Belvedere [réimprimé pour la] Spenser soc., 1875, pp. 235-6.

English Poetry, recueil analogue à celui de Bodenham, mais ne se bornant pas à des vers isolés ni à des vers de dix syllabes. Il explique cette omission en disant que 'le costume dans lequel ils se présentent est tellement passé de mode, que les lecteurs de notre âge ne peuvent les entendre.'

Dans un autre livre du même genre qu'il publia douze ans plus tard (*The British Parnassus ; or, a compleat Commonplace-Book of English Poetry*, 1714), et qui se compose de nouveaux extraits tirés de 83 au lieu de 43 différents poètes (comme dans le premier recueil), on trouve de longues citations, dont quelques unes sont prises à l'adaptation moderne de Chaucer faite par Dryden, d'autres à l'adaptation due à Pope, et Spenser est ajouté à la liste des poètes choisis ; mais il n'y a pas un seul extrait du texte original de Chaucer.

Charles Gildon, qui en 1718 publia the *Complete Art of Poetry*, va beaucoup plus loin que Bysshe dans l'appréciation des vieux poètes, car il se fait un devoir de donner beaucoup d'extraits de Spenser et de Shakespeare (voir sa préface), mais tout ce qu'il cite de Chaucer est tiré de la version de Dryden.

Elizabeth Cooper (1737, voir p. 78 plus haut) est, semble-t-il, la première personne après Tottell qui ait fait entrer dans un recueil de Mélanges Poétiques, un passage du texte original de Chaucer, mais ce bon exemple ne fut pas suivi.

Bien qu'à un certain moment, Chaucer ait dû avoir une place dans le recueil *Lives of the Poets* du Docteur Johnson, cette intention ne fut pas mise à exécution.[1]

---

1 Voir la lettre de Ed. Dilly à James Boswell, Sept. 26, 1777 (Boswell's *Life of Johnson*, ed. G. Birkbeck Hill, vol. iii, p. 110), où il dit : 'The edition of the Poets now printing will do honour to the English press, and a concise account of the life of each author, by Dr. Johnson, will be a very valuable addition,' et il cite plusieurs des raisons qui ont donné naissance à l'entreprise, telles que l'inexactitude du texte et la finesse de l'impression de l'édition des *Poètes* de Bell, alors sous presse à Édimbourg ; et il continue : 'These reasons, as well as the idea of an invasion of what we call our Literary Property, induced the London booksellers to print an elegant and accurate edition of all the English Poets of reputation, from Chaucer to the present time.'

En 1781, on publia un livre d'extraits, allant, comme l'indique le titre, de Chaucer à Churchill : formule plus allitérative qu'exacte, car il n'y a pas d'extraits de Chaucer dans le volume.[1] Enfin, quand Henry Headley publia en 1787 son *Choix de Beautés de l'Ancienne Poésie Anglaise* (*Select Beauties of Ancient English Poetry*), il en écarta délibérément Chaucer, aussi bien que Shakespeare, Jonson et Milton, sous prétexte que ' s'ils ne sont pas universellement lus ni compris . . . ils nous sont néanmoins familiers dans la conversation.' [2]

---

1 *The World as it goes : Exemplified in the Characters of Nations, States . . . Selected from the most distinguished English Poets from Chaucer to Churchill ; and all the Characters applied* [auteur inconnu], 1781.

2 . . . I have avoided, as much as possible, touching those who have already justly obtained the distinction of being denominated our Older Classics,[1] who, though not universally either read or understood (as must ever be the case with the best elder writers in every country), are notwithstanding familiar to us in conversation, and constantly appealed to in controverted points of poetical taste : these I have studiously avoided. *Select Beauties of Ancient English Poetry, with Remarks by Henry Headley*, 1787, Preface, p. x.

1 As Chaucer, Shakspeare, Jonson, Milton.

CHAPITRE III

CARACTÉRISTIQUES ATTRIBUÉES A CHAUCER

QUAND on examine les qualités attribuées à Chaucer comme poète, on est frappé par un fait curieux qui se produit plus particulièrement dans les trois cent cinquante premières années de critique, à savoir, la vogue de certaines épithètes. A telle ou telle époque on les emploie constamment. Évidemment, elles représentent dans l'esprit des critiques les traits caractéristiques du poète. Puis elles disparaissent sans laisser de trace, et la mode les remplace par quelque adjectif tout autre.

Si nous prenons par exemple par ordre chronologique les plus remarquables parmi ces épithètes, nous trouvons celles-ci :

(1) *Chaucer a une bouche d'or, il est éloquent, fleuri* (golden-tongued, eloquent, 'ornate'), ceci pendant les 150 années qui suivirent sa mort (1400-1550). Cette opinion fut lancée par Lydgate, qui parle à plusieurs reprises de l'éloquence de son maître, 'le noble poète rhéteur de Grande Bretagne qui, le premier, sut distiller et purifier les gouttes de la rosée d'or de la parole, et de l'éloquence, pour les faire passer dans notre langue.' Ce mérite est souligné chez lui par un grand nombre d'autres critiques. Walton (1410), Hoccleve (1412), et Feylde (1509) l'appellent 'fleur d'éloquence' ou 'de rhétorique.' Jacques I., dans le *Kingis Quair* (1423), note 'l'éloquence ornée' de Chaucer, sur laquelle aussi s'étendent longuement Gavin Douglas et Skelton. Enfin, des expressions comme 'l'éloquence divine de Chaucer,' 'oure ornate Chaucer,' sont de celles qu'on rencontre sans cesse. John Shirley écrit que Chaucer dans

' son vulgaire n'eut jamais de pair pour l'éloquente Rhétorique,'[1] et Caxton, qui, de tous les premiers admirateurs du poète, est peut-être celui qui insiste le plus sur ce point, ne se lasse jamais de redire que Chaucer est le ' père vénéré et le premier fondateur et embellisseur de notre langue,' car ' c'est lui qui a enrichi et embelli la dite langue.'

Voici une liste de plusieurs allusions de ce genre à Chaucer, entre 1410 et 1569 :

1410	*Liber boeti de Consolatione philosophi de latino in Angliam*, 1410, per Capellanum Joannem (John Walton of Osney), Roy. manuscrit 18 A. xiii, fol. 2 et *verso*. Chaucer's Works, ed. Skeat, 1894, vol. ii, p. xvii.
1412	*The Regement of Princes*, by Thomas Hoccleve. Works of Hoccleve, Part III, ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., extra series lxxii, 1897, pp. 68, 71, 75-6, 179-80.
1423	*The Kingis Quair*, by James I., King of Scotland, ed. Skeat, Scot. Text Soc., 1884, p. 48.
c. 1450	Prologue to *Boethius*, by John Shirley. Add. manuscrit 16,165, ff. 2 et 2 *verso*.
avant 1477	*The Book of Curtesye* (auteur inconnu), imprimé par Caxton 1477-8, fol. 163 *verso* ; ed. F. J. Furnivall, E. E. T. Soc., 1868, pp. 34-5.
avant 1479	*Epilogue* to *Boethius de Consolacione Philosophie*, by William Caxton, fol. 93 *verso*.
c. 1483	*Epilogue to the Book of Fame*, sign. d 5. *Prohemye to Canterbury Tales* (2me édn.), sign. aij, aij *verso*. } par William Caxton.
1490	*Souscription* à la fin du 2nd livre de manuscrit, 18, 2. 8, Advocates' library, Edinburgh. ' Johannis de Irlandia, Opera Theologia.' (voir *Chaucer Allusions.*)
1503	*The Goldyn Targe*, by William Dunbar, vers. 253-61.
1503-4	*Here begynneth the booke called the example of vertu made by Stephyn Hawys* (Hawes), fol. 3 *verso*.
1509	*Here begynneth a lytel treatyse called the contrauerse bytwene a louer and a Jaye*, by Thomas Feylde. Prologue, sign. A i *verso*.

[1] Prologue en vers précédant *Boethius de Consolacione Philosophie*, *c.* 1450, voir p. 170 plus bas.

1513 *Prologue* to *First Buik of Eneados*, by Gavin Douglas, Bishop of Dunkeld. Poetical works of G. Douglas, ed. J. Small, 1874, vol. ii, p. 14.

[1520] *Prologue to Terens in englysh*, [par John Rastell ?], sign. A i.

1523 *A ryght delectable Tratyse upon a goodly Garlande or Chapelet of Laurell*, by John Skelton. Poetical Works, ed. A. Dyce, 1843, vol. i, p. 377-8.

[1525?] *Here begynneth a lytell treatyse cleped La Conusaunce Damours*. Imprinted by Richarde Pynson, sign. c i (auteur inconnu).

1561 *Stances* apposées à *The firste syxe bokes of the mooste Christian poet Marcelius Palingenius, called the zodiake of life*. . . . Newly translated by Barnaby Googe (auteur inconnu).

1569 *A new Booke called the Shippe of safeguarde, wrytten by G. B:*, anno 1569. Sign. D vii *verso*.

Vers le milieu du seizième siècle, Chaucer commençait à être difficile à comprendre. Aussi ne l'appelait-on plus ' bouche d'or ' (' golden-tongued '), et ce genre de louange disparut si complètement que l'on est tout surpris de retrouver en 1602 et 1609 l'expression ' plume d'or ' (' golden pen '), chez Nixon et Heale.[1] En ce qui concerne Nixon tout s'explique, quand l'on découvre que son œuvre la *Flotte chrétienne* (*The Christian Navy*) est purement et simplement la réédition d'un poème de 1569,[2] dont Nixon se borna à changer le titre et quelques mots. Le dit poème est, par le fait, le dernier document qui parle de ' l'éloquence dorée ' de Chaucer (sauf, bien entendu, les deux exceptions que nous venons de signaler).

Quand les plus fervents admirateurs du poète ne peuvent plus vanter son style éloquent et mélodieux, ils trouvent à Chaucer une autre qualité pour remplacer la première :

(2) *Chaucer est un poète moral.* Comme nous l'avons vu, cette opinion professée par une certaine classe de critiques est surtout répandue au seizième siècle, mais on en trouve cependant

1 *The Christian Navy*, by Anthony Nixon, 1602, sign. F 4 ; *An Apologie for Women*, by W[illiam] H[eale], 1609, p. 39.

2 *The Shippe of safeguarde*, written by G. B. 1569.

des exemples isolés antérieurement et postérieurement. Lydgate, qui attribue à Chaucer presque toutes les qualités, sauf l'imagination et l'' humour,' dont il n'était peut-être pas lui-même juge très compétent, note qu'il ' s'appliqua de toutes ses forces à mettre en fuite la paresse et autres vices ' (' in vertu he set al his entent ydelnesse and vices for to flee '). Mais c'est chez Hawes en 1506,[1] qu'on trouve pour la première fois une allusion directe à l'usage que fit Chaucer de la satire pour corriger les mœurs. Ce dernier est suivi par Foxe (1570), Lodge (1579), Webbe (1586), et Prynne (1633). Le même mérite est reconnu implicitement dans de nombreux passages, citant des paroles et des histoires de Chaucer, afin de condamner plus particulièrement quelque vice. On en trouve de ce genre chez Ascham (1544), Northbrooke (1577), Babington (1583), Scot (1584), et Harsnet (1603) (voir pp. 20-24 plus haut).

Concurremment avec cette qualité, marche un autre attribut, très généralement appliqué à Chaucer, surtout à l'époque d'Élisabeth. C'est :

(3) *Qu'il est un poète savant.* Cette opinion est en vogue depuis 1530 environ jusqu'en 1660. Sir Brian Tuke la proclame dans la préface de l'édition Thynne des œuvres du poète (1532),[2] mais c'est surtout dans le troisième quart du siècle qu'elle prédomine. En 1569 ' G. B.' parle du ' savant ' Chaucer (' learned Chaucer '); Foxe, en 1570, unit Chaucer à Linacre et à Pace pour vanter son instruction et son savoir (' studie and lernyng ').[3] Spenser (1579) prie le ciel que ' sur lui même puissent tomber quelques

1 Dans le *Pastime of Plesure*, voir pp. 17, 18 plus haut.

2 ' Geffray Chaucer, in whose workes is so manyfest comprobacion of his excellent lernying *in* all kyndes of doctrynes and sciences.' Dedication to Henry VIII, Chaucer's Works, ed. William Thynne, 1532, sign. A ii.

Geffray Chaucer.

John Gower. Chaucer & Gower commended for their studious exercise.

3 Moreouer to these two [Linacre & Pace], I thought it not out of season, to couple also some mention of Geffray Chaucer, and Iohn Gower: Whiche although beyng much discrepant from these in course of yeares, yet it may seme not vnworthy to bee matched with these forenamed persons in commendation of their studie and learnyng . . . both [Chaucer and Gower] notably learned, as the barbarous rudenes of that tyme did geue, both great frends together, and both in like kind of studie together occupied, so endeuoryng themselues, and employing their tyme, that they excelling many other in study

gouttelettes de cette source qui jaillissait de la savante tête de Chaucer.' Puttenham (1584-88), louant Chaucer, le place au-dessus de Gower, de Lidgate et de Harding, 'car le savoir paraît avoir été plus étendu chez lui que chez aucun des autres.'[1] Gabriel Harvey (*vers* 1585), dans ses curieuses notes manuscrites encore inédites, répète que Chaucer et Lidgate étaient 'beaucoup plus savants que nos poètes d'aujourd'hui,' et il résume ses remarques en ces termes caractéristiques :

D'autres louent Chaucer et Lidgate pour leur esprit, leur verve plaisante, la variété de leur discours poétique et tout leur humanisme. Pour moi je remarque surtout *leur astronomie, leur philosophie* et autres parties de leur *savoir profond et délié*. En quoi bien peu de leurs contemporains étaient mieux instruits qu'eux. Il ne suffit pas aux poètes d'être des humanistes superficiels ; ils doivent être des artistes exquis et des savants curieux de tout.[2]

Churchyard (1587) 'parle des contes savants (learned tales) de Chaucer' (voir p. 105 plus haut) ; l'auteur du *Cobler*

---

and exercise of good letters did passe forth their lyues here right worshipfully & godly to the worthye fame and commendation of their name. *Ecclesiasticall history contaynyng the Actes and Monumentes of thynges passed in euery Kynges tyme in this Realme* . . . Newly recognised and inlarged by the Author, John Foxe [2nd edn.]. At London, Printed by Iohn Daye . . . 1570, vol. ii, p. 965.

1 And in her Maiesties time that now is are sprong vp an other crew of Courtly makers, Noble men and Gentlemen of her Maiesties owne seruauntes, who haue written excellently well . . . , of which number is first that noble Gentleman, *Edward*, Earle of Oxford. *Thomas*, Lord of Bukurst, when he was young, *Henry*, Lord Paget, Sir *Philip Sydney*, Sir *Walter Rawleigh*, Master *Edward Dyar*, Maister *Fulke Greuell*, *Gascon*, *Britton*, *Turberuille*, and a great many other learned Gentlemen . . . But of them all particularly this is myne opinion, that *Chaucer*, with *Gower*, *Lidgat* and *Harding* for their antiquitie ought to haue the first place, and *Chaucer* as the most renowned of them all, for the much learning appeareth to be in him aboue any of the rest. *The Arte of English Poesie*, by George Puttenham [écrit 1548-88], 1589, p. 49.

2 Other commend Chawcer, & Lidgate for their witt, pleasant veine, varietie of poetical discourse, & all humanitie : I specially note *their Astronomie, philosophie*, and other parts of *profound or cunning art*. Wherein few of their time were more exactly learned. It is not sufficient for poets to be superficial humanists : but they must be exquisite artists, and curious uniuersal schollers.

Notes dans le manuscrit de Gabriel Harvey [*c.* 1585], ajoutées à plusieurs petits livres de voyages reliés ensemble. L'un d'eux fut donné par Spenser à Gabriel Harvey et la plupart ont le nom de ce dernier inscrit sur la page de titre. Ils appartiennent au Professeur I. Gollancz de Londres.

of Caunterburie (1590) vante son savoir ingénieux (' conceited learning ').[1] La première épithète employé par Hakluyt (1598) est ' savant ' (' learned ') [2] et Francis Thynne (1598) fait allusion à l'amour de son père pour le ' savoir ' (' lernynge ') de Chaucer. Harsnet (1603) et Stowe (1603) [3] parlent de lui comme d'un écrivain savant plutôt que comme d'un poète ; et il est très significatif que Speght ait intitulé son édition de 1598 *Œuvres de notre Ancien et docte Poète Anglais* (*Works of our Antient and learned English Poet*). Que Speght le fasse en connaissance de cause, cela ressort clairement de sa préface de 1602, où il dit qu'il serait à souhaiter que quelque savant se chargeât de rechercher et de noter toutes les sources classiques de Chaucer, ' ce qui,' ajoute-t-il, ' serait pour le plus grand honneur de ce vieux poète. D'aucuns le croient ignorant et considèrent ses écrits comme de simples puérilités. Si cette consciencieuse étude était faite, on reconnaîtrait au contraire, que ce fut non-seulement un philologue distingué, mais un homme d'une haute culture et d'un grand jugement.' [4]

---

1 Voir *Chaucer Allusions*, p. 132.

2 Our old English father *Ennius*, I meane, the learned, wittie, and profound *Geofrey Chaucer*. *The Principal Navigations Voiages . . . of the English Nation*, by Richard Hakluyt [2nd. edn], 1598, sign. ***verso*.

3 And *Geoffry Chaucer*, who had his two eyes, wit and learning in his head, spying that all these brainlesse imaginations, of witchings, possessings . . . were the forgeries . . . of craftie priests . . . writes in good plaine termes of the holy Couent [*sic*] or Friers thus : [il cite du Wife of Bath's tale, ll. 873-4, 879-80]. *Declaration of egregious Popish Impostures*, by S[amuel] H[arsnet], 1603, pp. 137-8.

This Gentleman (John Shirley) a great traueller in diuers countries amongest other his laboures, painefully collected the workes of Geffrey Chaucer, John Lidgate and other learned writers, which workes hee wrote in sundry volumes to remayne for posterity. *A Svrvay of London* . . . by John Stow . . . 1603, p. 377.

4 It were a labor worth commendation, if some scholler, that hath skil and leisure, would confer *Chaucer* with those learned Authors, both in Greek and Latin, from whom he hath drawn many excellent things ; and at large report such Hystories, as in his Workes are very frequent, and many of them hard to be found : which would so grace this auncient Poet, that wheres diuers haue thought him vnlearned, and his writings meere trifles, it should appeare, that besides the knowledge of sundrie tongues, he was a man of great reading, & deep judgement . . . *The Workes of Our Ancient and learned English Poet, Geffrey Chaucer* . . . [ed. T. Speght, 2nde. impression], Preface, sign. a iv.

Selden (1612) insiste également sur le savoir et l'esprit de Chaucer, et demande combien de ses lecteurs se doutent de sa science, ' transcendant le commun degré ' (transcending the common Rode ') quand il se sert par exemple du mot ' Dulcarnon ' dans *Troïlus et Criseyde*.[1]

Freeman (1614) insiste sur le même point : il unit Chaucer à Lidgate et à Gower qui, affirme-t-il, ' égalèrent tous les Sages de leur temps, du nôtre et des temps passés.' [2] Webster (1624) classe Chaucer, Gower, Lidgate, More et Sidney ensemble comme ' cinq fameux savants et poètes de ce royaume.' [3] L'expression ' docte ' (' learned ') est aussi l'adjectif appliqué par Basse à Chaucer, dans sa fameuse épitaphe de Shakespeare

---

1 Prefatory address par John Selden à *Poly-Olbion*, by Michaell Drayton [1612], sign. a 3, a 3 *verso*.

2 Pitty ô pitty, death had power
Ouer *Chaucer, Lidgate, Gower* :
They that equal'd all the Sages
Of these, their owne, of former Ages,
And did their learned Lights aduance
In times of darkest ignorance,
When palpable impurity
Kept knowledge in obscurity,
And all went Hood-winkt in this Ile,
They could see and shine the while ;
Nor Greece, nor Rome, could reckon vs,
As then, among the Barbarous :
Since these three knew to turne perdy
The Scru-pin of Phylosophy
As well as they ; and left behind
As rich memorials of the mind :
By which they liue, though they are dead,
As all may see that will but read ;
And on good workes will spend good howres
In *Chaucers, Lidgates*, and in *Gowers*.
Rvnne and a great Cast, the Seconde Bowle [la seconde part de] *Rvbbe and a great Cast.* Epigrams by Thomas Freeman . . . Imprinted at London, . . . 1614, epigram 14, sign. G 2.

3 Five famous scholars and poets of this our kingdom, as Sir Jeffrey Chaucer, the learned Gower, the excellent John Lidgate, the sharp-witted sir Thomas More, and last, as worthy both soldier and scholar, sir Philip Sidney—these being celebrators of honor, and the preservers both of the names of men and memories of cities above to posterity. . . . (*voy. p. suivante*)

(*c.* 1622).[1] D'autres appréciations du même genre se rencontrent sous la plume d'un inconnu (1622), de G. E. (1646), Leigh (1656), Howard (1689), et Hatton (1708).[2]

Mais pour les hommes de la fin du dix-septième siècle et pour ceux du dix-huitième, Chaucer cesse en général d'être le poète 'savant.' Dans les rares occasions où cette épithète est employée, on sent que c'est un lieu commun de jadis, répété par habitude et sans la moindre conviction. Ainsi, dans une histoire biographique d'Angleterre publiée en 1769, l'auteur, James Granger, déclare dans un article sur Chaucer : ' Ce grand poète que son antiquité et son propre mérite ont contribué à rendre vénérable, est réputé comme ayant possédé tout le savoir de son époque.'[3] La qualité qui devait dans l'opinion générale remplacer à la longue celle de ' learned,' et qui semble avoir été la caractéristique dominante appliquée à Chaucer de 1670 à 1760 c'est :

(4) Qu'*il est jovial, facétieux, joyeux* (jovial, facetious, merry).

Les mots de ' jovial ' et de ' joyeux ' appliqués à Chaucer sont employés presque comme synonymes, et, l'un et l'autre, dans deux sens quelque peu différents :

Beneath these [the five cities] five learn'd poets, worthy men
Who do eternise brave acts by their pen,
Chaucer, Gower, Lidgate, More, and for our time
Sir Philip Sidney, glory of our clime :
These beyond death a fame to monarchs give,
And these make cities and societies live.

Monuments of Honor . . . celebrated in the Honorable City of London . . . Invented and Written by John Webster . . . Printed at London by Nicholas Okes 1624 [unique exemplaire à Chatsworth, Duke of Devonshire's library]. The dramatic works of John Webster, ed. W. Hazlitt, vol. iii, 1857, pp. 236-7.

1 L'épitaphe en question commence ainsi :—

On Mr. Wm Shakespeare. he dyed in Aprill 1616.
Renowned Spencer lye a thought more nye
To learned Chaucer, and rare Beaumont lye
A little neerer Spenser, to make roome
For Shakespeare in your threefold, fowerfold Tombe.

Par William Basse, manuscrit Lansdowne 777, fol. 67 *verso*. Voir *Chaucer Allusions*, p. 196.

2 Voir *Chaucer Allusions*, sous ces différentes dates.

3 *A Biographical History of England*, by J[ames] Granger, 1769. Class IX. Men of Genius and Learning, vol. i, pp. 45-7.

(*a*) qui est de bonne compagnie, vif, amusant :

(*b*) qui se complaît dans la grosse plaisanterie, conteur d'histoires grivoises.

C'est le premier sens de ces mots qui domine surtout depuis 1570 environ jusqu'en 1600. Ainsi, dans Robinson (1574) et Spenser (1579), qui parlent tous deux des 'joyeux contes' ('merry tales') de Chaucer.[1] Puttenham (1589) parle de son esprit plaisant ('pleasant wit'),[2] Webbe (1586) de la 'verve délectable' ('delightsome vayne') avec laquelle il écrit 'savamment et plaisamment' ('learnedly and pleasantly'), traitant de 'plaisants et délicieux sujets de gaieté' ('pleasant and delightsome matters of mirth').[3] Dans le *Savetier de Canterbury* (*Cobler of Caunterburie*, 1590), on insiste sur son esprit et sa bonne humeur, et Beaumont (1597) dit que Chaucer est 'l'essence même de toute joie et de toute composition plaisante'[4] ('the verie life itself of all mirth and pleasant writing').

Nous voyons parfois l'épithète 'spirituel' ('witty') appliquée à Chaucer, et on fait souvent allusion à son esprit ('wit'). Mais il est assez difficile de savoir ce que l'on entend par 'wit' et 'witty,' surtout à la fin du seizième siècle et au début du dix-septième. Nous savons que 'wit' à l'origine signifiait tout simplement l'intellect, et qu il n'acquit sa signification secondaire et plus restreinte que vers cette époque. Un peu plus tard, l'adjectif 'witty' perdit son sens étymologique de 'habile' ('skilful') ou

---

1 Retourning from *Plutos* Kingdome, To noble *Helicon*; [sign. P 8 *v*]
The place of Infinite Ioye. . . .
And *Chawcer* for his merie tales, was well esteemed there [sign. Q 2 *v*]
And on his head as well ought best, a Laurell garland were,
The rewarde of Wickednesse . . . Newly compiled by Richard Robinson, Servaunt in housholde to the right Honorable Earle of Shrowsbury [1574]. Imprinted in London in Pawles Churche Yarde by William Williamson ; sign. Q 2, *verso*.
The Shepheardes Calender, [by Edmund Spenser], 1579, June, fol. 24.

2 *The Arte of English Poesie*, 1589, p. 50.

3 *A Discourse of English Poetrie*, 1586, sign. C iii.

4 Lettre de Francis Beaumont à Thomas Speght, précédant The Workes of Chaucer (ed. T. Speght), 1598, sign. a v.

de 'sage' ('wise'), pour signifier une sorte d'ingéniosité et de vivacité à saisir des ressemblances entre deux choses différentes en apparence. Au début du dix-septième siècle, 'wit' semble souvent [1] être l'équivalent de l'italien 'ingegno'; il est même employé par Jonson comme synonyme de 'ingenuity,' [2] dans son acception plus ancienne de 'talent.' Hobbes nous dit dans le *Leviathan* (1651) que le mot 'wit' était devenu un synonyme de 'fancy' (imagination, fantaisie dans l'acception du seizième siècle), et dans sa *Réponse au Discours de Davenant sur Gondibert* (*Answer to Davenant's Discourse upon Gondibert*, 1650), il dit que le rôle de la 'fantaisie' ('fancy') doit être de fournir les ornements de la poésie, tandis que le jugement ('judgement') doit donner la 'force et les assises.' La nuance qu'il établit entre les deux est adoptée après lui par des critiques du dix-septième et du dix-huitième siècles, et le mot 'wit' en arrive à signifier la vivacité de l'esprit à saisir des ressemblances inattendues.[3] Dryden et Addison déclarent tous deux qu'à la similitude des idées doit s'ajouter une sensation de surprise et de plaisir, et c'est ainsi que nous devinons comment se faufila progressivement le sens de 'spirituel' attaché aujourd'hui au mot 'witty.' [4]

---

[1] Pas toujours cependant. Ainsi dans le *Wit in a Constable* de Glapthorne, 1639, 'witty' semble employé dans le sens d''averti,' 'intelligent,' 'le contraire de stupide.'

[2] *Every Man out of his Humour*, iii, 3. Pour toute la question des changements de signification du mot 'wit' à cette époque voir *Critical essays of the 17th century*, Oxford, 1908, Introduction par le professeur Spingarn, pp. xxvii-xxxi.

[3] Voir, par exemple, Locke, *Human Understanding*, 1690, livre ii, chap. xi, § 2; Temple, *Miscellanea*, 2de partie, p. 318; et Addison, *Spectator*, No. 62.

[4] Il y a cependant bien des variations dans le sens attaché au mot 'wit' par différents écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècles. C'est ainsi qu'en plus du sens que lui donnent Jonson et Hobbes, Dryden l'emploie une fois comme synonyme du mot 'imagination' (Lettre à Sir Robert Howard, mise en préface de l'*Annus Mirabilis*, 1666). Une autre fois, il le définit 'la justesse de pensées et d'expressions adaptées au sujet' ('a propriety of thoughts and words adapted to the subject'; Dryden's Essays, ed. Ker, vol. i, p. 190); tandis que Dennis l'emploie presque dans le sens d'entendement ('reason'); *Miscellanies in Verse and Prose*, 1693, Preface.

Donc, quand Stevins (*c.* 1555) [1] et Bullein (1564) [2] parlent du 'wittie Chaucer,' il ne faut pas oublier qu'ils veulent dire par là 'doué d'intelligence et de savoir.' [3] On remarquera que les qualités indiquées par ce sens vont de pair avec l'épithète louangeuse de 'docte' (learned), qu'on lui donnait encore. Quand Puttenham (1584) et Thynne (1600) parlent de son esprit 'plaisant' et 'qui coule de source' ('pleasant' and 'flowing' wit), ils veulent parler de son intellect. Mais lorsque William Barker (dans ses vers de la préface de Kynaston, 1635) fait allusion aux versificateurs 'parvenus' ('upstart verse-wrights'), qui commençent par voler le 'wit' de Chaucer pour déclarer ensuite que celui-ci est ennuyeux, il semble que ce mot de 'wit' renferme un peu de son nouveau sens de 'ingenium.' [4] Quand Gayton (1654) déclare que Chaucer écrit 'wittily,' il veut dire certainement qu'il écrit avec 'talent'

---

1 As for me if I haue done anythinge therin it shall suffice if the louers of wittie Chaucer do accepte my good will and entente. Walter Stevins, dans sa préface du *conclusions off the astrolabye* . . . vers 1555.

2 Wittie Chaucer satte in a chaire of gold couered with Roses, writing Prose and Risme. *A Dialogue bothe pleasaunte and pietifull* . . . by William Bullein, 1564.

3 Cf. l'usage que fait Spenser du mot 'wittily' dans la *Faerie Queene*, ii, c. 9 :

> All artes, all science, all Philosophy
> And all that in the world was ay thought wittily.

(Tous les arts, toutes les sciences et toute la Philosophie, et tout ce qui dans le monde fut jamais pensé intelligemment.)

Et Marlowe dans *Tamburlaine*, partie I, acte ii, sc. 4 :

> Are you the witty King of Persia ?
> (Etes-vous le sage roi de Perse ?)

Voir aussi Shakespeare, *Richard III*, acte iv, sc. 2, 42.

4 Those vpstart verse-wrights, that first steale his wit,
And then pronounce him Dull :
William Barker, *In Translationem Authoris*, vers apposés à l'Amorum Troili et Creseidæ de Kynaston, sign. *3b-*4.

Notons que Thomas Walkington, dans *The Optick Glasse of Humors*, 1607, p. 29, traduit 'wit' par 'ingenium' :— . . . wee see by experience in travaile, the rudenesse and simplicity of the people that are seated farre north ; which no doubt is intimated by a vulgar speech, when wee say such a man hath a borrell wit, as if wee said *boreale ingenium*.

(ingenuity),[1] et Addison enfin en 1694 [2] interprète le mot à peu près de la même façon que dans le *Spectator* No. 62. George Sewell (1718), analysant la satire de Chaucer, dit que celle-ci est sévère, mais que c'est la ' sévérité d'un poète de cour : beaucoup d'esprit et encore plus de politesse '[3]. Ici nous arrivons à la signification moderne du mot ' wit,' et c'est bien la seule fois (avant 1800) où nous soyons certain qu'elle s'applique à Chaucer. Car lorsque Walpole écrit à George Montagu en 1768, quoiqu'il pense certainement aux qualités d'humour et d'esprit que possédait Chaucer, il ne le dit pas d'une manière précise.' [4]

Des adjectifs tels que ' merry ' et ' jovial ' dans leur seconde acception de ' qui prend plaisir à une grosse plaisanterie ou à une histoire grivoise,' commencent à être employés vers 1575, et nous retrouvons ce sens de temps en temps pendant les cent années qui suivent. Vers la fin du dix-septième siècle il devient plus commun, et pendant les soixante premières années du dix-huitième siècle c'est l'épithète qui domine pour désigner Chaucer ou son œuvre. On trouve constamment, avec un sens légèrement péjoratif que ne comportent pas tous ces mots aujourd'hui, les adjectifs : *joking, jocund, sprightly, gleeful, blithe, merry, gay, frolic, facetious.* Un commentateur de la fin du dix-huitième siècle va même jusqu'à comparer Chaucer à Charles II, ' qui avait bien du

---

[1] *Pleasant Notes upon Don Quixot*, by Edmund Gayton, 1654, bk. 3, ch. xi, p. 150.

[2] . . . Age has rusted what the *Poet* (Chaucer) writ,
Worn out his Language, and obscur'd his Wit.
An Account of the Greatest English Poets, 1694.

[3] There is severity, but the Severity of a Court-Poet ; much Wit and more good Manners. *The Proclamation of Cupid, or, a Defence of Women, a poem from Chaucer*, by Mr. Sewell. London . . . 1718, sign. a *verso*.

[4] Your wit and humour will be as much lost upon them, as if you talked the dialect of Chaucer : for with all the divinity of wit, it grows out of fashion like a fardingale. Lettre de Horace Walpole à George Montagu, 15 avril 1768. Letters of Horace Walpole, ed. Mrs. Paget Toynbee, vol. vii, 1904, p. 180.

mal à rester sérieux assez longtemps pour lire un discours du trône.' [1]

La vérité est qu'à l'admiration croissante du dix-huitième siècle pour l'antique et le 'gothique,' se joignait une tendance à trouver risible tout ce qui était ancien. La preuve en est dans l'attitude du public vis-à-vis d'un autre grand poète, dont la langue était généralement considérée comme vieillie. L'amour de Chaucer pour la plaisanterie pouvait à la rigueur justifier, chez un lecteur superficiel, l'impression que l'élément comique dominait en lui. Mais quand nous voyons en même temps les admirateurs de Spenser frappés surtout par le 'côté risible' ('the ludicrous element') de ce poète, nous nous rendons compte que les lecteurs du dix-huitième siècle trouvassent drôles et risibles en elles-mêmes les locutions archaïques et la 'diction naïve' de ces vieux poètes. Shenstone, dont la *Schoolmistress* (1742) est, avec le *Castle of Indolence*, l'une des meilleures parmi les nombreuses imitations spensériennes, écrit à M. Graves en juin 1742, qu'autrefois il ne pouvait pas lire Spenser, mais que plus tard, après avoir lu *The Alley* de Pope, il le considéra comme risible, et il croit qu'à ce titre il peut être lu avec plaisir. 'Maintenant,' continue-t-il, 'après m'être diverti et moqué de lui, j'en suis arrivé à l'aimer pour de bon.' [2] Thomson, dans l''Avertissement' du *Castle of Indolence*, 1748, fait observer que puisque son poème est écrit dans le style de Spenser, 'des mots vieillis et une simplicité de diction qui confinent au risible' sont inévitables dans certains vers, pour rendre l'imitation plus

---

1 Notes manuscrites faites [*c.* 1785], par un auteur inconnu, dans un exemplaire des fables de Dryden, 1700; voir plus haut chap. ii, p. 114 note. Notes sur le *Conte du Chevalier*, p. 80, à la ligne : 'With nameless Nymphs that liv'd in ev'ry Tree.' Chaucer discovers here and there a strong inclination to spoil this Poem with burlesque, as well as with jocoseness. He puts us in mind of Charles II, who could hardly sustain his gravity long enough even to make a speech from the throne.

2 Pope's Alley made me consider him [Spenser] ludicrously; and in that light, I think, one may read him with pleasure. I am now . . . from trifling and laughing at him, really in love with him. Shenstone's Works, 1769, vol. iii, p. 66.

parfaite.[1] Enfin, William Mickle, autre imitateur, écrit dans sa préface de *Sir Martyn* (1777) que : ' quelques explications sont peut-être nécessaires pour justifier son adoption de la manière de Spenser,' et il se borne à déclarer qu'il a été séduit ' par l'ampleur et l'abandon des descriptions, la simplicité vieillotte, et surtout par l'extraordinaire facilité avec laquelle l'antique phraséologie et la manière de Spenser se prêtent au burlesque.' [2]

Les réflexions de ce genre font que nous nous étonnons moins de voir que l'on considère Chaucer surtout comme un auteur légèrement grotesque. Joseph Warton, dans son *Essai sur Pope* (1782), crut devoir attirer l'attention sur l'opinion courante, mais erronée, que l'excellence de Chaucer et de sa ' verve poétique ' consistait surtout dans l'art qu'il déployait dans les sujets légers et comiques. Warton attribue cette erreur à la circonstance fortuite que Dryden et Pope ont vulgarisé surtout les poèmes gais et comiques de Chaucer, et il affirme que ceux qui y regarderont de plus près, s'apercevront de l'erreur commune et constateront que sa veine comique est ' comme une veine de mercure, imperceptiblement mêlée à une mine d'or.' [3]

Cette attitude envers le poète se modifia progressivement à la fin du siècle. La publication de l'ouvrage de Tyrwhitt fit

---

1 This Poem being writ in the manner of Spenser, the obsolete Words and a Simplicity of Diction in some of the lines, which borders on the Ludicrous, were necessary to make the Imitation more perfect. James Thomson, dans l' 'Advertisement ' au *Castle of Indolence*, 1748.

2 Some reasons may perhaps be expected for having adopted the manner of Spenser . . . [These are] the fulness and wantonness of description, the quaint simplicity, and above all, the ludicrous, of which the antique phraseology and manner of Spenser are so happily and peculiarly susceptible. *Sir Martyn* . . . by W. J. Mickle, 1777, Advertisement, pp. 5, 6.

3 From the accidental circumstance of Dryden and Pope's having copied the gay and ludicrous part of Chaucer, the common notion seems to have arisen, that Chaucer's vein of poetry was chiefly turned to the light and ridiculous. But they who look into Chaucer, will soon be convinced of this prevailing prejudice, and will find his comic vein, like that of Shakespeare, to be only like one of mercury, imperceptibly mingled with a mine of gold. *An Essay on the Genius and Writings of Pope*, by Joseph Warton, vol. ii, 1782 (le premier volume fut publié en 1756), sect. viii, pp. 7, 8.

connaître Chaucer de plus en plus, et dès lors nous ne retrouvons plus trace à aucun moment de ces épithètes consacrées qu'on lui avait prodiguées jadis.

Nous ne notons pas les adjectifs vagues tels que ' vénérable,' ' ancien ' ou ' célèbre,' qu'on trouve en grand nombre au dix-huitième siècle, à l'époque où Chaucer a été le moins connu. C'étaient des épithètes de tout repos et qui ne compromettaient personne.

L'on remarquera que les qualités caractéristiques attribuées au poète à diverses époques entre 1400 et 1800, sont précisément celles qui intéressaient plus particulièrement les hommes de lettres et les critiques de chacune de ces époques.

Aux quinzième et seizième siècles la langue était encore informe, incertaine ; un bon style se rencontrait rarement, on se préoccupait donc de l'aisance de l'expression et on l'appréciait par dessus tout. Plus tard, les deux mouvements si connexes de la Réforme et de la Renaissance firent qu'on se passionna pour les choses de la science et de la morale. Aussi pendant toute l'époque d'Élisabeth, voyons-nous côte à côte les épithètes de ' moral ' et de ' docte.' Puis, quand l'exubérance débordante de la Renaissance eut provoqué une réaction en faveur de la ' clarté ' et de l' ' esprit,' les lecteurs du dix-septième siècle, incapables de trouver Chaucer ' clair,' se mirent à chercher son ' esprit,' et pour ces hommes qui faisaient leurs délices du théâtre de la Restauration, l'esprit, c'était l' ' esprit gaulois.'

Donc, ici comme ailleurs, les hommes ont trouvé ce qu'ils ont cherché, et vu ce qu'ils voulaient voir.

CHAPITRE IV

ÉVOLUTION DE LA BIOGRAPHIE DE CHAUCER

Voici une liste des principales Biographies de Chaucer ou notices biographiques jusqu'en 1906.

DATE.	AUTEUR.	TITRE DE L'OUVRAGE.
[*c.* 1545]	John Leland	[dans] Commentarii de Scriptoribus Britannicis, [imprimée pour la 1ère fois par] A. Hall, . . 1709, pp. 419-26; (en latin).
1548	John Bale	[dans] Illustrium Maioris Britanniæ Scriptorum, [1ère édn.] fol. 198 and *verso*; (en latin).
1557-9	,, ,,	[dans] Scriptorum Illustrium maioris Brytanniæ . . Basilæ . . [2me édn.] vol. i, pp. 525-27; (en latin).
1598	Thomas Speght (aidé par John Stow)	[placée en tête des] Workes of our Antient and lerned English Poet Geffrey Chavcer, newly printed. Londini, Impensis Geo. Bishop, anno 1598.
1602	Thomas Speght (aidé par Francis Thynne)	[dans 2me édn. de] The Workes of . . . Geffrey Chavcer.
[*c.* 1616]	John Pits	[dans] Relationum Historicarum de Rebus Anglicis, Parisiis, 1619, pp. 572-75; (en latin).
1655	Thomas Fuller	[dans] The Church-History of Britain, book iv, pp. 151-2.
1662	,, ,,	[dans] The History of the Worthies of England, pp. 337-8.
1660	William Winstanley	[dans] England's Worthies . . .1660, pp. 91-98.
1675	Edward Phillips	[dans] Theatrum Poetarum, or a Compleat Collection of the Poets . . . pp. 50-51.

DATE.	AUTEUR.	TITRE DE L'OUVRAGE.
[*c.* 1687]	[Henry Wharton]	[imprimée dans l'Appendice du 2de vol. de] Scriptorum Ecclesiasticorum Historia Literaria, by William Cave, 1740-3, Notæ MSS. & Accessiones Anonymi, etc., pp. 13-15 ; (en latin).
1687	William Winstanley	[dans] The Lives of the most Famous English Poets, pp. 23-32. [Version changée et augmentée de celle qu'il a écrite en 1660.]
1694	Sir Thomas Pope Blount	[dans] De Re Poetica . . . [Part 2.] Characters and Censures, pp. 41-44.
1700	John Dryden	[un court résumé dans] Preface to Fables Ancient and Modern. . . .
1701	Jeremy Collier	[dans] The Great Historical, Geographical, Genealogical and Poetical Dictionary . . . vol. i, sign. Bbb 2.
1709	Thomas Hearne	A Letter to Mr. Bagford, containing some Remarks upon Geffry Chaucer . . . [dans] Robert of Gloucester's Chronicle, Transcrib'd . . . by Thomas Hearne 1724, vol. ii, App. iv, pp. 596-606.
1720	Giles Jacob	[dans] An Historical Account of the Lives and Writings of our most Considerable English Poets [being the 2nd vol. of the Poetical Register, 1719], pp. 26-30.
1721	John Dart (corrigée par William Thomas)	[placé en tête des] Works of Geoffrey Chaucer. . . . By John Urry . . . London, Printed for Bernard Lintot . . . sign. a 1—f 2.
1748	Inconnu	[dans] Biographia Britannica : or the Lives of the most eminent Persons who have flourished in Great Britain and Ireland . . . 6 vols., 1747-63, vol. ii, 1748, pp. 1293-1308.

DATE.	AUTEUR.	TITRE DE L'OUVRAGE.
1748	Thomas Tanner	[dans] Bibliotheca Britannico-Hibernica . . . (en latin) pp. 166-70.
1753	Theophilus Cibber [ou Robert Shiels][1]	[dans] The Lives of the Poets of Great Britain and Ireland . . . vol. i, pp. 1-17.
1774	Thomas Warton	[un très court résumé dans] The History of English Poetry, vol. i, pp. 341-42.
1755	Thomas Tyrwhitt	[un court abrégé de la partie historique de sa vie, précédant] The Canterbury Tales of Chaucer, vol. i, pp. xxiv-xxxvi.
1803	William Godwin	The Life of Geoffrey Chaucer . . . 2 vols.
1810	Henry J. Todd	Illustrations of the lives and writings of Gower and Chaucer, collected from authentic documents.
1844	Sir Nicholas Harris Nicolas	The Life of Chaucer [placée en tête de] Chaucer's poetical works, Aldine edn. of British poets, vol. 47.
1876	W. Minto	[Article 'Chaucer' dans] l'Encyclopædia Britannica.
1880	Adolphus William Ward	Chaucer [English Men of Letters series].
1880	Arthur Gilman	[placée en tête des] Poetical Works of Geffrey Chaucer . . . ed. by Arthur Gilman . . . Boston, 1880, vol. i, pp. 19-56.
1887	John W. Hales	[article dans] The Dictionary of National Biography.
1887	Henry Morley	[dans] English Writers, vol. v, pp. 83-347.
1892	Thomas R. Lounsbury	The Life of Chaucer [dans] Studies in Chaucer, vol. i, chap. i.
1893	Alfred W. Pollard	Chaucer [dans Literature Primers].
1894	Walter W. Skeat	[dans] The Complete Works of Geoffrey Chaucer, ed. . . . by the Rev. Walter W. Skeat . . . Oxford, 1894, vol. i, pp. ix-lxi.

[1] Voir *Life of Johnson*, by James Boswell, April 10, 1776, ed. G. Birkbeck Hill, 1887, vol. 3, pp. 29-30; aussi, *Six Essays on Johnson*, by Walter Raleigh, Oxford, 1910, p. 120 note.

DATE.	AUTEUR.	TITRE DE L'OUVRAGE.
1900	[edités par] W. D. Selby, F. J. Furnivall, E. A. Bond, R. E. G. Kirk	Life Records of Chaucer . . . comprising all known records relating to Geoffrey Chaucer. (Chaucer Society.)
1906	A. A. Kern	The Ancestry of Chaucer, dissertation, Johns Hopkins University.

La première biographie du poète—première tentative qui ait été faite pour se renseigner sur quelques-uns des événements de sa vie—c'est l'esquisse qu'en a tracée en latin l'antiquaire Leland.[1] Leland, muni, comme l'on sait, d'une autorisation écrite de Henri VIII, multiplia les recherches de documents dans tous les lieux du royaume où il avait chance d'en rencontrer : châteaux, monastères, collèges des universités, et au bout de six ans de ce travail et de six autres, employés à mettre en ordre ses documents, il perdit la raison et mourut fou en 1552. Plusieurs des pièces rassemblées par ses soins ne sont dépourvues ni de valeur ni d'intérêt, mais si ses autres biographies ressemblent à celle qu'il a écrite de Chaucer, elles se distinguent plus par la fertilité d'invention de leur auteur que par l'exactitude scrupuleuse des faits rapportés.

Elles ne furent imprimées qu'en 1709, mais les collections de manuscrits de Leland furent largement mises à contribution par les écrivains qui vinrent après lui. John Bale, écrivant une vie de Chaucer en 1557-59, y fit passer tout ce qu'il put prendre à Leland. John Pits fit de même en 1619, et ce fut là le point de départ d'une quantité de légendes longtemps accréditées, et dont quelques unes ont survécu presque jusqu'à nos jours. En voici quelques exemples :

(1) Chaucer était de famille noble.

(2) Il passa par l'université d'Oxford.

(3) Il eut là pour maîtres John Some et le frère Nicolas.

---

[1] Le titre de la Vie écrite par Leland, ainsi que les titres de toutes les autres biographies de Chaucer dont on fait mention dans ce chapitre, se trouvent dans la liste donnée plus haut pp. 154-57.

(4) Il quitta l'université 'logicien pénétrant, séduisant orateur, poète exquis, philosophe profond . . . pieux théologien.'

(5) Gower le compta au nombre de ses admirateurs, et devint par la suite son modèle et son maître.

(6) Il avait une sœur qui épousa William Pole, duc de Suffolk, et 'dont l'existence s'écoula dans les splendeurs à Ewelme.'

(7) Il avait une maison à Woodstock, tout près du palais du roi.

(8) Il vécut en France pendant les dernières années du règne de Richard II.

(9) Il fut tenu en haute estime par Henri IV et Henri V, et fut l'ami personnel de ces deux monarques.

Leland donne aussi la liste des œuvres de Chaucer, 'celles,' nous dit-il, 'qui sont universellement lues de nos jours.' Cette liste comprend tous les principaux ouvrages de Chaucer, et de plus dix qui ne sont pas de lui—le *Conte de Piers Plowman*, le *Testament de Criseyde*, la *Fleur de Courtoisie* (mais il constate que beaucoup en nient l'authenticité), *l'Assemblée des Dames*, la *Complainte du Chevalier Noir*, la *Louange des Femmes*, le *Testament de l'Amour*, la *Lamentation de Marie-Madeleine*, le *Remède de l'Amour*, et la *Lettre de Cupidon*.

John Bale (1495-1563) réformateur violent, auteur de 'moralités,' et plus tard évêque d'Ossory, fut longtemps l'ami de Leland. Animé comme lui du désir de sauver de l'oubli les vieilles chroniques et semblables 'antiquités nobles,' nous le voyons vers la même époque rassembler les matériaux d'un livre qui devait s'appeler *Vies d'Illustres Écrivains Anglais*, et dont la première édition parut en 1548. Ici peu sur Chaucer, et ce peu vague ; évidemment la matière faisait défaut, et pour être bref l'auteur n'en est pas plus exact. Ainsi, il nous rapporte que Chaucer était chevalier ('eques auratus'), et vécut jusqu'en 1450 sous le règne d'Henri VI. Pour le reste, il

se serait distingué surtout par ses excellentes manières et par la grâce éloquente de son style ; il passe pour le rénovateur de la langue anglaise. Mais avant que parût la seconde édition, en 1557-59, Bale avait fait main basse sur les manuscrits de Leland, et reproduit dans sa ' Vie de Chaucer,' dont les proportions avaient du coup considérablement augmenté, la plupart des erreurs de son ami, plus quelques-unes de son propre cru. Ainsi, quoique dans cette édition il ne donne pas 1450 comme date de la mort de Chaucer, il nous dit qu'il était encore en vie en 1402, basant cette affirmation sur le dernier vers de la *Lettre de Cupidon*. Il n'y a qu'un malheur, c'est que la *Lettre de Cupidon* n'est pas authentique.

La biographie qui nous arrête ensuite est celle dont Speght, en 1589, fit précéder son édition des Œuvres de Chaucer. C'était la première qui eût été écrite en anglais, et c'est de beaucoup la plus exacte et la plus complète qu'on eût publiée jusqu'alors. Elle représentait un sérieux travail de recherches dans les archives publiques, et un certain nombre de renseignements nouveaux venaient s'y ajouter à ce qu'on savait déjà de la vie du poète ; tels sont les titres d' ' armiger,' ' scutifer ' et ' valettus ' donnés à Chaucer, le décret lui accordant la garde des domaines et du corps d'Edmund Staplegate, du comté de Kent, la charge qu'il exerça de contrôleur du port de Londres, les missions qu'on lui confia à l'étranger, les dons et les pensions qu'il reçut de Richard II et d'Henri IV. Ces découvertes, à ce que Speght nous dit lui-même, avaient été faites par l'antiquaire Stow, qui lui passa le fruit de ses recherches. Toutefois Speght ne se borna pas à cette seule source, il puisa aussi à pleines mains dans Bale, et ajouta les trois inventions suivantes, dont l'honneur n'appartient qu'à lui seul :

(1) Chaucer naquit à Londres (cf. le *Testament de l'Amour* pièce apocryphe).

(2) Il fut étudiant, non-seulement à Oxford, mais aussi à Cambridge (cf. la *Cour d'Amour*, qui n'est pas plus authentique que le *Testament*).

(3) Il tomba plus ou moins en disgrâce, pour raisons politiques, sous le règne de Richard II, et se retira en Hollande, puis en Zélande et en France où il composa la plupart de ses livres. (Toujours le *Testament de l'Amour*.)

Speght imprima aussi un arbre généalogique de la famille du poète, reconstitué par Glover, 'Somerset Herald,' où pour la première fois il est dit que Chaucer épousa Philippa, fille de Sir Payne Roet, et sœur de la troisième femme de Jean de Gand, et qu'il eut pour fils Thomas Chaucer.

De nouveaux documents relatifs à d'autres Chaucer, peut-être des ancêtres du poète, furent mis en avant par Francis Thynne dans sa critique de l'édition Speght. Il s'agit d'un 'Jean' et d'un 'Elias' Chaucer qu'il aurait découverts, ainsi que d'un Raoul le Chaucer du temps du roi Jean. 'Mais,' ajoute Thynne en guise de conclusion : 'quel besoin avons-nous d'affirmer la noble et ancienne extraction de Chaucer, quand il est prouvé par les registres de l'Abbaye de la Bataille, que ses ancêtres vinrent en Angleterre à la suite du Conquérant ?' [1]

Ce dernier détail, très en faveur auprès des biographes de l'époque suivante, fut inséré par Speght dans sa deuxième édition en 1602.

En 1619, John Pits publia son livre : *Relationum Historicarum de Rebus Anglicis*. Sa vie de Chaucer se base, comme celle de Bale, sur Leland ; il a amplifié d'ailleurs et a ajouté de nouvelles inexactitudes. Leland et Bale avaient parlé de la noblesse de Chaucer, Pits affirma que le poète et son père avaient été chevaliers. 'Patrem habuit Equestris ordinis virum, & ipse tandem auratus factus est Eques.'

La croyance que Chaucer avait été chevalier, due sans doute à Bale (1548) était évidemment devenue générale dans la

1 Ce détail, d'abord cru incorrect, est parfaitement exact, comme en font foi le ms. Harl. 53 et le ms. Lambeth 6. Voir *Les Ancêtres de Chaucer* (*The Ancestry of Chaucer*), par A. A. Kern, dissertation de l'Univ. Johns Hopkins, 1906, pp. 15, 16.

seconde moitié du seizième siècle, car nous voyons que partout on l'appelle 'Sir'; ainsi font Legh, Whetstone, Greene et autres [1]; cf. encore 'Un étudiant de Cambridge', qui dans son poème *Palais des Plaisirs Privés d'un Pauvre Chevalier* (*A poore Knight his Pallace of private pleasures*, 1579) nous le montre :

where he stands that worthy Chaucer hight,
The cheefest of all Englishmen, and yet hee was a Knight.[2]

Pits affirme également que Chaucer naquit à Woodstock, là encore d'ailleurs il ne fait que formuler une tradition qui avait déjà pris racine ; cf. par exemple Camden, Britannia, 1586.[3]

La *vie* de Leland, les versions latines, agrandies et agrémentées de divers ornements, qu'en donnèrent Bale et Pits, la

---

[1] La première allusion à la noblesse de Chaucer que je sache, postérieure à Bale, se trouve dans l'en-tête de l'*Astrolabe*, manuscrit Sloane 314, fol. 65 *verso*, où l'on a ajouté d'une écriture qui doit dater de 1560 environ : 'Sr. Jeffery Chauseres works'. D'autres allusions de ce genre se rencontrent dans *The Accedens of Armory*, par Gerard Legh, 1562, sign. C j, 'that famous Syr Gefferey Chauser'; dans George Whetstone, *Rocke of Regarde*, 1576, Pt. I, sign. B iij ; et dans son *Historye of Promos and Cassandra*, 1578, Pt. I, Act i, Sc. 3, sign. B iii, où l'on parle de 'Sir Chaucers iests' : ailleurs dans *The Royal Exchange*, par Robert Greene, 1590, Greene's Works, ed. A. B. Grosart, Huth library, 1881-6, vol. viii, 1881-3, p. 321 ; dans *The Cobler of Canterburie* (auteur inconnu), 1590, 2nd edition, London, Printed by Nicholas Okes for Nathaniel Butter, 1608, sign. A 3 *verso* ; et dans *Greene's Vision* (par Robert Greene (?) voir J. Churton Collins, dans son édition des Plays and Poems of R. Greene, Oxford, 1905, vol. i, p. 26, note), 1590 ? 1592 ?, sign. C1, C3.

[2] Chaucer fut bien élu 'Knight of the Shire for Kent,' en 1386, mais nous ne croyons pas que ces écrivains aient voulu faire allusion à cet honneur : il est plus probable qu'ils voulaient tout simplement parler de la prétendue noblesse de sa famille.

[3] *Dobvni*, Oxfordshire . . . Oppidum ipsum [Woodstock] cùm nihil habeat quod ostentet, Homerum nostrum Anglicum Galfredum Chaucerum alumnum suum fuisse gloriatur. De quo & nostris poetis Anglicis illud verè asseram, quod de Homero, & Græcis eruditus ille Italus dixit :

Hic ille est, cuius de gurgite sacro,
Combibit arcanos vatum omnis turba furores.

Ille enim extra omnem ingenij aleam positus, & Poetastras nostros longo pòst se interuallo relinquens :

—jam monte potitus,
Ridet anhelantem dura ad fastigia turbam.

Britannia . . . Authore Gvilielmo Camdeno, p. 199. Impr. pour la 1re fois en 1586. Édition traduite, revue et corrigée par Richard Gough, 1789, vol. i, p. 286.

vie de Speght à laquelle collaborèrent Stow et Francis Thynne, telles sont les seules sources de renseignements sur Chaucer qu'ait eues le dix-septième siècle.

Dryden, dans la courte notice biographique qu'il intercale dans la préface de son édition des Fables (1700) se borne à reproduire les mêmes vieilles erreurs.[1] D'autres vies de Chaucer parurent vers la même époque ; elles aussi ne font que répéter les dires exacts ou inexacts des premiers historiens. Quelquefois de nouvelles légendes viennent grossir la masse. Ainsi Edouard Phillips (1675) raconte que Chaucer ' florissait ' sous les règnes d'Henri IV, d'Henri V, et d'Henri VI, et qu'il fut non seulement chevalier mais poète lauréat.

Comme l'on devait s'y attendre, ce nouveau détail se retrouve dans toutes les biographies subséquentes (voir par exemple Sir Thomas Pope Blount, 1694),[2] et Jeremy Collier ne fait

---

1 I need say little of his Parentage, Life, and Fortunes : They are to be found at large in all the Editions of his Works. He was employ'd abroad and favour'd by *Edward* the Third, *Richard* the Second, and *Henry* the Fourth, and was Poet, as I suppose, to all Three of them. In *Richard's* Time, I doubt, he was a little dipt in the Rebellion of the Commons ; and being Brother-in-Law to *John of Ghant*, it was no wonder if he follow'd the Fortunes of that Family ; and was well with *Henry* the Fourth when he depos'd his Predecessor. John Dryden. Préface des *Fables*, 1700, sign. B 2 *verso*.

2 Le récit de Blount est bien de ceux auxquels on pourrait s'attendre à cette époque. Le voici :—

Geoffrey Chaucer

Three several Places contend for the Birth of this Famous *Poet*. *First*, *Berkshire*, from the words of *Leland*, that he was born in *Barocensi Provinciâ* ; and Mr *Cambden* affirms, that *Dunington Castle*, nigh unto *Newbury* was Anciently his Inheritance. *Secondly*, *Oxfordshire*, where *John Pits* is positive, that his Father (who was a Knight) liv'd, and that he was born at *Woodstock*. *Thirdly*, the Author of his Life, Printed 1602, Supposes him to be born at *London*. But though the place of his Birth is not certainly known, yet this is agreed upon by all hands, that he was counted the chief of the *English Poets*. . . .

Of how great esteem he was in the Age wherein he flourish'd, *viz.* the Reigns of *Henry* the IV, *Henry* the V, and part of *Henry* the VI, appears, besides his being Knighted, and made *Poet Lauriate* by the Honour he had to be ally'd by Marriage to the great Earl of *Lancaster*, *John* of *Gaunt*. *De Re Poetica :* or *Remarks upon Poetry with Characters and Censures of the most considerable Poets*, by Sir Thomas Pope Blount, 1694 [Part 2] *Characters and Censures*, pp. 41-44.

probablement que suivre Phillips lorsque dans son dictionnaire de 1701, il donne 1440 comme date de la mort du poète.[1]

Au commencement du dix-huitième siècle, Thomas Hearne, l'antiquaire, prit toutes sortes de renseignements et de notes sur la vie de Chaucer, comme nous l'apprend son journal de l'année 1709.[2] Les résultats, en somme assez minces, auxquels il était parvenu, sont résumés dans la lettre qu'il écrit à M. Bagford la même année.[3] Il y fait remarquer que Leland s'est probablement trompé en disant que Chaucer était de famille noble, que selon toute vraisemblance il était simplement fils d'un riche négociant (hypothèse émise par Speght). Il ajoute que des fouilles méthodiques, pratiquées dans les archives publiques, en exhumeraient certainement une foule de documents intéressants sur Chaucer, tâche qu'il n'a pas lui-même le loisir d'entreprendre. A défaut de ces sources, Hearne fonde plusieurs de ses conjectures sur le *Testament de l'Amour* et sur le *Conte du Laboureur*. Les poèmes apocryphes, surtout les deux que nous venons de citer, ont donné lieu à d'innombrables suppositions au sujet de la vie du poète, et cela jusqu'à une époque relativement récente. Ils furent dûment exploités par les auteurs de la ' Vie de Chaucer ' de l'édition Urry (1721 : écrite par John Dart et revue par William Thomas).

---

1 La notice de Collier se réduit à ceci :—

Chaucer (Jeffrey), born at *Woodstock* in *Oxfordshire*, in the Fourteenth Century. He was called the *English Homer*, and was not only a Poet, but a Mathematician, and understood, according to the Talent of his Time, the Polite Part of Learning. He died in 1440, and has a Tomb in *Westminster Abbey*. His Works are Printed in Folio, at *London*, in 1561. Besides these, he left a Manuscript, in which he Laments the Liberties he had taken in some Part of his Poems, inconsistent with Modesty and Religion. *The Great Historical, Geographical, Genealogical, and Poetical Dictionary* . . . [chiefly] collected from . . . Lewis Morery his Eighth Edition. The Second Edition, Revis'd, Corrected and enlarged to the Year 1688, vol. i, sign. Bbb 2.

2 Voir le journal de Hearne, avril 18, 24, mai 9, 12, 18, 24, 1709 (imprimé dans) Remarks and Collections of Thomas Hearne, ed. C. E. Doble, Oxford Hist. Soc., vol. ii, 1886, pp. 188, 190, 194-202. Voir aussi *Chaucer Allusions*, aux dates, 1709, 1711, 1712, 1713.

3 Voir *Chaucer Allusions*, à la date 1709.

Cette dernière biographie, qui visait à faire beaucoup mieux que les précédentes, ne faisait que reprendre et répéter les assertions de Leland et de Speght ; elle contenait en outre un nombre considérable de détails inédits, tirés surtout des poèmes énumérés plus haut. Il nous y est dit, par exemple, que Chaucer composa la *Cour d'Amour* à l'âge de 18 ans, pendant qu'il était encore étudiant à Cambridge : plus loin, il nous est fait un récit très circonstancié de ses démêlés avec le parti de la cour, de son exil forcé en Zélande, et de son emprisonnement à la Tour de Londres : reconstitution de faits tirés du *Testament de l'Amour*.

Par contre, Dart donne John Chaucer comme père à Geoffrey ; il doute que le fils ait jamais été poète lauréat ; le premier il attire l'attention sur le procès Scrope-Grosvenor, et sur la déposition de Chaucer au cours des débats,[1] enfin il conteste l'authenticité du *Conte du Laboureur* et de *Jack Upland*.

Tyrwhitt, dans son avant-propos aux *Contes de Canterbury* (édition de 1775), s'abstint sagement de donner une vie du poète. Après avoir un peu cherché, il s'avisa qu'il n'avait guère rien à ajouter à ce qui avait été dit avant lui, et il ne se sentait point d'humeur, nous dit-il, ' soit à répéter les commentaires et les inventions, au moyen desquels les historiens précédents avaient tâché de suppléer à l'insuffisance des documents, soit à remplacer dans le même but louable, leurs fables par les siennes.' Il se borna donc à attirer l'attention sur l'absence du souci de l'exactitude chez Leland, et sur le manque de preuves qui corroborassent un certain nombre de faits généralement acceptés (comme les rapports de Chaucer avec Donnington Castle) ; de plus, il imprima un résumé succinct des quelques périodes de la vie du poète qui appartiennent à l'histoire, c'est à dire des rares documents trouvés par Speght et par Rymer. Il prit encore note d'un ou deux faits qui lui semblaient ressortir de l'examen du *Testament de l'Amour* (origine londonienne de

[1] Voir *Chaucer Allusions*, p. 8, 15 oct. 1386.

Chaucer) et de la *Cour d'Amour* (son séjour à Cambridge). Mais il s'abstint d'aller plus loin dans cette voie,[1] et il mit les autres en garde contre le danger qu'il y avait à baser un raisonnement sur de 'prétendues allusions, auxquelles Chaucer n'a jamais songé, ou sur des poèmes qui n'ont jamais été de lui, comme s'il en était l'auteur.'

Malheureusement, le premier des successeurs de Tyrwhitt, William Godwin, le beau-père de Shelley, ne tint aucun compte de cet avertissement. En 1803 il publia une *Vie de Chaucer* en deux gros volumes. Sa manière de procéder était en tous points l'opposé de celle de l'érudit et prudent Tyrwhitt. S'il n'eût découvert et imprimé quelques nouveaux documents officiels relatifs à Chaucer, sa 'vie,' quoique amusante, serait dépourvue de toute espèce de valeur.

Godwin raille quelque peu Tyrwhitt de n'avoir jamais voulu s'en rapporter à Leland, et aussi de n'avoir fait aucun effort personnel pour ajouter quelque chose par ses propres efforts à la somme des résultats acquis. Il n'est pas fâché d'établir une comparaison entre cette attitude et l'ardeur de zélé investigateur qu'il a lui-même déployée. Mais les découvertes qu'il avait faites au cours de ses recherches ne l'avaient pas rendu capable d'écrire une biographie moins imparfaite que celles de ses prédécesseurs. Au contraire, il lui fallut bâtir de toutes pièces de nouvelles théories, pour arriver à réconcilier des dates nouvelles et gênantes avec d'autres théories préconçues, tirées pour la plupart du *Testament de l'Amour*. Ainsi, c'est au commencement de 1384 qu'ont eu lieu à Londres les troubles politiques censés avoir causé la fuite de Chaucer à l'étranger. Mais Godwin, en compulsant les registres officiels, a découvert qu'en 1384 Chaucer occupait encore sa position de contrôleur des douanes à Londres, car c'est à cette époque qu'il sollicite un congé d'un mois. Rien ne saurait être plus malencontreux : et tout ce que Godwin peut faire, c'est d'expédier le poète à l'étranger en

[1] Les troubles politiques à la fin de la vie de Chaucer ne sont traités que dans une note.

novembre—neuf mois après les émeutes qui passent pour avoir causé son départ—et de changer une absence d'un mois en exil de deux ans. Cet exil, en revanche, nous est narré avec un grand luxe de détails. Chaucer emmena sans doute sa femme, nous dit l'auteur (à condition toutefois qu'elle fût encore en vie), car ' quoique la prudence leur conseillât de se séparer, Chaucer était certes né trop sensible, il goûtait trop les douceurs des affections domestiques, pour se résigner à prendre une mesure pareille.' Tout le livre est écrit sur le même ton, et en ce qui a trait à Chaucer, c'est d'un bout à l'autre un tissu d'hypothèses sans aucun fondement. Il contient du reste une quantité de détails inutiles, car Godwin estime que ' la biographie d'un poète, pour être complète, doit comprendre un aperçu assez étendu sur les mœurs, le tour d'esprit, et le génie artistique et littéraire de son époque.'

Partant de ce principe, on arrive à des chapitres composés comme il suit ou à peu près :—Il n'est pas impossible que Chaucer ait été élevé dans la foi catholique : d'où treize pages sur la situation religieuse en Angleterre au quatorzième siècle. Il fit peut-être son droit à l' ' Inner Temple ' : d'où une douzaine de pages sur le droit civil, canonique et féodal de la constitution anglaise, sur les premiers écrivains jurisconsultes, sur les différentes manières de plaider, etc.[1]

Il n'est pas absolument étonnant que Mrs. Godwin ait de-

---

[1] Le paragraphe suivant, qui termine ce passage sur l'administration de la justice, montre assez le style du livre entier :—

It may be amusing to the fancy of a reader of Chaucer's works, to represent to himself the young poet, accoutred in the robes of a lawyer, examining a witness, fixing upon him the keenness of his eye, addressing himself with anxiety and expectation to a jury, or exercising the subtlety of his wit and judgment in the development of one of those quirks by which a client was to be rescued from the rigour of strict and unfavouring justice. Perhaps Chaucer in the course of his legal life, saved a thief from the gallows, and gave him a new chance of becoming a decent and useful member of society : perhaps by his penetration he discerned and demonstrated that innocence, which to a less able pleader would never have been evident, and which a less able pleader would never have succeeded in restoring triumphant to its place in the community and its fair fame. Godwin's *Life of Chaucer*, vol. i. chap. xviii, pp. 369-70.

mandé en confidence à Charles Lamb si l'ouvrage ne lui paraissait pas un peu trop fantaisiste.[1]

En 1844 Sir Nicholas Harris Nicolas publia sa notice biographique, en tête de l'édition Aldine des œuvres de Chaucer. C'est par le fait la première Vie de Chaucer qui ait été écrite selon les méthodes modernes, avec quelque rigueur de contrôle et quelque précision scientifique. Nicolas se servit des documents de Godwin, mais il en trouva et en imprima de nouveaux, établissant définitivement la non-valeur du *Testament de l'Amour* comme pièce autobiographique. Il démontre qu'à l'époque où Chaucer eût dû être en exil, il habitait Londres, touchait lui-même sa pension chaque semestre, s'acquittait de ses fonctions aux douanes de 1382 à 1386, et, en août 1386, au lieu de languir en captivité à la Tour, siégeait au Parlement comme ' Knight of the Shire ' pour le comté de Kent.

Quoique ce travail marque un grand pas de fait dans la voie de la précision et de la fidélité historiques, Sir Harris Nicolas commet encore quelques erreurs. On peut relever parmi celles-ci la durée de onze mois qu'il assigne au séjour de Chaucer en Italie, son scepticisme à l'égard de la connaissance qu'eut le poète de l'italien, et son acceptation du *Coucou et du Rossignol*, de *la Fleur et la Feuille*, et du *Testament de l'Amour*, comme poèmes authentiques. Car, bien que de nouvelles pièces eussent prouvé que le *Testament de l'Amour* ne pouvait pas être considéré comme une autobiographie, tous les critiques persistaient à croire que Chaucer en était l'auteur, et rien ne put ébranler cette conviction jusqu'à ce que William Hertzberg, traduisant les *Contes de Canterbury* en allemand en 1866, rassemblât les preuves qui militaient contre l'authenticité du

---

1 Voir la lettre de Lamb à Godwin, 10 Nov. 1803, Letters of Charles Lamb, Works, ed. E. V. Lucas, vol. vi, p. 281. Le livre eut en somme une ' mauvaise presse.' Voir le *Gentleman's Magazine*, 1803, ii, pp. 1141, 1229 ; l'*Edinburgh Review*, 1804, 3, pp. 437-52, dans un article attribué à Scott, se montre très dur ; et *Blackwood's Magazine*, 1821, 10, p. 295, le juge très sevèrement en quelques mots, disant que comme critique ' il est au-dessous de tout.'

poème.[1] L'année suivante, John Payne Collier, en Angleterre, aboutissait séparément à la même conclusion que Hertzberg. Malgré tout, il se rencontra encore longtemps des écrivains qui ne se laissèrent pas arrêter pour si peu et continuèrent de narrer la fuite, l'exil et l'emprisonnement de Chaucer avec force détails.[2] On prit seulement parfois la précaution d'en changer la date, qu'on reporta désormais entre 1386 et 1388, pour éviter de contredire les documents officiels d'une façon par trop flagrante.

Depuis la fondation de la Chaucer Society en 1868, le Docteur Furnivall et quelques autres se sont mis à étudier les pièces officielles venues jusqu'à nous, et y ont fait un grand nombre de découvertes, de sorte qu'à présent nous savons tout au moins avec certitude ce que nous devons classer sous la rubrique ' faux ' dans les premières biographies chaucériennes.

Ainsi M. Bond, en 1873, a trouvé un extrait des comptes de la maison domestique de Lionel, troisième fils d'Edouard III, d'où il ressort que Chaucer, entre 1356 et 1359, était au service de ce prince, probablement en qualité de page, à en juger par la valeur des achats faits pour lui.[3] La date 1328, jusqu'alors couramment acceptée comme date de la naissance du poète, devenait donc inadmissible, et celle de 1340, en faveur de laquelle il y a d'autres preuves, l'a généralement remplacée.

En 1894 le professeur Skeat publia sa vie du poète, dans son édition des Œuvres Complètes de Chaucer, où il enregistra toutes les découvertes accumulées jusqu'à ce moment, en particulier les importantes trouvailles du Docteur Furnivall, faites dans les archives publiques, et sur lesquelles un rapport avait été publié dans l' *Athenæum* des années 1873 et 1874. En 1900 parut le *Recueil complet des documents officiels* ayant trait à la vie de Chaucer, comprenant, avec quelques faits encore inconnus, tout ce qui avait été trouvé jusqu'alors.

---

1 Geoffrey Chaucer's Canterbury Geschichten, uebersetzt . . . von Wilhelm Hertzberg, Hildburghausen, 1866. Einleitung, pp. 34-37.

2 Voir, par exemple, *Origin . . . of the English Language and Literature*, by John Weisse, New York, 1879, pp. 269-70.

3 Voir *Life Records of Chaucer*, ed. R. E. G. Kirk, Chaucer Society, 1900, pp. 152-5.

CHAPITRE V

LES 'CHAUCÉRIENS'

Au cours de ces cinq siècles de critique et d'allusion, nous voyons de temps en temps se profiler la silhouette de quelqu'un de ces 'Chaucériens' studieux et fervents, chercheurs qui ont assez admiré notre poète pour ne pas regarder comme perdu le temps employé à se renseigner sur ses tenants et aboutissants, ses allées et venues, son éducation, sa personne, ses proches, et surtout à étudier et à éditer ses œuvres ; travail en général peu lucratif. Il y en a que nous voyons pour ainsi dire à l'œuvre — Caxton à son imprimerie de Westminster, Brian Tuke, 'attendant la marée haute' ('tarying for the tide') à Greenwich, Urry dans ses chambres d'étudiant à Oxford, Tyrwhitt au musée britannique — il en est d'autres dont rien ne nous est parvenu que le résultat de leur labeur.

Le premier en date de cette élite est :

1. **John Shirley** (1366?-1456), traducteur et copiste. Peut-être a-t-il connu Chaucer personnellement, à coup sûr il l'a aimé et compris, car il s'est employé à copier plusieurs de ses poèmes,[1] y ajoutant de temps en temps quelques renseignements supplémentaires,[2] parfois une exhortation au lecteur. L'un

[1] Les manuscrits chaucériens que nous devons à Shirley, sont les manuscrits Sion College (ne contenant qu'une copie intercalée de l'ABC), Trinity College Cambridge R 3, 20, Addit 16165, Ashmole 59, Harléien 78 (4 feuilles seulement). Les manuscrits Harléien 7333 et 2251 ne sont pas de l'écriture de Shirley, quoique le copiste ait certainement connu les manuscrits de Shirley. Voir, pour des renseignements complets sur les manuscrits de Shirley, E. P. Hammond, dans *Chaucer, a bibliographical Manual*, N. York, 1908, pp. 515-17 ; et aussi dans *Anglia, Beibl.* 28, pp. 1-27 ; et 30, pp. 320-48.

[2] C'est Shirley qui attribue à Chaucer les ouvrages suivants : the ABC, the Complaint to Pity, Complaint of Mars, Anelida, Lines to Adam, Fortune, Truth, Gentilnesse, Lak of Stedfastnesse, Complaint of Venus, et Complaint to his Empty Purse.

des plus délicieux passages de ce genre se trouve dans son introduction en prose au *Conte du Chevalier* :

O très hauts et très nobles princes et princesses, ou qui que vous soyez, quels que soient votre état et votre rang, vous que votre humeur et votre inclination portent à lire ou à écouter de vieilles histoires du temps passé, à cette fin d'échapper à l'oisiveté et à la paresse et d'éviter maints autres caprices, qui pourraient avoir de plus fâcheuses conséquences, daignez, je vous en supplie, vous divertir à lire ces Contes de Canterbury compilés dans le présent livre, inventés, imaginés et écrits pour le délassement et l'instruction de tous honnêtes gens de noble naissance ou condition, par le poète lauréat, fameux entre tous pour avoir embelli l'imperfection de notre parler anglais : Geoffroy Chaucer, à l'âme de qui Dieu en sa bonté fasse miséricorde. Ainsi soit-il.[1]

---

[1] O yee so noble and worthi pryncis and princesse, oþer estatis or degrees, what-euer yee beo, þat haue disposicione or plesaunce to rede or here þe stories of old tymis passed, to kepe yow frome ydelnesse and slowthe, in escheuing oþer folies þat might be cause of more harome filowyng, vowcheth sauf, I be-seche yowe to fynde yowe occupacioun in þe reding here of þe tales of Caunterburye wiche beon compilid in þis boke filowing First foundid, ymagenid and made boþe for disporte and leornyng of alł þoo that beon gentile of birthe or of condicions by þe laureal and moste famous poete þat euer was to-fore him as in þemvelisshing of oure rude moders englisshe tonge, clepid Chaucyer a Gaufrede of whos soule god for his mercy have pitee of his grace. Amen. *The Prologue of the Knyghtes tale*, par John Shirley, avant 1456 ; manuscrit Harl. 7333, fol. 37, col. 1.

Les éloges que Shirley décerne à Chaucer dans son 'Metrical Prologue à *Boethius*,' méritent aussi qu'on s'y arrête :—

[fol. 2] þe prologe of the Kalendere of þis litell booke.

. . . . . .

And for to put hit in youre mynde
First þus by ordre shul ye fynde
Of Boece þe hole translacyoun
And Phylosofyes consolacyoun
[fol. 2 *verso*] Laboured by Geffrey Chaucier
Whiche in oure volgare had neuere ys pere
Of eloquencyale Retorryke
In Englisshe was neuer noon him lyke
Gyff him þe prys and seyþe þerhoo
For neuer knewe ye such na moo . . .

And þus endeþe . . . Boece . . . translated by þe moral and famous Chaucyer which first enlumyned þis lande with retoryen and eloquent langage of oure rude englisshe modere tonge . . . Prologue, en vers, à Boethius de Consolacione Philosophiæ, et louange de Chaucer à la fin de Boethius, par John Shirley, *c.* 1450. Add. manuscrit 16,165, ff. 2, 4, 5*v*-6, 8-12, 14*v*-16, 21*v*-22, 25*v*-26, 33*v*-36, 94.

De Shirley nous savons peu de chose, à part les vers qui nous ont été rapportés comme ayant été inscrits sur son tombeau, dans l'église de St. Bartholomew the Less.[1] Nous y lisons que

His Pen reporteth
His Lives Occupation.

Stow ajoute qu'il fut 'un grand voyageur dans diverses contrées,' et 'qu'entre autres travaux, il s'imposa la tâche laborieuse de réunir les œuvres éparses de Geoffroy Chaucer, Jean Lydgate et autres savants écrivains, lesquelles œuvres il recopia en plusieurs volumes afin de les transmettre à la postérité.'

Nous rencontrons ensuite :

2. **William Caxton** (1422-1491), dont la fervente admiration pour Chaucer se donne cours avec tant de chaleur et tant de charme dans son Avant-Propos (*Prohemye*) aux *Contes de Canterbury*. Nous l'y voyons, tout rempli d'ardeur et de fierté, occupé à imprimer les 'Contes' d'après sa propre copie manuscrite, copie qu'on lui avait remise et qu'il supposait devoir être scrupuleusement fidèle. Mais peu après, l'un des acheteurs de cette première édition vient lui rendre visite, et lui fait observer que la version imprimée s'écarte à plusieurs reprises de l'original tel qu'il est sorti de la plume de Geoffroy Chaucer. Caxton, conciliant, répond que le texte adopté est celui de son propre exemplaire manuscrit, auquel il s'est conformé en tous points. Le visiteur lui dit alors que son père possède également un exemplaire manuscrit des *Contes de Canterbury* auquel il tient beaucoup et qui reproduit fidèlement le texte original : si Caxton était disposé à les réimprimer il lui apporterait, lui, le livre en question, quoiqu' il sache bien que son père éprouverait quelque répugnance à s'en dessaisir. C'est de grand cœur que Caxton accepte la proposition, et nous le voyons se remettre aussitôt à l'œuvre pour imprimer le livre de nouveau d'un bout à l'autre (deuxième édition, *c.* 1483), tout en demandant humblement pardon à l'ombre de Chaucer de

[1] John Stowe's *Survey of London*, ed. Strype, 1720, livre iii, pp. 232-3.

l'erreur qu'il a commise par inadvertance, en imprimant d'abord son livre autrement qu'il ne l'avait écrit.[1]

Caxton ne s'en tint pas là, il s'efforça encore de perpétuer la mémoire du poète en lui élevant près de son tombeau un pilier surmonté d'une plaque commémorative, portant l'épitaphe latine de Surigo (voir *Chaucer Allusions*, p. 59) et à la suite de cette épitaphe quatre vers latins, qui sont peut-être de Caxton lui-même.[2]

---

[1] Whyche book [la deuxième édition des Canterbury Tales de Chaucer], I haue dylygently ouersen and duly examyned to thende that it be made acordyng vnto his owen makyng. For I fynde many of the sayd bookes whyche wryters haue abrydgyd it and many thynges left out. And in soṁe place haue sette certayn versys that he neuer made ne sette in hys booke of whyche bookes so incorrecte was one broughte to me vj yere passyd whiche I supposed had ben [sign. a ij v] veray true & correcte. And accordyng to the same I dyde do enprynte a certayn nombre of them whyche anon were sold to many and dyuerse gentyl men of whom one gentylman cam to me and said that this book was not accordyng in many places vnto the book that Gefferey chaucer had made. To whom I answerd that I had made it accordyng to my copye and by me was nothyng added ne mynusshyd. Thenne he sayd he knewe a book whyche hys fader had and moche louyd that was very trewe and accordyng vnto hys owen first book by hym made and sayd more yf I wold enprynte it agayn he wold gete me the same book for a copye how be it he wyst wel that hys fader wold not gladly departe fro it. To whom I said in caas that he coude gete me suche a book trewe and correcte yet I wold ones endeuoyre me to enprynte it agayn for to satysfye thauctor where as to fore by ygnouraunce I erryd in hurtyng and dyffamyng his book in dyuerce places in settyng in soṁe thynges that he neuer sayd ne made and leuyng out many thynges that he made whyche ben requysite to be sette in it. And thus we fyll at accord. And he ful gentylly gate of hys fader the said book and delyuerd it to me by whiche I have corrected my book as here after alle alonge by thayde of almyghty god shal folowe whom I humbly beseche to gyue me grace and ayde to achyeue and accomplysshe to hys lawde honour and glorye and that alle ye that shal in thys book rede or heere wyll of your charyte emong your dedes of mercy remembre the sowle of the sayd Gefferey chaucer first auctour and maker of thys book. And also that alle we that shal see and rede therin may so take and vnderstonde the good and vertuous tales that it may so prouffyte vnto the helthe of our sowles that after thys short and transitorye lyf we may come to euerlastyng lyf in heuen. Amen. By Wylliam Caxton.

Prohemye to Canterbury Tales (2me édition, *c.* 1483), par William Caxton, sign. aij, aij *verso*. Life of Caxton, par William Blades, 1861-3, vol. i, pp. 173-4. Pour les variantes des deux éditions de Caxton, voir *Modern Philology*, 3, pp. 159-78.

[2] Voir l'épilogue à *Boethius de Consolacione Philosophiæ*, fol. 93 verso, où Caxton dit :

And furthermore I desire & require you that of your charite ye wold praye for the soule of the sayd worshipful mañ Geffrey Chaucer first translatour of this

Après Caxton vient

3. **William Thynne** (mort en 1546), premier préposé aux cuisines royales, au service d'Henri VIII, cumulant d'ailleurs plusieurs emplois. Tout en s'acquittant avec zèle et, selon toute apparence, avec succès, de ses diverses fonctions dans le palais, il trouve le temps de lire et d'étudier Chaucer, dont il est un admirateur fanatique. Il publie son édition de Chaucer en 1532. Son fils Francis, soixante-six ans plus tard, nous le montre à l'œuvre, dans un passage charmant de la lettre de critique tant soit peu susceptible et grincheuse, qu'il adresse à Speght au sujet de son édition de 1589.

Thynne père obtint d'Henri VIII, qui le tenait en haute estime, l'autorisation expresse de fouiller dans toutes les bibliothèques et tous les monastères du royaume pour rechercher des ouvrages de Chaucer. Le succès couronna son entreprise à tel point, qu'il se vit bientôt ' nanti d'une foule de livres,' dont un volume marqué ' examinatur Chaucer.' Il ne manqua pas de collationner soigneusement ces exemplaires entre eux,[1] de

---

sayd boke into englissh & enbelissher in making the sayd langage ornate & fayr . whiche shal endure perpetuelly . and therefore he ought eternelly to be remembrid . of whom the body and corps lieth buried in thabbay of westmestre beside london to fore the chapele of seynte benet . by whos sepulture is wreton on a table hongying on a pylere his Epitaphye maad by a Poete laureat . whereof the copye foloweth &c. . . .

Caxton cite ensuite les vers latins de Stephen Surigo (fol. 94 et 94 *verso*), qui commencent ainsi :

Pyerides muse, si possunt numina fletus
Fundere. diuinas atque rigare genas,
Galfridi vatis chaucer crudelia fata,
Plangite. . . .

Voici les quatre vers de la fin de l'épitaphe, qui sont très probablement de Caxton :—

Post obitum Caxton voluit te viuere cura
Willelmi. Chaucer clare poeta tuj
Nam tua non solum compressit opuscula formis
Has quoque *sed* laudes . iussit hic esse tuas.

Voir Life of Caxton, par William Blades, 1861-3, vol. i, pp. 151-2, et aussi vol. ii, pp. 66-71.

1 Francis Thynne hérita d'environ 25 manuscrits, dont plusieurs lui furent volés, et dont il donna un certain nombre au prêtre de sa paroisse. Voici les citations dont nous parlons :—

. . . the ernest desire and love my father hadde to have Chaucers Woorkes rightlye to be published. for the performance whereof, my father not onlye vsed

sorte qu'il put à bon droit revendiquer la gloire d'avoir, le premier, donné une édition des Œuvres Complètes de Chaucer, quoique six ans plus tôt, Pynson eût fait paraître quatre poèmes en un même volume.

Thynne est donc le premier éditeur de Chaucer digne de ce nom. Non seulement il donne un texte meilleur que tous ceux qui l'avaient précédé, mais il y ajoute six morceaux jusqu'alors inédits : le *Roman de la Rose* (fragment traduit par Chaucer), la *Légende des Femmes Exemplaires*, le *Livre de la Duchesse*, la *Pitié*, l'*Astrolabe* et le *Manque de constance*.

Nous savons en outre par son fils qu'il y mit, ou voulut y mettre, le prétendu *Conte du Pèlerin*, mais ceci provoqua une telle émotion chez Wolsey et dans tout le corps de l'épiscopat, que le roi, cédant à leurs remontrances, ordonna qu'on recommençât sur nouveaux frais et qu'on omît le morceau incriminé. Il fallut obéir, mais Thynne prit sa revanche en 1542, en insérant dans la deuxième édition le *Conte du Laboureur* aussi peu authentique que le précédent, et animé d'une haine égale

---

the helpe of that lerned and eloquent kn[i]ghte and antiquarye Sir Briane Tuke, but had also made greate serche for copies to perfecte his woorkes, as apperethe in the ende of the squiers tale, in his editione printed in the yere 1542 ; but further had comissione to serche all the liberaries of Englande for Chaucers Workes, so that oute of all the Abbies of this Realme (whiche reserved anye monumentes thereof) he was fully furnished with multitude of Bookes. emongest whiche, one coppye of some part of his woorkes came to his handes subscribed in diuers places withe ' examinatur Chaucer.' By this Booke, and conferringe manye of the other written copies to-gether, he deliuered his editione, fullye corrected, as the amendementes vnder his hande, in the fyrst printed booke that euer was of his woorkes (beinge stamped by the fyrste
[p. 7] impressione that was in Englande) will well declare. . . .

[p. 11] I must saye that in those many written Bookes of Chaucer, whiche came to my fathers handes there were manye false copyes, whiche Chaucer shewethe in writinge of Adam Scriuener (as you haue noted) ; of whiche written copies there came to me after my fathers deathe some fyve and twentye, whereof some had moore, and some fewer, tales, and some but two, and some three, whiche bookes beinge by me (as one nothinge dobting of this whiche ys nowe donne for Chaucer) partly dispersed aboute xxvj yeres a-goo and partlye stoolen oute of my howse at Popler : I gave diuers of them to Stephen Batemanne, person of Newington, and to diuers other. *Animadversions uppon the annotaciouns and corrections of some imperfections of impressiones of Chaucer's Workes* . . . 1598, sett downe by F. Thynne. Ed. F. J. Furnivall, Chaucer Soc., 1875, pp. 6, 7, 11, 12.

contre le clergé. La chose du reste n'alla point sans difficultés.[1]

Evidemment il faut se représenter William Thynne comme un adversaire déclaré du catholicisme et du clergé, et s'il faut en croire Francis Thynne, Wolsey, ' ennemi de longue date ' de son père, aurait eu plus d'une raison de lui en vouloir. Ce que surtout il ne lui pardonna jamais, ce fut d'avoir protégé Skelton, et de l'avoir aidé à publier *Colin Clout*, dont la majeure partie fut composée à Erith, dans le comté de Kent, chez Thynne même.

La nouvelle édition de Chaucer fut dédiée à Henri VIII. L'épitre dédicatoire, signée par Thynne, est selon toute vraisemblance l'œuvre de Sir Brian Tuke, directeur des Postes, et par conséquent son collègue dans la maison du roi. En effet, Leland fait allusion à une préface de Tuke, et dans un exemplaire de l'édition Thynne datant de 1532, et qui se trouve actuellement à Clare College, Cambridge, Sir Brian a écrit de sa main : ' Moi, Sir Brian Tuke, j'ai écrit cette préface à la requête de M. le Clerc des cuisines [c-à-d Thynne], alors en séjour à Greenwich, attendant la marée haute.' [2]

4. **John Stowe** (1525 ?-1605), tailleur de son état, chroniqueur et antiquaire avec passion, mérite de figurer parmi les amis et éditeurs de Chaucer, bien qu'il ne lui ait peut-être pas rendu un service aussi signalé qu'il se l'était imaginé. Ecoutons le faire valoir ses titres :

les œuvres de Chaucer . . . ont été . . . corrigées et augmentées du double, grâce à mes soins laborieux, la reine Élisabeth étant sur le trône, à savoir, en l'année 1561 ; de plus elles ont été embellies de

---

1 Cette histoire de Francis Thynne au sujet de l'édition qui aurait été supprimée est passée dans le domaine de la légende. Le Conte du Pèlerin ne se rencontre dans aucune édition par Thynne ; nous ne connaissons non plus de lui aucune édition à une seule colonne. Voir pour cette question les *Animadversions* de Thynne, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Soc., 1875, pp. xli, xlii, et 75, 76.

2 This preface I sir Bryan Tuke, Knight, wrot at the request of Mr. Clarke of the Kechyn then being tarying for the tyde at Grenewich. Voir M. Bradshaw, dans Thynne's *Animadversions*, Chaucer Soc., p. xxvi.

notes, que j'ai recueillies dans divers documents et inscriptions et que j'ai passées à mon cher ami Thomas Speght,' pour son édition de 1597.[1]

La critique moderne est loin d'admettre sans réserves les dires de Stowe sur cette grande valeur de ses travaux. S'il est connu aujourd'hui, c'est surtout pour avoir attribué à Chaucer plus de poèmes apocryphes que nul autre n'est jamais arrivé à le faire. Le temps seul a pu (comme le prédit Tyrwhitt en 1775), 'opérer un triage dans le monceau de fadaises,' ajoutées par lui à l'édition de 1561. Il ne fut pas seulement le premier à publier, en 1561, comme étant de Chaucer, un certain nombre de poèmes qui n'avaient jamais été de lui,[2] il réimprima encore avec tout son contenu l'édition Thynne, qui était par le fait une anthologie de poèmes divers, et ce faisant il en changea le titre, qui devint : 'Œuvres de Geoffroy Chaucer, nouvelle édition augmentée de plusieurs poésies inédites'. Il attribuait par là à Chaucer tout ce qui se trouvait dans l'édition Thynne.[3]

Par contre, nous devons à Stowe le premier texte imprimé qui ait paru des *Paroles à Adam* et de trois autres petits morceaux ; l'on ne peut nier non plus qu'il n'ait été d'un grand secours à Speght pour sa 'Biographie.' Il semble avoir été un travailleur acharné, plein de gaieté et d'entrain. Il était membre de l'ancienne 'Society of Antiquaries' (fondée vers 1559) et compta parmi ses collègues et amis Walter Cope, Joseph Holland, Francis Tate, et Francis Thynne. Il n'en fut pas moins toujours aux

1 [Chaucer's] workes were partly published in print by *William Caxton* in the raigne of *Henry* the sixt : Increased by *William Thinne* Esquire, in the raigne of *Henry* the eight : Corrected and twice increased through mine oune painefull labours, in the raigne of Queene *Elizabeth*, to wit in the yeare 1561, and again beautified with noates, by me collected out of diuers Recordes and Monumentes, which I deliuered to my louing friende *Thomas Speight*, and he hauing drawne the same into a good forme and methode, as also explained the old and obscure wordes, etc., hath published them in *Anno* 1597. *A Suruay of London*, by John Stowe, 1598, p. 383. Ed. C. L. Kingsford, Oxford, 1908, vol. ii, pp. 110-11.

2 Voir la liste de ces poèmes, plus loin, p. 271.

3 Voir plus loin, pp. 269-271.

prises avec la gêne ou la misère, ce qui ne rendait pas sa tâche facile, des travaux comme les siens n'étant, alors non plus qu'aujourd'hui, de ceux qui suffisent à alimenter une bourse. En 1598, il écrit à propos de son *Summarie of Englyshe Chronicles* : ' Il m'a coûté mainte lieue de marche, maint denier et mainte livre gagnés à grand peine, mainte veillée par les froides nuits d'hiver.' Il faisait ses courses à pied, ne pouvant se payer le luxe d'un cheval. On peut se faire quelque idée de l'excès de son dénûment quand on le voit dans sa vieillesse, âgé sans doute de plus de soixante dix-sept ans, après des années passées à déchiffrer de vieilles chartes londoniennes et d'autres documents de ce genre, obtenir de la reconnaissance du gouvernement, l'autorisation de recueillir des dons volontaires dans les rues ; autrement dit, un permis de mendicité.

Le premier éditeur qui nous occupe après Stowe et Thynne, et qui les suit de près, est

5. **Thomas Speght.** Nous ne savons presque rien de lui, sinon qu'il était peut-être natif du Yorkshire, qu'il passa ses examens à l'Université de Cambridge, s'engagea dans la carrière de l'enseignement, et eut toujours pour Chaucer une admiration profonde. A Cambridge, il se lia avec Francis Beaumont, le juge, père de l'auteur dramatique. Les deux amis étaient au même collège, Peterhouse, c'est là qu'ils découvrirent Chaucer et se prirent d'enthousiasme pour lui (voir la lettre de Beaumont à Speght, plus haut p. 26). Speght, c'est évident, l'avait longuement étudié et même annoté ; lorsqu'il publia sa première édition en 1598, il y fit entrer un certain nombre de matières inédites, avec une biographie du poète, la plus complète et la plus exacte qu'on eût encore publiée (v. p. 159 plus haut).

Francis Thynne, de son côté, était en train de préparer un commentaire sur Chaucer et comptait évidemment éditer ses œuvres. Mais, se voyant devancé par Speght, il se borna à lui écrire une longue lettre pour critiquer minutieusement son travail et y relever plusieurs erreurs. Speght prit tout cela en bonne part et en tint compte dans sa seconde édition, où il

n'oublia pas d'adresser ses remerciements à Thynne. Il dut aussi beaucoup à Stowe, dont les notes furent mises à sa disposition.

Nous ne pouvons consacrer que quelques mots à Sir Francis Kynaston (1587-1642), physionomie intéressante de littérateur, de poète et d'érudit, 'plus Geoffroy-iste que Chaucer lui-même,'[1] qui fonda cette étrange institution destinée à former de futurs voyageurs, le *Museum Minervæ*. Son enthousiasme pour Chaucer lui inspira la singulière idée de traduire *Troïlus* en vers latins, avec de copieuses annotations en latin et en anglais.

6. **John Urry** (1666-1715) lui fait suite sur la liste des éditeurs de Chaucer, et c'est le pire de tous. Ce semble avoir été un lettré d'un caractère droit et intègre, homme d'esprit, écrivain assez agréable,[2] loyaliste convaincu, à l'encontre de son oncle l'officier, Sir John Urry, qui paraît avoir passé son temps, en toute sincérité, à changer son fusil d'épaule. L'Urry qui nous intéresse servit contre Monmouth lors de la révolte de celui-ci, et refusa de prêter serment à Guillaume III, ce qui lui fit perdre

[1] Voir les vers de William Strode, 1635, dans *Amorum Troili et Creseidæ*, de Kynaston, sign. 3.

Qvibus obsoleta Verba, carmen hirsutum,
Et Musa visa est rusticana *Chauceri*,
Quibus is profundè Lepidus, Acer, Antiquus,
Et visu obstupendus arte celatâ,
Vtriusque partes factionis accedant,
Et consulant interpretem *Kinastonum* ;
Galfridiorem perlegantque *Chaucero*.

[2] Le passage suivant est cité à la fin de la préface de Timothy Thomas, comme étant les mots adressés par Urry lui-même au lecteur :

If this is the First Edition of *Chaucer* that ever thou didst read, it will be to little purpose to tell thee what pains I have been at to fit out this Edition for thee. Thou wilt, maybe, not thank me for what I have done, and complain of me for having left so much undone. All this I do believe thou mayst do justly : But if thou hast read any of the former Editions, thou wilt be my witness that I have been at some trouble in settling the Text, and giving Metre to the Poet's Verse, in collating many MSS., and not a few Printed Books, writing out Indexes, looking over a great many Dictionaries for words I could not find, as well as for words I could. In short, if thou ever wert an Editor of such Books, thou wilt have some compassion on my failings, being sensible of the toil of such sort of creatures ; and if thou are not yet an Editor, I beg truce of thee till thou art one, before thou censurest my Endeavours.

sa bourse à Christchurch. Le doyen de Christchurch, Atterbury, lui persuada contre son gré de préparer une nouvelle édition de Chaucer, tâche pour laquelle rien ne le désignait hormis son origine écossaise : [1] sa connaissance des dialectes du nord étant censée lui rendre la lecture de Chaucer plus facile qu'à un Anglais. Il se mit vaillamment à l'ouvrage, cherchant de différents côtés et réunissant un nombre assez imposant de textes chaucériens, manuscrits ou imprimés. Le journal de Hearne nous le montre de temps en temps, de l'année 1711 jusqu'en février 1714, travaillant à la bibliothèque Bodléienne, déchiffrant le manuscrit Junius, collectionnant les manuscrits et les exemplaires imprimés de Chaucer, dans lesquels les deux amis se plongeaient, le soir. Mais en mars $17\frac{14}{15}$, Urry fut subitement emporté par une fièvre maligne, laissant son Chaucer inachevé. La préparation du texte, qui paraît avoir été terminée, aurait consisté à allonger ou à raccourcir les mots, au besoin à en ajouter, toutes les fois qu'un vers paraissait y gagner quelque chose, sans que rien indiquât ces changements au lecteur. Urry aurait bien eu l'intention de les marquer au moyen de crochets [ ], mais pour une raison ou une autre ce dessein ' juste, utile et nécessaire ' comme l'appelle Timothy Thomas, ne reçut jamais d'exécution.[2] L'édition, au point de vue

---

1 Voir la préface de Timothy Thomas au *Chaucer* de l'édition Urry, 1721, sign. i2.

2 His [Urry's] chief business was to make the Text more correct and compleat than before. He found it was the opinion of some learned Men that *Chaucer's* Verses originally consisted of an equal number of Feet ; and he himself was perswaded that *Chaucer* made them exact Metre, and therefore he proposed in this Edition to restore him (to use his own Expression) *to his feet again*, which he thought might be performed by a careful Collation of the best printed Editions and good MSS.

He had observed that several Initial and Final Syllables in use in *Chaucer's* time, and since, had been omitted or added at pleasure in the MSS. by unskilful Transcribers, from whence the same Errors crept into the Printed Editions, whereby many Verses were rendered unjust in their Measure ; so that the lameness of many of them might easily be remedied by the discreet Addition or Omission of such Syllables.

. . . . . .

And in short I find it acknowledged by him, ' That whenever he could by no other way help a Verse to a Foot, which he was perswaded it had when it

du texte, est donc la pire, et de beaucoup, qui ait jamais paru. La tâche d'Urry fut continuée après sa mort par les autorités de Christ Church et par son exécuteur testamentaire William Brome, auxquels se joignit le libraire Bernard Lintot. Après diverses péripéties, l'œuvre parut en 1721 en un énorme tome in-folio, avec préface et glossaire de Timothy Thomas, et une vie de Chaucer par John Dart.

L'édition fut également répartie entre le collège de Christ Church, Brome et Lintot, chacun devant s'arranger à sa guise pour tirer le meilleur parti possible du tiers qui lui revenait. Christ Church consacra ses bénéfices à la construction du ' Peckwater Quadrangle.' La vente ne paraît pas avoir marché très vite : douze ans plus tard, le pauvre Brome se lamente de ce qu'il ne peut trouver à placer ses exemplaires, qui ' lui restent pour compte, au grand détriment de ses affaires.' Lintot, rompu au métier, eut plus vite fait de se débarrasser des siens : quant aux autorités du collège, elles s'avisèrent d'un expédient aussi simple qu'efficace, qui consistait à rendre l'achat d'un exemplaire obligatoire pour tout nouvel élève.[1] Le tableau de ces jeunes squires chasseurs de renards de Christ Church, contraints bon gré mal gré d'emporter leurs in-folios de Chaucer, ne manque pas de saveur ; peut-être faut-il chercher là l'explication de ce fait curieux, que les exemplaires du Chaucer d'Urry se rencontrent à foison dans les vieux manoirs anglais.

Ensuite vient

---

came from the Maker's hands, but lost by the Ignorance of Transcribers, or Negligence of Printers, he made no scruple to supply it with some Word or Syllable that serv'd for an Expletive ' : But I find at the same time that he had once a design of enclosing such words in hooks thus [ ] to distinguish them from what he found justified by the authority of MSS., but how it came to pass that so just, useful and necessary a Design was not executed, I cannot satisfy the curious Reader . . . Préface [par Timothy Thomas] to the Works of Chaucer . . . printed by John Urry . . . London, 1721. (Voir aussi la description des méthodes employées par Urry dans *Studies in Chaucer*, par Thomas Lounsbury, vol. i, pp. 284-88.)

1 Voir la lettre de William Brome à Mr. [Thomas ?] Rawlins, June 23, 1733, *Letters written by Eminent Persons, during the 17th and 18th centuries*, 1813, vol. ii, pp. 95-7.

7. **Thomas Tyrwhitt** (1730-86), qui dépasse ses prédécesseurs de toute la tête. Il est bizarre, étant donné l'importance des travaux de Tyrwhitt, que nous n'en sachions pas davantage à son sujet. De bonne famille, élève d'Eton et d'Oxford, il fut nommé ' fellow ' de Merton College en 1755 ; en 1756 il devint sous-secrétaire au ministère de la guerre (Deputy Secretary at War) ; de 1762 à 1768 il occupa la position de clerc de la Chambre des Communes (Clerk of the House of Commons). Il finit par donner sa démission, préférant ' à cet office honorable les loisirs studieux d'une existence privée.' Plus tard, nommé Conservateur du Musée Britannique, il y rendit de grands services.

Ce fut un humaniste remarquable, éditeur et commentateur distingué, qui écrivit sur Shakespeare et, seul de son temps, put dénoncer les supercheries littéraires de Chatterton, en se basant sur de solides connaissances philologiques. Il passait pour avoir une connaissance approfondie de presque toutes les langues de l'Europe. D'un caractère paisible et réservé, d'une santé délicate, il était travailleur dans l'âme. Tout enfant, il aimait les livres ; comme le dit quelqu'un qui l'avait connu ' il ne fut jamais enfant.' Charitable et généreux, d'une libéralité discrète envers ceux que la fortune avait moins favorisés que lui,[1] il lui arriva, dit-on, en une seule année, de distribuer plus de 2000 livres. Son travail lui suffisait ; de l'estime et de la considération qu'il eût pu en retirer il ne se souciait aucunement. Son caractère se révèle dans une lettre qu'il écrit le 12 juin 1783, au sujet de l'édition clandestine de son Chaucer publiée par Bell. Le ton en est digne et modéré, non sans un peu d'ironie et d'humour tranquille. Bell vient de s'approprier son texte annoté des *Contes de Canterbury* et de le faire imprimer dans son édition des *Poètes Anglais* (1782-3) ; et un ami l'a prévenu du vol. Tyrwhitt répond que la chose est vraie, mais qu'il s'aperçoit qu'il n'y peut rien, car, son

[1] Voir la lettre de l'évêque de S. Davids dans les *Literary Anecdotes* de Nichol, vol. ix, pp. 756-7.

livre n'ayant pas été inscrit au Stationers' Hall, il n'en a pas la propriété légale.

'D'ailleurs,' poursuit-il, 'quand je l'aurais, m'engageriez-vous à plaider pour un bien, qui ne peut m'être d'aucun rapport ? On raconte d'un certain philosophe goutteux que ses souliers lui ayant été volés, il exprima seulement le vœu qu'ils allassent aussi bien au voleur qu'à lui-même. J'incline à penser de même, et à me tenir pour satisfait si mon livre rapporte à M. Bell autant qu'il m'a rapporté à moi-même, ni plus ni moins.' [1]

Pécuniairement, Tyrwhitt ne retira aucun bénéfice de son travail, et longtemps même après sa mort son nom demeura presque inconnu. Nous ne savons pas au juste ce qui le décida à entreprendre son édition de Chaucer, mais rien ne manquait à son exceptionnelle compétence : avec une connaissance alors probablement unique du moyen âge et de la langue des quinzième et seizième siècles, il possédait un goût très sûr, une grande indépendance de vues, de la finesse critique et de la pénétration. C'est probablement pour se charger de cette tâche qu'il renonça à sa position à la Chambre des Communes ; il aura voulu avoir toute liberté pour s'adonner à ses recherches littéraires.

En 1771 et pendant l'année qui suit, nous le voyons qui collationne ses textes au Musée Britannique. Il y avait alors un pasteur, le Rev. Thomas Morell, ami de Hogarth et de Handel, homme lettré, bon musicien, joyeux compagnon, sans souci du lendemain, qui lui aussi avait projeté de donner une édition des *Contes de Canterbury*. Il était allé jusqu'à publier, en 1737, une adaptation moderne du *Prologue* et du *Conte du Chevalier*, mais, comme Tyrwhitt, il n'avait pas tardé à s'aperce-

[1] Dear Sir,—I am much obliged to you for your intelligence concerning the late edition of Chaucer. I find it true in all particulars. Your alarm however for my property, as you call it, is groundless. As I have not entered my book at Stationers' Hall, I have, it seems, no legal property in it. But if I had, would you advise me to go to law for a property unattended by any profit ? A certain philosopher, when his gouty shoes were stolen, only wished, that they might fit the thief as well as they fitted himself ; and for my own part I shall be contented, if my book shall prove just as lucrative to Mr. Bell, as it has been to me. . . . Lettre de Tyrwhitt à un ami, sur l'édition de Chaucer de John Bell, 1782, écrite de Welbeck Street, le 12 juin 1783, *Gentleman's Magazine*, juin 1783, vol. 53, pp. 461-2.

voir que son Chaucer lui coûterait plus qu'il ne lui rapporterait. En conséquence, vu la modicité de ses ressources, il avait dû remettre l'accomplissement de sa tâche à des temps meilleurs. Un jour cependant, au cours de l'été de 1771, il écrit à M. West qu'il a vu par hasard au Musée ' un lecteur occupé à collationner Chaucer.' Cette vue lui a rappelé son ouvrage resté en route depuis quarante ans, et ' comme il m'en coûte d'en perdre tout le fruit,' ajoute-t-il avec une naïveté assez triste, ' je compte le continuer sous peu, trouver quelque moyen de m'y remettre, et j'espère gagner l'autre de vitesse, puisque j'en ai déjà un volume de paru.'[1] Le 'lecteur' en question est Tyrwhitt sans aucun doute, car Richard Gough, écrivant à Mr. Tyson au mois de janvier suivant (1772), dit que

M. Tyrwhitt, ex-clerc de la Chambre des Communes, s'applique *totis viribus* à son Chaucer, au Musée Britannique, où il y a un exemplaire de l'édition Urry, avec force collations par l'évêque Tanner. M. Tyrwhitt s'entoure de mystère même vis-à-vis de ses intimes, mais l'on devine, et l'on attend beaucoup de ses loisirs et de son ardeur.[2]

Le lecteur du Musée Britannique ne se laissa pas gagner de vitesse par Morell. Un peu plus de trois ans après parurent les quatre premiers volumes de la belle édition Tyrwhitt des *Contes de Canterbury*. Il n'est pas nécessaire de la décrire ici, elle est

---

1 Dear Sir . . . I never ask'd you before you left the Town, whether you had receiv'd the Chaucer I left for you at your house—or your Opinion of it—and I cannot help acquainting you that the Remainder has lain by me, not *nine*, but forty years ready for the Press, as I found it too expensive to go on with it on my own bottom ;—But being at the Museum the other day, I observ'd a Gentleman collating Chaucer ; I took no notice of it, but it reminded me of my own former Labour, which being unwilling to lose, I intend to continue ere long, some way to reassume the work, and hope to get the start of him, as there is one Volume already printed ;—but more of this, when I have the pleasure of seeing you. Lettre de Dr. Thomas Morell [à James West ?] écrite de Eton, le 18 [juillet, 1771]. B. M. Add. MS. 34728, West Papers, vol. ii, f. 203.

2 Mr. Tyrwhitt (late Clerk of the House of Commons) applies himself *totis viribus* to Chaucer in the Museum, where is a copy of Urry's edition, with infinite collations by Bishop Tanner. Mr. Tyrwhitt conceals his design from his most intimate friends ; but much is suspected and expected from his leisure and application. Lettre de Richard Gough au Rev. Michael Tyson, 30 jan. 1772, *Literary Anecdotes of the 18th century*, par John Nichols, vol. iii, 1814, p. 579.

généralement reconnue comme l'une des meilleures éditions d'un des grands classiques anglais, et aussi comme la première qui ait été préparée avec toute la conscience et toute l'érudition jugées aujourd'hui indispensables.

Avec les lumières dont nous disposons maintenant, grâce au pas de géant fait par la philologie au cours du dernier demi-siècle, il nous est facile de relever quelques erreurs chez Tyrwhitt, mais quand on songe qu'au dix-huitième siècle on ne savait pour ainsi dire rien en fait de moyen-anglais, que Tyrwhitt dut tout découvrir par lui-même, on s'incline devant le monument de science et de sagacité critiques que représente son livre. Tous les éditeurs de Chaucer venus après lui, ont envers lui une dette qu'on ne peut même estimer.

Il est impossible de nommer ici tous les savants qui se sont plus spécialement consacrés à l'étude de Chaucer au cours du dix-neuvième siècle, non seulement en Angleterre, mais encore en Allemagne et en Amérique, où tant de travaux remarquables ont eu pour auteurs Lounsbury, Kittridge, Koch, Lowes, Tatlock et bien d'autres. En France aussi, depuis quelques années, on commence à s'intéresser à Chaucer, et un nouvel élan sera sans doute donné à cet intérêt qu'on porte au premier et au plus français de nos poètes, à la suite de la traduction des *Contes de Canterbury* qui a paru en 1908, et à laquelle ont collaboré tous les lettrés les plus versés dans la langue et la littérature anglaises. L'ensemble de ces travaux est si imposant, les travailleurs ont été si nombreux et si compétents, qu'on pourrait écrire un livre tout entier sur eux et sur leurs labeurs. F. J. Child, Ten Brink et Skeat sont des noms qui subsisteront tant qu'on lira Chaucer, mais il est une silhouette qui se détache du groupe et le domine, un nom et une personnalité connus et aimés de tous les Chaucéristes, nous voulons parler du Docteur Furnivall. En 1868, le Docteur Furnivall, passionné pour notre vieille littérature, fondait la ' Chaucer Society,' et depuis, au cours de quarante années de travail fructueux encore à venir, il ne devait pas seulement accomplir lui-même une tâche

herculéenne, mais encore stimuler, aider, conseiller et encourager dans la même voie deux générations de travailleurs.

On ne peut s'empêcher non plus de faire cette réflexion, que parmi tous les grands hommes qui ont donné sans compter leur peine et leur temps à notre vieux poète, il n'en est point avec qui Chaucer lui-même se fût mieux entendu, avec qui il eût causé plus volontiers ou ri de meilleur cœur qu'avec ce ' clerc de Cambridge ' des temps modernes

> that unto rowing hadde longe y-go [1]
> (qui s'estoit longtemps adonné à l'art du canotage),

octogénaire que la jeunesse et la vigueur n'ont jamais quitté, jusqu'au bout amateur des promenades sur l'eau et des vertes prairies, ami de la jeunesse et de la bonne camaraderie, qui

non pas pour les honneurs ni pour les récompenses, mais seulement pour la gloire de l'Angleterre, a travaillé à la façon anglaise.[2]

---

[1] Voir le poème du professeur Skeat, ' In honorem F. J. F.' (1900) dans *An English Miscellany*, Oxford, 1901.

[2] . . . not for place or pay,
But all for the fame of the English [has] wrought in the English way.
G[eorge] S[aintsbury] à F. J. F., p. 1, *ibid.*

CHAPITRE VI

ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Dans les chapitres précédents, nous avons surtout étudié les changements survenus dans l'attitude des critiques à l'égard de Chaucer lui-même au cours des cinq derniers siècles. L'ensemble des documents que nous avons réunis, jette sur ces variations une lumière très vive. C'est de critique littéraire qu'il s'agit surtout ici, mais cependant on ne peut dépouiller un pareil dossier sans soulever plusieurs idées générales, relatives à la philosophie du goût et à toute la doctrine de l'évolution. Nous ne nous proposons pas ici d'approfondir bien avant ces problèmes, ni d'en rechercher les solutions ; mais peut-être y aurait-il quelque intérêt à préciser quelques-uns d'entre eux : ce sera l'objet de ce chapitre.

Quand nous considérons toute cette armée de critiques, grands et petits, qui défilent devant la figure centrale de notre premier poète, nous sommes portés à chercher là, non plus seulement de quoi juger Chaucer, mais de quoi juger la critique elle-même. Quand nous étudions les œuvres et les opinions d'un auteur, aux différentes périodes de sa vie, nous voyons les étapes par lesquelles il a passé pour arriver à sa maturité ; nous pouvons de même, semble-t-il, trouver ici dans ce défilé changeant des critiques, les signes de l'évolution de l'âme et de l'intelligence de la nation elle-même.

Cette évolution nous pouvons la suivre, (α) dans les règles de la critique, qui deviennent plus larges et plus profondes ; (β) dans la naissance et le développement de la personnalité, telle qu'elle se manifeste dans la faculté critique ; (γ) dans le développement de sentiments nouveaux, et (δ) dans l'évolution de l'érudition relative aux questions littéraires.

Considérons d'abord :

(*a*) *Les modifications du goût et de la mode en littérature.*

Chaucer souffrit indubitablement des changements de la langue autant que des changements de la mode, ce qui augmente et accentue les fluctuations de l'opinion dans son cas. Mais, ce fait admis, il n'en reste pas moins certain que quand bien même les hommes de lettres et les critiques, qui écrivirent entre 1650 et 1750, auraient pu lire et scander ses vers avec toute la facilité imaginable, ils n'en auraient pas davantage vu en lui ce qu'y voient aujourd'hui la moyenne des lecteurs tant soit peu lettrés. Vraisemblablement, Cowley ne l'eût jamais ' goûté,' et Addison eût toujours trouvé son esprit ' vieilli.' C'est que ceux-ci tendaient vers un idéal différent, et auquel il n'y avait pas moyen de le ramener. N'est-ce pas pour cela que nous-mêmes ne ' goûtons ' plus Waller, qui fut aux yeux du dix-septième siècle vieilli, la personnalité la plus marquante de la république des lettres ?

Telle est la force de l'accoutumance, que, cette instabilité de la mode, nous l'acceptons comme une loi d'évolution naturelle, comme un signe nécessaire de développement, et cela dans les races comme chez les individus. Et ce n'est pas le côté le moins curieux de l'affaire, que, bien que le phénomène soit dûment reconnu par notre intelligence, son accomplissement nous échappe d'une façon aussi complète que le renouvellement incessant et vertigineux des atomes constitutifs de nos corps.

Tous tant que nous sommes, pris groupés ou isolément, à n'importe quel moment, nous sachant instruits et guidés par les meilleurs esprits du temps, nous croyons toujours de la meilleure foi du monde, que notre opinion sur le premier auteur classique venu—Chaucer par exemple—est la seule bonne, la seule admissible. Nous sommes convaincus que nous apprécions pleinement toutes celles de ses qualités qui lui sont propres ; qu'il a reçu une fois pour toutes sa place légitime dans l'histoire

littéraire. C'est possible, mais ce n'est pas prouvé, et ce n'est pas le passé qui en fournira la preuve. Cowley, Addison, Johnson, aussi bien qu'une foule de critiques de second ordre, ont sans doute pensé exactement de même ; ils étaient bien convaincus que la position de Chaucer était définitivement fixée, et que l'étrange caprice de Dryden ne saurait la modifier en rien. Mais nous, qui pouvons comparer entre eux les jugements des critiques qui se sont succédés pendant cinq siècles, nous devrions nous rendre compte que le verdict même des meilleurs juges n'est pas toujours à l'épreuve du temps, et qu'avant de s'y fier, il importe de tenir compte ' du vent,' comme eût dit Hazlitt ; c'est à dire du tour d'esprit spécial de chaque époque, de ses idées, de ses modèles, de ses engouements : de tout ce qui fait que le goût change avec chaque génération. Qu'est-ce qui le fait changer ? dira-t-on. La question n'est pas susceptible d'une réponse complètement satisfaisante. Certaines influences, comme celles de certaines œuvres des littératures étrangères, ou de certaines règles de la critique, avec d'autres, indiquées dans toutes les histoires de la critique littéraire, contribuent manifestement à amener ces perturbations. Mais, les donner comme causes, ce n'est que reculer la question : elles ne nous expliquent pas les perpétuelles variations de la mode. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le goût, la recherche du bien et du beau, comme tout attribut humain, est relatif et forcément voué au changement, par cela même qu'il est vivant.

Ceci posé, disons tout de suite que les vicissitudes de la fortune littéraire de Chaucer, s'expliquent en grande partie par les palinodies et les revirements de la critique. Nous n'avons plus de code du Parnasse, auquel doivent se soumettre tous les poètes, si différents soient-ils, sous peine d'incorrection. Aussi la critique a-t-elle perdu cette rigidité dont un des plus beaux exemples nous est offert par la Miss Jenkyns du roman de *Cranford*, qualifiant l'auteur des *Pickwick Papers* de ' jeune homme qui pourrait arriver à quelque chose s'il voulait prendre

le Dr. Johnson pour modèle.'[1] Nos exigences ne sont plus les mêmes, notre criterium n'est plus le même. Constatation qui nous amène à étudier,

(β) *La naissance et le développement de l art de la critique.*

Nous savons que chez les nations comme chez les individus, le sens critique s'éveille tard. Il exige de la réflexion et de l'abstraction, il ne peut donc exister dans l'enfance intellectuelle d'un peuple. Il est venu plus tard encore en Angleterre qu'en France ou en Italie, parce que les races du nord se sont développées moins vite que les races méridionales. Nous n'avons qu'à passer en revue les hommages rendus à Chaucer pendant les cent cinquante ans qui suivirent sa mort, pour comprendre pourquoi l'Angleterre mit si longtemps à enfanter des critiques. Pourquoi loue-t-on Chaucer ? Pour deux raisons principales : il a fixé la langue, et il est le premier en date et de beaucoup le plus grand des poètes anglais. C'est-à-dire que l'Angleterre dut attendre plus longtemps que la France, plus longtemps que l'Italie, la formation de sa langue, et qu'à une exception près, elle n'eut pas non plus, au début, de grands écrivains. Dans ces conditions aucune critique n'était possible. Il fallut d'abord que Chaucer, par l'excellence de son œuvre, élevât le dialecte de Londres au rang de langue nationale et de langue littéraire ; et qu'ensuite il s'accumulât un certain nombre d'œuvres littéraires en cette langue en vers ou en prose, capables d'être analysées, commentées, comparées. Dans le volume des *Chaucer Allusions*, on peut suivre pas à pas, page par page, dans ses métamorphoses successives, la conception primitive de la critique en tant qu'art en Angleterre. Tout d'abord son rôle consiste purement et simplement à cataloguer des choses visibles à l'œil nu ; elle ne s'occupe que des formes extérieures, que des faits évidents. Ou bien elle s'arrête au côté moral de l'œuvre. Puis elle cherche à établir un modèle-type auquel elle veut tout rapporter, et elle se délecte à fabriquer des recettes

[1] *Cranford*, par Mrs. Gaskell, chap. i.

de poésie. Avec Dryden, on commence à entrevoir la vie et le développement organiques des choses littéraires, 'nous avons,' dit-il, 'notre filiation et nos clans tout comme les autres familles.'

Au dix-huitième siècle, c'est la réaction en faveur du jugement par modèle-type, et enfin, par un nouveau retour, on en arrive peu à peu à cette conclusion, que l'esthétique n'est pas immuable mais relative, qu'elle varie d'âge en âge, de pays en pays, et que la critique, comme la poésie elle-même, est un art créateur dont la vraie fonction consiste à dépeindre à l'intellect ce qui a été dépeint au cœur et à l'imagination.[1] De fait, on pourrait suivre dans toutes ses phases, ce développement de la critique anglaise, en lisant les remarques faites sur Chaucer par Ascham (1544), Gascoigne (1575), Nash (1592), Waller (1668), Dryden (1700), Johnson (1755), Warton (1774), Blake (1809), et Lowell (1871).[2]

De l'étude des documents se dégage encore, non seulement une conception transformée du rôle de la critique avec substitution du nouveau critère littéraire à l'ancien, mais encore un exemple frappant de l'extrême lenteur avec laquelle s'est développée dans la nation, la faculté *critique* au sens moderne du mot.

Si l'on examine parmi les commentaires sur l'œuvre de Chaucer, ceux qui ont quelque prétention littéraire ou esthétique, on voit que jusque vers le milieu du dix-septième siècle ils consistent uniquement en louanges d'un caractère primitif et vague, essentiellement imprécises. Sous Élisabeth, la critique se borne à des études très élémentaires de la langue et de la métrique de Chaucer ; ou bien elle revêt la forme d'un tribut d'éloges ; à moins qu'elle n'entreprenne de contester ou de pallier certains défauts qu'on lui impute. Il n'y a qu'à lire les critiques du seizième siècle pour voir à quel point la littéra-

1 Voir Carlyle, *State of German Literature*, 1827, Miscellaneous Essays, édn. 1899, vol. i, p. 61.

2 On trouvera ces documents dans l'Appendice II.

ture était traitée comme un phénomène d'ordre purement extérieur. L'œuvre était jugée ' in vacuo.' On se préoccupait de l'unité de l'ouvrage, de sa régularité, de son harmonie, jamais de son rapport avec l'esprit qui l'avait créée, ni avec l'âge qui l'avait vu naître. Nous ne pouvons juger ici du changement graduel qui se produisit à cet égard au dix-septième siècle, ce siècle ne nous ayant laissé presque aucune critique consacrée à Chaucer. Dans la dernière année seulement, nous avons tout d'un coup, et comme par surprise, la première étude d'une importance proportionnée au sujet, sur les mérites de Chaucer et son rang comme poète : la plus ancienne étude esthétique de son œuvre, et, à bien des égards, la plus belle, la plus intelligente et la plus lumineuse que nous ayons. Rien ne fait ressortir d'une façon plus frappante la grandeur de Dryden comme critique, son indépendance, sa largeur de vues, sa clairvoyance et son courage. Non seulement il est le premier écrivain qui nous donne de la vraie critique au sens moderne du mot, mais, dans un âge qui méprisait Chaucer, qui le considérait comme barbare et suranné, et ne s'en cachait pas, Dryden a l'audace de le comparer à Ovide, et c'est pour soutenir que, du poète anglais et du poète latin, ce n'est pas le dernier qui est le plus ' classique.'

Dans cette étude surprenante, si neuve et si vraie, qui ' nous sourit toujours d'une fraîche nouveauté,' Dryden applique pour la première fois à Chaucer, la méthode comparative et historique, toute nouvelle dans la critique anglaise. Auparavant, le sens historique ne se manifestait jamais que par l'énonciation d'une date ou l'assertion que Chaucer avait été le premier poète anglais. Quant à la méthode comparative, elle était encore inconnue, à moins toutefois qu'on ne veuille honorer de ce nom des expressions fugitives telles que ' notre Homère anglais.' Dryden montre également comment on peut étudier la poésie au moyen d'exemples, de citations et de comparaisons—méthode à peu près inconnue en Angleterre avant la préface de Rymer à sa traduction de Rapin en 1674. Jusqu'alors on n'avait

presque jamais cité un vers anglais au cours d'une analyse critique ou d'une discussion.

Malheureusement, Rymer n'applique pas sa méthode à Chaucer. Bien loin de là, dans son examen des poètes héroïques de l'Angleterre, il le passe sous silence, sous prétexte que de son temps, la langue anglaise n'était pas ' susceptible de revêtir la forme héroïque ' (' was not capable of any Heroick character ').

Après Dryden, l'art de la critique est stationnaire, pour ne pas dire rétrograde, pendant plus de cent ans ; ainsi qu'en témoigne la critique chaucérienne au dix-huitième siècle. George Sewell, en 1720, fait preuve d'une certaine clairvoyance, en mettant le doigt sur les points faibles des critiques chaucériens de son temps, et en donnant deux exemples concrets pour appuyer son dire en ce qui concerne la dette de Dryden envers Chaucer.[1]

---

1 I have often wonder'd that *Chaucer*, the Father of our *English* Poetry, generally acknowledged as such, and frequently applauded for his Excellence, should be so *little read*, as appears from most of our Modern Compositions.

His Fame is taken upon Credit, from the Recommendations of others ; and they who speak of him, rather pay a blind Veneration to his Antiquity than his intrinsic Worth, which perhaps may bear a Competition with the Refiners of Poetry in any other Language. They who seem most to have studied him, are our incomparable *Spenser*, *Milton*, and *Dryden* ; others have but mimick'd his Garb, without hitting his Air and Mien. An old Word, or Phrase or two, accidentally thrown, twenty modern and fashionable ones, have given an unjust Repute to some Imitations of *Chaucer*. In the meantime, the Boldness of his Imagery, the natural Beauty of his Similitudes, and the Delicacy of his Thoughts, are generally neglected, though his best Ornaments : They have rubb'd of his Rust for their own Use, and left the Steel in the Possession of the right Owner. Mr. *Dryden* indeed stands an exception to this Accusation, he never missing, but improving every noble Hint of this Author ; regardless of the Expression, his view is at the Sense, the Spirit, the Figures of his Predecessor.

Before ever he undertook to dress him in Modern *English*, it is plain to me, that he was an early Admirer of him, and transferr'd many of his Beauties into his own Poems ; as commendable a Design, as *Virgil's* in borrowing from *Ennius*, and *Lucretius*.

I could give many instances of this ; but let one general, and one particular be sufficient. The manner of reasoning in Verse, which Mr. *Dryden* so artfully introduced into his *Heroic Plays*, is entirely *Chaucer's*, as may be seen even by this little Piece following. That he used his Images and Thoughts, be this a

George Ogle (1739) donne aussi des exemples concrets du même genre, et se risque à comparer certains côtés du génie de Chaucer à divers poètes classiques.[1] Mais, à part ces deux exceptions, qui frappent surtout à cause de la médiocrité ambiante, il nous faut, pour trouver une critique de quelque valeur, attendre la grande renaissance qui se produit dans le troisième quart du siècle, et dont un des traits distinctifs est l'amour de la vieille littérature anglaise.

Testimony. In the Description of *Absalom's* Beauty, he summs up all with this Line :

And Paradise was open'd in his Face,

Chaucer in his of *Cresseide*, says,

That Paradise stood formed in her Eyen.

The Thought in this *Song* has been used, and diversified a hundred times since *Chaucer's* Days ; and yet he seems to have said more, and that more pathetically than any of his Imitators. It is taken from the First Book of *Troilus* and *Cresseide* ; and the Reader by a Comparison may see how little Variation there is from the Original, and give his Judgment at Pleasure. I only wish that so excellent a Poet as *Chaucer* may be no longer admir'd at a Distance, but brought into the Acquaintance of the Polite World ; and it is to be hoped the *New Edition* of his Works [Urry's Chaucer, 1721?] will compleat that Wish. *Preface to the Song of Troilus* [in] A New Collection of original Poems, never printed in any Miscellany, by the Author of Sir Walter Raleigh [George Sewell]. London, 1720, pp. 82-83.

1 Après une description détaillée des caractéristiques saillantes des pèlerins de Chaucer (voir p. 70 plus haut), il continue :—

All these, I say, are the Strokes of no common Genius, but of a Man perfectly conversant in the Turns and Foibles of human Nature. Observe but his Manner of Throwing them in, and You will not think I exaggerate, if I say, these Turns of Satire, are not unworthy of PERSIUS, JUVENAL, or HORACE himself. Before I cool upon this subject, I shall venture (as far as the Ludicrous may hold Comparison with the Serious) to rank our CHAUCER with whatever We have of greatest Perfection in this Character of Painting ; I shall venture to Rank Him (making this Allowance) with SALLUST or CLARENDON . . .

. . . It was not to the Distinguishing of Character from Character, that the [p. x] Excellence of CHAUCER was confin'd ; He was equally Master of Introducing them properly on the Stage ; and after having introduced them, of supporting them agreeably to the Part They were formed to personate. In this, He claims equal Honour with the best Comedians ; there is no Admirer of PLAUTUS TERENCE, or ARISTOPHANES, that will pretend to say, CHAUCER has not equally, thro' his *Canterbury Tales*, supported his Characters. *Gualtherus and Griselda* : or the Clerk of Oxford's Tale. From Boccace, Petrarch, and Chaucer, to which are added, A Letter to a Friend, with the Clerk of Oxford's Character, &c. . . . By George Ogle, Esq. ; London : Printed for R. Dodsley, at Tully's-Head, Pall-Mall. 1739 ; pp. ix, x.

Thomas Warton, dans ses *Observations sur Spenser*, d'abord, en 1754 et 1762, puis, plus tard et plus complètement dans son *History of English Poetry* (1774-78) ; Gray, dans ses notes sur la prosodie de Chaucer (1760-1), et Tyrwhitt, dans son édition des *Contes de Canterbury* (1775), marquèrent une importante évolution dans l'art d'interprétation de la critique philologique et prosodique. A la suite de Warton vinrent Scott, Blake, Coleridge, Hazlitt, et les revues du dix-neuvième siècle, mais, pour qu'un digne successeur de Tyrwhitt vînt aborder le texte même de Chaucer, il fallut attendre près de quatre-vingt-dix ans.

Notons en passant ce fait digne de remarque, que Dryden et Tyrwhitt, le premier de nos critiques littéraires et le premier de nos philologues, se sont rencontrés dans un culte commun pour Chaucer ; et que chacun d'eux a laissé derrière lui un monument à la gloire du poète, œuvre dont le mérite est resté sans rival pendant un siècle après son apparition.

(γ) *Développement de nouveaux sens dans la race.*

Outre cette évolution du goût, du critère littéraire, et de l'esprit critique, il semble y avoir eu, au sein de la nation, génération de quelques sens pour ainsi dire nouveaux.

Dans la littérature moderne, le sentiment de la nature en est l'exemple le plus frappant. Pourquoi ce sens, et plus particulièrement le goût pour les paysages agrestes, est-il demeuré généralement assoupi jusqu'au troisième quart du dix-huitième siècle ? Pourquoi les montagnes et les bruyères ont-elles été trouvées jusque-là, ' tristes,' ' épouvantables ' et ' horribles ' ? [1] A un habitant du sud de l'Angleterre qui lui demandait ingénument ce qu'il avait pensé du Nord, le Dr. Johnson répliquait : ' Qui donc *pourrait* aimer les Highlands ? '

En 1740 un Anglais, décrivant la magnifique route qui longe la rive sud-est du Loch Ness, appelle les montagnes dénudées

---

1 Voir une lettre de Mason à Walpole, 1773, Horace Walpole's Letters, ed. Cunningham, vol. v, p. 501, note ; ou *Life of John Buncle*, par Thomas Amory 1756, vol. i, p. 291, vol. ii, p. 97 ; ou Hutchinson's Excursion to the Lakes, 1773, pp. 11, 17.

qui la bordent, ' ces hideuses productions de la nature.' [1] Le poète Gray, qui cependant savait voir et admirer, traversant le comté de Perth au commencement de septembre (1765), c'est-à-dire au moment où la bruyère devait être un vaste embrasement violet, parle du pays comme ' une lande lugubre et affreuse, bonne pour une assemblée de sorcières ' (a weird and dismal heath, fit for an assembly of witches).[2] En 1775 nous voyons qu'on engage les citoyens d'Edimbourg à planter des arbres près de la ville, de façon à purifier l'air et à 'disperser les vapeurs putrides et nocives, que le vent leur amène des Highlands.' [3]

Vingt-trois ans plus tard, Wordsworth et Coleridge écrivaient les *Lyrical Ballads*.

Il y a donc eu génération d'un sens nouveau. Et c'est un phénomène du même genre que l'apparition de cette qualité subtile et presque indéfinissable que l'on appelle maintenant *humour*.

Cette faculté doit être essentiellement humaine, les animaux ne l'ont pas, et les dieux sont au-dessus de cela sans doute.[4] C'est la vie humaine vue dans son cadre éternel, c'est la perception instantanée d'incongruités et de contrastes, mis en relief par une raison mieux avertie ; la faculté qui renverse la valeur relative des choses grandes et petites, parce qu'un certain instinct lui dit que, contemplées du dehors, ces choses ne paraîtraient ni petites ni grandes, mais simplement très significatives. Tel est l'humour, qui dans son expression littéraire est une qualité particulièrement anglaise. Nous le cédons aux Français, surtout, pour l'esprit, aux Allemands

---

1 *Letters from a Gentleman in the North of Scotland*, London, 1754, vol. ii, p. 339.

2 Œuvres de Gray, ed. Gosse, vol. iii, p. 214.

3 Topham. *Letters from Edinburgh*, 1776, pp. 231, 233.

4 Cf. ce que dit W. H. Mallock :—Le sens de l'humour est inhérent à la demi-science. La science complète et l'ignorance complète détruisent l'humour. Une Mrs. Gamp n'est pas ' humorous ' pour une Betsy Prig, car toutes deux sont au même niveau. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être ' humorous ' pour une Puissance qui sait tout, ne peut s'étonner de rien, et ne trouve aucune chose plus incongrue qu'une autre.

pour la philosophie, mais l'humour comme qualité littéraire est plus spécialement notre domaine.

Il est intéressant de noter que le sérieux et l'humour vont constamment ensemble, ce qui est d'ailleurs parfaitement naturel. Ce sont les deux nations les plus sérieuses de l'Europe, l'Angleterre et l'Espagne, qui ont été les plus douées d'humour. Car l'humour implique la foi, la sensibilité profonde, la tendresse ; et les aspects disparates de la vie s'accusent plus nettement aux yeux, qui ont l'habitude de considérer la fragilité de la vie humaine.

Que le sens de l'humour se soit rencontré très développé déjà dans l'Angleterre du quatorzième siècle, c'est un fait dont l'évidence s'impose quand on lit le *Prologue* de Chaucer ; mais on peut se demander s'il n'était pas moins répandu alors qu'aujourd'hui, s'il ne se rencontrait pas seulement çà et là, chez les hommes de génie ? Si au contraire c'était une qualité aussi générale et aussi bien connue que maintenant, quel nom lui donnait-on ? Il nous semble que cette faculté s'acquiert tard chez les races comme chez les individus. Les sauvages et les enfants ne la possèdent que d'une façon très élémentaire et imparfaite. (Ou peut-être n'existe-t-elle nulle part encore qu'à l'état de germe ?) Quoiqu'il en soit, il est certain qu'au temps de Chaucer et longtemps après lui, le nom d' ' humour ' ne désigne pas cette qualité. On ne trouve aucune lueur de l'acception moderne du mot avant la fin du dix-septième siècle. C'est peut-être le plus important de ces mots, tels que ' wit,' ' fancy,' ' taste,' etc., qui se sont tellement chargés de significations nouvelles qu'ils sont devenus véritablement de nouvelles créations ; mots qui ont tous acquis droit de cité dans la langue littéraire au dix-septième et au dix-huitième siècles, pour désigner des qualités de l'esprit ; et dont l'introduction renouvela la terminologie critique.

Le mot ' humour ' qui signifie littéralement humidité (humeur), fut employé d'abord par les physiologues du moyen âge pour désigner les principaux fluides du corps humain

(le sang, le flegme, la bile, et la mélancolie), et c'est ainsi que par extension il en vint à signifier la complexion, les singularités de tempérament par lesquelles un homme se distingue de ses semblables. C'est dans ce sens que Shakespeare l'emploie ; et l'usage qu'en fait Ben Jonson est particulièrement caractéristique.[1]

Dryden, quand il expose cette théorie de l'humour dans son *Essay of Dramatic Poesy* (1668), ne semble pas se douter que le mot puisse avoir un autre sens que celui qu'avait adopté Ben Jonson ; mais il est certain que Shaftesbury, dans son essai sur *The Freedom of Wit and Humour* (1709), lui donne une autre interprétation, et le considère comme un synonyme du mot 'wit.' Cette extension nouvelle du sens du mot, par laquelle '*humours*,' traits particuliers du caractère, est devenu '*humour*,' qualité spéciale et subtile de l'esprit, semble s'être produite à peu près entre ces deux dernières dates.

Sir William Temple, dans son *Essay of Poetry* (1692), attache certainement à ce vocable quelque chose de sa signification moderne, quand il parle d'une veine,

naturelle peut-être à notre pays, et qui a reçu le nom d'*humour*, nom également particulier à notre langue, et difficile à exprimer dans une autre ; et qui ne se trouve, à ma connaissance, dans aucun écrivain étranger, si ce n'est peut-être Molière. Shakespeare fut le premier à exploiter cette veine sur notre théâtre.[2]

---

1 Dans l' ' Induction ' de *Every Man out of his Humour*, Ben Jonson, après avoir expliqué la signification du mot ' humours ' au point de vue médical, continue ainsi :

> It may by metaphor apply itself
> Unto the general disposition :
> As when some one peculiar quality
> Doth so possess a man, that it doth draw
> All his effects, his spirits, and his powers,
> In their confluctions, all to run one way,
> This may be truly said to be a Humour.

2 A vein, natural, perhaps to our country, and which with us is called humour—a word peculiar to our language too, and hard to be expressed in another ; nor is it, that I know of, found in any foreign writers, unless it be Molière. Shakespeare was the first that opened this vein upon our stage.

Congreve, dans sa lettre à Dennis (1695),[1] et le Suisse Béat de Muralt, qui visita l'Angleterre à la fin du dix-septième siècle, parlent tous deux de l'humour comme d'une qualité universellement reconnue aux Anglais. 'Ils ont ce qu'ils appellent *Houmour*, qu'ils prétendent leur être singulier . . . il me paroît qu'ils entendent par là, une certaine fécondité d'Imagination, qui d'ordinaire tend à renverser les idées des choses, tournant la vertu en ridicule, & rendant le vice agréable.'[2]

Que Temple en soit responsable on non, il est certain que, non seulement des écrivains anglais, mais aussi des écrivains français du dix-huitième siècle ont généralement considéré l'' humour ' comme quelque chose de spécialement anglais, qu'il s'agisse du mot ou de la chose.[3] Cette prétention a été contestée par certains écrivains. Swift, par exemple, admet avec Temple, que le mot est particulier à l'Angleterre, mais il déclare que la chose se trouve chez d'autres nations, et il cite Cervantes à l'appui de son dire.[4] Voltaire va encore plus loin, et prétend que ni la qualité ni même le mot ne sont l'apanage exclusif de la littérature anglaise.[5] Addison, dès 1711, montre

1 Lettre de Congreve à Dennis au sujet de l'Humour dans la Comédie (Concerning Humour in Comedy), 10 juillet, 1695, dans *Letters upon several occasions*, . . . published by Mr. Dennis . . . London . . . 1696, pp. 80-96. Congreve donne au mot humour le même sens que Ben Jonson, et laisse deviner le nouveau sens plus étendu dans son emploi de l'adverbe 'humorously.'

2 *Lettres sur les Anglois et les François* [par Béat de Muralt], Cologne, 1725 p. 33.

3 Voir : *Idée de la Poésie Anglaise*, par l'Abbé Yart, Paris, 1749, tome i, pp. 195 et 214 ; *Pensées et fragments inédits de Montesquieu*, Bordeaux, 1901, tome ii, pp. 8, 14-16 ; *Nouvelles Littéraires . . . de France et d'Angleterre*, Lettre xxii, 1752, pp. 2, 3 ; et même en 1800, *De la Littérature* par Madame de Staël, ch. xiv, *De la Plaisanterie Anglaise*. Pour tout le sujet du développement de l'humour, voir un article de Benedetto Croce dans le *Journal of Comparative Literature*, New York, 1903, i, 222 ; *Etudes d'histoire littéraire*, par F. Baldensperger, Paris, 1907, pp. 176-227 ; *Molière et Shakespeare*, par Paul Stapfer, Paris, 1887, ch. vi et vii ; et *Critical Essays of the 17th century*, ed. J. E. Spingarn, Oxford, 1908, Introduction, pp. viii-lxiii.

4 *The Intelligencer*, 1798, No. 3.

5 Ils [les Anglais] ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute ; et ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor* ; et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur ; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un

très clairement la différence entre le vrai et le faux ' Humour,' et prouve que bien des choses dites humoristiques ne méritent pas ce nom.[1] En réalité, un certain vague s'attache à l'expression pendant toute la durée du dix-huitième siècle, et même plus tard. Il n'est pas douteux que certains auteurs comme Swift et Addison, aient reconnu la valeur de l'humour, tandis que d'autres esprits ont dégradé la signification du terme jusqu'à en faire un synonyme de ' bouffonnerie,' de ' facétie,' voire même de la raillerie qui tourne en ridicule quelqu'un ou quelque chose.

Telle est évidemment l'interprétation de Goldsmith quand il place l'humour au-dessous de l'esprit.[2] Même en 1805, Sydney Smith ne lui attribue guère que le sens de ' raillerie agréable,' et de ' remarque facétieuse.' [3]

Ce n'est que près de cinquante ans plus tard, en 1851,

---

ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. Lettre à l'Abbé d'Olivet, 20 août, 1761. Œuvres de Voltaire, éd. Moland, Paris, 1883, vol. xli, p. 405.

Un passage donnant un exemple de l'emploi du mot ' humeur ' par Corneille, est rapporté par Génin dans les *Recréations Philologiques*, vol. i, pp. 213-16 (*Suite du Menteur*, 1643, III, i.), mais la signification semble être ' original,' ' excentrique,' ' bizarre,' plutôt que le sens moderne du mot. Voir le Lexique de Corneille ; ' humeur,' et note.

A ce propos, il est intéressant de rappeler la définition suivante que donne Voltaire du mot *esprit* dans son Dictionnaire philosophique : incontestablement, elle nous fait l'effet d'embrasser nombre d'attributs généralement considérés comme attributs spécifiques de l'*humour* en Angleterre, où celui-ci est regardé comme essentiellement différent de l'*esprit*.

' Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes ; . . . c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer, l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner.'

1 *The Spectator*, No. 35, 10 avril, 1711.

2 Wit raises human nature above its level ; humour acts a contrary part and equally depresses it. To expect exalted humour is a contradiction in terms . . . when a thing is *humorously* described . . . we compare the absurdity of the character represented with our own, and triumph in our own conscious superiority. *An Enquiry into the Present State of Polite Learning in Europe*, 1759, pp. 155, 156.

3 *Elementary Sketches of Moral Philosophy*, by Sydney Smith, 1854, Lecture xi, p. 144.

qu'un autre grand maître de l'humour anglais nous donne une définition du terme répondant aux exigences de l'esprit moderne ; c'est Thackeray, dans les premiers paragraphes des *English Humourists of the 18th Century*.

Il n'est donc pas douteux que la qualité elle-même, si elle remonte à l'âge de Chaucer, ne se soit trouvée chez la plupart de ses contemporains que sous une forme grossière et rudimentaire. Et l'appréciation, à cette époque, en était presque aussi rare que la possession, en tous cas beaucoup moins commune qu'aujourd'hui. ' Il n'est,' dit Goethe, ' rien qui révèle mieux le caractère d'un homme, que ce qui le fait rire.' George Eliot, citant cette réflexion, fait observer qu'il serait peut-être plus exact de remplacer le mot ' caractère ' par le mot ' culture.'[1] En tout cas, il est bien certain que plus les hommes se développent, s'affinent, deviennent prompts à saisir les nuances délicates des pensées et des sentiments, plus ils acquièrent la conception de ce qui est humoristique.

Il suffit d'avoir un peu exploré la littérature, surtout celle des seizième et dix-septième siècles, dans ses recoins et ses détours, pour reconnaître que rien ne marque plus nettement les progrès faits par la nation, que cette acquisition du sens de l'humour. Nous ne voulons pas nous étendre sur cette question, mais nous en donnerons un exemple tiré de l'histoire de la critique chaucérienne. Nous avons en Chaucer un poète dont l'attribut le plus distinctif, la qualité la plus séduisante est un humour subtil, délicat et pénétrant, un humour qui peut-être n'est pas suffisamment apprécié même de nos jours.[2] Or, au cours de toutes ces années de critique, il n'y a pas avant le dix-huitième siècle la moindre allusion à cette qualité si éminente chez lui, de quelque nom qu'on veuille l'appeler. Quelques écrivains parmi les plus anciens rendent bien hommage à sa ' pleasant vayne and wit,' et à sa ' delightsome mirth ' (voir

---

1 German Wit, Heinrich Heine, *Westminster Review*, 1856.

2 Voir sur ce point les excellentes remarques du Professeur Saintsbury dans la *Cambridge History of English Literature*, vol. ii, 1908, pp. 190-1.

p. 147 plus haut) ; cela signifie probablement son goût marqué pour ce qu'on appelle ' une bonne histoire,' sa malice narquoise, et l'atmosphère générale de joviale gaîté qui règne dans toute son œuvre ; mais pour cette qualité plus profonde et plus délicate qui, seule, mérite le nom d' 'humour,' pas l'ombre d'un éloge. L'humour, fait d'intelligence, de sympathie, de gravité tendre, toutes mises en jeu par une faculté toujours en éveil, qui saisit ce qui dans un caractère ou dans la vie est incongru et illogique ; cet humour là, autant que nous pouvons en juger, semble leur avoir totalement échappé.

La première mention du mot ' humour ' appliqué à Chaucer, se trouve dans quelques vers de John Gay en 1712, où celui-ci parle de Prior divertissant le lecteur émerveillé avec, ' l'humour de Chaucer.' [1] Mais nous ne pouvons pas nous prononcer avec certitude sur le sens exact attaché à l'expression. De la farce grossière et vulgaire que Gay tira, plus ou moins, des pèlerins de Canterbury,[2] nous serions tentés de conclure que ce qu'il trouvait dans Chaucer, c'était surtout des gaillardises et une gaîté joviale et bruyante. En 1715 John Hughes emploie évidemment le mot comme Ben Jonson, avec le sens de caractéristique prédominante,[3] mais il semble que Pope, lorsqu'il censure Addison en 1728, ait eu quelque notion de la signification moderne du mot.[4] Élisabeth Cooper (1737) elle aussi, l'entrevoit sûrement quand elle dit que

---

1 Prior th' admiring Reader entertains,
With *Chaucer's* Humour, & with *Spenser's* Strains.
Vers écrits à Bernard Lintot, par John Gay, *On a Miscellany of Poems* [dans] Miscellaneous Poems and Translations by several hands, 1712. Poetical . . . and Miscellaneous Works of John Gay . . . printed for Edward Jeffrey . . . 1795, vol. vi, p. 80.

2 *The Wife of Bath, a comedy* . . . by Mr. Gay . . . 1713, voir *Chaucer Allusions*, à la date 1713.

3 *Chaucer* excell'd in his Characters ; *Spenser* in his Descriptions. The first study'd Humour, was an excellent Satirist, and a lively but rough Painter of the Manners of that rude Age in which he liv'd. Works of Edmund Spenser . . . publish'd by Mr. Hughes, 1715, 6 vols., vol. i, p. xxvi.

4 Voir plus haut, page 70.

Chaucer ' allia la raillerie la plus caustique à l'humour le plus insinuant ' (blended the acutest Raillery, with the most insinuating Humour).[1]

Toutefois c'est Thomas Warton, qui en 1754, donne pour la première fois au mot une valeur assurément très proche de celle d'aujourd'hui, et il insiste beaucoup sur le fait que Chaucer est le premier écrivain anglais à avoir possédé cette qualité.[2] Après Warton, on se mit peu à peu à reconnaître que l'humour était l'un des mérites du poète. L'évêque Percy (1765) dans ses remarques sur *Sir Thopas* ; et Charles Burney (1782) qui parle du ' wit ' et de l' ' humour ' de Chaucer, nous en fournissent des preuves. Mais même au dix-neuvième siècle, jusqu'en 1871, époque où paraît l'étude de Lowell, on ne trouve rien qui rende tant soit peu justice à l'inimitable humour de Chaucer.

(δ) *Développement de l'érudition consciencieuse dans les questions littéraires.*

A ce point de vue, le progrès est peut-être encore plus marqué que nulle part ailleurs, si évident qu'il nous suffira d'en donner un ou deux exemples. Examinons par exemple les biographies de Chaucer. Jusqu'au dix-huitième siècle, une grande fertilité d'invention, une foi inébranlable dans le document imprimé ou dans les déclarations d'écrivains antérieurs, un aveuglement extraordinaire devant les contradictions et les erreurs matérielles les plus grossières, telles sont les caractéristiques presque immuables de toutes les biographies de Chaucer. Nous savons par exemple que Leland fut un érudit justement estimé de ses contemporains et des générations suivantes. L'ensemble de son œuvre fut pendant trois cents ans considéré comme faisant autorité. La plupart de ses renseignements historiques et topographiques ont une valeur incontestable, et prouvent son zèle et son ardeur au travail. Il semble avoir fait tous ses efforts

---

1 The Muses Library, 1737 [ed. Elizabeth Cooper], Preface, p. 11.

2 It should be remember'd to his [Chaucer's] honour, that he was the first who gave to the English nation, in its own language, an idea of *Humour*. *Observations on the Faerie Queene of Spenser*, by Thomas Warton, 1754, p. 288.

pour arriver à une exactitude scrupuleuse,[1] et son nom est même devenu synonyme de l'amour le plus passionné pour la vérité.[2] Et pourtant, sa vie de Chaucer, examinée plus haut, témoigne d'une ignorance grossière, jointe à une négligence impardonnable. On y trouve des assertions intrépidement avancées comme par un homme sûr de son fait, et qui, on le sait aujourd'hui, n'ont jamais pu avoir aucune espèce de fondement.

On conçoit bien que, vu la rareté des livres et des bibliothèques, et la difficulté d'accès aux archives publiques, il ait été difficile, même aux érudits, de vérifier leurs informations ; et on ne s'étonne pas de voir un critique aussi soigneux que Dryden, accepter de confiance toutes les assertions de ses devanciers, attribuer sans hésiter à Chaucer le *Plowman's Tale*, et le confondre avec la *Vision of Piers Plowman*. Ce qui étonne, c'est que ces érudits ne puissent pas voir les erreurs matérielles et les contradictions flagrantes dont fourmillent leurs propres écrits. Leland, par exemple, dit que Chaucer fut très estimé par Henri IV et par son fils (Henri V). Or, on admet généralement que Chaucer mourut en 1400, et cependant personne, à notre connaissance, avant Tyrwhitt, ne s'avise que Leland attribue à Chaucer au moins vingt années de vie de plus que le poète n'en eut en réalité. Au lieu de relever cette bévue, les historiens venus après lui l'aggravent. Giles Jacob, par exemple, écrit en 1720 dans ses *Lives of the English Poets*, que Chaucer fut poète lauréat pendant le règne d' Henri IV et celui d' Henri V, et ajoute qu'il mourut en 1400. Le fait insignifiant que ces deux règnes vont de 1399 à 1422, semble avoir échappé non seulement à l'écrivain, mais aussi à ses lecteurs.

Un autre point, mis ici en évidence, est la légèreté du bagage,

---

[1] Voir le ' New Year's Gift,' de Leland, dans *The Itinerary of John Leland*, éd. L. Toulmin Smith, 1907, vol. i, pp. xxxviii-xli.

[2] John Bale fait allusion à ceci dans son *Kynge Johan* (ed. J. P. Collier, Camden Society, 1838, vers 2163-4), écrit probablement après que la folie de Leland se fut déclarée, et où il fait dire à la Vérité, contredisant le mensonge du papiste, Polydore Virgile :

> Yes ! therefore, Leylonde, out of thy slumbre awake,
> And wytnesse a trewthe for thyne owne contrayes sake.

que les meilleurs juges estimaient autrefois suffisant pour entreprendre l'édition d'un grand auteur classique. Nous savons qu'au dix-huitième siècle encore, les hommes de lettres, quoique armés de connaissances générales étendues, ignoraient totalement la spécialisation en un seul sujet jugée de nos jours si indispensable. Un Gibbon et un Johnson entreprenaient tout seuls leur Histoire ou leur Dictionnaire, travaux qui nécessiteraient aujourd'hui le labeur assidu et la vie entière de toute une petite armée de spécialistes.

Un doyen de Christ Church ne trouverait plus à notre époque qu'une ' origine écossaise et beaucoup de courage ' soient des qualités suffisantes pour entreprendre une édition critique de Chaucer. Et pourtant le Dr. Atterbury semble n'avoir pas eu d'autre motif pour conseiller à John Urry de se charger de ce travail. Il semble que l'origine écossaise ait eu dans son esprit une importance prépondérante, car on estimait que sa connaissance de la langue du nord devait lui permettre de comprendre aisément Chaucer.

On sait que le Dr. Johnson pensa lui-même sérieusement à éditer Chaucer avec un appareil complet de notes critiques et de remarques linguistiques. S'il était un peu mieux préparé qu'Urry, il ne semble pas néanmoins qu'il ait été beaucoup plus compétent qu'un autre pour un travail aussi spécial. En réalité, l'érudition et l'exactitude étaient alors choses à peu près inconnues, et par suite n'étaient pas jugées indispensables. En plus de ses œuvres d'imagination, Goldsmith publie avec autant de confiance que de facilité, des histoires d'Angleterre, de Rome, de la Grèce, de la Terre et de la Nature Animée. Johnson, écrivant ses ' Lives,' trouve inutile de se donner beaucoup de peine pour ses recherches, et préfère se fier à son bon sens et à ses connaissances générales.[1] Nous pouvons, il est

[1] Par exemple, Johnson écrivant sur Congreve nous dit, ' Of his plays, I cannot speak distinctly ; for since I inspected them many years have passed, but what remains in my memory is . . .' et il nous donne une critique des pièces. De nos jours un écrivain même aussi éminent que Johnson, se serait donné la peine de les relire, avant d'en donner une étude critique.

vrai, pardonner à des écrivains comme Johnson et Goldsmith leur défaut d'érudition et de précision, nous le pouvons surtout quand nous les comparons aux écrivains et aux commentateurs de second ordre qui ont étudié Chaucer jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle. A lire ces auteurs, nous nous rendons compte des pas de géant fait par l'érudition au cours des cent dernières années, et de nos exigences infiniment plus grandes aujourd'hui qu'alors. Les adaptations de Chaucer faites en 1841, ont déjà été mentionnées comme exemples de cette vérité (voir p. 91 plus haut). Nous n'en ajouterons qu'un seul. Un ancien boursier (' scholar ') de Corpus Christi, le Rev. William Lipscomb, qui avait remporté à Oxford un ' Chancellor's prize,' était devenu précepteur et chapelain du Duc de Cleveland, et il écrivait régulièrement dans le *Gentleman's Magazine*. En 1795 il publie une ' modernisation ' complète des *Contes de Canterbury*. Dans la préface, il déclare que la vie de Chaucer qu'il réimprime est ' tirée de l'excellente édition de ses œuvres originales publiée par Mr. Tyrwhitt.' Or, non seulement la ' vie ' publiée par Lipscomb est une simple réimpression de celle de la *Biographia Britannica* de 1747, mais certaines observations sont en contradiction absolue avec celles de Tyrwhitt, dans son essai sur Chaucer (également réimprimé par Lipscomb), notamment en ce qui concerne d'importants détails sur la langue. Tyrwhitt d'ailleurs, comme nous l'avons vu, n'a pas écrit de ' vie ' de Chaucer, mais seulement ' un résumé des faits historiques de sa vie.' Ce n'est pas tout. Lipscomb, qui selon toute apparence, admirait beaucoup Chaucer, avait entrepris de réimprimer toutes les ' modernisations ' existantes des Contes et de suppléer aux omissions. On aurait donc été en droit d'attendre, qu'avant d'entreprendre ce travail, il se familiarisât avec la bibliographie du sujet. Point. Il ne s'encombre pas de semblables obligations. Il réimprime tout simplement les versions d'Ogle, de Betterton, de Dryden, de Pope, de Brooke, de Markland, de Grosvenor, et de Boyse, publiées dans l'édition Ogle de 1741, et il nous donne sa propre version du *Nonne*

Preestes Tale, car, nous dit-il dans un post scriptum, il ne découvrit qu'après avoir fini son livre qu'il en existait une version par Dryden.[1]

Cet aveu en dit assez, et dispense de tout commentaire. Ajoutons pourtant que Lipscomb reçut de divers critiques, ses contemporains, les éloges les plus chaleureux.[2]

Ce ne sont là que quelques indications brèves au sujet de certaines questions psychologiques, qui se posent quand nous examinons nos documents. Les lecteurs des *Chaucer Allusions* pourront cependant trouver d'autres points de vue et d'autres problèmes, sur lesquels ces documents sont susceptibles de jeter quelque lumière.

C'est là en effet un ensemble qui nous paraît presque unique. Il faudrait attendre un siècle et demi pour qu'il y eût un autre grand poète anglais dont on pût réunir ainsi cinq cents ans d'appréciations, portées sur lui par ses compatriotes. Et il n'y a qu'un autre poète européen—un poète à la vérité encore plus grand que Chaucer, dont la renommée changeante puisse être suivie à travers ces mêmes siècles, qui marquent la transition entre le Moyen âge et la Renaissance, puis entre la Renaissance et les temps modernes.

Dante et Chaucer—le visionnaire et le réaliste—si l'ensemble des appréciations portées sur ces deux poètes à travers les âges était étudié conjointement—quelle lumière cela jetterait sur l'histoire littéraire !

Sur bien des points, comme il est naturel, leur fortune se ressemble, bien que le poète anglais n'ait jamais été en butte au

---

1 I have barely time here, the Tales being already almost all printed off, to apologise to the Reader for having inserted my own translation of the Nun's Priest's Tale, instead of that of Dryden : but the fact was, I did not know that Dryden's version existed ; . . . having never till very lately, strange as it may seem, seen the volume of Dryden's Fables, in which it may be found. *The Canterbury Tales of Chaucer ; completed in a modern Version* [by William Lipscomb]. In three volumes. 1795. Postcript, vol. i, p. 11.

2 Voir, par exemple, le *British Critic*, avril 1795, pp. 372-78, et le *Monthly Review*, vol. xviii, pp. 354-5.

discrédit ni même aux injures dont on accabla Dante au dix-huitième siècle.[1] Aujourd'hui cependant, les deux poètes reposent tranquillement à leur place dans le 'Temple de la Renommée,' et l'histoire de leur réputation semble n'avoir été que l'accomplissement de ce qu'a dit Spenser en termes à demi amers, à demi triomphants :—

> For deeds doe die, how ever noblie donne,
> And thoughts of men do as themselves decay ;
> But wise wordes, taught in numbers for to runne,
> Recorded by the Muses, live for ay ;
> Ne may with storming showers be washt away,
> Ne bitter-breathing windes with harmfull blast,
> Nor age, nor envie, shall them ever wast.

---

1 Cf. les remarques de Lord Chesterfield sur Dante, lorsqu'il écrit à son fils que ce poète ne vaut pas qu'on se donne la peine de le comprendre ; Goldsmith, qui le considère comme ne valant guère mieux qu'un barbare, et comme devant 'sa meilleure réputation à l'obscurité de l'époque à laquelle il vivait' ; Horace Walpole, qui le traite 'd'extravagant, absurde, dégoûtant, en un mot de pasteur méthodiste à mettre à Bedlam' ; Thomas Warton, qui est choqué par ses 'répugnantes sottises' ; et surtout Voltaire, qui peut à peine trouver des mots suffisants pour exprimer son mépris. Pour tout cela, et pour tout ce qui a trait à la critique de Dante en Angleterre, voyez l'ouvrage du Dr. Paget Toynbee, *Dante in English Literature from Chaucer to Cary*, 2 vols., 1909.

CHAPITRE VII

CHAUCER EN FRANCE

Il est assez curieux, semble-t-il, que ce soit en français que se trouve la plus ancienne citation connue, qui paraisse devoir se rapporter à l'œuvre littéraire de Chaucer (*Le Miroir de l'omme de Gower*, 1376-9). Il n'est pas moins curieux que le plus ancien hommage rendu à son génie poétique émane d'une plume française.

Nous voulons parler de la charmante salutation envoyée par Eustache Deschamps au 'grant translateur, noble Geffroy Chaucier.' Si nous acceptons 1386 comme date probable de cette apostrophe, aucun poète, aucun critique connu de nous n'a prononcé le nom de Chaucer avant Deschamps. (En effet, le *Testament de l'Amour* de Thomas Usk, ne remonte qu'à 1387 environ, et la première version du *Confessio Amantis* de Gower, qu'à 1390.) Deschamps lui-même, adressant sa ballade à son confrère d'outre-Manche, ne se doutait guère qu'il devait s'écouler plus de deux cents ans avant qu'un autre poète français mentionnât un poète anglais quelconque, près de trois siècles avant que la moindre allusion à Chaucer reparût dans un livre français, les chroniques de Froissart exceptées. La ballade en question, bien connue aujourd'hui, a été imprimée plusieurs fois, non sans variantes. Nous donnons ici la reproduction exacte du texte de l'unique manuscrit existant.[1] Quoiqu'il présente d'assez nombreuses difficultés linguistiques, le sens général en est suffisamment clair. L'auteur a ouï parler de Chaucer et de sa traduction du *Roman de la Rose* (peut-être

[1] Voir Appendice III, p. 301.

aussi de quelques-unes de ses poésies, mais sa gloire de traducteur éclipse tout le reste). Chaucer a ' édifié ' en Angleterre un verger rempli de maintes belles fleurs et plantes pour ceux qui ignorent la langue française. Et Deschamps altéré, qui voudrait bien boire à sa fontaine, le supplie d'étancher sa soif, et il joint à cette requête l'offrande [1] de quelques jeunes plantes à lui, priant le maître de regarder avec bienveillance ces prémices d'un étudiant, ' œuvres d'escolier,' et de lui ' rafrener ' en retour sa ' soif éthique ' par l'envoi de quelques-uns de ses propres ouvrages.

Même si l'on fait large la part de la rhétorique dans cette ballade, la louange de la première strophe n'est pas mince. Chaucer y est représenté comme un Socrate en philosophie, un Sénèque pour les mœurs, un Ovide en poésie, concis dans son parler et ' saige en rhétorique.' Les vers :

> Et un vergier ou du plant demandas
> De ceuls qui font pour eulx autoriser

sembleraient impliquer qu'aux yeux de l'écrivain, une requête du genre de la sienne adressée par Chaucer à l'un de ' ceux qui font ' (c'est à dire à un poète) doit suffire à conférer à celui-ci une sorte de réputation et de prestige, à ' l'autoriser.' [2]

D'où il semble bien ressortir que Deschamps se berçait de l'espoir de se faire demander quelques-uns de ses poèmes, et de les voir transplanter dans le ' verger anglais '—quoique son Envoi, dans un accès d'humilité, déclare qu'ils ne seraient qu' ' orties ' en ce jardin.

On ne sait pas au juste quand a été composée cette ballade. Cette question en soulève d'autres, qui ne manquent pas d'in-

---

1 Cet envoi fut fait par Sir Lewis Clifford, ami de Chaucer, cité par Froissart parmi les champions de la joute de St. Inglevert (1390), l'un des ambassadeurs de 1391 et de 1395. Voyez *Chaucer and some of his friends* par Kittredge, Modern Philology (Chicago), vol. i, 1903, pp. 8-13.

2 Le passage en tout cas est bien obscur. Il est possible que la signification soit ' pour avoir leur autorisation.' Peut-être Chaucer avait-il demandé à Machaut l'autorisation de se servir de ses dits, entre autres du Dit du Vergier. d'où l'allusion.

térêt.[1] La date habituellement donnée est 1391,[2] année où Richard II envoya vers Charles VI, à Paris, plusieurs députés, dont Clifford, chargés de messages de paix.[3] Deux raisons entre autres militent contre cette date :

Premièrement, il est probable que Deschamps avait déjà entendu parler de Chaucer beaucoup plus tôt, en 1384, celui-ci se trouvant alors à Boulogne, en Picardie, avec l'ambassade anglaise dont faisait partie Jean de Gand (c'est vraisemblablement à ce moment que Deschamps écrivit sa ballade à la reine Philippine). En second lieu, il ne parle de Chaucer que comme ' grand translateur,' et dans la première moitié de 1386, avant la composition, ou tout au moins avant l'achèvement des *Contes de Canterbury*, ceci ne paraît pas si singulier ni si inadéquat qu'en 1391, ces poèmes terminés, mis en circulation, et sans doute déjà bien connus.

De plus, si la version B du Prologue de la *Légende des Femmes exemplaires* a été écrite avant le printemps de 1390,[4] le *Lai de Franchise* de Deschamps a dû parvenir à Chaucer avant cette date, car le Prologue lui a fait quelques emprunts. Chaucer, il est vrai, a pu tenir le *Lai* de quelque autre source, mais il paraît plus probable que Clifford le lui ait remis avec les autres poèmes confiés à ses soins. Il aurait reçu le tout en ce cas avant 1390. Dès lors, nous ne saurions plus placer l'entrevue entre Deschamps et Clifford pendant la période

---

1 Questions traitées en détail par le prof. J. L. Lowes, dans les *Publications de la Modern Language Association*, tome xx, 1905, pp. 757-771.

2 Œuvres inédites de Deschamps, ed. Tarbé, 1849, tome i, p. 103, note, et Deschamps, par A. Saradin, 1879.

3 Kittredge, *Modern Philology*, vol. i, p. 10. Froissart, éd. Kervyn de Lettenhove, xiv, pp. 284, 288, 383.

4 Suivant le raisonnement de Kittredge dans *Modern Philology*, i, 15-18. Il est presque certain que l'auteur du *Book of Cupid* connaissait la version B. du Prologue—voyez la note de Lowes dans les *Publications de la Modern Language Association*, vol. xx, p. 753. Si l'auteur du *Book of Cupid* est Sir John Clanvowe (voyez Kittredge, *Modern Philology*, i, pp. 14-18) le livre a dû être écrit avant le départ de Clanvowe pour la Barbarie en 1390 (il mourut en octobre 1391). Voir Lowes, *Publications de la Modern Language Association*, vol. xx, p. 754.

de la trêve (en 1391), et les seules dates possibles seraient celles-ci :

1° Mars 1386, époque où des délégués furent choisis pour entamer de nouvelles négociations pacifiques, et se rencontrèrent à cet effet à mi-chemin entre Calais et Boulogne.[1] Parmi les Anglais se trouvait Sir John Clanvowe. Deschamps, en sa qualité d' 'huissier d'armes' suivait partout la personne du Roi.

2° Juin 1386, date d'un tournoi qui eut lieu à Calais entre Boucicault le Jeune et Sir Thomas Clifford, proche parent sans doute de Sir Lewis, qu'il avait aidé à défendre Carlisle contre les Français, l'automne précédent.[2]

Les hostilités ayant recommencé peu après, il n'a plus pu y avoir aucune entrevue jusqu'après la trêve du mois de juin 1389. A la vérité, Chaucer et Deschamps eurent plus d'une fois, par la suite, l'occasion d'échanger des communications par l'intermédiaire de Clifford : il y eut le tournoi de St. Inglevert en mars 1390, l'expédition de Barbarie en 1390, l'ambassade envoyée à Paris au commencement de 1391, et les pourparlers d'avril 1393 en vue d'un traité de paix. Mais, si l'on tient compte des arguments précités, il faut rejeter la période des trois années de trêve, ce qui laisse mars et peut-être juin 1386 comme les dates les plus vraisemblables, auxquelles Clifford peut s'être acquitté de sa commission.[3]

Outre le commerce intellectuel entre Chaucer et Deschamps (ballade de Deschamps d'une part, de l'autre, emprunts faits par Chaucer au *Lai de Franchise*, par exemple), il y a eu des relations analogues entre Chaucer et les deux autres principaux poètes lyriques du quatorzième siècle, Guillaume de Machaut

1 *Chroniques de St. Denys*, I, 426-27, cf. Œuvres de Deschamps, xi, 48.

2 *Histoire de Mre. Jean de Bovcicavt*, éd. Godefroy, 1620, ch. xiv ; Collec. des Mémoires, éd. Petitot, 1825, t. vi, pp. 413-16 ; Mémoires, éd. Michaud et Poujoulat, 1836, t. ii, p. 226.

3 Voir Lowes, *Publications Modern Language Association*, vol. xx, pp. 770-1.

et Froissart.[1] Mais là encore, le débiteur, l'emprunteur, c'est toujours Chaucer. Quoique Froissart ait autrefois passé pour l'avoir imité au commencement du *Paradys d'Amour*, si semblable aux sept premiers vers du *Livre de la Duchesse* (voir, par exemple, Sandras, Étude sur Chaucer, Paris, 1859, p. 90), on ne saurait douter que ce soit Chaucer qui ait suivi Froissart, et que le *Paradys* ait été composé avant 1369 ou 1370.[2] Même rapport entre le début (v. 1-8) de la *Légende des Femmes exemplaires* (1385-6) et les vers 786-92 du *Joli Buisson* de Froissart (1373).

A cette époque donc, nous ne trouvons à relever aucune marque d'attention donnée à l'œuvre de Chaucer en France, pas même sous la forme la plus subtile et la plus indirecte de l'appréciation : l'imitation voulue ou inconsciente. Le nom du poète est prononcé encore une fois, dans le passage bien connu (écrit en 1386-88) où Froissart rapporte qu'au printemps de 1377 ' Jeffrois Cauchiés ' en compagnie de Messires ' Guichars d'Angle ' et ' Richars Sturi ' fut envoyé par le roi d'Angleterre (Edouard III) à ' Monstruel-sur-mer ' pour traiter de la paix.

Et puis plus rien, pendant près de trois cents ans—nulle mention de Chaucer, pas un mot qui dénote qu'aucun poète français ait seulement été au courant de son existence. Chose moins bizarre qu'elle ne le paraît de prime abord, si l'on réfléchit que l'anglais était virtuellement ignoré en France, et que les très rares Français, qui visitèrent l'Angleterre pendant les seizième et dix-septième siècles, semblent n'avoir eu ni le désir ni le pouvoir d'apprendre la langue du pays.

Donc, tandis qu'en Angleterre, depuis Gower et Chaucer, la langue et la littérature françaises sont bien connues ; tandis que Marot, Du Bellay, Rabelais, Montaigne, Du Bartas sont familiers à nos poètes et à nos lettrés, et qu'au dix-septième

---

1 Voir un intéressant article de Lowes sur ce sujet dans les *Publications de la Modern Language Association*, vol. xix.

2 Voyez l'ingénieuse et solide argumentation de Kittredge dans ' Chaucer et Froissart,' Engl. Studien, xxvi, 1899, p. 321 *et seq.*

siècle les écrivains anglais étudient la littérature française avec presque autant de zèle que la leur, en France d'autre part, depuis la ballade de Deschamps jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, pour les savants et les poètes, comme pour le vulgaire illettré, la littérature anglaise n'existe pas.[1]

Trois écrivains en particulier, M. Rathery, M. Texte, et M. Jusserand, ont étudié de près ce curieux état de choses.[2] Nous ne citerons donc ici que deux ou trois des faits les plus saillants qui en sont les indices.

Au seizième siècle quelques esprits aventureux se risquent bien à passer la Manche, et rédigent le récit de leurs voyages. Mais visiblement, outre qu'ils ne savent pour ainsi dire pas l'anglais, les habitants de la Grande Bretagne leur inspirent une sympathie médiocre.

Un échantillon très représentatif de toute une catégorie de guides (parus alors et plus tard), c'est la *Description des Royaulmes d'Angleterre et d'Escosse* de Maistre Etienne Perlin, Paris, 1558. L'auteur y fait preuve d'une ignorance phénoménale de la langue anglaise, jointe à l'incapacité absolue d'en orthographier correctement les noms propres. Lacunes qui persisteront jusque bien avant dans le dix-huitième siècle.

' Du temps que ie estois en Angleterre,' raconte Perlin, ' y auoit le Milor Notumbellant, Milor Marquis, Milor Ouardon (Lord Warden), Cobam, Grec (Grey), Arondelle, Milor Suphor (Suffolk).' Il y a deux universités en Angleterre, nous apprend-il ensuite, ' Cambruches

1 L'auteur inconnu d'un curieux petit livre, *Le Débat des Hérauts d'armes de France et d'Angleterre* (vers 1455-9) a visité l'Angleterre. Mais au cours du débat (tout à l'avantage du héraut français) entre les représentants des deux pays, il n'est pas question de leurs écrivains respectifs. Toutefois, dans la réponse qu'y compose cent ans plus tard l'anglais John Coke (*The Debate between the Heralds of Englande and Fraunce*, 1549) on trouve, sous la rubrique ' the names of sum famous clarkes in England of late dayes ' (gloires qui comptent comme richesses nationales) Chaucer, Gower et Lydgate, qui viennent en tête de la liste.

2 Voyez *Relations de la France avec l'Angleterre*, par E. J. B. Rathery, dans la Revue Contemporaine, 1855, tomes xx, xxi, xxii, xxiii, plus spécialement tome xxi, p. 43, xxii, pp. 160-2 ; *Jean-Jacques Rousseau, et les origines du cosmopolitisme littéraire*, par Joseph Texte, Paris, 1895 ; et *Shakespeare en France . . .* par J. J. Jusserand, Paris, 1898.

et Auxonne' ; ' Oysemestre ' et ' Blanchaptow ' sont d'intéressants quartiers de Londres ; et les Anglais, qui sont grands ivrognes, disent toujours la même chose lorsqu'ils s'enivrent, ' drind you ' et ' ip laigiou,' la formule de réponse étant ' god tanque artelay.'

Perlin a assisté à l'exécution de ' Milor Notumbellant.' Sur le point de mourir, celui-ci, paraît-il, se mit à genoux et fit sa dernière prière en ces termes assurément dignes de remarque : ' Lorde God, mi fatre prie fortous poores siners nond vand in the hoore of our theath.'

Voilà l'anglais tel que l'écrivent des Français, qui passent pour avoir fait une étude spéciale de cette île à demi barbare et de ses habitants,[1] et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle la même attitude se retrouve avec les mêmes traits caractéristiques.[2] Mais ce n'est pas seulement chez ceux des Français, qui voyagent en touristes et en simples curieux, que se révèle cette copieuse ignorance de la langue. Des poètes, des critiques, des lettrés de profession ont visité l'Angleterre, y ont vécu des mois et des années, sans jamais, selon toute apparence, arriver à connaître tant soit peu la littérature du pays. Ronsard, qui dans sa jeunesse a fait la traversée de France en Écosse en

[1] Au seizième siècle Rabelais semble être le seul auteur, parmi ceux qui ne se consacrent pas spécialement à l'Angleterre, dans les œuvres duquel se rencontre un passage entier en anglais (voyez Rathery, *Revue Contemporaine*, vol. xxi, p. 42, et Jusserand, *Shakespeare en France*, p. 27). Il vaut la peine que nous le citions ici. ' Lard gef tholb be sua v̄irtiuss be intelligence : ass yi body schalbiss be naturall relv̄tht tholb suld of me pety have for natur hass l̄v̄ss egualy maide : bot fortune sum exaltit hess and oyis depreuit : non yeless v̄ioiss men virtius depreuit and v̄irtiuss mem descriuiss for anen yelad end iss non gud.' *Pantagruel*, ch. ix. De l'édition de 1535, publiée à Lyon, par Pierre de Ste. Lucie ; voir le fac-simile de la page et la note sur l'anglais de Panurge, par W. P. Ker, dans *An English Miscellany*, presented to Dr. Furnivall, Oxford, 1901, p. 196.

[2] Voir, par exemple, le livre de M. Grosley, avocat au barreau de Troyes, qui écrit trois tomes sur Londres et ce qu'il y a fait et vu, et nous dit qu'il n'essaya point d'apprendre l'anglais, car ' passé l'âge de 40 ans, aucun homme sensé ne se jette dans les langues étrangères,' et il ajoute au bas de la page la note suivante : ' Je n'ai rapporté d'Angleterre que ces deux mots, *very good* et *very wel*, qui, dans des conversations anglaises, m'ont quelquefois défrayé, en les plaçant au hasard, mais avec l'intérêt d'un homme qui est à la conversation.' Il nous parle de ' Sakhespéar,' entre autres écrivains anglais, et sa description de Londres s'émaille de mots d'apparence rébarbative comme ' Midxlesed, Fax-hall et Renelag.' *Londres*, 3 tomes, à Lausanne, 1770 [par P. J. Grosley], p. 41.

compagnie de Sir David Lyndesay, poète écossais doublé d'un fervent Chaucérien—Ronsard, qui a passé en tout deux ans et demi en Écosse et six mois à Londres, ne montre pas une seule fois qu'il sache rien de la littérature anglaise. A deux reprises seulement, il parle vaguement de son avenir possible ; une fois, c'est que les cygnes de la Tamise lui sont apparus comme les prophètes de glorieuses destinées littéraires promises à la race ;[1] ailleurs, il compare la poésie à un feu follet :

> Lequel aux nuits d'Hyuer, comme un presage est veu
> Ores dessus un fleuue, ores sus une prée . . .
> Elle a veu l'Allemagne, et a pris accroissance
> Aux riues d'Angleterre, en Escosse et en France,
> Sautant deçà, delà, et prenant grand plaisir
> En estrange pays, diuers hommes choisir.[2]

Mais au cours de tous ses écrits (allant de 1554 à 1585), rien qui montre qu'il ait rien lu de Chaucer, ni de ses disciples d'Écosse, ni de Wyatt, de Surrey, de Sackville ou de Spenser.

Pour trouver un poète français qui laisse enfin par écrit l'éloge d'un écrivain d'Outre-Manche il faut arriver à Du Bartas, le diplomate huguenot membre de la Pléiade, qui visita l'Angleterre et l'Écosse en 1587.

Au second jour de sa deuxième *Semaine*, il passe en revue toutes les littératures. Quand vient le tour de l'Angleterre, il ne trouve à nommer que trois auteurs, pour en dire qu'ils sont les piliers de la langue nationale :

---

1 Bien tost verras la Tamise superbe
Maint Cygne blanc loger dessus son herbe,
. . . . . .
Ietter un chant, pour signe manifeste
Que maint Poëte, et la troupe celeste
Des Muses sœurs y feront quelque iour,
Laissant Parnasse, un gracieux seiour.
Le Bocage Royal, Discours à . . . Élisabeth. Œuvres de Ronsard, éd. Marty-Laveaux. Paris, 1890, tome 3me, p. 249.

2 *Discours à Jacques Grevin.* Œuvres de Ronsard, éd. Marty-Laveaux, Paris, tome 6me, 1893, p. 217.

Le parler des Anglais a pour fermes piliers
Thomas More et Baccon, tous deux grands chanceliers, . . .
Et le milor Cydné qui, cygne doux-chantant,
Va les flots orgueilleux de Tamise flatant ! [1]

Cette opinion déjà plus favorable aux lettres anglaises n'est point celle de Saint-Amant, qui séjourna en Angleterre en 1631 et de 1643 à 1644. Le tableau qu'il nous trace de cette île barbare est décidément poussé au noir ; climat affreux, obscurité, tristesse, rien n'y manque : la vie y devient tellement à charge que les insulaires se pendent sur le plus léger prétexte. La cuisine ? exécrable. La langue ? un patois, et l'Anglais lui-même s'en rend bien compte :

Il est bien assez matois
Pour juger que ce patois
Bourru, vilain et frivole
Est un oyseau qui ne vole
Qu'aux environs de ses tois.[2]

Malgré tout, poursuit Saint-Amant :

Il a néanmoins l'audace
De vanter ses rimailleurs ;
A son goust ils sont meilleurs
Que Virgile ni qu'Horace.
Sénèque au prix d'un Janson,
Pour la force et pour le son
N'est qu'un poète insipide,
Et le fameux Euripide
N'a ni grâce ni façon.[3]

---

[1] *La Seconde Sepmaine*, Paris, 1610, p. 211. Il est à remarquer que Du Bartas a probablement tiré cette remarque du *Pierce Penilesse* de Thomas Nashe, écrit quelques années plus tôt ; Nashe nomme Sir Nicholas Bacon, tandis que Du Bartas parle probablement du fils, quoique ce dernier ne devint Chancelier qu'en 1618. Ce qui est curieux, c'est que dans ce même passage Nashe fait mention de Chaucer et de ses *Canterbury Tales*. Voici le passage de Nashe : ' What age will not praise immortal *Sir Philip Sidney* . . . together with *Sir Nicholas Bacon* . . . and merry sir *Thomas Moore*, for the chief pillers of our english speeche. Not so much but *Chaucers* host *Baly* in Southworke, and his wife of Bath he keeps such a storie with, in his *Canterbury tales*, shalbe talkt of whilst the Bath is vsed, or there be euer a badhouse in Southwork.' *Pierce-Penilesse, his supplication to the Diuell*, 1592, sign. D 3 *verso*. Works of Thomas Nashe, ed. R. B. McKerrow, 1904-5, vol. i, pp. 193, 194.

[2] *Albion*, caprice héroï-comique (écrit 1644). Œuvres Complètes de Saint-Amand, éd. Livet, Paris, 1855, tome ii, pp. 461-62.

[3] L'auteur ne se trompe d'ailleurs point en ce qui concerne l'audace des

Mais en dépit des prétentions outrecuidantes de ces insulaires, et des pièces de théâtre dont ils tirent tant d'orgueil, il est bien évident que s'il se rencontre jamais, dans un pays pareil, quelque chef d'œuvre littéraire ou quelque exemple frappant de lumières ou de savoir, il n'y faut point voir autre chose qu'une heureuse exception :

Si parfois quelque homme rare,
Tel qu'un illustre Baccon
Si quelque amy d'Helicon,
Naist en ce pays barbare,
C'est un seul astre en la nuict.[1]

Somme toute, cette manière de voir était celle de la plupart des Français cultivés, du moment qu'il s'agissait de l'Angleterre ou des lettres anglaises. La haine engendrée par les longues guerres du moyen âge n'était pas tout à fait morte, et au dix-septième siècle, outre qu'on se méfiait de l'Angleterre à cause de son protestantisme, on voyait d'un mauvais œil ses tendances révolutionnaires. Les quelques Français qui visitèrent alors la Grande Bretagne ne virent en son peuple qu'une horde de barbares, orgueilleux, bornés et brutaux,[2] ' plus sauvages que leurs dogues ' au dire de Saumaise.[3]

On remarquera que Saint-Amant parle de Bacon comme d'une exception à l'ignorance générale de la nation, et que Du Bartas nomme More et Bacon comme ' piliers ' de la langue, en plus de Sydney, qu'il se trouvait connaître personnellement. La raison en est simple : quoique la littérature nationale de l'Angleterre demeurât inconnue, il en allait autrement de ceux de ses

---

Anglais, dès qu'il s'agit d'exalter leurs poètes, et une cinquantaine d'années plus tard, Dryden confirmera le dire de Saint-Amant en comparant Chaucer à Ovide pour donner la seconde place à celui-ci.

1 Œuvres Complètes, éd. Livet, 1855, ii, 470-71.

2 Cf., par exemple, *Le fidèle conducteur pour le voyage d'Angleterre*, 1654, par le Père Coulon, Jésuite. Il y est dit (Avis au Lecteur) que ' cette isle abominable a esté autrefois le seiour des Anges et des Saincts, et à present elle est l'enfer des demons et des parricides.'

3 Cf. le *Henri V* de Shakespeare, Acte III, Sc. vi, où le duc d'Orléans, le sire de Rambures et le Connétable de France font la comparaison ordinaire entre les Anglais et les chiens énormes qu'ils élèvent, puissants, querelleurs voraces, ils ' dévorent comme des loups et se battent comme des démons.'

écrivains qui s'étaient servis du latin ; ceux-là jouissaient d'une certaine réputation en France, et il n'est pas rare qu'on y parle de Camden, de Buchanan, de Selden, de Bacon, de More. Rien ne saurait mieux résumer l'opinion ordinaire des Français que la réponse de l'ambassadeur Cominges, interrogé par Louis XIV sur l'état des sciences et des lettres en Angleterre. Il écrit, ' que les arts et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre ' . . . Maintenant passées en France, elles n'ont laissé en Angleterre que

> quelques vestiges . . . dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan et, dans les derniers siècles, d'un nommé Miltonius qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur roi.[1]

On trouve ailleurs d'autres exemples de cette ignorance habituelle des auteurs anglais, jointe à une certaine connaissance de ceux qui ont écrit en latin. Ainsi Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire Universel* (1708), à la fin d'un long article sur Londres, nomme ' le fameux Thomas Morus ' comme si celui-ci eût été le seul grand homme natif de cette capitale.[2] Il n'y a pas bien loin à aller pour trouver la cause de ce phénomène : les écrivains comme Thomas Corneille savaient le latin et ne savaient pas l'anglais. Cominges lui-même, ainsi que l'a fait remarquer M. Jusserand, parlait de bonne foi de ' la rue Rose Street ' sans se douter le moins du monde que cette phrase eût rien de tautologique. Voltaire écrit en 1727,

> Un ambassadeur de France en Angleterre . . . ne sait pour l'ordinaire pas un mot d'anglais, il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète ; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue ; il ne peut voir les spectacles où les mœurs de la nation sont représentées.[3]

---

[1] *A French Ambassador at the Court of Charles II*, par J. J. Jusserand, London, 1892, Appendix, pp. 202, 205.

[2] ' La ville de Londres,' dit Corneille, ' peut avec raison se glorifier d'avoir donné naissance au fameux Thomas Morus,' réflexion suivie d'une notice assez détaillée sur cet auteur.

[3] Projet d'une lettre sur les Anglais ; pour la date, voir *Lettres Philosophiques*, éd. G. Lanson, Paris, 1909, tome ii, pp. 266, 267.

A aucun de ces écrivains, pas même à ceux qui vécurent en Angleterre, il ne vint à l'esprit d'essayer d'apprendre l'anglais, quoique à la vérité les plus éclairés d'entre eux regrettassent fort, que par suite de l'opiniâtreté déplorable mise par ce peuple à ne se servir que de sa langue maternelle, tout un précieux trésor de pensées fécondes fût rendu inaccessible aux autres nations.

Et, même aux yeux de certains écrivains anglais de l'époque (voyez Dr. Wm. King, p. 39 plus haut), il était évident que leurs compatriotes se faisaient le plus grand tort, en s'obstinant à ne vouloir se servir que de leur propre langue. Ancillon entre autres résume très bien la manière de voir de beaucoup de ses contemporains, dans ses remarques 'Sur les Anglois' :[1]

Les Anglois sont très habiles gens, leurs ouvrages sont presque tous bons ; et il y en a beaucoup d'excellens. C'est dommage que les Autheurs de ce pays là n'ecriuent qu'en leur langue, puisque par ce moyen les étrangers, faute de les entendre, n'en peuvent profiter . . . Ainsi il seroit à souhaiter que les Anglois qui sont très sçauants ecriuissent en latin, afin que toutes les autres nations pussent profiter de leurs écrits.

Il n'est point surprenant que, dans ces conditions, Chaucer soit demeuré entièrement inconnu en France pendant les quinzième et seizième siècles, et la plus grande partie du dix-septième, et que, de plus, Spenser et Shakespeare aient à leur tour éprouvé le même sort.[2]

Toutefois, la dernière année du dix-septième siècle, un témoignage curieux vient attester l'intérêt qui s'attache au vieux poète pour un écrivain français tout au moins. Nous tenons le fait de Dryden :

'Une Dame de ma connaissance,' nous dit-il, 'qui poursuit un certain commerce de lettres avec quelques auteurs français du beau sexe, a su par celles-ci que Mademoiselle de Scudéry, qui est aussi vieille que la Sibylle et comme elle inspirée par le Dieu de la poésie, est en train de traduire Chaucer en français moderne : D'où je conclus qu'on l'a

[1] *Mélange critique de littérature*, recueilli des conversations de M. Ancillon, Bâle, 1698, 3 tomes ; tome i, Sur les Anglois, pp. 160-61.

[2] Le nom de Shakespeare est imprimé en France pour la première fois en 1685-6.

dû traduire autrefois en vieux Provençal, car je ne sais comment elle se trouverait comprendre le vieil anglais. Mais du moment que le fait lui-même est assuré, je suis porté à y voir une sorte de fatalité qui veut qu'au bout de certaines périodes de temps, la gloire et la renommée des grands génies se renouvelle, ainsi qu'il arrive présentement à Chaucer en France et en Angleterre.' [1]

Il se trouve que nous savons par un écrivain anglais de passage à Paris en 1698, qu'à cette époque l'esprit de 'Sapho' n'avait rien perdu de sa vigueur primitive : [2] donc, aucune raison de mettre en doute l'exactitude du renseignement. Il est assez curieux de s'imaginer l'auteur du *Grand Cyrus* et de *Clélie*, s'occupant sur ses vieux jours de mettre Chaucer en français. Malone fait observer que si c'était le *Conte du Chevalier* qu'elle traduisait (et il était bien fait pour la séduire) elle s'aida sans doute d'une version française de la *Théséide* de Boccace, en prose du quinzième siècle 'd'où Chaucer a tiré son *Palamon et Arcite*.' On voit que Malone, comme plus tard M. Sandras, est décidé à trouver coûte que coûte un original français à ce dernier poème. Quoiqu'il en soit, nous avons vainement cherché dans les lettres de Mademoiselle de Scudéry la moindre allusion à cette tâche qu'elle se serait proposée, et si elle a effectivement réussi à en compléter une partie, aucune trace ne nous est parvenue du résultat de son travail. Quelques mois après la lettre de Dryden Madeleine de Scudéry mourait en juin 1701, âgée de quatre-vingt-quatorze ans.

La première mention de Chaucer que nous puissions relever dans un livre français après Froissart, c'est celle du *Grand Dictionnaire Historique* de Louis Moréri (première édition parue en 1674). Ce dictionnaire consacre une courte notice à Chaucer,[3] disant qu'il 'fut surnommé l'Homère anglais à cause de ses beaux vers,' qu'il 'se fit des estimateurs de tous les honnêtes

---

[1] *Preface to the Fables*, écrite en 1699, publiée en 1700.

[2] Voir *A Journey to Paris in the year* 1698, par Dr. Martin Lister, London, 1699, pp. 93-4. We went to see Mademoiselle de Scuderie, 'now 91 years of Age. Her Mind is yet vigorous, though her Body is in Ruins.'

[3] Non pas à l'article 'Chaucer,' mais à l'article 'Geofroy.'

gens, et donna au public divers Traités, dont Gesner fait le dénombrement, in Bibl. Camden, *Britan.*, p. 55.' L'histoire des variations ultérieures de cet article du dictionnaire de Moréri est assez intéressante et nous y reviendrons plus tard.[1]

En 1702, Guy Miège publie son *Etat présent d'Angleterre sous la reine Anne.* On y trouve une liste des plus grands hommes de l'Angleterre, où figurent :

Pour la Poësie, Gower et Lydgate, Moine de S. Edmund Bury ; le fameux Godefroy Chaucer, Beau Frère de Jean de Gand, Duc de Lancastre ; le Chevalier Philippe Sydney, & le fameux Spencer. Daniel & Drayton ; le premier, le Lucain ; & l'autre, l'Ovide des Anglois. Beaumont & Fletcher, celuy-cy le Terence, & celuy-là le Plaute de la Nation : Enfin Ben Janson [*sic*], & le fameux Cowley.

L'ouvrage de Miège était une sorte de périodique, dont il parut un assez grand nombre d'éditions françaises et anglaises ; la liste de poètes que nous venons de citer, prise dans l'édition française de 1702, est une traduction à peu près littérale du passage correspondant tel qu'on peut le lire dans les trois éditions anglaises de 1691, 1693, et 1707. La seule différence notable, c'est la présence dans le texte anglais d'une phrase qui fait un éloge chaleureux de Ben Jonson, avec l'omission du nom de Cowley. Toutefois, dans l'édition française de 1708, qui fait suite à celles-ci, il s'est produit un changement bizarre. L'énumération précédente, remaniée, y est devenue :

Pour la Poésie, le Chev. Philippe Sidney, & le fameux Spencer ; Samuel Daniel, & Michel Drayton, l'un appelé le Lucain, & l'autre l'Ovide de la Nation Angloise ; Beaumont & Fletcher, qui ne cedent rien à Terence ; et pour les Poëmes Comiques Ben Johnson.

On voit que Gower, Lydgate et Chaucer en ont disparu, comme aussi Cowley ; Ben Jonson devenant d'autre part un auteur de ' Poèmes Comiques,' tandis que la phrase sur Beaumont et Fletcher a été tronquée. Pourquoi les noms des trois vieux poètes ont-ils été supprimés de cette édition ? Semblèrent-ils trop obscurs et trop vieillis pour avoir aucune chance d'intéresser des lecteurs français ?

[1] Voir plus bas pp. 242-243.

Le *Journal des Sçavans* donna en 1706 une revue de la première édition du livre de Miège, citant au complet sa liste de poètes, y compris Chaucer.

Avant d'arriver à la fin du dix-septième siècle on trouve plusieurs publications relatives à l'Angleterre et à la littérature anglaise, écrites par des Français, non sans discernement et sans savoir : telles sont la *Relation d'un Voyage en Angleterre* de Sorbière en 1664, les *Mémoires et Observations faites par un voyageur en Angleterre*, par Misson en 1668, les *Lettres sur les Anglais et les Français* de Béat de Muralt [1] (dont la partie qui a trait à l'Angleterre, quoique écrite entre 1694 et 1695, ne fut publiée qu'en 1725). Pourtant aucun de ces ouvrages ne décèle une connaissance tant soit peu approfondie de la littérature anglaise, ni n'en donne d'historique détaillé. Nous ne commençons à trouver l'un et l'autre que dans les journaux et gazettes rédigés par les Protestants réfugiés en Angleterre, et publiés tantôt à Londres, tantôt en Hollande, à Amsterdam ou à la Haye. M. Texte a montré que ce fut la révocation de l'édit de Nantes qui mit d'abord en présence la pensée française et l'Angleterre. D'après les calculs qui ont été faits, soixante-dix ou quatre-vingt-mille huguenots auraient cherché asile en Angleterre à cette époque ; et en effet l'on trouve à Londres, entre 1688 et 1730, une colonie française et protestante des plus prospères, composée de gens actifs, énergiques, intelligents, qui apprenaient l'anglais à fond, le lisaient assidûment, et voyaient leurs efforts tellement couronnés de succès, que quelques-uns d'entre eux se firent une place honorable dans la littérature anglaise. Il y eut par exemple Motteux, le traducteur de Rabelais et de Cervantes, auteur de pièces de théâtre en anglais, et Abel Boyer, qui traduisit Racine et Fénelon, et fonda le ' Post-boy.' [2]

---

[1] Muralt, quoique Suisse de naissance et de caractère, était français par éducation, et il écrivit pour un public français.

[2] On trouvera dans *Jean Jacques Rousseau*, par Joseph Texte, pp. 18-26, d'autres détails sur ces écrivains et sur leurs réunions à l'*Arc-en-ciel* à Marylebone.

C'étaient tous des travailleurs acharnés ; ils traduisaient, adaptaient, compilaient, critiquaient avec une ardeur inlassable, s'occupant plus particulièrement des grands écrivains anglais contemporains : Addison, Steele, Pope et Swift. C'est dans une des nombreuses revues et gazettes cosmopolites publiées par ces écrivains, le *Journal Littéraire à la Haye*, que nous allons encore trouver deux allusions qui se rapportent à Chaucer, la première en 1715. Au tome VI paraît une annonce détaillée de la nouvelle édition des œuvres de Chaucer par Urry. Elle commence ainsi : 'M. Urry, Membre du Collège de Christ-Church à Oxford, a résolu de faire imprimer ici in-folio toutes les Œuvres de *Chaucer*, ancien Poète Anglois fort estimé.' Là-dessus suit l'énumération des travaux d'Urry : collationnement de plusieurs manuscrits, rectifications du texte, addition d'un Glossaire. 'Ainsi,' ajoute le critique, 'on s'attend à une édition fort exacte et fort complète'—et l'article se termine par ces paroles, dont on ne saurait ignorer la portée :

> C'est un malheur pour les beaux Esprits de ce païs que leur Langue soit en quelque sorte si restrainte dans les mêmes bornes que leurs Isles ; c'est en même temps un bonheur pour les Auteurs François, qui peut-être par cela seul, restent en possession de surpasser les autres peuples en matière de bel Esprit.

C'est la première fois, ou à peu près, qu'on voie un écrivain disposé à admettre que la France pourrait bien trouver outre-Manche, n'étaient les limites de la langue anglaise, non-seulement beaucoup de choses utiles ou agréables, mais encore des œuvres littéraires capables de faire concurrence aux siennes.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que cette réflexion n'est pas exceptionnelle alors, elle apparaît au contraire presque complètement isolée. L'opinion générale se reflète bien plutôt dans les discours du Marquis de la comédie de Boissy, *Le Français à Londres* (jouée en 1727), et c'est cette manière de voir qui persistera longtemps encore.

Le Marquis. Tiens, ce que les Anglais ont de mieux, c'est qu'ils parlent Français.

A quoi le baron réplique que leur conversation est ' pleine de bon sens.'

Le Marquis. Leur conversation ? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, & n'ont autre chose à vous dire que How d'ye d'o . . . Cela fait un entretien bien amusant . . . Mais sçais-tu . . . que trois ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont furieusement gâté le goût, & que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitants de cette ville.

Le Baron. Les Habitans de cette ville ont l'air étranger, que diable veux-tu dire par là ?

Le Marquis. Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir, cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence ; en un mot l'air que nous avons nous autres François . . . Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, & c'est sans contredit le nôtre. . . .

Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, & qui est de tous les Pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France. C'est, pour ainsi dire, son terroir ; & nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe.[1]

Dans un autre article du même périodique paru en 1717, on rencontre une *Dissertation sur la Poésie Anglaise*, de 59 pages, véritablement détaillée et intéressante. C'est, de beaucoup, ce qui s'est fait de plus complet et de plus important jusqu'alors comme exposé et historique de la littérature anglaise : non que Sorbières, Chappuzeau, Muralt et Saint-Evremond n'aient déjà effleuré la question plus ou moins,[2] mais c'est surtout le théâtre

1 *Le François à Londres*, Comédie par M. De Boissy, Paris, 1727, sc. i, et sc. xvi.

2 Béat de Muralt ne parle guère de la comédie anglaise, et ne mentionne que Ben Jonson et ' Schakspear,' ' un de leurs meilleurs anciens Poëtes ' (p. 34) ; Chappuzeau, dans *L'Europe Vivante* (1667), ne nomme que des poètes contemporains, Cowley, Davenant, Waller, Denham et Thomas Killigrew ; Sorbières, dans sa *Relation d'un Voyage en Angleterre* (1664), parle seulement de quelques comédies anglaises contemporaines, et Saint-Evremond, qui a habité l'Angleterre pendant quarante ans (1662-1703) et qui connaissait Cowley, Waller et d'autres écrivains anglais, semble à peine avoir entendu parler de Shakespeare, et se borne à ses remarques bien connues sur la comédie anglaise ; voir sa lettre à la duchesse de Mazarin, et sa note sur Henry VIII. Œuvres meslées, 1705, ii, p. 306.

qui a fixé leur attention ; tandis que l'article du *Journal Littéraire* traite avec une certaine compétence de la poésie et de la prose aussi bien que du drame, avec des comparaisons assez intéressantes entre les auteurs de France et d'Angleterre. Il renferme une longue analyse du *Paradis Perdu* et même quelques mots sur *la Reine des Fées*, qui contient ' des pensées très poétiques.' L'*Absalon et Achitophel* de Dryden reçoit aussi sa part d'étude et de louange, et comme presque toujours d'ailleurs chez les critiques français du début du dix-huitième siècle, parmi ceux qui se sont occupés de littérature anglaise, *Hudibras* est extrêmement prisé.[1] L'auteur nomme encore les poètes Rochester, Roscommon, Dorset et Oldham ; il compare Prior à La Fontaine, et contraste la *Boucle de Cheveux Enlevée* de Pope et le *Dispensaire* de Garth avec le *Lutrin* de Boileau. Il discute ensuite les mérites et les défauts de la prose anglaise, dont il fait un éloge enthousiaste, affirmant carrément que les Français n'ont rien à montrer qui égale le *Spectator* ou le *Tatler* pour la variété des styles et des sujets. Pour la première fois, on voit un écrivain français manifester son appréciation de la richesse et de l'énergie de la langue anglaise, ajoutant que ces qualités en font un instrument particulièrement propre à la poésie.

Le drame est représenté surtout par Shakespeare, sur lequel il y a une étude excellente, avec des analyses intelligentes et détaillées de *Hamlet*, de *Richard III* et d'*Othello*. Il est également fait mention du théâtre de Dryden, de l'*Andromaque* de Philips, du *Caton* d'Addison, et de quelques comédies contemporaines. L'article se termine par ces mots :

> Cette Dissertation n'est déjà que trop grande pour un Article de ce Journal, ainsi il est plus que tems de la finir, quoiqu'il reste encore bien des choses à dire sur cette matière. On n'a pas seulement parlé de *Chaucer* le Père de la Poësie Angloise, mais on aura occasion d'en parler au long quand la nouvelle Edition de ses Œuvres, que nous avons déjà annoncée, paroîtra.

[1] Cf. Voltaire, dans les *Lettres Anglaises*, où il dit de *Hudibras*, ' C'est de tous les livres que j'ai jamais lu, celui où j'ay trouvé le plus d'esprit.'

D'autres auteurs passés sous silence, à ce qu'il nous est dit, faute de place, sont Beaumont et Fletcher, Lord Orrery, Ben Jonson, Suckling, Sedley, Denham, Etheridge, Cowley, Waller, Otway, Wycherley et Congreve. Ce que nous avons ici, c'est donc bien un premier essai de revue et d'historique embrassant toute la littérature anglaise depuis Chaucer jusqu'à Pope, quoique, à vrai dire, l'étude consacrée à Chaucer soit demeurée à l'état de promesse, car on n'en souffle plus mot dans le Journal, même lors de la publication de l'édition Urry, après de longs délais, en 1721. Malgré tout, c'est déjà beaucoup qu'on s'en soit une seule fois préoccupé, et pour en parler sur ce ton respectueux. Ainsi en 1686, Adrien Baillet, dans ses *Jugemens des Sçavans*, donne une liste assez bonne des poètes anglais, liste où se trouve, comme l'a fait remarquer M. Jusserand, la première allusion française à Shakespeare que l'on connaisse, parue dans un livre imprimé. Mais le nom de Chaucer n'y figure pas, non plus que ceux de Sidney ou de Spenser.[1] Évidemment, quoiqu'on pût supposer les lecteurs du *Journal Littéraire* gens de goûts plutôt cosmopolites, on ne s'attendait pas à ce qu'ils sussent grand'chose sur le compte des poètes anglais, car, un an avant la publication de la Dissertation précitée, nous trouvons au cours d'une revue de l'Iliade de Pope, à propos des noms de Milton et de Shakespeare, cette note explicative apparemment jugée indispensable : ' Deux Poëtes Anglois, dont l'un a excellé dans l'Épique, et l'autre dans le Dramatique.'

Arrêtons-nous ici un instant. Nous sommes en 1716. Les lecteurs français ne savent et n'apprécient quoi que ce soit en fait de littérature anglaise. Trente ans après, les choses ont

---

1 Si nous finissons par les Anglois, c'est uniquement pour suivre l'ordre des géographes, qui mettent les Isles après le Continent, car on ne peut pas dire que cette Nation soit inférieure mesme pour la Poësie, à plusieurs de celles du Nord. Les Principaux Poëtes des Isles Britanniques en langue Vulgaire, selon les Auteurs que j'ay déjà citez, sont Abraham Cowley, John Downe, ou Jean Donne, Cleveland, Edmond, Waller [*sic*], Jean Denham, George Herbert, le Chancelier Bacon, Shakespeare, Fletcher, Beaumont, Ben Johnson, Suckling, Jean Milton, etc. *Jugemens des Sçavans*, Paris, 1686, tome iv, contenant les poëtes, 5^{me} partie, pp. 457-8.

bien changé de face. Vers 1750, on connaît si bien cette littérature, on l'estime si fort, que cet engouement touche à l'idée fixe. Ce revirement extraordinaire doit être attribué en grande partie à l'influence de deux auteurs, l'un relativement peu connu, l'autre d'une célébrité universelle : l'abbé Prévost et Voltaire.

Tous deux avaient séjourné en Angleterre, s'étaient familiarisés avec la langue, et ce fut un des principaux buts qu'ils visèrent dans leurs écrits que de faire connaître les penseurs anglais à leurs compatriotes. Prévost avait dû se réfugier en Angleterre de 1728 à 1731 ; il y retourna de nouveau en 1733 et semble y être resté jusqu'en 1739 ou 1740. Écrivain de talent, connaissant bien la littérature anglaise, il était allé jusqu'à étudier l'anglais. Le mobile qui lui fit entreprendre une tâche aussi ardue, ce fut la beauté de Mrs. Oldfield, la célèbre actrice. Séduit par son charme, il se hâta d'en apprendre assez pour arriver à la comprendre. Prévost, connu surtout comme l'auteur de *Manon Lescaut*, est aussi le traducteur de Richardson et l'auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité* (1728) ; ce dernier livre qui traite de façon assez détaillée des mœurs, des usages et du tour d'esprit anglais, sent fort l' ' anglomanie ' qu'il ne contribua pas peu à mettre à la mode. Ces ouvrages, joints aux autres romans [1] et traductions de Prévost, aidèrent grandement à faire connaître et admirer la littérature anglaise en France ; enfin il fonda en 1733 le journal *Le Pour et Contre*, dont le but avoué était de répandre en France l'influence des lettres et de la pensée anglaises. Dès le premier volume cette intention est ouvertement affichée ; il y est dit :

> Enfin, ce qui sera tout à fait particulier à cette Feuille, je promets d'y insérer chaque fois quelque particularité intéressante touchant le génie des Anglois, les curiositez de Londres & des autres parties de l'Isle, les progrès qu'on y fait tous les jours dans les Sciences & les Arts, & de traduire même quelquefois les plus belles Scènes de leurs Pièces de Théâtre.

---

[1] Tels que *Le Philosophe Anglais, ou Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell*, 1732-39 ; ou *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, London [Paris], 1764.

Prévost tint parole : nous le voyons par la suite critiquer force pièces et poésies anglaises, consacrer des numéros entiers à Shakespeare, disserter d'abondance sur la *Tempête*, les *Joyeuses Commères*, *Othello* et *Hamlet* ; parler de Milton, traduire le *Festin d'Alexandre*, *Cléopâtre*, les *Amants délicats* de Steele, critiquer les Lettres de Pope, citer Addison, donner une longue analyse du *Leonidas* de Glover, 'ce chef d'œuvre de la Poësie Angloise,' donner des extraits de Fielding et de Swift, faire allusion à *Hudibras*, mentionner Blackmore et Sprat, et même l'écrivain peu connu qu'était Sir Thomas Browne. Il montre que les Anglais sont grands amateurs de littérature, et que le nombre total des lecteurs est beaucoup plus considérable en Angleterre qu'en France. 'A Londres,' dit-il, 'dix mille Exemplaires d'un bon Livre se débitent fort bien en un mois. Voilà des preuves sensibles de la différence du goût des Nations pour la Littérature. Un Livre dont il se vend quatre cents exemplaires fait grand bruit à Paris.' [1] Mais il se rend parfaitement compte qu'il lui faut avant tout obtenir de ses lecteurs qu'ils mettent de côté leurs préjugés, avant d'aborder ces auteurs étrangers dont personne dans leur pays ne sait rien. 'Il faut commencer par se défaire du préjugé national, et croire un moment que le bon goût de la Poésie n'est pas borné à la France,' [2] nous dit-il préalablement à son étude du *Festin d'Alexandre*. Il semble pourtant se ranger à l'avis d'Addison et de ceux des critiques anglais, qui tenaient que les lettres anglaises avaient commencé avec Waller,[3] exception faite pour Shakespeare. De sorte que les vieux poètes anglais passent complètement inaperçus de lui : la seule fois qu'il parle de Chaucer dans le *Pour et Contre*, c'est pour y faire une allusion superficielle à propos de Henri IV d'Angleterre, qui, dit-il,

'en se préparant à la conquête de la Terre Sainte . . . avoit déjà jetté les yeux sur Geoffroi *Chaucer*, Poëte fameux qui florissait sous son règne, pour célébrer les exploits qu'il méditoit. Remarquons

1 *Le Pour et Contre*, Paris, 1733, tome ii, p. 272.

2 *Ibid.*, tome xi, p. 49.

3 *Ibid.*, tome i, p. 239.

en passant,' continue Prévost, ' que ce Chaucer, Auteur de plusieurs Poësies qui sont encore en estime, & Jean *Gauwer*, autre Poëte du même tems, passent communément pour les premiers Réformateurs de la langue Angloise, à peu près comme Malherbe a cette gloire parmi nous.' [1]

L'année qui suivit la fondation du journal de Prévost, Voltaire publia ses *Lettres Philosophiques* ou *Lettres Anglaises*.[2] On connaît trop, pour que nous nous arrêtions à le décrire ici, ce petit livre si important à tant de points de vue, amalgame si bizarre en soi des habitudes des Quakers, de la petite vérole, des découvertes de Newton et des côtés faibles de Shakespeare, tous décrits avec l'esprit inimitable et l'ironie étincelante qui sont l'apanage propre de Voltaire. Voltaire n'a pas connu, aussi bien que Prévost, la langue et la littérature anglaises, il abonde en inexactitudes et en négligences. Mais, doué de ce pouvoir mystérieux qu'on nomme génie, il savait se faire écouter avec enchantement et lire avec avidité. D'où le grand rôle joué par son livre dans l'œuvre de la popularisation de l'Angleterre et des choses anglaises en France. En fait de littérature, les principales œuvres qu'il mentionne sont celles de Shakespeare, de Pope et de Swift, et le *Hudibras* de Butler, mais par deux importantes assertions d'ordre général il a profondément modifié la nature des relations littéraires entre les deux pays. Il montre que les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages français. ' Nous devrions à notre tour,' dit-il, ' emprunter d'eux après leur avoir prêté.' [3] Le précepte qu'il inculque ensuite n'était apparemment pas alors un truisme aussi manifeste qu'il l'est de nos jours. Il s'agit de la nécessité d'apprendre l'anglais avant de juger la littérature anglaise.[4]

1 *Le Pour et Contre*, Paris, 1740, tome XX, pp. 78, 79.

2 *Lettres écrites de Londres sur les Anglois et autres sujets*, par M. D. V***, à Basle, 1734 (écrit 1728-30). L'édition anglaise *Letters concerning the English nation*, parut en 1733.

3 *Lettres . . . sur les Anglois*, p. 202.

4 *Hudibras*, dit-il, quoiqu'il lui plaise énormément, est de tous les livres qu'il ait lus le plus intraduisible (*ibid.*, p. 195). Les Anglais, dit-il, ont des comédies d'une grande beauté, mais pour les goûter il faut savoir leur langue. (*Ibid.*, Table des matières ' Comédie ' et aussi p. 177.)

Voltaire est, par le fait (si l'on excepte l'auteur anonyme de l'article du *Journal Littéraire* de 1717), le premier écrivain français qui parle de la langue anglaise sur un ton d'estime. Dès l'année 1728 il écrit : ' Je regarde la langue anglaise comme une langue savante qui mérite que les Français l'étudient avec la même application que les Anglais apprennent la langue française.' [1] Nous avons fait du chemin depuis le ' vilain patois ' stigmatisé par Saint-Amant, quatre-vingt-quatre ans plus tôt. Voltaire revendiqua toujours la gloire d'avoir révélé à ses compatriotes les beautés de la littérature anglaise, et plus particulièrement de Shakespeare. Dans une lettre du 15 juillet 1768 à Horace Walpole, il dit :

> Je suis le premier qui aie fait connaître Shakespeare aux Français ; j'en traduisis des passages . . . ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden, et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise ; à peine avait-on entendu parler de Locke.[2]

Ailleurs, dans sa Préface à la *Mort de César* (1736,) il déclare que par ses traductions des meilleurs poètes de la Grande Bretagne ' il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais, en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres.' [3] Diverses assertions analogues reparaissent à plusieurs reprises dans ses écrits.[4]

Ainsi que nous l'avons vu, il n'est pas rigoureusement vrai qu'il ait été le premier à pénétrer dans cette voie ; Muralt et surtout Prévost,[5] l'y avaient précédé, sans parler de plusieurs réfugiés protestants, comme Basnage de Beauval et les écrivains du *Journal Littéraire*.[6] Mais Voltaire n'avait pas tort d'attri-

1 Avertissement de l'Auteur en tête de l'*Essai sur la poésie épique*. Œuvres de Voltaire éd. Moland, Paris, 54 tomes, 1883, 77-85, tome 8, p. 303.

2 Œuvres, tome 14, p. 79-80.

3 Œuvres, tome 3, p. 309.

4 Cf. Lettre à M. l'abbé d'Olivet, 25 avril, 1764, Œuvres, tome 43, p. 194 ; *Appel à toutes les Nations de l'Europe*, Œuvres, 24, p. 201 ; *Lettre à l'Académie Française*, 1776, Œuvres, tome 30, p. 354, etc.

5 A beaucoup de points de vue, le jugement porté par Prévost sur Shakespeare dans le *Pour et Contre* est plus éclairé que celui de Voltaire.

6 Voyez *Jean-Jacques Rousseau*, par Joseph Texte, ch. iii.

buer à ses travaux une influence extraordinaire en France, ni de dire que c'était grâce à lui qu'on s'était mis à étudier sérieusement la littérature anglaise. Toutefois, en dépit de son admiration pour Shakespeare et pour Milton,[1] rien ne donne à supposer que Voltaire ait connu ou apprécié des poètes d'une date plus ancienne. Il ne parle de Spenser que deux fois, en termes qui montrent qu'il n'a jamais tenté d'en lire une ligne,[2] et il ne dit rien du tout de Chaucer, on peut même se demander s'il en a su l'existence. Dans le chapitre de l'*Essai sur les Mœurs*, consacré aux Sciences et Beaux Arts aux treizième et quatorzième siècles, chapitre au cours duquel il parle des poètes italiens Dante, Pétrarque, Boccace, Pulci, Boyardo et Arioste, des Français Saint-Bernard et Abélard, et même de la poésie persane au moyen âge, il ne dit quoi que ce soit des écrivains anglais de la même époque.

Cependant, grâce surtout à l'exemple de Voltaire, la vogue de la littérature anglaise allait sans cesse augmentant en France, et ce mouvement s'accéléra encore par suite de l'engouement aussi violent que subit dont on se prit pour Richardson, et des nombreuses traductions de l'anglais qui commençaient à paraître. Enfin, signe des temps plus important encore, la connaissance de la langue cessait d'être le fait d'un petit nombre d'individus isolés. Çà et là, sans doute, se dressaient encore de grands préjugés contre la langue, sa ' rudesse ' incroyable et sa prononciation ' inconcevable.' [3] Mais en somme il se produisait

---

1 Voyez principalement pour Shakespeare, *Appel à toutes les Nations de l'Europe des jugements d'un écrivain anglais*, etc., 1761, Œuvres, tome 24, p. 203; pour Milton, le chapitre dans son *Essai sur la poésie épique*, Œuvres, tome 8, pp. 352-60, et ce qu'il en est dit dans le *Dictionnaire Philosophique* (Épopée), Œuvres, tome 18, pp. 580-92.

2 ' Spencer, en Angleterre, voulut rimer en stances son poëme de la *Fée reine*; on l'estima, et personne ne le put lire.' Œuvres, t. 18, p. 579. ' Spencer avait ressuscité la poésie épique.' Œuvres, t. 13, p. 56.

3 Cf. par exemple Leblanc (Lettres, tom. 1, p. 75 *et seq.*) et Fréron (*Observations sur les écrits modernes*, tom. 33, 1743, pp. 285-286). Fréron, écrivant à Desfontaines, avoue qu'il ne sait pas l'anglais, mais il ajoute que ' la langue d'Irlande, de Groenlande, des Lapons, des Hurons ou des Hottentots est, je crois, moins dure et moins ridicule. . . . Je ne conçois pas ' poursuit-il ' comment

un changement des plus significatifs. Vers le milieu du dix-huitième siècle l'anglais était devenu la langue à la mode, et une ère d'anglomanie commençait.[1] Tout était 'à l'anglaise,' la boxe, le cheval, le thé. On passait même des matinées 'à l'anglaise' c'est-à-dire dans le plus profond silence.[2]

Boissy, qui se moqua de cet engouement dans sa comédie de *La Frivolité* (1753), montra à quel point les choses en étaient venues en disant que le Français, atteint de cette maladie, allait jusqu'à préférer les auteurs anglais à ceux de son pays :

> Son transport l'autre jour était l'anglomanie ;
> Rien sans l'habit anglais ne pouvait réussir ;
> Au-dessus de Corneille il mettait Shakespir.

Ce nouvel état d'esprit se manifeste en particulier dans les *Lettres* de Leblanc, dans une desquelles nous relevons une réflexion très intéressante pour nous. L'auteur nous dit que l'anglais, trois ou quatre cents ans plus tôt, 'était encore plus mélangé du François qu'il ne l'est aujourd'hui.'

'Je ne sçai même,' poursuit-il, 'si la connaissance de l'Anglois de ces tems-là ne seroit pas très utile à ceux qui veulent entendre notre vieux François. La lecture de Chaucer m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile.'

C'est la première fois que nous voyons un Français déclarer formellement qu'il a lu Chaucer en tout ou en partie ; on re-

---

une Nation si délicate et si spirituelle peut se servir d'un pareil langage pour composer des ouvrages d'esprit ;' et il declare que l'anglais ressemble aux cris des animaux plutôt qu'à un 'langage humain.' 'Que ne prennent-ils donc le parti d'écrire en françois, langue douce, expressive, coulante, harmonieuse ? Ils auroient l'avantage d'être lûs dans toute l'Europe ; au lieu qu'en se servant de leur langue barbare, ils ne sont lûs que dans leur propre Pays.' Leblanc dit que la langue angloise 'est remplie de sons si durs' qu'il 'n'y a qu'une oreille du Nord qui les puisse souffrir' et il donne comme cause possible de cette dureté l'extrême rigueur du climat, qui fait que l'on y parle la bouche à demi-fermée (*Lettres d'un François*, tome 1, p. 108).

1 Consultez, pour plus de détails, Jusserand, *Shakespeare en France*, pp. 221-37, et Texte, *Jean-Jacques Rousseau*, pp. 313-30.

2 Voir une description d'une assemblée à l'anglaise dans les Mémoires de Madame de Genlis, Paris, 1826, tome 7, pp. 819. Et, dans la *Nouvelle Héloïse*, pt. v, lettre iii : 'Nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'anglaise, réunis et dans le silence.'

grette fort qu'il ne nous en dise pas plus long. Malheureusement il s'en tient là, et ne revient pas sur ce sujet.

Afin de répondre aux goûts et aux exigences de l'époque, il se créa un journal spécialement destiné à l'étude de l'anglais. Chaque semaine, les *Papiers Anglais* publièrent dans les deux langues des articles de périodiques anglais, et nombre de feuilles se mirent à consacrer, plus ou moins complétement, leurs colonnes à des traductions et à des revues d'œuvres anglaises.[1] On rechercha, on traduisit, on abrégea quantité de romans, de poèmes et de drames anglais. Et de même qu'en Angleterre, au seizième siècle, beaucoup de libraires peu scrupuleux s'étaient avisés que le nom de 'Wm. Shakespeare Gent.,' placé à la suite d'une pièce de théâtre constituait un merveilleux appât pour les acheteurs ; en France, au dix-huitième siècle, on faisait remarquer qu'une pièce était écrite 'dans le goût libre du théâtre anglois,'[2] ou empruntait son intrigue à quelque ouvrage anglois.[3] Quant aux romans,' dit Collé dans le numéro de sept. 1764 du *Journal Historique*, 's'ils ne sont pas traduits de l'anglais on ne les lit point.'

Citons comme échantillons des recueils compilés pour répondre aux besoins du moment, le *Théâtre Anglais* de La Place (1746-49), ses romans traduits de l'anglais, publiés de 1749 à 1787, et réimprimés sous le titre *Collection de Romans imités de l'anglois*, 8 tomes (1789), l'*Idée de la poësie angloise*, par l'abbé Yart (1749 et 1753-6), *Choix de différens morceaux de Poësie, traduits de l'Anglois*, par J. A. Trochereau (1749).

Il est parlé de Chaucer à plusieurs reprises dans ces deux derniers ouvrages. Le titre complet du livre de l'abbé Yart est significatif et assez ambitieux : 'Idée de la poësie angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des

[1] Voyez la liste de ces journaux que donne M. Jusserand, dans son *Shakespeare en France*, pp. 275-6. Cf. également Texte, pp. 265-68.

[2] *Les Accidents ou les Abbés, comédie dans le goût libre du théâtre anglois*, par C. Collé, Paris, 1786.

[3] Beaumarchais dans sa comédie larmoyante d'*Eugénie*.

Auteurs anciens & modernes.'[1] Publié d'abord en 1749 en deux volumes, il semble avoir eu un certain succès, car de 1753 à 1756, il en parut une seconde édition, considérablement augmentée.

Malgré l'intérêt qui s'attache alors à toutes choses venues d'outre-mer, l'abbé Yart semble estimer que les ouvrages anglais exigent des explications et des préambules en abondance : et lorsqu'il énumère les raisons pour lesquelles on leur doit de tenir compte d'eux et même d'en faire cas, il nous rappelle de façon frappante le plaidoyer de Shylock en faveur des Juifs :

> Car enfin les Anglois ont une Religion, qui, à quelques Dogmes près, est la même que la nôtre ; ils étudient les mêmes Sciences que nous étudions ; ils ont atteint le degré de connoissances auxquelles nous sommes parvenus ; ils possèdent les Auteurs Grecs et Latins, et ils connoissent nos grands Poëtes ; ils ont des sentimens et des passions : enfin, ils sont hommes comme nous.

Il n'est point question de l'œuvre de Chaucer dans ce recueil, dont la première édition contient *Pomone* et le *Précieux Chelin* de Philips, des poésies fugitives de Swift et de Pope, l'*Essai sur la Poésie* de Buckingham, une *Critique de Dryden* par Rochester, les vers d'Addison sur la Poésie Anglaise, les *Progrès de la Poésie* par Lady Mary Wortley Montagu, et quelques poésies de Mulgrave.

Dans la *Vie de John Philips* (traduction abrégée d'après Sewell) nous lisons que Philips ' à l'exemple de Milton, son Auteur favori . . . cherchoit à s'enrichir des termes propres, expressifs, harmonieux du vieux langage ' . . . et que ' dans ce dessein, il lut Chaucer et Spenser.' A cela, l'abbé Yart ajoute la note suivante :

> Chaucer vécut au milieu du quatorzième siècle ; il mourut en 1400, il a composé un assez grand nombre de Contes ; ses Compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ses narrations : mais son langage est tellement vieilli, que les Anglois ne l'entendent presque

[1] On trouve un examen critique assez long du livre de l'abbé Yart (première édn.) dans les *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et Beaux-arts* (Mém. de Trévoux) oct. 1749, p. 2194 (deuxième édn.), sept. 1753, pp. 1942, 2132, sept. 1754, p. 2141, oct. 1754, p. 2439, juillet 1757, p. 1722, mais il n'y est parlé de Chaucer nulle part.

plus ; il faisoit des vers fort enjoués, & il sçavoit les Mathématiques ; il fut surnommé l'Homère Anglois ; son Tombeau est à Westminster : on l'a rétabli en 1550.

Plus loin se trouve l'épitaphe de Philips, en latin et en français ;

Qu'il lui soit donc permis, ô Chaucer, Père de la Poësie Angloise, quoiqu'il n'ait pas suivi les Loix que vous avez données à la versification, de fermer un des côtés de votre Tombeau, il ne déshonorera pas le Chœur des Poëtes qui entourent vos cendres.

Là encore Yart donne une note explicative :

Milton fut le premier Poëte d'Angleterre qui substitua aux vers rimés, inventés par Chaucer, les vers blancs ou non rimés. Philips, & plusieurs autres Poëtes, ont imité Milton dans ce nouveau genre de Poësie.

Plus loin, il mentionne Chaucer dans son avant-propos à la lettre d'Addison à Sacheverell, puis vient la traduction du poème d'Addison, avec ses tranchantes et défavorables critiques sur l'auteur des *Canterbury Tales*.

Enfin, nous trouvons quelques mots sur Chaucer dans la traduction du *Progress of Poetry* de Lady Mary Wortley Montagu. Sans aller tout à fait aussi loin qu'Addison, elle incline à penser comme lui. Yart rend ainsi ses vers :

Chaucer, le premier, ouvrit sa veine comique, il en fit couler ses contes plaisans & naïfs : des beautés sans parure ornent ses vers sans art ; son style est grossier, mais ses pensées sont fortes.

Nous ne pouvons que déplorer que ces critiques incompétentes aient été des premières parmi les appréciations anglaises du génie de Chaucer à passer la Manche, au lieu du jugement pénétrant et lumineux de Dryden.

La seconde édition du livre de Yart, parue de 1753 à 1756, compte huit volumes. Les deux premiers reproduisent exactement les tomes correspondants de la première édition ; les autres renferment des traductions de poèmes, presque tous d'auteurs anglais de l'époque : Pope, Addison, Gay, Swift, Fenton, Thomson, et Parnell. Le *Samson Agonistes* de Milton

y figure également, dans le septième volume, qui contient encore divers ' contes ' anglais, précédés d'un *Discours sur les Contes*, auquel font suite une *Vie de Chaucer* et la traduction du *Palamon and Arcite* de Dryden. Dans son *Discours* préliminaire Yart dit que les ' conteurs ' provençaux ont fourni maintes inspirations à Dante, à Pétrarque, à Boccace et à divers autres poètes italiens, et que La Fontaine a imité les Italiens,

mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que Chaucer, le père de la Langue et de la Poësie Angloise, a fait l'un et l'autre, si nous en croyons Dryden ; il a imité à la fois les originaux et les premières copies. Il a enrichi sa Langue, qui était très informe, des graces naïves de la Poësie Provençale, et en même tems il a pris pour modèles les Poëtes Italiens dans la manière dont ils ont copié les Poëtes Provençaux, et selon Dryden, il a surpassé les originaux et les imitateurs ; il a effacé Ovide même, et il ne le cède pas à Homère ni à Virgile ; nous verrons ce qu'il faut penser de ce préjugé national. Ainsi ne cherchez pas plus d'invention dans les Poëmes de Chaucer que dans ceux de la Fontaine : mais si l'invention du fond leur manque, elle est suppléée dans l'un et dans l'autre par le génie des détails : mérite plus admirable peut-être que celui de l'invention.

Il va donner, ajoute-t-il, un exemple d'un genre de ' conte ' très élevé imité de Chaucer par Dryden. Puis vient la Vie de Chaucer qui est assez longue, plus détaillée certainement que toutes celles qui avaient paru en France jusqu'à ce jour. Yart y reproduit toutes les assertions habituellement avancées sur Chaucer, tirées du Dictionnaire de Moréri, et ajoute qu'il s'occupa de sciences aussi bien que de poésie.

Tandis qu'il mesuroit les cieux et qu'il faisoit un savant traité sur l'Astrolabe, il étudioit les langues Provençale et Italienne, et il faisoit passer dans sa Langue qui était encore informe, les expressions, les tours et l'harmonie de ces deux langues.

Les observations sur les *Contes de Canterbury*, intéressantes et neuves, plaisent vers la fin surtout par un accent de spontanéité et de sincérité dû apparemment à ce que Yart avait vainement essayé d'en traduire quelques-uns.

'Ce qu'il y a de plus original dans Chaucer,' dit-il, ' ce sont les divers caractères des auteurs de ses Contes . . . il peignit d'après nature

leurs caractères, leurs habillements, leurs vertus et leurs vices, mais ses portraits sont si bizarres et si étranges, ses personnages si désagréables et si indécens, ses satyres si cruelles et si impies, que, malgré l'art que j'ai tâché de mettre dans ma traduction, je n'ai pu me flatter de les rendre supportables. Ses autres contes sont encore plus licencieux que ceux de nos Poëtes les plus obscènes; je les laisserai par la même raison dans l'obscurité de leur vieux langage.'

Cette déplorable impression semble s'atténuer, quelque peu par la suite, lorsque Yart admet, mais cette fois-ci par ouï-dire, et non en conséquence d'une étude personnelle, que 'la poësie de Chaucer est aussi facile et aussi naturelle que la prose de Boccace.'

Par manière de conclusion, Yart cite le quatrain suivant, appliqué par Voltaire à Homère, sans indiquer en aucune façon les changements qu'il y apporte :

Plein de beautés et de défauts
Le vieux Chaucer a mon estime,
Il est comme tous ses héros,
Babillard, outré, mais sublime.[1]

Et il ajoute cette phrase de restriction : 'Il est sublime quelquefois, mais il ne l'est pas aussi souvent qu'Homère.'

La même année que parut la première édition du recueil de l'abbé Yart (1749), Jean Arnold de la Berlière Trochereau publia un petit livre intitulé *Choix de différens morceaux de Poësie, traduits de l'Anglois*; contenant l'*Essai sur la Poésie*, de Buckingham, l'*Essai sur la manière de traduire les Poëtes*, par Roscommon, et le *Temple de la Renommée*, par Pope. Ce dernier poème est précédé d'un court avant-propos de Pope, dans lequel il dit en avoir puisé l'idée dans Chaucer. Trochereau ajoute : 'Il est si souvent parlé de Chaucer, dans les Livres Anglois, que j'ai cru qu'on verroit avec quelque plaisir les

[1] C'est la première des six strophes de Voltaire sur les poètes épiques (1731), stance qui commence ainsi :

Plein de beautés et de défauts
Le vieux Homère a mon estime . . .

Œuvres de Voltaire, éd. Moland, tome 8, p. 505.

circonstances de sa vie.' Il reproduit là-dessus ce qu'on rapportait généralement de sa vie de courtisan et de diplomate, avec la date de sa mort, le lieu de sa sépulture, l'inscription gravée sur son tombeau. ' Milton,' poursuit-il, ' le mettait au rang des plus grands poètes.'

Il donne ensuite une ou deux phrases du jugement de Dryden, pour la première fois, croyons-nous, mises sous les yeux de lecteurs français.

M. Dryden dit dans la Préface qu'il a mise à la tête de ses Fables, qu'on doit le regarder comme le père de la Poësie Angloise. Qu'il doit être aussi estimé en Angleterre qu'Homère l'étoit chez les Grecs, & Virgile chez les Latins ; qu'il suit la nature par-tout ; mais que jamais il ne la passe, & que sçachant ce qu'il falloit dire, il sçavoit aussi où il falloit s'arrêter, que ses vers ne sont pas harmonieux, mais qu'ils étoient à l'unisson des oreilles de son siècle.

Trochereau conclut en disant du langage de Chaucer ' qu'il a tellement vieilli que les Anglois même ne l'entendent presque plus,' et il cite, à l'appui de son dire, les deux vers de Pope sur l'instabilité de l'anglais moderne. ' Nos fils voyent décheoir le langage de leurs pères, et ce que Chaucer est pour nous, Dryden le sera pour eux.'

Ainsi qu'on l'a vu, à partir du milieu du dix-huitième siècle, le nombre des périodiques français qui s'occupent de littérature étrangère et surtout de littérature anglaise est considérable. Le mieux connu est peut-être le *Journal Etranger*, qui parut de 1754 à 1762, et à la tête duquel passèrent successivement cinq hommes de lettres, tous personnages fort en vue : Grimm, Prévost, Fréron, Arnaud et Suard. Le but que se propose le journal est explicitement formulé dans le premier numéro (celui d'avril 1754, pp. iv-ix), et c'est à peu de chose près celui de toutes ces feuilles cosmopolites. Il ne s'agit de rien moins que de rétablir des communications intellectuelles entre les différentes nations de l'Europe, de ' réunir les génies divers,' de mettre en relations ' les écrivains de tous les pays,' d'apprendre à chaque peuple ' à ne plus s'attribuer ce don exclusif de penser, dont la

prétention seule fournit presque un titre contraire ' et ' à ne plus marquer ce mépris offensant pour des nations estimables, qui n'est qu'un reste des préjugés barbares de l'ancienne ignorance.'

Sous la direction de Prévost, c'est-à-dire entre janvier et août 1755, il parut dans le numéro de mai 1755 une longue étude sur Chaucer, due très probablement à Prévost lui-même, intitulée ' Vie des Poètes Anglois, par M. Colley Cibber.' Ce n'est qu'une traduction très libre et très abrégée de la vie de Chaucer de Theophilus Cibber (1753),[1] augmentée par le traducteur de quelques observations de son cru. Ainsi, à propos de la haine de Chaucer pour l'hypocrisie en matière de religion, il rappelle que le *Prologue du Conte du Pardonneur* nous montre ' un de ces vagabonds qui couroient les campagnes, pour semer la superstition et recueillir de l'argent,' et il ajoute,

> Il serait difficile de traduire ce morceau littéralement. Il y a, dans la naïveté de son vieux langage, un agrément qu'on ne peut rendre que par comparaison. C'est un style, auquel celui de Villon et de Marot ressemblent assez dans notre Langue.

Suit une adaptation française des vers 24-48 du *Prologue du Pardonneur*. Au premier abord on serait porté à croire que l'auteur a eu les poèmes de Chaucer entre les mains, mais la vérité est tout simplement que Cibber donne les quarante-huit premiers vers du Prologue, et c'est cet extrait qui a fourni le texte du passage en question. L'écrivain français termine par ce paragraphe, mis entre guillemets comme s'il provenait du poème original, ce qui n'est point le cas. ' Ainsi, conclut l'Orateur, j'inspire à mes Auditeurs une sainte confiance, ils viennent à l'offrande, ils baisent mes Reliques, et moi j'empoche leur argent.' Ceci n'est qu'un résumé des méthodes du Pardonneur, dont on s'expliquerait assez bien l'addition, après lecture de l'extrait incomplet cité par Cibber. Néanmoins, cet article marque un pas de fait en avant, car, jusqu'alors, aucun écrivain français, pas même Yart, n'avait fourni de preuve tangible

[1] *The Lives of the Poets*, by Mr. Cibber, in 4 [5] vols., 1753, vol. i, pp. 1-17.

qu'il eût rien lu de Chaucer, quand ce n'aurait été que par la citation la plus brève. On voit aussi par cet article que le jugement favorable de Dryden est en train de produire sur les critiques français toute l'impression qu'on en pouvait attendre, car l'écrivain conclut par ces mots, dont le premier paragraphe ne se trouve pas dans Cibber :

Enfin il excella dans tous les genres : le style sérieux, l'enjoué, le tendre, le galant, lui furent également familiers, et son génie poétique peut passer pour universel. C'est à ce titre que Dryden, le comparant avec Homère et Virgile, ose l'élever au-dessus du second et le placer même vis-a-vis du premier.

Et il ajoute (p. 171).

Cette vénération de la postérité a fait rendre à notre Poëte tous les honneurs, dont l'Angleterre se plaît à couronner la mémoire des grands Hommes qu'elle a produits.

Il décrit ensuite le tombeau de Chaucer à l'abbaye de Westminster, cite son épitaphe et termine sur ces mots, moins flatteurs pour les vers de Brigham que pour son ' esprit public ' :

Si Nicolas Brigham, qui *a fait*, dit-il, *cette dépense en l'honneur des Muses*, était l'Auteur de l'Inscription, il faut avouer que les Muses furent bien ingrates pour lui. Il n'en est pas moins beau à un simple Citoyen, de consacrer ainsi une partie de sa fortune à la gloire de la Patrie & des Lettres. On trouve parmi les Tombeaux de Vestminster des exemples fréquens de cette générosité. C'est une branche de l'*esprit public* ; mot aussi difficile à transplanter en France, que le sentiment qu'il exprime.

Remarque intéressante, car tous les écrivains anglais considèrent l'action de Brigham comme toute naturelle, et ne l'honorent pas du plus léger commentaire.

En octobre 1775, fut fondée une revue bi-mensuelle, le *Journal Anglais*, publication uniquement consacrée à l'anglais et à des sujets anglais, et dont chaque numéro renferme une biographie de quelque écrivain ou homme de lettres de cette nation.

La première de celles-ci fut, comme de juste, consacrée à Chaucer, ' surnommé le père de la poésie anglaise.' C'est un récit long et détaillé (huit pages), tiré principalement de Cibber et

de la *Biographia Britannica* de 1748, embelli seulement, çà et là, par le traducteur de commentaires à sa façon, comme la réflexion suivante : ' Riche par ses emplois et les bienfaits de la Cour, il ne fut pas réduit à travailler pour vivre. Il suivit son goût, il écrivit pour la gloire.' Ailleurs l'on trouve que

ses liaisons avec Wicleff le firent alors accuser de donner dans ses erreurs. On oublia, ou on parut oublier que son commerce avec un homme qu'il avoit connu à Oxford et à Cambridge, qui n'avoit pas d'abord levé le masque, et que le Duc de Lancastre protégeait, pouvoit avoir une cause plus innocente et plus simple.

Et voici, à la fin de l'article, un intéressant portrait de l'homme et de l'écrivain (nous donnons l'extrait tout au long) :

Il régnait dans le caractère de ce grand homme un mélange de gaieté, de modestie, et de gravité qui le rendait également propre à la Cour et à la Ville, et le faisait rechercher dans les bonnes compagnies. Il avait l'esprit agréable, la pénétration vive, le jugement sain et sûr. Il était sincère, mais honnête critique, plus porté à l'indulgence qu'à la censure, et plus disposé à excuser ou à couvrir les fautes des Ecrivains contemporains, qu'à les produire au grand jour. Supérieur à son siècle, il eût voulu l'élever jusqu'à lui. Tout parle de sa gloire comme Poëte. Dryden, dont l'autorité est si grande, en fait le plus grand éloge. Sa Patrie a confirmé ce jugement, on ne peut assez louer ses grâces antiques, toujours nouvelles, et la clarté de son stile dans une langue qui, depuis le treizième siècle, a éprouvé tant de changemens. . . . Ses vertus égalaient ses talents. Il fut fidèle et constant ami. Pour tout dire en un mot, il fut philosophe suivant la vraie acception de ce terme, c'est-à-dire qu'il eut de la religion et de mœurs.

Visiblement, l'auteur a lu le jugement de Dryden sur le vieux poète,[1] et aussi peut-être le passage où Lydgate parle de la bienveillance du maître pour ses confrères plus humbles. Mais surtout il est surprenant—et c'est un symptôme manifeste du changement qui est en train de se produire—de voir un périodique français de l'année 1775 (date de publication de l'essai de Tyrwhitt) dire que les compatriotes de Chaucer ne pouvaient se lasser de vanter ses ' grâces antiques ' et la clarté de son style.

[1] Le parallèle fait par Dryden entre Ovide et Chaucer est traduit dans le *Journal Anglais* de 1777, No. 17, p. 32.

Passé cette date, les ' Journaux ' de cette catégorie commencent à faire place, en tant que distributeurs de connaissances générales à l'usage du grand public, aux Dictionnaires biographiques et aux encyclopédies, et c'est désormais dans les ouvrages de ce genre qu'on relève le plus grand nombre de passages se rapportant à Chaucer. Le Grand Dictionnaire de Moréri est le premier à en donner un article que nous avons déjà cité (première édition de 1674). Dans la cinquième édition, celle de 1688, ses proportions ont quelque peu augmenté ; on y trouve l'épigramme de Leland sur Chaucer, et il nous est dit de ce dernier qu' ' outre la Poésie ' il ' sçavoit les Mathématiques & les belles-Lettres'; que 'Ses Ouvrages Anglois ont été imprimez à Londres l'an 1561 ; ' qu' ' Il mourut en 1400, & en 1555 on rétablit son tombeau qui est à Westminster.' Suit l'épitaphe inscrite sur le tombeau.

Dans la septième édition, celle de 1694, comme dans celle de 1721, la onzième, l'article est en tous points semblable à celui de 1688, sauf l'épitaphe qui a été supprimée. Mais l'édition de 1740 renferme un changement digne de remarque. On a encore retranché, et une ligne d'éloge a disparu, en sorte qu'au lieu de lire : ' il fut surnommé l'Homère anglois, à cause de ses beaux Vers, & il se fit des estimateurs de tous les honnêtes gens de son tems,' nous trouvons simplement qu'il fut surnommé l'Homère Anglois ' à cause de ses Poësies.' En revanche, après la phrase 'Ses ouvrages Anglois ont été imprimés à Londres, l'an 1561,' nous trouvons ces renseignements instructifs : ' On a de lui en Latin : *Laudes bonarum Mulierum ; Vita Cleopatræ ; Vita Lucretiæ Romanæ ; Flos Urbanitatis ; Sepultura Misericordiæ ; De Astrolabii ratione.*' Evidemment l'éditeur de 1740, frappé de cette phrase sur les ' ouvrages *anglois*,' s'est dit qu'il était dommage qu'on ne parlât pas des ouvrages écrits par Chaucer en d'autres langues, et s'est mis en campagne pour découvrir ceux-ci et en recueillir les titres. Campagne couronnée d'un plein succès. Pourquoi, par exemple, est-il allé choisir deux des vies de la *Légende des Femmes exemplaires, la Fleur de*

Courtoisie, *la Complainte à la Pitié* et *l'Astrolabe* pour les honorer de cette distinction flatteuse, c'est ce que nous serions fort en peine de dire. S'il avait cherché dans Leland, dans Bale ou dans Pits, il y aurait trouvé en Latin les titres de tous les écrits de Chaucer et non pas seulement de ceux-là; d'ailleurs, ces titres, tels qu'il les donne, ne sont pas absolument semblables à ceux que l'on rencontre dans aucune de ces trois listes.

C'est cette édition du Dictionnaire qui fait mourir Shakespeare en 1576[1] : on voit qu'il serait imprudent d'accepter les yeux fermés tous les renseignements qu'elle nous donne sur la littérature et l'histoire littéraire anglaises.

Dans l'édition revue et corrigée de 1759, la liste des ouvrages latins de Chaucer est omise, ainsi que l'épigramme de Leland, et l'épitaphe du tombeau de Westminster. En fait d'additions, une seule phrase: 'Sa vie se trouve à la tête du recueil de ses œuvres.'

Le *Nouveau Dictionnaire Historique et Critique* de 1750 contient un long article sur Chaucer par J. G. de Chauffepié, ce n'est qu'une traduction très abrégée d'un article de la *Biographia Britannica* de 1748. Copieusement annoté, à l'instar de son modèle, il nomme ses auteurs et donne force détails : en sorte que les notes sont plus instructives que le texte.

La première Vie de Chaucer de quelque importance après celle-ci, est celle du *Dictionnaire Historique* de l'abbé Feller. La première édition, parue en 1781, contient sans doute cet article, mais la plus ancienne édition qui se trouve soit à la Bibliothèque Nationale, soit au British Museum, est celle de 1789-94. Chaucer y reçoit le nom de 'Marot des Anglais '— appellation dont la justesse a été plus tard contestée par M. Gomont dans son livre sur Chaucer, mais dont l'idée n'appartient point spécialement à Feller, car en 1755 le *Journal Etranger* établit déjà une comparaison entre le style de ces

[1] Aucun article sur Shakespeare ne se trouve dans les éditions de 1688 ou de 1694 du Dictionnaire de Moréri. Il vaut la peine de remarquer qu'il n'y a d'article sur Chaucer dans aucune des cinq éditions du Dictionnaire de Bayle, allant de 1697 à 1730, ni dans l'édition de 1734, en anglais, du même Dictionnaire.

deux auteurs. L'article de Feller, malgré son extrême brièveté, suffit à prouver qu'il ne savait pas grand'chose de Chaucer ni de l'histoire d'Angleterre. Il nous dit que Chaucer ' contribua beaucoup, par des poésies faites à la louange du duc de Lancastre son beau-frère, à lui procurer la couronne ' et qu'il ' partagea la bonne et la mauvaise fortune de ce monarque.'

' Son imagination,' poursuit-il, ' était vive et féconde, mais très peu réglée et souvent très obscène. Son style est avili par [un] grand nombre de mots obscurs et inintelligibles. . . . Si l'esprit de Chaucer était agréable, son langage ne l'était pas, et les Anglais d'à présent ont peine à l'entendre.'

Ces observations se retrouvent reproduites mot pour mot dans les éditions subséquentes du *Dictionnaire Historique* ; dans celles de 1821 (cinquième édition) et de 1848, et dans la *Biographie Universelle* de 1860, rien n'est changé à l'article original.

Nous trouvons ensuite, dans la *Biographie Universelle* de 1803, un long article de J. S. Suard. Ecrivain de talent, Suard (1734-1817) s'était spécialisé dans l'étude de l'Angleterre et de la littérature anglaise. Il savait la langue, il avait traduit plusieurs ouvrages anglais, ou en avait édité des traductions, et on le regardait comme faisant autorité en la matière. Il visita Londres trois fois en tout, et à l'une de ces visites alla voir Garrick jouer le rôle du Roi Lear. Auteur de plusieurs articles de la *Biographie Universelle* sur des écrivains étrangers, il avait aussi été rédacteur en chef du *Journal Etranger*, y apportant une collaboration active, en même temps qu'il prêtait sa plume à d'autres feuilles comme la *Gazette de France*, la *Gazette Littéraire de l'Europe*, etc. Son article sur Chaucer offre tout l'intérêt auquel on peut s'attendre par le soin avec lequel il a été rédigé ; non que la biographie proprement dite soit exempte d'erreurs, elle en a, comme toutes les ' Vies ' de Chaucer de cette époque, qui puisent leurs renseignements aux mêmes sources : chez Dart et chez Godwin, qui admettent l'authenticité du *Testament de l'Amour*. Mais ce qui en fait la valeur, c'est que nous y voyons pour la première fois un Français nous laisser

entendre qu'il a lu du Chaucer dans l'original.[1] Rien ne donne à penser que Prévost en ait fait autant, le seul passage de ses écrits qui puisse nous fournir quelque indication (1740) là-dessus tendrait plutôt à prouver le contraire. L'auteur anonyme du *Journal Littéraire* (voyez p. 225) promet et ne donne pas une étude de la vie et des œuvres de Chaucer. Peut-être le courage lui fit-il défaut lorsqu'il eut jeté les yeux sur le tome in-folio d'Urry. L'abbé Yart, cela ne saurait faire aucun doute, s'est risqué à lire Chaucer, et en a gardé une certaine terreur de sa langue et de son style, mais il n'a manifestement rien compris au *Prologue*. Trochereau, en 1749, ne fait certainement que répéter ce qu'il sait par ouï-dire. Chauffepié, en 1750, traduit purement et simplement un article de dictionnaire anglais, et le *Journal Etranger* de 1755 a recours au même procédé. D'autres extraits sur le même sujet, comme ceux qu'on rencontre dans le *Journal anglais* de 1775 et chez Hennet en 1806, ne nous fournissent aucune raison de croire que leurs auteurs aient connu les ouvrages de Chaucer. On peut donc dire que l'article de Suard fait en quelque sorte époque dans l'histoire de la critique chaucérienne en France, et inaugure une période d'appréciation nouvelle (celle qui dure encore), pendant laquelle Chaucer va être lu dans l'original, et jugé d'après ses propres mérites, et non plus d'après ce qu'on en dit ailleurs.

Le peu que nous dit Suard de ses lectures suffit à nous fixer sur leur étendue et leur portée. Il connaît évidemment l'exposition tout au moins de *Troïlus et Criseyde*, poème qu'aucun écrivain n'a 'rajeuni,' car il en décrit les principaux personnages en ces termes :

> Troïlus est désigné comme un jeune chevalier (Knight), et de même précisément que l'A est maintenant la première lettre de l'alphabet, Créseïde était parmi les dames troyennes la première en beauté.[2]

[1] Leblanc (1745) nous dit qu'il a lu Chaucer, mais il ne nous en fournit aucune preuve.

[2] C'est une coïncidence assez intéressante que Suard choisisse cette comparaison pour la citer, en 1813, et que récemment le Professeur Lowes l'ait prise comme point de départ de son ingénieuse argumentation au sujet de la date du poème. Voir *Publications Modern Language Association*, 1908, xxiii, No. xiii, pp. 285-306.

Il montre également qu'il a lu *Sir Thopas*, en le comparant à Don Quichotte. Vers la fin, il a quelques mots significatifs qui ne résument qu'avec trop de fidélité l'attitude des Anglais d'alors envers Chaucer :

> Chaucer a eu le sort de tous les écrivains qui ont montré du génie dans les premiers temps de la renaissance des lettres, lorsque la langue et le goût n'étaient pas encore formés. On l'admire et on le loue beaucoup, mais on le lit peu.

Dans l'édition de 1833 (en 6 tomes) de la *Biographie Universelle*, la biographie de Chaucer par Suard est partiellement reproduite, mais tellement tronquée et mutilée qu'il ne reste à peu près rien de ce qui lui donnait une valeur particulière, et c'est ainsi défigurée qu'elle a été réimprimée dans les éditions subséquentes (1838, 6 tomes, 1843-7, Bruxelles, 21 tomes) et aussi dans la *Biographie universelle classique* de 1829.

La *Nouvelle Biographie Générale* (1856) contient un article d'une certaine longueur sur Chaucer par G. Brunet : c'est le mélange ordinaire de vrai et de faux, basé principalement sur le *Testament de l'Amour*. L'auteur décrit assez soigneusement les *Canterbury Tales* et ajoute :

> Ils font les délices des Anglais, qui y trouvent une foule de détails curieux sur les mœurs de leurs ancêtres. Ils ont moins d'intérêt pour les étrangers, qui seraient souvent rebutés de leur longueur ; aucune traduction ne saurait d'ailleurs en donner une idée exacte.

Il nous dit encore quelques mots du tableau de Stothard (' Les Pèlerins de Canterbury ') et termine par un éloge général de la poésie de Chaucer (voyez p. 344 plus bas).

Nous passerons rapidement sur l'article d' A. Geoffroy dans le *Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire* (1857). La bibliographie en est tout à fait fausse, puisque les principales sources de renseignements sont toujours le *Testament de l'Amour* et la *Cour d'Amour* ; d'ailleurs l'imprécision voulue et continuelle de l'expression trahit assez chez l'auteur l'absence de documentation sérieuse. Cet article se trouve réimprimé textuellement dans la douzième et dernière édition du *Dictionnaire Général* (Paris, 1903). L'éditeur nous assure en 1888 que tous les articles

' sans en excepter un seul,' ont été corrigés conformément aux plus récentes découvertes de la science ; pourtant tout lecteur qui voudra consulter l'édition courante, y trouvera que Chaucer naquit en 1328, fut étudiant à Oxford ' embrassa les mœurs de Wiclef et fut emprisonné,' et que l'un de ses principaux ouvrages est le *Testament de l'Amour*.

Les effets de l'étude de Taine sur Chaucer se font sentir à treize ans de distance, dans l'article ' Chaucer ' du *Dictionnaire Universel des Littératures* par G. Vapereau (1876) ; et les diverses influences dont le poète a subi l'action, y sont étudiées pour la première fois dans un ouvrage de cette nature.

En 1887 enfin, la *Grande Encyclopédie* donne un article par M. Gausseron, conforme, dans la mesure de ses limites, à l'état actuel de notre science.[1]

Avant de parler des successeurs de Suard, c'est-à-dire des écrivains français qui, au dix-neuvième siècle, ont réellement connu, partant admiré, en tout ou en partie, les œuvres de Chaucer ; notons brièvement quelques faits qui témoignent de l'ignorance et de l'indifférence du grand public (y compris bon nombre d'auteurs) à son égard, à côté des progrès réalisés par l'intelligence et l'appréciation de son génie chez les lettrés.

Revenons un peu en arrière : nous trouvons d'abord Contant d'Orville, dramaturge et romancier (né en 1730) qui, après un séjour à Londres dont il nous fait un amusant récit,[2] publia en 1770 les *Nuits Anglaises ou recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'événements remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'observations critiques et de pensées philosophiques, etc., propres à faire connaître le génie et le caractère des Anglais*. Le titre indique suffisamment la variété des sujets amoncelés pêle-mêle dans cette curieuse compilation, d'un caractère essentiellement

---

1 D'autres articles de Dictionnaires, en général incolores et quelconques, sont énumérés dans l'Appendice III.

2 Voir l'Introduction épistolaire du premier volume, où d'Orville se défend d'être atteint de la fureur d'Anglomanie qui sévissait alors, mais en même temps compte manifestement sur elle pour faire la fortune de son livre.

décousu et fragmentaire : anecdotes sur des Anglais de toutes les époques ; aperçus sur des lois, des coutumes, des manufactures de l'Angleterre, coupures de journaux anglais, et nombreux morceaux traduits de la littérature anglaise : comme des passages célèbres de Shakespeare, des extraits du *Spectator*, ou la recette de Pope pour la confection d'un poème épique. Il y a des ' Digressions ' pour tous les goûts : l'une sur les Religions établies en Angleterre, l'autre sur la Bourse de Londres, celle-ci sur les Rois de Bath (Beau Nash, etc.), celle-là sur les poètes Anglais. Sous cette dernière rubrique d'Orville catalogue et passe en revue trente-trois poètes, en commençant par Chaucer, Spenser, Shakespeare et Cowley. Voici les précieux renseignements qu'il nous fournit sur le premier :

CHAUCHER. *Chaucer* est regardé comme le père de la Poésie anglaise : il vivait vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui des contes plaisans et naïfs, écrits sans art et d'un style grossier, où l'on rencontre des pensées fortes.

Pour sa bibliographie, d'Orville a peut-être consulté le *Historical Dictionary* de Jeremy Collier (1701), où la mort de Chaucer est placée en 1440. Quant à ses critiques littéraires elles sont tirées du *Progress of Poetry* de Lady Mary Wortley Montagu—poème traduit par l'abbé Yart, comme nous l'avons vu précédemment (voir p. 235 plus haut). Au troisième volume des *Nuits Anglaises* figure une traduction française de l'adaptation de Dryden du *Conte de la Commère de Bath*, l'auteur tenant que cela pourra intéresser ses lecteurs de la comparer à la pièce de Voltaire, *Ce qui plaît aux Dames*, et à l'opéra qu'on en a tiré de *La Fée Urgèle*, contrastés avec ' la manière de raconter des Anglais.'

En 1784 l'un des plus brillants parmi les écrivains français de la fin du dix-huitième siècle, Rivarol (1757-1801), dans son *Discours de l'Universalité de la langue française*, résume ainsi compendieusement l'œuvre de Chaucer avec toute la littérature anglaise jusqu'à Shakespeare :

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du

quinzième siècle, d'être appelé l'Homère Anglais ; notre Ronsard le mérita de même : et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespeare et Milton, rien ne transpire dans cette Isle célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup d'œil.

On voit que Rivarol, comme d'Orville, se représentait Chaucer comme florissant vers le milieu du quinzième siècle. Une remarque fugitive échappée à la plume de Madame de Staël, en 1800, semblerait dénoter qu'elle non plus n'était pas très nettement fixée sur les dates de cet auteur ; on pourrait même la soupçonner au premier abord, d'en avoir fait le contemporain de Waller, de Cowley et de Donne.

Voici le passage en question :

Au moment de la renaissance des lettres, et au commencement de la littérature anglaise, un assez grand nombre de poètes anglais s'écarta du caractère national, pour imiter les Italiens. J'ai cité Waller et Cowley pour être de ce nombre : je pourrois y joindre Downe, Chaucer, etc.

Un lecteur malveillant pourrait croire, *primâ facie*, que ces termes légèrement vagues, ' au moment de la renaissance des lettres ' et ' au commencement de la littérature anglaise ' désignent une seule et même période, mais ce n'est sans doute point le cas, et Madame de Staël, si on l'eût interrogée, aurait probablement placé Chaucer à un moment quelconque du quinzième siècle.

Le premier livre français qui parle de Chaucer après celui-ci, se montre plus catégorique quant au temps où il vécut, et le renvoie à plus d'un siècle en arrière de la date indiquée par Rivarol et par d'Orville, donnant 1328 comme date non pas de sa naissance, mais bien de l'apogée de sa prospérité. C'est un livre écrit par un Allemand nommé Johann-Christoph Schwab, et traduit en français en 1803, intitulé : *Dissertation sur les Causes de l'Universalité de la langue française.* Au cours de quelques observations sur l'influence des troubadours et des trouvères, on rencontre ces mots :

Chaucer, qu'on compare à un beau matin du printemps, qui écrivit sous le règne d'Edouard III (il fleurissoit en 1328), ainsi dans

un temps où l'usage du françois avoit été proscrit dans l'Angleterre, Chaucer avoit pris la plupart de ses contes chez les Provençaux et dans Boccace :

et il est ensuite parlé de 'Jean Gower,' évidemment regardé comme le successeur de Chaucer.

Trois ans plus tard, Hennet (1758-1828) publia une *Poétique Anglaise* en trois tomes (Paris, 1806). Connu surtout pour son *Histoire de l'Académie Française*, Hennet avait néanmoins composé plusieurs autres ouvrages, dont une ' grammaire italienne pour les Dames ' (Paris, 1790) et un traité sur l'usage des globes. Dans l'Introduction de sa *Poétique Anglaise* il écrit ' qu'à l'exception de Shakespeare, Milton, Pope, Young et Thompson, les poètes anglais sont peu connus parmi nous . . . et la poésie l'est encore moins que les poètes.' Là-dessus il passe en revue Spenser, Shakespeare, Donne (' un des pères de la poésie anglaise '), Fairfax, Davenant, Overbury, Waller, Cowley (l'un des plus anciens poètes anglais '), Denham, Milton et Butler, citant plusieurs extraits d'auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle, traduits en français. Voici, selon lui, ce que fut l'œuvre de Chaucer :

> Chaucer composa douze volumes de vers qui consistent principalement en *Contes*, dans le genre de ceux de Bocace, et dont quelques-uns ont été depuis rajeunis par des auteurs modernes. Son langage est à peine compris aujourd'hui par les Anglais.

Elle n'est point banale, l'image évoquée par cette phrase, du vieux poète occupé à publier ses ' œuvres complètes ' en douze volumes. Hennet est sans doute redevable de cette inspiration à l'édition Bell (Edimbourg, 1782), édition en quatorze tomes, dont le premier contient une vie de Chaucer avec le Discours Préliminaire de Tyrwhitt, et le quatorzième un glossaire, ce qui laisse bien douze volumes de poésies.

Le nom du poète est à deux reprises orthographié *Chancer* dans un article sur Chatterton de la *Biographie nouvelle des Contemporains* (1821-2), mais en somme il n'est pas trop maltraité sous ce rapport par les Français qui le citent. Les

seules variantes que l'on rencontre dans les ouvrages d'une date relativement récente, sont *Chaucher* (George Chaucher, par Goujet, 1755, et George Chaucer, par Niceron, 1736) et *Chancer* : tandis que ' *Gower* ' devient *Goyer* dans un article de la *Revue britannique* (1835) et en 1836 Chateaubriand dans son *Essai sur la littérature anglaise*, consacre un chapitre à ' Chaucer, *Bower* et Barbour.' *Bower* y demeurant *Bower* d'un bout à l'autre.

Après quoi, l'on ne trouve plus guère de symptômes, parmi les critiques de cette catégorie, d'une ignorance complète ou presque complète des œuvres du poète ou de l'époque à laquelle il a vécu. Peu à peu les détails que l'on donne sur lui deviennent plus exacts et plus abondants, avance due en grande partie aux consciencieux travaux de MM. Gomont (1847) et Sandras (1859). Et cependant nous trouvons encore, en 1876, chez un écrivain de la part duquel on pourrait s'attendre à mieux, deux de ces phrases vagues qui dénotent toujours si clairement l'absence d'une connaissance précise du sujet traité. Philarète Chasles, résumant le mouvement littéraire en Angleterre jusqu'à la fin du seizième siècle, parle des ' Contes ' de Chaucer, du poème de Piers Plowman et des Essais de Bacon, comme s'ils représentaient (dans l'ordre que nous reproduisons) les trois seules productions littéraires dignes de remarque entre 1350 et 1600.

Les premières œuvres de talent que l'on rencontre dans la littérature anglaise avant le seizième et pendant le seizième siècle, les bons contes de Chaucer, la vision du laboureur Pierce, la prose concise et piquante de Bacon, portent ce cachet original de la langue et du génie anglais.

Et plus loin il caractérise et définit le style de Chaucer avec non moins de bonheur :

D'époque en époque, chacune des nuances du mouvement intellectuel en Angleterre s'est caractérisée d'une manière nouvelle. Le style de Chaucer n'est pas plus celui de Shakspeare que celui de Walter Scott.

Revenons maintenant à la tâche moins ingrate de retracer

les progrès croissants faits en France par la connaissance et la compréhension des œuvres de Chaucer, et indiquons la nature et les caractères des très intéressantes études écrites sur lui par différents hommes de lettres.

Coïncidence curieuse, nous trouvons en 1813, l'année même de l'article de Suard, un autre document qui prouve que Chaucer venait d'être lu, dans le texte original, par un autre Français. Cette preuve consiste en deux petits volumes de traduction par Dubuc, signes très intéressants du goût toujours plus accentué, que manifestaient les Parisiens pour les auteurs anglais anciens et modernes. Ils sont intitulés *Les deux Grisélidis. Histoires traduites de l'anglois, l'une de Chaucer, et l'autre, de Mlle. Edgeworth*, et ils contiennent une traduction en prose, très fidèle et très soignée, du *Conte du Clerc* (non pas d'après l'adaptation d'Ogle, qui fournit à Miss Edgeworth toutes ses citations, mais d'après le texte même de Chaucer) ; traduction à laquelle fait suite celle du roman de Miss Edgeworth, *A Modern Griselda* (1804). C'est, croyons-nous, la première version faite en français d'aucun fragment de l'œuvre de Chaucer, (si l'on excepte le passage du *Prologue du Pardonneur* cité plus haut) et elle est, somme toute, excellente.[1]

Dubuc explique dans sa préface qu'il a pensé ' que le rapprochement de la Grisélidis moderne et de celle des temps antérieurs pourroit devenir piquant,' et qu'il a ' emprunté

[1] Voici une strophe comme spécimen (*Clerkes Tale*, v. 218-224).

Dieu sait combien peu Grisélidis soupçonnoit
que ces préparatifs ne fussent faits que pour elle ;
occupée à puiser de l'eau à la fontaine voisine,
elle se dépêchoit de terminer sa tâche,
car elle avoit entendu parler de la
solennité du jour, et elle désiroit
jouir de ce spectacle s'il était possible.

[Grisilde of this, god woot, ful innocent,
That for hir shapen was al this array,
To feechen water at a welle is went,
And cometh hoom as sone as ever she may.
For wel she hadde herd seyd, that thilke day
The markis sholde wedde, and, if she mighte
She wolde fayn han seyn som of that sighte.

l'histoire de la plus ancienne à Chaucer, patriarche de la poésie angloise' ; et plus loin il déclare ne pas croire ' qu'on ait jamais rien traduit en français des œuvres de cet auteur, dont le style vieilli n'est pas toujours intelligible pour les Anglois eux-mêmes.' ' Une autre considération,' ajoute-t-il,

> nous a fait préférer le récit de Chaucer à celui de Bocace ; c'est que Mademoiselle Edgeworth, dans sa nouvelle, fait allusion à l'histoire de la Grisélidis ancienne ; elle en cite même un morceau, et ce morceau est tiré de la narration de son compatriote Chaucer, rajeunie, à la vérité, par un poète anglois aussi, nommé Monsieur Ogle, dont le style assez élégant est pourtant diffus, si on le compare à celui de son modèle.

Ce sont là les paroles d'un homme qui a réellement lu le ' modèle ' d'Ogle, et l'ayant lu, a su en apprécier la simplicité et le charme.

Après 1813, le premier écrivain dont on ait une étude sur Chaucer, c'est Chateaubriand. Dans son *Essai sur la Littérature Anglaise*, publié en 1836, se trouve, comme nous l'avons déjà dit, un chapitre sur ' Chaucer, Bower et Barbour,' mais en ce qui concerne Chaucer, l'auteur n'a pas tiré de son sujet tout le parti qu'on eût pu espérer, et il ne montre pas qu'il connaisse aucun de ses écrits sauf les deux poèmes apocryphes de la *Cour d'Amour* et du *Laboureur* (*Le Ploughman*). Cet essai très imparfait suffit toutefois à provoquer l'année suivante (1837) d'intéressantes observations de la part de Villemain, professeur d'éloquence et d'histoire moderne, et plus tard de littérature anglaise, à la Sorbonne. Ces observations prouvent que Chaucer comptait alors en France au moins un admirateur sincère, qui avait lu, ou tout au moins parcouru, ses œuvres. Villemain dit, à propos de l'Essai de Chateaubriand, dans la chronique littéraire du *Journal des Savants* (avril 1837) :

> Nous regrettons que l'illustre auteur (Chateaubriand) n'ait accordé que peu de lignes au vieux poëte Chaucer, et n'ait pas même parlé de sa traduction du *Roman de la Rose*. Poëte lettré et poëte populaire, imitant les Latins, les Italiens, les Français, et ayant au plus haut degré l'*humour* anglaise, le tour d'esprit sérieux et moqueur,

Chaucer méritait une place plus étendue dans cette brillante esquisse des lettres anglaises. Il n'atteste pas moins que Gower la longue rivalité des deux langues, anglaise et française, puisqu'il a fait quelques pièces en vers où il les entremêle par un refrain alternatif. . . .

Sans comparer, comme a fait Dryden, Chaucer à Ovide, sans analyser sa vie et ses ouvrages en deux volumes en-4°, comme a fait Godwin, la critique littéraire aurait beaucoup à dire sur ce vieux *troubadour* anglais, qui parfois a conté comme Bocace, s'est moqué de la chevalerie avant Cervantes ; et qui, fort poétique d'expression dans ses vers un peu rudes et négligés, a donné en même temps à sa langue, les premiers modèles d'une prose régulière et savante. Nous regrettons que l'*Essai* soit laconique sur Chaucer, et se borne presque à le traiter de *courtesan lancastrien, wiclefiste, infidèle à ses convictions, traître à son parti, tantôt banni, tantôt voyageur*. Chaucer n'était ni plus courtisan, ni plus voyageur, ni plus infidèle à ses convictions que notre bon Froissard, qui recevait de si beaux présents des rois d'Angleterre : et la part même qu'il prit aux premiers essais du schisme en Angleterre donne un grand intérêt historique à ses ouvrages.

Il semble bien que ce soit ici l'accent d'un lecteur de Chaucer, quoique tout ce qu'il y est dit de son 'humour' et de sa parodie des poèmes chevaleresques se trouve déjà dans l'*Histoire de la Littérature Anglaise* de Warton, publiée en 1774. Sept ans plus tôt, Villemain avait déjà fait paraître quelques remarques sur Chaucer dans sa *Littérature du Moyen-âge* (1830). Ce dernier livre, qui reproduit des cours intéressants, occupe une place importante dans l'histoire de la critique, car ainsi que nous le dit l'Avertissement, l'auteur a tenté 'pour la première fois dans une chaire publique de France, d'exposer le développement simultané de plusieurs littératures qui sont sorties de la même source.' Villemain y parle de Chaucer avec compétence et discernement, tout en se refusant à le comparer à Dante, Pétrarque ou Boccace, il lui reconnaît cependant 'son mérite, et son tour original.' 'Mais,' continue-t-il, 'il est fort difficile à traduire . . . et j'avoue qu'embarrassé souvent par son vieux style, ses idiotismes, ses allusions, je ne l'ai pas lu tout entier.'

Manifestement il ne l'a pas lu tout entier. Comme l'éditeur

de 1740 du *Dictionnaire* de Moréri, il semble croire que Chaucer a écrit en latin aussi bien qu'en anglais, qu' ' il savait à fond la langue latine et l'écrivait avec goût,' et il revient plusieurs fois sur sa prétendue habitude de mélanger le français et l'anglais dans ses vers, tout en n'avançant qu'un seul exemple à l'appui de cette dernière assertion : le vers de *Fortune* : ' J'ay tout perdu, mon temps et mon labeur.'

En avril 1838, E. J. Delécluze publie un très intéressant article sur Chaucer dans la *Revue française*. Il nous raconte que, parmi les gravures qui ornent sa modeste demeure, ' il en est une dont la composition originale pique vivement la curiosité de ceux qui y ont une fois porté leurs regards.' La gravure dont il s'agit est une reproduction du tableau de Stothard, ' Les Pèlerins de Canterbury.' Delécluze l'ayant décrite, nous dit que pour répondre aux questions de ses amis, qui n'ont pour la plupart jamais entendu parler de Chaucer ni du Pèlerinage de Canterbury, il lui faut toujours expliquer longuement ' la cause et le but de cette étrange réunion.' Et souvent, quoique son explication soit assez étendue, elle est loin cependant de leur paraître suffisante. ' Je pris donc le parti,' poursuit-il, ' pour satisfaire la curiosité des autres et me soulager, il faut bien le dire, de la répétition assez fréquente des mêmes paroles, de traduire le Prologue des *Contes de Canterbury*.' Après quoi vient ce que nous croyons devoir être la première version en français du *Prologue* tout entier.

Elle est en prose, plus simple et meilleure que la traduction en vers du Chevalier de Chatelain (dont nous nous occuperons tout à l'heure), mais s'écarte trop du texte, et parfois aboutit à des contresens, comme on peut s'en rendre compte par la description de la Prieure telle que nous la citons plus bas :—

Parmi nous était aussi une *prieure*. Son sourire était simple et son [p. 37] expression pleine de calme. Le plus grand jurement qu'elle se permît n'était que *par saint Eloi!* On la nommait Madame Eglantine. Douée d'une voix douce, elle chantait on ne peut mieux l'office divin et parlait très correctement le français qu'elle avait appris à l'école de *Strafford at bow* [*sic*], car le français de Paris lui était entièrement

inconnu. Dans cette école, elle avait d'ailleurs contracté les meilleures habitudes, et à table elle ne laissait jamais tomber un morceau de sa bouche, ne salissait jamais ses doigts avec la sauce, ni ne tachait sa bavette. Ses lèvres étaient toujours si bien essuyées que, quand elle avait bu, il ne restait pas la plus petite parcelle de graisse à son verre. Tous ses soins, en un mot, tendaient à la faire paraître à table et partout avec distinction. . . .

' Coy ' y est rendu par ' plein de calme ' et l'on voit qu'un vers difficile a été au-dessus des forces de Delécluze, le vers

Ful semely after hir mete she raughte

qui a tout récemment reçu son interprétation correcte (à ce que nous croyons) dans les notes de la traduction française de 1908.

L'auteur consacre plusieurs pages à la vie et aux œuvres de Chaucer, montrant par la façon dont il décrit séparément chacun des *Contes de Canterbury*, qu'il les a tous lus et appréciés. Il traduit le court *Prologue de Sir Thopas*, une partie du *Prologue du Conte du Clerc* et quelques vers du *Prologue de la Commère de Bath*. Selon lui, de 1240 à 1330, aucun écrivain français ne peut être comparé à Chaucer, ' sous le triple rapport de l'invention, de la science et du style.' ' Chaucer,' conclut-il,

est sans doute une des gloires littéraires de l'Angleterre ; mais, en sa qualité de savant, d'écrivain, de poète de la renaissance, il appartient à la grande famille européenne, et doit être placé au nombre des hommes qui ont le plus activement contribué à rallumer le flambeau des sciences, des lettres et de l'érudition. Le nom de Chaucer le cède, il est vrai, à ceux de Dante et de Pétrarque, mais on peut l'inscrire sur la même ligne que celui de Boccace.

Il semble, nous dit-il, ailleurs,

que ce serait un service à rendre aux personnes qui aiment les lettres . . . que de donner une traduction en français des *Contes de Canterbury*. En faisant un premier essai moi-même sur le Prologue, j'ai eu l'idée d'engager quelques jeunes et studieux littérateurs à se livrer à ce grand travail. Malgré les imperfections qui fourmillent sans doute dans ma traduction, je crois cependant que la verve pétulante avec laquelle le poète Chaucer a tracé les portraits de ses conteurs, éclate avec vivacité, et que cette spirituelle préface fera naître un vif désir de connaître le reste de l'ouvrage.

Malheureusement (car la traduction rimée du Chevalier de Chatelain, en 1855, ne compte guère), soixante-dix ans devaient s'écouler avant que ce vœu fût exaucé, et que les *Contes de Canterbury* fussent rendues accessibles au public français, au moyen d'une traduction érudite et littéraire.

Neuf ans après la publication de cet article, on trouve le *Geoffrey Chaucer* de M. Gomont : [1] c'est la première fois qu'un écrivain français consacre un livre entier au poète. Il est assez malaisé d'en définir les mérites et les défauts : c'est un travail consciencieux, mais qui accuse parfois une absence si totale de compréhension, un tel défaut de sympathie, qu'on se surprend à se demander pour quelle raison il a été entrepris. De *Troïlus et Criseyde*, par exemple, il ne nous est rien dit que ceci : '*Troïle et Cresside*, poème en cinq chants, d'un style généralement obscur. Le mauvais goût et la bizarrerie y dominent.' Ou encore voici l'opinion de Gomont sur les récits différents des pèlerins :

> Exception faite du récit du chevalier qui tient un rang tout à fait hors ligne, les contes enchâssés dans le pèlerinage de Cantorbéry nous semblent l'emporter rarement sur les nouvelles du Décaméron. . . . C'est le mérite littéraire qui seul est en question. Or, sous ce rapport, l'œuvre de Chaucer prête beaucoup plus à la critique que ne le reconnaissent généralement ses compatriotes. Aux yeux d'un juge non prévenu, la plupart de ses contes paraîtront certainement, ou mal choisis, ou d'une narration défectueuse.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples analogues, dénotant tous la même incapacité de comprendre et d'apprécier, mais celui-ci montre mieux peut-être que nul autre ne pourrait le faire à quel point Gomont a méconnu l'âme et l'essence de l'art de Chaucer. Le contraste est grand si l'on compare à cette paresse d'intuition, l'attitude de M. Legouis dans son Introduction aux *Contes de Canterbury* (traduction publiée en 1908).

Et cependant le livre de Gomont marque un pas de fait en avant par la critique chaucérienne française. Nous y trouvons

[1] *Geoffrey Chaucer, poète anglais du* XIV^e^ *siècle. Analyses et fragments.* Par H. Gomont, Paris, 1847. Voir plus bas pp. 335-341.

pour la première fois un aperçu général et complet de l'œuvre du poète, avec de longues citations extraites de ses poésies, en français, plus une traduction en prose du *Conte du Chevalier* tout entier.

Dans un article de la *Revue Britannique* sur la poésie humoristique (juillet 1850), une étude sur Chaucer par E. Forgues occupe plusieurs pages ; il y est parlé du Prologue surtout, en termes fort élogieux. La note suivante y est ajoutée par le rédacteur du journal, Amédée Pichot, qui en 1825, avait publié trois volumes sur son *Voyage Historique et Littéraire en Angleterre et en Écosse.*

> Le prologue des *Contes de Canterbury* est, à notre avis, un vrai chef-d'œuvre. Traduit plusieurs fois ; il l'a été par le rédacteur de cet article, il y a quelques années, ce qu'il rappelle uniquement pour attester la sincérité de son admiration.

La traduction dont il s'agit n'a apparemment jamais été imprimée, car nous n'avons pu en trouver aucune trace. Après Gomont vient le Chevalier de Chatelain ; il est au moins douteux que le prestige de Chaucer en France ait beaucoup gagné à cette attention d'un écrivain excentrique et sans style. Il traduit en 1855 *la Feuille et la Fleur*, qu'il regarde naturellement comme authentique, et dans un assez court avant-propos, il compare Chaucer à Clément Marot—comme Feller—et s'étend sur le charme de son ' vieux langage.' Cette publication doit avoir eu un certain succès, car de 1857-1860 Chatelain fit paraître une traduction complète des *Contes de Canterbury* en vers français, y compris *Mélibée* et le *Conte du Prêtre.* Il n'y a pas grand'chose à en dire, sinon que l'allure quelque peu cahin-caha de ses vers ne saurait donner aucune idée de Chaucer ni de la perfection de son art à quelqu'un qui ne les connaîtrait pas. Sévère, mais juste, la réflexion de M. Gausseron (écrite en 1887) : ' l'essai de traduction des *Contes de Canterbury* par le Chevalier de Chatelain ne permet pas de dire que nous en possédions une version française.' On peut seulement dire que Chatelain semble avoir réellement apprécié et bien compris Chaucer, et

qu'il entreprit par pur amour de l'art une tâche, qu'un homme seul ne pouvait espérer mener à bout, avec le soin et l'exactitude indispensables pour que le résultat eût quelque valeur.

En 1859 parut la consciencieuse Étude de M. Sandras sur *Chaucer considéré comme imitateur des Trouvères*. C'est un travail remarquable, au cours duquel les sources françaises auxquelles a puisé Chaucer sont recherchées pour la première fois, et la part faite de ce qu'il doit aux poètes français. Aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui une partie de cette étude peut sembler superficielle, çà et là des assertions peuvent paraître avancées bien hâtivement et bien à la légère, et un spécialiste en la matière pourrait sans doute y faire nombre d'additions et de remaniements ; malgré tout, il y a cinquante ans, c'était de l'excellente besogne, faite par un pionnier de l'érudition. Examinant chacun des poèmes en détail, Sandras indique l'influence énorme exercée sur Chaucer par les deux parties du *Roman de la Rose*, et il prouve que c'est à l'école de Guillaume de Lorris que s'est formé le goût du poète anglais, tout comme c'est à l'école de Jean de Meung ' que s'est façonné son esprit.' La place nous manque ici pour donner de ce livre un compte rendu critique détaillé, répétons seulement qu'il faut y voir une contribution fort importante à la science chaucérienne, et qu'il n'y a rien à retrancher à ce qu'en a dit le Docteur Furnivall, en 1869 : ' depuis la publication du Discours d'Introduction aux *Contes de Canterbury* de Tyrwhitt, il n'a paru sur le compte des sources des ouvrages de Chaucer aucun livre aussi neuf et aussi fécond que l'Étude de M. Sandras.' [1]

Passons maintenant à Taine. Dès 1856, il fait paraître un long article sur Chaucer dans la *Revue de l'Instruction publique* ; en 1862, il fournit quatre articles sur le poète au *Journal des Débats*, et tous ces articles se trouvent refondus dans l'étude

[1] Voir le petit avant-propos du Docteur Furnivall à la critique du professeur Ebert dans *Essays on Chaucer*, Chaucer Society, 1869. Pour des critiques du livre de Sandras, voir cette revue d'Ebert ; F. J. Furnivall, *Trial Forewords to . . . Chaucer's Minor Poems*, 1871, pp. 43-53, et *Athenaeum*, Aug. 3, 1872, p. 147.

sérieuse, qu'il lui consacre dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, dont le premier volume date de 1863. Ce livre marque une ère nouvelle de l'évolution de l'histoire et de la critique des lettres anglaises en France : et pour la première fois, une plume française trace un tableau complet et brillant de la littérature anglaise.

Taine place Chaucer dans son cadre jusqu'à un certain point, et indique comment il fut plus particulièrement l'enfant du moyen âge. Nous trouvons enfin ici un écrivain français qui apprécie sans réserves *Troïlus et Criseyde* ; et Taine part de ce poème pour établir de nombreux rapprochements entre le caractère du génie de Chaucer et l'esprit français—esprit qui se fait sentir dans ses traits satiriques contre le mariage et le clergé, sa raillerie sans amertume et sans fiel, comme sans effort et sans véhémence, et surtout dans son attitude envers l'amour.

S'il est exalté, il est outre cela gracieux, poli, plein de mièvreries, de demi-moqueries, de fines gaietés sensuelles, un peu bavard, tel que les Français l'ont toujours fait. . . . La pente du caractère français fait de l'amour, non une passion, mais un joli festin, arrangé avec goût, où le service est élégant, la chère fine, l'argenterie brillante, les deux convives parés, dispos, ingénieux à se prévenir, à se plaire, à s'égayer et s'en aller. Certainement dans Chaucer, à côté des tirades sentimentales, cette autre veine coule, toute mondaine. . . . Non seulement il est gai, mais il est moqueur d'un bout à l'autre du récit [de *Troïlus et Criseyde*], il voit clair à travers les subterfuges de la pudeur féminine ; il en rit malicieusement et sait bien ce qu'il y a derrière ; il a l'air de nous dire, un doigt sur les lèvres : 'chut!' 'laissez couler les grands mots, vous serez édifié tout à l'heure.'

Enfin Taine montre en quoi Chaucer est Anglais et original ; il note que ses personnages agissent, et fait remarquer l'importance du progrès accompli de ce fait.

Pour la première fois, chez Chaucer, comme chez Van Eyck, le personnage prend un relief . . . il n'est plus un fantôme sans substance, on devine son passé, on voit venir son action. [Dans ses portraits des pèlerins] voici donc la réflexion qui commence à poindre, et aussi le grand art. Chaucer ne s'amuse plus, il étudie ; il cesse de babiller ; il pense ; il ne s'abandonne plus à la facilité de l'improvisation coulante ; il combine. . . .

On est sur le bord de la pensée indépendante et de la découverte féconde. Chaucer y est. A cent cinquante ans de distance, il touche aux poètes d'Élisabeth par sa galerie de peintures, et aux réformateurs du seizième siècle par son portrait du bon curé.

Après le livre de Taine le nombre de comptes rendus, critiques, allusions, etc., qui ont trait à Chaucer va toujours augmentant, et les histoires littéraires se multiplient. Signalons diverses notices par Ampère (1867), Émile Chasles (1877), J. J. Jusserand (1878), Léon Boucher (1882), Augustin Filon et Émile Montégut (1883). Plus détaillée qu'aucun de ces résumés est l'*Etude sur la langue anglaise au quatorzième siècle* de M. Adrien Baret (1883), ouvrage qui traite assez longuement de la vie de Chaucer, de sa langue, de sa versification et de son génie. Dans la partie biographique il est dit que Chaucer naquit en 1328, quoique la découverte de Mr. Bond en 1873 eut rendu cette date impossible, celle de 1340 lui étant généralement substituée ; M. Baret semble aussi croire à l'authenticité du *Testament de l'Amour*, mais ces deux points mis à part, il ne dit rien que de parfaitement exact. Intéressantes, ses remarques sur la variété du style de Chaucer, non moins que les exemples qu'il en donne. Nous croyons aussi que M. Baret est le premier à avoir attiré plus spécialement l'attention sur l'emploi constant chez Chaucer de mots anglo-saxons lorsque ce sont des gens du peuple qui parlent (comme dans le *Conte du Meunier*), contrastant avec le grand nombre de mots français dont se servent nobles et clercs (le Clerc d'Oxford, par exemple dans son Prologue, ou le poète lui-même dans le *Temple de la Gloire*).

En 1889, nouvelle tentative faite pour traduire les *Contes de Canterbury* (en prose cette fois) et nouvel échec. Il parut dans la nouvelle bibliothèque populaire, une petite brochure (du prix de 10 c.) : *Contes de Canterbury, traduits pour la première fois en français, avec étude biographique et littéraire*, par Charles Simond. Le titre induit en erreur, le Prologue seul ayant été traduit avec les Contes de Constance et de Grisélidis, et les choses paraissent en être restées là.

M. Jusserand, auteur de tant d'ouvrages intéressants et précieux sur l'Angleterre et les Anglais, a publié sa première étude de quelque importance sur Chaucer dans la *Revue des Deux Mondes* en 1893. L'article fut inséré l'année suivante dans son *Histoire littéraire du peuple anglais*, où nous trouvons une biographie de Chaucer plus longue et un examen plus minutieux de ses œuvres, avec une critique détaillée du *Temple de la Gloire*, de *Troïlus*, et des *Contes de Canterbury*. Son pouvoir descriptif, son humour, sa sympathie universelle pour les hommes de toutes conditions, son impartialité, sont tous mis en relief et dépeints avec infiniment de charme, comme ils le sont plus brièvement dans l'*Histoire Abrégée de la littérature anglaise* (1896). Nous ne pouvons que signaler en passant une jolie étude sur le rôle de la nature dans Chaucer, insérée par M. Léon Morel dans son livre sur *James Thomson* (1895).

L'année 1908 nous amène au plus récent et au plus important hommage que la France ait jusqu'ici rendu au génie de Chaucer. Nous voulons parler de la traduction des *Contes de Canterbury* en prose française par un groupe de professeurs d'anglais. Très fidèle et scrupuleusement exacte, elle serre le texte de si près qu'elle correspond vers pour vers, pour ainsi dire, à l'édition Skeat. Trois des Contes (ceux de l'Intendant, du Marinier et de la Prieure), et le *Prologue de la Commère de Bath* ont été mis en vers blancs par MM. Derocquigny et Koszul. Leurs poèmes gardent dans une certaine mesure l'aisance alerte et piquante de l'original, à cause du mouvement et du rythme des vers. Mais tous les autres sont en prose ; et quant à l'effet de cette prose sur une oreille française, il est impossible pour les étrangers de s'en rendre compte, mais il nous semble, autant que nous pouvons en juger, que c'en est fait de beaucoup de la grâce, et de toute la musique de Chaucer. Toutefois, si c'est une déception pour les amateurs de poésie, il doit être infiniment précieux, pour tous ceux qui étudient l'anglais, de pouvoir recourir à une version complète et rigoureusement fidèle de ce grand poème. Ceci posé, nous ne pouvons néanmoins nous

empêcher de regretter qu'il n'ait pas été possible de rendre tout au moins le Prologue (d'ailleurs admirablement traduit par M. Cazamian), en vers français qui auraient conservé quelque chose de la grâce ailée et du rythme chaucériens ; et le délicieux fragment de *Sir Thopas* ainsi traduit par M. Legouis n'est pas fait pour diminuer nos regrets (fragment, 5 strophes, qu'il donne en note). Nous y retrouvons, nous semble-t-il, exactement le mouvement et l'allure du vers de Chaucer (dans son espèce de parodie des ballades de chevalerie) ainsi que son humour, sa finesse et son charme.

Oyez seigneurs, prêtez l'oreille,
Si vous diroi-je grand'merveille,
Histoire de renom,
D'un chevalier bel et courtois
Dans la bataille et les tournois ;
Sire Topaze a nom.

Sur terre étrange il vint au monde,
En Flandre, outre la mer profonde ;
Popering est le lieu ;
Son père estoit homme d'honneur
Et de tout le pays seigneur
Par la grâce de Dieu.

Si grandit-il en preux varlet ;
Sa face est blanche comme lait,
Sa bouche est de coral ;
Son teint semble écarlate en graine,
Et, tenez la chose certaine,
Son nez n'a pas d'égal.

Quel dommage, qu'il n'y en ait pas plus long ! C'est l'essence même de Chaucer, esprit, forme, style, et c'est la seule fois que nous ayons vu tout cela passer de l'original dans une version en langue étrangère.

Les *Contes de Canterbury* en français ont été accueillis avec empressement et admiration des deux côtés de la Manche, comme le montrent par exemple les deux articles de M. Émile Gebhart (*Gaulois* du 23 avril 1907, et *Débats* du 11 mai 1908),

un article dans la *Revue Bleue* (du 23 janvier 1909) par M. Lucien Maury, et les comptes rendus critiques de l'*Academy* (du 25 janvier, 1908), ou du *Times Literary Supplement* (du 14 août, 1908). L'intéressante et suggestive Introduction dont M. Legouis a fait précéder le volume montre combien parfaitement un Français de nos jours peut comprendre et apprécier Chaucer. Il y fait ressortir l'importance de la modification essentielle apportée par Chaucer à l'art de conter, son triomphe : l'intérêt qui ne se concentre plus sur l'intrigue du conte, mais se tourne vers le caractère du conteur. D'abord Chaucer choisit, par une inspiration géniale, une compagnie de pèlerins pour en faire ses interprètes, obtenant du coup une variété de ton et de mœurs jusqu'alors inconnue ; puis dans les contes qu'il leur fait narrer, tandis que Boccace ' ne dépasse guère le tableau des mœurs, Chaucer s'avance progressivement vers l'étude des caractères. . . . C'est à ce point, que chez lui l'intrigue, l'anecdote initiale, qui fut le tout du fabliau et qui reste le principal dans Boccace, passe à l'arrière-plan, s'efface, n'est plus guère qu'un prétexte.'

Et c'est ainsi que l'on trouve dans Chaucer un commencement de sympathie même pour ceux que l'on dupe et que l'on bafoue, chose qui n'a aucune place chez les vieux conteurs de fabliaux. C'est le cas, par exemple, dans le *Conte du Marchand*, où nous nous trouvons en présence non plus de la comédie simple, mais de quelque chose à la fois de plus humain et de plus complexe, ' le drame sans parti pris exclusif, oscillant entre le rire et la pitié.' On découvre donc dans l'œuvre de Chaucer les premières indications d'une nouvelle attitude envers la vie, ainsi que les germes de nouvelles formes artistiques—qui ne naîtront que plus tard—le drame moderne, le roman moderne.

Avec cette dernière et incontestable preuve donnée par la France de son admiration croissante pour Chaucer, et de la connaissance intime de son génie que possède, parmi les Français, une élite, notre étude touche à son terme.[1]

[1] Au moment où cette étude est sous presse, nous apprenons avec plaisir qu'un livre de M. Legouis sur *Geoffroy Chaucer* vient de paraître dans la collection des *Grands Écrivains Étrangers* (Paris, Bloud, 1910).

Aujourd'hui, nous nous rendons compte que Chaucer joue un rôle important et intéressant dans l'histoire du développement des littératures européennes. Appartenant encore au Moyen Age, debout sur le seuil du monde moderne, il a de l'ancien et du nouveau tour d'esprit, il réunit, de façon assez curieuse, plusieurs des caractéristiques du passé et de l'avenir. Plus qu'aucun autre écrivain isolé, il contribue à rejoindre à travers l'abîme qui les sépare, les *Mille et une Nuits* ou le *Décaméron* d'une part, de l'autre les comédies de Shakespeare ou de Molière, les romans de Balzac ou de Meredith. Cela étant, son œuvre et sa renommée doivent exciter mieux qu'un intérêt purement local, exclusivement borné à ses compatriotes. A mesure que les siècles passent, et que l'érudition s'étend, les différences ou les changements des langues perdent chaque jour de leur importance en tant que barrières. Et c'est pourquoi nous voyons le nombre des lecteurs de Chaucer s'accroître au lieu de diminuer, nous voyons le poète devenir de plus en plus connu, de mieux en mieux compris et aimé, non-seulement dans sa patrie, mais aussi dans cet autre pays d'outre-mer, à la littérature duquel il dut tant, et dont le génie a laissé sur son œuvre une si profonde empreinte.

APPENDICES

APPENDICE I.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE CHAUCER. 1477-1910.

La liste suivante ne comprend que les reproductions imprimées du texte original; nous ne donnons pas les modernisations.

Œuvres Séparées.

(1) 1477-8. *Parlement of Foules, Gentilesse, Truth, Fortune, Envoy to Scogan.* Sans page de titre, date, ni lieu de publication.

Imprimé par William Caxton, imparfait, deux exemplaires seulement de connus, au Musée Britannique, et à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Voyez la description que donne Mr. Bradshaw de l'exemplaire de Cambridge dans 'Trial Forewords to Parallel Text of Chaucer's minor poems,' ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society (1871), pp. 116-18. Voyez aussi 'Life of Caxton,' par William Blades, 1861-3, vol. ii, pp. 61-3; 'Index to early Printed Books,' par R. Proctor, 1898, etc., No. 9629. 'Gentilesse,' s'y trouve comme faisant partie de 'Scogan's Moral ballad' [*c.* 1407]. L'exemplaire mentionné par Blades et par d'autres bibliographes comme étant à la 'Grammar School' de St. Albans, est celui qui se trouve actuellement au Mus. Brit.

(2) 1477-8. *Anelida and Arcite, compleynt of chaucer vnto his empty purse.* Sans page de titre, date, ni lieu de publication. (La 'Cambridge University Press' en a fait paraître une réimpression fac-simile, en 1905.)

Imprimé par William Caxton, unique, petit in-4°, à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Voyez en la description dans 'Trial Forewords to Parallel Text of Chaucer's minor poems,' ed. F. J. Furnivall [1871], Chaucer Society, p. 118. Voyez aussi 'Life of Caxton,' par W. Blades, 1861-3, vol. ii, pp. 64-6.

(3) 1477-8. *Canterbury Tales.* Sans page de titre ni souscr. typ., imprimé par William Caxton.

Deux exemplaires au Mus. Brit., et il s'en trouve d'autres

dans diverses bibliothèques. Décrit par William Blades ' Life of Caxton,' 1861-3, vol. ii, pp. 45-7, et par R. Proctor ' Index to early Printed Books,' 1898, etc., No. 9626.

(4) [*avant* 1479.] *Boethius de consolacione Philosophie . . .* [souscr. typ.]. *Geffrey Chaucer hath translated . . . I William Caxton have done my devoir to enprinte it.* Ni date ni lieu de publication.

Décrit par William Blades, ' Life of Caxton,' 1861-3, vol. ii, pp. 66-71, et par R. Proctor, ' Index to early Printed Books,' 1898, etc., No. 9630.

(5) [*c.* 1483. *Troylus and Creseyde*] *. . . here endith Troylus as touchyng Cresede. Explicit par Caxton.* Ni titre ni date.

Décrit par William Blades ' Life of Caxton,' 1861-3, vol. ii, pp. 169-70 ; et par R. Proctor ' Index to early printed books,' 1898, etc., No. 9664.

(6) [*c.* 1483.] *The Book of Fame made by Gefferey Chaucer.* Sans titre, ce qui précède n'est que le commencement du texte, sign. a ij. [souscr. typ.]. *Emprynted by wylliam Caxton.* Ni date ni lieu de publication.

Décrit par William Blades, ' Life of Caxton,' 1861-3, vol. ii, pp. 165-7 ; et par R. Proctor ' Index to early printed books,' 1898, No. 9662.

(7) [*c.* 1483.] *Canterbury Tales . . .* Sans pagination, titre ni date. Imprimé par William Caxton, 2e édition.

Décrit par William Blades ' Life of Caxton,' 1861-3, vol. ii, pp. 162-4, et par R. Proctor ' Index to early printed books,' 1898, etc., No. 9661.

(8) [*c.* 1492.] *The boke of the tales of Canterburie . . . by W. Caxton.* Imprimé par R. Pynson.

Voyez ' Index to early printed books ' par R. Proctor, 1898, etc., No. 9780.

(9) 1498. *The boke of Chaucer named Caunterbury tales,* sign. ∴ iii *verso.* [souscr. typ.]. *Here endyth the boke of the tales of Caunterbury Compiled by Geffray Chaucer / of whoos Soule Criste haue mercy. Emprynted at Westmestre by Wynkin de Word þe yere of our lord.* MCCCCIxxxxviii.

Voyez ' Index to early printed books ' par R. Proctor, 1898, etc., No. 9710. L'édition des Canterbury Tales attribuée à

Wynkyn de Worde, 1495, par Ritson (Bibliographia Poetica, p. 20), Lowndes, Ames, Tyrwhitt et d'autres, n'a probablement jamais existé ; l'erreur provient d'une faute d'impression dans Ames, lequel suit Bagford. Voyez 'Chaucer, a bibliographical manual,' by E. P. Hammond, N. York, 1908, pp. 203, 543.

(10) [1499-1502.] *The Loue and Complayntes bytwene Mars and Venus . . . Here foloweth the counceyll of chaucer touchyng Maryag. . . . Thys in prytnyde in Westmoster inkyng strete. Per me Julianus Notarii.*

L'unique exemplaire qui existe se trouve à la Britwell library.

(11) 1517. *The noble and amerous au[n]cyent hystory of Troylus and Cresyde in the tyme of the syege of Troye . . . Co[m]pyled by Gefraye Chaucer . . .* [imprimé par Wynkyn de Worde. Mus. Brit. et bib. de l'Univ. de Camb.].

(12) 1530. *Here foloweth the Assemble of foules . . . compyled by the preclared and famous Clerke Gefray Chaucer Imprynted in london . . . by me Wynkyn de Worde*, 1530.

Exemplaire unique (?) à la Britwell Library. On trouvera des détails sur ce livre dans les 'Typographical Antiquities,' par Ames, ed. T. F. Dibdin, 1810-12, vol. ii, pp. 278-80.

Œuvres Réunies.

(1) 1526. [*Works of Chaucer and Others, Printed by R. Pynson.*] Caractères gothiques. Le livre, sans page de titre, est en trois parties, probablement destinées à être vendues séparément.

[Partie I.] *Here beginneth the boke of Troylus and Creseyde newly printed by a trewe copye* (1a souscr. typ. sign. K. vi, donne seulement le nom de l'imprimeur Pynson).

[Partie II.] *Here begynneth the boke of Fame made by Gefray Chaucer : with dyuers other of his workes*, sign. a i [souscr. typ.] sign. ciij.

The assemble of Foules, sign c iiij.

[Les morceaux qui ne sont pas de Chaucer sont en petites capitales.] LA BELL DAME SAUNS MERCY (par Richard Ros), sign. d ij *v* [souscr. typ.] e iij *v*.

Ecce bonum consilium Galfredi Chaucer Contra fortunam, sign. e iiij.

MORALL PROUERBES OF CHRISTYNE, sign. e iiij.
THE COMPLAYNT OF MARY MAGDALEYNE, sign. e v-f iii *verso*.
THE LETTER OF DYDO TO ENEAS, sign. f iv-f v.
PROUERBES OF LYDGATE [' I counsayle whatsoever thou be '], sign. f vv-f vi.

[Partie III.] *Here begynneth the boke of Canterbury Tales dilygently and truely corrected and newly printed*, sign. a i [souscr. typ.], sign. y iii *v*.

Première tentative faite pour rassembler les œuvres complètes de Chaucer. C'est Pynson, qui le premier donna l'exemple de publier avec les œuvres de Chaucer celles de divers auteurs. Voyez p. xv de l'introduction de Skeat à 'The Works of Chaucer and others' (réimpression fac-simile de l'édition Thynne), publiée par A. Moring et H. Frowde, 1905.

(2) 1532. *The workes of Geffray Chaucer newly printed, with dyuers workes whiche were neuer in print before.* [Caractères gothiques, ed. par William Thynne. souscr. typ.] *Thus endeth the workes of Geffray Chaucer. Printed at London . . . T. Godfray . . .* 1532.

La dédicace adressée à Henri VIII, sign. A ij-A iij, est de Sir Brian Tuke (voir p. 175 plus haut). Sur la dernière page, fol. ccclxxxiii, est l'épitaphe de Chaucer par Surigo. Le professeur Skeat a démontré (Chaucerian and other Pieces, Oxford, 1897, p. ix) que si on lit le titre du livre de Thynne comme il doit être lu, on verra qu'il ne veut nullement dire que les morceaux contenus dans le recueil soient tous de Chaucer. Il faut lire : 'The Workes of . . . Chaucer . . . with dyuers workes (*par divers auteurs*) whiche were neuer in print before.' D'où il ressort que Thynne se proposait tout simplement d'imprimer un recueil d'œuvres par Chaucer *et par d'autres écrivains* ; c'est Stowe qui, dans son édition de 1561, a changé le titre de façon à attribuer à Chaucer tout le contenu du volume.

En plus de ces ouvrages d'autres auteurs (voyez pp. 273-74 plus bas), Thynne imprima six morceaux inédits qui étaient bien de Chaucer : Rom. of the Rose, vers 1-1705 ; Legend of Good Women; Book of the Duchess ; Complaint to Pity ; Lack of Steadfastness et Astrolabe. On trouvera des détails sur cette édition et sur les poèmes qu'elle renferme, aussi bien que sur les éditions ultérieures, dans les Œuvres Complètes de Chaucer, ed. W. W. Skeat, 1894, vol. i, pp. 28 et suivantes, et dans l'introduction, par Skeat, à une

réimpression fac-simile de cette édition, publiée par A. Moring et H. Frowde, 1905.

Pour la liste détaillée des éditions de Chaucer qui se sont succédées depuis Pynson, 1526, jusqu'en 1906, voyez 'Chaucer, a bibliographical manual,' par E. P. Hammond, N. York, 1908, pp. 114-149.

Nous donnons ici, à titre consultatif, la liste des divers poèmes qui ont été à tort attribués à Chaucer et imprimés comme étant de lui dans les vieilles éditions in folio. Pour plus de détails nous renvoyons le lecteur au 'Chaucer Canon' de Skeat, 1900, pp. 94-148, et à 'Chaucer, a bibliographical manual,' par E. P. Hammond, N. York, 1908, pp. 406-63. Il est possible que les Nos. 21 et 24 n'aient jamais été formellement attribués à Chaucer, mais le professeur Skeat estime qu'il est difficile de se prononcer là-dessus avec certitude. Quoi qu'il en soit, ils se sont certainement trouvés compris dans les œuvres de Chaucer. On peut en dire autant du No. 5. Voyez dans 'Chaucer,' par E. P. Hammond, pp. 51-69, un exposé admirablement net de la situation actuelle en ce qui concerne le canon de Chaucer.

Poèmes apocryphes imprimés par Pynson, 1526.

1. La Belle Dame sans Mercy (par Richard Ros ; réimprimé par Thynne).
2. Morall proverbs (par Richard Ros).
3. The complaint of Mary Magdaleyn (réimprimé par Thynne. Pour la recherche de l'auteur, voyez l'introduction de Skeat aux 'Works of Chaucer and others,' pp. xl-xli).
4. The letter of Dydo to Eneas.
5. Proverbes of Lydgate.

Poèmes imprimés pour la première fois par Thynne (dans *les 'Collected Works'*), 1532.

6. Eight Goodly Questions (par Lydgate ?).
7. Balades : to King Henry v. and to the Knights of the Garter (par Hoccleve).
8. Three sayings (14 vers).
9. The Romaunt of the Rose, vers 1706 jusqu'à la fin
10. The Testament of Creseyde (par Henryson).
11. A Goodly Balade : 'Mother of Norture.'
12. The Flower of Courtesy (par Lydgate).
13. The Assembly of Ladies (par une femme).
14. The Complaint of the Black Knight (par Lydgate).

15. A Praise of Women : ' Al tho the lyste of women euyl to speke ' (par Lydgate ?).
16. The Testament of Love (par Thomas Usk).
17. The Remedy of Love.
18. The Letter of Cupid (par Hoccleve).
19. A commendation of Our Lady (par Lydgate).
20. To my Soverayn Lady (par Lydgate).
21. To King Henry IV (par Gower).
22. The Cuckoo and the Nightingale (par Clanvowe).
23. Envoy to Alison.
24. A Moral Balade (par Scogan).
25. Go forth King (par Lydgate ?).
26. Balade of Good Counsel (par Lydgate).

Seconde édition Thynne, 1542.

27. The Plowman's Tale.

Imprimés pour la première fois par Stowe, 1561.

28. A Saying of Dan John (par Lydgate).
29. Yet of the same (par Lydgate).
30. Balade de Bon Consail : ' If it befall.'
31. A Balade which Chaucer made in the praise or rather dispraise of women for their doubleness (par Lydgate).
32. The Craft of Lovers.
33. A Balade : ' Of their nature they greatly them delite.'
34. The Ten Commandments of Love.
35. The Nine Worthy Ladies.
36. A Virelai.
37. A Balade : ' In the Season of Feuerere.'
38. A Balade : ' O Mercifull and merciable.'
39. Mercury, Pallas, Venus, Minerva, and Paris.
40. A Balade pleasaunt : ' I haue a Ladie.'
41. A Balade : ' O Mossy Quince.'
42. A Balade, warning men to beware of deceitful women (par Lydgate ?).
43. A Balade on Chastity.
44. The Court of Love.

Imprimés pour la première fois par Speght, 1598.

45. Chaucer's Dream ; ou, The Isle of Ladies.
46. The Flower and the Leaf (par une femme).

Seconde édition Speght, 1602.

47. Jack Upland (en prose).

Comptés et imprimés parmi les œuvres de Chaucer pour la première fois par Urry, 1721.

48. The Cook's Tale of Gamelyn.
49. The Pardoner and Tapster, and The Second Merchant's Tale or Tale of Beryn.

(3) 1542. *Workes of Geffray Chaucer* [Caractères gothiques, ed. W. Thynne, 2e édition]. W. Bonham, 1542.

Cette seconde édition du Chaucer de Thynne porte différents noms d'imprimeurs, comme Toye, Kele, Petit, Bonham, Reynes, etc., ce qui l'a fait souvent confondre avec la réimpression non datée (voyez plus bas No. 4) mais c'est une édition bien distincte de celle-ci et plus rare.

(4) [1545 ou 1550 ?]. *The Workes of Geffray Chaucer* . . . Wyllym Bonham.

Réimpression de la seconde édition de Thynne (1542), dans laquelle le Conte du Laboureur (Plowman's Tale) a été inséré avant celui du Prêtre (Parson's Tale). D'autres exemplaires de cette édition ont à la souscr. typ. d'autres noms d'imprimeurs : Robart Toye, Rycharde Kele, ou Thomas Petit.

(5) 1561. *The workes of Geffrey Chaucer, newly printed, with diuers addicions, whiche were neuer in print before : With the siege and destruccion of the worthy Citee of Thebes, compiled by Ihon Lidgate, Monke of Berie. As in the table more plainly doeth appere*, 1561. [Caractères gothiques. Généralement connue sous le nom de l'édition Stowe.]

Cette édition est en partie une réimpression de celle de Thynne (1532), le reste consiste de matières nouvelles ajoutées par John Stowe. Elle a paru en deux fois avec des pages de titres différentes, l'une avec gravures sur bois au Prologue des 'Contes de Canterbury' l'autre sans gravures. Consultez pour plus de détails, 'Chaucer's Works,' ed. W. W. Skeat, 1894, vol. i, pp. 31-43 ; voyez aussi E. P. Hammond 'Chaucer, a bibliographical manual, N. York, 1908, pp. 119-122.

(6) 1598. *The Workes of our Antient and lerned English Poet Geffrey Chaucer, newly printed* [ed. Thomas Speght, caractères gothiques]. Londini, Impensis Geo. Bishop, anno 1598.

D'autres pages de titres portent 'London Printed by Adam Islip, at the charges of Bonham Norton, Anno 1598' ; ou

'London Printed by Adam Islip at the charges of Thomas Wight, Anno. 1598.'

Cette édition, assez complète et très soigneusement préparée, comprend en outre un nombre considérable d'annotations et de remarques critiques, comme le montre la liste suivante de chapitres et de paragraphes au commencement et à la fin du volume :

(sur la page de titre) :

In this impression you shall find these Additions :

1. His Portraiture and Progenie showed.
2. His Life collected.
3. Arguments to euery Book gathered.
4. Old and obscure Words explaned.
5. Authors by him cited, declared.
6. Difficulties opened.
7. Two Bookes of his neuer before printed.

Londoni, Impensis Geor. Bishop : Anno 1598.

(Dedicace) To . . . Sir Robert Cecil, sign. a ij.

To the Readers, sign. a ii *verso*, a iii.

F. B. (Francis Beaumont) to his very louing friend T. S. sign. a iii *verso*-a v.

The Reader to Geffrey Chaucer, sign. a v *verso*.

(Portrait de Chaucer d'après Occleve), sign. a vi.

The Life of ovr learned English Poet, Geffray Chaucer, sign. b i-c iii *verso*.

Arguments to euery Tale and Booke, sign. c iii-c vi *verso*.

The Epistle of William Thinne to King Henry the eight, sign. ¶ i-¶ ii.

A Table of all the names of the workes, contained in this volume, sign. A ii *verso*-A iii *verso*.

(à la fin du volume) :

The old and obscure words of Chaucer explaned, sign. Aaaa i-Bbbb ii.

The French in Chaucer translated, sign. Bbbb i *verso*-Bbbb ii.

Most of the Authours cited by G. Chaucer in his workes, by name declared, sign Bbbb ii et *verso*.

Corrections of some faults and Annotations vpon some places, sign. Bbbb iij-vij *verso*.

(Pour une réimpression complète de la 'Life of Chaucer,' par Speght, voyez *Chaucer, a bibliographical manual*, par E. P. Hammond, N. York, 1908, pp. 19-35.)

(7) 1602. *The Workes of ovr Ancient and learned English Poet Geffrey Chavcer*, newly Printed (seconde édition, par T. Speght, caractères gothiques) . . . London, Printed by Adam Islip, 1602.

(La liste suivante est sur la page de titre.)

To that which was done in the former Impression (1598) thus much is now added :

1. In the life of Chaucer many things inserted.
2. The whole worke by olde Copies reformed.
3. Sentences and Prouerbes noted.
4. The Signification of the old and obscure words prooued : also Caracters shewing from what Tongue or Dialect they be deriued.
5. The Latine and French, not Englished by Chaucer, translated.
6. The Treatise called *Iacke Vpland* against Friers : and Chaucers A.B.C. called *La Priere de nostre Dame* at this Impression added.

¶ London, Printed by Adam Islip, . . . 1602.

(Additions que l'on rencontre pour la première fois dans cette édition, la deuxième) :

(Nouvelle Dédicace) To . . . Sir Robert Cecil, sign. a iii.

(Avertissement nouveau et distinct du premier)

To the Readers, sign. a iii *verso*-a iv.

Vpon the picture of Chaucer, (signé) Fran. Thynn. (des vers, voir *Chaucer Allusions*, p. 170), sign. b j.

(Strophe) Of the Animadversions vpon Chaucer. (anonyme) sign. b j.

(Distique sur une seconde page de titre) sign. ciij *verso*.

(Les titres de ' la Bourse ' (Purse) et de son envoi ont été remaniés, et donnent pour nom de leur auteur Occleve au lieu de Chaucer, contrairement à l'édition de 1598.)

Th. Occleue to his empty purse, fol. 320.

Occleue vnto the King, fol. 320 *verso*.

Chaucer's A.B.C. (imprimé pour la première fois.) fol. 347.

Jack Vpland (pièce apocryphe) fol. 348.

(Voyez l'abrégé des changements qui ont été faits à la Vie de de Chaucer dans cette seconde édition ; *Chaucer, a bibliographical manual*, par E. P. Hammond, N. York, 1908, pp. 35, 36 ; et pour un compte rendu des autres divergences entre les deux éditions, voyez *ibid.*, p. 126.)

(8) 1687. *The Works of our Ancient, Learned & Excellent English Poet, Jeffrey Chaucer : As they have lately been Compar'd with the best Manuscripts ; and several things added, never before in Print. To which is adjoyn'd, The Story of the Siege of Thebes, By John Lidgate, Monk of Bury. Together with the Life of Chaucer, Shewing His Countrey, Parentage, Education, Marriage, Children, Revenues, Service, Reward, Friends, Books, Death. Also a Table, wherein the old and Obscure Words in Chaucer are explained, and such words (which are many) that either are, by Nature or Derivation, Arabick, Greek, Latine, Italian, French, Dutch, or Saxon, mark'd with particular Notes for the better understanding their Original.* London, Printed in the Year MDCLxxxvii. [Caractères gothiques.]

Cette édition n'est en réalité qu'une réimpression de l'édition Speght (1602) avec une page de titre différente ; à part cela les seules différences dans l'édition de 1687 sont :

1. Un Avertissement au lecteur, signé J. H. (peut-être Joseph Hindmarsh, l'imprimeur) qui commence ainsi :

Having, for some Years last past, been greatly sollicited by many Learned and Worthy Gentlemen, to Re-print the Works of this Ancient Poet ; I have now, not only to answer their Desire, but I hope to their full satisfaction, perform'd the Obligation long since laid upon me, and sent *Chaucer* abroad into the World again, in his old dress, and under the Protection of his own Merits, without any new Preface or letters Commendatory, it being the Opinion of those Learned Persons, that his own Works are his best Encomium.

2. L'omission des ff. 376-7 de l'édition Speght, contenant un catalogue des œuvres de Lydgate et une liste d'errata.

3. L'addition de douze lignes (du ms. Bodley 686) et de dix lignes (du ms. Selden B4) aux Contes du Cuisinier et de l'Écuyer, l'un et l'autre apocryphes. Voyez l'édition Tyrwhitt des Contes, 1775-8 ; Appendix to the Preface, note m. Voyez aussi Chaucer Allusions, p. 260, à la date 1687, et aussi *ibid.*, p. 51 (Spurious Links, *c.* 1450).

(9) 1721. *The Works of Geoffrey Chaucer compared with the Former Editions and many valuable MSS. Out of which, Three Tales are added which were never before Printed ; By John Urry, Student of Christ-Church, Oxon, Deceased : Together with a Glossary, By a Student of the same College. To the Whole is prefixed The Author's Life, newly written, and a Preface, giving an*

Account of this Edition. London, Printed for Bernard Lintot, between the Temple Gates. 1721.

Cette édition est la pire qui ait jamais été publiée. Urry y a changé, modifié, ou même ajouté des mots au texte de Chaucer selon son bon plaisir, sans fournir aucune indication qui permît de s'y reconnaître. Voyez la préface de Timothy Thomas. Urry apparemment eut le temps de compléter le travail de préparation du texte pour l'impression, et mourut le 18 mars, $17\frac{14}{15}$, sans avoir fait les préfaces, et le glossaire etc. Le droit d'imprimer échut, selon ses dernières volontés, à son exécuteur Brome, au doyen et au chapitre de Christchurch et au libraire Bernard Lintot ; en 1716 on proposa de publier le livre par souscription. Il ne parut toutefois qu'en 1721, alors rendu complet par une Préface et un Glossaire de Timothy Thomas. Urry avait fait entrer dans cette édition deux contes apocryphes, imprimés pour la première fois : 'The Coke's Tale of Gamelyn,' pp. 36-48, et 'The Mery Adventure of the Pardonere and Tapstere and Tale of Beryn,' pp. 594-626. Voyez, pour Urry, le journal de Thomas Hearne, 17 mars $17\frac{14}{15}$ et aussi tout le passage dans *Remarks and Collections of Thomas Hearne*, Oxford Hist. Soc., vol. v, ed. D. W. Rannie, 1901, pp. 33-6. Voyez aussi le compte rendu du testament d'Urry par Hearne, 13 mai 1715, *ibid.*, p. 58, et pp. 72, 105.

On trouvera d'autres détails sur Urry et sur la genèse de cette édition dans *Literary Anecdotes of the 18th century*, de John Nichols, 1812, vol. i, pp. 196-99. Il nous y est dit entre autres choses : 'Vers la fin de l'année 1711, il fut proposé à Mr. Urry, natif d'Écosse, par quelques personnes fort au courant de ses connaissances et de ses talents (et aux désirs desquelles il se croyait tenu de déférer), de publier une nouvelle édition de Chaucer, ce qu'il se laissa persuader d'entreprendre, quoique ce fut contre son inclination propre.' Cette recommendation provenait sans doute du doyen Aldrich, qui connaissait bien les talents de son élève. Vient ensuite un compte rendu détaillé de la production du livre, de la sollicitation d'un privilège par Urry, de sa mort, de son épitaphe, de son caractère, de l'arrangement conclu pour l'impression du Chaucer, des Propositions, et du Glossaire. Il y est aussi question d'un exemplaire du Chaucer d'Urry, annoté par T. Thomas appartenant à Mr. A. Chalmers, dans lequel Mr. Thomas aurait dit que l'évêque Atterbury fut le

principal auteur de la proposition qu'on adressa à Urry d'éditer Chaucer. Selon Mr. Thomas, l'évêque (alors doyen de Christ Church) se serait en cette occasion ' mépris sur les talents de Mr. Urry, qui, quoiqu'il fût à beaucoup de points de vue un homme d'un grand mérite, n'avait point ce qu'il fallait pour accomplir un travail de ce genre.'

Tyrwhitt, à propos de l'édition Urry (Appendix to the Preface to the Canterbury Tales, vol. i, 1775, pp. xix, xx et note) écrit : ' Je ne dirai que quelques mots de cette édition, étant donné le compte rendu très impartial et très complet qu'on en peut trouver dans la modeste et judicieuse Préface dont l'a fait précéder Mr. Timothy Thomas, à qui la tâche d'éditer Chaucer incomba ou plutôt fut imposée, après la mort de Mr. Urry. L'étrange liberté que semble avoir prise celui-ci d'allonger ou de raccourcir les mots de Chaucer à sa guise ou même d'en ajouter de son cru, sans en prévenir le moins du monde ses lecteurs, a fait du texte de Chaucer tel qu'il se trouve dans son édition le pire de beaucoup qui ait jamais été publié.

Je puise ces renseignements dans une note manuscrite d'un exemplaire interfolié du Chaucer d'Urry donné au Mus. Brit. par Mr. William Thomas, le frère, à ce que je crois comprendre, de Mr. Timothy Thomas. T. Thomas était de Christ Church, Oxford, et mourut en 1757, âgé de 59 ans. . . . Mr. W. Thomas s'est aussi donné un mal inutile à collationner cet exemplaire de l'édition d'Urry avec plusieurs manuscrits. La plupart des variantes ne servent qu'à corriger les innovations arbitraires introduites dans le texte par Mr. Urry. Il a travaillé avec plus de profit au glossaire, auquel il a fait maintes rectifications et additions qui pourront rendre de grands services plus tard, si jamais on entreprend de compiler un nouveau glossaire de la langue de Chaucer.' Dans l'Avertissement de Tyrwhitt à son Chaucer Glossary, publié en 1778, Cant. Tales, vol. v, p. ii, il reconnaît sa dette envers T. Thomas, disant qu'il a ' bâti sur ses fondements et souvent avec ses matériaux.'

Œuvres Séparées.

(13) 1775-1778. *The Canterbury Tales of Chaucer. To which are added an Essay upon his Language and Versification . . . in Four Volumes* [par Thomas Tyrwhitt, le vol. v, qui contient un glossaire, fut publié en 1778. Réimprimé, 2 vols. quarto, Oxford, 1798.]

ŒUVRES RÉUNIES.

(10) 1782. *The Poetical Works of Geoff. Chaucer, in* 14 *volumes. The Miscellaneous Pieces from Urry's Edition,* 1721; *The Canterbury Tales from Tyrwhitt's Edition,* 1775; *Edinburgh, at the Apollo Press, by the Martins,* 1782; [*in John*] *Bell's Edition of the Poets of Great Britain, complete from Chaucer to Churchill,* 109 *vols., Edinburgh,* 1782-83, 12°.

Vol. i, page de titre générale pour les œuvres de Chaucer, avec appréciations de Gower, Lydgate, Occleve, Douglas, Dunbar. Page de titre du vol. i, appréciations portées sur les Canterbury Tales, par Spenser, Denham, Akenside. The Life of Chaucer (la même que celle de la Bibliographia Britannica, 1747), pp. vii-lxv. Résumé des passages historiques de la vie de Chaucer, d'après l'édition Tyrwhitt, 1775, pp. lxvi-lxxvi. Tyrwhitt, Préface aux Canterbury Tales, pp. lxxvii-lxxx. Appendice au même ouvrage, pp. lxxxi-xciii. Tyrwhitt, Essai sur la langue et la versification de Chaucer, pp. xciv-clxx. Tyrwhitt, Discours d'Introduction aux Canterbury Tales, pp. clxxi-ccxxii. Tyrwhitt : Liste des MSS., pp. cxxiii-iv. Extrait de la Préface de T. Thomas à l'édition d'Urry, pp. ccxxv-xxxvi. Épître dédicatoire de Thynne à Henri VIII, pp. ccxxxvii-xlii, etc. Vol. xiii, 'Testimonies of learned men concerning Chaucer,' 50 citations, pp. 166-200. Vol. xiv, le glossaire de Tyrwhitt.

(11) 1793. *The Poetical Works of Geoffrey Chaucer . . . To which is prefixed the life of the Author . . .* Edinburgh . . . 1793 [dans] A Complete Edition of the Poets of Great Britain [ed. R. Anderson], 1793-95, vol. i.

(12) 1810. *The Works of Geoffrey Chaucer* (with life by A. Chalmers), [dans] The Works of the English Poets; A. Chalmers, vol. i.

(13) 1822. *Poetical Works of Chaucer,* with life by S. W. Singer, [dans] The British Poets, vols. i-v.

(14) 1843. *Poetical Works of Chaucer, with essay, notes and glossary by T. Tyrwhitt,* Moxon, 1 vol. [ré-impression des 'Contes de Canterbury,' de l'édition Tyrwhitt de 1775-78].

(15) 1845. *Poetical Works, with memoir by Sir H. Nicholas,* [dans] Aldine edition of British Poets, vols. 47-52 [réédité, 1866, par R. Morris].

(16) 1854-56. *Poetical Works, including spurious poems,* ed. R. Bell, 8 vols. [édn. revue, corrigée et ré-imprimée, 8°, 4 vols., en 1878, avec mémoire par Bell, et un essai par Skeat].

(17) 1880. *Poetical Works*, ed. A. Gilman, Boston, U.S.A., 3 vols.

(18) 1894-97. *The Complete Works of Geoffrey Chaucer*, ed. W. W. Skeat, Clarendon Press, Oxford, 7 vols.

(19) 1895. *The Students' Chaucer*, ed. W. W. Skeat, Clarendon Press, 1 vol.

(20) 1896. *The Works of Geoffrey Chaucer*, ed. F. S. Ellis, published W. Morris, Kelmscott Press, folio.

(21) 1898. *The Works of Chaucer*, ed. A. W. Pollard, H. F. Heath, M. H. Liddell, W. S. M'Cormick (published Macmillan). The Globe Edition, 1 vol. [ré-imprimé, 1902].

(22) 1900. *The Complete Works of Geoffrey Chaucer*, with introduction by T. R. Lounsbury, New York, 2 vols.

(23) 1903. *The Poetical Works of Geoffrey Chaucer, from the text of Professor Skeat* [dans] The World's Classics, 3 vols.

(24) 1905. *The Works of Geoffrey Chaucer and others: being a reproduction in facsimile of the first collected edition*, 1532 . . . with introduction by W. W. Skeat, folio, Henry Frowde.

Œuvres Séparées.

(14) 1812. *The Prologue and Characters of Chaucer's Pilgrims, selected from his Canterbury Tales; intended to illustrate a particular design of Mr. William Blake, which is engraved by himself* . . . [le texte original de l'édition Speght de 1687 ; et la modernisation de George Ogle, 1741].

(15) 1819. *Select Poems of Geoffrey Chaucer* [Prologue et 8 Contes, et *The Flower and the Leaf*], with a life of the author by E. Sanford. (British Poets, vol. i.)

(16) 1822. *The Canterbury Tales of Chaucer* [re-issue of Tyrwhitt's edn.], 5 vols.

(17) 1831. *Select Works of the British Poets*, ed. R. Southey. [Prologue et 4 Contes, 3 ' minor poems ' et 2 poèmes apocryphes.]

(18) 1846. *Chaucer's Romaunt of the Rose, Troilus and Creseide, and the minor Poems*, with life . . . by Sir H. Nicholas, 3 vols.

(19) 1847. *Selections from the Poetical Works of Geoffrey Chaucer, with a concise life of that poet* . . . by C. D. Deshler. (Wiley and Putman's Library of American books.)

(20) 1847-51. *The Canterbury Tales . . . a new Text* . . . [Harleian 7334], ed. T. Wright, 3 vols., Percy Society [ré-imprimé dans the Universal Library, 1853].

(21) 1853. *The Canterbury Tales* [édn. Tyrwhitt], illustrated by E. Corbould. (Routledge's British Poets, reimprimé 1878, 1882, 1891.)

(22) 1860. *The Canterbury Tales of Chaucer* [with Tyrwhitt's essay and glossary], with memoir and critical dissertation by G. Gilfillan. 3 vols., Edinburgh.

(23) 1861. *A Specimen of Chaucer's Language* [*i.e.* part of Prologue], with . . . notes . . . by L. Edman, Upsala.

(24) 1867. *The Prologue, the Knight's Tale, etc.* . . . ed. by R. Morris, Clarendon Press [édition ré-imprimée 1874 et 1889, revue par Skeat].

(25) 1867. *The Clerk's Tale.* Printed from MS. Dd, 4, 24 in the Univ. Library, Cambridge [ed. W. A. Wright].

(26) 1868. *Chaucer's Translation of Boethius* . . . ed. R. Morris. Early English Text Society.

(27) 1868-77. *A Six-Text Print of Chaucer's Canterbury Tales in parallel columns* . . . ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(28) 1868-77. *Separate issues of the texts forming the Six-Text edition of the Canterbury Tales*, viz., Ellesmere, Hengwrt 154, Cambridge Univ. Library Gg. 4, 27, Corpus Christi, Petworth and Lansdowne MSS., all edited by F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(29) 1870. *The Canterbury Tales and the Faerie Queene, with other poems of Chaucer and Spenser*, ed. by D. L. Purves, Edinburgh.

(30) 1870. *Treatise on the Astrolabe*, ed. with notes and illustrations by A. E. Brae, London.

(31) 1871. *Prologue to Chaucer's Canterbury Tales* [notes, glossary, etc.], ed. by W. M'Leod.

(32) 1871-79. *A Parallel-Text edition of Chaucer's Minor Poems*, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(33) 1871-80. *One Text Print of Chaucer's Minor Poems, being the best text of each poem in the Parallel-Text Edn.*, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(34) 1871-80. *Odd Texts of Chaucer's Minor Poems*, ed. by F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(35) 1871-80. *Supplementary Parallel-Texts of Chaucer's Minor Poems*, ed. by F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(36) [1871.] *From the Athenæum* . . . [Feb. 18, 1871] *Balade by Chaucer. . . . From one of Shirley's MSS. . . . in the British Museum*, ed. by F. J. Furnivall.

(37) 1871. *A Balade or two by Chaucer* [dans] Jyl of Breyntford's Testament, etc., ed. F. J. Furnivall. Printed for private circulation [from Shirley's MS. Addit. 16, 165, B.M.].

(38) 1872. *Treatise on the Astrolabe.* ed. by W. W. Skeat, E. E. T. S. and Chaucer Society.

(39) 1873. *English of the fourteenth century* [Canterbury Tales], *illustrated by notes . . . on Chaucer's Prologue and Knight's Tale,* by S. H. Carpenter, Ginn & Co., Boston, Mass. [Reissued 1901.]

(40) 1874. *The Prioresses Tale, Sir Thopas, the Monkes Tale, the Clerkes Tale, the Squires Tale, from the Canterbury Tales,* ed. by W. W. Skeat, Clarendon Press Series. [Reissued 1877, 1888, 1891.]

(41) 1875. *An Introduction to the Study of Chaucer* [Prologue, with notes], ed. A. Monfries, Edinburgh, Dundee.

(42) 1875. *Canterbury Tales of Chaucer* [with Tyrwhitt's Introduction, notes and glossary and critical dissertations by Gilfillan], the text edited by C. Cowden Clarke (Cassell's Library edition of British Poets). 3 vols.

(43) 1875-83. *A detaild comparison of the Troylus and Cryseyde with Boccaccio's Filostrato, with a Translation of all Passages used by Chaucer . . .* by W. Michael Rossetti, *and a print of the Troylus from Harl.* 3943.

(44) 1877. *Tale of the Man of Lawe, Pardoneres Tale, Second Nonnes Tale, Chanouns Yemannes Tale . . .* ed. by W. W. Skeat. Clarendon Press Series. [Reissued 1889, 1897.]

(45) 1877. *Parliament of Foules . . .* ed., with introduction, notes and glossary, by T. R. Lounsbury, Boston, Mass.

(46) 1878. *Canterbury Tales . . . From the text and glossary of T. Tyrwhitt, condensed and arranged under the text.* Illustrated by E. Corbould. Routledge's Standard Library. [Re-issued 1882, 1891.]

(47) 1880. *Prologue . . . with notes, plan of preparation and examination papers,* by J. M. D. Meiklejohn, London and Edinburgh.

(48) 1881. *Prologue . . . with a life of the author . . . notes and index,* ed. by E. F. Willoughby (Blackie's School Classics).

(49) 1881-2. *Parallel-Text print of Troilus and Criseyde, from the Campsall MS. of Mr. Bacon Frank, Harl.* 2280, *and Camb. Univ. Gg.* 4, 27, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society, obl. fol.

(50) 1882. *Squieres Tale, with life, grammar, notes, etc.*, Chambers, London and Edinburgh.

(51) 1882. *Canterbury Tales* [stereotyped reprint of 1878 edn., with a new title page, in Routledge's ' Excelsior ' Series.]

(52) 1883. *Clerkes Tale, with life, grammar, etc.*, Chambers, London and Edinburgh.

(53) 1883. *Critical Edition of some of Chaucer's Minor Poems*, by J. Koch, Berlin.

(54) 1884. *Tale of the Man of Lawe*, notes, etc. Chambers, London and Edinburgh.

(55) 1885. *Harleian MS.* 7334 *of Chaucer's Canterbury Tales, with Woodcuts of* 23 *Tellers of Tales from the Ellesmere MS., etc.*, ed. F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(56) 1886. *Prologue, Knightes Tale, Man of Lawes Tale, Prioresses Tale, and Clerkes Tale*, ed. A. W. Pollard, Kegan Paul & Co., London, 2 vols.

(57) 1886. *Chaucer's Boece*, ed. from MS. I i, 3, 21 in Camb. Univ. Lib. by F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(58) 1886. *Chaucer's Boece*, ed. from Addit. MS. 10,340, by Rev. Dr. Richard Morris, Chaucer Society.

(59) 1888. *Minor Poems*, ed. W. W. Skeat, Clarendon Press Series.

(60) 1888. *Prioresses Tale, Sire Thopas, etc.* [Revised (fourth) edition], ed. W. W. Skeat, Clarendon Press Series. (Voir plus haut, 1874.)

(61) 1888. *House of Fame.* Text, Varianten, Anmerkungen . . . von H. Willert, Berlin.

(62) 1888. *Chaucer, selected and edited*, by F. Noel Paton, Canterbury Poets.

(63) 1888. *One-text Print of Chaucer's Troilus from the Campsall MS.*, ed. by F. J. Furnivall, Chaucer Society.

(64) 1889. *Legend of Good Women*, ed. by W. W. Skeat, Clarendon Press Series.

(65) 1889. *Prologue, Knightes Tale, Nonne Preestes Tale*, ed. by R. Morris . . . new edition with collations and additional notes by W. W. Skeat. Clarendon Press Series. (Voir plus haut, 1867.)

(66) 1889. *Tale of the Man of Lawe, Pardoneres Tale* . . . ed. by W. W. Skeat, revised edn. Clarendon Press Series. (Voir 1872.)

(67) 1891. *Prioresses Tale, Sire Thopas, Monkes Tale, Clerkes Tale, Squieres Tale*, ed. by W. W. Skeat, revised edn., Clarendon Press Series. (Voir 1874.)

(68) 1891. *Prologue*, ed. by W. W. Skeat, School edn. Clarendon Press Series.

(69) 1891. *Poem by Chaucer . . . To Rosemounde*, ed. by W. W. Skeat [pamphlet, 2 pp.].

(70) 1891. *Romaunt of the Rose, from Glasgow MS., Parallel with its original, Le Roman de la Rose*, ed. by M. Kaluza, Chaucer Society.

(71) 1892. *Chaucer's Canterbury Pilgrimage, epitomised by Mr. Calder*. [Prologue and extracts from Tales.] Edinburgh.

(72) 1892. *Canterbury Tales*. [Re-issue in Sir John Lubbock's Hundred Best Books of Routledge's Text in their 'Standard' and 'Excelsior' Series. Voir 1878 et 1882.]

(73) 1893. *Hous of Fame*, ed. by W. W. Skeat, Clarendon Press Series.

(74) 1894. *Canterbury Tales*, ed. with Notes and Introduction by A. W. Pollard. Macmillan, London, 2 vols.

(75) 1894-6. *Three more Parallel-texts of Chaucer's Troilus*, from MSS. St. John's Cambr. L1, Corpus 61, and Harl. 1239, ed. by F. J. Furnivall, with a note on Chaucer's borrowings from Benoît de Sainte-More by G. C. Macaulay, and Prof. M'Cormick's Introduction. Chaucer Society.

(76) 1895. *Prologue and Knight's Tale*, ed. by A. J. Wyatt, with a glossary by S. J. Evans. Tutorial Series.

(77) 1895. *Selections from Chaucer's Minor Poems*, Introductions, etc., ed. by J. B. Bilderbeck. G. Bell & Sons, London.

(78) 1896. *Prologue, and Man of Law's Tale*, ed. by A. J. Wyatt, with glossary by J. Malins. Tutorial Series.

(79) 1896. *Selections from Canterbury Tales, Ellesmere text*, ed. by H. Corson. Macmillan, New York.

(80) 1896. *Knightes Tale, with life, grammar, etc.* Chambers, London and Edinburgh.

(81) 1896. *Minor Poems*, ed. by W. W. Skeat, enlarged edn. Clarendon Press Series.

(82) 1897. *Tale of the Man of Lawe, Pardoneres Tale, Second Nonnes Tale, Chanouns Yemannes Tale . . .* revised edn. by W. W. Skeat. (Voir 1877, 1889.)

(83) 1897. *Prologue*, printed at the Ashendene Press, Herts. . . . for private circulation.

(84) 1899. *Squieres Tale*, ed. with Introduction, etc., by E. Wincker, Central Book Depôt, Madras.

(85) 1899. *Squire's Tale*, ed. with Introduction, etc., by W. J. Goodrich. Srinivasa, Varadachari & Co., Madras.

(86) 1899. *Squire's Tale*, ed., with Introduction, etc., by A. W. Pollard. Macmillans, London.

(87) 1900. *Clerkes Tale*, ed., with Introduction, etc., by C. M. Barrow, Thompson & Co., Madras.

(88) 1900. *Clerkes Tale*, ed., with Notes, by R. S. Sheppard. Thompson & Co., Madras.

(89) 1900. *Clerkes Tale*, ed., with Introduction, etc., by E. Winckler V. J. Manickavaloo Moodelliar & Co., Madras.

(90) 1900. *Prologue*, ed. by A. J. Wyatt, with a glossary by J. Malins. Tutorial Series.

(91) 1901. *Prologue, Knightes Tale, Nonnes Prestes Tale*, ed., Introduction, etc., by M. H. Liddell. Macmillan, New York.

(92) 1901-2. *Cambridge MS. Dd*, 4, 24, *of Canterbury Tales, completed by Egerton MS.* 2726 (*Haistwell MS.*), ed. by F. J. Furnivall. Chaucer Society.

(93) 1902. *Prologue, Nun's Priest's Tale*, ed. A. J. Wyatt. Tutorial Series.

(94) 1902. *Pardoner's Prologue and Tale* . . . a critical edition by J. Koch. Chaucer Society. [Publié aussi à Berlin, 1902, Englische Textbibliothek, No. 7.]

(95) 1902. *Nonnes Preestes Tale of the Cok and Hen* . . . ed., with Introduction, by W. C. Bamburgh. Grafton Press, New York.

(96) 1902. *Prologue, Knights Tale, Nun's Priest's Tale*, ed., with Notes, etc., by A. Ingraham. Macmillan's Pocket American English Classics.

(97) 1902. *Select Chaucer*, ed. and elucidated by J. L. Robertson. Blackwood, Edinburgh and London.

(98) 1903. *Nonne Preestes Tale*, ed. with Introduction, etc., by E. Winckler. Thompson & Co., Madras.

(99) 1903. *Prologue*, ed., with Introduction, etc., by A. W. Pollard. Macmillan, London.

(100) 1903. *Knight's Tale*, ed., with Introduction, etc., by A. W. Pollard. Macmillan, London.

(101) 1904. *Prologue*, ed. by C. T. Onions. Carmelite Classics.

(102) 1904. *Prologue and Squire's Tale*, ed. A. J. Wyatt. Tutorial Series.

(103) 1905. *Squieres Tale*, ed., with Introduction, etc., by A. D. Innes. Blackie's English Classics.

(104) 1905. *Canterbury Tales*, ed. by A. W. Pollard. Dryden Library.

(105) 1905. *Queen Anelida and the false Arcite*. Printed at Westminster by William Caxton about the year 1447. Jenkinson's series of photogravure facsimiles.

(106) 1907. *Prologue* (from Skeat's text), with designs by Ambrose Dudley. A. Fairbairns & Co., London.

(107) 1907. *Prologue*, with glossary. Blackie's English Classics. [Price 2d.]

(108) 1907. *Nun's Priest's Tale*, ed., with Introduction, by A. W. Pollard. Macmillan, London.

(109) 1907. *Nun's Prest's Tale*, ed. by C. T. Onions. Carmelite Classics.

(110) *Prologue, Knight's Tale, and Nun's Priest's Tale*, ed., with Introduction, etc., by F. J. Mather. Riverside Literature Series.

(111) 1908. *Prologue and Knight's Tale*, ed. by M. Bentinck Smith. Pitt Press Series.

(112) 1908. *Clerkes Tale and Squieres Tale*, ed. by Lilian Winstanley. Pitt Press Series.

TRADUCTIONS DES ŒUVRES DE CHAUCER.

(1) Français.

1813. [Traduction du *Conte du Clerc*, en prose, dans] *Les deux Grisélidis, histoires traduites de l'anglois, l'une de Chaucer, et l'autre de M^lle Edgeworth* [par — Dubuc].

1838. [Traduction du *Prologue* des *Contes de Canterbury*, en prose, dans un article sur Chaucer], par E. J. Delécluze, *Revue française*, tom. vi, p. 33.

1857-60. *Contes de Cantorbéry, traduits en vers français* . . . par le Chevalier de Chatelain, 3 tomes, London.

1889. *Contes de Canterbury, traduits pour la première fois en français* . . . par Charles Simond. (Nouvelle bibliothèque populaire à dix centimes.) [Le Prologue des Contes de Canterbury, et les Contes de l'Homme de loi et du Clerc seulement.]

1908. *Les Contes de Canterbury de Geoffroy Chaucer*, traduction française, avec une introduction [par E. Legouis] et des notes par Th. Bahans, J. Banchet, Ch. Bastide, P. Berger, L. Bourgogne, M. Castelain, L. Cazamian, Ch. Cestre, Ch. Clermont, J. Delcourt, J. Derocquigny, C.-M. Garnier, R. Huchon, A. Koszul, L. Lavault, E. Legouis, L. Morel, Ch. Petit, W. Thomas, G. Vallod, E. Wahl.
[Le premier groupe des Contes a paru dans un numéro supplémentaire de la *Revue Germanique*, septembre 1906.]

(2) Allemand.

1866. *Canterbury Geschichten*, uebersetzt . . . von W. Hertzberg. (Bibliothek ausländischer Klassiker, Bd. 41-43.)

1880. *Ausgewählte Kleinere Dichtungen Chaucer's in Versmaase des Originals in das Deutsche übertragen*, und mit Erörterungen versehen, von Dr. J. Koch.

1883-6. *G. Chaucer's Werke*, übersetzt . . . von A. von Düring, Strasburg.

(3) Italien.

1900. *I Poemi minori di Chaucer.* G. Capone. Saggio critico. Modica. [quelque lignes traduites du *Rom. de la Rose*, de *Troïlus* et du Prologue à la *Légende des Femmes exemplaires*, 10 pp. en tout de traduction.]

1904. *Prologomeni a le Novelle di Canterbury di Geoffrey Chaucer.* [Le texte anglais, avec des notes, et une traduction italienne] par G. Capone.

1907. *La novella del Cavaliere di Geoffrey Chaucer e la Teseide di Giovanni Boccaccio.* Assaggi di critica comparata. Sassari. [Traduction d'une grande partie du *Conte du Chevalier.*]

APPENDICE II

CITATIONS ILLUSTRANT LE DÉVELOPPEMENT DE LA CRITIQUE ANGLAISE

Chapitre vi, p. 190 plus haut. ' On pourrait suivre dans toutes ses phases, ce développement de la critique anglaise, en lisant les remarques faites sur Chaucer par Ascham (1544), Gascoigne (1575), Nash (1592), Waller (1668), Dryden (1700), Johnson (1755), Warton (1774), Blake (1809), et Lowell (1871).'

Voici les documents :—

1544. Roger Ascham, dans *Toxophilus* ; pour la citation, voir p. 22 plus haut.

[Cette critique se rapporte purement à la partie morale de l'ouvrage.]

1575. George Gascoigne, dans *Certayne Notes of Instruction*, voir pour la citation, pp. 33-34 plus haut.

[Analyse de la forme du travail.]

1592. Thomas Nashe, dans *Strange Newes of the intercepting of certaine Letters* . . . sign. G. 3. Works of Thomas Nashe, ed. R. B. McKerrow, 1904-5, p. 299.

Homer and Virgil, two valorous Authors, yet were they never knighted, they wrote in Hexameter verses : ergo, Chaucer and Spencer the Homer and Virgil of England, were farre ouerseene that they wrote not all their Poems in Hexamiter verses also.

[Analyse de la forme, mais on sent aussi à certains indices que le critique a dans l'esprit un idéal auquel il rapporte l'œuvre.]

1668. Edmund Waller, dans *Of English Verse*, cité pp. 39-40 plus haut.

[On juge du mérite de l'œuvre selon qu'elle se rapporte plus on moins à un modèle fixe.]

1700. John Dryden, dans la *Préface aux Fables*, cité pp. 51-53 plus haut.

[Conception de la vie organique et du développement en matière de littérature.]

1755. Samuel Johnson, [dans] *A Dictionary of the English Language*, 1st edn. The History of the English Language, vol. i, p. 9.

The illustrious *Geoffry Chaucer* . . . may perhaps, with great justice, be stiled the first of our versifyers who wrote poetically. He does not however appear to have deserved all the praise which he has received, or all the censure that he has suffered. *Dryden*, who mistakes genius for learning, and in confidence of his abilities, ventured to write of what he had not examined, ascribes to *Chaucer* the first refinement of our numbers, the first production of easy and natural rhymes, and the improvement of our language, by words borrowed from the more polished languages of the continent. *Skinner* contrarily blames him in harsh terms for having vitiated his native speech by *whole cartloads of foreign words*. But he that reads the works of *Gower* will find smooth numbers and easy rhymes, of which *Chaucer* is supposed to have been the inventor, and the *French* words, whether good or bad, of which *Chaucer* is charged as the importer. Some innovations he might probably make, like others, in the infancy of our poetry, which the paucity of books does allow us to discover with particular exactness ; but the works of *Gower* and *Lydgate* sufficiently evince, that his diction was in general like that of his contemporaries : and some improvements he undoubtedly made by the various dispositions of his rhymes ; and by the mixture of different numbers, in which he seems to have been happy and judicious.

[Voir aussi la critique de Johnson sur le *Conte du Prêtre de Nonnains* et le *Conte du Chevalier*, citée p. 75 plus haut.]

[Réaction dans la critique : on juge selon un modèle fixe.]

1774. Thomas Warton, [dans] *The History of English Poetry* vol. i, pp. 367, 396, 435, 457.

[Speaking of the *Knight's Tale*.] We are surprised to find, [p. 367] in a poet of such antiquity, numbers so nervous and flowing.

. . . . . .

Pope has imitated this piece [*House of Fame*], with his [p. 396] usual elegance of diction and harmony of versification. But

in the meantime he has not only misrepresented the story, but marred the character of the poem. He has endeavoured to correct its extravangacies, by new refinements and additions of another cast: but he did not consider, that extravagancies are essential to a poem of such a structure, and even constitute its beauties. An attempt to unite order and exactness of imagery with a subject formed on principles so professedly romantic and anomalous, is like giving Corinthian pillars to a Gothic palace. When I read Pope's elegant imitation of this piece, I think I am walking among the modern monuments unsuitably placed in Westminster-abbey.

. . . . . .

[p. 435] But Chaucer's vein of humour, although conspicuous in the *Canterbury Tales*, is chiefly displayed in the Characters with which they are introduced. In these his knowledge of the world availed him in a peculiar degree, and enabled him to give such an accurate picture of antient manners, as no contemporary nation has transmitted to posterity. It is here that we view the pursuits and employments, the customs and diversions, of our ancestors, copied from the life, and represented with equal truth and spirit, by a judge of mankind, whose penetration qualified him to discern their foibles or discriminating peculiarities; and by an artist, who understood that proper selection of circumstances, and those predominant characteristics, which form a finished portrait. We are surprised to find, in so gross and ignorant an age, such talents for satire, and for observation on life; qualities which usually exert themselves at more civilised periods. . . . These curious and valuable remains are specimens of Chaucer's native genius, unassisted and unalloyed. . . .

. . . . . .

It is not my intention to dedicate a volume to Chaucer, how much soever he may deserve it; nor can it be expected, that, in a work of this general nature, I should enter into a critical examination of all Chaucer's pieces. Enough has been said to prove, that in elevation, and elegance, in harmony and perspicuity of versification, he surpasses his predecessors in an infinite proportion: that his genius was universal, and adapted to themes of unbounded variety: that his merit was not less in painting familiar manners with humour and propriety, than in moving the passions, and in representing the beautiful or the grand objects of nature with grace and sublimity. In a word, that he appeared with all the lustre

and dignity of a true poet, in an age which compelled him to struggle with a barbarous language, and a national want of taste ; and when to write verses at all, was regarded as a singular qualification.

[Commencement d'une nouvelle phase dans la critique.]

1809. William Blake, [dans] *A Descriptive Catalogue of Pictures, Poetical and Historical Inventions, Painted by William Blake.* London, 1809, pp. 9-25. [Extrait donné par Alexander Gilchrist, Life of William Blake, 1880, vol. ii, pp. 142-152.]

. . . The characters of Chaucer's Pilgrims are the characters which compose all ages and nations : as one age falls, another rises, different to mortal sight, but to immortals only the same ; for we see the same characters repeated again and again, in animals, vegetables, minerals, and in men ; nothing new occurs in identical existence : Accident ever varies, Substance can never suffer change nor decay.

Of Chaucer's characters, as described in his *Canterbury Tales*, some of the names or titles are altered by time, but the characters themselves for ever remain unaltered, and consequently they are the physiognomies or lineaments of universal human life, beyond which Nature never steps. Names alter, things never alter. I have known multitudes of those who would have been monks in the age of monkery, who in this deistical age are deists. As Newton numbered the stars, and as Linneus numbered the plants, so Chaucer numbered the classes of men. . . .

The Knight and Squire with the Squire's Yeomen lead the procession, as Chaucer has also placed them first in his prologue. The Knight is a true Hero, a good, great, and wise man ; his whole-length portrait on horseback, as written by Chaucer, cannot be surpassed. He has spent his life in the field ; has ever been a conqueror, and is that species of character which in every age stands as the guardian of man against the oppressor. His son is like him with the germ of perhaps greater perfection still, as he blends literature and the arts with his warlike studies. . . . The Squire's Yeoman is also a great character, a man perfectly knowing in his profession :

'And in his hand he bare a mighty bow.'

Chaucer describes here a mighty man ; one who in war is the worthy attendant on noble heroes.

The Prioress follows these with her female chaplain. . . . This Lady is described also as of the first rank ; rich and

honoured. She has certain peculiarities and little delicate affectations, not unbecoming in her, being accompanied with what is truly grand and really polite; her person and face, Chaucer has described with minuteness; it is very elegant, and was the beauty of our ancestors, till after Elizabeth's time, when voluptuousness and folly began to be accounted beautiful. . . . The Monk is described by Chaucer as a man of the first rank in society, noble, rich, and expensively attended: he is a leader of the age, with certain humorous accompaniments in his character, that do not degrade, but render him an object of dignified mirth, but also with accompaniments not so respectable.

The Friar is a character also of a mixed kind.

'A friar there was, a wanton and a merry';

but in his office he is said to be a 'full solemn man': eloquent, amorous, witty, and satyrical; young, handsome, and rich; he is a complete rogue; with constitutional gaiety enough to make him a master of all the pleasures of the world. . . .

It is necessary here to speak of Chaucer's own character, that I may set certain mistaken critics right in their conception of the humour and fun that occurs on the journey.

Chaucer is himself the great poetical observer of men, who in every age is born to record and eternize its acts. This he does as a master, as a father, and superior, who looks down on their little follies from the Emperor to the Miller; sometimes with severity, oftener with joke and sport.

Accordingly Chaucer has made his Monk a great tragedian, one who studied poetical art. . . . Though a man of luxury, pride and pleasure, he is a master of art and learning, though affecting to despise it. . . .

For the Host who follows this group, and holds the center of the cavalcade, is a first-rate character, and his jokes are no trifles, they are always, though uttered with audacity, and equally free with the Lord and the Peasant, they are always substantially and weightily expressive of knowledge and experience; Henry Baillie, the keeper of the greatest Inn, of the greatest City; for such was the Tabarde Inn in Southwark, near London: our Host was also a leader of the age . . .

But I have omitted to speak of a very prominent character, the Pardoner, the Age's Knave, who always commands and domineers over the high and low vulgar. This man is sent in every age for a rod and scourge, and for a blight, for a trial of

men, to divide the classes of men, he is in the most holy sanctuary, and he is suffered by Providence for wise ends, and has also his great use, and his grand leading destiny.

His companion the Sompnour, is also a Devil of the first magnitude, grand, terrific, rich and honoured in the rank of which he holds the destiny. The uses to society are perhaps equal of the Devil and of the Angel, their sublimity, who can dispute ? . . .

The principal figure in the next groupe, is the Good Parson ; an Apostle, a real Messenger of Heaven, sent in every age for its light and its warmth. This man is beloved and venerated by all, and neglected by all : He serves all, and is served by none ; he is, according to Christ's definition, the greatest of his age. Yet he is a Poor Parson of a town. Read Chaucer's description of the Good Parson, and bow the head and the knee to him, who, in every age sends us such a burning and a shining light. . . .

Chaucer's characters live age after age. Every age is a Canterbury Pilgrimage ; we all pass on, each sustaining one or other of these characters ; nor can a child be born, who is not one of these characters of Chaucer. The Doctor of Physic is described as the first of his profession ; perfect, learned, completely Master and Doctor in his art. Thus the reader will observe, that Chaucer makes every one of his characters perfect in his kind, every one is an Antique Statue ; the image of a class, and not of an imperfect individual.

. . . The Franklin is one who keeps open table, who is the genius of eating and drinking, the Bacchus ; as the Doctor of Physic is the Esculapius, the Host is the Silenus, the Squire is the Apollo, the Miller is the Hercules, etc. Chaucer's characters are a description of the eternal Principles that exist in all ages. The Franklin is voluptuousness itself most nobly pourtrayed.

> ' It snewèd in his house of meat and drink.'

The Plowman is simplicity itself, with wisdom and strength for its stamina. Chaucer has divided the ancient character of Hercules between his Miller and his Plowman. Benevolence is the Plowman's great characteristic, he is thin with excessive labour, and not with old age, as some have supposed.

> ' He would thresh and thereto dilke and delve
> For Christe's sake, for every poore wight,
> Withouten hire, if it lay in his might.'

Visions of these eternal principles or characters of human life appear to poets, in all ages . . . The Plowman of Chaucer is Hercules in his supreme eternal state, divested of his spectrous shadow ; which is the Miller, a terrible fellow, such as exists in all times and places, for the trial of men . . .

The characters of Women Chaucer has divided into two classes, the Lady Prioress and the Wife of Bath. Are not these leaders of the ages of men ? The lady prioress, in some ages, predominates ; and in some the wife of Bath, in whose character Chaucer has been equally minute and exact ; because she is also a scourge and a blight. I shall say no more of her, nor expose what Chaucer has left hidden ; let the young reader study what he has said of her : it is useful as a scarecrow. There are of such characters born too many for the peace of the world.

I come at length to the Clerk of Oxenford. This character varies from that of Chaucer, as the contemplative philosopher varies from the poetical genius. There are always these two classes of learned sages, the poetical and the philosophical. The painter has put them side by side, as if the youthful clerk had put himself under the tuition of the mature poet. Let the Philosopher always be the Servant and Scholar of inspiration and all will be happy.

[On comprend enfin que la critique, comme la poésie, est un art créateur, dont la véritable fonction est d'interpréter l'idée de l'auteur.]

1871. James Russell Lowell, [essai sur Chaucer dans] *My Study Windows*. The Scott Library, pp. 205-262.

[p. 207] . . . It is good to retreat now and then beyond earshot of the introspective confidences of modern literature, and to lose ourselves in the gracious worldliness of Chaucer. Here was a healthy and hearty man, so genuine that he need not ask whether he was genuine or no, so sincere as to quite forget his own sincerity, so truly pious that he could be happy in the best world that God chose to make, so humane that he loved even the foibles of his kind. Here was a truly epic poet, without knowing it, who did not waste time in considering whether his age were good or bad, but quietly taking it for granted as the best that ever was or ever could be for *him*, has left us such a picture of contemporary life as no man ever painted. ' A perpetual fountain of good sense,' Dryden calls him ; yes, and of good humour, too, and wholesome thought.

He was one of those rare authors whom, if we had met him under a porch in a shower, we should have preferred to the rain.

. . . . . .

Nothing is more certain than that great poets are not [p. 212] sudden prodigies, but slow results. As an oak profits by the foregone lives of immemorial vegetable races, that have worked over the juices of earth and air into organic life, out of whose dissolution a soil might gather fit to maintain that nobler birth of nature, so we may be sure that the genius of every remembered poet drew the forces that built it up out of the decay of a long succession of forgotten ones. Nay, in proportion as the genius is vigorous and original, will its indebtedness be greater, will its roots strike deeper into the past and grope in remoter fields for the virtue that must sustain it. Indeed, if the works of the great poets teach anything, it is to hold mere invention somewhat cheap. It is not the finding of a thing, but the making something out of it after it is found, that is of consequence. Accordingly, Chaucer, like Shakespeare, invented almost nothing.

. . . . . .

The question of originality is not one of form, but of [p. 218] substance; not of cleverness, but of imaginative power. Given your material, in other words the life in which you live, how much can you see in it? For on that depends how much you can make of it.

. . . . . .

Chaucer . . . drew from the South a certain airiness of [p. 229] sentiment and expression, a felicity of phrase, and an elegance of turn hitherto unprecedented and hardly yet matched in our literature, but all the while kept firm hold of his native soundness of understanding, and that genial humour which seems to be the proper element of worldly wisdom. With Dante, life represented the passage of the soul from a state of nature to a state of grace; . . . With Chaucer, life is a pilgrimage, but only that his eye may be delighted with the varieties of costume and character. There are good morals to be found in Chaucer, but they are always incidental. With Dante the main question is the saving of the soul, with Chaucer it is the conduct of life.

. . . . . .

Chaucer is the first who broke away from the dreary [p. 230] traditional style, and gave not merely stories, but lively *pictures* of real life as the ever-renewed substance of poetry.

He was a reformer, too, not only in literature, but in morals. But as in the former his exquisite tact saved him from all eccentricity, so in the latter the pervading sweetness of his nature could never be betrayed into harshness and invective. He seems incapable of indignation. He mused good-naturedly over the vices and follies of men, and, never forgetting that he was fashioned of the same clay, is rather apt to pity than
[p. 281] condemn. There is no touch of cynicism in all he wrote. Dante's brush seems sometimes to have been smeared with the burning pitch of his own fiery lake. Chaucer's pencil is dipped in the cheerful colour-box of the old illuminators, and he has their patient delicacy of touch, with a freedom far beyond their somewhat mechanic brilliancy.

. . . . . .

[p. 285] Chaucer had that fine literary sense which is as rare as genius, and, united with it, as it was in him, assures an immortality of fame. It is not merely what he has to say, but even more the agreeable way he has of saying it, that captivates our attention and gives him an assured place in literature. Above all, it is not in detached passages that his charm lies, but in the entirety of expression and the cumulative effect of many particulars working towards a common
[p. 286] end. . . . For we should always bear in mind that the really great writer is great in the mass, and is to be tested less by his cleverness in the elaboration of parts than by that *reach* of mind which is incapable of random effort, which selects, arranges, combines, rejects, denies itself the cheap triumph of immediate effects, because it is absorbed by the controlling charm of proportion and unity.

. . . . . .

[p. 289] One of the world's three or four great storytellers, he was also one of the best versifiers that ever made English trip and sing with a gaiety that seems careless, but where every foot beats time to the tune of the thought. By the skilful arrangement of his pauses he evaded the monotony of the couplet, and gave to the rhymed pentameter, which he made our heroic measure, something of the architectural repose of blank verse. He found our language lumpish, stiff, unwilling, too apt to speak Saxonly in grouty monosyllables ; he left it enriched with the longer measure of the Italian and Provençal poets.

. . . . . .

[He first made our language easy] and to that extent

modern, so that Spenser, two hundred years later, studied his method and called him master. He first wrote *English*; and it was a feeling of this, I suspect, that made it fashionable in Elizabeth's day to 'talk pure Chaucer.'

. . . . . .

[Chaucer is a great narrative poet.] The power of diffusion [p. 252] without being diffuse would seem to be the highest merit of narration, giving it that easy flow which is so delightful. Chaucer's descriptive style is remarkable for its lowness of tone—for that combination of energy with simplicity which is among the rarest gifts in literature. Perhaps all is said in saying that he has style at all, for that consists mainly in the absence of undue emphasis and exaggeration, in the clear uniform pitch which penetrates our interest and retains it, where mere loudness would only disturb and irritate.

Not that Chaucer cannot be intense, too, on occasion; but it is with a quiet intensity of his own, that comes in as it were by accident.

> 'Upon a thickē palfrey, paper-white,
> With saddle red embroidered with delight,
> Sits Dido:
> And she is fair as is the brightē morrow
> That healeth sickē folk of nightēs sorrow.
> Upon a courser startling as the fire, [p. 253]
> Æneas sits.'

Pandarus, looking at Troïlus,

> 'Took up a light and found his countenance
> As for to look upon an old romance.'

With Chaucer it is always the thing itself and not the description of it that is the main object. His picturesque bits are incidental to the story, glimpsed in passing; they never stop the way. His key is so low that his high lights are never obtrusive.

. . . . . .

Chaucer never shows any signs of effort, and it is a main [p. 255] proof of his excellence that he can be so inadequately sampled by detached passages—by single lines taken away from the connection in which they contribute to the general effect. He has that continuity of thought, that evenly prolonged power, and that delightful equanimity, which characterise the higher orders of mind. There is something in him of the

disinterestedness that made the Greeks masters in art. His phrase is never importunate. His simplicity is that of elegance, not of poverty. The quiet unconcern with which he says his best things is peculiar to him among English poets, though Goldsmith, Addison, and Thackeray have approached it in prose.

. . . . . .

When Chaucer describes anything, it is commonly by one of those simple and obvious epithets or qualities that are so easy to miss. Is it a woman ? He tells us she is *fresh*, that she has *glad* eyes. . . . Sometimes he describes amply by the merest hint, as where the Friar, before setting himself
[p. 256] softly down, drives away the cat. We know without need of more words that he has chosen the snuggest corner.

. . . . . .

[p. 258] Chaucer seems to me to have been one of the most purely original of poets, as much so in respect of the world that is about us as Dante in respect of that which is within us. There had been nothing like him before, there has been nothing since. He is original, not in the sense that he thinks and says what nobody ever thought and said before, and what nobody can ever think and say again, but because he is always natural ; because, if not always absolutely new, he is always delightfully fresh, because he sets before us the world as it honestly appeared to Geoffrey Chaucer, and not a world as it seemed proper to certain people that it ought to appear.

. . . . . .

[p. 261] In spite of some external stains, which those who have studied the influence of manners will easily account for without imputing them to any moral depravity, we feel that we can join the pure-minded Spenser in calling him ' most sacred, happy spirit.' If character may be divined from works, he was a good man, genial, sincere, hearty, temperate of mind, more wise, perhaps, for this world than the next, but thoroughly humane, and friendly with God and men. I know not how to sum up what we feel about him better than by saying (what would have pleased most one who was indifferent to fame) that we love him more even than we admire.

[La critique moderne interprète l'idée de l'auteur.]

APPENDICE III

TEXTES FRANÇAIS OÙ IL EST PARLÉ DE CHAUCER

[1386?] Deschamps, Eustache. [*Ballade adressée à Geoffroy Chaucer, en lui envoyant ses ouvrages.*] Manuscrit unique [Bib. Nat.] No. 840, fonds français, fol. lxii, lxii *verso*. Œuvres complètes d'Eustache Deschamps, publiées par le marquis de Queux de Saint Hilaire, Société des Anciens Textes Français, vol. ii, 1880, pp. 138-40.

Autre Balade [1]

O Socrates plains de ph*ilos*ophie
Seneq*ue* en meurs et anglux en *pra*tique
Ouides grans en ta poeterie
Bries en parler saiges en rethorique
Aigles *tre*shaulz qui par ta theoriq*ue*
Enlumines le regne deneas
Lisle aux ge*ans* ceuls de bruth [2] et qui as
Seme les fleurs et plante le rosier
Aux ignorans de la langue pandras [3]
*Gran*t translateur noble geffroy chaucier

1 Nous reproduisons exactement le texte du manuscrit. Comme on l'a souvent imprimé avec différentes corrections, il peut être utile de le donner. Ainsi de légers changements y ont été faits, sans commentaire, en l'imprimant, même dans l'édition des Anciens Textes Français ; par exemple :—

Imprimé	Manuscrit	
Qui en Gaule	*Qui* men gaule	vers 25
Grand	Grant	vers 20, 30
seroye	seroie	vers 32

2 Deschamps prend les noms par lesquels il désigne l'Angleterre dans le *Brut* de Wace ; cf. les ballades de Deschamps, *Sur les divers noms de l'Angleterre*, avec le refrain ' C'est de ce mot l'interpretacion,' Œuvres vi, pp. 87-8 ; et *De la prophecie de Merlin sur la destruction prochaine de l'Angleterre*, refrain ' Ou temps jadis estoit ci Angleterre,' Œuvres ii, pp. 33-4.

3 *La langue pandras*—le français. L'idée de cette expression vient aussi de Wace. Pandras était un roi mythique de Grèce qui avait été vaincu par Brutus (le premier roi de Bretagne (d'Angleterre) selon la légende), à la tête d'un certain nombre de Troyens exilés, qui avaient été gardés comme esclaves par Pandras. Quand Brutus, avec les Troyens vainqueurs, débarqua en ' Albion,' il fonda le royaume de Bretagne (Britain). La langue des habitants

Tu es damours mondains dieux en albie
Et de la rose en laterre angelique
Qui dangela saxonne et [1] puis flourie
Angleterre delle ce nom sapplique
Le derrenier en lethimologique
En bon angles le livre translatas
Et un vergier ou du plant demandas
De ceuls *qui* font [2] pour eulx auctorisier
A ja long temps *que* tu edifias
Grant translateur noble geffroy chaucier

A toy pour ce de la fontaine helye
Requier avoir un buuraige autentique
Dont la doys est du tout en ta baillie
Pour refrener delle ma soif ethique
Qui men [3] gaule seray paralitique
Jusques a ce *que* tu mabuueras
Eustaces sui qui de mon plant aras
Mais pran en gre les euures descolier
Que par clifford de moy auoir pourras
Grant translateur noble gieffroy chaucier

LENUOY

Poete hault loenge destmye [4]
En ton jardin ne seroie quortie

---

de la Bretagne (celle de Chaucer) est d'abord appelée ' Trojan,' puis ' British,' c-à-d. la langue de Brutus. La langue de Brutus étant l'anglais, la langue de Pandras, l'ennemi de Brutus, devait être le français, langue des ennemis héréditaires de l'Angleterre. Voir un article de l'Academy, 14 nov. 1891, p. 432, par le Dr. Paget Toynbee, sur cette ballade.

vers 13 [1] est ?

vers 18 [2] *Ceuls qui font*, c.-à.-d. les poètes, ' the makers.' Cf. Chaucer dans le *Compleynt of Venus*, où il parle d'Oton de Graunson comme ' flour of hem that make in Fraunce.'

vers 25 [3] en ?

vers 31 [4] *destmye*. Ceci est, nous paraît-il, sans aucun doute ce qu'il y a dans le manuscrit, quoiqu'à première vue cela semble être ' destruye.' Mais en regardant de près on peut voir que le premier jambage de l' ' *m* ' n'a pas le petit crochet que l'écrivain donne partout aux ' *r*.' ' destinye ' est possible, mais il n'y a pas de point visible sur l' ' *i*.' Il semble impossible de comprendre le sens de ce passage. Toynbee et Ker proposent ' deservye ' (*Academy*, 14 nov. 1891), Nicolas, Wright et Sandras proposent ' destinye '; ' destruye ' est imprimé dans l'éd. des anciens textes français, et Tarbé (Œuvres inédites de Deschamps, 1849, tome 1er, pp. 123-4) est le seul éditeur qui imprime le mot comme il se trouve dans le manuscrit.

Considere[1] ce que jay dit premier
Ton noble plant ta douce melodie
Mais pour scauoir de rescripre te prie
Grant translateur noble geffroy chaucier.

[1386-88.] FROISSART, JEHAN. *Chroniques de France, d'Engleterre, d'Escoce, de Bretaigne, d'Espaigne, d'Ytalie, de Flandres, et d'Alemaigne.* Œuvres de Froissart, ed. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1869, tome viii, p. 383.

Environ le quaremiel [1377] se fist uns secrès tretties entre ces François et ces Englès, et deurent li Englès leurs trettiés portes en Engleterre, et li François en France, cascuns devers son signeur le roy, et devoient retourner, ou aultre commis que li roy renvoieroient, à Monstruel-sus-mer, et sus cel estat furent les trièwes ralongies jusques au premier jour de may. . . . Si furent envoyet à Monstruel-sus-mer, du costé des François, li sires de Couci, li sires de le Rivière, messires Nicolas Brake et Nicolas le Mercier, et du costé des Englès, messires Guichars d'Angle, messires Richars Sturi et Jeffrois Cauchiés.

1674. MORERI, LOUIS. [Article '*Geofroy*' du] *Grand dictionnaire historique* . . . première édition. [Il y a eu un grand nombre d'éditions de cet ouvrage (par exemple, en 1681, 1688, 1694, 1699, 1704, 1707, 1712, 1724, 1728, 1732, 1740, 1749), avec des légers changements dans l'article Chaucer; voir plus spécialement les dates 1688 et 1740.]

[Aucun article sous *Chaucer*. Mais sous *Geofroy* ou *Godefroy de Viterbe* il y a un second paragraphe qui commence]:

Il y a aussi eu Geoffroy, . . . Religieux de l'ordre de Saint Benoît. . . . [5 lignes.]

. . . Geoffroy, autre Bénédictin. [5 lignes.]

. . . Geoffroy Chaucer de Woodstock en Angleterre, surnommé l'Homere Anglois à cause de ses beaux vers, se fit des Estimateurs de tous les honnêtes gens, et donna au public divers Traités, dont Gesner fait le dénombrement, in Bibl. Camden, *Britan.*, p. 55.

. . . Geoffroy, dit de Fontibus. [4 lignes.]

. . . Geoffroy de Ville Harduim. [4 lignes.]

[On décrit ces cinq hommes dans ce seul paragraphe, pendant que plus haut 16 lignes sont données à *Geofroy de Monmouth*.]

---

[1] Faut il lire *considéré* ?

1688. Moreri, Louis. [Article '*Chaucer*' du] *Grand dictionnaire historique* . . . cinquième édition . . . en deux volumes, tome i, pp. 807-808. [Voir l'édition de 1740.]

Chaucer (Geofroy) natif de Woodstock en Angleterre, vivoit dans le xiv Siècle. Il fut surnommé l'Homere Anglois, à cause de ses beaux Vers, & il se fit des estimateurs de tous les honnêtes gens de son tems. Il donna au public divers Ouvrages de sa façon, dont on pourra voir le dénombrement dans Leland, Pitseus, Gesner, &c. Le premier parle ainsi de luy dans ses Epigrammes :

Praedicat Algerum merito Florentia Dantem,
Italia & numeros tota, Petracha, tuos,
Anglia Chaucerum veneratur nostra Poëtam,
Cui veneres debet patria lingua suas.

Chaucer, outre la Poësie, sçavoit les Mathématiques & les belles Lettres. Ses Ouvrages Anglois ont été imprimez à Londres l'an 1561. Il mourut en 1400. & en 1555, on rétablit son tombeau qui est a Westminster & l'on y mit cette Epitaphe :

Qui fuit Anglorum vates ter maximus olim,
Galfredus Chaucer *conditur hoc tumulo,*
Annum si quaeras Domini, si tempora mortis,
Ecce notae subsunt, quae tibi cuncta notent.
xxv. Octob. 1400.

Gesner, in Bibl. Leland, Balæus & Pitseus, *de Script. Angl.* Camden, etc.

1702. [Miège, Guy.] *Etat présent d'Angleterre sous la Reine Anne* . . . Traduit de l'Anglois, à Amsterdam, 1702, tome ii, partie ii, chap. i, p. 254.

[Titre du chapitre.] Des Habitans d'Angleterre, de leur Tempérament, Génie, Langage, avec une liste des plus habiles Personnages de ce Païs qui ont excellé dans la Guerre, & dans les Lettres. . . .

Pour la Poësie, Gower & Lydgate Moine de St. Edmund Bury, le fameux Godefroy Chaucer Beau-Frère de Jean de Gand Duc de Lancastre ; le Chevalier Philippe Sydney, & le fameux Spencer. Daniel, & Drayton, le premier le Lucain, & l'autre l'Ovide des Anglois. Beaumont & Fletcher, celuy-cy le Térence, & celuy-là le Plaute de la Nation. Enfin Ben Janson [*sic.*] & le fameux Cowley.

1705. [Des Maizeaux, P. J.] [*Préface*, avec une vie de Saint Evremond, précédant les] *Œuvres meslées de M^r de Saint Evremond*, Londres, 1705, tome i, sign. c iii *verso*.

Il [Saint-Evremond] fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poetes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c.

[Dans les éditions plus récentes de ce livre cette phrase est : '. . . auprès des . . . célèbres Poëtes Anglois, Chaucer, Spencer, Cowley, &c,' voir, par exemple, La vie de . . . Saint Evremond, par . . . Des Maizeaux (4^me^ édn.), Amsterdam, 1726, p. 203.]

1706. Inconnu. [Article dans] *Le Journal des Sçavans*, à Paris, pour l'année 1706, p. 249.

[Une notice critique, pp. 243-51, de l'*Etat présent d'Angleterre*, par Miège, 1702, citant la liste des poètes ; voy. à la date 1702 plus haut.]

1707. Inconnu. [Article '*Chaucer*' du] *Grand dictionnaire historique* [de Moreri], 1707.

[L'article est un peu abrégé de celui de l'édn. de 1688.] . . . Il [Chaucer] fut surnommé l'Homere Anglois à cause de ses poësies. Il donna au public divers Ouvrages &c . . . [et l'épigramme de Leland aussi bien que l'épitaphe sur le tombeau de Chaucer sont tous les deux supprimées.]

1715. Inconnu. *Journal Litéraire* [*sic*] de l'année 1715, à la Haye, tome vi, 2^e^ partie ; Nouvelles litéraires de Londres, p. 505.

M. Urry Membre du Collége de Christ-Church à Oxford a résolu de faire imprimer ici in folio toutes les Œuvres de *Chaucer* ancien Poëte Anglois fort estimé. Il a examiné non seulement toutes les autres Editions de ce Poëte, mais aussi diverses anciennes copies manuscrites ; & par ce moyen il a corrigé un grand nombre de passages corrompus, rétabli quantité de vers omis, & ajoûté divers Contes entiers de ce Poëte qui n'avoient pas encore vû le jour. Il ajoûte à tout cela un bon Glossaire, pour expliquer tous les vieux mots Anglois de *Chaucer*. Ainsi on s'attend à une Edition fort exacte & fort compléte. L'Editeur avoit obtenu Privilege pour ce Livre peu de jours avant la mort de la Reine *Anne* : il est daté du 20. Juillet 1714, & est à ce que je croi le dernier de cette sorte qu'elle ait signé. On l'imprime par souscriptions : le prix à ceux qui ont signé est 30. shillings pour le papier ordinaire & 50. shillings pour le grand papier.

C'est un malheur pour les beaux Esprits de ce païs que leur

Langue soit en quelque sorte si restrainte dans les mêmes bornes que leurs Isles ; c'est en même temps un bonheur pour les Auteurs François, qui peut-être par cela seul, restent en possession de surpasser les autres peuples en matière de bel Esprit.

1717. Inconnu. *Dissertation sur la Poësie Angloise*, [article du] *Journal Litéraire* de l'année 1717, à la Haye, tome ix, p. 216.

[Un long article détaillé sur la poésie anglaise, avec des comparaisons entre les auteurs de France et d'Angleterre. A la fin viennent ces mots] :

Cette Dissertation n'est déjà que trop grande pour un Article de ce Journal, ainsi il est plus que tems de la finir, quoi qu'il reste encore bien des choses à dire sur cette matière. On n'a pas seulement parlé de *Chaucer* le Père de la Poësie Angloise, mais on aura occasion d'en parler au long quand la nouvelle Edition de ses Œuvres, que nous avons déjà annoncée paroîtra.

[D'autres auteurs passés sous silence, faute de place, sont Beaumont et Fletcher, Lord Orrery, Ben Jonson, Suckling, Sedley, Denham, Etherige, Cowley, Waller, Otway, Wicherly et Congreve.] On pourra s'étendre à une autre fois, sur tous ces Auteurs & sur plusieurs autres, si on trouve que ce qu'on vient de dire ici est goûté des Lecteurs judicieux.

1723. La Roche, Michel De. *Mémoires Litéraires de la Grande Bretagne, à la Haye*, 1723, tome xi, p. 257. Art. x, *La vie de Guillaume Camden.*

Camden mourut le 9. Novembre, 1623. . . . Il fut enterré dans l'Eglise de Westminster . . . vis-à-vis du Tombeau de *Chaucer*, Poëte célèbre.

1735. Thévet, André. *Vie de Jean Clopinel, dit De Meung*, [en tête du] *Roman de la Rose, par G. de Lorris et J. de Meung*, 5 tomes, Amsterdam, 1735, tome i, pp. li, lv [réimprimée 1799, Paris, 5 tomes, tom. i, pp. 59, 70 ; édn. révue par Méon, Paris, 1814, tom. i, pp. 51, 61].

Plusieurs ont voulu imiter ce Romans [*sic*] de la Rose, & entre autres Geofroy Chaucer Anglois, qui en a composé un qu'il intitule *The Romant of the Rose ;* lequel, au rapport de Balæus, a esté tiré du Livre de l'Art d'aimer de Jean Mone, qu'il il [*sic*] faict Anglois. Je conjecture qu'il entend nostre Jean de Meung, encores qu'il le face Anglois, d'autant que n'est aisé à croire qu'un Anglois osa se hazarder à une telle œuvre : quoy que les termes ne semblent que trop rudes

maintenant, si estoyent-ils bien riches pour lors. . . . [La renommée de Jean de Meung] a esté en telle estime que (comme j'ay dit) l'Anglois Baleus l'a voulu transporter en Angleterre dont n'est merveilles. . . . Quoique ce soit encores, est-il contraint de confesser que son Chaucer a pillé (il appelle cela illustrer le Livre de Jean de Meung) les plus beaux boutons qu'il a pû du Roman de la Rose, pour en embellir & enrichir le sien.

1736. Niceron, Barnabite, R. P. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres avec un catalogue raisonné de leurs Ouvrages*, tome xxxiiii, p. 44.

. . . *George Chaucer, l'Homere* de son pays, a mis l'ouvrage de *Boccace* en vers Anglois.

1740. Inconnu. [Article '*Chaucer*' du] *Grand dictionnaire historique* . . . commencé en 1674 par M. Louis Moreri . . . 18 édn., 1740, tome ii, p. 352.

Chaucer (Geofroy), natif de Woodstock en Angleterre, dans le xiv siècle fut surnommé *l'Homère Anglois*, à cause de ses poësies. Il donna au public divers ouvrages de sa façon, dont on pourra voir le dénombrement dans Leland, Pitseus, Gesner, etc. Chaucer, outre la Poësie, sçavoit les Mathématiques et les belles Lettres. Ses ouvrages anglois ont été imprimez à Londres l'an 1561. On a de lui en Latin, *Laudes bonarum Mulierum ; Vita Cleopatræ ; Vita Lucretiæ Romanæ ; Flos Urbanitatis ; Sepultura Misericordiæ ; De Astrolabii ratione.* Il mourut en 1400. et en 1555, on rétablit son tombeau ; qui est à Westminster. Gesner, *in biblioth.* Leland. Balaeus et Pitseus, *de script. angl.* Camden, etc.

1740. [Prévost, l'Abbé Antoine François.] *Le Pour et Contre*, Paris, 1740, tome xx, pp. 78, 79.

Henri [iv] aspiroit avec tant d'ardeur au titre de Champion de l'Eglise, qu'en se préparant à la conquête de la Terre Sainte, il avoit déjà jetté les yeux sur Geoffroi *Chaucer*, [p. 79] Poëte fameux qui florissait sous son règne, pour célébrer les exploits qu'il méditoit. Remarquons en passant, que ce Chaucer, Auteur de plusieurs Poësies qui sont encore en estime, & Jean *Gauwer*, autre Poëte du même tems, passent communément pour les premiers Réformateurs de la langue Angloise, à peu près comme Malherbe a cette gloire parmi nous.

1745. [Le Blanc, J. B.] *Lettres d'un François*, à la Haye, 1745, tome i, pp. 104-5.

L'Anglois d'il y a trois ou quatre cens ans, étoit encore plus

mélangé du François, qu'il ne l'est aujourd'hui. Je ne sçai même si la connoisance de l'Anglois de ces tems-là ne seroit pas très-utile à ceux qui veulent entendre notre vieux François. La lecture de Chaucer m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile.

1749. YART, ANTOINE, ABBÉ [de Rouen]. *Idée de la poësie angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes.* A Paris, chez Claude Briasson . . . 2 tomes, 1749.

[tom. i, p. xix] [Abrégé de la vie de M. Jean Philips], écrite en anglois, par M. George Sewell, éditeur de ses Ouvrages.

. . . à l'exemple de Milton, son Auteur favori, il cherchoit à s'enrichir des termes propres, expressifs, harmonieux du vieux langage. . . . Dans ce dessein, il lut Chaucer & Spenser.

[Note par l'abbé Yart.] Chaucer vécut au milieu du quatorzième siècle ; il mourut en 1400, il a composé un assez grand nombre de Contes ; ses Compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ses narrations : mais son langage est tellement vieilli, que les Anglois ne l'entendent presque plus ; il faisoit des vers fort enjoués, & il sçavoit les Mathématiques ; il fut surnommé l'Homère Anglois ; son Tombeau est à Westminster : on l'a rétabli en 1550.

. . . . . .

[p. xxiij-xxiv] [Abrégé de la vie de Philips, par Sewell.] Simon Harcourt, Lord Chancelier d'Angleterre lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de celui de Chaucer. . . .

. . . . . .

[p. xxvij] [Abrégé de la vie de Philips continué], [épitaphe] Qu'il lui soit donc permis, ô Chaucer, Père de la Poësie Angloise, *quoiqu'il n'ait pas suivi les Loix* (*a*) *que vous avez données à la versification*, de fermer un des côtés de votre Tombeau, il ne déshonorera pas le Chœur des Poëtes qui entourent vos cendres.

Fas fit hinc
Auso licet à tuâ metrorum lege dicedere,
O Poësis Anglicanæ Pater, atque conditor Chaucere,
Aeternum tibi latus claudere ;
Vatum certè cineres, tuos undique stipantium ;
Non dedecebit chorum.

(*a*) [Note par l'abbé Yart.] Milton fut le premier Poëte d'Angleterre qui substitua aux Vers rimés, inventés par Chaucer, les Vers blancs ou non rimés. Philips, & plusieurs

autres Poëtes, ont imité Milton dans ce nouveau genre de Poësie. . . .

. . . . . .

On va voir paroître Chaucer & Spencer, ensuite Cowley, [tom. ii, p. 77] Milton, Denham, & enfin Waller, Roscommon, Dryden, Congreve & Montagu, on verra naître la Poësie Angloise avec les premiers, se former avec les seconds, & se polir avec les derniers.

. . . . . .

Histoire abrégée des plus grands poëtes anglois, par Joseph [p. 80] Addison, à monsieur Henry Sacheverell. [Suit une traduction des vers d'Addison, *Account of the greatest English poets*, 1694, voir p. 40 plus haut ; Yart traduit ainsi les vers ayant rapport à Chaucer.]

Vous voulez, cher Sacheverell, que je parcoure les siècles qui se sont écoulés depuis Chaucer jusqu'à Dryden. . . .

Nos stupides ayeux étoient plongés depuis long-tems dans [p. 81] un sommeil profond ; leur âme insensible, n'étoit point émue par l'enthousiasme des neuf sœurs, lorsque Chaucer parut ; [p. 82] Poëte naïf, il fit divers Contes en Vers & en Prose, mais le tems a porté sa rouille sur ses Ecrits, défiguré son langage, obscurci son esprit ; il s'efforce d'égayer ses vers grossiers par des plaisanteries, il ne peut venir à bout de divertir ses lecteurs.

. . . . . .

[Le progrès de la poësie, par Mme. de Worthley Montaigue.] [p. 107] . . . Chaucer, le premier, ouvrit sa veine comique, il en fit couler ses contes plaisans & naïfs : des beautés sans parure, ornent ses vers sans art ; son style est grossier, mai ses pensées sont fortes.

1749. Trochereau [de la Berlière, Jean Arnold]. *Choix de Différens morceaux de Poësie, traduits de l'Anglois*, par M. Trochereau . . . à Paris, 1749, [e.g. *Essai sur la Poësie*, de Buckingham, *Essai sur la manière de traduire les Poëtes*, par Roscommon, et le *Temple de la Renommée* par Pope.]

[Note à *Denham*.] [Il] fut enterré à Westmunster (*sic*) [p. 20] près de Chaucer, Spenser & Cowley.

. . . . . .

[Note à *Cowley*.] Il fut enterré . . . près des cendres de [p. 21] Spencer & Chaucer.

. . . . . .

[Avant-propos par Trochereau au *Temple de la Renommée* [p. 117] par Pope ; d'après la note mise par Pope en tête de son *Temple de la Renommée*.] M. Pope dit qu'il en a puisé l'idée dans le

Poëme de Chaucer, intitulé *le Palais de la Renommée.* Mais le dessein, dit-il, n'en est pas le même ; les descriptions de presque toutes les pensées m'appartiennent. . . . Si quelqu'un vouloit comparer ce Poëme à celui de Chaucer, il peut commencer au troisième Livre *de la Renommée*, car il n'y a rien dans les deux premiers qui réponde à leur titre.

[Note par Trochereau.] Il est si souvent parlé de Chaucer, dans les Livres Anglois, que j'ai cru qu'on verroit avec quelque plaisir les circonstances de sa vie.

Geoffroi Chaucer, Poëte distingué du XIV siècle, nâquit dans le 3e année du règne d'Edouard III, l'an 1328. Il fut d'abord Page de ce Roi ; qui le combla de biens & de faveurs. Il le fit Gentilhomme de sa Chambre, & lui donna une pension considérable. Ses talens le firent employer en qualité de Négociateur dans différentes Cours : il fut envoyé à Gènes pour traiter avec le Doge de cette République, & peu de tems après il fut député à la Cour de France.

Les règnes malheureux de Richard III [*sic*] & de Henry IV succédèrent aux beaux jours du règne d'Edouard III. Chaucer éprouva alors différentes révolutions dans sa fortune. Il mourut à 72 ans le 25 Octobre 1400, & il fut enterré dans l'Abbaye de Westmunster.

En 1555 ou 1556. M. Nicolas Bryham, [*sic.*] Gentilhomme d'Oxford, lui fit élever à ses propres dépens un beau monument dans la même Abbaye, & y fit graver cette Inscription :

M. S.
Qui fuit Anglorum vates ter maximas olim,
Gofrigidus [*sic.*] Chaucer conditur hoc tumulo
Annum si quæras Domini, si tempora vitæ,
Ecce notæ subsunt, quæ tibi cuncta notant.
25 Octob. 1400.

Milton le mettoit au rang des plus grands Poëtes. M. Dryden dit dans la Préface qu'il a mise à la tête de ses Fables, qu'on doit le regarder comme le père de la Poësie Angloise. Qu'il doit être aussi estimé en Angleterre qu'Homère l'étoit chez les Grecs, & Virgile chez les Latins ; qu'il suit la nature par-tout ; mais que jamais il ne la passe, & que sçachant ce qu'il falloit dire, il sçavoit aussi où il falloit s'arrêter, que ses vers ne sont pas harmonieux, mais qu'ils étoient à l'unisson des oreilles de son siècle.

Il a décrit les Contes de ses Pèlerins de Cantorberi, les caractères, les mœurs & les vices de son tems. Il a composé beaucoup d'autres ouvrages pleins d'enjouement & de naïveté ;

il égaïe souvent ses lecteurs aux dépens des moines & de la pudeur. Son langage a tellement vieilli que les Anglois même ne l'entendent presque plus : Voici ce que dit M. Pope à ce sujet dans son *Essai sur la Critique.*

' La réputation passe promptement, et douze lustres sont le plus long terme dont on puisse se flater. Nos fils voyent décheoir le langage de leurs pères, et ce que Chaucer est pour nous, Dryden le sera pour eux.' (Traduction de M. Sillouet.)

1750. Chauffepié, Jaques Georges de. *Nouveau Dictionnaire Historique et critique pour servir de Supplément ou de Continuation au Dictionnaire Historique et Critique de Mr. Pierre Bayle*, tome ii. [Long article sur Chaucer, biographie et étude de ses œuvres, pp. 71-76 ; à l'article sur Cowley, p. 137 ; à l'article sur Denham, p. 24 ; à l'article sur Gower, p. 48.]

Chaucer, (Geoffroi), fameux Poëte Anglois dans le XIV [p. 71] siècle, étoit né, selon les uns dans le Comté de Berk, selon d'autres dans celui d'Oxford ; mais vraisemblablement ceux qui le font naître à Londres, sont les mieux fondés. . . . Il [p. 72] paroit clairement par son Discours sur l'*Astrolabe*, qu'il étoit habile Astronome. . . . On voit par le *Conte du Yeoman du Chanoine*, qu'il étoit versé dans la Philosophie Hermétique, qui étoit fort en vogue dans ce tems-là. Le *Conte du Curé* fait voir qu'il entendoit la Théologie ; et le *Testament d'Amour*, qu'il possédoit la Philosophie. Après qu'il eut quitté l'Université, il voyagea en France, en Hollande & en d'autres Pays, où il passa ses premières années. A son retour il entra dans le Temple Intérieur, où il étudia les Loix Municipales d'Angleterre. . . .

La ruine du Duc de Lancastre entraîna celle de Chaucer ; [p. 73] & ce Prince aiant passé la mer, ses amis se virent exposés à toute la haine du Parti opposé : ce qui les excita à appeler la populace à leur secours ; d'où il s'ensuivit plusieurs émotions populaires, & entre autres une à Londres même. Comme notre Poëte contribua beaucoup sous-main à ces mouvemens, il en ressentit aussi le contre-coup à sa ruïne, aiant été obligé de s'enfuir dans le Hainault : mais la nécessité l'obligea de revenir en Angleterre où il fut arrêté par ordre du Roi, & mis selon les apparences à la Tour de Londres. A la fin il avoua franchement toute l'intrigue ; & quoiqu'il s'exposât par-là au ressentiment du Peuple, il obtint son pardon du Roi. Ces malheurs lui donnèrent occasion de composer son excellent Traité, intitulé le *Testament d'Amour*. . . .

. . . Il quitta le Monde en homme qui le méprise, comme [p. 74] cela paroît par une Ode qui commence, *Flie fro the Prese*, &c.

qu'il composa dans ses dernières heures. . . . Il mourut le 25 Octobre 1400, & fut enterré à l'Abbaye de Westminster. . . . Dans sa jeunesse il étoit trop gai & trop libre : le mariage
[p. 75] même, n'arrêta pas son humeur galante, & lui même dans sa Rétractation témoigne une inquiétude pénitente des Pièces libertines qu'il avoit faites dans sa jeunesse. Vers la fin de sa vie, le Poëte badin fit place au Philosophe grave, au Théologien pieux. Il fut fort lié avec les plus célèbres Savans de son tems. Nous donnerons son Caractère ci-dessous. Il s'est
[p. 76] fait plusieurs Editions de ses Ouvrages ; qui sont en fort grand nombre.

[Cet article est une traduction abrégée de l'article dans le *Biographia Britannica* de l'an 1748, et comme cet article les notes donnent une quantité de renseignements. Ainsi, sous la note ' Nous donnerons son Caractère ci-dessous,' sont citées les appréciations d'Ascham, Sidney, Francis Beaumont, Sir Henry Savil, Milton, Rymer, et Dryden. Sous la note ' Ses Ouvrages,' se trouve une liste très complète, renfermant aussi maints poèmes apocryphes, mention est faite de la traduction latine du *Troïlus* de Kynaston, et aussi des ' modernisations ' de Dryden et de Pope.]

1753. Yart, l'Abbé Antoine. *Idée de la poësie angloise*, [2e édition en 8 tomes. Les deux premiers volumes reproduisent exactement ceux de l'édition de 1749, les citations sont donc les mêmes], tome iv, p. 261, tome vii, pp. 4, 5, 6, 7, 8, 24-32 [vie de Chaucer].

[Discours sur les Contes, pp. 4, 5, voir plus haut p. 236.]

[Chaucer a imité les Italiens et aussi les ' Conteurs ' de Provence.] Ainsi ne cherchez pas plus d'invention dans les Poëmes de Chaucer que dans ceux de la Fontaine, mais si l'invention du fond leur manque, elle est suppléée dans l'un & dans l'autre par le génie des détails ; mérite plus admirable peut-être que celui de l'invention.

[Abrégé de la vie de Chaucer. Yart commence par nous renvoyer au Nouveau Dictionnaire historique et critique que les Anglois ont fait à l'imitation de celui de Bayle. Il nous
[p. 25] y est dit que le poète vécut à la fin du xive siècle, et au commencement du xve, sous les règnes d'Edouard iii, de Richard ii et d'Henri iv, dont il fut le Poëte et l'ami . . . qu'il] contribua beaucoup par ses intrigues et plus encore par
[p. 26] les éloges qu'il fit de Henri iv, à le faire monter et à l'affirmir sur le trône. . . .

[p. 27] Il s'occupa de sciences et de poésie, tandis qu'il mesuroit

les cieux et qu'il faisoit un savant traité sur l'Astrolabe, il étudioit les Langues Provençale et Italienne, et il faisoit passer dans sa Langue, qui était encore informe, les expressions, les tours et l'harmonie de ces deux langues. . . .

Ce qu'il y a de plus original dans Chaucer, ce sont les divers caractères des auteurs de ses Contes, intitulés Contes de Cantorbéry . . . il peignit d'après nature leurs caractères, leurs habillements, leurs vertus et leurs vices, mais ses portraits sont si bizarres et si étranges, ses personnages si désagréables et si indécens, ses satyres si cruelles et si impies, que, malgré l'art que j'ai tâché de mettre dans ma traduction, je n'ai pu me flatter de les rendre supportables. Ses autres contes sont encore plus licencieux que ceux de nos Poëtes les plus obscènes, je les laisserai par la même raison dans l'obscurité de leur vieux langage. . . .

[Yart admet cependant que la poésie de Chaucer]

est, dit-on, aussi facile et aussi naturelle que la prose de Boccace. [p. 29]

[Enfin Yart cite ces vers, écrit par Voltaire sur Homère]:

Plein de beautés et de défauts
Le vieux Chaucer a mon estime
Il est, comme tous ses héros
Babillard, outré, mais sublime.

Il est sublime quelquefois, mais il ne l'est pas aussi souvent qu'Homère.

[Chaucer a imité la *Théséide* de Boccace en 1400. Yart cite ensuite la description de ce poème par Dryden ' Ce Poème est du genre épique &c. . . .] [pp. 29-30]

[Yart cite] ' la savante Bibliothèque Française de M. l'Abbé Goujet, tome vii,' mais ajoute-t-il, ' ce qu'on ne trouve point dans cette Bibliothèque, c'est que la célèbre Demoiselle de Scudéry a traduit en François selon Dryden les contes de Chaucer,' &c., &c. [et il cite tout ce que Dryden dit sur ce sujet dans sa Préface aux Fables]. [p. 30 note]

[Traduction du Conte du Chevalier de Dryden.] [pp. 33-81]

Etait-ce faute de goût ou par amour-propre, que Dryden mettoit ce Poëme vis-à-vis de l'Iliade & de l'Enéide. J'ai conservé les principaux faits de ce conte. Il renferme des impiétés & des obscurités que je n'ai eu garde de traduire, des longueurs à chaque page que j'ai retranchées, quelques folies & beaucoup de beaux traits que j'ai tâché de rendre. Thésée est injuste de condamner ces deux jeunes héros à une prison horrible, sans qu'ils l'ayent mérité, & cependant ce Thésée est [note p. 78] [p. 79]

un assez bon Prince. Arcite a eu tort au commencement : mais il est si aimable, si généreux, si tendre dans la suite qu'on lui pardonne ses torts : on le préfère à Palemon, qui mérite moins que lui d'être heureux. Emilie n'a presque aucun caractère : elle est dans une inaction continuelle. Ce Poëme est au moins de 2500 Vers : il y en a 2000 de superflus : le reste est rempli de beautés ; il falloit rendre plus intéressans Emilie & Palémon, qui sont les principaux Héros.

1755. Goujet, l'Abbé Claude-P. *Bibliothèque Françoise*, Paris, 1741-56, tome vii, 1755, p. 340.

[Parlant de la *Théséïde* de Boccace] :—

George Chaucher, que l'on a surnommé l'Homere de l'Angleterre, l'avoit traduit en vers Anglois dès l'an 1400. Il y en a une vieille traduction en prose Françoise que l'on trouve manuscrite dans quelques Bibliothèques. Celle-ci a servi de canevas à Anne de Graville, *Dame du Boys de Males-herbe*, pour mettre en vers François l'histoire d'Arcite & Palémon, par ordre de la Reine Claude, femme de François I^er^.

1755. Inconnu. *Journal Etranger*, [ouvrage périodique fondé à Paris en 1754, et rédigé par l'Abbé Prévost de janvier à août 1755]. Vies des Poëtes Anglois, par M. Colley Cibber, à l'article *Philologie*, mai, 1755, pp. 156-172 ; août, p. 125.

[Le premier de ces articles sur les ' Vies ' de Cibber se trouve dans le no. de mars 1755, et s'occupe d'Eustace Budgell, et du *Tatler*, du *Spectator*, et du *Guardian*.]

[mai, p. 147] Qu'on nous permette ici une espèce d'Anacronisme. Après avoir donné les vies de quelques Poëtes modernes, nous allons remonter jusqu'au Père & au créateur de la Poësie Angloise. . . .

Geoffroy Chaucer. Le lieu de sa naissance est aussi incertain que la Patrie d'Homère ; & plusieurs Comtés d'Angleterre comme plusieurs Villes de Grèce, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour au Fondateur de la Poësie Nationale. On sçait par conjecture qu'il étoit Gentilhomme. Un Chevalier de son nom vivoit à la Cour d'Edouard III au commencement de son règne ; on présume qu'il fut le Père de notre Poëte. Quoiqu'il en soit, l'époque de sa naissance est du moins certaine, & tous les Historiens la fixent à l'année 1328. . . . Il étudia successivement dans les deux Universités, où il devint, dit M. Leland, ' un Logicien subtil, un Orateur élégant, un Poëte agréable, un grand Philosophe, un Mathématicien

ingénieux, et un profond Théologien.' Il voyagea ensuite dans les Pays étrangers.

. . . Les Dames, sur tout, l'honoraient à l'envi des distinc- [p. 158]
tions les plus flatteuses. La Reine même, la Duchesse de Lancastre, la Princesse Marguerite, fille du Roi, et la Comtesse de Pembroke, furent ses Protectrices déclarées. Peu s'en fallut cependant qu'il ne perdit leurs bonnes grâces, pour avoir traduit du François, le fameux *Roman de la Rose*. Chacun sçait combien le beau sexe y est peu ménagé. Il avait rendu littéralement les expressions de l'Original; les Dames, & surtout la Princesse, lui en témoignerent leur ressentiment. On lui prescrivit la maniere d'expier cette faute : ce fut de composer la *Légende des honnêtes femmes*. La Princesse y fut désignée sous un nom allégorique, et sa vertu comblée d'éloges. Les autres Protectrices y trouverent aussi leur place, & chacune fut célébrée comme un prodige de chasteté. Plus un éloge est exclusif, plus il flatte l'amour propre. Fieres de l'exception, elles abandonnerent volontiers aux traits de la Satire, le reste de leur sexe. *Chaucer*, ayant la liberté de faire main basse sur la réputation des femmes, en usa très amplement, et n'en fit que mieux sa Cour. C'étoient de nouveaux trophées qu'il érigeoit à ses Héroïnes.

Sa faveur alla toujours en augmentant; la Duchesse de [p. 160]
Lancastre lui fit épouser la Demoiselle de *Rouet* qui lui étoit attachée, et dont la sœur, Lady *Swinford*, étoit Gouvernante de ses enfans. Le Duc son mari, Prince ambitieux, & rempli de vastes projets, étoit fait pour sentir le prix des talens, du sçavoir et de l'habileté. Parmi les Courtisans, il ne trouva que le seul *Chaucer*, qui réunît tous ces différens avantages. . . . Le Duc, persuadé de l'utilité qui accompagne le vrai mérite, chercha l'occasion de faire employer notre Poëte. . . .

. . . . . .

La mort du Duc de Lancastre, les troubles & les malheurs [p. 165]
dont elle fut suivie, ceux dont l'Angleterre étoit menacée par l'exil et la révolte du Comte de Derby, son supplice s'il échouoit, son crime s'il réussissoit, tout cela s'offrit à la vue de ce vieux Courtisan. Agé alors de soixante et dix ans, il ne pût se résoudre, ni à trahir son Roi, ni à prendre les armes contre le fils de son Bienfaiteur. Il quitta donc la Cour, & se retira à la Campagne pour y passer le reste de ses jours dans un repos contemplatif. Notre Poëte y vêcut encore deux ans, & mourut en 1400, comblé de gloire et de bienfaits. . . .

. . . . . .

[p. 168] Il en vouloit sur tout aux fraudes pieuses, qui dans ces Siècles d'ignorance défiguroient la Religion. Dans le Prologue de son *Pardonner*, ou *Distributeur d'Indulgences*, il introduit un de ces Vagabonds, qui couroient les Campagnes, pour sémer la superstition & recueillir de l'argent. Il seroit difficile de traduire ce morceau littéralement. Il y a, dans la naïveté de son vieux langage, un agrément qu'on ne peut rendre que par comparaison. C'est un stile, auquel celui de Villon et de Marot ressemble assez dans notre Langue. . . . [Suit une traduction d'une partie du Prologue du Pardonneur.]

. . . . . .

[p. 170] Enfin il excella dans tous les genres : le stile sérieux, l'enjoué, le tendre, le galant, lui furent également familiers, & son génie Poëtique peut passer pour universel. C'est à ce titre que Dryden, le comparant avec Homere & Virgile, ose l'élever au-dessus du second, & le placer même vis-à-vis du premier.

1770. [Contant d'Orville, A. G.] *Les Nuits Anglaises, ou recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'événements remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'observations critiques & de pensées philosophiques, &c. propres à faire connaître le génie & le caractère des Anglais ;* à Paris, 1770, 4 tomes. Tome ii, p. 227, tome iii, p. 268.

Digression sur les Poëtes Anglais.

Chaucher

Chaucer est regardé comme le père de la Poésie anglaise : il vivait vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui des contes plaisans & naïfs, écrits sans art & d'un style grossier, où l'on rencontre des pensées fortes.

. . . . . .

[tome iii, p. 268] *La Femme de Bath, Conte de Chaucer, remanié par Dryden.*

[Suit une traduction de la version de Dryden du *Conte de la Commère de Bath*. En tête se trouve la note suivante.] On connaît en France le joli Conte de M. de Voltaire, intitulé *Ce qui plaît aux Dames*, & dont M. Favart s'est servi, pour composer son Opéra-bouffon de *La Fée Urgelle* ; & l'on ne sera sans doute pas fâché de leur opposer la manière de raconter des Anglais.

1775. Inconnu. [Article sur *Chaucer* dans le] *Journal anglais*, contenant les découvertes dans les sciences, les arts libéraux etc., No. 1, 15 oct. 1775, pp. 11-18.

[Une vie de Chaucer.] Il paraît que son père était chevalier,

. . . Le jeune Chaucer reçut un accueil favorable à la cour, après avoir quitte l'Université et le collège des Loix. . . . Il commença ses études à Cambridge et les continua à Oxford. C'est dans cette dernière Université qu'il cultiva son goût pour la poésie, dont il avait déjà donné des preuves à Cambridge par sa *Cour d'Amour*. . . . [Ensuite le poète voyagea en France, en Hollande et dans les Pays-Bas, et à cette époque il composa son imitation du *Roman de la Rose*.] Quand les premiers feux de l'âge commencèrent à se calmer, il parut regretter cette espèce de vie inappliquée et vagabonde. Pour la réparer en quelque sorte, il prit le parti de s'en retourner à Londres, et de s'aller ensevelir dans l'étude a l'Inner Temple. . . . Des personnes de distinction, charmées de son mérite, l'introduisirent à la Cour. Il avait alors 30 ans, et sans compter les avantages de l'esprit et de la science, il se faisait remarquer par l'honnêteté de son maintien et les grâces de sa personne. Il devint bientôt un Courtisan accompli. Il fut fait d'abord Page du Roi, place surtout alors, très honorable. [L'écrivain nous énumère ensuite les faveurs accordées à Chaucer par différents monarques, puis il raconte l'histoire des dames de la cour, (suivant Cibber) voir le *Journal Etranger*, 1755, plus haut.] . . .

Riche par ses emplois et les bienfaits de la Cour, il ne fut pas réduit à travailler pour vivre. Il suivit son goût, il écrivit pour la gloire [Chaucer fut nommé Intendant des Douanes, il devint beau-frère du Duc de Lancastre, il se vit obligé de sortir d'Angleterre]. Il y retourna ensuite, et il y fut quelque tems dans une situation très fâcheuse, et dans une grande détresse. Ses liaisons avec Wicleffe le firent alors accuser de donner dans ses erreurs. On oublia, ou on parut oublier, que son commerce avec un homme qu'il avoit connu à Oxford et à Cambridge, qui n'avoit pas d'abord levé le masque . . . pouvait avoir une cause plus innocente et plus simple. . . . Quoiqu'il en soit, il fut mis en prison . . . la bonne fortune de Chaucer revint avec celle du duc de Lancastre qui fut Chef du Conseil, et dont la Postérité monta dans la suite sur le Trône. . . . Enfin Chaucer, après avoir été Poëte, Courtisan, Homme d'Etat, finit par être Philosophe, sans jamais cesser d'être Poëte. . . .

Retiré à Dunnington Castle, il y coula dans sa vieillesse des jours heureux, généralement aimé et honoré. Il était très lié avec tous les savans de son siècle, et particulièrement

avec le célèbre Pétrarque, son ami, qui, de son tems, reçut à Rome la Couronne Poétique.

. . . . . .

Il régnait dans le caractère de ce grand homme un mélange de gaieté, de modestie et de gravité qui le rendait également propre à la Cour et à la Ville, et le faisait rechercher dans les bonnes compagnies. Il avait l'esprit agréable, la pénétration vive, le jugement sain et sûr. Il était sincère mais honnête critique, plus porté à l'indulgence qu'à la censure, et plus disposé à excuser ou à couvrir les fautes des Ecrivains contemporains, qu'à les produire au grand jour. Supérieur à son siècle, il eût voulu l'élever jusqu'à lui. Tout parle de sa gloire comme Poëte. Sa Patrie a confirmé ce jugement, on ne peut assez louer ses grâces antiques, toujours nouvelles, et la clarté de son stile dans une langue qui, depuis le treizième siècle, a éprouvé tant de changemens. . . . Ses vertus égalaient ses talents. Il fut fidèle et constant ami. Pour tout dire en un mot, il fut philosophe suivant la vraie acception de ce terme, c'est-à-dire qu'il eut de la religion et des mœurs.

1777. INCONNU. [*Parallèle d'Ovide et de Chaucer, traduit de Dryden*, dans le] *Journal anglais*, No. 17, p. 32.

1784. [RIVAROL, ANTOINE DE.] *De l'Universalité de la langue française ; Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Berlin*, à Berlin, et se trouve à Paris . . . 1784, p. 36. Œuvres complètes de Rivarol, à Paris 1808, ii, p. 37.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé l'Homère Anglais ; notre Ronsard le mérita de même ; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespeare et Milton, rien ne transpire dans cette Isle célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup d'œil.

1791. FELLER, L'ABBÉ F.-X. DE. [Article '*Chaucer*' dans] *Le Dictionnaire Historique*, 2e édn., 1789-94, tome iii, 1791.

CHAUCER (Geoffroy), le *Marot* des Anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400, fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il contribua beaucoup, par des poésies faites à la louange du duc de Lancastre son beau-frère, à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne et la mauvaise fortune de ce monarque. Ses *Poésies* furent publiées à Londres en 1721, in fol. On y trouve des contes pleins d'enjouement, de naïveté et de licence, faits d'après Boccace. L'imagination qui les a

dictés était vive et féconde, mais très peu réglée et souvent très obscène. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs et inintelligibles. La langue anglaise était encore, de son temps, rude et grossière. Si l'esprit de Chaucer était agréable, son langage ne l'était pas, et les Anglais d'à présent ont peine à l'entendre. Chaucer a laissé, outre ses poésies, des ouvrages en prose : *le Testament d'amour* ; un *Traité de l'astrolabe*. Il s'était appliqué à l'astronomie et aux langues étrangères, autant qu'à la versification. Il avait même voulu dogmatiser. Les opinions de Wiclef faisaient alors beaucoup de bruit ; Chaucer les embrassa, et se fit chasser pour quelque temps de sa patrie.

[La première édition de ce dictionnaire fut publiée en 1781, mais aucun exemplaire ne s'en trouve ni dans la Bibliothèque nationale ni dans le 'British Museum.' Probablement l'article sur Chaucer y est. Le même article est réimprimé dans la 5e édn. du Dictionnaire Historique, 1821, tome iii, p. 546; dans la Biographie universelle ou Dictionnaire historique, 1848, et dans la Biographie universelle, 1860.]

1796. Anonyme. *Bibliothèque Britannique ou Recueil Extraits des ouvrages Anglais périodiques & autres, des Mémoires & Transactions des Sociétés & Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ; en Deux séries, intitulées ; Littérature et Sciences et Arts rédigé à Genève, par une société de Gens de Lettres* (à l'article *Antiquités*). *Traits caractéristiques des coutumes & mœurs des Anglo-Saxons, tirés de l'ouvrage de James Petit Andrews*, tome i, No. 4, avril, p. 679.

Il paroît qu'on n'entendoit par le mot tragédie qu'un récit, non un drame. (Prologue of Monk's tale de Chaucer.)

1797. Anonyme. *Bibliothèque Britannique* . . . (à l'article *Mélanges*). Du caractère des Gens de Lettres. Tiré du IXe chapitre de l'ouvrage de I. d'Israeli, intitulé : *Essay on the Manners and Genius of the Literary Character*, tome iv, No. 3, mars, p. 367.

Le spirituel Cowley méprisoit le naturel de Chaucer.

1800. De Staël-Holstein, Madame. *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, tome i, p. 269.

Au moment de la renaissance des lettres, et au commencement de la littérature anglaise, un assez grand nombre de poètes anglais s'écarta du caractère national, pour imiter les Italiens. J'ai cité Waller et Cowley pour être de ce nombre : je pourrois y joindre Downe, [*sic*] Chaucer, &c. Les essais

dans ce genre ont encore plus mal réussi aux Anglais qu'aux autres peuples ; ils manquent visiblement de grace dans les formes ; ils manquent de cette promptitude, de cette facilité, de cette aisance d'esprit, qui s'acquiert par le commerce habituel avec les hommes réunis en société dans le seul but de se plaire.

1803. SCHWAB, JOHANN-CHRISTOPH. *Dissertation sur les Causes de l'Universalité de la Langue françoise et la durée vraisemblable de son empire.* Traduit de l'allemand par D. Robelot, Paris, 1803, pp. 216, 323.

[p. 216] Voulons-nous étendre nos recherches, nous aurons dans cet espace de temps des observations semblables à faire sur les Anglois. Je me bornerai à la suivante ; Chaucer, qui vivoit au quatorzième siècle, puisa son conte de *Troïle et Créséide*, et beaucoup d'autres sujets, dans Boccace, qu'il avoit connu personnellement en Italie. . . .

. . . . . .

[p. 323] Chaucer qu'on compare à un beau matin du printemps, qui écrivit sous le règne d'Edouard III (il fleurissoit en 1328), ainsi dans un temps où l'usage du françois avoit été proscrit dans l'Angleterre, Chaucer avoit pris la plupart de ses contes, chez les Provençaux et dans Boccace.

Jean Gower qui approche le plus de lui. . . .

1806. HENNET, le chev. ALB. JOS. ULPIEN. *Poétique Anglaise*, Paris, 1806, 3 tomes, tome ii, pp. 1-3.

Liste chronologique des Poètes Anglais :

(1) Chaucer.
Né à Londres en 1328.
Mort dans la même ville en 1400, âgé de 72 ans.

Appelé le père de la poésie anglaise, contemporain de Pétrarque et de Bocace, il écrivit dans le quatorzième siècle, lorsque la France ne comptait encore aucuns poètes. Elevé à Cambridge, il composa, à dix-huit ans, la *Cour d'amour*.

Devenu page et ensuite gentilhomme de la chambre du roi, il eut pour protecteur Jean de Gand, duc de Lancastre, et épousa une fille d'honneur de la duchesse. Cette jeune personne, née en Hainaut, se nommait Philippa Roxet (*sic.*). Envoyé dans des cours étrangères, Chaucer s'y distingua et revint à Londres jouir d'une fortune considérable.

Quelque tems après, il écrivit contre le clergé et fut obligé de fuir. Il passa plusieurs années en Hainaut et en France. C'est là qu'il composa une partie de ses ouvrages. Revenu à Londres, il y fut arrêté, obtint enfin sa liberté, et maria la

sœur de sa femme au duc de Lancastre, dont le fils monta sur le trône d'Angleterre. Se trouvant ainsi bel-oncle du roi, il vécut dans l'aisance et la tranquillité, retiré à la campagne.

Chaucer composa douze volumes de vers qui consistent principalement en *Contes*, dans le genre de ceux de Bocace, et dont quelques-uns ont été depuis rajeunis par des auteurs modernes. Son langage est à peine compris aujourd'hui par les anglais.

1810. INCONNU. [Article dans] *Le Publiciste* du 24 octobre 1810; voir la citation qui suit.

1811. GUIGUENÉ, P. L. *Histoire Littéraire d'Italie*, Paris, 1811, tome iii, pp. 107-11.

[Il est question de la dette de Chaucer envers Boccace.]

[Note to pp. 109-10.] Il y a quelque temps qu'on annonça dans le *Publiciste* (24 octobre 1810) la traduction prête à paraître d'une Histoire littéraire allemande très estimée. On parlait de Chaucer dans cette annonce . . . on avançait que ce poète avait composé ses Fables de Cantorbéry à l'imitation du Décaméron de Boccace; mais on y affirmait très positivement, que 'Chaucer se montre fort supérieur à l'auteur italien par l'agrément du récit, l'esprit qui règne dans les détails, la finesse des observations, le talent avec lequel il y peint les caractères.' . . . Je crois cependant que Boccace, si recommandable par la beauté du style, l'est peut-être plus encore par ces mêmes qualités que l'on prétend trouver en lui inférieures à ce qu'elles sont dans Chaucer. Je voudrais qu'on nous en eût donné de meilleures preuves qu'un certain portrait d'une None, rempli de traits tels que ceux-ci: 'A table, elle se comportait en personne fort bien élevée, ne laissait pas tomber un morceau de ses lèvres, et se gardait bien de mouiller ses doigts dans sa sauce; . . .' [etc.] Ce sont là de ces *peintures de caractères*, ou plutôt de ces caricatures très fréquentes dans les poètes anglais et allemands, et qu'on ne trouve guère, il est vrai, dans les Italiens, si ce n'est dans le genre Bernesque. Il n'est pas sûr que le bon goût ait le droit de les en blâmer.

1813. SUARD, JEAN-BAPTISTE-ANTOINE. [Article sur *Chaucer* dans la] *Biographie Universelle, ancienne et moderne* . . . ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres. Paris, 1813, tome viii, pp. 286-89.

[Une longue biographie, avec les erreurs ordinaires tirées

du *Testament d'Amour*, mais écrite avec soin, et indiquant une certaine connaissance des poèmes de Chaucer.]

[p. 287] . . . La *Cour d'amour* avait été suivie, peu de temps après, du poème de *Troïlus et Créséide*, d'*Arcile* [*sic*] *et Palémon*, de la *Maison de la Renommée*, etc., ouvrages dont il ne paraît pas que l'invention appartienne à Chaucer ; mais dont il donne quelques-uns pour imités, et dont les autres le sont visiblement, soit du *Roman de la Rose*, de Boccace, soit de quelques auteurs moins célèbres. Il paraît avoir puisé surtout dans les ouvrages des troubadours provençaux, qu'il affectionnait particulièrement, et auxquels la fierté anglaise lui reproche d'avoir emprunté un grand nombre de mots pour les transporter dans sa langue, comme il est aisé de le voir par l'abondance de mots français qui se trouvent dans ses écrits. Ces poésies, dont l'invention, quand elle appartiendrait à Chaucer, ne vaudrait pas la peine d'être revendiquée, portent l'empreinte du mauvais goût qui régnait alors dans toute l'Europe.

[p. 288] [Description de la *Cour d'amour*] . . . Dans *Troïlus et Créséide*, poëme dont l'action se passe durant le siège de Troie, Troïlus est désigné comme un jeune chevalier (*knight*), et de même précisément que l'A est maintenant la première lettre de l'alphabet, Créséide était, parmi les dames troyennes, la première en beauté.

Ses autres ouvrages, tels que la *Maison de la Renommée*, que Pope a imitée dans son *Temple de la Renommée*, et les poésies faites en l'honneur du duc et de la duchesse de Lancastre, sont, pour la plupart, des rêves, des visions allégoriques, mêlés de dissertations morales ou théologiques dans le goût du temps ; ce qui, outre la difficulté de la langue, rend la lecture des ouvrages de Chaucer pénible et ennuyeuse. On y trouve cependant de la vérité dans la peinture des caractères et une délicatesse de sentiments, qui, dans ce temps là, s'alliait assez souvent à la grossièreté des expressions. Les Anglais assurent de plus que, malgré l'irrégularité de la versification, la poésie de Chaucer ne manque pas d'harmonie ; et cette irrégularité n'a pas empêché de le regarder comme

[p. 289] l'inventeur du vers héroïque anglais. . . . [Chaucer] jouissait tranquillement de sa fortune dans le château de Dunnington. . . . Ce fut là que, dans ses dernières années, il composa celui de ses ouvrages qui a conservé le plus de réputation, ses *Contes de Cantorbéry*, écrits en vers, dans la forme du *Décaméron* de Boccace, mais dont les sujets, entièrement anglais,

offrent une grande variété de caractères peints avec la vérité propre à ce poète, et une vivacité qu'on ne lui trouve pas toujours. Chaucer a eu le sort de tous les écrivains qui ont montré du génie dans les premiers temps de la renaissance des lettres, lorsque la langue et le goût n'étaient pas encore formés. On l'admire et on le loue beaucoup, mais on le lit peu.

Il est le premier des modernes qui ait fait usage dans la poésie de l'esprit et des fictions chevaleresques. Son conte de *Sir Topaz* est dans le goût de *Don Quichotte*.

[L'article de Suard, très abrégé, sans presque rien de ce qui est cité ici, est réimprimé dans la *Biographie universelle* de 1833 (6 tomes), de 1838 (6 tomes) et de 1843-7 (Bruxelles, 21 tomes), et aussi dans la *Biographie universelle classique*, 1829.]

1813. Dubuc —— (traducteur). *Les deux Grisélidis, Histoires traduites de l'anglois, l'une de Chaucer, et l'autre, de Mlle. Edgeworth.* 2 tom. Paris, 1813, tom. i, pp. 6, 11, 95, 152, 163, 172, 173.

[Avertissement.] Nous offrons aujourd'hui au public [p. 5]
l'histoire de deux Grisélidis, bien différentes entre elles. [p. 6]
L'une vivoit . . . vers le onzième siècle, dans le marquisat de Saluces ; l'autre vivoit, et vit peut-être encore en Angleterre. Le caractère de cette dernière a été observé et peint par une artiste célèbre dans ce genre, par Mademoiselle Edgeworth.

Nous avons pensé que le rapprochement de la Grisélidis moderne et de celle des temps antérieurs pourroit devenir piquant, et nous avons emprunté l'histoire de la plus ancienne à Chaucer, patriarche de la poésie angloise. Nous ne croyons [p. 7]
pas qu'on ait jamais rien traduit en français des œuvres de cet auteur dont le style vieilli n'est pas toujours intelligible pour les Anglois eux-mêmes. Une autre considération nous a fait préférer le récit de Chaucer à celui de Bocace ; c'est que Mademoiselle Edgeworth, dans sa nouvelle, fait allusion à l'histoire de la Grisélidis ancienne ; elle en cite même un morceau, et ce morceau est tiré de la narration de son com- [p. 8]
patriote Chaucer, rajeunie, à la vérité, par un poète anglois aussi, nommé Monsieur Ogle, dont le style assez élégant est pourtant diffus, si on le compare à celui de son modèle.

. . . . . .

Gauthier et Grisélidis. Histoire traduite de l'anglois de [p. 11]
Chaucer [pp. 11-92].

. . . . . .

[p. 95] La nouvelle Grisélidis, traduite de l'anglois de Mademoiselle Edgeworth.

[Voici les extraits dans lesquels Miss Edgeworth parle de Chaucer.]

. . . . . .

[p. 151] Mon cher ami, à propos de femmes parfaites, vous avez
[p. 152] sûrement lu les contes de Chaucer. Dites-moi un peu ce que pous pensez de la véritable, de l'ancienne Grisélidis ?

—Il y a si longtemps que j'ai lu cette histoire, que je ne puis vous donner de réponse précise.—Alors lisez-la de nouveau, et dites m'en votre avis sans détour . . . il faut que nous ayons ici une soirée de lecture. . . .

. . . . . .

[p. 162] [On lit le conte de Grisélidis de Chaucer.] Le lecteur en vint à ce moment où Gauthier fait prononcer un serment à sa femme.

> Jurez que nuit et jour, à mes ordres soumise,
> Avec empressement, avec zèle et franchise,
> Sans murmurer jamais, seule ou devant témoins
> A m'obéir toujours, vous mettrez tous vos soins.
> [etc. et les 10 lignes suivantes de l'édition Ogle.]

. . . . . .

[p. 172] Certes, je ne puis admirer ni Grisélidis, ni aucune de celles qui l'imitent. . . .

—On ne risque pas de rencontrer de nos jours, beaucoup
[p. 173] de femmes qui marchent sur ses traces. Si Chaucer eût vécu dans ces temps de lumières, il eût dessiné ce caractère tout autrement. . . .

. . . . . .

Nous pardonnerons à ce pauvre Chaucer, si nous considérons le siècle où il vivoit. La situation et l'intelligence des femmes ont été bien améliorées depuis cette époque.

1822. Inconnu. [Article '*Chatterton*' dans la] *Biographie nouvelle des contemporains*, ou dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui, depuis la Révolution française, ont acquis de la célébrité . . . [édité par] MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins ; et autres hommes de lettres . . . tome iv, 1822, p. 358.

Chatterton (*Thomas*). . . . A peine publiées, les poésies de *Rowley* devinrent un grand sujet de discussion pour les critiques. Le style était d'une couleur antique ; la phraséologie gothique, la versification entièrement semblable à celle de Chancer [*sic*]. Mais l'ordre et l'énergie des idées . . . une

imagination forte . . . rangeaient l'auteur de ces œuvres parmi les maîtres de l'art, et étonnaient profondément quiconque avait dévoré l'ennui des mauvais poëtes du XIV^e^ ou XV^e^ siècle. Chancer et Spencer étaient surpassés de bien loin. . . .

1825. PICHOT, AMÉDÉE. *Voyage Historique et Littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 1825, tome i, pp. 173, 242, 243, 244, tome ii, p. 271, tome iii, p. 8.

Le Pèlerinage de Cantorbery, sujet emprunté au vieux poète [p. 173] Chaucer, est une belle composition de Stothard ; mais je n'en connais que la gravure. . . .

Jacques [1^er^] reconnaissait pour ses maîtres Chaucer, [p. 242] Gower et Lydgate . . . Warton a-t-il comparé l'apparition de Chaucer, dans la littérature nationale, au jour précoce d'un printemps d'Angleterre, après lequel l'hiver revient avec ses orages. . . .

1827. VILLEMAIN, ABEL FRANÇOIS. *Essai littéraire sur Shakespeare* [dans] *Mélanges historiques et littéraires*, Paris, 1827, tome iii, p. 146.

La poésie anglaise n'était pas non plus, à cette époque [fin du XVI^e^ siècle], dans un état d'indigence et de grossièreté ; elle commençait de toutes parts à se polir. Spencer . . . avait écrit un long poëme, d'un style savant, ingénieux . . . prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui, dans son anglais du quatorzième siècle, n'offrît déjà des modèles de naïveté, et grande abondance de fictions heureuses.

1828. QUÉRARD, J. M. [au mot *Chaucer* dans] *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France aussi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français* . . . tome i, 1828, p. 158.

Chaucer, poète Anglais. Voy. Edgeworth (Miss), et mélanges de poésies Anglaises.

1829. QUÉRARD, J. M. [au mot *Edgeworth* dans] *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants* . . . tome iii, 1829, p. 8.

Edgeworth (Miss Mar) . . .

—— Deux (les) Grisélidis, histoires trad. de l'angl., l'une de Miss Edgeworth, l'autre de Chaucer (par M. Dubuc), Paris, Galignani, 1813, 2 vol. in-12, 4 fr.

1830. O'Sullivan, D. [Professeur d'anglais au lycée de St. Louis.] *Elegant Extracts from the most celebrated British Poets. . . .* Paris, 1830, vol. ii. Sur le dos du volume se trouve une *Liste Chronologique des Poètes . . . dans les ouvrages desquels on a puisé ces extraits et dont la Biographie se trouve à la fin du volume.* La liste a le nom de Chaucer en tête, mais aucun de ses poèmes ne sont cités. Il y a une courte biographie du poète aux pp. 543-4, et plusieurs allusions, aux pp. 541, 542.]

Chaucer, properly considered as the father of english poetry, preceded Spenser by two centuries, and was connected by marriage with the famous John of Gaunt. His chief productions are the Serjeant at Law, the Frankelin, the Shipman, the Doctor of Physic, the Miller, the Knight's Tale, the Story of the Fox, the Three Thieves, the Story of Griselda and of the little Child slain in Jewry. One of the finest parts of Chaucer is the beginning of the Flower and the Leaf [longue description]. Chaucer's versification, considering the time he wrote at, has considerable strength and harmony. . . . His works are the source from which the other poets have usually borrowed. In depth of simple pathos, and intensity of conception, no writer comes near him, not even the Greek tragedians.

[Cette allusion est citée ici, parce que le livre, quoique écrit en anglais, a été imprimé en France pour un public français.]

1830. Villemain, Abel François, *Cours de littérature française. Littérature du moyen âge, en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre*, Paris, 1830, tome ii, pp. 206-212, 214-217, 227.

[p. 206] Ce n'est qu'au milieu du XIV^e^ siècle qu'enfin l'Angleterre possède un écrivain, un poète, un homme en qui on ne peut méconnaître beaucoup d'esprit, l'art de conter, et ce mélange d'érudition et de naïveté qui rend si piquans plusieurs écrivains du moyen-âge. Je parle de Chaucer. C'est de lui que la plupart des critiques anglais datent le premier âge de leur poésie littéraire. Bien plus récent que les Troubadours, venu après le Dante, Pétrarque et Boccace, Chaucer, qui fut leur élève, ne saurait leur être comparé. Il a cependant son mérite et son tour original. Mais il est fort difficile à traduire, ou pour la langue ou pour la bienséance. Il a de plus beaucoup écrit ; et j'avoue qu'embarrassé souvent par son vieux style, ses idiotismes, ses allusions, je ne l'ai pas lu tout

entier. . . . [suit une courte notice de la vie de Chaucer, et de sa rencontre avec Pétrarque].

. . . . . .

Ainsi c'est un homme du Nord qui vient puiser à la belle civilisation du Midi. Ce n'est plus l'esprit natif de la vieille Angleterre, plus ou moins mélangé d'esprit normand ; c'est [p. 208] un lettré anglais qui connaît bien les deux *Italies*, et a devant lui plusieurs modèles. Chaucer savait à fond la langue latine, et l'écrivait avec goût ; il traduisit la *Consolation* de Boèce. . . . Malgré cette étude et ce goût d'imitation classique, il n'est pas de meilleur peintre que lui du moyen âge ; pas [p. 209] d'écrivain où les mœurs, l'esprit, le langage de ce temps soient mieux conservés. Voilà son originalité. C'est un *Trouvère* anglais, c'est un conteur de la cité de Londres. Il imite nos fabliaux et les chants amoureux des *Troubadours*. Mais il a son caractère propre de liberté politique et religieuse ; et son imagination savante est nourrie de fables orientales, comme de réminiscences latines.

. . . . . .

C'est Chaucer qui marque le premier développement de la poésie anglaise. Le *français* n'est plus pour lui la langue de la conquête, mais une langue littéraire. C'est ainsi qu'il a traduit en vers le *Roman de la Rose*, comme il aurait imité un ouvrage classique des anciens. Dans cette version, il lutte habilement contre le style de ses deux modèles, et semble parfois l'emporter, soit que son anglais paraisse moins vieilli que le français de Jean de Meung, soit qu'il ait ajouté quelques traits de hardiesse. Car, il faut le dire, à ses titres d'homme de cour, de savant, d'ami de Pétrarque, d'imitateur de Boccace, il joignait celui d'hérétique. Il fut un des premiers disciples de Wiclef. . . .

. . . Chaucer se fit le poète de cette réforme ; c'est-à-dire [p. 210] de toutes les pensées hardies qui étaient enveloppées dans la théologie de Wiclef. . . .

. . . . . .

Chaucer les exprimait vivement, et les animait par des satires contre la cour de Rome et les abus de la vie monacale.

La chevalerie même n'est pas épargnée par le bon sens [p. 211] épigrammatique de Chaucer. . . .

. . . . . .

Son *sir Thopas* est le précurseur de Don Quichotte. Cette parodie fait partie des *Contes de Cantorbéry*, recueil d'historiettes, dans le goût du Décameron, mais écrites en vers, avec

moins de charme et de poésie que n'en offre la prose de Boccace.

Le cadre de ce recueil est du reste ingénieux. Chaucer . . . rassemble à *Southwark*, dans une auberge, divers pèlerins, venus pour honorer la châsse de Thomas Becket. Dans l'inaction de la soirée, ces pèlerins se content des histoires touchantes, ou gaies. Leur réunion seule est assez dramatique. Elle offre tous les états, tous les personnages du moyen âge, un chevalier, un écuyer . . . etc. . . .

. . . . . .

Chaucer, parlant à son tour, commence l'histoire de *sir Thopas*.

[p. 212] Il accumule les enchantemens et les prodiges. Mais au milieu du récit, lorsqu'il avait déjà tiré grand nombre de géans, un des auditeurs l'arrête et lui dit : ' Plus de ces contes pour l'amour de Dieu ; vous ne faites que perdre le temps ; ne rimez pas d'avantage. Dites-nous en prose seulement quelque chose, où il y ait un peu de gaîté et d'instruction.' Chaucer laisse là son histoire, et commence une allégorie morale de Mélibée, qui a pour épouse la *Prudence*, et pour fille la *Sagesse*.

Toute cette histoire est assez commune ; mais elle renferme de sages conseils et une excellente morale pour un faiseur de contes, parfois licencieux, comme Chaucer. C'est un des premiers essais de la prose anglaise. Malheureusement Chaucer est peu piquant, lorsqu'il est moral.

. . . . . .

[p. 214] Chaucer est rempli d'allusions plaisantes à ce sujet [le français comme on le parlait alors en Angleterre]. Parle-t-il d'une abbesse dans le prologue de ses *Contes* de Cantorbéry, il la représente ainsi.

[Description de la Prieure.]

. . . . . .

[p. 215] Le style de Chaucer est en partie formé sur le modèle du *Roman de la Rose* et de nos meilleurs fabliaux. Non seulement, il imite avec art plusieurs tournures de notre langue. Souvent, par une bigarrure moins heureuse, il introduit dans son style anglais des mots, des phrases toutes françaises ; par exemple, ce refrain, qui coupe une de ses ballades anglaises ' J'ai tout perdu, mon temps et mon labeur.'

Ailleurs il conserve en français les noms de nos personnages allégoriques : *Faux-Semblant*, *Bel-Accueil*, etc.

. . . . . .

[p. 227] Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vraie poésie anglaise du XIV^e^ et du XV^e^ siècle n'a produit, à l'exception de Chaucer, rien de puissant et d'original.

1830. Thierry, Augustin. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (3me édn. revue), Paris, 1830, tome iv, pp. 390, 391, 392, 393.

Les écrivains en langue française traitaient ordinairement [p. 390] cette classe d'hommes [la bourgeoisie et les vilains] avec le dernier mépris. . . . Au contraire, les poètes anglais prenaient pour sujet . . . [des] contes joyeux, des aventures plébéiennes . . . et les historiettes du même genre qui se trouvent en si grand nombre dans les ouvrages de Chaucer. Un autre caractère commun à presque tous ces poètes, c'est une espèce de haine nationale contre la langue de la conquête. . . . Chaucer, l'un des hommes les plus spirituels de son temps, [p. 391] met plus de finesse dans cette critique ; il oppose au dialecte anglo-normand, vieilli et incorrect, le français poli de la cour de France . . . [dans le portrait de l'abbesse].

. . . . . .

C'était l'habitude ou la manie des gens de loi , . . même [p. 393] lorsqu'ils parlaient anglais, d'employer à tout propos des paroles et des phrases françaises, comme Ah ! sire, je vous jure ; . . . et d'autres exclamations dont Chaucer ne manque jamais de bigarrer leurs discours, lorsqu'il en met quelqu'un en scène.

1834. De la Rue, l'Abbé Gervais. *Essais Historiques sur les Bardes, les jongleurs et les trouvères* . . . 3 tomes, Caen, 1834, tome iii, pp. 267, 270, 271.

[*Jean Gower.*] Le poète Chaucer l'appelait *le moraliste* [p. 267] *Gower.*

. . . . . .

[Froissart habita longtemps en Angleterre] . . . à la [pp. 270-271] même époque brillaient dans ce même royaume les poètes Gower et Chaucer, et il est impossible de ne pas croire que Froissart connut leurs poésies ; il est même très-probable qu'il fut lié avec ces auteurs, et alors comment n'aurait il pas pris d'eux le goût des Ballades, Virelais, Rondeaux, etc ?

1835. Inconnu. *Poëtes Lauréats de la grande Bretagne,* [article traduit du New Literary Magazine, dans la] *Revue Britannique,* Paris, août 1835, pp. 227, 228.

Goyer [*sic*] et Chaucer sont désignés comme lauréats ; mais il reste douteux qu'ils appartinssent sous ce titre plutôt à la maison du souverain qu'à celle de quelque noble.

1836. De Chateaubriand, François René. *Essai sur la Littérature anglaise,* par M. de Chateaubriand, Paris, 1836, pp. 109-111.

Œuvres complètes de . . . Chateaubriand, Paris, 1838, tome xxxiii, pp. 97 *et seq.*

CHAUCER, BOWER [*sic*], BARBOUR.

En même temps que les tribunaux retournèrent par ordonnance au dialecte du sol, Chaucer fut appelé à réhabiliter la harpe des bardes ; mais Bower, son devancier de quelques années, et son rival, composait encore dans les deux langues. . . .

[Puis Chateaubriand cite une ballade par ' Bower ' : ' Amour est chose merveilleuse,' qui montre, selon lui, que le français de Gower valait mieux que son anglais. Il continue :]

La langue anglaise de Chaucer est loin d'avoir ce poli du vieux français, lequel a déjà quelque chose d'achevé dans ce petit genre de littérature. Cependant l'idiome du poète Anglo-Saxon, (c-à-d Chaucer) amas hétérogène de patois divers, est devenu la souche de l'anglais moderne.

Courtisan Lancastrien, Wiclefiste, infidèle à ses convictions, traître à son parti, tantôt banni, tantôt voyageur, tantôt en faveur, tantôt en disgrâce, Chaucer avait rencontré Pétrarque à Padoue : au lieu de remonter aux sources saxonnes, il emprunta le goût de ses chants aux troubadours provençaux et à l'amant de Laure, et le caractère de ses contes à Bocace.

Dans la *Cour d'Amour* . . . [ici un exposé de la *Cour d'Amour*].

Le *Plough-man* (toujours le canevas du vieux Pierre Plowman) a de la verve : le clergé, les leadies [*sic*] et les lords sont l'objet de l'attaque du poète :

' Suche as can not y say ther crede '

[etc. ; 8 vers cités, suivis d'une traduction].

Le poète écrivait à son château de Dunnington, sous le *chêne de Chaucer*, ses *Contes de Cantorbéry*, dans la forme du Décaméron. A son début la littérature anglaise du moyen-âge fut défigurée par la littérature romane ; à sa naissance, la littérature anglaise moderne se masqua en littérature italienne.

1836. INCONNU. *Biographie de William Godwin* [article dans la] *Revue Britannique*, avril 1836, pp. 377-8. [Notice de sa vie de Chaucer.]

1837. VILLEMAIN, ABEL FRANÇOIS. [*Critique sur l'ouvrage de Chateaubriand, Essai sur la littérature anglaise* . . . article paru dans le] *Journal des Savants*, cah. d'avril, 1837, pp. 219-220.

. . . L'*Essai* sur la littérature anglaise est moins juste que piquant, lorsqu'il nous dit : 'Il n'a tenu à rien que les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne parlassent français : Shakespeare aurait écrit dans la langue de Rabelais.' Cela tenait à tout, au contraire ; et si la langue anglaise s'est établie, ce n'est pas parce que le parlement de 1483 a rédigé ses *bills* en anglais ; mais il les a rédigés ainsi pour être entendu.

Quoi qu'il en soit, bien avant cette époque, l'idiome anglais avait porté d'heureux fruits. Nous regrettons que l'illustre auteur [Chateaubriand] n'ait accordé que peu de lignes au vieux poëte Chaucer, et n'ait pas même parlé de sa traduction du *Roman de la Rose*. Poëte lettré et poëte populaire, imitant les Latins, les Italiens, les Français, et ayant au plus haut degré l'*humour* anglaise, le tour d'esprit sérieux et moqueur, Chaucer méritait une place plus étendue dans cette brillante esquisse de lettres anglaises. Il n'atteste pas moins que Gower la longue rivalité des deux langues anglaise et française, puisqu'il a fait quelques pièces de vers où il les entremêle par un refrain alternatif. Mais ses *Contes de Canterbury* sont, pour le style comme pour les détails, la plus complète peinture de la vie et de la société anglaise du temps. . . .

Sans comparer, comme a fait Dryden, Chaucer à Ovide, sans analyser sa vie et ses ouvrages en deux volumes in-4°, comme a fait Godwin, la critique littéraire aurait beaucoup à dire sur ce vieux *troubadour* anglais, qui parfois a conté comme Bocace, s'est moqué de la chevalerie avant Cervantes ; et qui, fort poétique d'expression dans ses vers un peu rudes et négligés, a donné en même temps à sa langue, les premiers modèles d'une prose régulière et savante. Nous regrettons que *l'Essai* soit si laconique sur Chaucer, et se borne presque à le traiter de *courtisan lancastrien*, *wiclefiste*, *infidèle à ses convictions*, *traitre à son parti*, *tantôt banni*, *tantôt voyageur*. Chaucer n'était ni plus courtisan, ni plus voyageur, ni plus infidèle à ses convictions que notre bon Froissard, qui recevait de si beaux présents des rois d'Angleterre : et la part même qu'il prit aux premiers essais du schisme en Angleterre donne un grand intérêt historique à ses ouvrages.

1837. Michelet, J. *Histoire de France*, tome iii, livre vi, ch. 1^er^, p. 351.

[Court exposé des modes introduites en France et en Angleterre pendant les fêtes et réjouissances qui suivirent

le fléau de la grande peste au XIV^e^ siècle.] Les femmes chargeaient leur tête d'une mitre énorme d'où flottaient des rubans, comme les flammes d'un mât . . . elles portaient deux dagues à la ceinture.[1]

[1] [*Note*] Chaucer 198. Gaguin, apud Spond, 488. Lingard, ann. 1350. . . .

1838. DELÉCLUZE, E. J. *Chaucer. Le Pèlerinage de Canterbury*, 1328-1400, [article dans la] *Revue française*, tome vi, avril 1838, pp. 33-62.

J'aime les gravures. Au nombre de celles qui ornent ma modeste demeure, il en est une dont la composition originale pique vivement la curiosité de ceux qui y ont une fois porté leurs regards. C'est le *Pèlerinage de Canterbury*, ouvrage du peintre anglais Stothard, gravé fort habilement par J. Heath. Dans un cadre très large et peu élevé, se développe une longue cavalcade où l'on distingue des personnages de conditions, d'états et de sexes différens, . . . [description des pèlerins].

Quoique l'éditeur de la gravure ait pris soin d'y faire inscrire, à la marge inférieure, la qualité et un numéro qui se rapportent à chaque personnage, cette indication est loin de faire connaître, surtout aux Français, la cause et le but de cette étrange réunion. Souvent je me suis trouvé dans la nécessité d'en faire, tant à mes amis qu'à des curieux, une explication qui, bien qu'assez étendue, était loin cependant de les satisfaire. J'omettais toujours quelque circonstance importante ; j'intervertissais l'ordre du récit en n'observant pas celui dans lequel sont rangées les figures, et, lorsque j'en venais à nommer Chaucer, le poète dont l'ouvrage a donné lieu à la composition de Stothard, on redoublait de questions à son sujet. . . . Je pris donc le parti, pour satisfaire plus complètement la curiosité des autres et me soulager, il faut bien le dire, de la répétition assez fréquente des mêmes paroles, de traduire le *Prologue des Contes de Canterbury*, du poète anglais Chaucer . . . prologue qui fait le sujet de la gravure. . . .

Mais cette explication, mise à la portée de mes curieux, ne fut pas encore suffisante pour plusieurs d'entre eux. Ceux de ces derniers surtout qui aiment ou cultivent les lettres n'avaient pas plutôt lu la traduction du *Prologue* . . . devant la gravure, qu'ils recommençaient leurs questions sur le poète Chaucer, sur ses ouvrages et sur son siècle, tant qu'enfin je cédai à leurs demandes en ajoutant à la traduction qu'ils

avaient entre les mains quelques réflexions sur le caractère du talent de Chaucer, sur son temps, sans omettre de faire sentir la distinction des qualités propres à cet ingénieux écrivain anglais du quatorzième siècle avec celles qu'il a empruntées aux auteurs français et surtout aux Italiens de son temps. . . . [Suit une traduction en prose française du Prologue des *Contes de Canterbury*, voir pp. 255-56 plus haut.]

Il est difficile de trouver un cadre plus ingénieux en lui- [p. 49] même et plus favorable pour préparer le lecteur à la narration d'une suite de contes ou de nouvelles que ce charmant prologue de Chaucer. Toutefois, ce qui démontre la supériorité de l'imagination et du talent de cet écrivain, c'est que la plupart des contes qu'il prête à ses personnages sont disposés avec autant d'art et écrits avec autant de verve et d'esprit que le prologue. Aussi les *Contes de Canterbury* forment-ils le principal titre de la gloire de Chaucer, et marquent-ils une époque très intéressante dans l'histoire de la littérature et de la poésie anglaises, dont Geoffroy Chaucer est regardé comme le père.

Ce poète, car il mérite réellement ce nom par la double faculté qu'il avait de bien composer et de bien exprimer ses idées, Geoffroy Chaucer . . . est né en 1328. . . . [Suit une longue description, 2 pp., de l'Angleterre au XIV^{ème} siècle, et mention y est faite de la satire de Chaucer contre l'église, et de sa sympathie pour les doctrines de Wicklif.] On sait [p. 52] peu de choses positives sur la vie de . . . Chaucer. [Suit la notice ordinaire de sa vie, d'étudiant, puis de courtisan, d'avocat, de voyageur, et de diplomate. Puis il y a un court exposé de ses œuvres en prose, Boèce, le *Testament de l'amour* (poème apocryphe) et l'*Astrolabe*, et une liste de ses poèmes, finissant par les *Contes de Canterbury*.]

Ce recueil de contes, dont on a lu l'ingénieux prologue, [p. 54] passe pour être le dernier ouvrage du père de la poésie anglaise. . . . On ne peut douter que le Décaméron de Boccace ne lui ait fourni l'idée et la donnée première de son recueil ; mais il faut avouer aussi qu'il est difficile, en suivant la route d'un autre, de s'y montrer avec plus d'originalité et de nouveauté que Geoffroy Chaucer. Je ne craindrai même pas d'avouer que, sous le rapport de l'invention, le poète anglais est souvent supérieur au prosateur italien ; et j'en prends pour preuve le prologue des *Contes de Canterbury*, comparé à l'avant-propos du *Décaméron*.

Il me semble que ce serait un service à rendre aux personnes qui aiment les lettres, comme à celles qui cherchent à s'instruire dans la connaissance des mœurs et de l'esprit du quatorzième siècle . . . que de donner une traduction en français des *Contes de Canterbury*. En faisant un premier essai moi-même sur le prologue, j'ai eu l'idée d'engager quelques jeunes et studieux littérateurs à se livrer à ce grand travail. Malgré les imperfections qui fourmillent sans doute dans ma traduction, je crois cependant que la verve pétulante avec laquelle le poète Chaucer a tracé les portraits de ses conteurs, éclate avec vivacité, et que cette spirituelle préface fera naître un vif désir de connaître le reste de l'ouvrage. [L'écrivain donne ensuite un court exposé de chaque conte, 6 pp.]

. . . . . .

[p. 61] Je ne sais si le lecteur me saura gré des détails minutieux que je viens de donner sur l'ensemble et sur les parties des ouvrages de G. Chaucer. Mais ses poèmes sont de nature à ne pouvoir être analysés qu'isolément, car la variété des sujets et du style est un trait caractéristique dans les productions de cet écrivain, et je n'ai pas cru pouvoir faire mieux connaître le génie varié de cet homme qu'en reproduisant successivement toutes les faces sons lesquelles il se présente.

Geoffroy Chaucer est sans doute une des gloires littéraires de l'Angleterre ; mais, en sa qualité de savant, d'écrivain, de poète de la renaissance, il appartient à la grande famille européenne, et doit être placé au nombre des hommes qui ont le plus activement contribué à rallumer le flambeau des sciences, des lettres et de l'érudition. Le nom de Chaucer le cède, il est vrai, à ceux de Dante et de Pétrarque, mais on peut l'inscrire sur la même ligne que celui de Boccace.

. . . . . .

1841. THOMMEREL, J. P. *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, Paris, 1841, pp. 53, 87, 88.

[p. 53] [Chaucer se moque de ceux qui parlent français à la manière de Stratford-le-Bow, une citation du Prologue est donnée.]

. . . . . .

[p. 88] On peut donc résumer tout ce qui a été écrit sur Chaucer en disant : 1° ce n'est pas lui qui a introduit le premier le français dans l'anglais, comme l'a prétendu Johnson ; 2° il a été un *grand mêleur* d'anglais avec le français (Werstegan, 67) 3° s'il ne fut pas la source du pur anglais, comme le dit

Spenser, c'est-à-dire de l'anglais sans *mélange étranger*, il a mérité ce nom par la pureté des pensées et de son style.

1841. AMPÈRE, J. J. *Histoire de la littérature française au moyen âge comparée aux littératures étrangères*, Paris, 1841, pp. liv-lv.

Les sujets de plusieurs fabliaux et de plusieurs apologues se [p. liv] retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusque dans l'Inde, jusqu'à la Chine. Puis ils ont été reproduits tour à tour par [p. lv] diverses nations de l'Europe ; ils ont fourni des thèmes piquants aux nouvellistes italiens, et à Chaucer.

1842. CHASLES, PHILARÈTE. *Littérature anglaise*, [article dans la] *Revue des Deux Mondes*, avril 1842, pp. 99, 100.

Jusqu'au dernier souffle de sa vie commerciale et politique, [p. 100] l'Angleterre conservera ce caractère, [d'observatrice de mœurs]. Sa supériorité d'observatrice n'est pas un mérite : c'est pour elle une nécessité . . . il faut qu'elle observe, qu'elle compare, qu'elle juge, qu'elle soit homme d'affaires et analyste, pour exister. On voit ce caractère se prononcer d'une manière profonde dès les premiers pas que fait la Grande-Bretagne dans la carrière littéraire : admirez de quels traits positifs et précis sont marqués tous les personnages que le vieux Chaucer met en mouvement dans ses *Canterbury Tales*. L'homme de lettres, l'étudiant d'Oxford parle peu et d'une voix douce [etc., plusieurs pèlerins sont cités en exemple]. . . . Tous ces petits traits caractéristiques vous donnent une image nette et complète de chaque personnage, et vous croyez vous promener dans une galerie peinte par Holbein.

1843. SAINT-LAURENT, CHARLES. [Article '*Chaucer*' dans le] *Dictionnaire encyclopédique usuel*, 2e édition, 1843. [Le même article est dans la 4e édn. de 1862.]

(*Chaucer, Geoffroy*) poëte anglais, né à Londres en 1328. Il fut élève des universités de Cambridge et d'Oxford. En 1370, il était porte-bouclier d'Edouard III. Sous le règne de Richard II, il fut obligé de s'expatrier pour avoir embrassé la doctrine de Wiclef. Il mourut en 1400, à Londres, et fut enterré à Westminster. On l'a surnommé *le Père de la poésie anglaise*. Parmi ses poésies on remarque les *Contes de Canterbury*.

1847. GOMONT, H. *Geoffrey Chaucer poète anglais du XIV siècle. Analyses et fragments*, Paris, 1847, pp. 10-11, 27-38, 73-74, 81-82, 84-85, 88, 89, 96.

[*Introduction.*]

Chaucer . . . est devenu l'un des sujets d'orgueil de ses [p. 10]

compatriotes. Il a éte mis par eux au rang de leurs grands poètes ; il a été imité et commenté. Les chefs mêmes de l'école classique anglaise, Pope et Dryden, se sont empressés de lui prodiguer leurs hommages. L'un l'a proclamé le créateur du pur anglais ; l'autre, non content de lui attribuer le mérite impossible à son époque d'une prosodie achevée, a été jusqu'à vouloir en faire l'égal d'Homère et de Virgile.

L'exagération d'un tel éloge n'a pas besoin d'être démontrée. Mais on ne saurait nier les droits de Chaucer à une place éminente dans le panthéon britannique. Possédant une
[p. 11] connaissance directe et approfondie des auteurs latins, une science de l'antiquité bien rare au moyen âge, et sans doute alors unique en Angleterre, il marche l'égal de Boccace et de Pétrarque, ses contemporains. Parfois même il sut les dépasser, grâce à l'énergie du saxon, que son goût pour les langues classiques ne l'empêcha pas d'apprécier. . . .

Nous voudrions ajouter quelques détails sur la vie de notre poète : malheureusement il nous faudra être à ce sujet d'une grande sobriété ; car les renseignements tout à fait certains sont assez rares, bien que les histoires de Chaucer ne manquent pas.

[p. 12] En France, Feller et l'abbé Suard ont publié des biographies de cet auteur. La notice du premier est évidemment aussi inexacte que tronquée ; pour en faire apprécier l'esprit, nous dirons seulement qu'elle appelle Chaucer le *Clément Marot anglais*. L'œuvre du second atteste du soin et des recherches ; mais elle se compose encore de faits trop légèrement admis pour avoir un caractère authentique. Des travaux plus sérieux ont nécessairement été faits en Angleterre ; et, parmi les auteurs qui se sont occupés de Chaucer, trois surtout à notre connaissance, ont écrit avec science et réflexion ; ce sont, Speght, Godwin, et John Urry. . . .

[Ici suit une courte vie du poète, écrite avec soin, et le *Testament d'amour* est donné comme base de l'histoire de la fuite de Chaucer. Ensuite vient une collection de 'Témoignages d'auteurs contemporains en faveur de Geoffrey Chaucer,' [pp. 27-31], citations de Lydgate (Prol. de l'*Hist. de Thèbes*), et de Gower (Epilogue *Conf. Amantis*) traduits en français, et la ballade de Deschamps. Vient ensuite une description des]

(1) Poèmes allégoriques et songes.

[p. 38] . . . *Le Palais de la Renommée.*

Dans cette œuvre, dont Pope a donné une imitation, le

génie de l'auteur revêt un caractère qui ne lui est pas habituel. Ici, Chaucer laisse de côté ses sujets de prédilection, c'est-à-dire les tableaux gracieux, les sentiments mélancoliques ou tendres, les scènes naïvement comiques, pour prendre un essor plus élevé. Il recherche avant tout les éléments poétiques d'une nature gigantesque. Des foules innombrables, des espaces infinis, des bruits étranges : voilà ce qu'il se plaît à décrire. Dans cette œuvre singulière, les jeux de son imagination nous semblent rappeler parfois les conceptions d'un peintre moderne, son compatriote, le fantastique Martins. Mais, chez le poète anglais, la grandeur des idées et la richesse de la création sont rarement exemptes de confusion. *Le palais de la Renommée* pèche par un défaut de plan bien sensible, et par des répétitions, des redondances qui en rendent la lecture difficile et fatigante. [Suit une notice détaillée du poème, pp. 39-48.]

. . . . . .

Le livre de la duchesse. [Une notice du poème, avec de [p. 49]
longues citations en français, pp. 49-54.]

On y trouve [dans la dernière partie du *Livre de la duchesse*] [p. 54]
. . . plusieurs de ces traits de nature qui placent Chaucer si haut dans l'opinion de Walter Scott. Mais ce sont des traits fugitifs qu'absorbe . . . le fatras de mauvais goût au milieu duquel ils se rencontrent.

. . . . . .

(2) Contes et Récits non-allégoriques. [p. 73]

Troïle et Cresside, poème en cinq chants, d'un style généralement obscur. Le mauvais goût et la bizarrerie y dominent.

. . . . . .

Les Contes de Cantorbéry. Bien que laissée incomplète par [p. 74]
l'auteur, cette composition est la plus vaste de Chaucer. . . .

[L'auteur donne un abrégé du Prologue en français, jusqu'à la fin de la description de la Prieure.]

. . . Cette galerie de personnages se continue de la sorte [p. 81]
pendant cinq ou six cents vers, et nous montre, ainsi que l'annonce l'auteur, des voyageurs de rangs fort divers. . . .

. . . On peut reprocher à ces portraits quelque chose [p. 82]
d'uniforme dans l'exposition, souvent aussi des redondances de mots et d'idées ; mais les défauts de l'ensemble disparaissent devant la piquante richesse des détails ; et l'introduction aux *Contes de Cantorbéry* est, sans contredit, une des œuvres les plus remarquables de Chaucer. En effet, tracé

avec une verve et une originalité soutenues, chaque caractère de cette nombreuse réunion présente l'étude d'une classe sociale au quatorzième siècle. Le poète, d'ailleurs, comme on a déjà pu en juger, ne se renferme pas dans la description des choses extérieures et matérielles, des figures ou des costumes ; il est philosophe aussi bien que peintre ; il pénètre l'esprit, les mœurs, les ridicules de ses contemporains. Ajoutez à cela que ses critiques, comme toutes les observations faites sur le fond même de l'esprit humain, se trouvent souvent applicables à tous les temps. Ainsi le lord des sessions, ' bon vivant à complexion sanguine, inaugurant sa journée par une soupe au vin et tenant table ouverte en permanence,' devait être le modèle parfait des magistrats provinciaux de son époque ; et aujourd'hui encore, il pourrait représenter certains juges de paix de la joyeuse Angleterre. Nos comédies n'offrent pas
[p. 80] de meilleurs types que la bourgeoise de Bath, veuve de cinq époux, ' toujours la première de sa paroisse à aller à l'offrande, et se mettant en fureur si quelqu'un l'y devançait ; du reste, excellente pour rire, causer, amuser en voyage et indiquer des recettes contre l'amour.' On en peut dire autant du médecin, ' homme des plus savants, qui faisait gagner les apothicaires et que les apothicaires faisaient gagner.' A côté de ce digne pendant des docteurs de Lesage et de Molière, figure fort bien aussi le sergent de la loi. . . . Derrière ces figures d'un comique un peu grotesque, vient le personnage modeste du clerc d'Oxford, comme pour montrer que Chaucer s'entendait aussi en comique délicat et de bon goût. Dans le portrait de ce pauvre savant, ' maigre de corps, maigrement vêtu, maigrement monté, fort logicien, du reste pas assez mondain pour avoir un office,' se rencontre le sarcasme fin, le pinceau à la fois juste et retenu de La Bruyère.

Nous pourrions puiser dans les caractères du matelot, de
[p. 84] l'économe, de l'intendant, du meunier, nombre de passages aussi heureux, nombre de traits dignes d'être étudiés par quiconque a la prétention de peindre le cœur humain, et qui certainement ont été exploités plus d'une fois par les écrivains anglais ; mais il est une autre face de l'introduction aux *Contes de Cantorbéry*, qui mérite aussi sa part d'examen.

Chaucer ne s'est pas renfermé dans la peinture des défauts ou des vices domestiques. Outre la satire privée, il a fait de la satire sociale ; et, dans cette partie de son œuvre, il a des droits non-seulement à l'attention du littérateur, mais encore

à celle de l'historien. Soit que l'on considère ses tableaux comme un miroir fidèle du temps, soit qu'on y voie simplement l'opinion passionnée d'un homme, ils sont une source précieuse de documents sur l'état des esprits et des choses en Angleterre, au quatorzième siècle. D'abord, le lecteur y trouve la preuve que cette hardiesse de pensée, si commune jadis parmi nos poètes et nos romanciers, se rencontrait aussi de l'autre côté de la Manche. Ensuite, tout en exagérant peut-être les désordres produits, à cette époque, par un clergé souvent sans vocation, ces satires attestent du moins de déplorables abus ; elles en indiquent la nature et, jusqu'à un certain point, la gravité. Les diatribes du poète auront encore un autre intérêt, si l'on se rappelle l'adhésion de Chaucer à certaines doctrines hétérodoxes de Wiclef ; car elles seront alors [p. 85] l'expression vivante de l'animosité des réformateurs anglais du quatorzième siècle, envers la hiérarchie ecclésiastique.

Les personnages que Chaucer, dans sa galerie de portraits, a sacrifiés en partie à la vérité historique, en partie à ses antipathies de réformateur, sont le moine, le frère mendiant, l'huissier épiscopal et le porteur d'indulgences. Le premier de ces quatre personnages a servi de modèle à Walter Scott pour son prieur de Jorvaulx ; seulement, le romancier écossais, avec ce tact si remarquable en lui, n'a emprunté à l'original que des traits et des couleurs adoucis, présumant que c'était le plus sûr moyen de rester dans le vrai. Voici le caractère tracé par Chaucer : on pourra le comparer avec celui du moine d'Ivanhoe.

[Suit la description du moine.]

. . . L'indignité du frère prêcheur a pour pendant l'avarice [p. 88] et la fourberie de l'huissier épiscopal et du porteur d'indulgences. Le premier est un effronté voleur, qui, fermant les yeux pour de l'argent sur les plus grands scandales, ne se fait aucun scrupule de tourner en dérision l'autorité dont il exécute les ordres. Le second est aussi repoussant au moral [p. 89] qu'au physique, une sorte de castrat tout bardé de reliques mensongères, avec lesquelles il soutire de l'argent à tout le monde.

On dira peut-être que jusqu'ici cet acharnement contre les mœurs du clergé n'est remarquable que par la forme ; que c'est, du reste, le fond des diatribes si fréquentes chez Boccace et Pétrarque en Italie, chez les troubadours et les trouvères en France : soit ; mais voici qui ajoute un trait tout particulier

à la censure de Chaucer. Après avoir flétri les abus ecclésiastiques et battu en brèche le clergé régulier, l'auteur songe à élever un monument conforme à ses propres doctrines. Cette prétention n'est pas plus avouée que les vues subversives cachées sous les portraits dont nous venons de rendre compte ; mais elle se sent, elle se révèle. On va en juger. Aux indignes personnages dont il vient de peindre les défauts et les vices, Chaucer oppose le caractère du curé, homme instruit, de mœurs et d'habitudes toutes primitives, et qui prêche la vraie morale de Jésus Christ. Ce prêtre, bon et résigné dans le malheur, qui, malgré l'étendue de sa paroisse, va, malade ou bien portant, par la pluie ou par le tonnerre, visiter à pied ses paroissiens les plus éloignés, qui réside et n'emploie pas son temps à briguer un bénéfice lucratif à Londres, ce prêtre tout apostolique est le rêve du poète. Il en fait un idéal accompli, au sujet duquel il expose ses théories, ou plutôt celle des *Wicléfistes*, qui, non-seulement voulaient élever le clergé séculier sur la ruine des ordres monastiques, mais imposaient aussi aux hommes de Dieu la pauvreté et l'innocence des premiers temps du christianisme.

[Comparaison avec le *Décaméron* de Boccace] . . .

[p. 93] Exception faite du récit du chevalier qui tient un rang tout à fait hors ligne, les contes enchâssés dans le pèlerinage
[p. 94] de Cantorbéry nous semblent l'emporter rarement sur les nouvelles du Décaméron. . . . C'est le mérite littéraire qui seul est en question. Or, sous ce rapport, l'œuvre de Chaucer prête beaucoup plus à la critique que ne le reconnaissent généralement ses compatriotes. Aux yeux d'un juge non prévenu, la plupart de ses contes paraîtront certainement, ou mal choisis, on d'une narration défectueuse. . . .

. . . . . .

[p. 96] . . . Il a été dit plus haut, que, parmi les contes de Cantorbéry, on en trouve un dont la supériorité est incontestable, Ce morceau [le récit du chevalier] important par son étendue, est une sorte de poème héroïque où le bon goût des ideés, l'art du style et l'intérêt des situations, sont portés à une hauteur rare chez les écrivains du moyen âge. Une telle œuvre montre combien Chaucer aurait pu exceller dans les sujets nobles et graves. Inspirée en grande partie par un poème de Boccace oublié maintenant, elle ne doit pour cela rien perdre de notre estime ; car nulle composition ne mérite davantage la qualité *d'originale* accordée si souvent, et à juste titre, aux autres imitations de notre poète. . . .

[Traduction en prose du récit du chevalier.] [pp. 101-204]
[Analyse et fragments des Prologues et Contes.] [pp. 207-247]
[Examen sommaire des petits poèmes, traductions (en prose) de quelques-uns.] [pp. 251-271]

1847. Le Roux de Lincy. [Revue du livre sur *Chaucer* de *M. Gomont* dans] *Le Moniteur universel*, Paris, 14 sept. 1847.

[Revue assez détaillée, occupant deux colonnes.]

C'est avec raison que Geoffroy Chaucer est considéré comme l'un des poëtes les plus éminents de la vieille Angleterre. Son esprit observateur plein d'étendue, excellait dans une réproduction originale et féconde des œuvres qu'il imitait . . . toutes les œuvres de longue haleine que ce poëte nous a laissées, bien qu'évidemment empruntées à ses prédécesseurs, n'en ont pas moins un caractère profond d'originalité. [Suit sa vie, et une notice de ses œuvres] . . . [Les *Contes de Canterbury*.] Malheureusement les récits qu'il met dans la bouche de ces différents personnages ne sont pas toujours en harmonie avec leur caractère. Cependant plusieurs de ces récits sont très-curieux et tout à fait dignes de remarque. M. Gomont a traduit en entier celui que fait le chevalier, et qui a tout l'intérêt et toute l'étendue d'un vieux roman de chevalerie.

1850. Chasles, Philarète. *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au* XIX^e^ *siècle*, Paris, 1850, pp. 20, 21.

Du génie de la langue anglaise.

Mainte phrase de Chaucer est tellement normande et saxonne, que personne aujourd'hui ne s'en rend compte sans dictionnaire. [p. 20]

. . . . . .

Tout le dictionnaire des archaïsmes de Chaucer et de Layamon entrera-t-il dans le nouveau lexique ? [p. 21]

1850. F[orgues ?], E. *La Poësie Humoristique* [article dans la] *Revue Britannique*, juillet 1850, pp. 97-99.

Chaucer, par exemple, dans sa naïveté plus savante qu'on ne le dirait, est bien supérieur à Butler, bien supérieur lui-même à Wolcott ; ses caricatures sont bien plus fortement burinées et rappellent bien mieux la nature. . . . On ne saurait dire le charme de cette bonhomie narquoise, de ces rares sarcasmes, pointant, çà et là, sur un fond uni et tranquille, et que relève une teinte de pédanterie, apanage du temps. Dans ce cortège si pittoresque des Pèlerins de Canterbury, que de précieux aperçus ! quelles physionomies [p. 98]

spirituellement esquissées et d'une ressemblance appréciable encore aujourd'hui ! [la Prieure est citée, et le clerc d'Oxenford et l'homme de loi]. . . . Bref, à chaque instant, le trait malin, l'épigramme caractéristique, décochée à petit bruit, avec une absence de préoccupation, une nonchalance apparente qui en doublent le prix pour les connaisseurs.[1]

[1] [Note par le rédacteur du Journal, Amédée Pichot.] Le prologue des *Contes de Canterbury* est, à notre avis, un vrai chef-d'œuvre. Traduit plusieurs fois, il l'a été par le rédacteur de cet article, il y a quelques années, ce qu'il rappelle uniquement pour attester la sincérité de son admiration.

1853. Inconnu. [Article '*Chaucer*' dans le] *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* . . . par une société de savants . . . sous la direction de M. W. Duckett, 2e édn., Paris, 1853.

Chaucer (Geoffroy). Le premier poëte lettré qui en Angleterre ait manié la langue nationale, né à Londres, en 1328 [etc. les détails ordinaires de sa vie ; très peu sur ses œuvres] [Les] célèbres *Canterbury Tales*. Ces contes nous font entrer dans la vie intime de l'Angleterre au XIVe siècle. Supérieur à celui du *Décaméron*, le plan des *Canterbury Tales* comporte des incidents qui tiennent la curiosité éveillée. Que si l'action du poëme est un évènement trop simple pour distraire l'attention des récits des pèlerins, le pèlerinage lui-même est un prétexte suffisant pour réunir dans le même cadre toutes les classes de la société, de puis le noble chevalier jusqu'à l'artisan, et pour peindre les vieilles mœurs et les vieilles coutumes. Chaucer excelle surtout dans les descriptions ; on pourrait se passer de ses digressions morales, mais on ne voudrait perdre aucun de ses portraits.

1855. Rathery, E. J. B. *Des Relations sociales et intellectuelles, entre la France et l'Angleterre*, [dans la] *Revue Contemporaine*, juillet 1855, pp. 410, 411 [la langue de Chaucer, sa dette envers la France] ; août 1855, pp. 41, 42.

1855. De Chatelain, Jean Baptiste, Chevalier. *La Fleur et la Feuille, poème avec le texte anglais en regard, traduit en vers français de G. Chaucer.*

Dédicace, à Miss Kearsley.

Du Grand Chaucer, de ce charmant conteur,
Vous qui savez goûter le vieux langage,
A vous je viens offrir la gente fleur
Qu'il fit fleurir sous si touffu feuillage

Que fleur et feuille ont encor leur fraîcheur.
Laissez la fleur ! . . . Mais conservez la feuille
En souvenir de moi dans votre portefeuille.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

GEFFERY CHAUCER

Chaucer, que l'on peut appeler à juste titre le père de la poësie anglaise, est né en 1328 et mort en 1400. Le poëme dont nous offrons aujourd'hui la traduction, à nos lecteurs, est à notre avis du moins, une des plus gracieuses créations de son auteur. Nous donnons la version de Chaucer dans son vieux langage, parceque ce vieux langage est mille fois plus naïf que le langage modernisé, depuis Chaucer, quelquefois par des hommes d'un talent véritable. Inutile de dire que nous nous serions cru fort impertinent envers la mémoire du grand poëte, si nous eussions adopté la version de quelques-uns de ses commentateurs, qui se sont égarés à plaisir en voulant expliquer ce qui nous a paru clair comme le jour.

En 1825 Edward lord Thurlow a publié (imprimé par William Nicol, Cleveland Row, St. James's) *The Flower and the Leaf, after the famous poet Geoffrey Chaucer*. Nous croyons que le noble lord a été fort mal inspiré en reprenant ainsi Chaucer en sous-œuvre pour en faire un poëme à alinéas de toutes les grandeurs. Lord Thurlow s'est rendu coupable, selon nous, d'une pauvre contrefaçon de Chaucer, de ce poète original qu'il a privé par son fait, du charme indicible des strophes de sept vers dont le mètre est à la fois si original et si musicalement agréable.

Si l'on veut savoir le pourquoi de notre prédilection pour *The Floure and the Leafe*, nous dirons tout uniment que ce sujet nous a rappelé avec bonheur les naïves poësies de Clément Marot, qui peut être considéré lui comme le père de la poësie française.

LE TRADUCTEUR.

1856. TAINE, HIPPOLYTE. *Jeffrey Chaucer* [article dans la] *Revue de l'instruction publique*, 13 mars 1856, pp. 686-690.

[Un long article sur Chaucer, avec une notice de sa vie, des *Contes de Canterbury*, de *Troïlus et Criseyde*, et de *la Fleur et la Feuille*, avec de longues citations en français, tirées de ces poèmes. Refondu dans *l'Histoire de la littérature anglaise*, tome i, 1863.]

1856. BRUNET, G. [Article sur *Chaucer* dans la] *Nouvelle Biographie Générale* . . . tom. x, Paris, 1856, pp. 117-120.

[Notice biographique et littéraire de trois colonnes.] Chaucer (Godefroy), célèbre poëte anglais, né en 1328, mort le 25 octobre 1400. On manque complètement de détails au sujet de sa famille ; les uns ont cru qu'il était le fils d'un tavernier, d'autres le regardent comme issu de parents nobles. [Viennent ensuite les détails ordinaires de sa vie, basés sur le *Testament d'amour*. Puis les *Contes de Canterbury* sont décrits.] Les sujets graves et plaisants sont entremêlés avec art. . . . Le style naïf du moyen âge prête à ces contes un charme particulier, ils font les délices des Anglais, qui y trouvent une foule de détails curieux sur les mœurs de leurs ancêtres. Ils ont moins d'intérêt pour les étrangers, qui seraient souvent rebutés de leur longueur ; aucune traduction ne saurait d'ailleurs en donner une idée exacte. [Le tableau des Pèlerins de Stothard est mentionné, suivi d'une liste des œuvres de Chaucer]. . . . Observateur judicieux, Chaucer n'a en vue que des réalités ; poète essentiellement pittoresque et dramatique, il décrit d'une façon aussi vive que naturelle ; ses personnages sont peints d'après nature, et caractérisés de manière à ne pouvoir être oubliés.

1856. [LE CLERC, VICTOR.] *Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des religieux bénédictins, de la congrégation de St. Maur, et continué par des Membres de l'Institut*, . . . tom. xxiii, Paris 1856, pp. 46, 77, 83, 143, 247, 503. [Voir aussi, 1862.]

[p. 46] Dès la fin du XIII^e^ [siècle], le roman de la Rose obtint une grande célébrité, qui se maintint et s'accrut encore dans le siècle suivant. Pétrarque en Italie et Chaucer en Angleterre eurent de l'estime pour ce poëme : Chaucer même voulut le traduire, et il reste sept mille cent vers de sa traduction.

. . . . . .

[p. 77] [Dans l'étude sur les Fabliaux]. . . . Il devait y avoir, outre le conte de la *Male vieille* qui en fait partie, un fabliau français de *Dame Siriz* dont il reste une traduction anglaise, la plus ancienne des narrations anglaises de ce genre, et qui a précédé les imitations de Chaucer, c'est le quatorzième chapitre de Pierre d'Alphonse. . . .

. . . . . .

[p. 83] . . . Le psautier, que *La Fontaine* emprunte de *Boccace*, a pour origine, outre les *Braies du Cordelier*, un épisode du *Renart Contrefait*, terminé vers 1320, trente trois ans avant le

Décaméron. . . . [Les Italiens ont beaucoup puisé dans les fabliaux latins, et il y a beaucoup de réminiscences d'origine française dans les nouvelles italiennes.] Si les Italiens se sont attribué en ce genre une fécondité inventive qui ne leur appartient pas, la critique anglaise ne s'est pas moins fourvoyée. Elle savait d'une manière générale que l'auteur des *Contes de Canterbury* avait imité les fabliaux français ; mais aucune comparaison n'avait été faite entre les modèles et le copiste. On a félicité Chaucer d'avoir dans son Meunier de Trumpington, changé heureusement quelques détails d'une nouvelle de Boccace, qui passait pour l'inventeur : tout le mérite de Chaucer est d'avoir fidèlement transcrit l'ancien fabliau.

. . . . . .

Au XIV^e^ siècle, le poëte anglais Chaucer, qui a tant imité nos [p. 143] rimeurs français, leur emprunta ce conte [de *Gombert et des deux clercs*], avec beaucoup d'autres, et c'est de là que vient son Meunier de Trumpington. . . . Comme tout le monde avait lu le même conte dans Boccace . . . les éloges des critiques anglais étaient inépuisables en l'honneur de Chaucer, qui, dans son imitation, avait su ajouter, disait-on, d'heureuses circonstances au récit de Boccace. Nous savons aujourd'hui que tout ce mérite d'inventeur qu'on lui attribuait consiste à avoir fort bien copié notre fabliau.

. . . . . .

Chicheface (vilaine mine), espèce d'animal fantastique ou [p. 247] de loup-garou, toujours prêt, dit-on, à dévorer les femmes, lorsqu'elles ont le tort de ne pas contredire leurs maris . . . Chicheface dont la maigreur prouve que les femmes ont eu soin de ne pas lui donner l'occasion de se mieux nourrir. Chaucer parle de celle-ci dans la copie qu'il a faite de la *Grisélidis* latine de Pétrarque.

. . . . . .

. . . En Angleterre, où le poète Chaucer fait succéder sans [p. 503] pitié à toute la splendeur de la vieille chevalerie le ridicule personnage de Sire Thopas, on trouve aussi, dans le Tournoi de Trottenham, les nobles cérémonies du champ clos jouées insolemment par des bouffons.

1857. GEFFROY, A. [Notice sur *Chaucer* dans le] *Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire*, . . . par Ch. Dezobry et Th. Bachelet . . . Paris, 1857, première partie, p. 556.

[Une courte vie de Chaucer, inexacte, parce que fondée sur le *Test. d'amour*. Elle finit ainsi] :

Enrichi par les bontés de la cour . . . il vécut heureux. Jusqu'alors les poëtes anglais avaient été des savants reclus ; Chaucer fut un homme du monde. Encouragé par Jean Gower, son ami, le premier guide de ses études, il assigna un rang littéraire à la langue anglaise qu' Edouard III venait de proclamer langue nationale, à l'exclusion du normand. Quoiqu'il abonde en allusions classiques, il imite les auteurs français et étrangers. Ses poésies légères ressemblent à celles de Froissart. . . . Le long poëme de *Troïle et Cressida* offre des souvenirs de Pétrarque, de Boëce et d'Ovide. Son *Temple de la Renommée*, froidement imité par Pope, est de source provençale. Mais ses *Contes de Canterbury*, souvent imités de Boccace, sont surtout célèbres : on y trouve l'histoire de Grisélidis, des satires contre les moines, une parodie des romans chevaleresques etc. Chaucer a un grand talent de satire et d'observation, une imagination vive et riante ; son style a vieilli, mais se lit encore. . . .

[Cette notice de Chaucer est réimprimée mot pour mot dans la 12e et dernière édn. de cet ouvrage, Paris, 1903. Voir pp. 246-247 plus haut.]

1857-60. De Chatelain, Jean Baptiste, Chevalier. *Contes de Cantorbery, traduits en vers français* . . . par le Chevalier de Chatelain. 3 tomes, London ; tome i, pp. ix-xviii, tome ii, pp. vii, ix, tome iii, pp. vii, viii, xiii, xvi.

[t. i, p. ix] [Introduction.] Geoffrey Chaucer, le père de la Poësie Anglaise, naquit vers l'an 1328, de quelle extraction ? Sa Postérité n'en fait mot ; mais le Génie et l'Esprit étant la plus pure essence de la Divinité, Chaucer fut noble, le hazard l'eut-il fait naître de parents n'ayant un nom inscrit dans les fastes de la Noblesse . . . [suit une courte vie du poète]

. . . . . .

Les classiques, l'Astronomie, l'Astrologie, les Sciences du droit canon et du droit civil, le Commerce, l'Industrie, rien ne paraît lui [Chaucer] avoir été complètement étranger, et les Contes de Cantorbery en font foi.

. . . . . .

[p. xii] Sur notre traduction des Contes de Cantorbery nous avons peu de choses à dire, en laissant l'appréciation aux critiques littéraires, honnêtes, et heureusement il y en a encore un assez grand nombre en Angleterre. . . .

. . . . . .

[p. xiii] Regardant Chaucer comme le Boccace de l'Angleterre, le

mettant sous plus d'un rapport, au moins au niveau de Shakespeare, qu'il a précédé, le considérant, nous le répétons, comme le Père de la Poësie Anglaise, nous avons cru devoir élever à sa mémoire un monument Européen, en traduisant les Contes de Cantorbery en vers français ; la langue de Chaucer, [p. xiv] d'un accès assez difficile pour ceux qui sont désireux d'en apprécier les beautés et d'en savourer les charmes, n'étant plus lue, même en Angleterre, que par le très petit nombre. Nous croyons donc livrer à l'admiration du continent non pas notre traduction, comme un certain *literary lawyer* (un de nos intimes ennemis qui se cache sous ce pseudonyme dans le *Morning Star*), sera tenté de nous en accuser, mais l'œuvre de Chaucer, qu'on ne se méprenne pas ! Ce n'est pas l'habit que nous croyons digne d'admiration, c'est le moine en chair et en os. . . .

Et bien qu'à notre avis il n'y ait pas plus de vilains mots dans Chaucer que dans Boccace, qui a été lu par tout le monde, encore y en a-t-il beaucoup trop pour les traduire sans vergogne, et les jeter à la face du public dans ce dix-neuvième siècle devenu d'autant plus prude que l'immoralité y fleurit plus vivace. C'est en cela que notre tâche a été fort difficile à remplir. Nous avons dû laisser autant que possible tout son esprit à Chaucer, en adoucissant toutefois quelques-unes de ses expressions, nous contentant de laisser subsister sa pensée, en modifiant ou en raturant le mot trop . . . comment dirons-nous cela ? . . . trop peu vêtu. . . .

Quant à la partie matérielle de notre œuvre, nous avons [p. xv] traduit les Contes de Cantorbery souvent vers pour vers, toujours strophes pour strophes, dans les contes qui sont écris ainsi par leur auteur ; d'autres fois nous avons laissé courir notre plume sans nous inquiéter d'augmenter un conte de vingt, trente ou quarante vers, alors que nous pensions que la narration pouvait gagner du naturel. . . .

Nous avons cru devoir comprendre dans la collection des [p. xvi] Contes de Cantorbery, le Conte de Gamelyn raconté par le Cuisinier, bien qu'il y ait incertitude s'il est ou non de Chaucer. . . .

Nous avons cru devoir rendre en vers le conte de Mélibée raconté en prose par Chaucer, et traduit par lui d'un manuscrit français qui fait aujourd'hui partie du *Ménagier de Paris*, publié par la société des *Bibliophiles Français* ; nous avons traduit également en vers le *Conte du Curé*, ce long Traité . . . nous paraissant moins lourd en vers.

. . . . . .

[t. ii, p. vii] [*Introduction.*] Messieurs les Puritains ont crié cependent haro sur nous et sur notre traduction des Contes de Cantorbéry et pourquoi ? . . . Ils seraient, nous le croyons, très embarrassés de le dire : car nous avons énormment adouci l'expression de Chaucer dans les passages scabreux de quelques-uns de ses contes. Nous serions vraiment tenté de croire que la langue française étant de nos jours plus facile à lire et à comprendre que le langage à l'écorce rude de Chaucer, ces pudiques écrivains (Anglais) viennent de lire *le Père de la Poësie Anglaise* pour la première fois dans notre traduction.

. . . . . .

[p. ix] C'est donc à l'adresse de ces critiques Puritains que nous croyons devoir citer notre réponse à un journal de province qui nous fit connaître qu'il ne serait pas rendu compte dans ses colonnes de notre traduction de Chaucer, parce que nous avions traduit l'œuvre du grand poëte *in extenso* ; et que suivant le conseil que nous a donné depuis le *Guardian*, nous eussions dû omettre la moitié des contes de cet infâme Monsieur Chaucer. . . .

. . . . . .

[*Lettre.*] *Au pape Pie IX.*

[t. iii, p. vii] Très cher Frère en Christ.

A cette anomalie agonisante que vous faites appeler en plein XIX^e^ siècle, par une modestie peu digne des Apôtres, Votre Sainteté, il a plu :—

Après les massacres de Pérouse, et par suite après la perte des Romagnes,

D'excommunier mon pauvre Moi, avec 30 millions de Français, mes compatriotes, et aussi pas mal de millions d'Italiens :

Il me plaît à moi, sans permission, et malgré l'excommunication dont Vous, l'auteur du dogme impie de l'Immaculée Conception, m'avez frappé, de Vous dédier ma traduction du *Plowman*, l'un des plus beaux poèmes du grand Chaucer.

Dans cette œuvre admirable Chaucer a maudi vos prédécesseurs, Vous et Votre Mégnie, avec une force et une logique radieuses de vérité.

[p. viii] Or Chaucer n'étant lu que par les Anglais, un peuple de parpaillots, qui ne se prosterne pas devant les idoles créées par Votre Sainteté, j'ai cru devoir le mettre à la portée de mes compatriotes les 30 millions d'excommuniés par votre dextre sainte, en le traduisant en français, à cette fin que Vous même puissiez le lire, dans vos loisirs, lorsque vous aurez été chassé de Rome, ce qui, D.V. ne peut tarder d'arriver.

Sans modestie, comme sans présomption, je crois que la malédiction formulée par Chaucer sur les Eternelles Iniquités de la Cour de Rome produira plus d'effet que le brandon de discorde que vous avez eu la prétention de jeter ce dernier carnaval *urbi et orbi*, comme vous dites là-bas.

. . . . . .

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

[*Introduction.*] Pour tout homme qui veut se donner la [p. xiii] peine de réfléchir, il demeure évident que le *Plowman* n'a été laissé de côté dans les premières éditions des Contes de Cantorbéry que parce que Chaucer y dénonçait trop vertement les abus scandaleux de la Cour de Rome ; le Catholicisme à l'aide duquel on peut réduire à l'esclavage une nation, étant alors en Angleterre et malheureusement pour elle, la religion dominante.

. . . . . .

Nos lecteurs trouveront, à la suite de l'Histoire de Béryn, [p. xvi] l'A. B. C. longtemps attribué à Chaucer, et qui est l'œuvre de Guillaume Guileville. Nous avons été heureux d'apprendre que l'auteur du *Plowman* n'a été que le traducteur de l'A. B. C. . . . nous eussions regretté de trouver Chaucer parmi ceux qui font de Marie une vierge immaculée. La vraisemblance doit être gardée même dans un conte de fées, même dans les mythologies de l'Antiquité et des temps modernes.

1859. SANDRAS, E. G. *Étude sur Chaucer considéré comme imitateur des Trouvères*, Paris, 1859.

[Table des matières.]

Introduction, pp. 1-7. 1re Partie. BIOGRAPHIE ET POÈMES ALLÉGORIQUES, chap. i, Biographie, pp. 11-29 ; chap. ii, Roman de la Rose, pp. 31-40 ; chap. iii, Étude des poëmes de source italienne et française, *i.e. Troïlus et Cresséide, Arcite et Palamon, la Cour d'Amour, le Parlement des Oiseaux*, pp. 41-74 ; chap. iv, Étude des poëmes de source exclusivement française, *i.e. le rève de Chaucer, Livre de la Duchesse, la Fleur et la Feuille*, et petits poëmes, pp. 75-110 ; chap. v, De l'imitation de l'antiquité dans Chaucer, *Annelida et Arcite, la légende des dix-neuf Héroïnes, le palais de la renommée*, pp. 111-132. 2nde Partie. PÈLERINAGE DE CANTERBURY, pp. 133-257.

[Introduction.] Je me propose de faire connaître les œuvres [p. 1]

de Chaucer et les sources où il a puisé, sans vouloir toutefois lui contester sa part d'originalité et son génie. Ce qui m'a déterminé à entreprendre ce travail, c'est que la plupart des écrivains qui lui ont fourni des matériaux ou des modèles appartiennent à notre pays. . . .

. . . . . .

[p. 3] Ces poésies [outre les *Contes de Canterbury*] ne sont ni des œuvres originales ni de fidèles copies : véritables mosaïques, elles se composent de passages empruntés à divers auteurs ou à divers écrits du même auteur. Aucune page, prise séparément, n'appartient peut-être à Chaucer ; l'ensemble est à lui. Il choisit, il traduit, il combine. Idées, sentiments, descriptions, portraits, situations, tout est de provenance étrangère, presque toujours de provenance française. A ce
[p. 4] titre, chacun de ces poëmes est digne de notre attention.

. . . . . .

[p. 35] Chaucer . . . dès sa jeunesse, avait fait du Roman de la Rose son livre de prédilection. Il en traduisit une partie, et il prit des inspirations continuelles. C'est au point que ce poëte, qui sentait les beautés de la nature, qui savait les peindre, se contente souvent dans ses descriptions d'être le copiste de G. de Lorris ; que cet érudit . . . reproduit l'histoire romaine telle que J. de Meung la lui transmet, altérée par l'imagination des conteurs ; que cet homme de génie, qui mérite d'être placé entre Aristophane et Molière, arrive à la vieillesse, toujours sous le joug de l'imitation, et n'ayant guère composé que des poëmes allégoriques. Quand il renonce à cette poésie de cour si fausse, si maniérée, et qu'il écrit le *Pèlerinage de Canterbury*, drame vivant et populaire, on retrouve dans son œuvre les traits saillants qui caractérisent la seconde partie du Roman de la Rose, de longues tirades contre les femmes et le ridicule jeté à pleines mains sur les ordres religieux. Sans doute il remonte aux
[p. 37] sources premières où ont puisé ses maîtres, sans doute il étudie les ouvrages de leurs disciples, ses contemporains ; mais c'est à l'école de G. de Lorris que son goût s'est formé ou, si l'on veut, altéré ; c'est à l'école de Jean de Meung que s'est façonné son esprit.

[pp. 41-50] [M. Sandras montre que *Troïlus et Criseyde*, quoi qu'il soit traduit du *Filostrato* de Boccace, doit tout de même quelque chose à Benoît de Sainte-Maure, qui le premier raconta cette histoire d'amour, racontée plus tard par Boccace, Chaucer et Shakespeare.]

[Le Conte du Chevalier, traduit de la *Théséïde* de Boccace. [pp. 50-56] Il n'y a pas de preuve que Boccace ait pris son sujet du grec, p. 54.] Telle qu'elle se présente, avec les couleurs que Boccace paraît lui avoir en partie conservées, je la rattacherais au cycle gréco-romain ; je lui ferais une place entre le *Roman de Thèbes* et celui de *Troie*. Au lieu de nous laisser aller aux conjectures, il est plus sage de former des vœux pour la découverte d'un texte qui nous dise que cette charmante fiction est née de notre sol.

. . . . . .

. . . L'imagination, dans Chaucer, est toujours l'écho de [p. 66] l'érudition. Ce n'est pas dans le spectacle de la nature, dans le drame de la vie humaine telle qu'elle s'agite autour de lui et en lui, qu'il puise directement ses inspirations ; il aime les livres, les vieux livres, d'où sort *science nouvelle comme d'un vieux champ blé nouveau*. C'est avec les souvenirs de ses lectures qu'il compose. Ici, dans un sujet de pure fantaisie, [le *Parlement des oiseaux*], il a mis à contribution Cicéron, Stace, Dante, Guillaume de Lorris, Boccace, Alain de l'Isle, G. de Machault, et peut-être quelque Volucraire qui a échappé à mes recherches. . . .

[Sandras donne le premier vers du rondeau chanté par [pp. 71-72] les oiseaux [*Parl. of Foules*], 'Qui bien aime a tard oublié,' qu'il a trouvé au commencement d'un des deux poèmes par Machaut intitulés *Le Lay de plour*.]

. . . Même en imitant les Italiens, Chaucer s'est rapproché [p. 74] autant que possible de nos trouvères.

. . . . . .

[La dette de Chaucer à G. de Machaut dans le *Rêve de* [pp. 81-89] *Chaucer* (*Dit du Lyon*) et à Marie de France (*Lai d'Eliduc.*)]

[Sa dette au *Roman de la Rose*, à Machaut, et à Froissart [pp. 89-95] dans *le livre de la Duchesse*.

. . . . . .

Chaucer, par certains côtés, touche à la renaissance ; il [p. 111] domine les préjugés de son époque ; par d'autres, il reste un homme du moyen-âge. Il n'a pas, comme son contemporain Pétrarque, le vif sentiment, la parfaite intelligence de ce que fut l'antiquité. Il semble ne connaître les auteurs anciens qu'à travers la naïve métamorphose que leur font subir nos trouvères. . . .

Conclusion de la première partie. [pp. 127-182]

En résumé, voici ce que Chaucer doit à l'Italie : il a imité [p. 130] le *Filostrato* et la *Théséïde*, poèmes qui sont, l'un certainement,

l'autre vraisemblablement d'origine française [cf. citation de p. 54 plus haut]. Très-circonspect à l'égard de Pétrarque, il ne lui a pris qu'un sonnet, et s'est peut-être souvenu du *Trionfo della Fama*. Les emprunts qui nous sont étrangers sont ceux qui proviennent de la Divine Comédie ; encore Chaucer, en cette occasion, s'est-il servi du rhythme et du style de nos trouvères, de même que, dans *Troïlus et Cresséide*, il a préféré notre vers élégiaque à l'hendécasyllabe italien, le stance de J. de Brienne et de Thibaut, à l'octave, et la naïveté de nos rimeurs, à l'élégance presque classique de son modèle.

Tyrwhitt avait soupçonné, d'après le mémoire du comte de Caylus, qu'un *Ditié* de Machault n'avait pas été inconnu . . .
[p. 131] [à Chaucer]. Une lecture attentive . . . des poésies . . . de notre compatriote, m'a prouvé qu'avec le Roman de la Rose, elles ont servi de modèle à Geoffrey, pour plusieurs de ses compositions allégoriques. . . . [Chaucer imite Machault], et sans doute parce qu'il voit en lui un autre G. de Lorris ; mais il relève cette fade poésie par sa verve caustique et d'heureux emprunts faits à nos auteurs de l'âge précédent, entre autres à Marie de France . . . Froissart et Chaucer offrent des passages d'une ressemblance frappante, . . . il est . . . difficile de se prononcer sur la priorité. . . . Des
[p. 132] poëtes français que Chaucer a mis à contribution, il n'a nommé que celui auquel il doit le moins, et qui avait le moins à lui prêter, Gransson, gentilhomme qu'il connut à la cour de Richard II.

. . . . . .

[p. 135] 2e Partie. *Pèlerinage de Canterbury*. L'idée d'encadrer plusieurs histoires dans une narration, nous est venue d'Orient; elle a été popularisée en Europe longtemps avant Chaucer par Pierre d'Alphonse, juif converti, auteur de la *Disciplina clericalis*, et par les nombreuses versions du Roman des Sept Sages. Ce sont des ouvrages qui paraissent avoir servi de modèle au Pèlerinage de Canterbury plutôt que le Décaméron, inconnu peut-être à Geoffrey. Mais le poëte anglais est supérieur à ses devanciers, y compris Boccace, par la fable, qui a un dénouement, et par la diversité des personnages qui entraîne celle des histoires.

. . . . . .

[p. 138] C'est sur ce sujet (Pèlerinage de Cant.), que le vieux Geoffrey a composé dans une langue claire, riche, harmonieuse, une ample comédie qui le place entre Aristophane et

Molière. Peintre, moraliste, poëte, il embrasse dans son œuvre toute la société contemporaine. . . . Cette vaste com- [p. 189]
position offre à la critique deux objets d'examen nettement séparés ; d'un côté, l'introduction et les prologues qui précèdent les contes ; de l'autre, les contes. Une distinction plus vraie encore consiste à étudier les caractères, puis les situations. On voit alors clairement ce qui appartient au génie de Chaucer, dans le tissu de chaque histoire, le poëte anglais n'est qu'imitateur : exposition, incidents, dénouement, il emprunte tout à nos écrivains. Dans la peinture des personnages, il est inventeur . . . il a surtout pour modèle la réalité qui l'entoure. [p. 140]

[Description des pèlerins.] [pp. 142-194]

On serait amené à cette conviction qu'en ce siècle, où [pp. 194-5]
religieux et laïcs jouaient dans les églises des farces grossières, Chaucer créait la vraie comédie, qu'il en façonnait la langue, qu'il enseignait l'art de dessiner des caractères. . . . On souscrirait peut-être à cette assertion d'un critique anglais, que Geoffrey, dans la comédie, n'est pas inférieur à Shakespeare. . . . Toutefois, en reconnaissant tout ce qu'il y a d'originalité et d'inspiration directe dans cette partie de l'œuvre de Chaucer, il est juste de ne pas oublier que souvent nos trouvères ont tracé les premiers linéaments des portraits qu'il achève si bien.

[Les origines des Contes.] [pp. 197-251]

Le résultat de ces investigations laborieuses [de plusieurs [p. 197]
écrivains] a été de constater que le poëte anglais ne doit rien au Décaméron, et qu'il a puisé, comme Boccace, à des sources françaises. [Suit une notice détaillée sur ce point] (1) *Légendes* The Prioresses Tale, seconde Nonnes T. (Jacques de Voragine), Man of Lawes T. ; (2) *Lais bretons*, Clerkes T., W. of Bathes T., Franklin's T. ; (3) *les fabliaux*, Phisiciens T. (de Jean de Meung), Maniciples T. (influence de Machault et Jean de Meung), Somnores T., (fabliau de Jacques de Baisieux), Milleres T., Marchantes T. (fabliau latin), Nonne Preestes T. (Roman du Renard).]

Conclusion de la 2e partie. . . . Quelle est la part d'in- [p. 258]
vention qui revient à Chaucer, 1° dans la fable : 2° dans les caractères : 3° dans les contes ?

Je regarde comme sans fondement l'opinion de Tyrwhitt . . . que c'est du Décaméron qu'est venue l'idée du *Pèlerinage de Canterbury*. La *Disciplina clericalis* et le [p. 254]
Roman des Sept Sages avaient déjà donné l'exemple de

rassembler dans un cadre commun plusieurs histoires. Dans de nombreux passages de nos fabliaux se trouvait décrite la coutume, qui régnait alors chez nous, d'égayer par des récits la table d'un hôte. . . .

[p. 255] 2° On reconnaît que c'est dans la peinture des caractères que Chaucer a déployé le plus d'originalité, et a montré qu'il savait allier l'observation la plus exacte, la réflexion la plus profonde, à une imagination vraiment puissante. . . . Toutefois, même dans cette partie de son œuvre, son inspiration n'est pas entièrement dégagée de réminiscences puisées chez nos trouvères.

3° Chaucer n'est l'inventeur d'aucun des contes insérés dans son poëme . . . j'ai constaté que, dans les légendes, le poëte suit ordinairement le texte ; que, dans les lais bretons, il mêle l'érudition et la satire à l'élément chevaleresque ; qu'enfin, dans les fabliaux, tout en se conformant au canevas primitif, il devient créateur, à la manière de la Fontaine. . . .

[p. 257] Deux noms de poëtes français me semblent caractériser le génie du père de la poësie anglaise. Dans ses poëmes allégoriques et chevaleresques, Chaucer adopte le genre mis en vogue par *G. de Lorris* ; dans le Pèlerinage de Canterbury, l'élément qui domine, c'est la satire, et les traits en sont dirigés contre les mêmes objets qu'avait attaqués la verve érudite et impitoyable de *Jean de Meung*.

[Pour les revues critiques du livre de M. Sandras, voir plus haut p. 259.]

1862. De Chatelain, Jean Baptiste, Chevalier. *Beautés de la Poësie anglaise*, Londres, 1862, vol. i, Introduction, pp. xi, xiv, xv, xvi, vol. v, pp. vii, 43.

[Des allusions à Chaucer, en passant.]

1862. Le Clerc, Victor. *Histoire littéraire de la France, ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la congrégation de St. Maur, et continué par des membres de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-lettres)*, tome xxiv, 1862, pp. 136, 400-401, 500-01, 502, 503, 504, 505-10, 520.

[p. 136] . . . l'Angleterre a son Wiclef, apôtre de la séparation deux siècles avant l'indépendance anglicane, et dont les enseignements se répandent sans obstacle, propagés par le poëte Chaucer, qui les recommande à la multitude.

. . . . . .

La prieure de Chaucer, et le français qu'elle parle.] [pp. 400-401]

. . . . . .

[Chaucer se moque de la chevalerie dans Sir Thopas.] [pp. 500-501]

De ces traductions sans nom, ou qui portent des noms peu [p. 505] connus, il est temps d'arriver à quelques noms célèbres. Chaucer avait beaucoup ' translaté ' ; c'est ce que proclame un de ses amis, le poëte français Eustache Deschamps : [p. 506]

Grant translateur, noble Geffroi Chaucier.

Né à Londres vers l'an 1330, mort en 1400, il avait vu la France, l'Italie, et, comme ses meilleurs disciples, Gower et Lydgate, il avait mis à profit les poëtes des deux pays : on ne croit pas qu'il eût étudié ceux de la Provence.

[Suit une liste de ses traductions et de ses imitations, pp. 506-7.]

On sait que plusieurs nouvelles des autres pèlerins, comme [p. 507] celle de Griselidis . . . viennent réellement de Boccace ; mais on n'avait pas fait une observation qui est de quelque importance dans notre sujet, c'est que diverses circonstances des nouvelles de Chaucer, qui ont passé jusqu'ici pour d'heureux changements de son invention, sont tout simplement traduites de nos fabliaux. On le louait aussi d'avoir le premier . . . laissé voir, dans son étrange figure de sir Thopas, le côté grotesque ou héroï-comique de la chevalerie : nous pouvons affirmer aujourd'hui que dans ce genre qui a fait la gloire du Pulci et de l'Arioste, il avait été devancé, ainsi que l'auteur du Tournoi ridicule de Tottenham, par le Dit d'aventures, par les facéties trop libres d'Audigier, par le Siége du château de Neuville, par le petit poëme sur Charlemagne à Constantinople, et même par de grandes compositions telles que le Moniage Guillaume, Rainouart, Baudouin de Seburg.

Ces nombreuses imitations de notre vieille poésie française n'avaient pas été suffisamment remarquées dans Chaucer, parce qu'on s'était préoccupé de ses rapports avec l'Italie ; mais nous croyons que plus on comparera ses œuvres avec celles de nos trouvères, plus on reconnaîtra combien il leur ressemble. C'est une ressemblance fort naturelle de la part de celui qui disait : ' Des esprits supérieurs se sont plu à " dicter " en français, et il ont accompli de belles choses ' . . . (*Test. of Love*, prolog.).

Chaucer a tous les défauts des trouvères ; il est inégal comme eux ; il s'abandonne à tous les hasards d'une imagination capricieuse ; il ignore les conditions difficiles de l'ordre et

de la proportion, l'art de préparer et de lier entre elles les diverses parties d'un récit ; le style même, qui ne manque ni de force ni d'adresse, abonde, comme chez ses maîtres, en [p. 506] négligences et en trivialités. L'avantage de Chaucer est d'avoir été toujours lu et compris d'un grand nombre de ses compatriotes, tandis que nos vieux poëtes ont eu à subir, en France, un tel oubli, qu'on y a fait honneur de leurs inventions à des imitateurs étrangers.

1862. Taine, Hippolyte. [Quatre articles dans le] *Journal des Débats*, le 16, 17, 18, 24 décembre, 1862.

I. Chaucer et son temps. En quoi Chaucer est du moyen âge : poèmes d'imagination.

II. Poèmes d'amour.

III. En quoi Chaucer est Français. Poèmes satiriques et gaillards.

IV. En quoi Chaucer est Anglais et original. Ses portraits et son style.

[Refondus dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, tome i, 1863.]

1863. Taine, Hippolyte. *Histoire de la littérature anglaise*, tom. i, chapitre 3, *La nouvelle Langue*, pp. 171-242 [contenant] :

I. Chaucer. Son éducation.—Sa vie politique et mondaine.—En quoi elle a servi son talent.—Il est peintre de la seconde société féodale.

II. Comment le moyen âge a dégénéré.—Diminution de sérieux dans les mœurs, dans les écrits et dans les œuvres d'art.—Besoin d'excitation.—Situations analogues de l'architecture et de la littérature.

III. En quoi Chaucer est du moyen âge.—Poëmes romantiques et décoratifs.—*Le Roman de la Rose.*—*Troïlus et Cressida.*—*Contes de Cantorbéry.*—Défilé de descriptions et d'événements.—*La Maison de la Renommée.*—Visions et rêves fantastiques.—Poëmes d'amour.—*Troïlus et Cressida.*—Développement exagéré de l'amour au moyen âge.—Pourquoi l'esprit avait pris cette voie.—L'amour mystique.—*La Fleur et la Feuille.*—L'amour sensuel.—*Troïlus et Cressida.*

IV. En quoi Chaucer est Français.—Poëmes satiriques et gaillards.—*Contes de Cantorbéry.*—La bourgeoise de Bath et le mariage.—Le frère quêteur et la religion.—La bouffonnerie, la polissonnerie et la grossièreté du moyen âge.

V. En quoi Chaucer est Anglais et original.—Conception

du caractère et de l'individu.—Van Eyck et Chaucer sont contemporains.—*Prologue des Contes de Cantorbéry.*—Portraits du franklin, du moine, du meunier, de la bourgeoise, du chevalier, de l'écuyer, de l'abbesse, du bon curé.—Liaison des événements et des caractères.—Conception de l'ensemble.—Importance de cette conception.—Chaucer précurseur de la Renaissance.—Il s'arrête en chemin.—Ses longueurs et ses enfances.—Causes de cette impuissance.—Sa prose et ses idées scolastiques.—Comment dans son siècle il est isolé. . . .

[Vers le quatorzième siècle, en Angleterre] . . . il y avait [p. 172] place pour un grand écrivain. Un homme supérieur parut, Jeffrey Chaucer, inventeur quoique disciple, original quoique traducteur, et qui, par son génie, son éducation et sa vie, se trouva capable de connaître et de peindre tout un monde, mais surtout de contenter le monde chevaleresque et les cours somptueuses qui brillent sur les sommets. . . . Comme Froissart, et mieux que Froissart, il a pu peindre les châteaux [p. 173] des nobles, leurs entretiens, leurs amours, même quelque chose d'autre, et leur plaire par leur portrait. . . .

. . . . . .

Chaucer décrit une troupe de pèlerins, gens de toute condition [p. 182] qui vont à Cantorbéry . . . qui conviennent de dire chacun une histoire. . . . Sur ce fil léger et flexible, tous les joyaux, [p. 183] faux ou vrais, de l'imagination féodale viennent poser bout à bout leurs bigarrures et faire un collier . . . Chaucer est comme un joaillier, les mains pleines ; perles et verroteries, diamants étincelants, agates vulgaires, jais sombres, roses de rubis, tout ce que l'histoire et l'imagination ont pu ramasser et tailler depuis trois siècles en Orient, en France, dans le pays de Galles, en Provence, en Italie, tout ce qui a roulé jusqu'à lui entrechoqué, rompu, ou poli par le courant des siècles, et par le grand pêle-mêle de la mémoire humaine, il l'a sous la main, il le dispose, il en compose une longue parure nuancée, à vingt pendens, à mille facettes, et qui, par son éclat, ses variétés, ses contrastes, peut attirer et contenter les yeux les plus avides d'amusement et de nouveauté. . . .

[Poèmes d'amour. En parlant de *Troïlus et Criseyde*, [p. 200] Taine donne une citation de *la Fleur et la Feuille*, où le rossignol pleure de chagrin en entendant le coucou mal parler de l'amour.]

Eh bien, dit il, use de ce remède, &c.

. . . . . .

Puis il commença bien haut la chanson
'Je blâme tous ceux qui sont en amour infidèles.'

C'est jusqu'à ces délicatesses exquises que l'amour, ici comme chez Pétrarque, avait porté la poésie : même par raffinement, comme chez Pétrarque, il s'égare ici parfois dans le bel
[p. 201] esprit, les concetti et les pointes. Mais un trait marqué le sépare à l'instant de Pétrarque. S'il est exalté, il est outre cela gracieux, poli, plein de mièvreries, de demi-moqueries, de fines gaietés sensuelles, et un peu bavard, tel que les Français l'ont toujours fait. C'est que Chaucer ici suit ses véritables maîtres, et qu'il est lui-même beau diseur, abondant, prompt au sourire, amateur de plaisir choisi, disciple du *Roman de la Rose*, et bien moins Italien que Français. La pente du caractère français fait de l'amour, non une passion, mais un joli festin, arrangé avec goût, où le service est élégant, la chère fine, l'argenterie brillante, les deux convives parés, dispos, ingénieux à se prévenir, à se plaire, à s'égayer et s'en aller. Certainement dans Chaucer, à côté des tirades sentimentales,
[p. 202] cette autre veine coule, toute mondaine. . . . Non seulement il est gai, mais il est moqueur d'un bout à l'autre du récit [de *Troïlus et Criseyde*], il voit clair à travers les subterfuges de la pudeur féminine ; il en rit malicieusement et sait bien ce qu'il y a derrière ; il a l'air de nous dire, un doigt sur les lèvres : 'Chut ! laissez couler les grands mots, vous serez édifié tout à l'heure.' . . .

[p. 203] D'autres traits sont encore plus gais : voici venir la vraie littérature gauloise, les fabliaux salés, les mauvais tours joués au voisin, non pas enveloppés dans la phrase cicéronienne de Boccace, mais contés lestement et par un homme en belle humeur. Surtout voici venir la malice alerte, l'art de rire aux dépens du prochain. Chaucer l'a, mieux que Rutebeuf, et
[p. 204] quelquefois aussi bien que la Fontaine. Il n'assomme pas, il pique, en passant, non par haine ou indignation profonde, mais par agilité d'esprit et prompt sentiment des ridicules ; il les jette à pleines poignées sur les personnages. [Taine parle ensuite de la bourgeoise de Bath, et du moine.]

. . . . . .

[p. 217] Pour la première fois, chez Chaucer, comme chez Van Eyck, le personnage prend un relief, ses membres se tiennent, il n'est plus un fantôme sans substance, on devine son passé, on voit venir son action . . . encore aujourd'hui, après quatre siècles, il est un individu et un type ; il reste debout dans la

mémoire humaine comme les créatures de Shakespeare et de Rubens. Cette éclosion, on la surprend ici sur le fait. Non-seulement Chaucer, comme Boccace, relie ses contes en une seule histoire, mais encore, ce qui manque chez Boccace, il débute par les portraits de tous ses conteurs, chevalier, huissier [etc.] . . . environ trente figures distinctes . . . [p. 216] chacune peinte avec son tempérament . . . ses habitudes et son passé . . . si bien qu'on trouverait ici, avant tout autre peuple, le germe du roman de mœurs tel que nous le faisons aujourd'hui. . . .

[Portrait de la prieure.] Voici donc la réflexion qui [p. 222] commence à poindre, et aussi le grand art. Chaucer ne s'amuse plus, il étudie. . . . Chaque conte est approprié au conteur. . . . Tous ces récits sont liés, et beaucoup mieux que chez Boccace, par de petits incidents vrais, qui naissent du caractère des personnages, et tels qu'on en rencontre en voyage. . . .

On est sur le bord de la pensée indépendante et de la [p. 225] découverte féconde. Chaucer y est. A cent cinquante ans de distance, il touche aux poëtes d'Élisabeth par sa galerie de peintures, et aux réformateurs du seizième siècle par son portrait du bon curé.

1864. Sainte-Beuve, C.-A. [Revue de l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Taine] *Nouveaux Lundis*, tome viii, Paris, 1867 [écrite 1864], pp. 90, 92, 132.

Chaucer, le premier en date des poëtes et conteurs anglais, [p. 90] est un disciple des trouvères et auteurs de fabliaux ; il y joint pourtant, dans le ton et la façon, quelque chose de bien à lui ; il a déjà de ce qu'on appellera l'*humour* et une grande vivacité naturelle de description : on l'a heureusement comparé à une riante et précoce matinée de printemps.

1865. De Circourt, Adolphe. [Revue de *l'Origine et de l'Histoire de la langue anglaise et de sa littérature primitive*, par G. Marsh, 1862] *Revue Britannique*, août 1865, pp. 475, 476.

Chaucer occupe, dans la littérature anglaise, le même rang [p. 475] que Dante dans celle de l'Italie. De même que son incomparable précurseur, il n'a rien inventé, dans le sens absolu de ce terme . . . ses contemporains hors d'Angleterre ne le saluaient que du titre de ' grand translateur,' c'est pourtant sur les compositions originales de Chaucer, bien plus que sur sa version métrique du *Roman de la Rose*, que repose l'édifice

solide de sa réputation. Les *Récits du pèlerinage à Cantorbéry* peuvent supporter le comparaison avec le *Decamerone*, et Chaucer, en tant que poëte, l'emporte certainement sur Boccace. . . .

1866. INCONNU. [Revue de l'*Histoire de la littérature anglaise*, par H. Taine, traduit de la Revue d'Edimbourg avril 1865, dans la] *Revue Britannique*, janvier 1866, pp. 56-57, 59.

[p. 56] La langue anglaise était formée ; un grand poëte parut pour en montrer la richesse. Chaucer est un gentilhomme accompli qui sait le monde. . . . Gai et léger de tempérament comme un Français, il est pourtant de son pays. A des conceptions dramatiques, à un rude esprit de satire, il joint un goût passionné pour la nature et une veine de méditation sérieuse qui caractérisent le génie anglais.

1866-67. LAROUSSE, PIERRE. [Article '*Chaucer*' dans le] *Grand dictionnaire universel du* XIX^e^ *siècle*, tome iii, p. 1093, col. 1 et 2.

Chaucer (*Geoffroy*), poëte anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400. Il était, suivant les uns, fils d'un marchand, suivant d'autres, issu d'une famille noble. Quoi qu'il en soit, il fit de bonnes études à Cambridge et à Oxford [etc., la *Cour d'amour*]. . . . Indépendamment de grandes qualités poëtiques, Chaucer annonça de bonne heure un esprit juste et profond, capable de s'appliquer aux sciences positives. Après être sorti des universités, Chaucer voyagea quelque temps en France et dans les Pays-Bas, puis il entra à la cour dans les pages d'Edouard III. Cette cour était alors la plus brillante et la plus polie de l'Europe . . . Chaucer s'attacha bientôt au duc de Lancastre . . . il épousa même une des femmes de la duchesse, [et le roi] lui confia d'importantes missions diplomatiques et lui donna ensuite la place lucrative de contrôleur des douanes. A cette heureuse époque de sa vie, Chaucer composa ses poëmes si gais et qui semblent si bien appropriés à l'humeur de son temps. L'esprit galant et guerrier qu'on y rencontre était alors en vogue : aussi leur publication lui acquit-elle une grande renommée. Ses ouvrages furent généralement applaudis, excepté par les moines, dont il attaquait les mœurs dissolues, comme tous les écrivains du XIV^e^ siècle ; . . . Les moines ameutèrent la populace de Londres contre Chaucer, en même temps que contre le duc de Lancastre, qui s'était déclaré contre eux.

L'hôtel même du duc fut saccagé. Chaucer suivit les chances diverses de la fortune de son patron ; il subit l'exil, la prison ; il fut enfermé pendant trois années à la Tour de Londres. On lui a fait le reproche d'avoir abandonné ses anciens amis et de s'être rallié à la cour ; on l'a accusé même d'avoir fait, pour quitter sa prison, de coupables révélations ; mais, comme ces prétendues révélations de Chaucer n'amenèrent pour personne de résultats fâcheux, cette accusation tombe d'elle-même. Chaucer, qui dans sa jeunesse avait traduit les *Consolations* de Boëce, n'en montrait pas plus de constance et de résignation ; la prison le consumait : il voulut en sortir et se rapprocha d'une cour qui ne demandait pas mieux que de le recevoir.

Richard II régnait alors. Ce prince rendit au poëte ses pensions, et l'admit auprès de sa personne ; mais Chaucer se retira bientôt à Woodstock, pour y vivre dans la solitude, occupé seulement de ses travaux littéraires. Il y revit tous ses ouvrages, qu'il corrigea avec soin, se levant avec le soleil et jouissant de tous les charmes du délicieux séjour qu'il avait choisi. Henri IV, successeur de Richard, voulut ramener Chaucer à la cour ; le poëte se rendit à Londres ; mais la mort l'y attendait. Il mourut le 25 octobre 1400. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, ce panthéon des *illustrations* de l'Angleterre, où les grands écrivains dorment à côté des rois et des grands capitaines. On peut y voir encore le monument dédié à Chaucer.

Plusieurs critiques ont reproché à Chaucer de s'être servi d'une foule de mots français, et d'avoir vicié le pur et antique saxon : 'Ils n'ont pas pris garde,' dit M. H. Lucas, 'que depuis la conquête on parlait français à la cour d'Angleterre, et que les écrivains qui ont devancé Chaucer ont écrit en français lorsqu'ils n'ont pas écrit en latin. Il faut lui savoir gré d'avoir ressuscité plutôt la langue d'Alfred et d'Egbert.'

. . . Son chef d'œuvre est la collection de contes en vers intitulés *Contes de Canterbury*, dans la forme du *Décaméron*, et qui nous font connaître les mœurs des diverses classes de la société anglaise du XIV^e^ siècle. On trouve dans ces contes des portraits peints avec finesse et vérité, des traits satiriques contre le clergé qui rappellent le *Partisan* de Wiclef, beaucoup d'imagination, et une naïveté malicieuse à laquelle le langage du temps prête un charme particulier pour les Anglais. On a encore de Chaucer : *Troïle et Cressida*, le *Temple de la Renommée*, une traduction libre du *Roman de la Rose*, et divers

autres poëmes remplis de rêves, d'allégories et de dissertations morales ou théologiques dans le goût du temps ; et où l'on peut relever des imitations de Boccace, de Pétrarque, de Froissart et des troubadours, mais qui étincellent de beautés originales et vraies. Ses œuvres ont été souvent réimprimées. L'une des meilleures éditions est celle de Harris Nicholas (Londres, 1845), avec une vie de Chaucer.

1867. Ampère, J. J. *Mélanges d'histoire littéraire*, Paris, 1867, pp. 332, 450, 454.

[p. 450] Les Renaissances.

La littérature anglaise, au moyen âge, ne nous offrira point un de ces sommets élevés que nous ont montrés l'Italie ou l'Espagne, mais une gracieuse colline, semblable à celles qui forment la riante parure de l'Angleterre ; et autour de cette colline nous apercevons serpenter à l'horizon le cortège mêlé des personnages si divers, et tous si vivement dessinés par Chaucer, des pèlerins de Cantorbéry. Ils vont vers la vieille cathédrale et, chemin faisant, racontent des fabliaux un peu à la manière de Boccace : cela est gracieux, aimable, mais n'a rien de la grandeur . . . ni de cette montagne au sommet de laquelle était Dante, ni même de ce rocher de la vieille Castille dont la cime portait le château fort du Cid.

1870. De Circourt, Adolphe. [Article sur] *Canterbury*, *Revue Britannique*, juin 1870, p. 393.

. . . Canterbury, pendant le quinzième siècle, vit à plusieurs reprises cent mille pèlerins inonder son étroite enceinte. Geoffroy Chaucer et son continuateur anonyme nous ont transmis le tableau curieusement bizarre de leurs occupations, de leurs joyeuses cavalcades, de leurs dispositions d'esprit.

1870. Pichot, Amédée. [Notice des poëmes de W. Morris dans la] *Revue Britannique*, juin 1870, p. 561.

Son modèle est le vieux Chaucer dans le *Pèlerinage de Cantorbéry* . . . chaque mois [du *Paradis sur terre*] fournit le texte d'un prologue qui rappelle heureusement tantôt un avant-propos de Chaucer, tantôt les gracieuses digressions de l'Arioste.

1873. Larousse, Pierre. *Grand Dictionaire universel du* XIX^e^ *siècle*, tome x, 1873, p. 821, article 'Lydgate (John).' [Chaucer nommé deux fois.]

1875. Dantès, Alfred. [Article '*Chaucer*' dans le] *Dictionnaire biographique et bibliographique alphabétique et méthodique des hommes les plus remarquables dans les lettres, les sciences et les arts chez tous les peuples, à toutes les époques*, p. 177.

Chaucer (Geof.) 1328, Lond.—1400, Dunington. Poëte angl., envoyé en mission en Italie, puis en France, obtint les faveurs d'Edouard III et d' Henri IV, mais fut persécuté par Richard II ; est considéré comme le père de la poésie angl., son style a de la vivacité et de l'éclat. *Contes de Canterbury, La Cour d'amour, Le Temple de la Renommée, Le Testament de l'amour, Troïlus et Cressida, Le Roman de la Rose.*

Œuv. éd. angl. p. Thomas, Lond., 1721, fo. fig. ; p. *Tyrwhitt*, Oxford, 1798, 2. gr. 4° ; p. id. London, 1845, gr. 8° ; 1830, 5, p. 8°, et 1855, 8, 12° ; ed. fr. en vers, p. *Chatelain*, ib. 1857, 2, gr. 8°, et 3, 12°.

1875. Dantès, Alfred. *Tableau chronologique . . . des principaux événements de l'histoire du monde, depuis la création jusqu'à nos jours.*

1400. Déposition de Wenceslas. Avèn. de Robert. Mort de Chaucer, poète anglais.

1876. Chasles, Philarète. *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. L'Angleterre littéraire*, Paris, 1876, pp. 4, 7.

Les premières œuvres de talent que l'on rencontre dans la [p. 4]
littérature anglaise avant le seizième et pendant le seizième siècle, les bons contes de Chaucer, la vision du laboureur Pierce, la prose concise et piquante de Bacon, portent ce cachet original de la langue et du génie anglais.

. . . . . .

D'époque en époque, chacune des nuances du mouvement [p. 6]
intellectuel en Angleterre s'est caractérisée d'une manière nouvelle. Le style de Chaucer n'est pas plus celui de Shakespeare que celui de Walter Scott.

1876. Vapereau, G. [Notices sur *Chaucer* et *Chatterton*] *Dictionnaire universel des Littératures*, pp. 441-42.

Chaucer (Geoffrey), célèbre poëte anglais, né en 1328, mort en 1400. Son nom sous la forme française, *chaussier*, semble indiquer une origine normande et, par conséquent, une certaine noblesse ; lui-même se donna pour *Londenois* . . . Chaucer était d'un caractère aimable, porté à la méditation et jouissait avec délices des beautés de la nature . . .

On distingue dans les œuvres de Chaucer deux influences

principales, celle de la poésie française prédominante dans les premières, et celle de la poésie italienne prenant le dessus dans les dernières et les plus belles, l'inspiration du poëte restant d'ailleurs originale et bien anglaise. On y retrouve aussi celle des nouvelles idées de la réforme en matière religieuse. . . .

Parmi les ouvrages qui relèvent de l'influence française, on compte : le *Roman de la Rose*, *la Cour d'Amour*, *l'Assemblée des oiseaux*, *le Coucou et le Rossignol*, *la Fleur et la Feuille*, *le Songe de Chaucer*, *le Livre de la duchesse*, *la Maison de la Renommée ;* on rattache à l'influence italienne : *la Légende des bonnes femmes*, *Troïlus et Creseide*, et *les Contes de Canterbury* (Canterbury's Tales) [*sic*] la dernière de ses grandes productions et son chef-d'œuvre. . . .

Le *Roman de la Rose*, qui ouvre la première est traduit du français. La portion de Guillaume de Lorris (5000 vers) est entièrement traduite ; celle de Jean de Meung est rapidement résumée. Là même où le traducteur est le plus fidèle, il ajoute des touches vigoureuses et poétiques au texte. . . .

[Suit une description des autres poèmes, assez détaillée en ce qui regarde les *Contes de Canterbury*] . . . Chaucer a écrit en prose une traduction de la *Consolation de Boëce*, une imitation du même livre sous le titre de *Testament d'Amour*.

C'est dans ses contes de Canterbury, que Chaucer a montré tout son talent descriptif, et plus encore ce génie créateur, ce don suprême de produire des personnages vrais, vivants. . . .

Quant aux contes et récits que font ces personnages, Chaucer ne paraît pas avoir pris la peine d'en inventer aucun ; il les emprunte aux fabliaux français, au recueil célèbre des *Gesta Romanorum*, à Boccace ; ils sont les uns, pathétiques, les autres satiriques ; tous les tons conviennent à Chaucer, qui sans doute n'est pas exempt de quelque grossièreté, mais qui va de préférence à tout ce qui est honnête, noble, élevé. . . .

. . . . . .

Chatterton. . . . La lecture de Chaucer et de Percy compléta son instruction d'antiquaire. . . . Ces œuvres n'avaient d'antique que l'orthographe surchargée de consonnes et une partie du vocabulaire empruntée à Chaucer et à d'autres poëtes des XIV^e^ et XV^e^ siècles.

1877. CHASLES, ÉMILE. *Extraits des classiques anglais accompagnés d'une histoire de la littérature anglaise et de notice biographiques . . .* Paris, 1877, pp. 2, 3, 4-7, 8, 10.

[p. 4] Après la *Vision de Ploughman*, il faut citer les contes tout

différents de Chaucer, qui sont trop célèbres pour ne pas mériter une mention spéciale. [Vient ensuite, pp. 4-5, une traduction de la description des pèlerins, du Prologue.] Ainsi débute l'ouvrage célèbre intitulé *Canterbury Tales*, que [p. 5] Chaucer écrivit dans sa vieillesse. . . . La collection de ces contes forme un livre très-piquant, très-varié et qui aujourd'hui même peut se lire avec un vif plaisir, tant l'écrivain est observateur spirituel et peintre admirable. . . .

[Une courte vie de Chaucer.] [p. 6]

L'inspiration de *Piers Ploughman* se retrouvera dans [p. 10] Bunyan et dans Milton, le trait pittoresque et familier de Chaucer dans Goldsmith. . . .

1877. Bouillet, M. N. *Atlas universel d'Histoire et de Géographie*, 3me édition, p. 207. [1ère édn. 1865, 2me édn. 1872.]

1400. Mort du premier grand poëte anglais, Chaucer.

1878. Jusserand, J. J. *Le Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare*, Paris, 1878, pp. 25, 28, 72, 100, 105, 109, 144, 145, 153, 216, 220.

1879. Meyer, Paul. [*Introduction* aux] *Contes Moralisés de Nicole Bozon* . . . publiés . . . par L. Toulmin Smith et Paul Meyer, Paris, 1879, pp. xiii, xxiv, lvii.

[p. xiii, le pardoner de Chaucer connaissait le goût des laïques pour les vieux contes ; p. xxiv. Bozon dirait comme le pardoner de Chaucer : *Radix omnium malorum est cupiditas* ; p. lvii., la littérature anglaise prend son essor avec Chaucer.]

1879. Sarradin, A. *Eustache Deschamps, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1879, note, pp. 315-317.

Un fait assez curieux à noter, ce sont les relations de l'Angleterre et de la France au xive siècle. La situation respective des deux pays amena fréquemment à la cour de Charles v ou de son fils des négociateurs anglais. Ce fut ainsi que le poète Chaucer vint en France au commencement de l'année 1377, chargé d'une mission diplomatique. Des Champs dut le voir à cette époque . . . [la ballade de Des Champs à Chaucer est citée]. . . . G. Chaucer n'a écrit qu'en anglais ; mais son ami et son émule Jean Gower a écrit en français. . . . Il est curieux de retrouver de l'autre côté de la Manche, toute la poétique en usage alors chez nous . . . [rapports entre l'œuvre de Machaut, Froissart et Chaucer].

1880. Hallberg, Eugène. *Histoire des littératures étrangères, Littératures anglaise et slave depuis leurs origines jusqu'en* 1850. Voir plus bas, 1881, Jusserand.

1880. JUSSERAND, J. J. [Notice sur le] *Chaucer* de A. W. Ward (série des English Men of Letters), 1879, *Revue Critique d'histoire et de littérature*, novembre 1880, pp. 347-50.

Si le lecteur ne demande pas une exactitude absolue dans les faits et une grande précision dans les raisonnements, le livre de M. Ward lui plaira . . . pp. 45-6 [de Ward]. Les qualités de l'âme et du cœur de Chaucer sont divisées en deux catégories : les vices et les vertus ; les premiers lui viennent de France, les autres d'Angleterre, parce que le génie des deux peuples est tout différent. Sur ce point, aucune objection ; seulement pourquoi voir la marque d'un esprit français dans l'indifférence suprême d'un auteur à la licence qui peut régner dans ses écrits ? C'est faire de Shakespeare et de plusieurs autres des Français malgré eux.

p. 56 [de Ward] M. W. considère le *Romaunt of the Rose* comme œuvre authentique de Chaucer et en déduit beaucoup de conclusions sur le génie et l'esprit de l'auteur. On trouvera sa démonstration peu décisive. . . .

1881. GUILLON, FÉLIX. *Étude Historique et biographique sur Guillaume de Lorris*, Orléans et Paris, p. 100.

Geoffrey Chaucer, ' le poète, l'ami et l'allié du roi Henri VI d'Angleterre,' dans *The Romant of the Ross* [*sic*], traduisit entièrement la partie du poëme qui revient à G. de Lory.

1881. JUSSERAND, J. J. [à propos des *Littératures anglaise et slave* . . . par Eugène Hallberg, Paris, 1880] *Revue Critique d'Histoire et de Littérature*, février 1881, pp. 102, 103.

. . . Mieux vaut passer sous silence la déclaration que l'auteur [M. Hallberg] a revu ' tous les faits, tous les noms et les dates principales de son livre,' d'après, ' l'encyclopédie de la littérature anglaise ' d'Allibone . . . Chaucer [paraît-il] est né en 1328 (p. 8) ; il est l'auteur du *Testament d'amour* (p. 8) ; . . .

1881. PARIS, GASTON. *Histoire Littéraire de la France* . . . tome xxviii, 1881, p. 181.

[Article sur Wilham de Wadington et son *Manuel des Péchés*.] Ces traits [négligence par les écrivains anglo-français de la grammaire, la métrique et l'orthographe françaises] se retrouvent d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, chez plus d'un des représentants de cette étrange littérature, composée en français par des Anglais, fruit de l'enseignement autant que de l'imitation, moitié morte et moitié vivante,

qui, née sous l'influence de la littérature française à la suite de la conquête, ne céda que lentement le terrain à la réaction de la littérature nationale, et ne disparut qu'au moment où déjà, sous la plume de Chaucer, celle-ci brillait d'un vif éclat.

1882. Boucher, Léon. *Tableau de la Littérature anglaise*, pp. 20-24.

L'œuvre de Chaucer, Geoffrey (1340-1400) présente en [p. 20] raccourci l'image de la société du XIV^e^ siècle. C'est une véritable tapisserie de haute lice où se dressent dans les attitudes les plus variées et sous les couleurs les plus éclatantes toutes les figures du monde chevaleresque, ecclésiastique et bourgeois qui s'agite sur le seuil des temps modernes, avec son idéal, ses goûts, ses passions, son ignorance et ses appétits. . . .

. . . . . .

(Contes de Canterbury.) Récits de guerre et d'amour, [p. 23] légendes pieuses et romantiques, contes gracieux et spirituels, toute la poésie du moyen âge qui va finir, s'y trouve repré- [p. 24] sentée dans ce qu'elle a de plus naïf, de plus touchant et de plus satirique, depuis la pathétique aventure de Grisélidis, type admirable d'affection et de patience conjugales, jusqu'à la parodie même de l'idéal chevaleresque, ridiculisé dans la chanson de Sir Thopas. . . .

Admirable observateur de l'être humain et merveilleux conteur, joignant au don du rire celui des larmes, et la finesse à la naïveté, Chaucer n'est pas seulement un poëte dramatique avant le drame et comique avant la comédie, c'est encore et surtout le créateur de la langue poétique, le premier qui ait su mettre de l'art et un grand art dans son œuvre.

1883. Baret, Adrien. *Étude sur la langue anglaise au* XIV^e^ *siècle*. Thèse de Doctorat, Fac. des lettres de Bordeaux, Paris, 1883, chapitres vi, vii, viii, ix, x.

Chapitre vi. Vie de Chaucer, et description de son influence prépondérante sur la formation de l'idiome anglais. [M. Baret dit que Chaucer était né en 1328, et il semble considèrer le *Test. d'amour* comme poème authentique ; voir p. 261 plus haut.]

[Chaucer] était Anglais par le cœur, mais Français par [p. 110] l'esprit. Il nous appartenait, à son insu sans doute, par la finesse satirique de son esprit, la multiplicité de ses aptitudes et la forme classique de ses conceptions.

Ch. vii. 'The King's English.' Étude de la langue de Chaucer, et ses emprunts au français.

[p. 118] Constatons d'abord par quelques exemples que le mélange des mots français n'y est pas fait au hasard. et qu'il dépend toujours des exigences du sujet choisi par le poète. Dans le style familier, dans la peinture des mœurs populaires, même lorsque le récit est une imitation des fabliaux français, Chaucer se garde bien de sortir du vocabulaire anglo-saxon.

[Et M. Baret compare le *Milleres Tale*, v. 312-26 avec le *Clerk's Prologue*, v. 15-25, ou le *Hous of Fame*, ii, v. 345-51.]

Ch. viii. 'La Versification de Chaucer.' Manière de scander ses vers, ils sont basés sur l'accent tonique. Règles de l'accentuation chaucérienne. [Ce chapitre est basé sur Skeat et Child.]

Ch. ix. La Prononciation de la langue de Chaucer [basé sur Ellis.]

Ch. x. Le Génie de Chaucer. Il a le tempérament dramatique. Son style. Étude des Canterbury Tales. La comédie chez Chaucer.

[p. 188] Chaucer . . . homme d'étude et d'observation, toujours froid, mais toujours attentif, se plaît à étudier les mœurs de la société qui l'environne, et il parvient à les peindre avec un rare bonheur. Comme Homère, et La Fontaine, il sait d'un seul mot animer une physionomie, éclairer tout un tableau. . . .

[p. 189] . . . L'imagination n'occupe pas le premier rang dans sa poésie ; l'enthousiasme y est rare ; il observe bien plus qu'il n'admire.

. . . . . .

[p. 196] Chaucer possède déjà toutes les qualités distinctives du génie anglais, mais le côté dramatique de son talent est surtout remarquable. . . .

Quel que soit son sujet . . . les personnages qu'il met en scène agissent beaucoup plus qu'ils ne parlent. . . .

1883. Filon, Augustin. *Histoire de la Littérature anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours.* Chapitre iv, *l'Age de Chaucer.* Vie de Chaucer, pp. 52-54.—Œuvres diverses de Chaucer, pp. 54-55.—Les contes de Canterbury, pp. 55, 59. Chapitre v, *De Chaucer à Spenser.* Les héritiers de Chaucer, p. 61.

. . . . . .

[p. 48] On parle encore français en Angleterre ; mais quel français ? Celui de Stratford Atte Bowe, que Chaucer met sur les lèvres de sa Prieure, et qui est resté proverbial. Enfin, en 1404, deux envoyés anglais en France, dont l'un est Sir Thomas Swynford, le neveu de la femme de Chaucer, déclarent 'ne pas plus savoir le français que l'hébreu.'

. . . . . .

Vie de Chaucer. . . . Voici Chaucer, synthèse vivante des [p. 52]
deux races, greffée sur une puissante originalité poétique. Il est à la fois Anglais et Normand, et, en outre, il est lui-même. . . . On s'accorde généralement à croire que Geoffrey Chaucer naquit en 1328 [réimprimé dans l'édn. de 1896]. . . .

. . . . . .

Les lettrés et les poètes de l'époque le considéraient comme [p. 53]
leur chef et leur maître. Sa renommée avait passé le détroit, comme le prouve cette dédicace d'un poète français [E. Deschamps], qui lui offrit ses vers :

'Grant translateur, noble Geoffroy Chaucer.'

. . . . . .

Chaucer mourut en 1400, dans une petite maison qui dépendait de Westminster, et, tout naturellement, on l'enterra dans l'abbaye. Cette sépulture fit précédent, et créa une tradition. Chaucer est le plus ancien habitant du *Poet's corner*. . . .

. . . . . .

Œuvres diverses de Chaucer. On ne peut déterminer la date [p. 54]
d'aucune des compositions de Chaucer ; néanmoins, s'il était permis d'établir des conjectures sur un fait qui manque lui-même de certitude, on ferait deux parts de la vie littéraire et de l'œuvre de Chaucer. On rangerait dans la première catégorie les poèmes qui portent la trace de l'influence romane et gothique, dans la seconde ceux qui offrent déjà le reflet de la Renaissance italienne. . . .

[Parmi ses œuvres sont nommés la *Cour d'amour*, la *Fleur et la Feuille*, et le *Coucou et le Rossignol*.]

Pope n'a pas dédaigné d'imiter *The House of Fame*, et n'a [p. 55]
pas réussi à l'égaler. Chaucer entendait le mot *fame* dans le double sens du latin *fama*, car il nous montre à la fois le temple de la Gloire et la demeure de la Renommée. Dans la *Légende des Bonnes Femmes*, nous découvrons une méthode différent, un art nouveau. Plus de rêve, plus de vision, plus d'allégorie, mais une série de tableaux ou de récits, des types plus ou moins historiques, en tout cas dramatiques et humains autant que ceux de Shakespeare. . . . En traduisant, à son tour, ce sujet grec [*Troïlus et Créséide*], déjà retouché par l'art florentin, Chaucer lui enlève les derniers traits de sa physionomie originelle. Il déguise un héros d'Homère en amoureux transi ; il transforme en une coquette du *Décaméron* la contemporaine d'Andromaque et de Nausicaa. . . .

Les Contes de Canterbury. . . . Puis, les récits se succèdent [p. 58]
comme dans le *Décaméron* de Boccace, auquel cette forme de

poème est empruntée. Mais combien est évidente la supériorité de Chaucer ! Combien l'art est, chez lui, plus sensible et plus délicat ! Les jeunes gens et les jeunes femmes du *Décaméron* vivent dans le même milieu, ont mêmes idées, même âge, à peu de chose près même caractère. Ici, chaque conte est approprié au conteur, et l'on vient de voir combien les conteurs diffèrent. . . . Tous ces récits sont liés, et beaucoup mieux que chez Boccace, par de petits incidents vrais, qui naissent du caractère des personnages et tels qu'on en
[p. 59] rencontre en voyage. . . . L'ensemble du tableau est si bien calculé, l'aspect est si vivant et si gai, que le lecteur 'se prend d'envie de monter à cheval par une belle matinée riante, le long des prairies vertes, pour galoper avec les pèlerins jusqu'à la châsse du bon saint de Canterbury.' [Taine.]

1883. Brunetière, F. [Revue de l'*Histoire de la littérature anglaise*, par Augustin Filon] *Revue des Deux Mondes*, août 1883, pp. 699, 704.

[Quelques mentions, en passant, de Chaucer et des *Contes de Canterbury*.]

1883. Beljame, Alexandre. *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIII^e^ *siècle*, Paris, 1883, p. 316.

[Sir William Temple ne nomme pas Chaucer parmi les poètes modernes dans son *Essay upon Ancient and Modern Learning*, et Swift attribue à Shakespeare un des caractères de Chaucer (Wife of Bath), voir p. 107 plus haut.]

1883. Dreyss, Charles Louis. *Chronologie universelle*, 5^e^ édn., Paris, 1883, tome i, à l'an 1400 [1^ère^ édn. 1846].

1400. Mort du premier grand poète anglais, Chaucer : ses productions ressemblent un peu à celles de Boccace. Sectaire de Wiclef, après avoir été persécuté sous Richard II, il était rentré en faveur à l'avènement des Lancastre, ses protecteurs.

1883. Montégut, Émile. *Caractères généraux de la littérature anglaise* [dans] *Essais sur la littérature anglaise*, Paris, 1883, pp. 103, 104, 105.

[p. 104] Il existe bien une période anglo-normande ; mais, pendant toute cette période, le génie saxon se cache ou se tait. . . . Cette période se réduit, à proprement parler, à un seul nom, Chaucer. Celui-là est bien un Français si l'on veut, et on reconnaît en lui un contemporain de Froissard. . . .

Ainsi, pendant toute la période anglo-normande, il ne [p. 105] saurait être question de la combinaison du génie normand et du génie saxon, puisque ce dernier reste muet, et que le seul écrivain qu'on puisse citer, Chaucer, n'est qu'un Français qui s'exprime en langue anglaise.

1884. JUSSERAND, J. J. *La Vie Nomade et les routes d'Angleterre au XIV^e^ siècle*, Paris, 1884, pp. 6, 16, 17, 53, 69, 104, 109, 119, 120, 121, 123, 132, 169, 180, 186, 187, 188, 189, 190, 193, 195, 200, 203, 204. Appendice, pp. 281, 282, 285, 290, 291.

1884. RIETSTAP, J. B. *Armorial Général Précédé d'un Dictionnaire des Termes du Blason*. . . . tom. i, 2^e^ édn. . . . Gouda, p. 411, col. 1.

Chaucer, Parti d'arg. et de gu.; à la bande de l'un ou l'autre, C.: une tortue pass. au nat. [Armes du poète anglais, *Geoffrey Chaucer*.]

1887, etc. GAUSSERON, B.-H. [Article '*Chaucer*' dans] *La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, tome x, p. 930.

Chaucer (Geoffrey), poète anglais, né probablement vers 1340, et non en 1328, suivant la date ordinairement adoptée; mort le 25 oct. 1400. Les travaux de la critique moderne et tout particulièrement de ceux de sir Harris Nicolas, du Dr. Furnivall et des érudits qui composent la 'Chaucer Society' fondée en 1868, ont jeté quelque clarté sur les points obscurs de la vie de Chaucer. Son père, négociant en vins (*vintner*) à Londres, faisait partie de la suite emmenée par la famille royale lors du voyage en Flandre et à Cologne, en 1338. Cette circonstance aide à comprendre que Geoffrey Chaucer nous apparaisse, la première fois qu'il est fait mention de son nom dans un document (1357), en qualité de page attaché à la maison de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edward III. En 1359, il est dans les rangs de l'armée anglaise qui envahit la France, et dont Froissart a raconté l'expédition. Il y fut fait prisonnier, et recouvra sa liberté moyennant rançon, quelque temps avant le traité de Brétigny. Nous le retrouvons en 1367 avec le titre de valet (*valettus*) du roi, qui lui accorde une pension et l'emploie à des missions diverses hors d'Angleterre en 1369 et en 1370. Il était marié dès cette époque à la fille de sir Payne Roët, du Hainault, et sa femme, Philippa, avait une charge de dame de la chambre auprès de la reine. Après une mission diplomatique en Italie (1372-1373), il fut

nommé contrôleur des coutumes et subsides pour les laines et les peaux dans le port de Londres et, en même temps que cette charge lucrative, remplit celle, plus honorifique, d'écuyer du roi. Sa carrière de diplomate ne fut pas interrompue pour cela, et il eut encore à soutenir les intérêts de la cour d'Angleterre en Flandre, en France et en Italie. La mort d'Édouard III et l'avénement de Richard II (1377) n'ébranlèrent point d'abord la fortune de Chaucer. Il fut même envoyé à la Chambre des communes par le comté de Kent. Mais bientôt sa charge de contrôleur lui fut retirée, sa femme mourut, et il se débattit dès lors dans des embarras financiers dont il ne fut délivré que vers la fin de sa vie, par la faveur du roi Henri IV (1399), fils de son meilleur protecteur, le duc de Lancastre, lequel était devenu son beau-frère en épousant Catherine, veuve de sir Hugh Swynford et sœur de Philippa, sa femme. Nommé en 1389 secrétaire des travaux du roi au palais de Westminster, à la Tour de Londres et aux autres châteaux de la couronne, il perdit cette place en 1391 et dut accepter, avec un certain Richard Brittle, les fonctions de garde-forestier que Roger Mortimer, comte de March, leur offrait à North Petherton Park, dans le comté de Somerset. Il n'était pourtant pas complètement oublié à la cour, car on le trouve en 1398, remplissant pour le compte du roi des missions secrètes dans différentes parties du royaume. Il mourut le 25 oct. 1400, et fut inhumé dans la chapelle de l'abbaye de Westminster, où il inaugura ce qu'on a appelé le ' Coin des poètes.' C'est, en effet, comme poète que Geoffrey Chaucer s'est assuré un renom immortel. Il est, avec Gower, et bien au-dessus de lui, le véritable père de la poésie anglaise. Le premier, il a su plier la langue vulgaire, sortie du fond saxon et très fortement mélangée d'éléments français-normands, aux nécessités et aux fantaises d'une pensée raffinée ; il lui a donné la souplesse et la sonorité du rythme ; tout en lui conservant son caractère populaire de familiarité et d'énergie, il en a fait le merveilleux instrument littéraire dont tant de génies divers se sont servis jusqu'à nos jours pour créer des chefs-d'œuvre. La manière littéraire de Chaucer peut se diviser en trois périodes assez distinctes. Dans la première, il se montre disciple direct de nos trouvères. S'il n'est pas l'auteur de la version anglaise du *Roman de la Rose*, que beaucoup lui attribuent, c'est du moins à cette période que se rapportent *A.B.C. ou la prière de Nostre Dame* et la *Complainte à la Pitié*. Puis l'influence italienne, que ses séjours répétés en Italie devaient le disposer

à subir facilement, se fait de plus en plus sentir dans des œuvres comme *the Parlement of Foules*, *the Complaint of Mars*, *Anelida and Arcite*, sa traduction en prose et en vers du *De Consolatione* de Boëce, *Troïlus and Criseyde*, *the House of Fame*, *the Legend of Good Women*, *the Complaint of Venus*, etc. Enfin, il se montre lui-même inventeur, créateur et grand poète, lorsque, dans un cadre dont le *Décaméron* a sans doute fourni l'idée première, il nous présente le pittoresque, saisissant et amusant défilé de tous les types caractéristiques de la société anglaise de son temps, réunis à la taverne du *Tabard*, près de London-Bridge, en route pour un pèlerinage au tombeau de Thomas Becket, et profitant de leur rencontre pour se raconter les inoubliables histoires qui, sous le titre de *Canterbury Tales*, font à jamais partie du trésor littéraire du genre humain. La première édition en fut publiée par Caxton, vers 1478, la meilleure est celle de Furnivall (1868). Un littérateur de plus d'excentricité que de talent, le chevalier de Chatelain, a donné, dans ce siècle, un essai de traduction des *Contes de Cantorbéry*, qui ne permet pas de dire que nous en possédions une version française.

1887, etc. ANONYME. *La grande Encyclopédie* . . . tome xiv, p. 1146, col. 2 ; tome xviii, p. 284, col. 2 ; tome xxx, pp. 89, col. 2 ; p. 1082, col. 1.

[Article] *Dryden* (John) . . . *Amphitryon* (1690). Dryden entreprit alors la traduction en vers des œuvres de Virgile (1697) qu'il fit suivre de ses *Fables*, morceaux imités de l'*Iliade*, des *Métamorphoses* d'Ovide, et des Contes de Boccace et de Chaucer. [tome 14]

[Article] *Furnivall* (Frederick James). Il se consacra à sa sortie de l'université de Cambridge à l'étude de la littérature anglaise du moyen âge, dont il édita nombre d'œuvres . . . six textes des *Canterbury Tales* de Chaucer (1868-75, 7 parties) . . . Il fut, en outre, l'un des fondateurs des sociétés suivantes. . . . The Chaucer Society (1868). . . . The Shettery [=Shelley] (1886). [tome 18]

[Article] *Skeat* (Walter William). . . . Parmi ses très nombreux ouvrages nous citerons . . . une excellente édition des œuvres de Chaucer (1897, 7 vols.). . . . [tome 30]

[Article] *Tennyson* (Alfred). . . . On lui fit à Westminster des obsèques somptueuses et on lui éleva un monument à côté de celui de Chaucer.

1889. 'Ch. J.' [Revue des *Principles of English etymology* par Skeat, et *Grundriss de Geschichte der englischen Litteratur*, par Kœrting dans la] *Revue Critique d'histoire et de littérature*, décembre 1889, pp. 425, 426.

[La langue de Chaucer, et son importance pour l'étudiant.]

1889. Simond, Charles. *Contes de Canterbury, traduits pour la première fois en francais, avec étude biographique et littéraire* par Charles Simond. Paris, Henri Gautier. [Nouvelle bibliothèque populaire à 10 cent., No. 129.]

[Une petite brochure de 64 pages, qui contient seulement le Prologue général, le *conte de l'Homme de loi* et le *conte du Clerc* en prose française. Il y a une courte notice biographique de Chaucer citant Taine.]

[p. 2] Il n'existe en prose française aucune traduction complète des *Contes de Canterbury* ni des œuvres de Chaucer.[1]

[Note au bas de la page.] [1] Nous avons annoncé dans la Bibliographie de la France la prochaine publication de notre traduction complète des *Contes de Canterbury*. La regrettable lacune se trouvera ainsi réparée. T. S.

[Ce numéro est le seul qui ait paru, la traduction n'a jamais été publiée. Nous ajoutons un spécimen de la traduction du Prologue.]

Quand avril a, de ses douces averses, pénetré jusqu'au fond la sécheresse de mars et baigné toute la glèbe de cette liqueur par la vertu de laquelle est engendrée la fleur : quand Zéphyr aussi a, de sa douce haleine, soufflé dans les bosquets et les bruyères sur les tendres pousses ; quand le soleil rajeuni a, dans le Bélier, dépassé la moitié de sa course ; quand les petits oiseaux font entendre leur mélodie et dorment toute la nuit des yeux ouverts, tant la nature aiguillonne leur vaillance, alors les gens brûlent de partir en pèlerinages. . . .

1890. Paris, Gaston. *La littérature française au moyen age*, 2e édn., 1890, pp. 114, 171, 228.

[p. 114] Il est certain que Boccace et Chaucer, par exemple, ont parfois imité des fableaux français : mais il n'est nullement établi que ce soit toujours le cas ; ces contes circulaient oralement dans toute l'Europe (sans parler de leur admission dans les sermons et les livres pieux), et ils ont fort bien pu être recueillis indépendamment par les poètes ou les nouvellistes des différents pays.

1890. Boucher, Léon. *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, 1890, pp. 26, 28-39, 40, 41, 45, 46, 47, 49, 52, 53, 54, 124, 138, 499.

Génie de Chaucer. Par les *Canterbury Tales*, Chaucer entre [p. 87]
dans la phalange des rares écrivains qui ont été des créateurs. . . . On sent ici l'homme maître de sa pensée, l'artiste maître de son instrument et de sa main. On y sent aussi l'observateur qui a vu de près la vie, le poète qui, pathétiques ou comiques, sait choisir dans les traits innombrables de la physionomie humaine et peut leur donner, en les reproduisant, un caractère plastique et une forme distincte.

. . . Au don merveilleux entre tous de créer des êtres [p. 88]
poétiques qui produisent l'illusion de la réalité Chaucer unit le talent de peindre par des mots, avec l'aspect extérieur de l'homme, la nature elle-même.

1892. Jusserand, J. J. *L'Angleterre au temps des invasions*, [article dans la] *Revue des Deux Mondes*, juin 1892, pp. 571, 573-5.

[1892.] Dietz, H. *Les Littératures Etrangères. Angleterre. Allemagne*, pp. 29-30 [une courte vie], pp. 30-41 [ses œuvres].

1893. Jusserand, J. J. *L'Epopée Mystique de William Langland*, Paris, 1893, pp. 2, 3, 4, 18, 33, 39, 63, 66, 67, 93, 104, 105, 107, 108, 142, 146, 148, 149, 155, 159, 174, 176, 177, 185-6, 198, 202, 237, 238.

Chaucer, avec son génie et ses mérites de toute sorte, sa [p. 104]
gaîté et sa bonne grâce, sa faculté d'observation et cette ouverture d'esprit qui lui permet de sympathiser avec les spécimens les plus divers de l'humanité, a tracé une immortelle et incomparable peinture de l'Angleterre au moyen âge. Sur certains points cependant le tableau est incomplet, et il faut emprunter à Langland des traits pour l'achever. . . .

. . . . . .

On a beaucoup reproché à ce dernier [Chaucer] d'avoir [p. 176]
donné, par son génie, droit de cité dans la langue anglaise à quantité de mots français. Le reproche est injuste ; Chaucer écrivit la langue de son temps, telle qu'elle existait, sans la modifier, la franciser ou la fausser ; et Langland, au besoin, en fournirait la preuve. . . .

. . . . . .

Langland est un vrai Anglais, comme Chaucer ; il l'est [p. 185]
peut-être même davantage. Un trait important manque à Chaucer : il n'est pas *insulaire* ; son esprit a des ramifications françaises et italiennes ; au fond assurément il est anglais et [p. 186]
très anglais ; par certains points cependant il est un peu cosmopolite.

1893. JUSSERAND, J. J. [Article sur *Chaucer* paru dans la] *Revue des Deux Mondes* du 15 avril : *Études Anglaises. La vie de Geoffrey Chaucer.* [39 pages, refondues dans *l'Histoire littéraire du peuple anglais*, 1894, pp. 269-349.]

1893. BÉDIER, JOSEPH. *Les Fabliaux*, 1ère édn., Paris, 1893, pp. 278, 419. [Quelques mots seulement sur le *Reeves Tale* et le fabliau d'Auberée.]

1894. DARMESTETER, Mary (Madame). *Froissart* [dans la série] *Les Grands Écrivains français :* p. 19.

Geoffrey Chaucer, page à la suite d'Édouard III, commençait à tirer une langue belle et puissante du dialecte informe des pauvres. . . .

Soyez sûrs que toute cette renaissance échappa au jeune Froissart. Il n'était pas homme de lettres : il prononce à peine le nom de Geoffrey Chaucer, son cadet de quelques mois, qui était comme lui à la cour, et qu'il a dû rencontrer plus d'une fois chez sir Richard Stury, et encore ne parle-t-il de lui que comme diplomate.

1894. JUSSERAND, J. J. *Histoire littéraire du peuple anglais*, Paris, 1894, pp. 124, 220, 226, 232, 240, 245, 246, [chapitre ii, CHAUCER] pp. 269-349, pp. 351, 354, 355, 360, 363, 367, 371, 373, 374, 379, 380, 382, 383, 384, 385, 390, 393, 399, 400, 401, 403, 404, 411, 421, 413, 414, 423, 424, 435, 464, 478, 487, 488, 496, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 521, 522, 523, 524, 525, 528, 529, 530, 542.

[pp. 269-349, une longue notice de la vie et des œuvres de Chaucer, plus spécialement du *House of Fame*, *Troïlus* et les *Contes de Canterbury*.]

[p. 319] [Prologue des Contes.] Voici à présent, dans un livre anglais, une foule d'êtres vivants, pris sur le fait, aux mouvements souples, aux types variés comme dans la vie, repré-
[p. 320] sentés au naturel, dans leurs sentiments et dans leur costume, si bien qu'on croit les voir et que, lorsqu'on les quitte, ce n'est pas pour les oublier ; les connaissances faites ' au Tabart près de la Cloche ' ne sont pas de celles qui s'effacent du souvenir ; elles durent toute la vie.

Rien de ce qui peut servir à accrocher, à ancrer dans notre mémoire, la vision de ces personnages n'est omis. Un demi-vers, qui dévoile le trait saillant de leur caractère, devient inoubliable ; leur posture, leurs gestes, leur costume, leurs verrues, le son de leur voix, leurs défauts de prononciation : ' somwhat he lipsede for wantonnesse,' leurs tics, la figure

rouge de l'hôte et jaune du bailli, leurs élégances, leurs flèches à plumes de paon, leurs cornemuses, rien n'est omis ; leurs chevaux et la manière dont ils les montent sont décrits ; Chaucer regarde même dans les sacs de ses personnages et dit ce qu'il y trouve.

La nouvelle Angleterre a donc son Froissart, qui va conter des apertises d'armes et des histoires d'amour aux couleurs éclatantes, et nous promener de çà de là, par les villes et par les chemins, prêtant l'oreille à tout récit, observant, notant, racontant ? Ce jeune pays a Froissart et mieux que Froissart. Les peintures sont aussi vives et aussi claires, mais deux grandes différences distinguent les unes des autres : l'humour et la sympathie. Déjà, chez Chaucer, l'humour existe ; ses malices pénètrent plus profondément que les malices françaises ; il ne va pas jusqu'aux blessures, mais il fait plus que piquer l'épiderme ; et, ce faisant, il rit d'un rire silencieux : ' Un homme jadis était fort riche, c'est pourquoi tout le monde vantait sa sagesse.' . . .

De plus, Chaucer sympathise ; il a un cœur vibrant que les [p. 321] larmes émeuvent et que toutes les souffrances touchent, celles des pauvres et celles des princes. Le rôle du peuple, si marqué dans la littérature et la politique anglaises, s'affirme ici, dès la première heure . . . Chaucer, dès le quatorzième siècle, est curieux de voir ce que c'est que l'homme dans un ' cuisinier de Londres ' et que la femme dans une ' bourgeoise de Bath.' Combien de misérables périssent dans Froissart ! Que de sang, quelles hécatombes ! et combien peu de larmes ! . . .

Ils [les petites gens] figurent dans le récit de Chaucer, parce [p. 322] que Chaucer, les *aime* ; il aime son laboureur . . . il souffre à l'idée des sentiers boueux que son pauvre curé suit l'hiver pour aller, par la pluie, visiter une chaumière lointaine ; la sympathie est large chez le poète ; il aime, comme il déteste, de tout cœur. . . .

. . . . . .

Ce bon sens, qui a fait donner aux contes de Cantorbéry [p. 340] un agencement si conforme à la raison et à la nature, est une des qualités les plus éminentes de Chaucer. Elle paraît dans les détails comme dans l'ensemble et lui inspire, au milieu de ses récits les plus fantaisistes, des remarques rassurantes qui nous montrent que la terre et la vie réelle ne sont pas loin et que nous ne courons pas le risque de tomber des nues. Il rappelle, avec à-propos, qu'il y a une certaine noblesse, la plus haute de toutes, qu'on ne saurait léguer par testament ; que

les échantillons corrompus d'une classe sociale ne doivent pas faire condamner toute la classe : ' Of every ordre some schrewis, pardee ' ; que, dans l'éducation des enfants, il faut se garder de les traiter trop tôt en hommes ; si on les mène avant l'âge aux fêtes, ils deviennent effrontés, ' to soone rype and bold
[p. 341] . . . which is ful perilous ' (Tale of the *Doctor of Phisik*, vers. 68). Il s'exprime fort librement sur les grands capitaines qu'on eût qualifiés de ' brigands ' s'ils avaient fait moins de mal. Cette dernière idée est indiquée en quelques vers d'un humour si vraiment anglais qu'ils font songer à Swift et à Fielding ; et l'on peut d'autant mieux en effet songer à Fielding qu'il a consacré tout son roman de *Jonathan Wild-le-Grand* à développer exactement la même thèse.[1]

Enfin, à ce même bon sens de Chaucer, on doit une chose plus remarquable encore : c'est que, avec sa connaissance du latin et du français, vivant dans un milieu où ces deux langues avaient une grande faveur, il écrivit uniquement en anglais : sa prose, comme ses vers, son traité sur l'Astrolabe, comme ses contes, sont en anglais. Il appartient à la nation anglaise et c'est pourquoi il écrit dans cette langue ; c'est assez pour lui d'une telle raison. . . .

[p. 342] La même sagesse fait encore que Chaucer ne se perd pas en vains efforts pour tenter d'impossibles réformes et pour marcher à contre courant. On le lui a reproché de notre temps ; et certains, par amour des Anglo Saxons, se sont indignés de la quantité de mots français que Chaucer emploie : que n'est-il remonté aux origines du langage ? Mais Chaucer n'était pas de ceux qui, comme dit Milton, ferment les grilles de leur parc pour empêcher les corneilles de s'en aller. Il s'est servi du langage national, tel qu'il existait de son temps.

. . . . . .

[p. 345] Le même bon sens optimiste et tranquille qui lui a fait adopter la langue de son pays et la versification usuelle, qui l'a empêché de réagir avec excès contre les idées reçues, l'a

---

1 But, for the tiraunt is of greter might
By force of meyné for to sle doun right,
And brenne hous and home, and make al playn,
Lo, therfor is he cleped a capitayn ;
And, for an outlawe hath no smal meyné
And may not doon so gret an harm as he,
Ne bringe a contre to so gret mischief,
Men clepen him an outlawe or a theef.

Maunciple's Tale, vers. 123, t. iii, p. 256. Cf. le roman de Fielding, *The Life of Mr. Jonathan Wild the Great*, 1743.

empêché aussi de se faire, par patriotisme, piété ou orgueil, des illusions sur sa patrie, sa religion ou son temps. Il en fut cependant autant que personne, les aima et les honora mieux que pas un. L'impartialité de jugement de cet ancien prisonnier des Français est extraordinaire, supérieure même à celle de Froissart. . . .

Chaucer, d'un bout à l'autre de sa carrière, demeure le même, et le fait est d'autant plus remarquable que sa tournure d'esprit, son inspiration et son idéal littéraire deviennent de plus en plus anglais, à mesure qu'il prend des années. Il reste impartial, ou plutôt, en dehors de la grande querelle, à laquelle cependant il avait pris part dans la réalité ; ses œuvres ne contiennent pas un vers qui soit dirigé contre la France, ni même un seul éloge de son pays où celui-ci soit loué en tant que rival heureux du nôtre.

1894. MÉZIÈRES, A. *Prédécesseurs et Contemporains de Shakespeare*, Paris, 1894, pp. 11, 12.

Rien . . . n'est plus conforme au génie des Anglo-Saxons [p. 11] que le mélange du plaisant et du sérieux. Ils ont mis de tout temps de la gaieté dans les sujets les plus graves. C'est [p. 12] le trait comme des plus anciens et des plus récents de leurs écrivains. Depuis Chaucer jusqu'à Byron et jusqu'à Thackeray, que de grandes et nobles œuvres variées par le badinage et même par la bouffonnerie ! . . . Les *Contes de Cantorbéry* sont aussi amusants que touchants. La plupart des personnages y ont un côté sérieux et un côté comique. La chaste sœur Églantine, avec toutes ses vertus solides, parle en ange et marche en personne un peu ridicule. La marchande de Bath enterre joyeusement ses cinq maris dans le cours d'une dissertation très grave sur le mariage. . . . L'indéfinissable *humour* qui donne tant de prix à quelques-uns des ouvrages les plus célèbres de la Grande-Bretagne n'est guère autre chose qu'une manière plaisante et imprévue de présenter des idées sérieuses. Il y entre de l'imagination, du bon sens, de l'observation ; mais à plus haute dose que tout le reste, il y entre de la gaieté.

1894. LAVISSE, ERNEST, et RAMBAUD, ALFRED N. *Histoire Générale du* IV^e^ *siècle à nos jours. Formation des grands états* 1270-1492, tom. iii, chap. vii, l'Angleterre, de 1272 à 1485, pp. 383-4.

[*La littérature anglaise.*] . . . C'est au moment même où la [p. 383] Chambre des communes se constitue définitivement que naquit Chaucer, le père de la littérature anglaise (1340). . . . Les

autres [écrivains], ceux dont les œuvres comptent vraiment, qui ont illustré la seconde moitié du XIV^e^ siècle, sont des moralistes, moralistes gaiement satiriques comme Chaucer, l'écrivain génial, le peintre charmant des mœurs de son temps, ou pompeux et déclamatoires comme John Gower. . . .

[p. 384] Les origines de Wycliffe sont fort obscures. Il paraît être né vers 1320 (vingt ans avant Chaucer).

1895. DEMOGEOT, JACQUES CLAUDE. *Histoire des littératures étrangères.* Littératures septentrionales, Angleterre, Allemagne, 2^e^ édn., Paris, 1895, pp. 3-13, 24. [La 1^ère^ édn. parut en 1880, et sans doute est identique, mais il n'y en a pas d'exemplaire au musée britannique.]

[p. 3] Chaucer, que les Anglais considèrent comme le père de leur poésie, n'est encore qu'un des échos de la poésie universelle du moyen âge : c'est le frère puîné de nos trouvères ; c'est un poète français et italien qui écrit en anglais. . . .

[p. 6] Deux choses toutefois distinguaient déjà les premiers poèmes de Chaucer : d'abord un sentiment vif et personnel du monde réel . . . Ses descriptions de la nature sont aussi fraîches que leur modèle. . . .

[p. 7] Un autre trait distinctif qui perçait déjà dans les compositions de la jeunesse de Chaucer, c'est un enjouement malicieux, une douce satire ; qui assaisonne d'un sel agréable les larges descriptions et les solennelles allégories. Dans son *Troïlus*, par exemple, poème antique par le sujet, grave et touchant par les incidents et les passions des personnages, on entrevoit sans cesse, comme chez Pulci, comme chez l'Arioste, comme dans nos fabliaux, le sourire du narrateur qui s'amuse et prétend bien amuser les autres. . . .

[Les Contes de Cantorbéry est] l'ouvrage qui seul assure à Geoffrey Chaucer une renommée durable . . . c'est là seulement qu'il se révèle dans toute la force de son talent, affranchi du goût factice de ses protecteurs et de ses contemporains . . . il ose être tout à fait lui-même, donner libre carrière à son *humour*, peindre ce qu'il a vu, dire ce qu'il a pensé, et composer ainsi l'un des plus charmants tableaux de genre qui aient jamais été faits.

1895. MOREL, LÉON. [Courte étude sur l'œuvre de Chaucer dans] *James Thomson, sa vie et ses œuvres*, 2^me^ partie, pp. 214-19.

[L'auteur rappelle brièvement quelle a été l'importance dans l'histoire de la littérature anglaise du sentiment de la nature.]

[p. 213] . . . Pour savoir quel rôle a joué le monde des choses dans

la littérature anglaise, nous consulterons donc seulement les plus grands parmi les maîtres. . . .

Geoffrey Chaucer.—Le sentiment de la nature se montre, [p. 214]
très vif et très précis, chez le plus vieux des grands poètes de l'Angleterre, chez ce Chaucer dont l'œuvre clôt une longue période littéraire et ouvre l'ère moderne de la poésie. . . .

. . . . . .

Le même don de sympathie vibrante et de précision dans [p. 215]
l'observation, qui lui permet de comprendre les hommes au milieu desquels il vit et de les faire passer dans ses poèmes, si vivement crayonnés, si vrais et si vivants, le même don Chaucer l'applique à l'observation de la nature. . . .

Ce qu'il a surtout au cœur. . . c'est l'amour des choses de la campagne. Il en retrace avec complaisance les aspects, même les plus simples et les plus ordinaires. Son œuvre est remplie des êtres, des formes, des sons et des parfums de la nature rustique. Les pèlerins des 'Récits de Cantorbéry' cheminent vraiment sur une route anglaise, au milieu des champs et des plaines, à travers les villages et les bourgs de la vieille Angleterre. Tout le poème est baigné de grand air et de lumière, et partout la nature fait un chaud et solide fond de tableau à la cavalcade bigarrée. C'est un des caractères par lesquels le poème se sépare le plus profondément de son modèle italien. Tandis que les égoïstes causeurs du 'Décaméron' sont, par le poète aussi bien que par leur propre décision, isolés du reste du monde, tandis qu'ils ne vivent qu'une existence toute mentale, les personnages de Chaucer doivent en partie leur relief et leur vérité dramatique au contact toujours [p. 216]
senti de la nature ambiante. . . .

Qu'on se rappelle, entre mille traits analogues, cette brève notation d'une aurore :

'L'alouette affairée, messagère du jour,—salue de sa chanson le gris matin,—et l'ardent Phébus s'élève si radieux—que tout l'orient rit à sa vue,—et de ses rayons il sèche, dans les bosquets toutes les gouttes argentées des feuilles.'

. . . Il y a manifestement là, dans la minutie de l'observa- [p. 217]
tion et dans la justesse de touche de la peinture, quelque chose que le moyen âge n'avait pas connu, pas même dans les vers gracieux, trop parés et trop spirituels, du rondeau célèbre de Charles d'Orléans.

C'est cette précision aiguë, de la vision qui sauve de la monotonie les descriptions si fréquentes d'oiseaux, d'arbres

et de fleurs. Dans une forêt, Chaucer donne à chaque arbre sa physionomie propre. . . . Il voit tous les détails des objets, et en même temps il sympathise avec toutes les manifestations de la vie des choses. Voyez ce que lui suggère une averse de printemps :

[p. 218] ' Quand les douces ondées de la pluie tombent mollement,—que le sol bien souvent—exhale de bienfaisantes vapeurs,—et que chaque plaine se pare richement—d'une fraîche verdure ; que les petites fleurs—éclosent çà et là dans les champs et les prairies,—si bonnes et si bienfaisantes sont ces ondées,—qu'elles renouvellent ce qui était vieux et mort—pendant l'hiver ; et, de toutes les semences,—sortent les plantes ; si bien que chacun—se sent, à la venue de la saison nouvelle, tout joyeux et léger.'

Et cependant ces descriptions directes ne sont pas tout ce que révèle chez Chaucer le sentiment de l'amour de la nature. . . .

Tantôt c'est une comparaison prolongée comme celle de Cressid avouant son amour :

' Tel le jeune rossignol timide qui s'arrête d'abord quand il commençait à chanter [etc. Troïlus et Creseid, liv, iii, 177-181].

Plus souvent encore, c'est une indication rapide telle que celle qui complète la description du costume d'un jeune écuyer : ' tout brodé, comme une prairie pleine de fraîches fleurs blanches et rouges.'

[p. 219] Ainsi, la nature, directement sentie, et rappelée avec un intarissable plaisir, figure partout dans l'œuvre du père de la poésie anglaise. . . . C'est la nature aimable et riante, telle qu'elle nous charme dans la jeune saison et dans les matinées radieuses. . . . On pourrait appliquer au poète le vers par lequel il résume le portrait du jeune seigneur : ' il avait toute la fraîcheur du mois de mai.'

1896. Bédier, Joseph. *Histoire de la langue et de la littérature française* . . . publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, tome ii., [Les Fabliaux], pp. 68, 77.

1896. Langlois, Ernest. *Ibid.*, tome ii [Le Roman de la Rose], p. 150.

1896. Petit de Julleville, L. *Ibid.*, tome ii [Froissart], p. 347.

1896. Brunot, Ferdinand. *Ibid.*, tome ii, p. 526.

Le poète Gower, après avoir commencé par écrire en français, se sert du latin, puis enfin de l'anglais, et l'immortel

Chaucer, sans avoir des hésitations, l'adopte et le consacre à la fois par son génie.

1896. LEGOUIS, ÉMILE. *Quomodo Edmundus Spenserus ad Chaucerum se fingens in eclogis 'The Shepheardes Calender' versum heroicum renovarit ac refecerit* [Thèse], Paris, 1896.

1896. JUSSERAND. J. J. *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, Paris, 1896, pp. 46-55 [sur CHAUCER], 56, 57, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 87, 97, 104, 105, 106, 108, 112, 126, 148, 157, 195, 223, 262.

En outre, la personnalité propre de Chaucer commence à [p. 49]
paraître dans ces œuvres [' Vie de Sainte Cécile ' 1373 ; ' Complainte de Mars ' 1380, traduction en prose de la ' Consolation ' de Boèce, ' Parlement des Oiseaux,' ' Troïlus et Cressida ' 1382 ; la ' Maison de la Renommée ' 1383-4 ; La ' Légende [p. 50]
des Femmes exemplaires '] sa bienveillance, son *humour*, sa sympathie indulgente pour tout ce qui est humain, ses dons d'observation, l'art du dialogue familier, la vivacité de repartie, le soin de la forme : qualités que nous avions discernées à l'état embryonnaire dans la race celtique et qui ont passé maintenant, grâce à la fusion intervenue, dans la race anglaise.

Ces dons brillent surtout dans ' Troïlus et Cressida,' admirable poème, roman et drame à la fois, plein de tendresse et en même temps d'ironie douce, où quelque reste des mélancolies saxonnes s'allie à la gaieté française, où Boccace (*Filostrato*) est imité et surpassé. . . .

. . . . . .

[Dans les contes de Canterbury] c'est toute l'Angleterre qui [p. 53]
nous est montrée, jeune, printanière, épanouie. Les génies des deux races d'autrefois se sont fondus ; le génie celtique et latin domine toutefois dans Chaucer. Nous le trouvons optimiste et indulgent, n'inclinant nullement vers le fatalisme et le désespoir. Il voit les vices d'un regard clair et ne se fait pas d'illusion ; il tâche de les guérir ; s'il ne peut, il s'en console, et s'il ne peut s'en consoler, il s'en venge du moins par une épigramme. Ses épigrammes, il est vrai, font plus que piquer, elles pénètrent : ce ne sont pas de simples amusements ; à son esprit pétillant, à la française, se mêle une forte dose d'*humour* anglais.

Il s'intéresse aux humbles et les aime ; si ce sont des coquins, le pittoresque de leurs mœurs impures l'amuse ; s'ils sont vertueux, ils lui inspirent une admiration attendrie (por- [p. 54]

trait du bon curé). Les ' gens de rien ' occupent déjà dans son œuvre la place qu'ils devaient tenir dans toute la littérature anglaise et dans l'histoire politique du pays. Il voit d'une vue claire, il sent d'un cœur sensible. Il traduit sa vision et son impression par le mot qui fait voir ou le mot qui touche, avec une justesse inconnue jusque-là dans son pays. Il a un sens de la forme et de la mesure rare avant la Renaissance ; il blâme les longueurs sans toujours les éviter ; mais c'est déjà beaucoup de savoir que les longueurs sont un défaut, et le mérite n'était pas banal de son temps. Il versifie avec soin ; la place des mots ne lui est pas indifférente, leurs sonorités le préoccupent. Il a sur tous ces points des idées arrêtées, il n'écrit pas au hasard ; il veut, il choisit ; bref, et pour la première fois dans l'histoire des lettres anglaises, nous nous trouvons en présence d'un *artiste*.

Avec cela, des moyens simples : nulle prétention ; il veut et choisit, et cependant garde un air de facilité ; son vocabulaire est le vocabulaire de tout le monde, sa prosodie de même ; ce sont cette prosodie et ce vocabulaire, ces vers rimés où les accents marquent la cadence, cette langue où surabondent les mots français, dont nous avons exposé plus haut la formation. Il les prit tels qu'il les trouva, et il les consacra par l'usage qu'il en fit. . . .

1897. Jusserand, J. J. *Jacques I^er^ d'Écosse, fut-il poète ? Étude sur l'authenticité du ' Cahier du Roi,'* pp. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8 note, 22.

1898. Soult, Amélie (M^lle^). *Chaucer. Copie de la conférence anglaise par laquelle l'auteur devait inaugurer, à la Sorbonne, le 1^er^ décembre* 1897, *les conférences en langue anglaise de la Société de propagation des langues étrangères en France.*

[Une courte biographie de Chaucer, suivie d'une étude des *Contes de Canterbury* en anglais.]

1898. Inconnu. [Article '*Chaucer*' dans] *Le Nouveau Larousse illustré*, tome ii, p. 735 (courte notice biographique).

1900. Legouis, Émile. *Quel fut le premier composé par Chaucer des deux Prologues de la Légende des Femmes Exemplaires ?* [extrait de la Revue de l'enseignement des langues vivantes, Paris, avril, 1900]. Le Havre, 1900.

[M. Legouis soutient que le texte A. fut le premier composé.]

1900. Lecoq, J. [Notice sur le court opuscule de M. Legouis. *Quel fut le premier composé par Chaucer des deux prologues de la Légende des Femmes exemplaires*, dans la] *Revue Critique d'Histoire et de Littérature*, 10 déc., 1900.

[Notice sur le *Chaucer Canon* de Skeat dans la] *Revue Critique*, 10 déc., 1900, pp. 466-7.

1903. Raynaud, Gaston. *Introduction* [aux] *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, Société des Anciens Textes Français, tome xi, 1903, Sujets des pièces, p. 213.

Chaucer. Toute une ballade adressée à Chaucer fait allusion à une traduction anglaise du *Roman de la Rose* aujourd'hui perdue, dont il était l'auteur. Son poème *The Flower and the Leaf* (Aldine edition, 1902, t. ix, p. 87), peut aussi être rapproché des pièces consacrées par Deschamps à l'*Ordre de la Fleur* et à l'*Ordre de la Feuille*.

1906. Harvey-Jellie, W. *Les Sources du Théâtre Anglais à l'époque de la Restauration* (Thèse), p. 32.

Waller remit en lumière les vers suivis, dont Chaucer s'était si remarquablement servi.

1907. Gebhart, Émile. *Merry Old England* [article du] *Gaulois*, mardi, 23 avril, 1907. [Revue de la traduction de la 1ère série des *Contes de Canterbury* parue dans la *Revue Germanique*, septembre 1906, voir plus bas 1908.]

La joyeuse vieille Angleterre ! Je ne demandais pas mieux que de souscrire à ce signalement, qui s'impose à nous par l'autorité séculaire d'un proverbe ou d'une sentence historique.

Mais j'avais beau me frotter les yeux, je ne distinguais pas très clairement, dans la vieille littérature anglaise, ce trait caractéristique de gaieté nationale. Shakespeare n'est point d'humeur essentiellement joyeuse [et M. Gebhart cite Macbeth, Hamlet, et 'le gros Falstaff,' qui 'n'est qu'un bouffon de taverne.' Sterne, Swift et Addison, ni Hogarth et les autres caricaturistes du xviiie siècle, ne sont pas joyeux. Dans l'histoire du pays, comme dans la littérature et les arts du dessein, domine une note terriblement tragique.]

Et voilà que toujours *The Merry Old England* s'obstine à se dérober à nos yeux.

Elle existe pourtant, bien originale et bien vivante, et c'est précisément aux années mêmes de l'*Aguto* et dans les horreurs de la guerre de Cent Ans, qu'elle se révèle de la manière la plus inattendue et la plus aimable. Le premier grand poème de la littérature anglaise, les *Contes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer, nous ménageaient cette surprise. Les plus distingués de nos maîtres *anglicisants* viennent d'en entreprendre la traduction, sous la direction de M. Emile Legouis. . . .

[Suit une courte biographie de Chaucer et un exposé de sa dette envers le *Décaméron* de Boccace.]

. . . . . .

L'imagination de Chaucer fut joliment créatrice. Voyez, en son *Prologue*, la variété individuelle, et le mouvement des personnages qui évoluent comme sur une scène de théâtre bien réglée, la face franchement tournée vers le spectateur, avec leur allure propre, leur costume, leur geste professionnel, l'inoubliable trait particulier de leur visage.

Voici vingt-neuf pèlerins qui s'en vont à Canterbury, afin d'y vénérer les reliques du grand évêque martyr. Le hasard les a réunis en une hôtellerie du vieux Londres, à l'enseigne du *Tabard* : ils représentent, en dehors de l'aristocratie féodale, la société anglaise de l'époque. . . .

L'hôte, un joyeux drille, ravi d'une clientèle si choisie, se joint au pèlerinage et propose à ses compères de conter, le long du chemin, des histoires d'aventures ' du temps jadis.' . . . L'offre du rusé aubergiste est acclamée par enthousiasme. On tire à la courte paille. Au chevalier de parler le premier. C'est un lettré, ce chevalier. Il a lu la *Théséide* de Boccace, et raconte amplement les chevaleries du duc Thésée. Et chacun à son tour, paye son écot. C'est un défilé de contes de toutes les couleurs, surtout de couleurs assez crues, de fabliaux friands, de bons tours d'écoliers, dont quelques-uns seront repris et tendrement ciselés à neuf par La Fontaine. Madame la Prieure, les clercs et les moines auront maintes fois l'occasion de baisser les yeux, tout en cheminant vers la tombe de saint Thomas Becket.

Gaietés de saveur toute gauloise, d'importation étrangère : je n'y reconnais pas encore un signe d'originalité. La grande invention de Chaucer, c'est le portrait même de ses pèlerins. La galerie qu'il nous fait parcourir est chose merveilleuse. Chaque figure du *Prologue* est l'effigie d'un tempérament moral ; la démarche, le costume, la coiffure, le tour et le ton de la parole jusqu'aux menues confidences du poète sur le train intime ou les innocentes manies du personnage, tout concourt à la perfection du tableau. Mais notez ceci, qui est essentiel ; Chaucer ne vise point à la caricature ; il a le sens nécessairement mesuré et discret du comique, et le grotesque n'est point pour le séduire. Ses couleurs ont la fraîcheur du matin verdoyant de mai qui éclaire la marche du pèlerinage, jamais elles ne sont violentes. Il se trouvait jouir du plus charmant état d'âme : la contemplation du

monde l'amusait ; il jugeait divertissants les visages et les actes quotidiens de ses semblables et n'en ressentait ni colère, ni amertume, ni tristesse. Il les caressait d'une ironie légère, et se gardait de les meurtrir d'une moquerie méchante. Soyez certains que cet homme ne s'ennuyait pas souvent et que, dans le cercle seigneurial où l'on goûtait la grâce de son esprit, la mélancolie fut une visiteuse assez rare.

Je détache l'image de la 'simple et discrète' Prieure, M^me^ Eglantine, dont le plus grand serment était : 'Par saint Eloi !' [Suit la description de la Prieure.]

. . . . . .

La miniature est exquise.

Cette allégresse de l'imagination, assaisonnée de malice et de bonhomie, fut-elle le don propre de Geoffroy Chaucer, ou bien répond-elle à l'enjouement de la société féodale anglaise, vers la fin du quatorzième siècle ? Nous saisirons enfin *The Merry Old England*, au moins dans les rangs cultivés de l'aristocratie. Sinon, le vieux conteur représenterait à lui seul la 'joyeuse vieille Angleterre.' Or, comme une hirondelle ne fait pas le printemps, je me trouverais lancé de nouveau sur une mer d'incertitude.

1907. BERGER, P. *William Blake, Mysticisme et Poésie*, pp. 87, 88.

1908. GEBHART, ÉMILE. *Deux Contes de Geoffroy Chaucer* [article du] *Journal des Débats*, 11 mars, 1908. [Revue de la seconde série des *Contes*, parue dans la *Revue Germanique*, voir 1908, plus bas.]

. . . Je ne veux aujourd'hui que présenter au lecteur l'ouvrage si peu connu, chez nous, du Boccace anglais, invention charmante, qui a toutes les grâces, les maladresses, les timidités et le joli pédantisme des créations de l'adolescence. Quand Chaucer a la bonne fortune de rencontrer quelque tragique tradition morale venue de Tite-Live, par exemple la mort de Virginie, il s'y complaît avec cette joie que les poètes du moyen âge ont savourée chaque fois qu'ils touchaient aux souvenirs de la Grèce ou de Rome. Nos aïeux, ravis de paraître si savants, s'abandonnaient alors à de délicieux bavardages : l'histoire romaine chez la portière. Mais voici un conte, qui promettait beaucoup, mais qui finira mal ou plutôt, qui ne finira pas du tout : le conte de sire Topaze ! Chaucer semblait s'abandonner à un souffle d'invention chevaleresque : ce petit jouvenceau de sire Topaze, né en Flandre, 'par delà la mer,' fils de seigneur, brave, mignon, la face blanche comme pain de luxe, les lèvres rouges comme rose, les cheveux et la barbe d'un blond de safran, s'en

allait chevauchant par les collines et les vallées, sous la futaie des forêts profondes, la lance en arrêt, gaiement, follement, le galop de son cheval chassait les chevreuils, les lièvres et les sangliers hors de leurs retraites ; mais Topaze ne se souciait point des bêtes fauves : il attendait le chant des oiseaux.

. . . . . .

Cet élan printanier à travers la vie, cette intelligence familière des voix de la nature, du chant des oiseaux, faisaient vaguement penser au saint Julien l'Hospitalier de Flaubert : cet amour pour une créature de rêve, toute voilée de brouillard et de rayons de lune, nous acheminait vers la féerie, vers les prestiges du roman chevaleresque, qui déjà enchantait l'imagination héroïque de l'Espagne. M. Legouis voit en effet, en ce conte, une imitation, mais une imitation ironique de cette littérature qui, au temps de Chaucer, dégénérait déjà en ballades ou poèmes populaires semi lyriques.

. . . . . .

Dans le vieux fabliau, où les trois personnages essentiels sont le mari, la femme et l'amant (très souvent un moine de la race de Frère Jean des Entommeures), Chaucer se sent fort à son aise ; dans l'aimable conte du *Marinier*, où le moine, dom Jean, est le cousin même du mari, il imagine des incidents et des discours franchement comiques. Ceci est la bonne veine de la littérature bourgeoise du moyen âge européen. Après tout, l'invention de Chaucer n'y porte que sur le détail des épisodes. Mais le don original du conteur est une plaisante allégresse du récit ; il s'amuse infiniment aux histoires contées par ses pèlerins. Si le conte est une prédication morale, il le renforce de toute l'érudition possible, d'un véritable débordement d'exemples édifiants. Dans le conte du moine défilent les plus tragiques mésaventures, d'Adam à Pierre le Cruel : Néron y occupe une place fort ample, et Ugolin s'y montre en toute l'horreur de sa détresse. Ce dernier tableau est d'une réelle beauté, et fort curieux à étudier de près : certains traits d'un pathétique profond, à peine indiqué par Dante, ont été saisis par l'instinct poétique de Chaucer :

> Le geôlier ferma la porte de la tour.
> Il l'entendit bien, *mais ne dit mot.*

C'est le terrible *Senza far motto* de la *Cantica*. Mais, tout aussitôt, étourdi comme un écolier, notre Anglais inflige au texte italien un étrange contresens :

> *Io non piangeva : si dentro impietrai.*

' Je ne pleurais pas : tant j'avais de pierre en dedans.'

'Hélas! hélas! gémit l'Ugolin de Chaucer, pourquoi suis-je né?

'A ces mots, *les larmes tombèrent de ses yeux*.'

Le plus intéressant morceau de cette seconde série, au point de vue de l'œuvre artistique, me semble être le *Conte du prêtre de Nonnains*, du *Coq chanteclair* et de *la Poule Pertelote*, un fabliau installé dans le monde de la volaille, un démenti infligé à la tradition triomphante de maître Renard, Renard l'invincible et l'infaillible, et, mêlée à ce drame de basse-cour, une théorie de la divination et des songes d'après les meilleurs auteurs de l'antiquité. Un pur bijou et, si le chapelain de ces petites nonnes avait, en son bréviaire, beaucoup de contes, aussi agréables, on ne devait point s'ennuyer au couvent.

. . . . . .

1908. Hœpffner, Ernest. *Introduction* [aux] *Œuvres de Guillaume de Machaut*, Soc. des Anc. Textes Français, tome i, p. vii.

Les œuvres de Guillaume étaient connues même au delà du domaine de la langue française. Chaucer, le grand poète anglais, s'est inspiré du *Dit de la Fontaine amoureuse* pour son *Boke of the Duchesse* et a fait des emprunts encores à d'autres poèmes de Machaut.

1908. *Les Contes de Canterbury de Geoffroy Chaucer. Traduction française, avec une introduction et des notes*. . . . Paris, Félix Alcan, 1908.

La traduction a été ainsi répartie entre les professeurs [p. v] agrégés d'anglais dont les noms suivent :

Prologue Général.—M. Cazamian, professeur adjoint à l'Université de Bordeaux.

Conte du Chevalier. I^re^ partie.—M. Léon Morel, chargé de cours à la Sorbonne.
II^e^ partie.—M. C.-M. Garnier, professeur au lycée Henri IV.
III^e^ et IV^e^ parties.—M. Bourgogne, professeur au lycée Condorcet.

Prologue et Conte du Meunier.—M. Delcourt, professeur au lycée de Montpellier.

Prologue et Conte de l'Intendant. / *Prologue et Conte du Cuisinier.* } M. Derocquigny, professeur à l'Université de Lille.

Introduction, Prologue et Conte de l'Homme de Loi.—M. W. Thomas, professeur à l'Université de Lyon.

Prologue et Conte du Marinier. } M. Koszul, professeur au
Prologue et Conte de la Prieure. } lycée de Lyon.

Prologue et Conte de Chaucer sur sire Thopaze. } M. E. Legouis, profes-
Prologue du Mellibée. } seur à la Sorbonne.

Conte de Chaucer sur Mellibée.—M. Bastide, professeur au lycée Charlemagne.

Prologue et Conte du Moine.—M. Charles Petit, professeur au lycée d'Amiens.

Prologue, Conte et Épilogue du Prêtre de Nonnains.—M. C. Cestre, maître de conférences à l'Université de Lyon.

Conte et Épilogue du Médecin. } M. Clermont, profes-
Prologue et Conte du Pardonneur. } seur au lycée Janson-de-Sailly.

Prologue de la Femme de Bath.—M. Derocquigny, professeur à l'Université de Lille.

[p. vi] *Conte de la Femme de Bath.* } M. E. Wahl, professeur au
Prologue et Conte du Frère. } lycée Janson-de-Sailly.

Prologue et Conte du Semoneur.—M. Bauchet, professeur au lycée d'Évreux.

Prologue et Conte du Clerc.—M. R. Huchon, maître de conférences à l'Université de Nancy.

Prologue, Conte et Épilogue du Marchand.—M. Lavault, professeur au lycée Janson-de Sailly.

Conte et Épilogue de l'Écuyer.—M. Bahans, professeur au lycée de Pau.

Prologue et Conte de Franklin.—M. P. Berger, professeur au lycée de Bordeaux.

Prologue et Conte de la Seconde Nonne.—M. Vallod, professeur au lycée de Nancy.

Prologue et Conte du Valet du Chanoine.—M. Castelain, professeur adjoint à l'Université de Poitiers.

Prologue et Conte du Manciple. } M. Bastide, professeur
Prologue et Conte du Curé. } au lycée Charlemagne.

[p. vii] *Avertissement.* Les traducteurs ont adopté les règles suivantes :

1° Emploi du texte des *Contes de Canterbury*, publié par Mr. W. W. Skeat dans son *Student's Chaucer* . . . le meilleur texte existant, presque définitif. Ce texte a été suivi fidèle-

ment, mais non servilement, et les traducteurs ont cru devoir s'en séparer, en de très rares occasions, surtout en ce qui concerne la ponctuation adoptée par la critique. . . .

. . . . . .

2° Notes réduites au strict nécessaire. . . .

. . . . . .

3° Traduction linéaire, vers pour vers, d'où un style sans doute moins coulant, mais en revanche plus fidèle et peut-être plus savoureux. . . .

. . . . . .

L'accueil fait à la première moitié de ce livre permet de [p. viii] croire qu'il vient à son heure et comble une lacune enfin devenue sensible. Le premier *Groupe* des Contes, paru en fascicule dans un numéro supplémentaire de la *Revue Germanique*, a été honoré par l'Académie française d'une partie du prix Langlois. . . .

Il est d'ailleurs difficile de ne pas voir un indice signalé du progrès des études de langues vivantes chez nous, dans le nombre, la compétence et le zèle des collaborateurs qui se sont unis spontanément en vue de mener à bien une œuvre longue, délicate, exigeant la connaissance de la vieille langue anglaise, et toute désintéressée.

La Société pour l'Étude des Langues et Littératures modernes.

[pp. ix-xxxii.] Introduction, par M. Émile Legouis, [voir plus bas].

1908. Legouis, Émile. *Introduction* [aux] *Contes de Canterbury de Geffroy Chaucer*, traduction française . . . Paris, 1908, pp. ix-xxxii.

L'œuvre dont la traduction est donnée dans ce volume a [p. ix] déjà été à plus d'une reprise célébrée chez nous par la critique. En des pages nombreuses et brillantes, tour à tour Taine et M. Jusserand, pour ne parler que d'eux, ont proclamé que les *Contes de Canterbury* étaient non seulement le premier chef-d'œuvre en langue anglaise, mais encore l'un des poèmes capitaux de l'Europe avant la Renaissance, qu'ils pourraient bien même en être de tous le plus vivant, le plus varié et le plus réjouissant. Nul des lecteurs de leurs belles études qui n'ait senti l'attrait du vieux livre dans leurs citations et à travers leurs analyses. Or c'est un indice curieux (et inquiétant aussi) de notre tournure d'esprit que le manque persistant d'une version accessible de ces *Contes* si bien loués.

. . . . . .

[p. x] Les *Contes de Canterbury* sont donc restés pour la France un de ces chefs-d'œuvre qu'on salue de très loin et qu'on ignore. C'est ainsi qu'il manque au lecteur désintéressé un des livres de jadis qui peuvent le plus pour son amusement ; à l'historien un tableau unique de la vie populaire du XIV^e^ siècle ; au littérateur un des plus remarquables prolongements à l'étranger de notre poésie nationale, et avec cela une œuvre qui, fondée sur le passé, fait mieux qu'aucune prévoir le progrès de la littérature européenne.

Il est un autre regret auquel le manque de cette traduction peut justement donner lieu. Faute de lire les *Contes de Canterbury* les Français se sont refusé la seule entrée de plain-pied qui leur fût possible dans la littérature anglaise. . . . Ce pas est à peine franchi que la communion devient parfaite : [p. xi] pensées, sentiments, histoires, plaisanteries, tours d'esprit et de style, on y retrouve ce qu'on a laissé derrière. On y est chez soi, avec l'agrément d'être en même temps hors de chez soi ; on y apprend selon des modes familiers des choses curieuses sur un pays différent. . . . Nul écrivain anglais ne nous communique au même degré que Chaucer le sens de cette entente cordiale primitive. Ce n'est certes pas que nous songions à le revendiquer comme nôtre ; il nous est préférable que ses vers et ses contes aient essaimé de chez nous pour former au dehors une ruche nouvelle, riche et prolifique. Ainsi pouvons-nous dans la suite, après avoir séjourné quelque temps auprès de lui, passer mieux préparés aux autres grands poètes anglais, vrais indigènes ceux-là et parfois très étrangers à notre esprit, mais qui ont tous été à quelque degré ses élèves, et tous ont salué en lui le maître et le père.

. . . . . .

[p. xviii] La galerie des portraits qui mène aux contes est la seule partie de l'édifice qui ait été achevée définitivement, ou presque définitivement. Les vingt-neuf compagnons de route de Chaucer y figurent fixés en des traits et des couleurs que les années n'ont fait, semble-t-il, qu'aviver. . . .

Ils sont là une trentaine appartenant aux professions les plus dissemblables.

. . . . . .

[p. xix] Nul doute que Chaucer, en quête de conteurs distincts, ne se soit d'abord avisé de cette différenciation la plus facile et la plus nette qui consiste dans le contraste des professions. Cela fait—et faisait surtout alors—une bigarrure de couleurs et de costumes dont l'œil est saisi d'emblée, une suite d'habi-

tudes et de tendances que l'esprit entend à demi-mot. Il suffisait de noter les traits génériques, les caractères moyens de chaque métier, pour obtenir déjà des portraits fortement accusés et qui ne risquaient pas d'être confondus. Plus d'une fois le poète s'en tient à un simple relevé des indices professionnels. . . . Néanmoins il va souvent au delà ; ces signes de métier qu'il n'omet jamais, et qui donnent à tous les pèlerins une généralité par quoi ils sont vraiment représentatifs, il lui arrive de les resserrer et de les diriger en inclinant soit à l'idéalisation, soit à la satire. Aussi vrai que son Chevalier est le parangon des preux, que son Curé de village est le modèle des bons pasteurs, que son Clerc d'Oxford est le type de l'amour désintéressé de l'étude,—inversement son Moine, son Frère, son Semoneur, son Pardonneur, rassemblent les traits les moins estimables de leurs congénères. Parfois aussi une généralisation d'une autre espèce vient croiser et enrichir celle du simple métier : l'Écuyer est en même temps la Jeunesse ; le Laboureur est encore la Charité parfaite chez les humbles ; la Drapière de Bath est du même coup l'essence de la satire contre la femme.

Enfin il ne s'en tient pas là ; il vivifie et rajeunit les de- [p. xx]
scriptions convenues ou les généralisations antérieures en ajoutant des détails que lui fournit l'observation directe. Il superpose les traits individuels aux génériques ; il donne, même quand il peint le type, l'impression de peindre une personne unique, rencontrée par hasard. . . . Cette combinaison des divers éléments est chez lui d'un dosage variable, extrêmement adroit sans qu'il y paraisse. Un peu plus de généralité, et ce serait le symbole figé, l'abstraction froide ; un peu plus de traits purement individuels, et ce serait la confusion où l'esprit s'égare faute de points de repère.

La vraisemblance est d'autant mieux obtenue que nulle trace d'effort ou de composition ne se révèle :

Ses nonchalances sont ses plus grands artifices.

Les détails semblent se succéder au petit bonheur : les traits de costume ou d'équipement alternent avec les notations de caractère ou de moralité. Cela paraît à peine trié et ordonné. Ajoutez que la naïveté des procédés rappelle sans cesse celle des peintres primitifs, par je ne sais quel air de gaucherie, par la raideur inexperte de certains contours, par une insistance sur des minuties qui fait d'abord sourire, par la recherche des couleurs vives et en même temps par l'unique emploi des teintes plates à l'exclusion des tons dégradés. La

présentation des pèlerins est faite avec une simplicité monotone dont le plus rude artiste ne se contenterait pas aujourd'hui. Un à un, en des cadres rangés à égale distance l'un de l'autre, placés sur le même plan, et tous à la même hauteur, ils nous regardent tous de face. . . .

. . . . . .

[p. xxii] Chaucer a donc pu rivaliser avec le peintre. . . . Mais le poète a des ressources refusées au peintre ; il dispose des sons comme des couleurs. Chaucer use de cet avantage avec un égal bonheur. Il nous fait entendre les grelots qui, à la bride du beau cheval brun monté par le Moine, tintent au vent siffleur ' aussi clair et aussi fort que la cloche d'une chapelle.'

. . . . . .

Mieux encore, ces portraits achevés, Chaucer s'est avisé de les faire descendre de leur cadre. Il ne passe pas du [p. xxiii] portrait au conte sans intermédiaire. . . . Les prologues et les épilogues particuliers ramènent sans cesse l'attention des contes aux pèlerins qui les disent ou les écoutent, et soulignent le dessein du poète : faire de chacun de ces récits l'expression naturelle et vraisemblable de tel ou tel individu.

. . . . . .

A pèlerins divers de costume et de caractère il prêta des contes différents de fond et de forme. Son poème est une sorte d'Arche de Noé où des spécimens de tous les genres littéraires alors existants ont trouvé place, chacun y gardant la singularité de sa physionomie. La prose, les distiques, les stances, se succèdent et se croisent.

. . . . . .

[p. xxiv] Il fallait encore—et ce n'était pas le moins difficile de la tâche—attribuer à chaque pèlerin celui de ces contes qui convenait à sa caste et à sa nature. Cela encore Chaucer l'a fait admirablement où il a eu le temps de le faire, et la réussite est telle dans les parties achevées de son poème qu'on peut, qu'on doit admettre qu'il y eût triomphé d'un bout à l'autre s'il avait mené l'œuvre à sa conclusion. . . .

. . . . . .

[p. xxv] Certes le conte n'est plus toujours, dans l'abstrait, si bon, si rapide, si lestement et habilement tourné qu'il pourrait l'être, ni si souvent relevé de spirituels mots d'auteur. . . . Ainsi, pris à part, le conte de la Bourgeoise de Bath est inférieur en aisance, en dextérité et en brillant à *Ce qui plaît aux Dames* de Voltaire. Mais le conte tel qu'il est dans Chaucer ne sort pas de la bouche du poète ; il émane d'une commère

qui y met sa philosophie de la vie et s'en fait un argument ; il lui sert à proclamer son idée des rapports entre mari et femme. Vu de cette manière, il prend une richesse et un comique qui font paraître minces et sans portée les vers agiles du poète français. D'ailleurs ce conte n'est ici que parcelle—la moins importante et savoureuse—de cette immense confession que nous fait la Bourgeoise. Du rôle principal il a passé à celui d'accessoire.

. . . . . .

Enfin, dernier pas, Chaucer va jusqu'à nous offrir des [p. xxviii] histoires dont il nous permet de nous moquer, si même il ne nous invite pas à les juger en soi fastidieuses ou ridicules. Le Moine essaie de compenser sa mine trop fleurie de joyeux veneur, sa carrure de grand 'engendreur,' en psalmodiant la plus lugubre des complaintes sur la fin tragique des illustres de ce monde ; il est assez cuirassé d'embonpoint et d'indifférence, lui, pour soutenir avec calme le choc de ces infortunes anciennes ; mais le bon cœur du Chevalier souffre et proteste ; l'Aubergiste bâille et déclare que 'ce conte ennuie toute la compagnie.' Le chapelet funèbre ne sera pas égrené jusqu'au bout, et le Moine rentrera dans le silence, après avoir par la force soporifique de sa parole rétabli l'opinion de sa gravité dans l'esprit des pèlerins. Chaucer non plus ne pourra pas mener au terme le conte qu'il s'est attribué. L'Aubergiste sensé le rabrouera pour ce qu'il chante une ballade de chevalerie qui rime beaucoup mais ne rime à rien. Sommé de dire une histoire où il y ait moins d'assonances et plus de doctrine, il se vengera de son critique sournoisement en lui obéissant à [p. xxix] la lettre. Il renoncera aux vers et répétera en prose la redoutable et interminable allégorie où Dame Prudence prouve à son époux, par tous les Pères de l'Église et tous les docteurs du stoïcisme, qu'il doit prendre en douceur les maux peu communs dont il est affligé. Dans ces trois cas, il serait malavisé, le lecteur qui chercherait son plaisir dans l'excellence des contes, au lieu de l'extraire, comme le poète, de leur absurdité ou de leur ennui.

***

Ainsi se transforment les contes, simplement par la justesse de l'attribution, alors que, pour le reste, ils conservent visible leur marque d'origine. Mais il faut se garder de croire qu'à l'intérieur même des contes nul progrès ne se révèle. . . . La même faculté vivifiante qui donna corps et âme aux

pèlerins court et circule dans beaucoup des récits qu'ils font. Ici sans doute l'apport de Chaucer est très inégal selon les cas. . . . Il faut convenir que Chaucer est très faiblement original dans la partie sérieuse, proprement poétique, des *Contes de Canterbury*. L'histoire de ce genre qu'il ait le plus remaniée est sûrement la *Théséide* de Boccace. . . .

Mais ailleurs Chaucer est ou traducteur littéral, comme pour le conte de Mellibée, ou adaptateur très voisin du modèle comme pour le sermon du curé, pour la vie de sainte Cécile [etc.]. . . .

[p. xxx] Tout autre est le cas pour les histoires comiques et réalistes, analogues à nos fabliaux. Ici l'enrichissement est tel qu'on pourrait parler de création. Et cela reste en partie vrai, même si nous comparons Chaucer avec l'auteur du *Décaméron*, qui sut infuser à un genre originairement si sec tant de chaleur et de rougeur de sang. Mais tandis que Boccace, gardant la concision du genre, ne dépasse guère le tableau de mœurs, Chaucer, moins dense et moins passionné, s'avance progressivement vers l'étude des caractères ; il reproduit à l'intérieur de plus d'un de ces contes cet effort pour saisir l'individu qui fait la gloire de son Prologue. Boccace mène au roman picaresque ; Chaucer montre déjà la voie à Molière et à Fielding. C'est à ce point que chez lui l'intrigue, l'anecdote initiale, qui fut le tout du fabliau et qui reste le principal dans Boccace, passe à l'arrière-plan, s'efface, n'est plus guère qu'un prétexte. Dès le *Conte du Meunier* on s'en aperçoit à l'importance que prennent les portraits : celui de l'étudiant, celui du clerc Nicolas, celui d'Alison. Mais le plus caractéristique à cet égard est le *Conte du Semoneur*. Tout ce qui importe, ce sur quoi Chaucer s'étend, c'est la mise en scène
[p. xxxi] du Frère mendiant, ses façons à la fois patelines et familières, ses extraordinaires efforts d'éloquence pour arriver à escroquer l'argent de son malade. Quand on atteint la grosse farce primitive, le meilleur du conte est achevé, et plus des deux tiers en est dit. Ce qui fut l'unique raison d'être du fabliau de Jacques de Basiu n'est plus ici que la simple conclusion d'une étude de caractère ensemble très approfondie et merveilleusement comique.

. . . . . .

[p. xxxii] Sans cesse nous éprouvons en lisant les *Contes de Canterbury*, surtout les contes plaisants, l'impression que quelque chose est en train de naître. Un levain d'observation et de vérité

fermente à l'intérieur de genres fixes, qui eurent leur perfection spéciale, mais étroits et condamnés. Ce travail qui s'opère, c'est le théâtre moderne, voire le roman moderne, qui donnent leurs premiers signes manifestes d'existence.

Cet Anglais du XIV^e^ siècle, parfois empêtré dans une syntaxe enfantine, encore imbu de scolastique, la mémoire surchargée de citations et d'autorités bibliques ou profanes, ayant sur sa tête un ciel astrologique plus étrange aux regards européens d'aujourd'hui que celui de l'hémisphère sud,—ce 'translateur' docile d'œuvres disparates et souvent elles-mêmes surannées,—se trouve en vérité avoir ouvert une ère nouvelle. C'est qu'en lui le désir de voir et de comprendre la vie a passé avant l'ambition de la transformer. Poète exilé pour péché d'humour des régions les plus hautes de la poésie, la curiosité l'a décidément emporté chez lui sur la foi, et la joie des yeux ou de l'intelligence sur celle de l'enthousiasme. Les paroles qu'il a entendues lui ont paru toujours réjouissantes, et même véridiques, du moins comme indices de la nature et de la pâture de qui les disait. Il mène le groupe, sans cesse accru, des contemplateurs qui accepteront comme un fait, avec une indulgence amusée, sans prétendre à reteindre l'étoffe d'une couleur unique, l'entrecroisement des fils de diverses nuances dont se compose le tissu bigarré d'une société. Il a sans doute jugé certaines couleurs plus belles que d'autres, mais c'est sur le contraste de toutes qu'il a fondé à la fois sa philosophie de la vie et les lois de son art.

1909. [Revue de la traduction des *Contes de Canterbury* dans la] *Revue Universitaire* du 15 janvier, 1909. [Quelques mots seulement.]

1909. MAURY, LUCIEN. [Revue de la traduction des *Contes de Canterbury* dans la] *Revue Bleue*, du 23 janvier, 1909, pp. 120-122.

D'ASSISE A CANTERBURY

Voici une étonnante nouvelle : les contes de Chaucer n'étaient pas traduits en français ! depuis le temps que ces contes sont populaires en Angleterre ! Depuis le temps qu'ils constituent l'un des monuments de la littérature britannique, et, sans doute, de la littérature européenne ! Eh bien ! non, nul ne s'était encore rencontré pour franciser ce livre

célèbre, tandis que par milliers les plus médiocres ouvrages . . . passaient dans notre langue. Le cas est surprenant. . . .

Etait-ce donc l'énormité de la tâche qui découragea les bonnes volontés ? Elles ne furent certes point déroutées par l'étrangeté de ces récits ; bien au contraire ; tous ceux de nos Français qui en ont parlé ont vanté la grâce limpide et le charme accessible de ces vieilles aventures ; la matière n'en est guère originale, et si Anglais qu'il soit, Chaucer parut toujours très voisin, par son art et son humeur de nos anciens conteurs. . . . Et peut-être ce fait suffit-il à expliquer l'espèce de défaveur dont son œuvre, sinon son nom, souffrit en France ; pourquoi demander à autrui ce que nous possédions nous-mêmes ? . . .

Enfin voici une traduction . . . qu'il était scandaleux que nous n'eussions point : vingt et un professeurs d'anglais l'ont faite : . . . rajeunir Chaucer c'eût été le trahir ; ses vingt traducteurs le rajeunissent le moins possible ; ils ne tiennent point la ridicule gageure de muer entièrement son anglais hésitant et savoureux en français du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle ; mais ils se souviennent des emprunts que nous fit Chaucer ; emprunts est-ce assez dire ? quand souvent des passages et parfois des récits entiers sont passés presque mot pour mot de l'un de nos fabliaux ou de nos romans dans le texte de Canterbury. . . . Recourir à ces fabliaux . . . recourir même à Pétrarque, à Stace était indiqué . . . s'inspirer du latin et des formes oubliées du français . . . extraire des écrits de Jacques de Basiu (ou Boisieux) . . . du Roman de la Rose . . . des termes, des tournures et des métaphores, était légitime ; labeur minutieux, qui fut accompli avec plus ou moins de bonheur, . . . à qui nous devons çà et là de prestigieuses réussites et au total un Chaucer français qui n'est point indigne du Chaucer anglais.

. . . . . .

Hâtons-nous de témoigner notre gratitude aux vingt traducteurs de ce merveilleux livre.

1910. Legouis, Émile. *Geoffroy Chaucer* [dans la série des grands Écrivains Étrangers], Bloud, Paris, 1910.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

avant 1445. D'Orléans, Jean, Comte d'Angoulême. Une table des pèlerins des Contes de Canterbury, écrite, de la main de Jean d'Orléans, sur un manuscrit des Contes de Canterbury qui était parmi les livres de sa bibliothèque. MSS. Angl. No. 39, Bibl. Nationale, fo. A.

Prologus — Knicht — Millener — Reve — Men of Lau — Clerc of Oxonford — Wif of Bathe — Frere — Somneur — Marchant — Scuier — Franquelin — Fisicien — Pardoner — Chip man — Prioresse — Chaucer — Monk — Nones priste — Y^e^ Nonne — Chanoines man — Y^e^ manciple.

[Jean D'Orléans (frère de Charles d'Orléans) fut donné en otage à Thomas de Lancastre, duc de Clarence, par les ducs d'Orléans, de Berry, de Bretagne et de Bourbon, en 1412, à l'âge de 13 ans. Il fut emprisonné d'abord à Londres, puis au château de Maxey, et il ne sortit de prison qu'en mai 1445, après 33 ans de captivité, à l'âge de 46 ans. Il eut le goût passionné des livres, et il avait une bibliothèque de 160 manuscrits environ, dont 11 ont été copiés par lui-même. Par l'étude de l'Inventaire de ses livres fait en juin 1467 (il est mort le 30 avril 1467), nous pouvons voir qu'il fut un lettré studieux et instruit, qu'il avait appris l'anglais, et qu'il lisait Chaucer dans le texte original. Car, dans cet inventaire, cité plus haut, nous trouvons un manuscrit des Contes de Canterbury, décrit ainsi :—' Ung romant, en Anglois, rimé, en papier, commançant, ou premier fueillet, " want taht aprilh " et finissant, ou penultime " Aliberous apetite." ' Ce manuscrit se trouve maintenant à la Bibliothèque Nationale, avec la table des matières de l'écriture du Comte.

Voir *Jean d'Orléans d'après sa bibliothèque*, par G. Dupont-Ferrier, Bibliothèque de la Faculté des Lettres, Paris, 1897, tome iii, pp. 39-92 ; *La Captivité de Jean d'Orléans*, par G. Dupont-Ferrier, Revue Historique, tome 62, 1896 ; *Catalogue des manuscrits anglais de la Bibliothèque Nationale*, par Gaston Raynaud, Paris, 1884, pp. 14-15.]

1734. INCONNU. *Copie d'une Lettre écrite de Londres le* 19 *et* 30 *Décembre*, 1734, *à M. Dargenville, Conseiller du Roy . . . sur quelques Illustres Anglois* [dans le] *Mercure de France*, Paris, mai, 1735, p. 837.

Il y a un cahier de 12 Poëtes celebres Anglois, qui sont, si je ne me trompe, *Chaucher*, *Spenser*, *Johnson*, *Fletcher*, *Beaumont*, *Shakespear*, *Milton*, *Cowley*, *Buttler*, *Otway*, *Waller et Driden*. Chaucher est le plus vieux Poëte dont on fasse cas. Il vivoit dans le 14e siècle. Les Anglois d'aujourd'hui ont de la peine à l'entendre. On dit qu'il est inimitable dans ses Descriptions, et en general fort ingénieux. On a fait une très belle Edition de ses Ouvrages en un volume in-folio, avec une Explication des expressions difficiles et surannées.

1755. PATU, CLAUDE-PIERRE. *Lettres à David Garrick*, 23 aout, 23 septembre, 1 nov., 28 nov., 1755. The Private Correspondence of David Garrick, 1832, vol. ii, pp. 399, 405, 406, 407, 409, 412.

[Patu, qui était enthousiaste du génie anglais, préparait une histoire de la poésie anglaise qu'il ne devait jamais finir, car il est mort poitrinaire a l'âge de 27 ans en 1757. Il parle du plan de cette histoire.]

23 aout, 1755. . . . Je serois aussi très-curieux d'une édition de Chaucer, qui ne fût point in-folio.

23 septembre, 1755. J'ai resolu . . . de commencer au plutôt un ouvrage, en quatre volumes, dont voici le titre :— Le Parnasse Anglois, ou Vies des principaux Poëtes qui ont illustré la Grande-Bretagne, pour servir à l'Histoire de la Poësie Angloise. . . . Enfin, lorsque j'aurai à peu près tout dit, et de mon mieux, sur mon but en composant cet ouvrage, j'ajouterai une première dissertation sur le premier âge de vôtre poésie depuis Chaucer jusqu'à la Reine Elizabeth, année 1560. . . .

1 nov., 1755. Il me faut aussi, mon très-cher . . . un recueil précis de vos réflexions, 1° sur la naissance de vôtre poësie, sur l'état de vôtre langue au tems de Chaucer et de ses prédécesseurs, et 2° sur le changement qui a pu se faire vers la Reine Elizabeth. . . . Il s'agit de faire un ouvrage solide, utile, réfléchi, sans préjugés, sans sotises [*sic*] littéraires.

28 nov., 1755. . . . Je m'en tiens de bon cœur à ce que vous me dites sur Chaucer. J'aurais été bien aise de l'avoir

in-12mo, ou tout au plus in-8vo ; un in-4to, à plus forte raison un in-folio, ne seroit nullement de mon goût. . . . Souvenez-vous, mon bon ami . . . il me faut absolument des remarques de vôtre main sur le premier âge de vôtre poësie . . . avec une note exacte des poëtes que vous choisirez comme les principaux de ce premier âge (depuis Chaucer, ou le premier poete quelqu'il soit, si vous êtes Préchauceriste, jusqu'à la Reine Elizabeth).

1757. Inconnu. *La Femme de Bath. Conte de Chaucer, remanié par Driden*, [traduit en prose française, dans le] *Journal Étranger*, juin, 1757, pp. 80-96.

1766. Lerouge, George L. *Curiosités de Londres et de l'Angleterre* [traduit de l'anglais, de l'édn. de 1763] 2me édn., Bordeaux, 1766, p. 21.

[Dans l'abbaye de Westminster] on voit aussi les monuments des Poëtes Dryden, Philips, Cowley, Ben Johnson, Milton, Butler, Spincer, Fairy Queen, Michel Drayton, Geofroi Chaucer . . . etc.

1772. De Juvigny, Rigoley. *Les Bibliothèques Françoises de la Croix du Maine et de du Verdier*, nouvelle édn., Paris 1772, tome iii, p. 82, note 4.

Anne de Graville . . . a translaté de veil langage & prose, [p. 81] en nouveau & rime . . . le beau Roman des deux amans, Palamon & Arcita.[1]

[1. *Note.*—Une courte description de la *Théséïde* de Boccace.] [p. 82] C'est la conclusion du Roman, traduit en vers Anglois par l'*Homère de son pays*, Georces [*sic*] Chaucer, l'an 1400.

1819. [Renouard, Antoine Augustin.] *Catalogue de la Bibliothèque d'un Amateur, avec notes bibliographiques, critiques et littéraires*, Paris, 1829, tome iii, pp. 126-7.

The Canterbury Tales of Chaucer . . . Oxford, 1768. Amateur anglois je me trouverois grandement heureux si je pouvois placer ici quelques-unes des éditions rares de Chaucer, données dans le xve siècle par Caxton et Pynson, ou le volume plus rare encore, the *Assemble of foules*, 1530, in-4, que les Anglois n'estiment pas moins de cinquante guinées ; mais ces curiosités angloises ne sont pas vivement désirées hors de l'Angleterre ; et les amateurs du continent n'en sont pas encore venus à se passionner pour une ancienne édition de quelque pièce de Shakespeare, de Spencer ou de Chaucer, comme pour les éditions primitives d'Homère, de Virgile, Horace, etc.

1832. INCONNU. *Poésie chrétienne. Chaucer. Revue Européene*, 1832, tome iv, p. 193.

1886. DRUMONT, EDOUARD. *La France Juive*, Paris, 1886, tome ii, pp. 384-91.

[p. 381] En constatant la persistance de ces sentiments de haine chez les Juifs, il est impossible de ne point parler un peu longuement de ce sacrifice sanglant, cette accusation mille
[p. 383] fois prouvée [qu'ils tuèrent les petits enfants] . . . Il n'est pas un écrivain du Moyen Age qui ne parle de ces faits comme d'une chose ordinaire. . . .

[p. 384] Mais c'est Chaucer peut-être qui est le plus intéressant à consulter sur ce point. Le poète du xv^e^ siècle [*sic*], qui repose à Westminster et sur la tombe duquel on a gravé quelques jolis vers de la *Fleur et de la Feuille*, fut le peintre exact des mœurs de son temps. *Les Contes de Canterbury* sont une sorte de Décaméron auquel sert de prétexte et de cadre le pèlerinage. . . . Réunis par hasard, des pèlerins de
[p. 385] toutes les conditions . . . conviennent pour charmer l'ennui du chemin de conter tour à tour une histoire. Rien n'est plus touchant que le Récit de la Prieure. Il est vraiment d'un charme si profond dans son mysticisme féminin, que nous le traduisons presque en entier, en nous efforçant de respecter, autant que possible, la naïveté de l'original. [Suit la traduction du Récit de la Prieure, pp. 385-90.]

INDEX

Les chiffres ordinaires se rapportent au texte, et les chiffres italiques aux notes.

Abélard, 231.
Academy, 264, *302*.
Addison, Joseph, 55, 107, 108, 124, 132, 187, 188, 201, 223, 228, 235, 300; *Account of the greatest English Poets*, 40-1, 70, 150, 234, 235, 309; *Cato*, 225; *Spectator*, *148*, 150, 198-9.
Akenside, 281.
Alain de l'Isle, 351.
Alfred, 361.
Alphonse, Pierre d', *Disciplina clericalis*, 344, 352.
Ames, Joseph, *Antiquités Typographiques*, 132, 271.
Amory, Thomas, *Life of John Buncle*, *194*.
Ampère, J. J., *Histoire de la littérature française*, 335; *Mélanges d'histoire littéraire*, 261, 362.
Ancillon, *Mélange critique de littérature*, 219.
Anderson, *English Poets*, 87.
l'Anglais, transformations continuelles de, 57, 61; l'idée de 'fixer' la langue, 57, etc.
Ἀποδημουντοφιλος, 108.
Arber, E., English Scholars' Library, *105*; Earle's *Micro-cosmographie*, *36*.
Arc-en-ciel, réunions hugenotes à l', 222.
Arioste, 231, 355, 362, 380.
Aristophane, 352.
Aristote, 11.
Arnaud, *Journal Étranger*, 238.
Arnold, Matthew, *English Poets* (Introduction), 92.
Ascham, Roger, 133, 142, 190, 312; *Scholemaster*, 32; *Toxophilus*, 22, 290.
Ashby, George, *Active Policy of a Prince*, *18*, 103, 104.
Ashendene Press, 287.
Ashmole, Elias, 131.
Ashton, Peter, 124.
Athenaeum, *259*.
Atterbury, Francis, 179, 204.
Aubrey, John, 108; *An Idea of Education of Young Gentlemen*, 117.
B., G., *Shippe of Safeguarde*, 141, 142.
Babington, Gervase, 142.
Bacon, Francis, 216-8, *226*, 363; *Essays*, 251; son emploi de latin, 38.
—— Sir Nicholas, *216*.
Bagford, John, 132, 135, 271.
Bahans, Th., traduction du *Conte de l'Écuyer*, 289, 390.
Baillet, Adrien, *Jugemens des Sçavans*, 226.
Baisieux, Jacques de, 353, 396, 398.
Baldensperger, F., *Études d'histoire littéraire*, *198*.
Baldwin, William, 108.
Bale, John, 120, 243, 307; *Illustrium Maioris Britanniæ Scriptorum*, 154, 157-9, 160, 161; *Kynge Johan*, *203*.
Balzac, 265.
Bamburgh, W. C., *Nonnes Preestes Tale*, 287.
Banchet, J., traduction du *Conte du Semoneur*, 289, 390.
Barbour, John, 251, 330.
Barclay, 103.
Baret, Adrien, *Étude sur la langue anglaise au* XIV^e *siècle*, 261, 367.
Barker, William, *Vers apposés à l'œuvre de Kynaston*, 149.
Barrow, C. M., *Clerkes Tale*, 287.
Baskerville, John, 69.
Basse, William, *Épitaphe de Shakespeare*, 145, *146*.
Bastide, A., traduction des *Contes du Manciple et du Curé*, 289, 390; traduction du *Conte de Melibée*, 390.
Battle Abbey, Registre de, *160*.
Bayle, *Dictionnaire*, 243.
Beaumarchais, *Eugénie*, *233*.
Beaumont, Francis, le juge, *lettre à Speght*, 24, 108, 124, 133, 147, 177, 276, 312.
Beaumont et Fletcher, 221, 226, *226*, 304, 306.
Beauval, Basnage de, 230.
Becke, édition de la Bible, 24.
Bédier, Joseph, *Histoire de la langue et de la littérature française*, 382.

Bell, John, édition des *Poèmes de Chaucer*, 87, 181, *182*, 250, 281.
—— Robert, 89 ; *Poetical Works of Chaucer* (1854-6), 281.
Benoît de Ste. More, 286, 350.
Berger, P., traduction du *Prologue et Conte du Franklin*, 289, 390 ; *William Blake*, 387.
Berthelette, Thomas, édn. du *Confessio Amantis* de Gower, 111.
Betterton, Thomas, 205.
Bible, *71*.
Bibliophiles Français, Société de, 347.
Bibliothèque Britannique ou Recueil Extraits des Ouvrages Anglais, 319.
Bilderbeck, J. B., *Selections from Chaucer's Minor Poems*, 286.
Biographia Britannica, *123*, 133, 155, 205, 241, 243, 281.
Biographie nouvelle des Contemporains, 250, 324.
Biographie Universelle, 244, 246, 323.
Blackmore, Sir Richard, 228.
Blackwood's Magazine, *167*.
Blades, William, *Life of Caxton*, *173*, 269, 270.
Blake, William, 190, 194, 282 ; *Descriptive Catalogue of Pictures*, 94 ; Appendice II, 293 ; Son Tableau des Pèlerins, *94*.
Blount, Sir Thos. Pope, 124, 133 ; *De Re Poetica*, 44, 155, 162.
Boccace, 231, 236, 250, 254, 256, 264, 307, 318, 320-3, 325-8, 331, 333, 334, 336, 339-40, 344-7, 352, 355, 358-9, 362, 364, 374, 387 ; *Décaméron*, 257, 265, 322, 330, 340, 342, 353, 360-1, 369-70, 373, 381, 386, 396 ; *Filostrato*, 284, 350-1, 383 ; *Théséide*, 220, 289, 313, 351, 386, 396.
Bodenham, John, *Belvédère*, 136.
Boèce, *de Consolacione Philosophie*, 6, *18*, 129, 131, 140, *140*, 346, Voir aussi sous *Œuvres de Chaucer*.
Boileau, *Lutrin*, 225.
Boissy, *Le Français à Londres*, 223-4 ; *La Frivolité*, 232.
Bokenham, Osbern, *Levys of Seyntys*, *18*, 103.
Bond, A. W., 168, 261.
—— E. A., *Life Records of Chaucer*, 100, 157.
Book of Curtesye (*Livre de Courtoisie*), 12, 133, 140.
Bossewell, John, *Workes of Armorie*, 117, *118*.
Boswell, *Life of Johnson*, *137*, *156*.
Boucher, Léon, 261 ; *Histoire de la littérature anglaise*, 374 ; *Tableau de la Littérature anglaise*, 367.
Boucicaut, Jean de, *Histoire de*, *211*.
Bouillet, M. N., *Atlas universel, etc.*, 365.
Bourgogne, L., traduction du *Conte du Chevalier III^e et IV^e parties*, 289, 389.
Bowyer, John, *127*.
Boyardo, 231.
Boyer, Abel, traductions de Racine et Fénelon, 222.
Boyse, Samuel, 205.
Bradshaw, Henry, 100, 269.
—— —— *Holy Lyfe and History of Saynt Werburge*, 103.
Brae, A. E., édn. de *l'Astrolabe*, 283.
Braham, Robert, 133.
Braies du Cordelier, 344.
Brathwait, Richard, 124, 132, 134 ; *Chaucer's incensed Ghost*, 127 ; *Comment upon Two Tales of our Ancient Poet, Sr Jeffray Chaucer*, 48-50, 131.
Breton, Nicholas, 108.
Brienne, J. de, 352.
Brigham, Nicholas, *Épitaphe de Chaucer*, 72, 240, 310.
Brinchele, John, son testament, *129*.
Brittle, Richard, 372.
Brome, A., *A Canterbury Tale*, 127.
—— William, continue la tâche d'Urry, 180, 279 ; *Lettre à Rawlins*, *180*.
Brooke, Henry, *71*, 205.
Brown Bread and Honour, 128.
Brown, Thomas, *Letters from the Dead to the Living*, 54, 128.
Browne, Sir Thos., 228.
Browning, Elizabeth Barrett, 89, *90* ; *Greek Christian Poets and the English Poets*, 96.
—— Robert, 89.
Brune, Elizabeth, son testament, 129.
Brunet, G., art. dans *Nouvelle Biographie Générale*, 246, 344.
Brunetière, F., Revue de *l'Histoire* de A. Filon, 370.
Brunot, Ferdinand, 382.
Buchanan, 218.
Buckingham, *Essai sur la Poésie*, 234, 237, 309.
Budgell, Eustace, 314.
Bullein, Wm., 128 ; *Dialogue against the fever Pestilence*, 72, 149.
Bullen, A. H., *Old English Plays*, *112*.
Bulwer, 89.
Bunyan, John, 365.
Burne-Jones, E., 96.
Burney, Charles, *General History of Music*, 117, *118*, 202.
Burton, Robert, 107, 108.
Butler, Samuel, 250, 341 ; *Hudibras*, 225, 228, 229 ; *Remains*, 131.

Byron, Lord, 132, 379 ; *Hints from Horace*, 91-3.
Byssbe, Edward, *Art of English Poetry*, 41, *42*, 58, 136 ; *British Parnassus*, 137.

Calder, Mr., *Chaucer's Canterbury Pilgrimage*, 286.
Calfhill, James, *Answere to the Treatise of the Crosse*, *23*, 108.
Cambridge History of English Literature, *200*.
Camden, William, 107, 108, 218, 303, 306, 307 ; *Britannia*, 221.
Capone, G., *Prologomeni a le Novelle di Canterbury*, 289 ; *I Poemi minori di Chaucer*, 289.
Carlyle, Thomas, 94 ; *State of German Literature*, *190*.
Carpenter, S. H., *English of the Fourteenth Century, etc.*, 284.
Carter, Miss, 108, 132.
Cartwright, William, 108 ; *The Ordinary*, 73.
Castelain, traduction du *Conte du Valet du Chanoine*, 289, 390.
Catcott, A. S., *Court of Love*, 128.
Cave, William, *Écrivains Ecclésiastiques* (*Scriptorum Ecclesiasticorum*), 21, 155.
Cavendish, William, 108, 130.
Caxton, William, 12, 115, 119, 133, 140, 169 ; *Anelida and Arcite, etc.* (1477-8), 269 ; Biographie par Blades, *173* ; *Boethius* (avant 1479), 140, *172*, 270 ; *Book of Curtesye* (*Livre de Courtoisie*), 12 ; *Book of Fame* (c. 1483), 270 ; *Canterbury Tales* (c. 1483), 270, (1477-8), 269 ; éditions des *Contes*, 12, 171 ; *Épilogue à Boethius*, 140, *172* ; *Épilogue à la Maison de la Renommée*, 140 ; *Parlement of Foules, Gentilesse, etc.* (1477-8), 269 ; pilier au tombeau de Chaucer, 172 ; *Prohemye aux Contes*, 12, 140, 171-2 ; ses éloges de Chaucer, 4 ; son ouvrage chaucérien, 171-2 ; *Troylus and Creseyde* (c. 1483), 270.
Cazamian, L., traduction du *Prologue*, 263, 289, 389.
Cervantes, 198, 222, 246, 254.
Cestre, C., traduction du *Conte du Prêtre de Nonnains*, 289, 390.
Chalmers, A., *Works of Chaucer*, 281.
Chapman, George, 126 ; *Homer* (traduction), 121 ; *Sir Gyles Goosecappe* (?), 111.
Chappuzeau, *L'Europe Vivante*, *224*.
Charles II, comparé a Chaucer, 150.
—— VI, de France, 210.
Chasles, Émile, 261 ; *Extraits des classiques anglais*, 364.
—— Philarète, 251 ; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX^e^ siècle*, 341 ; *Littérature anglaise*, 335 ; *Voyages d'un critique*, 363.
Chateaubriand, F. R. de, *Essai sur la littérature anglaise*, 251, 253, 329-30.
Chatelain, J. B. de, chevalier, *Beautés de la poësie anglaise*, 354 ; *Contes de Cantorbery, traduits en vers français*, 346 ; *La Fleur et la Feuille*, traduction, 342-3 ; *Traductions de Chaucer*, 255, 257, 258, 259, 373.
Chatterton, Thomas, 108, 181, 250, 324, 363.
Chaucer Allusions, par C. F. E. Spurgeon, *8*, *18*, *48*, *54*, *57*, *72*, *73*, *74*, *77*, *88*, *102*, *103*, *104*, 108, *112*, *114*, *117*, *118*, *120*, *124*, 125, 126, *127*, *128*, *129*, *130*, *131*, *132*, 134, *135*, *144*, *146*, *163*, *164*, *201*.
Chaucer, Elias, 160.
Chaucer, Geoffrey—
Biographie, apocryphe et vraie : Famille, 157, 158, 160, 162, 163 ; son nom dans les registres de l'Abbaye de la Bataille, 160 ; naissance, 159, 162-4, 168 ; à l'université d'Oxford, 157, 159, 247, 314, 316, 335, 360 ; à Cambridge, 159, 164-5, 314, 316, 320, 335, 360 ; ses maîtres, 157 ; étudia la loi, 166, 311, 316, 317 ; page du roi, 317, 371 ; au service de Lionel, duc de Clarence, 168, 371 ; épousa Philippa, fille de Sir P. Roet, 160, 166, 315, 320, 360, 371 ; relations avec Jean de Gand, 160, *162*, 244, 254, 304, 311, 315, 317-8, 320-2, 326, 330, 360 ; son fils, 160 ; estime de Henri IV. et V., 158, 162, 203, 372 ; maison à Woodstock, 158 ; chevalier, 158, 160-1 ; envoyé aux Communes, *161*, 167, 372 ; Contrôleur du Port de Londres, 159, 165, 167, 317, 360, 371 ; garde des domaines de Staplegate, 159 ; missions et voyages à l'étranger, 158-9, *162*, 167, 210, 212, 254, 303, 310-1, 315-6, 320, 360, 371-2 ; sa liaison avec Pétrarque, 318, 327, 330 ; connut Boccace, 320 ; poète lauréat, 162, 203 ; pensions, 159, 167 ; religion, 166, 296, 298, 300, 327 ; liaison avec Wyclif, 317, 319, 327, 330-1, 333, 335, 337, 340, 354, 361, 370 ; tomba en disgrâce et se retira en Hollande, 160, 164-6, 311, 317 ;

emprisonné à la Tour de Londres, 164, 167, 247, 254, 311, 317, 320, 360 ; se retira à Donnington Castle, *162*, 164, 317 ; sa mort, 203, 248 ; son tombeau à Westminster, 126-7, *163*, 235, 240, 243, 304-5, 308, 310, 312, 318, 361, 369, 372 ; ses amis 209 ; son caractère, 241, 300, 318 ; honoré des dames, 315 ; variantes de son nom, 250-1, 303, 363.

Biographies françaises, 236-47, 303-4, 307-8, 310-12, 314-5, 320, 335-6, 341-2, 344-6, 349, 356, 360, 363, 367-8, 371, 384.

Biographies anglaises, 276-9, 281-6, 326, 366.

Évolution de la biographie de Chaucer, 154-168.

Caractéristiques des biographies, 202.

Caractéristiques de Chaucer et de ses Œuvres selon la Critique (voir pp. 132, 139-153).

Langage et style, 3, 12, 30-1, 35-8, 43-5, 50, 53, 56-7, 60-1, 69, 72-4, 76, 78, 81-3, 85-6, 88, 90, 94, 96-7, 119-24, 236, 241, 258, 261, 281, 283, 291, 293, 297-8, 316, 319, 326, 330, 335, 347, 367.

Emploi de mots français, 44, 60, 82-4, 120-3, 254, 255, 261, 291, 308, 327, 329, 330, 335, 341, 367, 375.

Emploi de Provençal, 123-4, 298, 312.

' Raffineur ' de l'anglais, 43-5, *52*, 119-21, 159, 170, *173*, 189, 236, 291, 307, 336.

Chaucer a corrompu l'anglais, 121-4.

Sa versification, 3, 30, 33-4, 42, 45, 49, 50, 54-5, 69, 73-4, 79-86, 88, 96, 119, 124, 238, 261, 281, 291-2, 298, 322, 324, 368.

Son archaïsme, 26, 30, 32-3, 35-7, 40, 42-3, 45, 50, 55-6, 60-1, 69, 74, 76, 88, 119, 120, *150*, 151, 153, 187, 192, 238, 246, 254, 293, 311, 318.

Son talent poétique, 12, 13, 15, 17, 49-51, 63-8, 94-5, 139-53, 158, 240-1, 244, 256, 260-1, 291, 297-9, 318-9, 353, 355-7, 381-4, 397.

Ses Portraits de Mœurs, 51, 67, 70, 73, 94, *193*, 236-7, 241, 246, 262, 264, 292-7, 310, 322, 328, 331, 338, 342.

Sa psychologie, 256, 260, 264, 292-6, 300, 312, 321-2, 335, 337-8, 341, 350, 354, 359, 375-6, 381, 386, 393-6.

Chaucer et la morale, 20-5, 41, 88, 91-2, 106, 116-7, 125-6, 141-2, 150, 153, 163, 189, 237, 244, 261, 292, 297-8, 311-3, 328, 340, 348, 360.

Sa Gaieté, 95-6, 241, 260, 318, 375.

Son prétendu Grotesque, 152.

Sa Gravité et sa Dignité, 81, 92, 240-1, 297, 312, 318, 337.

Son Humour, 41, 67, 81, 88, 92, 146-52, 197-202, 235, 253, 260, 264, 292, 294, 297, 309, 337, 358, 360, 377, 380, 383, 387-8, 395.

Le Pathétique de Chaucer, *96*, 264, 326, 388.

Sa Modestie, 241, 296, 318.

Sa Science, 117-8, 142-6, 153, 158, *163*, 235-6, 242, 256, 304, 307, 311-2, 314, 317, 336, 346, 351, 360, 397.

Sa Sympathie, 377, 381, 383.

Sa Tendresse, 95, 240.

Influence des poètes français et italiens sur Chaucer, 86, 211, 236, 249-50, 253, 259, 286, 289, 297, 307, 312-3, 318, 320-1, 325-6, 331, 340, 345-6, 349-52, 355, 364, 372, 375.

Autres Influences, 352-3.

Épithètes données à Chaucer et comparaisons faites avec d'autres poètes, etc. :

Bouche d'or, 139, 141.

Plume d'or, 141.

Le plus grand des poètes anglais, 102-3, *162*, 189, 235.

Père de la Poésie anglaise, 240, 248-9, 253, 306, 314, 316, 320, 323, 326, 333, 335, 343, 346, 348, 379-80.

Appelé Ennius, *118*.

Homère, 22, 90, 92, 97, 104, *163*, 191, 220, 235-8, 240, 242, 290, 303, 305, 307, 310, 313-4, 318.

Ovide, 51, 64, 104, 191, 209, 236, *241*, 253, 318, 331.

Virgile, 230, 238, 240, 310, 313.

Boccace de l'Angleterre, 346.

Marot des Anglais, 243, 258, 316, 318, 336.

Sénèque, 209.

Socrate, 209.

Tityrus (Spenser), 20.

La Critique :

Naissance de la critique sur Chaucer, 3 ; phases successives de sa réputation, 3 ; ses premiers admirateurs, 104 ; associé à Gower et à Lydgate, 17-18, 92, 102-3, 120, 142-3, 145, 213 ; éloges de ses successeurs, 3-14, 17, etc. ; vénération des poètes écossais des 15e et 16e siècles, 14-19 ; l'école de Chaucer, 102 ; examen des types d'allusion à Chaucer, 102 ; imitation de Chaucer, 3, 16, 29, 71-5, *79* ; ses livres font exception à la loi générale sur

l'abolition des livres défendus sous Henri VIII., 21; dans l'oubli, 37, 50, 69; influence de Tyrwhitt, 87.
Œuvres de Chaucer (voir aussi Classement des Poèmes, pp. 115-6).
A B C, *169*, 277, 349, 372.
Adam, *169*, 176.
Anelida et Arcite, *169*, 269, 288, 349, 373.
Astrolabe, *52*, 115, 116, 130, 149, *161*, 174, 236, 242-3, 272, 283, 307, 311, 312, 319, 333, 378.
Ballade, 283.
Boèce, 131, 140, *170*, 174, 270, 283, 327, 360, 364, 373, 383.
Complainte à la Pitié, *169*, 174, 242-3, 272, 307, 372.
Complainte de Chaucer à sa Bourse vide, *169*, 269, 277.
Complainte de Mars, *169*, 271, 373, 383.
Complainte de Vénus, *169*, 352, 373.
Contes de Canterbury, 9, 12, 18, 20, *21*, *23*, 24, *24*, 51, 69, 70, 82, 83, 89, 96-9, 112-7, 125-31, 140, 171, 181-4, 193, 210, 216, 235-6, 246, 256, 258, 261, 262, 269, 270, 272, 280, 282-9, 292, 293, 310, 313, 321, 322, 326-7, 330-1, 335, 337, 341-2, 344-6, 350, 352, 356, 360-7, 369-70, 374, 376, 379-81, 383-5, 389-97. (Groupement des Contes, 99-101.)
Prologue, *9*, 20, 48, 51-2, 62, 66, 70, 113-6, 182, 196, 245, 255, 258, 261, 263, 282-8, 293, 326, 332, 335, 337, 342, 355, 357, 361, 363, 365, 374, 376-9, 386, 389, 393, 396.
Conte du Chevalier, *12*, 62-6, 75, 96, 114-6, 127, 131, 151, 170, 182, 220, 257, 258, 283-9, 291, 313-4, 326, 340, 341, 351, 389.
Conte du Meunier, *73*, 261, 345, 353, 368, 389, 396.
Conte de l'Intendant (Reeve), 262, 389.
Conte du Cuisinier, 389.
Conte de l'Homme de loi, *12*, 284-6, 353, 374, 390.
Conte du Marinier, 262, 388, 390.
Conte de la Prieure, 262, 284-6, 326, 353, 390.
Sire Thopaze, *23*, 81, 115-6, 202, 246, 256, 263, 284, 286, 323, 327-8, 345-6, 355, 387, 390, 395.
Mélibée, 258, 328, 347, 390, 395.
Conte du Moine, 10, 284, 286, 289, 388, 390, 395.
Conte du Prêtre de Nonnains, 28, 52, 62, 66, 75, 114-6, *114*, 205-6, 285, 287-8, 326, 353, 389, 390.
Conte du Médecin, *46*, 353, 378, 387, 390.
Conte du Pardonneur, 78, 115-6, 239, 284, 286-7, 316, 326, 390.
Conte de la Femme de Bath, *52*, 62, 66-7, 73-4, 107, 114-6, 127, *201*, *216*, 248, 256, 262, 316, 353, 356, 390, 393-5.
Conte du Frère, 390.
Conte du Semoneur, 353, 390, 396.
Conte du Clerc, 9, 70, 115, 127, *193*, 252, 256, 261, 283-8, 323, 326, 345-6, 353, 355, 367-8, 374, 390.
Conte du Marchand, *12*, 66-7, 115, 264, 353, 390.
Conte de l'Écuyer, *12*, 30, 45, 115-6, 278, 284-8, 390.
Conte du Franklin, 353, 390.
Conte de la Seconde Nonne, 284, 286, 353, 383, 390.
Conte du Valet du Chanoine, 284, 286, 311, 390.
Conte du Manciple, 353, 378, 390.
Conte du Curé, 258, 275, 291, 311, 347, 390.

Fortune, *169*, 255, 269, 271.
Gentilesse, *169*, 269.
Légende des Femmes Exemplaires, *12*, 13, 18, *110*, 115, 174, 210, 212, 242, 272, 285, 289, 307, 315, 349, 364, 369, 373, 383.
Lenvoy à Bukton (ou *Mariage*), 271.
Lenvoy à Scogan, 269.
Livre de la Duchesse, 29, 174, 212, 272, 337, 349, 351, 364.
Maison de la Renommée, *12*, 18, 73, 115-6, 127, 140, 207, 237, 261-2, 270-1, 285-6, 291, 309, 322, 336, 349, 356, 361, 364, 368, 369, 373, 376, 383.
Manque de Constance (*Lak of Stedfastnesse*), *169*, 174, 272.
Parlement des Oiseaux, 63, 74, 127-8, 269, 271, 284, 349, 351, 364, 373, 383.
Roman de la Rose, 115-6, 174, 208, 253, 259, 272-3, 282, 286, 289, 306, 315-6, 322, 327-8, 331, 344, 349-51, 356, 358-9, 361, 363-4, 366, 372, 382, 398.
Rosemounde, 286.
Troilus et Criseyde, *5*, *5*, 6, *6*, *12*, 14, 18, 33, 97, 108-14, 116, 130, 145, 178, *193*, 245, 257, 260, 262, 270-1, 282, 284, 289, 299, 312, 320, 322, 337, 346, 349-50, 352, 356, 358, 364, 369, 376, 380, 383.
Vérité (*Truth*: Flee fro the prees), 135, *169*, 269, 311.

Œuvres Apocryphes :
Art des Amants (Craft of Lovers), 274.
Assemblée des Dames, 158, 273.
Balade de Bon Conseil, 274.
Balade Morale (Scogan), 274.
Balades par Hoccleve, Lydgate, Richard Ros, Scogan, etc., 273-4.
Belle Dame sans Merci (Ros), 271, 273.
Beryn, le Conte de, 275, 279, 349.
Commendation de Notre Dame (Lydgate), 274.
Complainte du Chevalier Noir, 158, 273.
Coucou et le Rossignol (Clanvowe), 167, 274, 364, 369.
Christyne, Proverbes de (Ros), 272.
Cour de l'Amour, 93, 127-8, 159, 164-5, 246, 253, 274, 316, 320, 349, 363-4, 369.
Cuisinier, Conte du (*Gamelyn*), 275, 278-9, 347.
Dame Souveraine, à ma (Lydgate), 274.
Dicton de Dan John (*Saying of Dan John*, par Lydgate), 274.
Eight Goodly Questions (Lydgate ?), 273.
Envoy à Alison, 274.
Dix Commandements de l'amour, 274.
Fleur et la Feuille, la, 13, 167, 258, 274, 282, 342-3, 349, 356-7, 364, 369, 385.
Fleur de Courtoisie, la, 158, 242, 307.
Go forth King (Lydgate ?), 274.
Henri IV., à (Gower), 274.
Jack Upland, Conte de, 20, 164, 274, 277.
Laboureur, Conte du, 20, 163-4, 174, 203, 253, 274-5, 348.
Lamentation de Marie Madeleine, 158, 272-3.
Lettre de Cupidon (Hoccleve), 158, 274.
Lettre de Didon, 272, 273.
Louange des Femmes (*Praise of Women*, par Lydgate), 158, 274.
Mercury, Pallas, Venus, Minerva, and Paris, 274.
Neuf Dames, 274.
Pardonneur et Tapster, Conte de, 275, 279.
Pèlerin, Conte du, 20, 174.
Piers Plowman, 158, 330 (voir aussi sous *Piers Plowman* dans Index général).
Remède de l'amour, 107, 158, 274.
Rève de Chaucer, 274, 349, 364.
Roman de la Rose, voir sous *Œuvres de Chaucer*, 403.
Testament de Criseyde (Henryson), 158, 273.
Testament de l'Amour, 158-60, 163-5, 167, 208, 244, 246-7, 261, 274, 311, 319, 322, 333, 336, 344-5, 355, 363-4, 367.
Troilus, Suite de, 14.
Trois Dictons (*Three Sayings*), 273.
Virelai, 274.
Œuvres latins (ainsi dits), 242, 255, 307, 327.
Bibliographie, 99, 132, 269-89.

Traductions françaises des Œuvres, 109.
Prologue du Pardonneur (Prévost ?), 239.
Femme de Bath (Version de Dryden), 248.
Conte du Clerc (Dubuc), 252, 288.
Prologue (Delécluze), 255, 288.
La Feuille et la Fleur (Chatelain), 258, 346-9.
Contes (plusieurs par Simond), 261, 289, 374.
Conte du Chevalier (Gomont), 341.
Contes (avec introduction par Legouis, 1908), 262, 289, 389.

Traductions allemandes, 289.
Traductions italiennes, 289.
Imitations, Modernisations et Remaniements des Poèmes, 4, 37, 56-7, 61-2, 68, 70-1, 78, 88, 90.
Troilus, Kynaston, 37, *112*, 124, 148. Voir aussi sous Kynaston.
Troilus, Sidnam, *62*, *112*.
Fables de Dryden, 62-6, 68-9, *77*, 114, 125, *151*, 155, 162, 206, 219-20, 238, 291, 313, 316. Voir aussi sous Dryden.
Temple de la Gloire, Pope, 69, 73, *77*, 125.
Conte du Marchand, Pope, 66-8.
Femme de Bath, Pope, 66-8. Voir aussi sous Pope.
Femme de Bath, Gay, 73.
Susannah and *Earl Robert's Mice*, Prior, *73*.
Carpenter of Oxford, Cobb, *73*.
Parlement des Oiseaux, 73.
Gualtherus et Griselda, Ogle, 70.
Contes (1741), 71.
Contes (1795, Lipscomb), 71, 205-6.
Poèmes (1841, Horne), 89-91.

Passages imprimés dans recueils de morceaux choisis, 135-8.
Pièces de théâtre tirées de Chaucer, 127-8.
Titres de brochures tirés de Chaucer, 127-8.

Chaucer, J. (junior), *Canterbury Tales*, 128.
—— Jean, 160.
—— Philippa, 160.
—— Society, 4, *16*, 91, 97-8, *259*, 283-7 ; resultats fondamentals atteints par, 98.
Chaucer, a bibliographical manual, voir Hammond, E. P.
Chaucer's Ghoast, 127.
Chaucer's Whims, 127.
Chauffepié, J. G. de, *Article dans Nouveau Dict. Historique et Critique*, 243, 245, 311-12.
Chesterfield, Lord, *207*.
Child, F. J., 184 ; *Dissertation on the final* e *in Chaucer*, 97.
Chroniques de St. Denys, *211*.
Churchill, 138.
Churchyard, Thomas, 104, 105, 143.
Cibber, Theophilus, *Biographie de Chaucer dans Lives of the Poets*, *57*, 133, 156, 239-41, 314.
Cicéron, 351.
Cid, le, 362.
Circourt, A. de, article *Canterbury*, 362 ; Revue de *l'Origine . . . de la langue anglaise*, par G. Marsh, 359.
Clanvowe, Sir John, *Book of Cupid*, *210* ; délégué en France (1386), 211 (voir aussi *Coucou et le Rossignol*, sous *Chaucer, œuvres apocryphes*).
Clarendon, *193*.
Clarke, C. Cowden, *Canterbury Tales*, 89, 128, 284.
Clermont, traduction des *Contes du Médecin et du Pardonneur*, 289, 390.
Cleveland, duc de, 205.
—— John, *24*, 108, *226*.
Clifford, Sir Lewis, *209*, 210.
—— Sir Thos., tournoi avec Boucicault le Jeune, 211.
Cobb, Samuel, *Poems on several Occasions*, 41, *42* ; *The Carpenter of Oxford*, *73*.
Cobler of Canterburie, 127, 144, 147, *161*.
Cockayne, Sir Aston, *Small Poems of Divers Sorts*, 42, 43, 124.
Coke, John, *Debate between the Heralds of Englande and Fraunce*, 213.
Colbie, Thomas, *127*.
Coleridge, S. T., 194 ; *Lyrical Ballads*, 195 ; *Table Talk*, 95.
Collé, C., *Journal Historique*, 233 ; *Les Accidents ou les Abbés*, 233.
Collier, Jeremy, article dans *Historical, Geographical, Genealogical, and Poetical Dictionary*, 155, 162, 248.
—— J. P., 168 ; *Kynge Johan*, par Bale, *203*.
Collins, J. Churton, édn. des œuvres de Green, *161*.
Cominges, l'ambassadeur, 218.
Congreve, William, *204*, 226, 306, 309 ; *Lettre à Dennis*, 198.
Conusaunce Damours, 141.
Cooper, Elizabeth, 78, 134, 137 ; *Muses Library*, 201-2.
Cope, Walter, 176.
Copland, William, *Palace of Honour*, par G. Douglas, imprimé par, 19.
Corbould, E., *Canterbury Tales* (d' après Tyrwhitt), 283-4.
Corneille, *199*, 232.
—— Thomas, *Dictionnaire Universel*, 218.
Corson, H., *Selections from Canterbury Tales*, 286.
Coulon, Père, *Fidèle Conducteur pour le voyage d'Angleterre*, *217*.
Court of Requests (Cour des Requêtes), 126, *127*.
Covell, William, *Polimanteia*, 124.
Coventry, Sir William, 46.
Cowley, Abraham, 45, 50, 56, 91, 126, 187-8, 221, *224*, 226, 248-50, 304-6, 309, 319.
Cranmer, *Sermon sur l'époque de la Rébellion*, *24*.
Craven, 128.
Critique anglaise, évolution de la, 91.
Critique Littéraire, évolution de la, 186.
Croce, Benedetto, article dans *Journal of Comparative Literature*, *198*.
Croxall, S., 128.

Dalrymple, Hugh, *Woodstock Park* (?), *82*.
Dame Siriz, 344.
Daniel, Samuel, 124, 221, 304 ; *Musophilus*, 35.
Dante, 92, *95*, 206, 231, 236, 254, 256, 297-8, 300, 326, 334, 351, 359, 362, 388 ; *Divine Comédie*, 352.
Dantès, Alfred, article *Chaucer* dans *Dictionnaire biographique, etc.*, 363 ; *Tableau chronologique*, 363.
Dart, John, *Biographie de Chaucer dans l'édition d'Urry*, 53, 133, 155, 163, 164, 180, 244 (voir aussi sous *Urry*).
Davenant, Sir William, *224*, 250 ; *Discourse on Gondibert*, 148.
Davies, Sir John, *Orchestra*, 105.
Débat des Hérauts d'armes de France et d'Angleterre, *213*.
Deguileville, *Pèlerinage de la Vie Humaine*, 10.
Dekker, Thomas, 126, 128 ; *Pleasant Comodie of Patient Grissil*, 127.

De la Rue, l'abbé G., *Essais Historiques sur les Bardes*, 329.
Delcourt, J., traduction du *Conte du Meunier*, 289, 389.
Delécluze, E. J., art. dans *Revue française*, 255, 332-4 ; traduction du *Prologue*, 255-6.
Demogeot, Jacques C., *Histoire des littératures étrangères. Angleterre, Allemagne*, 380.
Denham, Sir John, *224*, 226, 250, 281, 306, 309 ; *Poems and Translations*, *45*.
Dennis, John, *Miscellanies*, *148*.
Derocquigny, J., traduction des *Contes de l'Intendant et du Cuisinier*, 389 ; traduction du *Prologue de la Femme de Bath*, 262, 289, 390.
Deschamps, Eustache, *Ballade à Chaucer*, 208-11, 212, 213, 301-3, 336, 355, 365, 369, 385 ; *Ballade à Philippine*, 210 ; *Lai de Franchise*, 210, 211.
Deshler, C. D., *Selections from Chaucer*, 282.
Des Maizeaux, P. J., *Œuvres de St. Evremond*, 305.
Dibdin, T. F., édn. des *Typographical Antiquities*, 271.
Dickens, C., *Pickwick Papers*, 188.
Dictionnaire de la conversation et de la lecture, 342.
Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire, 246, 345.
Dietz, H., *Les Littératures Etrangères. Angleterre*, 375.
Digby, Kenelm, *Broad Stone of Honour*, 92.
Dilly, Ed., *Lettre à J. Boswell*, *137*.
D'Israëli, Isaac, *Amenities of Literature*, 89 ; *Essay on the Manners and Genius of the Literary Character*, 319.
Dissertation sur la Poésie Anglaise, 224, 306.
Doble, C. E., *Remarks and Collections of Hearne*, *163*.
Donne, John, *226*, 249, 250, 319.
Douglas, Gavin, 103, 128, 133, 139, 281 ; *Eneados*, *14*, 15, 141 ; *Palace of Honour*, 14, 19 ; sa louange de Chaucer, 14.
Drant, Thomas, 108 ; *Horace, his Arte of Poetrie*, 24.
Drayton, Michael, 104, 108, 126, 221, 304 ; *Barons Wars*, 45, 103 ; *Poly-Olbion*, *145*.
Dreyss, C. L., *Chronologie universelle*, 370.
Dryden, John, 61-2, 113, 115, 123-4, 126, 128, 134, 137, 152, 188, 190-1, 203, 205, 212, 225, 230, 235-6, 238, 240-1, 253, 291, 296, 309, 310-13, 331, 336, 373 ; *Absalon et Achitophel*, 225 ; *Annus Mirabilis*, *148* ; *Essay of Dramatic Poesy*, 197 ; *Fables*, 4, 41, 48, 50-2, 55, 114, 125, *151*, 162, 206, 219-20, 238, 291, 313, 316 (voir aussi sous *Chaucer*) ; *Festin d'Alexandre*, 228 ; *Palamon and Arcite*, 236 ; *Religio Laici*, 62 ; influence de la critique et des modernisations de, 53, 54, 70, 73 ; Pepys lui recommande le 'Bon Prêtre' de Chaucer, 48 ; ses modernisations de Chaucer, 62.
Du Bartas, 212 ; *la Seconde Semaine*, 215-7.
Du Bellay, 212.
Dubuc, *Les deux Grisélidis*, 252-3, 323, 325.
Duckett, M. W., *Dictionnaire de la conversation, etc.*, 342.
Dudley, Ambrose, 288.
Dunbar, William, 14, 103, 133, 281 ; *Golden Targe*, 15, 19, 140 ; *Lament for the Makaris*, 15.
Düring, A. von, *G. Chaucer's Werke*, 289.
Dyce, A., *Œuvres de Skelton*, 141.

Earle, John, 132 ; *Microcosmographie*, 36.
Early English Text Society, *7*, *8*, *11*, *72*, *103*, *105*, *107*, 129, 140, 283, 284.
Ebert, *Essays on Chaucer*, *259*.
Edgeworth, M., *A Modern Griselda*, 252-3, 323, 325.
Edinburgh Review, *167*.
Edman, L., *Specimen of Chaucer's Language*, 283.
Edward, 2e duc de York, 108.
Edwards, Richard, *Palamon and Arcite*, 127.
E., G., 146.
Egbert, 361.
Elisabeth, la critique sous la reine, 190.
Ellis, A. J., *Early English Pronunciation*, 368.
—— F. S., *Works of Chaucer* (Kelmscott, 1896), 282.
Elstob, Elizabeth, *Rudiments of Grammar for the English-Saxon Tongue*, 53, 77-8.
Elyot, Sir John, 116.
Encyclopædia Britannica, erreurs dans l'article *Chaucer* de, 93.
Encyclopedie, la Grande, 247.
England's Helicon, 136.
Englische Studien, *212*.
English Miscellany, *185*.
Entick, John, 133.
Etheridge, Sir George, 226, 306.
Evelyn, John, 47.

F., William, *Cornucopiæ*, 108.
Fairfax, Henry, 130, 250.
Farrer, Miss L. E., viii.
Feller, l'abbé, F. X. de, *Dictionnaire Historique*, 243, 244, 318-9, 336.
Fenton, Elijah, 235 ; *Epistle to Mr. Southerne*, 60 ; *Tale devised in the pleasant manere of gentil Maister Jeoffrey Chaucer*, 74, 128.
Ferne, Sir John, 108.
Feylde, Thomas, *Treatise . . . betwene a lover and a Jaye*, *18*, 103, 108-*9*, 139-40.
Fielding, Henry, 228, 378, 396.
Filon, Augustin, *Histoire de la Littérature anglaise*, 261, 368, 370.
Fleay, F. G., *Biographical Chronicles of the English Drama*, 112.
Fletcher, John, 108.
Flower and the Leaf (*La Feuille et la Fleur*), voir index sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.
la Fontaine, 225, 236, 312, 344, 358, 368, 386.
Forgues, E., art. dans *Revue Britannique*, 258 ; *La Poësie Humoristique*, 341.
Forrest, William, 103.
Foulface, Philip, 128.
Foxe, John, 117, 142 ; *Actes and Monumentes*, 142, *143* ; *Book of Martyrs* (*Livre des Martyrs*), 20.
Fraction in the Assembly, A, *126*.
Freeman, Thomas, *Runne and a Great Cast*, 103, 145.
Fréron, *Journal Étranger*, 238 ; *Observations sur les écrits modernes*, *231-2*.
Froissard, Jehan, 254, 329, 331, 351, 352, 357, 365, 370, 371, 377, 379, 382 ; *Chroniques*, 208, *209*, 212, 303 ; *Joli Buisson*, 212 ; *Paradys d'Amour*, 212.
Fulke, W., 126.
Fuller, Thos., *Church History*, 154 ; *Worthies*, 122, 154.
Furnivall, Frederick James, 371, 373 ; découvertes dans la vie de Chaucer, 100 ; hommage à, 185 ; reconnaissance de l'auteur à, viii ; sa fondation de la Chaucer Society, 97-8, 168 ; ouvrage chaucérien, 184-5 ; ed. *Animadversions* par Thynne, *16*, *17*, *27-8*, *174*, *175* ; avant-propos aux *Essays on Chaucer* par Ebert, 259 ; *Balade by Chaucer* dans *Athenæum* (1871), 283 ; *Balade or two by Chaucer* dans *Jyl of Breyntford's Testament*, 284 ; *Boece* (1886), 285 ; *Book of Curtesye*, imprimé par Caxton, *13*, 140 ; *English Miscellany*, présenté à, *185*, *214* ; *Fifty Earliest English Wills in the Courts of Probate*, 129 ; *Life Records of Chaucer*, 100, 157 ; *Regement of Princes* par Hoccleve, *11*, 140.
Canterbury Tales :
A Six-Text Print of Chaucer's Canterbury Tales (1868-77), 98, 283, 373 ; *Cambridge MS. Dd.* 4, 24, *of Canterbury Tales*, 287 ; *Harleian MS. 7334 of Chaucer's Canterbury Tales*, 285 ; *Separate issues of the texts forming the Six-text ed. of the Canterbury Tales* (1868-77), 283.
Minor Poems :
Trial Forewords to Minor Poems, *259*, 269 ; *A Parallel-Text edition of Chaucer's Minor Poems* (1871-9), 283 ; *One Text Print of Chaucer's Minor Poems* (1871-80), 283 ; *Odd Texts of Chaucer's Minor Poems* (1871-80), 283 ; *Supplementary Parallel-Texts of Chaucer's Minor Poems* (1871-80), 283.
Troilus et Criseyde :
Parallel-Text print of Troilus and Criseyde (1881-2), 284 ; *Three more Parallel-texts of Chaucer's Troilus, etc.* (1894-6), 286 ; *One-text Print of Chaucer's Troilus* (1888), 285.

G., B., *Shippe of Safegarde*, 108.
G., E., vers louangeurs dans *Men Miracles*, 1646, 105.
Galt, John, *Life of Cardinal Wolsey*, *92*.
Garnier, C.-M., traduction du *Conte du Chevalier*, II^e^ partie, 289, 389.
Garrick, David, 244.
Garth, Sir Samuel, *Dispensary*, 225.
Gascoigne, George, 108, 124, 133, 190 ; *Certayne Notes of Instruction*, 33-4, 290 ; *Dan Bartholomew of Bath*, *110* ; *Doale of Disdaine*, *110* ; *Grief of Joye*, 103.
Gaskell, Mrs., *Cranford*, 188.
Gaulois, le, 263, 385.
Gausseron, B.-H., article *Chaucer* dans *La Grande Encyclopédie*, 247, 371 ; réflexions sur traduction de Chatelain, 258.
Gay, John, 108, 132, 235 ; *Réponse* au *Prologue du Semoneur*, 74 ; *The Shepherd's Week* (*La Semaine du Berger*), 59 ; *Vers à Lintot*, 201 ; *Wife of Bath*, 74, 127, 201.
Gayton, Edmund, 108 ; *Notes on Don Quixot*, 149-50.
Gazette de France, 244.
Gazette Littéraire, 244.

Gebhart, Émile, arts. dans *Gaulois et Débats*, 263, 385; *Deux Contes de Geoffroy Chaucer*, article, 387.
Génin, *Recréations Philologiques*, *199*.
Genlis, Madame de, *Mémoires*, *232*.
Gentleman's Magazine, 69, *167*, *182*, 205.
Geoffroy, A., *Chaucer* dans *Dictionnaire Général de Biographie, etc.*, 246, 345.
German Wit, George Eliot dans *Westminster Review*, *200*.
Gesner, 221, 304, 307.
Gest Hystoriale of the Destruction of Troy, 107, 108, 110.
Gibbon, Edmund, 204.
Gilchrist, Alexander, *Life of Blake*, 293.
Gildon, Charles, *Complete Art of Poetry*, 58-9, 137.
Gilfillan, G., *Canterbury Tales*, etc. (1860), 283.
Gilman, A., *Works of Chaucer* (Boston, 1880), 98, 156, 282.
Glapthorne, Henry, *Wit in a Constable*, *148*.
Glover, Richard, *Leonidas*, 228.
—— 'Somerset Herald,' 160.
Godefroy, *Histoire de Jean de Boucicault*, *211*.
Godwin, William, *Life of Chaucer*, 100, 156, 165, 166, 167, 244, 254, 330, 336.
Goethe, 97, 200.
Goldsmith, Oliver, 205, *207*, 365, 300; *Enquiry into the Present State of Polite Learning in Europe*, 199; *Histoires*, 204; *Natural History*, 204.
Gollancz, I., *Life of Sir Thomas More par William Roper*, *135*; *Manuscrit de Gabriel Harvey*, 143.
Gombert et les deux clercs, 345.
Gomont, H., *Geoffrey Chaucer*, 243, 251, 257, 335-41.
Goodrich, W. J., *Squire's Tale*, 287.
Googe, Barnaby, *Marcelius Palingenius*, 141.
Gorgeous Gallery of Gallant Inventions, 136.
Gosse, Edmund, ed. *Gray's Works*, *80*, *195*.
Gough, Richard, *Lettre à Tyson*, 183.
Goujet, l'Abbé Claude-P., *Bibliothèque Françoise*, 251, 313, 314.
Goût littéraire, modifications du, 187.
Gower, John, 76, 92, *93*, 102, 110-11, 120, 122, 136, 156, 158, 212, 221, 229, 250-1, 253, 281, 291, 304, 307, 320, 325, 329, 330-1, 346, 355, 365, 372, 380, 382; amitié de Chaucer et de, 7; associé avec Chaucer par les critiques, 17, 18, etc.; ses éloges de Chaucer, 4, etc.; *Confessio Amantis*, 6, 208, 336; *Mirour de l'omme*, 5, 208; *To Henry IV*, 274.
Grand Dictionnaire Historique, 305, 307.
Grand Dictionnaire Universel, 360-2.
Grande Encyclopédie, 371, 373.
Granger, James, *Biographical History of England*, 146.
Gransson, 352.
Gray, Thos., 134, 195; *Lettre à Warton*, 124; *Observations on English Metre*, 79-80.
Greene, Robert, 108; *Greene's Vision* 161; *Royal Exchange*, *161*.
Greene's Vision, 128.
Grimm, 236.
Grosart, A. B., *105*, *106*, *161*.
Grosvenor, 205.
Guardian, 314, 348
'Guichars d'Angle,' 212.
Guillon, Félix, *Étude sur Guillaume de Lorris*, 366.

H., J., *Fragment of Chaucer*, 128.
Hakluyt, Richard, *Voiages*, 117, *118*, 144.
Hales, John W., art. dans *Dictionary National Biography*, 156.
Hall, Joseph, 107, 108.
—— Robert, 126.
Hallberg, Eugène, *Littératures anglaise et slave*, 365, 366.
Hammond, E. P., *Chaucer, a bibliographical manual*, *7*, *169*, 271, 273, 275, 276, 277.
Handel, 182.
Hanmer, Meredith, *Auncient ecclesiastical Histories*, *23*.
Harrington, Sir John, 117; *Apologie of Poetrie*, (dans) *Orlando Furioso*, 24.
Harsnet, Samuel, *Declaration of Egregious Popish Impostures*, 117, 142, 144.
Harvey, Gabriel, 103; *Fovre Letters*, 105; *Notes dans le manuscrit ajoutées à des livres de voyage*, 25, 131, 143.
Harvey-Jellie, W., *Sources du Théâtre Anglais*, etc., 385.
Haslewood, Joseph, *Ancient Critical Essays upon English Poets*, *25*.
Hatton, Edward, 146.
Hawes, Stephen, 103, 108; *Ensample of Vertu*, 19, 140; *Graunde Amoure and la bell Pucel*, *18*, *109*, *110*; *Pastime of Pleasure*, 17, 19, 20, 142.
Hawkins, Sir John, *History of the Science and Practice of Music*, 117, *118*.
Haxby, Stephen, vers dans *Blessed Birthday* de Charles Fitz-Geffrey, 105.

Hayley, William, 128.
Hazlitt, William, 188, 194 ; *Lectures on the English Poets*, 95.
Headley, Hy., *Select Beauties of Ancient English Poetry*, 138.
Heale, William, *An Apologie for Women*, 141.
Hearne, Thomas, 76, 115, 132, 135 ; *Journal*, 163, 179 ; *Lettre à Bagford* dans *Robert of Gloster's Chronicle*, 135, 155, 163 ; *Remarks and Collections*, 279.
Heath, H. F., 282.
—— J., gravure du tableau de Stothard, 332.
Hennet, le Chev. A. J. U., *Histoire de l'Académie Française*, 250 ; *Poétique Anglaise*, 245, 250, 320.
Henri VIII. (d'Angleterre) et l'édition de Chaucer par Thynne, 16, 173, 174, 175 ; Leland et, 157 ; statuts pour l'abolissement des livres défendus, *21*.
Henry, Robert, *History of Great Britain*, 107, 118.
Henryson, Robert, *Chantecleir and Foxe*, *14* ; *Orpheus and Eurydice*, *14* ; sa louange de Chaucer, 14 ; Suite de *Troïlus*, 14 ; *Testament of Cresseid*, 111, 133, 158, 273.
Herbert, George, *226*.
—— William, *Antiquités Typographiques*, 132.
Hertzberg, William, traduction des *Contes de Canterbury*, 167, 289.
Hickes, George, *Thesaurus Grammatico-criticus*, *77*.
Hill, G. Birkbeck, édn. de *Boswell's Life of Johnson*, 156.
Hobbes, Thomas, *Answer to Davenant's Discourse upon Gondibert*, 148 ; *Leviathan*, 148.
Hoccleve, Thomas, 108, 119, 133, 139, 281 ; *Balades*, 273 ; portrait de Chaucer, 276, 277 ; *Bourse* par Chaucer, attribué à, 277 ; *Regement of Princes*, 11, 103, 140 ; ses éloges de Chaucer, 4, 7, 10.
Hœpffner, Ernest, *Œuvres de Guillaume de Machaut*, 389.
Hogarth, William, 182, 385.
Holland, Joseph, 176.
—— Samuel, 128.
Homère, 22, 90, 104, *163*, 191, 220, 235-40, 242, 290, 303, 305, 307, 310, 313, 368, 418.
Horace, 51.
Horne, Richard Hengist, *Poems of Geoffrey Chaucer Modernised* (avec l'aide de Leigh Hunt, etc.), 89-91.
Howard, Edward, *Caroloiades*, 41, *42*, 124, 146.
Howell, Thomas, 108.
Howitt, Mary, 90.
Huchon, R., traduction du *Conte du Clerc*, 289, 390.
Hughes, Jabez, *Miscellanies in Verse and Prose*, 41, 68.
—— John, *Works of Spenser*, 201.
Huguenots, leur influence sur la littérature en Angleterre, 222.
Humour, qualité particulièrement anglaise, 195 ; signification ancienne du mot, 196-202.
Hunt, J. H. Leigh, 89.
Hurd, Richard, *Letters on Chivalry and Romance*, 80-1, 134.

Ingraham, A., *Prologue, Knights Tale, Nun's Priest's Tale*, 287.
Innes, A. D., *Squires Tale*, 288.
Irlandia, John de, 108, 140.

J., Ch., Revue des *Principles of English etymology* par Skeat, 374.
J., S., *Northern Mothers Blessing*, 127.
Jack Upland, voir index sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.
Jacob, Giles, *Historical Account of the English Poets*, 155 ; *Lives of the English Poets*, 133, 203.
Jacques I (d'Ecosse), *Kingis Quair* (*Cahier du Roi*), 16, *18*, 93, 103, 139, 140, 384.
James, Francis, épitre versifiée dans *Troïlus* de Kynaston, 72 ; Poème dans *Leucippe et Clitophon*, 73.
Jean de Gand, 132, 210 (voir aussi sous *Chaucer*).
Jenkinson, Photogravure facsimile of *Anelida and the false Arcite*, edn. de Caxton, 1447. 288.
Jeune, Boucicault le, Tournoi entre Sir T. Clifford et, 211.
Johannis de Irlandia, *Opera Theologia*, 108, 140.
Johnson, Samuel, 54, 108, 114, 122, 134, *148*, 188-90, 194, 204-5 ; *Dictionary of the English Language*, 291 ; *Lives of the Poets*, 137, 204 ; opinion sur Chaucer et sur les œuvres chaucériennes de Dryden, *75-6*.
Jones, Bassett, 108.
Jonson, Benjamin, 104, 107-8, 124, 138, 197-*8*, *201*, 221, 224, 226, 304, 306 ; *Every Man out of his Humour*, 148, *197*.
Journal Anglais, 240, 241, 242, 245, 246, 316-8.
Journal des Débats, 259, 263, 356.
Journal Étranger, 238, 239, 240, 243, 244, 245, 314.

Journal Littéraire à la Haye, 223, 225, 226, 230, 245, 305, 306.
Journal des Savants (ou *Sçavans*), 222, 253, 305, 330.
Jusserand, J. J., viii, 226, 261, 391 ; *A French Ambassador at the Court of Charles II*, *218* ; article, *L'Angleterre au temps des invasions*, 375 ; article *Chaucer* dans *Revue des Deux Mondes*, 262, 376 ; *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, 262, 383 ; *Histoire littéraire du peuple anglais*, 262, 376-9 ; *Jacques Ier d'Écosse*, 384 ; *La Vie Nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*, 371 ; *L'Epopée Mystique de William Langland*, 375 ; *Le Théâtre en Angleterre*, etc., 365 ; Notice sur *Chaucer* de A. W. Ward, 366 ; Revue des *Littératures anglaise et slave* par E. Hallberg, 366 ; *Shakespeare en France*, 213, *214*, *232*, *233*.
Jyl of Breyntford's Testament, 284.

Kaluza, M., *Romaunt of the Rose, parallel with Le Roman de la Rose*, 286.
Kearsley, Miss, dédicace par Chatelain à, 342.
Keats, John, *Endymion*, 95.
Ker, W. P., *Academy*, *302* ; *Dryden's Essays*, *148* ; *The English of Pan-urge* dans *English Miscellany*, *214*.
Kern, A. A., *Ancestry of Chaucer*, 157, *160*.
Killigrew, Thos., *224*.
King, Dr. William, *Adversaria*, 39 ; *A Voyage to London*, 39, 219.
—— H. W., *Excerpts from ancient Wills*, *129*.
Kirk, R. E. G., *Life Records of Chaucer*, 100, 127, 157, *168*.
Kirke, Edward, 109.
Kittredge, G. L., 184 ; *Chaucer and some of his friends*, *209* ; article *Chaucer et Froissart* dans *Engl. Studien*, 212 ; article dans *Journal of Germanic Philology*, *112* ; *Modern Philology*, *210*.
Koch, Dr. E. A., *Chronology of Chaucer's Writings*, 100.
—— John, 184 ; *Ausgewählte Kleinere Dichtungen Chaucer's* (1880), 289 ; *Critical edn. of some of Chaucer's Minor Poems*, 285 ; *Pardoner's Prologue and Tale* (1902), 287.
Koszul, A., traduction des *Contes du Marinier et de la Prieure*, 262, 289, 390.
Kynaston, Sir Francis, *Museum Minervæ*, 178 ; ouvrage chaucérien, 178 ; *Troïlus et Criseyde* (latin), 37, 108, 312.

Laing, David, *Lyndesay's Works*, *15*.
Lamb, Charles, *lettre à Godwin*, 167.
Landor, Walter Savage, 90, 95.
Langlois, Ernest, 382.
Lanson, G., *Lettres Philosophiques*, 218.
La Place, *Collection de Romans imités de l'anglois*, 233 ; *Théâtre Anglais*, 233.
Larousse, Pierre, article *Chaucer* dans *Grand Dictionnaire Universel*, 360, 362.
Latimer, John, *Second Sermon*, *25*.
Lavault, L., traduction du *Conte du Marchand*, 289, 390.
Lavisse, E., et Rambaud, A. N., *Histoire Générale du IVe siècle à nos jours*, 379.
Lawson, John, 103.
Layamon, 341.
Layton, Richard, 108.
Leblanc, J. B., *Lettres d'un François*, *231-2*, 232, *245*, 307.
Le Clerc, Victor, *Histoire littéraire de la France*, 344, 354.
Lecoq, J., art. dans *Revue Critique d'Histoire et de Littérature*, 384.
Legh, Gerard, *Accedens of Armory*, *161*.
Legouis, E., 289 ; *Geoffroy Chaucer*, 264, 398 ; Introduction aux *Contes de Canterbury*, traduction française, 1908, 257, 264, 391 ; *Quel fut le premier composé par Chaucer des deux Prologues de la Légende des Femmes Exemplaires*, 384 ; Quomodo Ed. Spenserus ad Chaucerum se fingens in eclogis *The Shepheardes Calender*, 383 ; traduction du *Conte de Chaucer sur Sire Thopaze* et du *Prologue* de *Mellibée*, 390.
Leicester, le comte de, 56.
Leigh, Edward, 146.
Leland, John, 21, 175, 202, 203, 242, 243, 304, 305, 307, 314 ; *Commentarii de Scriptoribus Britannicis*, *120*, 154, 157-9, 160, 161, 163, 164, 165 ; *New Year's Gift* dans *l'Itinerary*, *203*.
Le Roux de Lincy, Revue de Gomont dans *Le Moniteur Universel*, 341.
Lettenhove, Kervyn de, *Œuvres de Froissart*, 210, 303.
Letters by Eminent Persons (*17th and 18th Centuries*), *180*.

Letters from a Gentleman in the North of Scotland, 195.
Lewis, John, *Life of Caxton*, 122, *123.*
Liddell, M. H., 282 ; *Prologue, Knightes Tale, Nonnes Prestes Tale* (1901), 287.
Linacre, 142.
Lindsay, Sir David, 103 ; *Squyer Meldrum, 110.*
Lintot, Bernard, collaborateur de Brome, 180, 279.
Lionel, duc de Clarence, 168.
Lipscomb, William, modernisation des *Contes*, 71, 205.
Lister, Martin, *Journey to Paris in 1698*, 220.
Livet, *Œuvres de St. Amant, 217.*
Lloyd, Robert, 128.
Locke, John, 230 ; *Human Understanding*, 148.
Lodge, Thomas, 142 ; *Defence of Plays*, 23.
Lorris, Guillaume de, 259, 350, 351, 364, 366.
Lounsbury, T. R., 184 ; *Complete Works of Chaucer* (1900), 282 ; *Parliament of Foules*, 284 ; *Studies in Chaucer, 91*, 156.
Lowell, J. R., 190, 202 ; *My Study Windows*, 296-300.
Lowes, J. L., la date du *Troylus*, 245 ; articles dans *Publications Modern Language Association*, 5, *210, 211, 212.*
Lowndes, 271.
Lubbock, Sir John (Lord Avebury), *Chaucer* dans *Hundred Best Books*, 286.
Lucas, H., 361.
Lydgate, John, *78*, 92, *93*, 102-4, 106-8, 119, 133, 136, 139, 142, 171, 221, 281, 291, 304, 325, 355 ; associé avec Chaucer par les critiques, 17, 18, etc. ; Chaucer son ' maître,' 8 ; liste des poèmes de Lydgate dans lesquels Chaucer est mentionné, 7, *8* ; ses éloges de Chaucer, 4 ; *A Saying of Dan John*, 274 ; *Balade of Good Counsel*, 274 ; *Balade, warning men*, etc. (?), 274 ; *Commendation of our Lady*, 274 ; *Complaint of the Black Knight*, 158, 273 ; *De Curia Sapientiae, 102* ; *Eight Goodly Questions* (?), 273 ; *Falls of Princes* (*Chute des Princes*), 9, 10, *102* ; *Floure of Curtesye, 102* ; *Go forth King* (?), 274 ; *Life of our Lady, 102* ; *Pilgrimage of the Life of Man* (*Pèlerinage de la Vie Humaine* de Deguileville), 10, *12* ; *Praise of Women* (?), 274 ; *Prouerbes*, 272, 273 ; *Story of Thebes*, 336 ; *This World is a thrughfare ful of woo, 102* ; *To my Soverayn Lady*, 274 ; *Troy Book*, 8, *102.*
Lydgate Canon, H. N. MacCracken, *7.*
Lyly, John, 126.
Lyndsay, Sir David, 108, 215 ; *Testament of the Papyngo*, 15 ; sa louange de Chaucer, 14.

Macaulay, G. C., *Note on Chaucer's borrowings from Benoît de Sainte-More*, 286 ; *Works of Gower, 5, 7.*
MacCracken, H. N., *Lydgate Canon, 7* ; *Minor Poems of Lydgate, 11, 119, 120.*
Machault, G. de, 211, 351, 352, 365, 389 ; *Dit du Lyon*, 351 ; *Dit du Vergier, 209* ; *Lai d'Eliduc*, 351.
Male vieille, le conte de la, 344.
Malherbe, F. de, 229, 307.
Mallock, W. H., le sens d'humeur, *195.*
Malone, Edmund, 220.
Markland, J., 205.
Marlowe, Christopher, *Tamburlaine, 149.*
Marmion, Shakerley, 108.
Marot, Clément, 212, 239, 243, 248, 316, 318, 336.
Marsh, G., *l'Origine et l'histoire de la langue anglaise*, 359.
Marston, John, 124.
Martins (John Martin), 337.
Marty-Laveaux, *Œuvres de Ronsard, 215.*
Mason, William, *Musæus*, 75, 128.
Mather, F. J., *Prologue, Knight's Tale, and Nun's Priest's Tale*, 288.
Maury, Lucien, art. dans *Revue Bleue*, 264 ; Revue de la traduction des *Contes* (1908) dans *Revue Bleue*, 397.
Maynwaring, Arthur, *Court of Love*, 127.
McKerrow, R. B., *Works of Nashe, 216.*
M'Cormick, W. S., Introduction à *Troïlus*, 282, 286.
Meiklejohn, J. M. D., *Prologue*, 284.
Meredith, George, 265.
Meres, Francis, 103.
Meung, Jean de, 259, 306, 327, 350, 364.
Meyer, Paul, *Les Contes Moralisés de Nicole Bozon*, 365.
Mézières, A., *Prédécesseurs et Contemporains de Shakespeare*, 379.
Michelet, J., *Histoire de France*, 331.
Mickle, W. J., *Sir Martyn*, 72, 152.
Miège, Guy, *État Présent d'Angleterre sous la reine Anne*, 221, 304.
Mille et une Nuits, 265.

Milnes, Monckton, 89.
Milton, John, 72, 97, 107-8, 138, *192*, 218, 226, *226*, 228, 230-1, 234-5, 238, 249-50, 308-10, 312, 318, 365, 378 ; *Animadversions upon the Remonstrants Defence*, 117, *118* ; *Commonplace Book* (*Livre de Morceaux Choisis*), 45-*46* ; *Il Penseroso*, 45, 105 ; *Paradis Perdu*, traduit en vers latins, 39 ; *Paradis Perdu*, 225 ; *Samson Agonistes*, 235-6.
Minnes (*ou* Mennes), Sir John, 46 ; *Wit and Drollery*, 46-7.
Minto, W., article *Chaucer* de l'*Encyclopédie Britannique*, 93, 156.
Misson, *Mémoires et Observations faites par un voyageur en Angleterre*, 222.
Mitford, Mary Russell, *Lettre*, 96, 132.
M'Leod, W., ed. *Prologue*, 283.
Modern Language Association, publications of, 210, 211, 212, 245.
Molière, 265, 353, 396.
Monfries, A., *Introduction to the Study of Chaucer*, 284.
Moniteur universel, le, 341.
Montagu, George, 150.
—— Lady M. Wortley, *Progrès de la Poésie*, 234, 235, 248, 309.
Montaigne, 212.
Montégut, Émile, *Essais sur la littérature anglaise*, 261, 370.
Montesquieu, *Pensées et fragments inédits*, *198*.
Moore, Thomas, *Memoirs, etc.*, 92.
More, Sir Thomas, 32, 216-8.
—— Sir William, 130.
Morel, Léon, *James Thomson, sa vie et ses œuvres*, 262, 380 ; traduction du *Conte du Chevalier* Ire partie, 289, 389.
Morell, Thomas, édition (inachevée) des *Contes de Canterbury*, 76, 77, 79, 107, 134 ; éd. *Prologue* et *Conte du Chevalier*, 182 ; *Lettre*, 183.
Moréri, Louis, *Grand Dictionnaire Historique*, 220, 221, 236, 242-3, 255, 303, 304.
Morley, Henry, *English Writers*, 156.
Morning Star, 347.
Morris, Richard, *Bœthius*, 283 ; *Prologue, Knight's Tale*, etc., 283 ; *Prologue, Knightes Tale, Nonne Preestes Tale* (1889), 285.
—— William, 362 ; choisit Chaucer comme maître, 105 ; *Life and Death of Jason*, 96-7 ; *Works of Chaucer* (Kelmscott, 1896), 282.
Motteux, traductions de Rabelais et de Cervantes, 222.
Moxon, Ed., réimpression des *Contes*, 1775-8, par Tyrwhitt (1843), 281.
Munro, John, *Shakespeare Allusion-Book*, *113*.
Muralt, Béat de, *Lettres sur les Anglois et les François*, 198, 222, *224*, 230.
Muses Mercury, ou *Monthly Miscellany*, *60*.

Nadal, T. W., article dans *Publications de la Modern Language Association*, *29*.
Nash, Beau, 248.
—— Thomas, 108, 190 ; *Pierce Penilesse*, *216* ; *Strange News of the Intercepting of Certaine Letters*, 290.
New Literary Magazine, 329.
New Wife of Beath, 127.
Newton, Sir Isaac, 229.
Niceron, Barnabite, R. P., *Mémoires*, 251, 307.
Nichols, John, édition des œuvres de William King, 39 ; *Literary Anecdotes*, *181*, *183*, 279.
Nicolas, le frère, maître de Chaucer, 157.
—— Sir Nicholas Harris, *Poetical Works of Chaucer* avec *Mémoire*, 100, 156, 167, 281, 362 ; *Romaunt de la Rose*, etc. (1846), 282.
Nixon, Anthony, *Christian Navy*, 141.
Northbrooke, John, *Spiritus est vicarius Christi in terra*, *24*, 142.
Norton, Thomas, 108.
Notarii, Julius, *Complaynt of Mars*, etc. (1499-1502), 271.
Nouveau Larousse Illustré, 384.
Nouveaux Lundis, 359.
Nouvelle Biographie Universelle, 246.
Nouvelles Littéraires de France et d'Angleterre, *198*.

Occleve, *voir* Hoccleve.
Ogle, George, 134, 205, 252, 253, 323 ; *Gaultherus et Griselda*, 70, 193, 282.
Oldfield, Mrs., 227 ; sa tombe à Westminster, 61.
Oldys, William, 108 ; *British Librarian*, 122, *123*.
Onions, C. T., ed. *Nun's Priest's Tale*, 288 ; ed. *Prologue*, 288.
Orléans, Charles d', 381.
Orrery, Roger Boyle, Comte d', 226, 306.
d'Orville, Contant, *Nuits Anglaises*, 247-9, 316-8.
O'Sullivan, D., *Elegant Extracts from the most celebrated British Poets*, 326.

Otway, Thomas, 226, 306.
Overbury, Sir Thos., 250.

Pace, Richard, 142.
Painter, William, *Chaucer new painted*, 127.
Papiers Anglais, 233.
Paradise of Dainty Devices, 136.
Paris, Gaston, *Histoire Littéraire de la France*, 366 ; *La Littérature française au moyen age*, 374.
Parliament of Birds (brochure), 73, 127.
Parliament Officer, 108.
Parmenter, John, don spécial des *Canterbury Tales*, 129.
Parnell, Thomas, 235.
Parrott, T. M., article dans *Modern Philology*, *112*.
Paston, John, *Inventory of Englysshe Boke*, 130.
Paton, F. Noel, *Chaucer, selected*, 285.
Payne, Henry, testament de, 130.
Peacham, Henry, 108, 124 ; *Compleat Gentleman* (*Parfait Gentilhomme*), 36, 134.
Peele, George, 108.
Pepys, Samuel, 132 ; achète un Chaucer, 47 ; *Diary* (*Journal*), 46-48.
Percy Society, 98.
Percy, Thomas, *Reliques*, 122, *123*, 202, 364.
Perlin, E., *Description des Royaulmes d'Angleterre et d'Escosse*, 213.
Petit de Julleville, L., 382.
Petit, Ch., traduction du *Conte du Moine*, 289, 390.
Pétrarque, 32, 95, 231, 236, 254, 256, 318, 325, 326, 334, 336, 339, 344, 346, 352, 358, 389 ; *Trionfo della Fama*, 352.
Phelps, William Lyon, *Beginnings of the English Romantic Movement*, 72.
Philippa, femme de Chaucer, 160.
Philips, Ambrose, *Andromaque*, 225.
—— John, 128 ; biographie par G. Sewell, 234, 308 ; *Pomone*, 234 ; *Précieux Chelin*, 234.
Phillips, Edward, 124, 134 ; *New World of Words*, 122, *123* ; *Theatrum Poetarum*, 43, 154, 162, 163.
Pichot, Amédée, note sur les *Contes*, 342 ; Notice des poëmes de W. Morris, 362 ; *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, 258, 325.
Piers Plowman, 78, 104, *117*, 158, 203, 251, 363-4, 375. Voir aussi sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.
Pilgrim's Tale (*Conte du Pèlerin*). Voir aussi sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.
Pindar, Peter, *Lines to Chaucer* (*Monthly Magazine*), 88.
Pits, John, *Relationum Historicarum de Rebus Anglicis*, 154, 157, 160, 161, *162*, 243, 304, 307.
Pléiade, la, 215.
Plowman's Tale (*Conte du Laboureur*). Voir index sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.
Plume, Thomas, 108.
Poètes Lauréats de la Grande Bretagne dans *Revue Britannique*, 329.
Poetical Calendar, *61*.
Poetical Register, 155.
Pole, William, duc de Suffolk, épouse la sœur de Chaucer, 158.
Pollard, A. W., *Chaucer* (*Literature Primers*), 100, 156 ; *Canterbury Tales* (1894), 286 ; *Canterbury Tales* (1905), 288 ; *Knight's Tale* (1903), 288 ; *Nun's Priest's Tale* (1907), 288 ; *Prologue, Knightes Tale, Man of Lawes Tale, Prioresses Tale, and Clerkes Tale* (1886), 285 ; *Prologue* (1903), 287 ; *Squire's Tale* (1899), 287 ; *Works of Chaucer* (1898), 282.
Poor Knight his Pallace of Private Pleasures, 161.
Pope, Alexander, 57, 74, 82, 108, 124, 134, 137, 152, 201, 205, 223, 226, 229-30, 234-5, 248, 250, 291, 312, 336 ; *A Tale of Chaucer*, 128 ; *Essay on Criticism*, 38, 61, 311 ; *Iliade*, 226 ; *Rape of the Lock* (*Boucle de Cheveux Enlevée*), 225 ; son rhabillage de Chaucer, 62 ; *Temple of Fame*, 127, 237, 309, 322, 346, 369 ; *The Alley*, 151. Voir aussi *Spence*.
—— Dr. Walter, *The Salisbury Ballad*, 59.
Post-boy, fondé par Boyer, 222.
Prévost, l'abbé, A. F., 227 ; *Histoire de M. Cleveland*, *227* ; *Journal Étranger*, 238, 239, 245 ; *Le Pour et Contre*, 227-9, 230, 307 ; *Lettres de Mentor*, *227* ; *Manon Lescaut*, 227 ; *Mémoires d'un Homme de Qualité*, 227 ; *Le Philosophe Anglais*, *227*.
Prior, Matthew, 201, 225 ; *Earl Robert's Mice*, 73 ; *Susannah and the Two Elders*, 73.
Proctor, R., *Index to early Printed Books*, 269, 270.
—— Thomas, Préface à *Of the Knowledge and conducte of warres*, 24, *25*, 126.

Prynne, William, *Histrio-Mastix*, 117, 142.
Publiciste, le, 321.
Pulci, 231, 380.
Puritains, citation de Chaucer par les, 23.
Purves, D. L., *Canterbury Tales and the Faerie Queene*, 283.
Puttenham, George, 124, 133, 149 ; *Arte of English Poesie*, 143, 147.
Pynson, Richard, 141, 174 ; *Contes de Canterbury* (1477-8, 1483), 12 ; *Contes de Canterbury* (c. 1492), 270 ; *Works of Chaucer* (1526), trois parties, 271.

Quarterly Review, 92, 97.
Quérard, J. M., *La France littéraire*, 325.
Queux de St. Hilaire, marquis de, *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, 301.

Rabelais, 212, 222, 331 ; l'anglais de Panurge, *214*.
Rannie, D. W., *Remarks and Collections of Thos. Hearne*, 279.
Rastell, John, 103 ; *Terens in english*, *18*, 141.
Rathery, E. J. B., *Des Relations sociales et intellectuelles entre la France et l'Angleterre* (article), 213, 342.
Raynaud, Gaston, *Œuvres de E. Deschamps*, 385.
Renart Contrefait, 344.
Returne from Parnassus, 111.
Revue Bleue, 264, 397
Revue Britannique, 251, 258, 329, 330, 341, 360, 362.
Revue Contemporaine, 342.
Revue Critique d'histoire et de littérature, 366, 384.
Revue de l'Instruction publique, 259, 343.
Revue des Deux Mondes, 335, 370, 375, 376.
Revue française, 255, 332.
Revue Germanique, 289, 387, 391.
Revue Universitaire, 397.
Richard II., d'Angleterre, 210.
Richardson, Samuel, 227, 231.
Richmond, Comtesse de, testament de, 130.
Rietstap, J. B., *Armorial Général*, 371.
Ritson, *Bibliographica Poetica*, 108, 271.
Rivarol, A. de, *Discours de l'universalité de la langue française*, 248-9, 318.
Robelot, D., traduction de Johann-C. Schwab, 320.
Robertson, J. L., *Select Chaucer*, 287.
Robinson, Richard, *Rewarde of Wickednesse*, 147.
Roche, M. de la, *Mémoires Littéraires*, 306.
Rochester, J. Wilmot, Comte de, 225, 230 ; *Critique de Dryden*, 234.
Roet, Sir Payne, 160.
Rogers, Samuel, 108.
Roman de Thèbes, 351.
Roman de Troie, 351.
Roman des Sept Sages, 352, 353.
Ronsard, Pierre de, 249, 318, 325 ; *Discours à Jacques Grevin*, 215 ; *Le Bocage Royal*, 214-5.
Roper, Margaret, 108, 135.
—— William, *Life of Sir Thos. More*, *135*.
Ros, Richard, *Bell Dame sauns mercy*, 271, 273 ; *Morall Proverbs*, 271, 273.
Roscommon, Wentworth Dillon, Comte de, 225, 309 ; *Essay on Translated Verse*, 237, 309.
Rossetti, W. Michael, *A detaild Comparison of the Troylus with Boccaccio's Filostrato*, 284.
Rowlands, Richard, *voir* Verstegan.
—— Samuel, 108.
Rowley, William, 324.
Rubens, 359.
Rutebeuf, 358.
Rymer, Thomas, 134, 164, 312 ; *Short View of English Tragedy*, 44, 121, 122, 123 ; *traduction de Rapin*, 191, 192.

Sacheverell, 235.
Sackville, Thomas, 215.
Saint Amant, 230 ; *Albion*, 216.
Saint Bernard, 231.
Sainte-Beuve, C.-A., Revue de *l'Histoire* de Taine, 359.
Saint-Evremond, *Lettre à la duchesse de Mazarin*, *224*.
Saint Inglevert, tournoi de, 211.
Saint-Laurent, Charles, art. dans *Dictionnaire encyclopédique*, 335.
Saintsbury, G., chapitres chaucériens dans *Cambridge Hist. of Eng. Literature*, *200* ; *Poème à Furnivall*, *185*.
Sandras, E. G., 220, *302* ; *Chaucer considéré comme imitateur des Trouvères*, 212, 251, 259, 349-54.
Sanford, E., biographie de Chaucer dans *Select Poems of G. Chaucer*, 282.
Sarradin, A., *Eustache Deschamps*, 210, 365.
Savil, Sir Henry, 312.

Schmitz, Leonhard, 89.
Schwab, Johann-Christoph, *Causes de l'Universalité de la langue française*, 249, 320.
Scogan, Henry, 108, 153; *Moral Ballad*, 269.
Scoloker, Anthony, 108.
Scot, Reginald, 117, 142; *Discouerie of Witchcraft*, *24*.
Scott, Sir Walter, *167*, 194, 251, 337, 339, 363; *Ivanhoe*, 94; *Woodstock*, 93; Liste de ses allusions chaucériennes, *94*.
Scrope-Grosvenor, le procès, 164.
Scudéry, Mdlle. de, 313; *Clélie*, 220; *Grand Cyrus*, 220; lit Chaucer, 219-20, *220*.
Sedley, Sir Charles, 226, 306.
Selby, W. D., *Life Records of Chaucer*, 100, 157.
Selden, John, 107, 108, 218; Préface à *Poly-Olbion* par Drayton, 145.
Sens, développement de nouveaux, dans la race, 194.
Seward, Miss, 132.
Sewell, George, 134, 234; *Life of John Philips*, 308; *New Collection of Original Poems*, 54, *79*, 192; *Proclamation of Cupid*, 150.
Shaftesbury, A. Ashley Cooper, Comte de, *Freedom of Wit and Humour*, 197.
Shakespeare, 13, 39, 58-9, 61, 76, 92, 95, 97, 104, 111, *112*, 113, 115, 128, 137-8, 197, 219, 224, 226, 228-33, 243, 248-51, 265, 297, 318, 331, 341, 350, 353, 359, 363, 365, 369-70, 385; *Henri V*, *217*; *Hamlet*, 225, 228; *Joyeuses Commères*, 228; *Lear*, 244; *Othello*, 225; *Richard III*, *149*, 225; *Tempête*, 228.
Sheffield, John, Duc de Buckingham, *Essay on Poetry*, *59*.
Shelley, P. B., 165; *Defence of Poetry*, 95.
Shenstone, William, *Schoolmistress*, 151.
Sheppard, R. S., *Clerkes Tale*, 287.
Shiels, Robert, 156.
Shirley, John, 103, 115, 131, 139; Introduction au *Conte du chevalier*, 170; ouvrage chaucérien, 169-71; Prologue à *Boethius*, *170*; Tombeau, 171.
Shylock, plaidoirie de, 234.
Sidnam, Jonathan, *Paraphrase upon the three first Bookes of Troïlus and Cressida*, *112*.
Sidney, Sir Philip, 3, 111, 124, 133, 216-7, 221, 226, 304, 312; *Apologie for Poetrie*, 25, 33.
Simond, Charles, *Contes de Canterbury traduits*, 261, 374.
Singer, S. W., *Poetical Works of Chaucer* (1822), biographie, 281.
Sion College, MSS. de, *169*.
Skeat, W. W., 184, 262, 373; *Astrolabe* (1872), 284; *Chaucer Canon*, 100, 273, 385; *Chaucerian and other Pieces* (1897), 7, 272; *Works of Geoffrey Chaucer* (Oxford, 1894), 4, 13, 98, 99, 156, 272, 275, 282 (voir aussi 1903, p. 282); Essai dans l'édn. de R. Bell (1854-6), 281; *Hous of Fame* (1893), 286; *In honorem F. J. F.*, *185*; *Legend of Good Women* (1889), 285; *Man of Lawe, Pardoneres Tale, Second Nonnes Tale, Chanouns Yemannes Tale* (1877), 284; *Man of Lawe, Pardoneres Tale* (1889), 285; *Minor Poems* (1888), 285; *Minor Poems* (1896), 286; *Poem by Chaucer, To Rosemounde* (1891), 286; *Principles of English etymology*, 374; *Prioresses Tale, Sir Thopas, Monkes Tale, Clerkes Tale, Squires Tale* (1874), 284; *Prologue* (1891), 286; *Student's Chaucer*, 390; *The Kingis Quair*, 140; *Works of Chaucer, a facsimile of the first collected edition*, 1532 (1905), 272-3, 282.
Skelton, John, 103, *104*, 108, 119, 124, 128, 133, 139, 175; *Colin Clout*, 175; *Garlande of Laurell*, *18*, 141; *Philip Sparrow*, 31.
Skinner, Stephen, *Etymologicon Linguæ Anglicanæ*, 122.
Smith, G. Gregory, *Elizabethan Critical Essays*, *33*, *121*.
—— Jud, *A misticall deuise*, *125*.
—— L. T., édn. de l'*Itinerary de Leland*, *203*.
—— M. Bentinck, *Prologue and Knight's Tale*, 288.
—— Sydney, *Elementary Sketches of Moral Philosophy*, 199.
Société des Anciens Textes Français, 301, 389.
Society of Antiquaries, 176.
Sorbière, *Relation d'un Voyage en Angleterre*, 222, *224*.
Soult, Amélie, *Chaucer*, 384.
Southey, R., *Select Works of the British Poets*, 282; *Specimens of the Later English Poets*, 96.
Spectator, *107*, 225, 248, 314.
Speght, Thomas, *26*, 27, 34, 55, 79, 124, 133, 144, *147*, 163-4, 173, 176, 282, 336; ouvrage chaucérien de, 177-8; *Workes of Chaucer* (1598), 120, *121*, 154, 159, 160, 274-6,

2e édition (1602), 277 ; réimpression de l'édition 1602, 278.
Spence, Joseph, *Anecdotes of Books and men, collected from the Conversation of Mr. Pope*, 70.
Spenser, 3, 29, 30, 32, 58-61, 72, 78-9, 95, 104, 108, 111, 119, 126, 128, 133, 136, 137, 142, 147, 151, *192*, 194, *201*, *202*, 207, 215, 219, 221, 226, 231, 234, 248, 250, 281, 283, 290, 299, 304-5, 308-9, 318, 325, 335, 368 ; *Colin Clouts come home again*, 30 ; *Daphnaïda*, 29 ; *Faerie Queene* (*Fée Reine*), 29, 30, 103, 105, *231* ; *Mother Hubberd's Tale*, 29, 30 ; *Shepheardes Calendar*, 28, 29, 103, 147, 383.
Spingarn, J. E., *Critical Essays of the 17th Century*, *148*, *198*.
Sprat, Thomas, 228.
Stace, 351, 398.
Staël, Mdme. de, 249 ; *De la Littérature*, *198*, 319-20.
Stanihurst, Richard, *First Fovre Bookes of Virgil*, 105, 126.
Stapfer, Paul, *Molière et Shakespeare*, *198*.
Staplegate, Edmund, Chaucer garde ses domaines, 159.
Steele, Sir Richard, 126, 223 ; *Conscious Lovers* (*les Amants délicats*), 228.
Ste Lucie, Pierre de, *Rabelais*, *214*.
Stephen, Leslie, article dans *Cornhill Magazine*, 93.
Sterne, Laurence, 385.
Stevins, Walter, *Conclusions off the Astrolabye*, 131, 149.
Stothard, *Tableau des Pèlerins*, *94*, 246, 255, 325, 332, 344.
Stowe, John, 108, 132, 154, 162, 171, 272 ; découvertes dans la biographie de Chaucer, 159 ; *Workes of Chaucer* (1561), 274-5 ; ouvrage chaucérien, 175-7 ; *Summarie of Englyshe Chronicles*, 177 ; *Survay of London*, 144, 175-6.
Strode, William, vers dans *Amorum Troili et Creseidæ*, *178*.
Strutt, Joseph, *Dress and Habits of the English People*, 108, 117, *118*.
Sturi, Richars, 212.
Suard, J. S., art. dans *Biographie Universelle*, 244, 252, 321-2, 336 ; *Journal Étranger*, 238, 244, 245, 246, 247.
Suckling, Sir John, 226, *226*, 306.
Surigo, *épitaphe sur Chaucer*, 172, *173*, 272.
Surrey, 60, 61, 215.
Swift, Jonathan, 107, 199, 223, 228, 229, 234, 235, 370, 378, 385 ; *Proposal for correcting, improving, and ascertaining the English Tongue*, 58 ; *The Intelligencer*, No. 3, 198.

Taine, Hippolyte, 247, 374, 391 ; art. dans *Revue de l'Instruction publique*, 259 ; articles dans *Journal des Débats*, 356 ; *Histoire de la Littérature anglaise*, 260, 343, 356 ; *Jeffrey Chaucer* dans *Revue de l'Instruction publique*, 343.
Talfourd, 89.
Tanner, Thos., *Biographie de Chaucer* dans *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, 53, 156.
Tarbé, *Œuvres inédites de Deschamps*, *210*, *302*.
Tate, Francis, 176.
Tatler, 225, 314.
Tatlock, J. S. P., *Development and Chronology of Chaucer's Works*, *5*, 100.
Temple, Sir Wm., *Essay of Poetry*, 197, 198 ; *Essay upon Ancient and Modern Learning*, 370.
Ten Brink, Bernhard, *107*, 184 ; *Chaucer Studien*, 99, 101.
Tennyson, 89, 373.
Texte, Joseph, *J.-J. Rousseau, et les origines du cosmopolitisme littéraire*, 213, 222, *230*, *232*, *233*.
Thackeray, W. M., 300, 379 ; *English Humourists of the 18th Century*, 200.
Thévet, André, *Vie de Jean Clopinel, dit de Meung*, 306.
Thibaut, 352.
Thierry, Augustin, *Conquête d'Angleterre*, 329.
Thomas, Timothy, préface à l'édition d'Urry, *178*, *179*, 279, 281.
—— W., 289 ; annotation d'Urry, 280 ; traduction du *Conte de l'Homme de Loi*, 390 ; *Vie de Chaucer par Dart revue par*, 155, 163, 164.
Thommerel, J. P., *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, 334-5.
Thompson, William, *In Chaucer's Boure* (*Dans la Retraite de Chaucer*), 74, 133, 235.
Thomson, James, *Castle of Indolence*, 59, 72, 151, *152* ; étude par Léon Morel, 262.
Thurlow, Edward Lord, *Flower and the Leaf* (1825), 343.
Thynne, Francis, 108, 176, 177 ; *Animadversions*, 27, 28, 132 ; *Lettre à Speght*, 173-4.

Thynne, W., 142, 144, 149, 154, 162, 176 ; *Workes of Chaucer*, 13, 16, *17*, 173-5, 272 ; deuxième édition, 275 ; facsimilé de l'édition de, 272.
Times Literary Supplement, 264.
Tincker of Turvey, 127.
Todd, Henry J., *Illustrations of the lives and writings of Gower and Chaucer*, 156.
Tooke, George, *Belides*, 122.
Topham, *Letters from Edinburgh*, *195*.
Tottell, Richard, *Songes and Sonnettes*, 135.
Toynbee, Dr. Paget, art. *Academy*, *302* ; *Dante in English Literature from Chaucer to Cary*, *207*.
—— Mrs. Paget, *Lettres de Walpole*, *150*.
Trévoux, Mémoires de, *234*.
Trinity College, Cambridge, MSS. de, *169*.
Trochereau, J. A., *Choix de différens morceaux de Poësie*, 233, 237, 238, 245, 309-11.
Trottenham, le Tournoi de, 345.
Tuke, Sir Brian, *épître dédicatoire dans l'édition de Thynne*, 13, 16, 119, 133, 142, 169, 175, 272, 281.
Turberville, George, *Booke of Faulconrie*, 125.
Tyrwhitt, Thomas, 107, 114, 119, 124, 134, 152-3, 169, 176, 194, 203, 205, 241, 250, 259, 271, 352-3 ; carrière et ouvrage chaucérien, 181-4 ; *Contes de Canterbury* (1755), 4, 80, 82-7, 156, 164, 165, 278, 280, 281 ; *réimpression par Moxon* (1843), 281-4.

Upton, John, 134.
Urgèle, la Fée, 248.
Urry, John, ouvrage chaucérien, 178 ; *Works of Chaucer* (1721), 74, 76, 79, 169, *193*, 204, 223, 226, 245, 275, 278-81, 305, 336.
Usk, Thomas, *Testament of Love*, 6, *6*, *110*, 208. Voir aussi sous *Chaucer, œuvres apocryphes*.

Vallans, William, *Honourable Apprentice*, *126*.
Vallod, G., traduction du *Conte de la Seconde Nonne*, 289, 390.
Van Eyck, 260, 357, 358.
Vapereau, G., art. dans *Dictionnaire Universel des Littératures*, 247 ; Notices sur Chaucer et Chatterton, 363.
Verstegan (*ou* Rowlands), Richard, *Restitution of Decayed Intelligence*, 121, 122, 334.
Villemain, Abel François, *Cours de littérature française*, 326 ; *Critique sur l'œuvre de Chateaubriand*, 330-1 ; *Essai sur Shakespeare* dans *Mélanges historiques et littéraires*, 325 ; *Journal des Savants* (article), 253-4 ; *Littérature du Moyen-âge*, 254.
Villon, François, 239.
Virgile, 11, 15, 51, 68, 104, *192*, 216, 230, 238, 240, 310, 313.
Voltaire, *207*, 227 ; *Appel à toutes les Nations*, etc., *231* ; *Ce qui plaît aux Dames*, 248, 316, 394 ; *Dictionnaire Philosophique*, *231* ; *Essai sur la poésie épique*, 230, *231* ; *Essai sur les Mœurs*, 231 ; *Lettre à l'abbé d'Olivet*, 198 ; *Lettre à Walpole*, 230 ; *Lettres Anglaises*, *225*, 229 ; *Mort de César*, 230 ; *Projet d'une lettre sur les Anglais*, 218 ; *Strophes sur les poètes épiques*, 237 ; *vers sur Homère*, 313.
Volucraire, 351.
Voragine, Jacques de, 353.

Wadington, Wm. de, *Manuel des Péchés*, 366.
Wahl, E., traduction des *Contes de la Femme de Bath et du Frère*, 289, 390.
Walkington, Thomas, 108.
Waller, Edmund, 55, 60, 76, 124, 187, 190, *224*, 226, *226*, 228, 230, 249-50, 306, 309, 319, 385 ; *Of English Verse*, 39-41, 290 ; son anglais parfait, 44.
Walpole, Horace, 108, 135, *207* ; *Lettres*, 150, *194* ; *Lettre à Mason*, 69 ; Lettre de Voltaire à, 230.
Walton, John, d'Osney, *Traduction de Boèce*, *18*, 139.
Wanley, Humphrey, 108.
Warburton, William, 124.
Ward, Adolphus William, *Chaucer*, 156, 366.
Warton, Joseph, *Essai sur Pope*, 152.
—— Rev. Thomas, *Paraphrase of Leviticus*, 74, 128.
—— Thomas, 107, 115, 124, 128, 134, 190, *207* ; *History of English Poetry* (*Histoire de la Poésie anglaise*), 79, 80, 82, 156, 194, 291 ; *Histoire de la Littérature Anglaise*, 254 ; *Observations on the Faerie Queene*, 78-9, 81, 194, 202.
Webbe, William, *Discourse of English Poetry*, 23, 33, 124, 133, 142, 147.
Webster, John, 128 ; *Monuments of Honor*, 145, *146*.

Weisse, John, *Origin of the English Language and Literature*, 168.
Wesley, Samuel, *Epistle to a Friend*, 41, *42*.
Westminster Review, *200*.
Willert, H., *House of Fame*, 285.
Willoughby, E. F., *Prologue*, 284.
Wilson, Thomas, *Arte of Rhetorique*, 124, 132, 133.
Wither, George, 126.
Wolcott, John, 341.
Wolsey, Thomas, 174, 175.
Wood, Anthony à, 108.
Woodstock, 132.
Woodstock Park (1761), 81.
Worde, Wynkyn de, *Assemble of Foules* (1530), 271 ; éditions des *Contes de Canterbury*, 12, 270 ; *Troylus and Cresyde* (1517), 271.
Wordsworth, 57, 95 ; *Lyrical Ballads*, 195.
World as it Goes, The, 138.
Wharton, Henry, *Appendice de Script. Ecclesiasticorum Hist. Literaria*, par Cave, 155.
—— John, Préface à *A Misticall deuise* par J.Smith, 24, *25*, 125.
Whetstone, G., *Promos and Cassandra*, *161* ; *Rocke of Regarde*, *161*.
Whitelock, Bulstrode, 108.
Whitgift, John, *26*.
Winckler, E., *Clerkes Tale*, 287 ; *Nonne Preestes Tale*, 287 ; *Squieres Tale*, 287.
Winstanley, William, *England's Worthies*, 154 ; *Lives of the English Poets*, 155.
—— Lilian, *Clerkes Tale and Squieres Tale*, 288.
Wright, Thomas, *302* ; *Contes de Canterbury* (1847-51), 282 ; *Contes de Canterbury* (MS. Harl. 7334), 98.
—— W. A., *Conte du Clerc*, 283.
Wyatt, A. J., *Prologue*, 287 ; *Prologue and Knight's Tale*, 286 ; *Prologue and Man of Law's Tale*, 286 ; *Prologue and Squire's Tale*, 288 ; *Prologue, Nun's Priest's Tale*, 287.
—— Sir Thomas, 108, 215.
Wybarne, Joseph, 108.
Wycherley, 226, 306.
Wyclif, 21, *22*, 132, 241, 247 (voir aussi sous *Chaucer*).

Yart, l'Abbé, *Idée de la Poésie Anglaise*, *198*, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 245, 248, 308, 312-14.
Young, Edward, 250.

Édimbourg : Typographie de T. et A. Constable
Imprimeurs de Sa Majesté et de l'Université

PR 1924 S68
Spurgeon, Caroline Frances Eleanor
Chaucer devant la critique en Angleterre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY